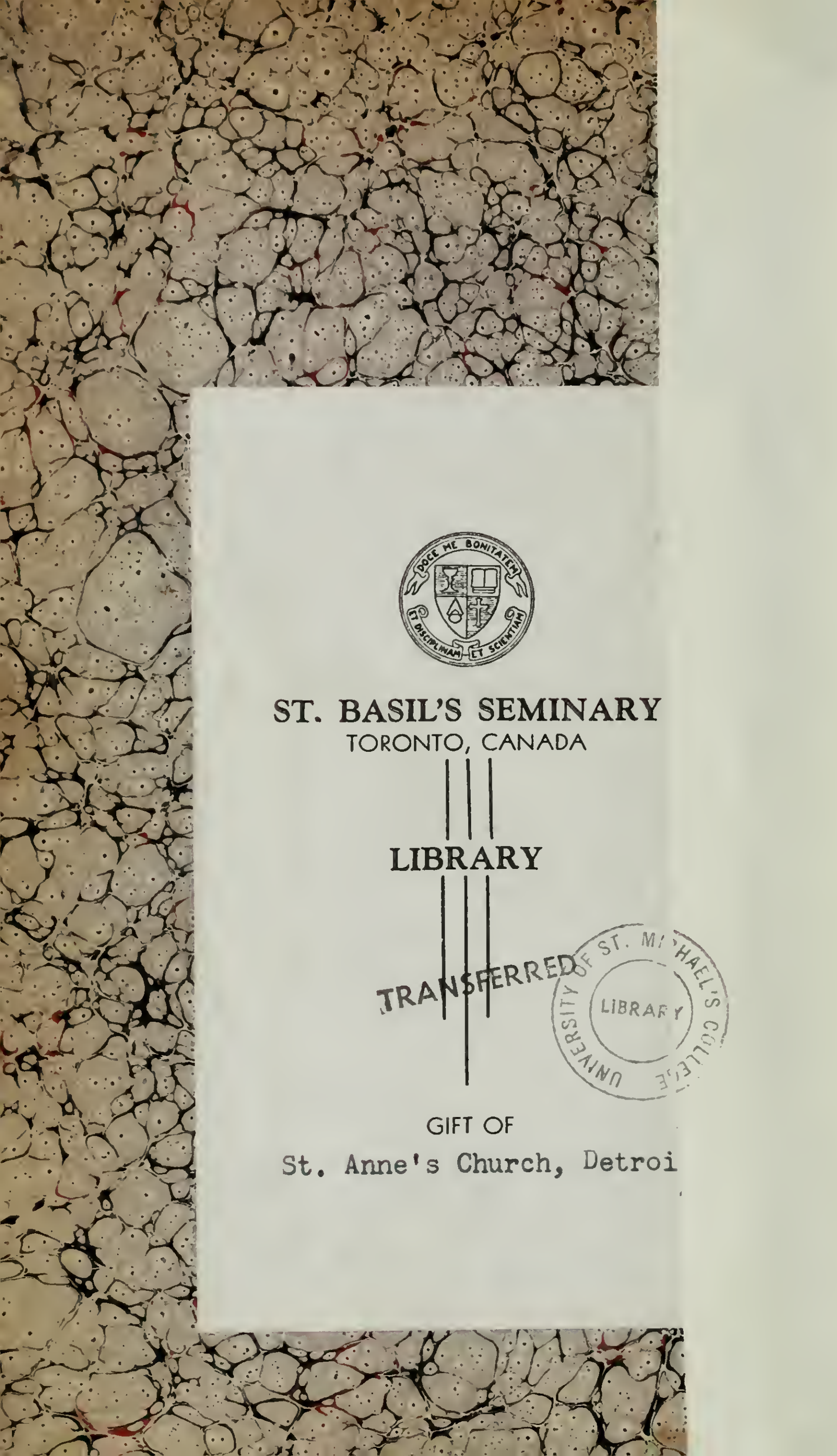
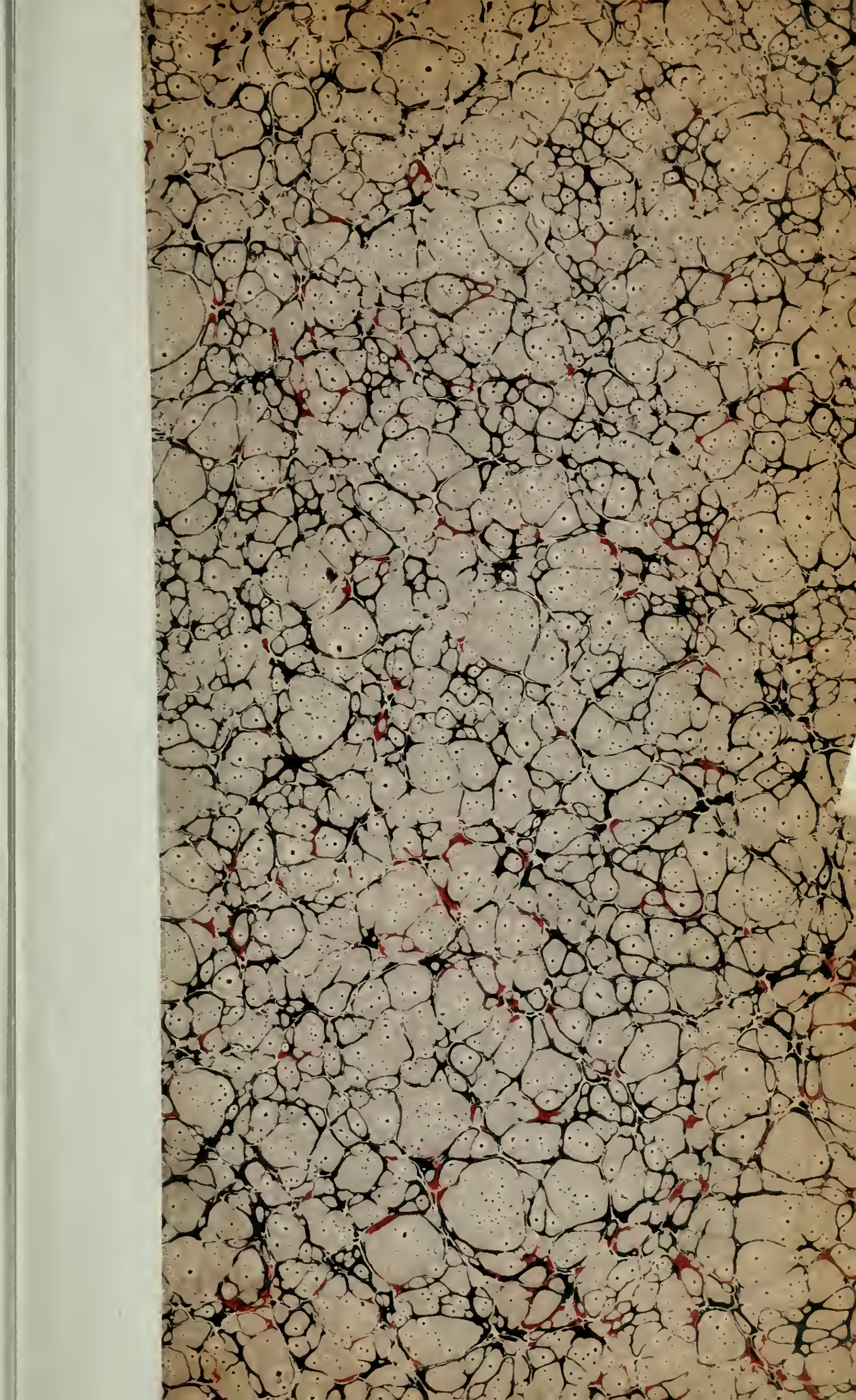

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01917749 2


DOCE ME BONITATEM
ET DISCIPLINAM ET SCIENTIAM



DE L'ORIGINE

ET DE LA

RÉPARATION DU MAL.



Souvenir
de paternelle affection
Antoine év.



Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

DE L'ORIGINE

ET DE LA

RÉPARATION DU MAL,

PAR M. ACTORIE,

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-BASILE.



A PARIS,

CHEZ JACQUES LECOFFRE ET CIE, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

—

1852.

INTRODUCTION.

Il paraîtra sans doute singulier que, dans un siècle où toutes les vérités sont remises en question, un prêtre catholique, voulant payer son tribut à la sainte cause de la foi, n'ait pas cru pouvoir le faire plus utilement qu'en essayant de ramener l'attention publique sur une vieille controverse, plus propre en apparence à exercer l'esprit et à occuper les loisirs de la jeunesse, qu'à hâter la solution des problèmes religieux et sociaux de notre époque, si dédaigneuse du passé, si prompte à rejeter tout ce qui, étranger à ses besoins réels ou imaginaires, n'a pas pour elle un caractère d'utilité immédiate. Nous devons dire par quelle suite de réflexions nous avons été amené à nous occuper de la question du mal, et sous quel point de vue nous avons pensé qu'il fallait la considérer pour rendre notre travail profitable aux hommes de ce temps.

L'erreur est arrivée de nos jours, par des transformations successives mais nécessaires, à son dernier degré de développement. Les hérétiques de l'Orient se montrèrent les plus inconséquents des hommes, en se ré-

voltant contre une autorité qu'ils regardaient comme infaillible; les protestants ne sont pas plus sages, eux qui supposent que le Fils de Dieu, descendu sur la terre pour y établir la vérité, a si mal réussi à faire comprendre sa pensée, qu'un moine allemand a dû, quinze cents ans après, venir la révéler au monde. Les philosophes incrédules pourraient seuls passer pour conséquents (1), car nier un article de symbole, c'est nier l'Église; nier l'Église, c'est nier Jésus-Christ.

Mais puisque, dès l'instant que l'on fait un pas sur la pente de l'erreur, on doit s'attendre à glisser jusqu'au fond, sans qu'il soit possible de s'arrêter dans aucune position intermédiaire, de même en remontant vers la vérité, est-on forcé de l'accepter tout entière, parce que Jésus-Christ, la pierre angulaire, est inséparablement lié à tout le reste de l'édifice. Pour un homme qui raisonne, il n'y a aujourd'hui qu'une alternative : ou être catholique, ou abjurer toute religion.

La série des négations étant épuisée, et l'erreur, toujours prompte à se dérober par quelque nouvelle métamorphose à un ennemi trop pressant, se trouvant, pour ainsi dire, acculée à son dernier retranchement, il faut s'attendre sans doute à une résistance plus opiniâtre que jamais; mais aussi il est permis de croire que l'Église, après avoir triomphé dans une dernière lutte, n'ayant plus devant elle d'ennemi qui puisse lui disputer la conquête du monde, verra en peu de temps toutes les nations de la terre tomber à ses pieds. Le moment de la crise, qui ne peut être bien éloignée, et

(1) Ils ne le sont pas en effet, parce que nier Jésus-Christ, c'est nier Dieu; nier Dieu, c'est nier la raison, c'est nier l'homme.

qui marquera la fin de notre âge et le commencement du siècle nouveau, sera le plus solennel de l'histoire du christianisme, depuis son établissement.

Si l'on veut contribuer de quelque manière à rendre le dénoûment plus prompt et moins douloureux, comme le doit tout bon catholique, il faut d'abord se rendre raison de l'état des esprits, et voir ce que l'Église et la philosophie ont gagné ou perdu dans la lutte qu'elles soutiennent l'une contre l'autre depuis deux siècles.

Les philosophes pouvaient triompher du christianisme de trois manières : en le détruisant par la persécution, en le convaincant d'erreur sur quelqu'un des points de son enseignement, en le remplaçant par une doctrine plus raisonnable; car assurément Jésus-Christ n'est pas Dieu, s'il s'est trompé dans ce qu'il a enseigné à son Église ou dans la promesse d'immortalité qu'il lui a faite, ou si un simple mortel est capable de trouver un nouvel évangile plus sage que le sien. Les philosophes ont essayé de tous ces moyens.

Ils sont devenus, quand ils l'ont pu, de violents persécuteurs; la persécution a tourné à leur honte.

Ils ont imaginé en différents temps divers systèmes religieux, dont nul n'a pu réunir les suffrages du parti philosophique lui-même, lequel convient encore aujourd'hui qu'il n'a rien à mettre à la place du christianisme.

Enfin ils se sont efforcés de découvrir quelque erreur soit dans nos livres saints, soit dans nos traditions; on sait comment leur ont répondu nos apologistes, comment les découvertes de notre temps ont justifié les récits les plus extraordinaires de la sainte Écriture.

Les philosophes étaient venus à bout de faire du christianisme un objet de haine et de dérision, en dénaturant son histoire et sa doctrine; la discussion, le progrès des idées, la marche des événements, ont changé peu à peu la disposition des esprits, de telle sorte que les novateurs les plus hardis de notre temps, craignant d'être confondus avec leurs devanciers, non-seulement ne refusent pas de reconnaître l'Église catholique comme la plus grande, la plus sainte institution du passé, mais lui empruntent ses formules, ses termes consacrés, comme pour donner à leur doctrine un air de parenté avec l'Évangile.

Le règne du dix-huitième siècle est fini, ses plus grandes renommées ont perdu leur prestige; en vain l'idole reste-t-elle debout sur son piédestal, elle ne reçoit plus les hommages du public intelligent. Qui ne reconnaît maintenant que Voltaire a été un historien infidèle, un philosophe superficiel, un écrivain sans conscience; que, dans la plupart de ses écrits contre le christianisme, le mensonge, l'injure, la raillerie, les sarcasmes tiennent beaucoup plus de place que les raisons? Si Voltaire n'avait été que philosophe, sa gloire littéraire se réduirait aujourd'hui à bien peu de chose. Il en est de même de Rousseau; que reste-t-il de lui? Quelle éducation se fit jamais sur le plan de celle d'Émile? Qu'a-t-on fondé en politique avec les principes du Contrat social? Qui voudrait aller chercher un code de morale dans les Confessions et dans la Nouvelle Héloïse? Non, nous ne croyons pas qu'il fût facile de trouver en Europe beaucoup d'hommes sérieux qui ne regardent Voltaire et Rousseau comme des génies funestes au repos du monde.

Il est donc clair que la philosophie a perdu du terrain sur tous les points; qu'un ennemi jeune, ardent, enthousiaste, disposant de toutes les ressources du talent et de la puissance, s'étant donné pour auxiliaires toutes les passions humaines, est venu se briser contre une vieille société, qui a repoussé victorieusement toutes ses attaques.

Cependant l'empire du christianisme sur les esprits va s'affaiblissant de jour en jour; on trouve encore des hommes graves qui, non contents de ne pas croire à notre religion, regardent sa chute comme inévitable dans un avenir prochain.

Nous avons cherché avec bonne foi à nous rendre raison de cet étrange phénomène, et il nous a semblé que l'assurance des philosophes repose principalement sur les inconvénients qu'ils croient apercevoir dans la solution que le christianisme a donnée à la question du mal. Si vous pressez un incrédule sur les motifs de son opposition à la foi catholique, il vous répondra : « La doctrine de l'Église sur la chute originelle, sur la rigueur des jugements divins, sur le nombre des réprouvés, sur l'éternité des peines, révolte la raison et froisse tous les sentiments de la conscience; il est impossible que l'Être infiniment bon ait créé le monde pour perdre l'immense majorité de ses enfants; le christianisme fait de Dieu un tyran inique, il n'est donc point la vérité. » Sur ce fondement on a bâti un échafaudage d'arguments captieux que Bayle mit le premier en honneur, que tout le dix-huitième siècle a répétés à grand bruit, et qui sont encore en vogue de notre temps. Aussi ne reste-t-il pas autre chose, ce nous semble, de la controverse

si animée de Voltaire et de ses disciples contre l'Église catholique; c'est la seule arme que la discussion n'ait pas brisée entre leurs mains. On en demeure convaincu, quand on voit des hommes tels que M. P. Leroux et M. de Lamennais réduits, dans leurs attaques contre notre divine religion, à venir répéter, après tous les autres, sur l'origine et la réparation du mal, les raisonnements tant de fois opposés aux catholiques.

Il ne faut pas, en effet, s'imaginer que ce soient là des objections nouvelles et dont on ne s'est avisé que dans ces derniers temps; elles sont aussi anciennes que le christianisme, elles l'ont même précédé, puisqu'on les trouve assez clairement indiquées dans plusieurs livres de l'Ancien Testament. À la vérité, elles ont été plus ou moins explicites, plus ou moins développées, selon les temps et les lieux; mais partout il a fallu y donner une réponse. Job, David, Salomon, saint Paul, les saints Pères, les théologiens se sont vivement préoccupés de la question du mal; nos missionnaires ont eu besoin plus d'une fois de défendre sur ce point la vraie religion contre les barbares auxquels ils apportaient la civilisation avec l'Évangile : on raconte que, dans une conférence publique avec un bonze du Japon, saint François Xavier dut répondre à des arguments pressants sur l'impossibilité de concilier l'existence du mal avec l'infinie bonté de Dieu.

Il résulte de ces faits que, les difficultés inhérentes à la question du mal étant visibles pour les plus simples esprits, si elles étaient réellement insolubles et équivalaient à une démonstration contre la foi, le christianisme n'aurait jamais pu s'établir. Toute la terre a

connu ces difficultés et les a méprisées, car elles sont également contraires à toutes les religions qui remplissent le monde. Le genre humain a-t-il eu tort de croire, malgré les ténèbres qui environnent l'origine et l'existence du mal ?

A l'égard du christianisme en particulier, il n'y a eu ni dissimulation ni surprise. Loin de se dérober à la discussion, il la provoquait par tout son symbole. Seul entre les mille religions de l'univers, il a pris au sérieux la question du mal, et tellement, qu'il semble n'exister que pour la résoudre. En effet, son histoire, ses dogmes, sa discipline, ses sacrements se rattachent tous d'une manière évidente à l'origine et à la réparation du mal; c'est le premier objet qui frappe des yeux attentifs. Le combat était donc inévitable, et la seule force de la vérité a pu faire triompher le christianisme, à moins que l'on n'aime mieux accuser tant de peuples, tant de sectes et d'écoles ennemies du nouveau culte, tant de saints et tant de grands hommes, de s'être laissé tromper comme des enfants, et d'avoir cru sur parole une doctrine visiblement incroyable.

Bayle l'a osé; il prétend que les saints Pères ont mal répondu aux objections des manichéens, lesquelles, selon lui, sont insolubles. Bayle se trompe ou veut tromper; il prête aux manichéens des arguments auxquels ils ne songèrent jamais, et il s'étonne que les docteurs de l'Église les aient passés sous silence. Ces hommes de foi n'avaient pas à sonder pour leur propre conviction les obscurités de la question du mal, ni à deviner ce qu'on dirait un jour à ce sujet; ils laissaient à l'avenir le soin de se défendre : c'était assez de répondre aux

objections des païens et des hérétiques leurs contemporains. Ils l'ont fait et bien fait, puisque leurs doctrines sont restées debout, tandis que celles des idolâtres et des sectaires de leur temps n'ont plus de place parmi les opinions humaines.

Du reste, les principales pièces du procès sont encore entre nos mains; chacun peut s'assurer par ses yeux que nos saints docteurs n'ont pas affaibli les objections de leur siècle contre la Providence, et qu'ils y ont répondu péremptoirement. Quant aux manichéens en particulier, saint Augustin, qui les connaissait parfaitement puisqu'il avait été longtemps leur disciple, les a réfutés par des arguments sans réplique et à l'épreuve de tous les sophismes. Les métaphysiciens modernes n'ont rien su trouver de plus décisif contre ces hérétiques, et les principes établis par le saint docteur sont devenus dans l'école comme des axiomes en cette matière.

Bayle ne put nier la victoire de saint Augustin, mais il se rabattit à dire que la discussion avait été mal engagée; que les manichéens, ignorants et maladroits, n'avaient pas su défendre une belle cause, ni profiter de leurs nombreux avantages. Nous ne voulons point le contredire à ce propos; nous soutenons seulement que rien ne faisait une loi au grand docteur de prêter aux hérétiques l'esprit qu'ils n'avaient pas, et de répondre à des raisonnements qui ne leur vinrent jamais dans la pensée. Mais il faut voir la chose de plus haut, et songer que, dans les conseils de la Providence, chaque erreur doit arriver en son temps, et se développer selon la portée et la mesure du siècle qui l'a vue naître; s'il en était autrement, la discussion n'avancerait pas, la vérité

ne s'éclaircirait jamais, et une génération laisserait toujours, pour héritage à la génération suivante, de nouveaux doutes et de nouvelles ténèbres.

Revenons à Bayle. Pour soutenir son assertion, il se mit à refaire la thèse des manichéens, sans se soucier beaucoup d'eux, mais faisant sonner leur nom bien haut, afin de couvrir son jeu et de donner le change à ses adversaires. Ce fut habile de sa part, car si l'on eût su où il voulait en venir, la discussion aurait pris un autre tour, et il eût été serré de plus près et d'une plus vigoureuse manière. Il fut assez avisé pour présenter la question de biais; on eût dit un problème difficile comme les savants de ce temps-là avaient coutume d'en proposer au public. Bayle, s'étant ainsi mis hors d'atteinte, soutint la discussion jusqu'au bout avec une adresse et une présence d'esprit certainement dignes d'admiration, s'il les eût employées au service d'une meilleure cause.

Cependant la vérité aussi a sa puissance. Malgré toutes les ressources de son esprit, Bayle fut obligé de reculer; il fallut passer condamnation sur beaucoup d'assertions émises d'abord avec assurance; mais il tint ferme sur la question du mal moral, dont l'existence ne peut, disait-il, se concilier avec les attributs divins. C'est là que furent portés les grands coups. La victoire sembla rester indécise, nous devons dire comment.

Le défi de Bayle excita un véritable mouvement dans tous les partis : catholiques, calvinistes, sociniens, jansénistes, théologiens, philosophes, chacun voulut montrer ses forces dans un débat où il s'agissait autant de faire preuve d'esprit que de religion. L'ardeur fut grande, le succès médiocre; le nombre des répondants

et la célébrité de quelques-uns d'entre eux ne servirent guère qu'à augmenter le renom du philosophe sceptique.

Les calvinistes rigides, et Jurieu à leur tête, prenant pour point de départ l'idée du souverain domaine de Dieu, tirèrent d'un principe excellent des conséquences horribles, et anéantirent les plus claires notions de la justice, de la miséricorde et de la sainteté de Dieu, en faisant un dogme de la prédestination positive au péché et à la réprobation; leur propre parti fut obligé de les désavouer.

Les calvinistes mitigés et les jansénistes, malgré quelques concessions nécessaires, ne devaient pas s'attendre à un succès plus heureux; car les maximes fondamentales de leur secte, loin de pouvoir servir à justifier la bonté de Dieu, détruisent même sa justice.

Le croirait-on? les sociniens rejetèrent la prescience, afin de mettre à couvert les autres attributs divins. Ils pensaient avoir trouvé un merveilleux expédient; Bayle se moqua d'eux, et leur fit voir sans peine qu'il suffisait de laisser à Dieu une simple science conjecturale, ou seulement le pouvoir de secourir l'homme dans le moment du péril, pour rendre à l'instant toute leur force aux difficultés que l'on voulait résoudre.

Au milieu de ce conflit d'opinions naquit le système fameux de l'optimisme, dont les représentants les plus illustres furent Malebranche et Leibnitz. Celui-ci, mettant en principe qu'un Dieu sage ne peut rien faire sans une raison suffisante, en concluait la nécessité de la création, et de la création du monde le plus parfait. Ce système était séduisant : une fois admis, il dénouait toutes

les difficultés ; aussi eut-il de chauds partisans en France, en Angleterre et en Allemagne ; mais, quoique ses avantages fussent évidents, il fallut bientôt l'abandonner, parce qu'il détruit la liberté de Dieu et peut se ruiner par les principes mêmes qui lui servent de base.

Malebranche avait présenté un système semblable sous un autre point de vue, mais d'une manière si sublime qu'il y eut d'abord comme un éblouissement universel, et que l'on crut un moment le problème résolu. On revint de cet enthousiasme, et l'on ne tarda pas à comprendre que la conception de l'illustre oratorien ne reposait pas sur un fondement solide. Ce système avait, en effet, tous les inconvénients de celui du philosophe allemand; en faisant un plus long circuit, on n'en aboutissait pas moins au même écueil.

Tant d'essais infructueux rendirent plus circonspects les théologiens qui dans la suite entreprirent de répondre aux arguments de Bayle. Sans vouloir expliquer ce qui est inexplicable, ils s'attachèrent à suivre pas à pas leur adversaire, ne le perdant jamais de vue, ruinant ses principes, et montrant le vice de ses raisonnements. C'était assez; puisqu'il ne s'agit ici que d'une objection contre nos mystères, il suffit de démontrer qu'elle ne conclut pas. Mais comme les raisons que l'on a fait valoir jusqu'à ce jour sont puisées dans la métaphysique la plus élevée, et par conséquent peu à la portée des gens du monde, il passe encore pour constant, dans l'esprit d'un grand nombre d'hommes irréligieux, que l'avantage est resté à Bayle, et que le christianisme n'a pu résoudre le problème posé par ce philosophe ; disons la chose plus franchement : les

ennemis de notre foi sont persuadés qu'elle a reçu dans cette discussion un coup mortel dont elle ne se relèvera jamais.

Nos adversaires se flattent visiblement, car leur prétendue démonstration contre le christianisme ne démontre rien. Les preuves de notre religion, la seule qui en ait, sont solides, puisqu'elles ont résisté à une discussion de dix-huit siècles, et que de nos jours elles ont encore trouvé des interprètes tels que les Chateaubriand, les Bonald, les de Maistre, les Lacordaire. S'il en est ainsi, le christianisme est l'ouvrage d'un Dieu, non-seulement juste, mais infiniment saint et miséricordieux, infiniment sage et véridique; pourquoi donc ne pas nous en rapporter à lui sur ce que son Évangile contient de mystérieux? En vérité, plus nous examinons le fond du débat, plus il nous semble difficile de comprendre d'où procèdent les airs dédaigneux des incrédules, ni pourquoi ils se tiennent si sûrs du triomphe. Voici en effet le vrai point de la difficulté : Dieu a-t-il eu de bonnes raisons pour permettre le mal? En d'autres termes : Dieu, qui est la souveraine raison, a-t-il pu permettre le mal sans des motifs souverainement raisonnables? La réponse ne saurait être douteuse. Dieu a permis le mal, donc il pouvait le permettre. Aucun sophisme ne prévaudra contre cette simple affirmation, qui porte sa preuve avec elle. Lequel vaut mieux de l'accepter, ou de se jeter comme un furieux dans l'abîme de l'athéisme et du doute universel? Lors même que Dieu nous aurait laissés dans l'ignorance la plus profonde de ses motifs, ses titres de créateur, de roi, de père, de Dieu, lui donnent-ils, oui ou non, le droit

d'exiger notre soumission à sa sagesse infinie? Ou il n'y a rien de certain sur la terre, ou ce ne saurait être là l'objet d'une question. Ainsi, sans aller plus loin, la difficulté est tranchée péremptoirement pour tout esprit ferme et résolu, qui ne sait pas reculer devant une conséquence évidemment déduite d'un principe évident.

D'un autre côté, les objections dont on veut nous faire un épouvantail, peuvent se retourner avec avantage contre ceux qui nous les opposent; car enfin ce n'est pas le christianisme qui a créé le mal, il l'a trouvé bien établi sur la terre; les philosophes, qui s'en prévalent contre notre doctrine, sont obligés comme nous de le reconnaître, et surtout de l'expliquer et de le guérir. Le mal est, sous nos yeux, visible et patent : toutes les écoles qui aspirent au gouvernement des intelligences sont tenues de dire son origine, ses effets et son remède. Voilà le grand problème de l'humanité; le système qui le résoudra le mieux deviendra le maître du monde.

Il est facile de critiquer l'Église catholique; mais lorsqu'il s'agit de la remplacer et de faire son œuvre, on voit en même temps et ce qu'elle vaut, et ce que peuvent ses ennemis. Nulle part, le contraste de la vertu divine de l'une et de l'impuissance radicale des autres n'est plus frappant que dans la question du mal, où les philosophes ont cru se retrancher comme dans un fort inexpugnable, sans se douter que les traits qu'ils allaient lancer contre nous retomberaient sur eux, et qu'ils attaquaient le christianisme sur le terrain qu'il aurait choisi lui-même.

La question du mal est la question mère à laquelle se

rattachent toutes les autres, en particulier celles qui, de notre temps, paraissent préoccuper plus vivement les esprits : la religion, la morale, la politique, la science sociale, la philosophie, la littérature même, doivent être anéanties ou modifiées profondément et d'une manière fatale, si les philosophes triomphent ; tout serait raffermi par leur défaite. On ne pouvait donc se proposer d'objet plus important que celui qui fait la matière de cet ouvrage.

Nous l'avons divisé en trois livres. Dans le premier nous examinons si, comme le prétendent les incrédules, le christianisme oblige de croire à la prédominance du mal sur le bien dans la création; dans le second nous recherchons les raisons que Dieu a eues de permettre le mal; dans le troisième nous faisons voir par quels moyens la Providence a limité l'étendue du mal. Dans les trois livres, en particulier dans le second, nous aurons l'occasion de parler de la réparation. Mais nous ne nous bornerons pas à justifier le christianisme : nous montrerons en même temps l'impuissance et le danger des doctrines philosophiques, de sorte que nous espérons établir que la question du mal fournit la plus triomphante des démonstrations de la divinité du christianisme, et la plus accablante réfutation des systèmes antichrétiens. En un mot, nous prouverons qu'avec le christianisme, le bien l'emporte immensément sur le mal, que le mal est nécessaire à la production du bien, et que ce mal nécessaire a été restreint par la Providence, autant que possible; tandis qu'avec la philosophie, le mal, supérieur au bien, a été permis sans raison, sans contre-poids, sans remède et sans limites.

La doctrine que nous essayons d'établir est renfermée en germe dans une maxime adoptée par tous les catholiques : Dieu, disent-ils, permet le mal pour un plus grand bien ; d'où il suit que le bien est plus grand que le mal, que le mal n'existe qu'à cause du bien, que par conséquent Dieu cesse de permettre le mal dès l'instant qu'il devient inutile.

Sans doute, malgré notre attention à ne point sortir des limites de l'enseignement catholique, nous avons pu nous tromper dans le choix des preuves et exposer en confirmation de la vérité des opinions fausses, quoique admises ou tolérées dans l'école ; mais nous avons eu soin de ne pas confondre les dogmes avec les opinions, ni de simples hypothèses avec des croyances universellement reçues. Nous avons pensé, seulement, qu'en nous autorisant d'un usage toujours suivi dans l'Église, nous pouvions, non transformer des sentiments particuliers en articles de foi, ce qu'à Dieu ne plaise, mais nous en servir pour expliquer, démontrer ou justifier les dogmes contestés par nos adversaires.

La religion est hors d'atteinte, quelle que soit la faiblesse de ses défenseurs : si leurs preuves, leurs opinions, leurs hypothèses sont inadmissibles, la honte en retombe sur eux seuls; si elles sont recevables, elles n'ajoutent rien à la certitude de la doctrine catholique, mais elles peuvent aider quelques esprits malades à la reconnaître. Tel est le but de ce travail.

Nous l'entreprenons avec confiance, pour la gloire de Jésus-Christ notre rédempteur, sous les auspices de la glorieuse Marie, qui tient une si grande place dans la réparation. Notre force est petite, mais notre cause

est excellente, et nous comptons sur le secours de notre Dieu et l'intercession de sa bienheureuse Mère. Nous espérons, avec l'aide de la grâce, ne pas écrire un seul mot qui puisse affliger ou scandaliser nos frères catholiques, et détourner nos frères errants de venir chercher le repos dans le sein de la vérité; si ce malheur nous arrivait, malgré nous assurément, nous en demanderions pardon à l'Église de Dieu, au jugement de laquelle nous soumettons sans réserve toutes nos opinions.

DE L'ORIGINE

ET DE LA

RÉPARATION DU MAL.

LIVRE PREMIER.

De l'étendue relative du bien et du mal.

CHAPITRE I.

État de la question.

Il faut juger de l'arbre par ses fruits : ce n'est pas seulement le conseil de l'Évangile, c'est aussi celui du sens commun.

Si le christianisme, le vrai christianisme, celui de l'Église romaine, fait dans ce monde et dans l'autre plus de mal que de bien, abjurons-le : il ne vient pas de Dieu.

Si la philosophie (1), je veux dire la philosophie anticatholique, anéantit le bonheur présent et futur de l'humanité ; repoussons-la, elle est fausse autant que criminelle.

La philosophie doit accepter la question ainsi posée, à moins qu'elle ne trouve mauvais qu'on la mesure au même pied que le christianisme. Mais comme elle-même a engagé

(1) Nous avertissons le lecteur, une fois pour toutes, que le mot de *philosophie* est employé dans cet ouvrage comme synonyme d'*incrédulité*. Nous n'avons garde d'attaquer la vraie philosophie, qui est digne de respect.

la lutte par cet endroit, il faut bien qu'elle consente à combattre dans l'arène qu'elle a choisie.

La philosophie a été représentée par trois hommes d'un grand talent, Bayle, Voltaire et Rousseau.

On a pu dire du premier : La question du mal, c'est tout Bayle.

A l'exemple de celui qu'il nommait l'avocat général de la philosophie, et de qui il disait, en l'exaltant par-dessus les plus illustres philosophes : « Bayle en sait plus qu'eux tous, » Voltaire a fait pivoter son incrédulité sur cette même question du mal, qu'il ramène sans fin dans ses poëmes, dans ses écrits philosophiques et jusque dans ses romans.

Il suffit d'un coup d'œil sur la Profession de foi du vicaire savoyard pour s'assurer que Rousseau, fidèle aux traditions de son parti, ressasse les mêmes griefs contre le christianisme, et ne se distingue de ses devanciers que par le tour qu'il a su donner à leurs raisonnements.

Là donc est le fort de l'ennemi. Il faut enfin aborder la difficulté de front, et, s'il est possible, délier le nœud que tant de mains ont pris soin de serrer.

Remarquons d'abord que les deux partis n'entendent pas de la même manière les termes sur lesquels roule la discussion.

Qu'est-ce que le mal? Quel est son remède ?

Le mal, selon les catholiques, c'est surtout le péché, par lequel la mort et les misères de la vie sont entrées dans le monde (1).

S'écarterait-on beaucoup de la vérité en affirmant que, pour les philosophes, le mal, c'est avant tout la pauvreté, la douleur, la privation des jouissances de l'orgueil et de la volupté ?

Dieu, disent les catholiques, a placé le remède du mal

(1) S. Thomas, *Summ.*, pars I, quæst. 48, art. 6.

dans les mérites du réparateur appliqués au coupable par le repentir et les sacrements de l'Église. Le mal physique lui-même est diminué dans ce monde, et annihilé dans l'autre par la fuite ou l'expiation du péché.

A cet égard, les philosophes ne sont pas plus d'accord entre eux qu'avec nous.

Bayle n'explique rien, ne met rien à la place de ce qu'il essaye d'ébranler; il arrive au doute, et s'y tient.

Voltaire fait un pas de plus. Mêlé de bonne heure aux orgies de la Régence, pour se délivrer du doute presque aussi lourd à porter que le remords, il emploie sa vie à ameuter les passions contre le christianisme, dans l'espoir de le convaincre d'imposture par sa ruine. Tout le mal venait de là, il fallait écraser l'infâme : ne plus craindre l'enfer, c'était le suprême bien pour un homme comblé des faveurs de la gloire et de la fortune.

Rousseau, plus voisin du peuple par ses goûts et par sa naissance, se montra plus soucieux des misères de la multitude; mais, ne pouvant résoudre autrement un problème trop difficile pour les contempteurs de la révélation, il prit le parti de nier les inclinations perverses du cœur humain, et d'attribuer l'existence du mal au vice des institutions sociales, dont la réforme radicale doit dès lors être regardée comme le seul remède des souffrances de l'humanité.

Voltaire et Rousseau ont fait école : de celui-ci procèdent les révolutionnaires à grandes théories, et en particulier les socialistes; de Voltaire, les hommes qui s'accommodent de toutes les institutions, pourvu qu'ils puissent s'en servir contre le christianisme.

Nous verrons par la suite combien sont justes les notions que l'Église nous donne du mal, de ses effets et de son remède, et combien a été lourde la méprise des philosophes.

Mais s'ils sont faibles pour le fond des choses, ils ont su se

relever par la mise en œuvre, et l'on ne peut s'empêcher de reconnaître une grande habileté dans leur plan d'attaque contre le christianisme. Ainsi les a-t-on vus d'abord s'efforcer de se faire une arme contre la foi des notions les plus claires de la raison et des sentiments de vertueuse indignation d'un cœur honnête, en représentant le Dieu des chrétiens comme un tyran impitoyable, qui, sans nécessité, condamne le plus grand nombre de ses enfants à des tourments éternels. Puis, regardant ce point comme établi, ils se sont appliqués à démontrer que le christianisme est le fléau et la honte du genre humain, et que le bonheur et la liberté des peuples appellent sa destruction. A la fin sont venus les systèmes destinés à le remplacer.

Cette tactique était hardie, et la hardiesse en impose toujours. Les philosophes, qu'il aurait fallu forcer de se défendre, sont devenus assaillants, et ont pris, pour ainsi dire, le dessus du vent, manœuvre décisive qui leur a valu leurs plus grands succès ! Car, de cette manière, l'apologiste, qui devait fulminer contre eux du haut des graves intérêts dont le christianisme est le seul défenseur sérieux, s'est trouvé en leur présence dans la posture d'un accusé répondant à ses juges.

Il faut pourtant bien rendre à chacun le rôle qui lui appartient. Nous l'avons dit déjà, la question du mal regarde tout le monde, et le christianisme seul l'a résolue. A lui seul donc le droit de s'en servir pour battre en ruine les systèmes de ses adversaires, soit qu'ils embrassent dans leurs spéculations le temps et l'éternité, soit qu'ils se renferment dans les intérêts de la vie présente. Il suffit de bien poser la question pour remettre les deux partis à leur place.

Les philosophes ne manqueront pas de dire ici que l'Église romaine a ajouté aux difficultés du problème, par sa doctrine sur le petit nombre des élus, le péché originel, la prédestination, la grâce, l'éternité des peines; qu'eux, au con-

traire, l'ont simplifié en élaguant tout ce que n'accepte point la raison.

C'est ce qu'ils peuvent alléguer de plus plausible pour maintenir la discussion dans les limites posées par eux, et contraindre les catholiques à rester sur la défensive; et nous avouons sans peine que des récriminations contre la philosophie ne nous dégageraient pas; que les torts de nos adversaires n'établissent point notre bon droit; qu'enfin, pour montrer que la raison qu'ils invoquent combat pour nous et les condamne, il ne faut pas seulement les convaincre d'erreur, mais prouver que nous possédons la vérité.

Tel est aussi notre dessein. Nous insisterons même plus particulièrement sur la défense de l'enseignement catholique, parce qu'il restera peu à dire contre les diverses sectes rationalistes, après que nous aurons justifié la doctrine de l'Église sur le mal, qui est la seule raison d'être de la philosophie antichrétienne.

Un champ immense s'ouvre devant nous: il nous faut pénétrer le secret des conseils divins, développer le plan de la Providence, justifier son gouvernement, montrer la grandeur des idées chrétiennes et le néant des inventions philosophiques. Si Dieu daigne bénir nos faibles efforts, la vérité du christianisme sera mise au-dessus de toute atteinte, puisque la seule objection sérieuse que l'on connaisse contre son origine céleste aura servi de fondement à une nouvelle démonstration de sa divinité.

Afin de fixer les idées du lecteur, tâchons de ramener la question à ses termes les plus simples.

Le christianisme et toutes les religions de la terre reposent sur le dogme d'un Dieu gouvernant le monde par sa providence, ce qui revient à dire que rien ne se fait contre sa volonté. Or, le mal a envahi l'ouvrage de Dieu; ce qu'il n'a pu permettre, lui qui le déteste souverainement, que pour des raisons d'une suprême gravité. Quelles sont ces raisons?

Elles existent sans doute, et, une fois connues, elles doivent donner la clef de l'histoire du genre humain et le mot de l'énigme de l'univers.

Ainsi, le problème à résoudre peut s'énoncer en ce peu de mots : Pourquoi Dieu a-t-il permis le mal? le mal métaphysique, ou le sentiment douloureux de notre imperfection, car l'imperfection elle-même est inévitable (1); le mal moral, ou l'abus de la liberté; le mal physique, ou la souffrance?

Les philosophes, qui regardent la question comme insoluble, tranchent le nœud, ne pouvant le délier. Les uns soumettent Dieu à une nécessité fatale : ce sont les panthéistes : les autres nient son existence ou la révoquent en doute : ce sont les athées et les sceptiques; d'autres encore rejettent sa providence : ce sont les déistes.

Pour faire évanouir tous ces systèmes menteurs et glorifier notre sainte religion, il suffit de trouver une raison suffisante de la permission du mal, et de montrer qu'elle n'est valable que par le christianisme.

Saint Augustin affirme que le Dieu tout-puissant et tout bon ne laisserait point pénétrer le mal dans son ouvrage, s'il n'avait assez de puissance et de bonté, pour en faire sortir le bien (2).

Saint Thomas exprime la même pensée en d'autres termes, lorsqu'il enseigne que le monde serait moins parfait si le mal était supprimé (3).

Qu'il nous soit permis de compléter la pensée de ces grands hommes, qui va servir de base à cet ouvrage.

Il est contre toute raison de s'engager dans une entreprise avec l'assurance que le dommage surpassera ou égalera le profit. Or, Dieu lui-même, dit Bossuet, a besoin d'avoir raison. Lors donc qu'il s'est décidé à créer un monde où le

(1) S. Thomas, *Summ.*, pars I, quæst. 48, art. 6.
(2) *Enchiridion*, cap. II.
(3) *Summ.*, pars I, quæst. 22, art. 2, ad 2.

mal se trouve mêlé, il a dû vouloir que le bien y tînt une plus grande place, et, comme le mal est considérable, que le bien fût immense. Mais, quel que soit le profit, on regardera comme un insensé l'homme qui, pouvant l'obtenir sans perte et sans effort, l'achèterait par un travail pénible et des sacrifices douloureux. De même, si les résultats heureux du gouvernement divin pouvaient être réalisés sans mélange de mal ou avec un moindre mal, la sagesse et la bonté de Dieu seraient compromises.

Au contraire, si le bien l'emportant d'une manière notable, le mal, nécessaire à la production de ce bien, se trouve encore resserré dans les bornes les plus étroites, il ne reste plus d'objection contre la Providence.

Comme il est impossible que Dieu ait manqué de puissance, de sagesse et de bonté, on est forcé de conclure que, dans la vérité des choses, le bien dépasse le mal outre mesure, et que le mal n'a été permis que dans les limites d'une rigoureuse nécessité. Peut-être ne serons-nous pas toujours heureux dans l'explication du comment et du pourquoi, mais notre insuccès ne changera point ce qui est, et nous regardons la doctrine de la prédominance du bien, de la nécessité et de la limitation du mal, comme philosophiquement et théologiquement incontestable.

Cette doctrine, ramenée à sa plus simple expression, peut se formuler ainsi : Dieu permet le mal pour un plus grand bien.

Voilà en peu de mots la solution du problème et la mesure de la vérité ou de l'erreur de tous les systèmes philosophiques et religieux. Toute doctrine qui contredit notre formule est fausse, celle qui s'y adapte parfaitement est la vérité complète. C'est par ce criterium que nous prétendons juger le christianisme et la philosophie.

Mais, dès l'entrée de la carrière, nous sommes arrêtés par une difficulté sérieuse. On reproche aux catholiques, en se

fondant sur un texte fameux, de condamner aux feux de l'enfer le plus grand nombre des créatures intelligentes. S'il y a peu d'élus, comment peut-on dire que Dieu a permis le mal pour un plus grand bien? Voilà ce que nous devons éclaircir avant tout, sous peine de voir notre principe fondamental se tourner contre nous.

C'est pourquoi nous traiterons d'abord de l'étendue relative du bien et du mal, et nous examinerons si la philosophie est plus propre que le christianisme à assurer la supériorité du premier sur le second.

CHAPITRE II.

De l'enseignement de l'Église sur l'étendue relative du bien et du mal.

Est-il vrai que l'on cesse d'être catholique, si l'on refuse d'attribuer à la souveraine sagesse un plan où le mal dépasse le bien, et si l'on ne veut pas convenir que le résultat final des combinaisons de la bonne Providence doit être un petit nombre d'heureux sur une multitude incalculable d'infortunés? Non, grâces au ciel, il n'en est rien; il fut toujours permis de soutenir le sentiment contraire, comme plus en rapport avec la sagesse et la bonté de Dieu, plus digne du christianisme, plus conforme à son esprit et à son enseignement.

Sans doute nous n'avons pas le droit d'ériger la doctrine de la prédominance du bien en dogme de la religion, puisque l'Église ne l'a point fait, et c'est aussi à quoi nous ne songeons pas. Nous disons seulement que la croyance au plus grand bien, fondée sur le sens commun, loin d'être contredite par la foi catholique, y trouve sa complète justification, et qu'elle n'est plus qu'une opinion sans preuves dès

qu'on ne lui donne d'autre base que la philosophie. Voilà notre thèse.

En parlant ainsi, nous dira-t-on, vous vous mettez visiblement en contradiction avec le texte évangélique et la doctrine accréditée dans l'Église par les prédicateurs de tous les temps, qui n'ont cessé de donner aux paroles de Jésus-Christ l'interprétation la plus effrayante. Et il est vrai aussi que, depuis quatre mille ans, presque tous les hommes vivent et meurent dans le crime. En voyant les catholiques eux-mêmes s'abandonner à toutes les passions humaines, on se demande avec effroi où sont donc les élus, et quel sera le fruit de la mort de Jésus-Christ, qui avait trop de raisons de dire à ses disciples : « Que la voie qui mène à la vie est étroite! et « qu'il est peu d'hommes qui la trouvent (1) ! »

Remarquons d'abord que les textes qu'on nous oppose sont expliqués de diverses manières par les interprètes (2), et que si les paroles de Jésus-Christ décidaient la question, comme le répètent triomphalement les adversaires de la foi, l'Église n'aurait garde de tolérer la différence des opinions.

La Providence et l'Église ont été d'accord pour laisser planer sur le sort de tous une terrible incertitude, parce qu'il faut faire peur à l'homme pour le sauver. Les prédicateurs catholiques sont entrés dans ces vues en se servant du *Pauci electi* pour réveiller le zèle de leurs contemporains. S'ils ont exagéré quelquefois, et où est l'orateur qui n'exagère pas? leurs exagérations même furent utiles dans des siècles de foi. Il en serait peut-être autrement aujourd'hui ; mais la sagesse divine a tout prévu, et nous allons voir qu'elle nous a préparé un moyen de répondre aux incrédules, sans renier la foi et les exemples de nos pères.

Restons donc dans les limites du dogme, et gardons-nous

(1) Matth., ch. VII, v. 14.

(2) Bergier, art. *Élus*.

surtout de réduire l'homme au désespoir, de peur que, regardant le salut comme une affaire de pur hasard, où le conseil et la volonté humaine n'entrent pour rien, il ne traite ses destinées immortelles comme des espérances en l'air dont la réalisation dépend des caprices du sort, et que l'on peut jouer à croix ou pile sans s'en inquiéter davantage.

Or, quel est le sens authentique et consacré des paroles de Jésus-Christ? Le Sauveur a-t-il voulu parler de ses contemporains ou des hommes de tous les siècles, de la nation juive ou du genre humain? Son discours regarde-t-il la vocation à la foi ou la prédestination à la gloire? Le nombre des élus est-il le plus petit même dans l'Église catholique, ou bien la multitude des réprouvés doit-elle s'expliquer par l'étendue des fausses religions? Nos adversaires n'en savent rien; ils n'ont pas le droit de nous imposer une de ces interprétations, et nous pouvons choisir entre toutes.

Mais laissons là les sentiments particuliers, et attachons-nous à ce qui est unanimement reconnu. Tous nos docteurs conviennent que les paroles du Sauveur ne regardent point les divers ordres d'êtres intelligents qui vivent hors de notre monde, mais uniquement les hommes, et, parmi les hommes, les seuls adultes ayant le parfait usage de la raison. Eh bien, c'en est assez pour nous permettre de faire dominer le bien au ciel et sur la terre!

La doctrine de la supériorité du bien se déduit clairement des principes de saint Thomas. Cet incomparable docteur, parlant de la multitude des anges, en donne cette raison admirable, que la perfection de l'univers étant le but principal de Dieu dans la création des choses, plus les êtres sont parfaits, plus il les multiplie; et de là le saint docteur conclut que les anges surpassent en nombre *quasi incomparabiliter* tous les êtres matériels de la création (1).

(1) *Summ.*, pars I, quæst. 50, art. 3.

Pourquoi d'un raisonnement semblable ne conclurions-nous pas que le nombre des élus, anges et hommes, surpasse celui des réprouvés par delà toutes les proportions connues?

Quelles que soient les apparences, et quelque idée que l'on se forme de l'enseignement de nos saints docteurs, la tradition n'est pas plus explicite que l'Écriture, et la voie reste libre devant nous.

Lorsque Massillon prêcha son fameux sermon du Petit nombre des élus, où la vérité théologique a été, il faut bien le dire, sacrifiée à l'éloquence, il avait raison, en ce sens que la plupart de ses auditeurs, dans le moment où toute cette assemblée se leva à demi par un mouvement de terreur, étaient sûrement peu en état de paraître devant leur juge; toutefois, quel théologien, même parmi les plus sévères, oserait soutenir que, dans cette foule terrassée par la parole du grand orateur, la miséricorde de Dieu n'a pas trouvé finalement plus de pénitents à récompenser que sa justice d'incorrigibles criminels à punir?

A la vérité, il est des époques malheureuses où le vice et l'erreur semblent avoir envahi la société tout entière; et c'est pourquoi on ne s'étonne pas de voir les saints Pères appliquer à des peuples catholiques les textes les plus formidables de l'Écriture, quand on se souvient que la plupart vécurent dans des pays infectés par l'hérésie et la dépravation des mœurs. Mais la doctrine de ces saints hommes remplis de l'esprit de Dieu, et bien éloignés, par conséquent, de se substituer à l'Église en enseignant comme vérité dogmatique ce qu'elle n'a jamais défini, n'est point opposée à ce que nous prétendons établir; car nous ne regardons ni aux temps, ni aux lieux, mais à l'ensemble et au résultat final.

On chercherait en vain, on ne trouvera rien qui enchaîne notre liberté dans cette question. Nous soutenons, au contraire, que notre opinion ne contredit rien de ce qui se fait

et s'enseigne dans l'Église, et qu'au fond, tous les catholiques pensent comme nous. On a toujours parlé du petit nombre des élus, il est vrai ; mais dans quel sens? Voulait-on dire qu'à la fin il y aura dans le ciel moins d'élus, anges et hommes, enfants et adultes, que de réprouvés dans l'enfer? La question ne fut jamais posée ainsi, et il n'existe parmi nous aucune opinion respectable qui incline dans ce sens. Entendait-on que Dieu a permis un mal immense pour en tirer un bien relativement peu considérable? Je puis être mal instruit, mais je ne connais pas d'écrivain catholique qui ait soutenu une si manifeste absurdité.

Les précautions de la Providence, pour conserver la race des plus vils insectes contre lesquels la nature entière est conjurée, n'ont jamais été trouvées en défaut ; il est au moins étrange de croire que, dans le gouvernement des intelligences, elle n'a pas voulu prendre des moyens infaillibles pour faire le plus de bien avec le moins de mal possible.

CHAPITRE III.

Du nombre des bons et des mauvais anges.

La foi nous apprend qu'il existe des esprits supérieurs à l'homme, et que plusieurs d'entre eux ont eu le malheur de déchoir de la justice dans laquelle ils furent créés. Là s'arrête le dogme ; mais le prince des théologiens, saint Thomas, enseigne que le nombre des anges fidèles surpasse celui des révoltés (1).

Or, qui nous empêche de multiplier les esprits bienheureux, et d'élargir la cité que Dieu leur a préparée? Ici du moins l'Écriture nous laisse une libre carrière ; nous pou-

(1) *Summ.*, pars I, quæst. 42, art. 9.

vons en toute sûreté agrandir l'empire du bien, jusqu'à ce que le mal ne mérite plus d'attention. Il n'en faut pas davantage; une simple supposition, avouée par l'orthodoxie la plus sévère, renverse par la base tous les raisonnements des incrédules. Nous pourrions donc terminer ici ce chapitre; mais nous voulons montrer aux croyants, pour leur consolation, que dans la question présente nous ne sommes pas tout à fait réduits à des hypothèses.

Avant de parler des bons anges, disons un mot des démons. La sainte Écriture, qui nous fait connaître en mille endroits l'immense multitude des premiers, ne laisse apercevoir nulle part que le nombre des esprits rebelles ait été bien considérable. S'il en était autrement, nos livres sacrés auraient dû, ce semble, nous en instruire, afin de nous exciter plus fortement à nous tenir sur nos gardes, et à redoubler chaque jour de vigilance et de précautions.

L'Écriture se plaît à nous représenter par les plus vives images la puissance, la fureur et la ruse des démons; partout elle cherche à nous effrayer des dangers dont ils nous menacent; comment se fait-il qu'elle n'ait jamais parlé de leur grand nombre, et ajouté ce dernier trait à un tableau qu'elle voulait rendre effrayant? Bien loin de nous les montrer comme une grande multitude, elle les résume tous en un seul qu'elle nomme Satan et Lucifer, le prince du monde, l'ennemi du genre humain, le séducteur de l'univers. Il suffit d'un seul chef pour conduire cette milice infernale, pour conserver une sorte de subordination dans ce ramas d'êtres pervers, jaloux, ennemis les uns des autres, n'ayant de commun que leur orgueil indomptable, qui voudrait détrôner Dieu.

D'ailleurs, d'après saint Thomas (1), les anges furent créés dans la grâce, et le premier acte de leur libre arbitre

(1) *Summ.*, pars I, quæst. 58, 62 et 63.

les confirmait à jamais dans la justice ou dans l'iniquité. Or, leur nature étant plus portée au bien qu'au mal, il est comme impossible que l'immense majorité ne soit pas restée fidèle dans l'unique instant qui devait décider de leur sort. Peu d'hommes persévèrent toute leur vie dans la justice, parce que le cœur humain incline vers le mal ; peu deviennent d'atroces scélérats, parce qu'une horreur naturelle nous éloigne des crimes énormes. Les monstres sont rares, le grand nombre est toujours dans le sens des penchants et des lois de la nature. C'est pourquoi on conçoit à peine qu'une imperceptible minorité des anges ait pu faillir dans une épreuve d'un instant ; il ne faut rien moins que la foi de l'Église pour nous en donner la certitude.

L'Écriture et la tradition, loin de nous commander la même réserve quand il s'agit des anges fidèles, ouvrent, pour ainsi dire, un champ illimité à nos conjectures et semblent déployer devant nous des espaces sans bornes. Et d'abord tout le monde connaît la fameuse parabole où Jésus-Christ se compare à un pasteur qui, ayant cent brebis, abandonne les quatre-vingt-dix-neuf restées au bercail, pour courir après une seule qui s'est égarée (1). Comme on cherche ordinairement dans l'Évangile le sens pratique et journellement applicable, on s'est accoutumé à restreindre celui de la parabole des cent brebis aux hommes vivant sur la terre, quoiqu'il soit bien difficile de justifier par l'expérience la proportion numérique des justes et des pécheurs, telle que l'énonce le texte sacré : aussi plusieurs anciens Pères, parmi lesquels figurent saint Hilaire, saint Ambroise, saint Grégoire de Nysse et saint Cyrille de Jérusalem, donnant à ce passage une signification toute différente, entendaient-ils par les brebis demeurées au bercail les anges fidèles, dont le Fils de Dieu s'est séparé en venant

(1) S. Matth., ch. 18; S. Luc, ch. 15.

sur la terre sauver le genre humain, représenté par la brebis perdue. Les commentateurs ont pu adopter une autre interprétation, par le motif que nous avons exprimé, et parce que l'Écriture admet plusieurs sens différents ; mais jamais on n'a attaqué l'explication de tant d'illustres docteurs, ou comme renfermant une erreur, ou comme énonçant une opinion invraisemblable.

La conséquence de la parabole ainsi expliquée se présente naturellement à l'esprit : on ne pourra plus parler de l'excès du mal sur le bien, si toute la postérité d'Adam, née et à naître, est si peu de chose en comparaison des esprits bienheureux. De plus, rien n'oblige à se renfermer dans les termes précis de l'Évangile ; car il est évident que le Sauveur n'a point voulu déterminer un rapport de nombres dans une proportion rigoureuse, mais qu'il s'est servi d'une manière de parler encore usitée vulgairement, pour mettre en regard deux quantités dont l'une surpasse l'autre hors de mesure. On voit dejà combien nous avons eu raison de dire que l'Écriture ouvrait devant nous un horizon sans limites. — Passons à d'autres considérations.

« Dieu, dit l'apôtre saint Paul, a montré l'étendue de sa « puissance dans la personne de Jésus-Christ, en le ressus- « citant d'entre les morts, et en le plaçant à sa droite dans « le ciel, au-dessus de toutes les principautés, des vertus, « des dominations et de tous les autres noms qui sont con- « nus, non-seulement dans la vie présente, mais dans le « siècle à venir (1). » Il n'est pas nécessaire de faire violence au texte, pour être en droit de conclure de ces paroles l'existence de divers ordres d'esprits célestes, qui nous resteront à jamais inconnus dans ce monde ; plusieurs théologiens l'ont fait, nous pourrions nous autoriser de leur exemple, et, partant d'une opinion qui semble sortir toute

(1) Éphésiens, ch. I.

faite des expressions de l'apôtre, multiplier, non les esprits glorieux, mais les chœurs qui composent leur hiérarchie, autant qu'il y a d'étoiles au ciel et de grains de sable sur le bord de la mer ; mais nous n'en avons pas besoin, et il vaut mieux s'en tenir aux neuf ordres nommés dans l'Écriture.

Laissons les ordres supérieurs, dont les livres saints nous disent peu de chose, et voyons ce qu'ils nous apprennent du chœur des anges, le moins élevé de tous, mais sur lequel nous devions avoir plus de lumières, à cause de leurs rapports journaliers avec nous.

L'Écriture nous représente comme innombrable la multitude de ces célestes intelligences. « J'ai vu, » dit Daniel, d'après la Vulgate, dont l'autorité est si grande dans l'Église, « j'ai vu l'Ancien des jours s'asseoir sur son trône ; « des millions d'esprits le servaient, et des milliers de mil- « lions se tenaient en sa présence prêts à exécuter ses or- « dres (1). » Saint Jean, qui rappelle dans l'Apocalypse (2) ce passage du prophète, nomme expressément les anges, ce qui nous autoriserait à le leur appliquer exclusivement. Mais à quoi bon ? Les écrivains sacrés, on le comprend, n'ont pas prétendu, en employant des termes particuliers, faire un dénombrement exact, ils ont plutôt voulu nous donner à entendre un nombre si prodigieux et si fort au-dessus de tous les calculs, que les millions et les centaines de millions en sont, pour ainsi dire, les unités. Avec de telles données, il est facile de faire une part assez large à chacun des ordres de la milice céleste ; on va juger de celle que réclamerait le seul chœur des anges, par l'étendue et la diversité des ministères auxquels ils sont employés.

Le démon, ayant reçu le pouvoir de tenter l'homme, Dieu

(1) Ch. 7.
(2) Ch. 8.

nous devait un secours. Il pouvait nous protéger immédiatement par lui-même ; il a mieux aimé le faire par ses anges, soit pour commencer dans le combat l'union qui se consommera après la victoire, soit pour d'autres raisons inconnues ou trop longues à déduire. S'il y a une armée de démons sur la terre, il ne faut pas douter que, pour la surveiller, il n'y en ait une aussi de bons anges, plus forte et plus nombreuse (1). Ce n'est pas assez ; la sainte Écriture, en nous parlant de l'ange des Perses, de l'ange des Grecs, de l'ange des Juifs, nous fait entendre que les provinces, les royaumes fidèles ou infidèles, les villes, les lieux particuliers, et peut-être chaque communauté et chaque famille, ont leur défenseur propre, leur ange tutélaire, spécialement préposé à leur garde. Mais à quoi nous arrêtons-nous ? Ne sait-on pas que, d'après la croyance de l'Église, tous les hommes, et même les petits enfants, ont un gardien céleste qui veille sur eux, et les accompagne depuis le berceau jusqu'à la tombe ? « Prenez garde, dit Jésus-Christ, de mépriser un « de ces petits enfants ; car, je vous l'assure, leurs anges « voient toujours la face de mon Père qui est dans les « cieux (2). »

Outre ces fonctions journalières, il en est d'autres accidentelles et en quelque sorte inopinées, qui ont aussi leurs ministres. Tout le monde le sait, les anges sont les porteurs ordinaires des messages de Dieu sur la terre ; l'Ancien et le Nouveau Testament sont pleins du récit de leurs apparitions. On en voit dans tous les temps se montrer aux patriarches, aux prophètes, aux justes de l'ancienne loi en mille occasions ; et sous la nouvelle, à Jésus, à Marie, aux apôtres, aux saintes femmes, etc. Les saints anges ne sont pas seulement les ministres de la bonté de Dieu, ils sont aussi bien souvent

(1) IV Reg., 6, 16.
(2) S. Matth., ch. 18, v. 10.

les exécuteurs des arrêts de sa justice : l'histoire de l'embrasement de Sodome, des plaies de l'Égypte, de l'extermination de l'armée de Sennachérib, du châtiment d'Héliodore, sans parler de mille autres faits, en est la preuve mémorable. Mais indépendamment de cette multitude innombrable d'esprits destinés aux fonctions ordinaires et extraordinaires, il reste dans le ciel comme un immense corps de réserve, parce que le propre de Dieu est d'ordonner toutes choses avec magnificence et profusion. N'est-il pas d'ailleurs permis de le conclure des paroles de Jésus-Christ lorsque, au jardin des Oliviers, saint Pierre ayant tiré l'épée pour le défendre, il l'arrêta et dit à ses apôtres : « Pensez-vous que je ne pourrais « pas m'adresser à mon Père, qui m'enverrait sur-le-champ, « au lieu de douze hommes faibles comme vous, plus de « douze légions d'anges (1)? » ce qui marque toujours, comme on voit, un nombre indéterminé, mais très-considérable.

Nous ne parlerons point de l'ange de la prière, de l'ange du sacrifice, de ceux qui veillent autour de nos tabernacles sacrés et composent une cour à Jésus-Christ dans son état d'abaissement et d'abandon de la part des hommes ingrats. Qui pourrait dire ou soupçonner tous les divers ministères que ces bienheureux esprits ont à remplir pour coopérer aux desseins de Dieu sur ses élus?

Ici une nouvelle perspective se déroule devant nous. Les traditions antiques, d'accord en cela avec plusieurs textes de l'Écriture et l'opinion d'un grand nombre de Pères et de docteurs, nous montrent Dieu, seul créateur de toutes choses, gouvernant par ses anges le monde des corps comme celui des esprits (2). On n'entend point par là nier la subordination et l'enchaînement des phénomènes particuliers ; mais en sui-

(1) S. Matth., ch. 26.
(2) S. Thom., *Summ.*, pars I, quæst. 110, art. 1.

vant les anneaux de cette chaîne, on arrive enfin à une loi générale, qui ne saurait être autre chose que la volonté de Dieu s'exerçant immédiatement ou par le moyen d'agents secondaires. Il n'appartient point à la science de résoudre ce problème ; elle peut remonter du fait à la loi, de la loi au législateur; parvenue à ce point, elle doit s'arrêter et s'incliner devant le secret de Dieu, éternellement incapable de nous apprendre s'il se réserve toute sa puissance à lui-même, ou s'il en communique une portion à ses créatures. Prétendre expliquer les phénomènes du monde visible par les propriétés occultes de la matière, c'est ne rien dire, c'est se payer de mots et restaurer sous d'autres noms les niaiseries de la physique d'Aristote, si justement décriée par Descartes et ses successeurs. La matière n'attire ni ne repousse ; elle est essentiellement inerte, et ne saurait posséder aucun principe intrinsèque de force et de vie. Reste donc toujours la question de savoir si les lois de l'univers sont la volonté de Dieu gouvernant le monde par lui-même et sans ministres, ou exerçant sa providence par des subalternes. A cet égard, les anciens n'étaient pas en balance; il est même permis de penser que la croyance aux génies de la terre, des eaux, des éléments et des astres, est devenue l'une des causes de l'idolâtrie.

L'homme, qui a besoin d'un grand effort de réflexion et d'industrie pour employer utilement les forces que la nature met à sa disposition, et qui, ne pouvant donner la vie à rien, regarde comme le prodige de son art d'en imiter la ressemblance par le mouvement, n'imagine rien de plus beau qu'un monde tout mécanique, où les ressorts et les contre-poids sont la dernière raison de toutes choses. Sans doute, Dieu peut faire un monde de cette espèce ; mais il ne faut point juger de lui par nous, ni croire qu'il attache une grande importance à combiner ensemble des forces aveugles, lorsqu'il peut mettre à la place l'intelligence et la vie. Certes, il

est aussi digne de Dieu de s'associer, dans le gouvernement de l'univers, des esprits qui savent comprendre et admirer ses œuvres, que de se contenter, après avoir monté le monde comme une grande machine, de mettre en mouvement le premier rouage, pour se donner, ainsi qu'un ouvrier vulgaire, la mince satisfaction de voir son ouvrage marcher tout seul. Supposer le ministère des anges, ce n'est point déroger à la souveraineté de Dieu, dont ils sont les premiers sujets et dont ils exécutent toujours fidèlement la volonté. Comment serait-il indigne de lui de partager l'exercice de son autorité avec ceux auxquels il communique sa gloire, son bonheur, sa royauté immortelle? Comment craindrait-il de se servir des saints anges pour maintenir les lois du monde visible ou pour y déroger au besoin, lorsqu'il confie à leur sollicitude des intérêts d'un ordre incomparablement supérieur?

Nous laissons au lecteur le soin de juger combien de myriades de millions d'anges sont employés sur la terre seule, et combien dans toutes les parties d'un monde immense, dont nul homme vivant ne pourra jamais assigner les limites; libre aussi à lui de déterminer, comme il voudra, la proportion numérique des ordres célestes les uns avec les autres. Nous ne voulons pas perdre le temps à des calculs dont une dernière observation va montrer l'inutilité.

En effet, plusieurs docteurs, et entre autres saint Thomas, adoptant une opinion dont on fait remonter l'origine à saint Denis l'Aréopagite, regardent la multitude des esprits célestes comme littéralement incalculable, et surpassant hors de toute proportion la somme des êtres matériels enfermés dans la vaste enceinte de l'univers; ainsi, en élevant, si l'on veut, à la millième puissance, une série de chiffres assez considérable pour exprimer le nombre des atomes de matière contenus dans toute la création, on n'approcherait pas encore de celui des anges, tel, selon nos docteurs, qu'il ne peut être connu

que par les habitants du ciel, et au moyen d'une lumière surnaturelle (1).

L'imagination s'effraye, l'esprit se perd dans ces espaces sans bornes. Je le crois bien; n'est-ce pas là l'ouvrage de Dieu par excellence? La formation de la société des élus n'est-elle pas la fin de toutes ses œuvres, le dernier terme de tout ce qu'il a fait au ciel et sur la terre? L'accessoire peut-il l'emporter sur le principal, les moyens doivent-ils être plus grands que le but? Dieu se peint dans ses œuvres : je ne le reconnaîtrais plus dans un ouvrage dont mes yeux pourraient embrasser les limites; il faut, au contraire, que je me perde et que je disparaisse dans son immensité comme un atome. Voyez le monde, ce monde de l'exil et de la malédiction; il nous étonne et nous accable par sa grandeur; nous y rencontrons, à chaque pas, les preuves les plus magnifiques de la puissance et de la fécondité infinies du créateur. Lorsque les astronomes nous racontent les merveilles du firmament, ses espaces immenses, les millions de globes qui roulent dans son étendue, nous éprouvons comme un ravissement d'esprit devant les prodiges d'une création dont la science humaine peut à peine nous montrer une partie; et lorsque les docteurs de l'Église diront les secrets de l'avenir, les gloires de la patrie et le nombre de ses heureux habitants, il n'y aura plus ni transports ni surprise! L'esprit de l'homme concevra plus que Dieu n'aura su exécuter! La grandeur et l'immensité sont les caractères d'un monde de transition, d'un monde destiné à périr pour être renouvelé, parce que dans son état présent il n'est pas digne de servir de vestibule à la cité des saints. Il a été nécessaire qu'il fût si vaste et peuplé de tant d'êtres divers, afin que l'âme, emprisonnée dans un corps mortel, pût y reconnaître l'empreinte de la main de son auteur. Mais lorsque, dégagée des

(1) Cours complet de théologie, tome VII, page 713.

sens et éclairée d'une lumière surnaturelle, elle sera entrée dans la possession de ses immortelles destinées, ne faudra-t-il pas que le monde nouveau, le seul où, selon le prophète, notre Dieu se montre magnifique (1), lui apparaisse avec des proportions maintenant incompréhensibles, pour qu'elle y retrouve la puissance et la miséricorde infinies?

En vérité, je ne saurais penser qu'il puisse en être autrement.

CHAPITRE IV.

De la pluralité des mondes.

Le système qui peuple les globes célestes d'habitants semblables à l'homme a peu de crédit dans l'Église, parce que la révélation n'en dit rien, et qu'il n'est nullement nécessaire à la défense de la foi. Il importe sans doute que l'homme ne soit point la seule voix de la création, que l'immensité des cieux ne reste point déserte et muette; nous aimons mieux croire que Dieu a répandu la vie avec profusion jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'univers, et s'est réservé partout des enfants qui l'aiment et le bénissent; mais il est fort peu essentiel que les habitants de ces myriades de mondes qui remplissent l'étendue vivent dans des corps organisés ou soient de pures intelligences. Notre croyance aux anges peut suffire et répondre à tout. Ce n'est pas que l'Église réprouve le système de la pluralité des mondes, elle nous laisse la plus parfaite liberté de l'adopter ou de le rejeter, et avec raison; car si l'on ne trouve rien dans l'Écriture et la tradition qui vienne à l'appui de cette opinion, on n'y voit rien non plus qui la contredise.

(1) Isaïe, ch. 33.

Mais qu'il est beau, qu'il est conforme à la raison et à tout ce que nous savons des attributs de Dieu, de croire à l'existence d'êtres intelligents donnés pour hôtes à toutes les sphères célestes, de manière que dans l'immense cercle de la création il ne se trouve pas un point où ne brille la magnifique bonté de Dieu, et d'où ne s'élève à sa gloire un concert de reconnaissance et d'amour ! Si nous n'étions catholiques, c'est-à-dire, si nous ne savions de foi divine que Dieu a donné l'être à des millions d'intelligences plus parfaites que l'homme, il nous semblerait très-raisonnable d'adopter la croyance à la pluralité des mondes, et ce serait le moyen le plus sûr et le plus court de répondre aux objections des incrédules. En effet, si la révélation ne nous apprenait rien sur l'existence des purs esprits, voici ce que nous pourrions dire aux philosophes qui refusent de reconnaître la vérité de la religion chrétienne, à cause de la multitude des réprouvés et du petit nombre des élus : « Le mal est grand sur la terre, « on ne peut en disconvenir ; mais Dieu n'a-t-il donc des « enfants que dans ce petit coin du monde ? Et s'il en a ail- « leurs, ceux-là du moins ne seront-ils pas demeurés fidè- « les ? Il est vrai que la foi ne nous enseigne pas si nous « sommes les seuls êtres à qui le créateur ait donné la raison « et la liberté, ou si nous avons dans d'autres mondes des « frères et des amis que nous retrouverons un jour ; elle nous « laisse sur cette question à nos raisonnements et à nos con- « jectures. Or, voici l'opinion qui nous paraît la plus rai- « sonnable et la plus digne de la grandeur et de la bonté de « Dieu.

« La terre est une des planètes qui circulent autour du « soleil ; le soleil est une de ces étoiles innombrables pla- « cées, comme lui, au centre de systèmes planétaires peut- « être plus vastes que le nôtre. Le petit globe où nous « sommes relégués n'est qu'un grain de sable ; l'espace « qu'il embrasse dans sa révolution annuelle n'est lui-même

« pas sensible dans l'immensité des cieux. Pourquoi ce petit « coin du monde, cet atome invisible serait-il seul habité, « pendant qu'une vaste et morne solitude régnerait d'un « bout de l'univers à l'autre? Je ne veux pas dire, ô homme! « que Dieu n'ait pu créer le ciel et les astres qui le décorent « pour vous servir de spectacle magnifique, et déployer à « vos yeux le firmament comme un livre où il a écrit sa « grandeur, sa gloire et sa bonté; je sais qu'il vous aime, et « qu'il ne lui en coûte pas plus de faire un soleil qu'un grain « de poussière. Mais quand je considère notre demeure si « petite, si pauvre, si chétive en comparaison des mondes « qui sont sur nos têtes; quand je vois ce monceau de boue « tout couvert d'êtres vivants sans qu'il soit possible, pour « ainsi parler, d'y trouver une place vide; croirai-je que « Dieu, après s'être montré si prodigue de la vie, va en de-« venir avare tout d'un coup, et laisser le reste de la création « sans voix et sans louange à sa gloire? Les antres du nord, « les sables de la zone torride, les montagnes escarpées, les « îles perdues dans l'Océan ont leurs habitants; l'air, la « terre, la mer, sont peuplés d'êtres sensibles; chaque motte « de terre recouvre une peuplade d'insectes, chaque goutte « d'eau renferme une tribu d'animaux invisibles; et les pla-« nètes qui roulent avec nous autour du soleil, et le soleil « lui-même, et les étoiles, et les globes qui nagent dans leur « tourbillon, ils ne seront qu'une poussière morte, un désert « lugubre, où n'apparut jamais le signe de la vie! Il y ré-« gnera un éternel silence, le silence de la désolation et du « néant, pendant qu'ici-bas tout bourdonne, tout se remue; « pendant que la nature, comme pressée de produire, se hâte « de décomposer les corps animés, pour en faire de nou-« veaux de leurs débris, et former ainsi une rapide circula-« tion de vies et d'existences, qui se succèdent sans inter-« ruption comme les flots!

« Vous dites que les cieux ont déjà une destination connue,

« qu'ils furent créés pour élever la pensée de l'homme à son
« auteur. Nous ne nions pas cette fin ; mais n'en existe-t-il
« pas d'autre? La nature tout entière ne nous enseigne-t-elle
« pas que Dieu se plaît à faire éclater sa sagesse dans la multiplicité des effets d'une cause simple? Et puis, de quelle
« utilité sont à l'homme les astres qu'il ne voit ni ne verra
« jamais? D'ailleurs, si saint Paul nous révèle l'existence
« d'une loi d'analogie universelle entre les choses visibles et
« invisibles (1), est-il défendu d'étendre cette loi à des faits
« de même ordre et de même nature? Pourquoi, lorsque la
« terre nous présente à chaque pas le spectacle du mouvement et de la vie, serions-nous obligés de croire que partout ailleurs règnent la solitude et le néant? Reconnaissons-le donc, il est raisonnable de penser que les sphères
« célestes sont la demeure d'êtres intelligents comme nous ;
« et, au lieu de traiter cette haute philosophie du ton si malheureusement fade et léger de Fontenelle, avouons qu'il y a
« dans cet intéressant système je ne sais quoi de grand, de
« vaste, qui satisfait le cœur, qui élève les sentiments, et
« donne les plus belles idées de la puissance et de la bonté
« du créateur.

« Mais, pour croire à la pluralité des mondes, nous avons
« des raisons d'une tout autre puissance. La loi de la liberté
« a produit de grands maux sur la terre, donc il existe quelque part une ample compensation, telle qu'on doit l'attendre sous un Dieu sage et riche en miséricordes. Rien ne
« nous oblige de supposer que les habitants des autres mondes ont eu, comme nous, le malheur de déchoir de l'amitié
« de Dieu et de perdre la justice originelle ; tout se réunit,
« au contraire, pour nous porter à penser que, leur chute
« ne pouvant être d'aucun avantage pour la société des élus,
« elle aura sans doute été prévenue par celui qui ne permet

(1) Épître aux Rom., ch. 1, v. 20.

« le mal que pour en tirer un plus grand bien. C'est une « maxime devenue vulgaire dans le christianisme, qu'une « seule goutte du sang de Jésus-Christ suffirait au rachat « d'un million de mondes plus grands et plus coupables que « le nôtre. Donc, à plus forte raison, tout ce sang divin ré- « pandu a-t-il pu mériter aux divers ordres d'êtres intelli- « gents, soumis comme nous à une épreuve passagère, la « persévérance dans le bien, et par conséquent le bonheur de « l'éternité ?

« Toutes les difficultés se trouvent résolues par le simple « exposé de ce système : on peut s'y établir comme dans un « fort, et de là braver les vains assauts de l'incrédulité. Le « grand nombre des hommes qui se perdent épouvante-t-il « votre raison et déconcerte-t-il votre foi, eh bien ! la voie « vous est ouverte : prenez votre essor, élevez-vous dans les « cieux, parcourez ces mondes divers qui voyagent dans « l'étendue, élancez-vous au delà des espaces que l'œil peut « embrasser, poussez votre course jusqu'aux extrêmes limi- « tes du firmament : partout vous trouverez des intelligences « faites à l'image de Dieu, capables de le connaître, de l'ai- « mer et de le posséder ; devant cette incalculable multitude « d'âmes restées pures aux yeux de Dieu, peut-on se sou- « venir encore du mal que l'on a vu sur la terre ? Si l'on « vous assurait que, pour un million d'élus, il ne se trouvera « qu'un seul réprouvé, et que c'est dans cette proportion « que le bien et le mal sont distribués dans le monde, au « lieu de vous plaindre de la bonté de Dieu, vous la béniriez « avec enthousiasme.

« Mais qui vous a dit que, pour approcher de la vérité, il « ne fallait pas doubler, centupler, centupler mille fois le « premier terme de ce rapport ? Augmentez donc, multipliez, « multipliez encore, multipliez sans fin et sans mesure ; vous « n'atteindrez peut-être jamais la réalité des choses. Connais- « sez-vous les dimensions de l'univers ? Avez-vous sondé la

« profondeur des cieux? Avez-vous compté les étoiles (1) du « firmament, je ne dis pas les globes qui roulent autour « d'elles, encore moins les êtres qui les habitent? Que savez-« vous si le mal ne disparaît et ne s'anéantit pas dans l'im-« mensité du bien, comme notre globe dans l'immensité de la « création? Vous assurez que Dieu est sage, miséricordieux, « autant que puissant et sage; nous le croyons avec vous, et « c'est pour cela que nous ne comprendrons jamais un « monde où le mal serait la règle et le bien l'exception, où « l'on ne trouverait de sainteté et de bonheur, pour ainsi « dire, que par hasard. Ma raison me dit que les malheu-« reux doivent être dans le plan préféré par un Dieu bon, « comme les monstres sous l'empire des lois ordonnées par « un Dieu sage. Si elle m'apprenait un langage contraire, au « lieu de blasphémer la Providence, j'abjurerais ma raison; « au lieu d'accuser Dieu, je m'accuserais moi-même : croire « que j'aurais su ou voulu mieux faire que la bonté et la sa-« gesse infinies, ce n'est pas seulement de l'impiété, c'est la « plus incompréhensible des extravagances. »

Ainsi pourrait-on raisonner sur le système de la pluralité des mondes, si la foi ne nous apprenait rien de l'existence des

(1) On s'est assuré, dit M. Arago dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes* de 1842, qu'une nébuleuse dont le diamètre est d'environ dix minutes, dont l'étendue superficielle apparente est à peine égale au dixième de celle du disque lunaire, ne renferme pas moins de vingt mille étoiles.

Les champs si restreints (du télescope d'Herschel), dit encore le même astronome, ces aires circulaires de 15 minutes de diamètre contenaient 300... 400... 500 et même 600 étoiles! En dirigeant le télescope vers les régions les plus peuplées, l'œil appliqué à l'oculaire voyait, dans le court intervalle d'un quart d'heure, cent seize mille étoiles. — *Annuaire* de 1842.

On lit, dans un autre endroit du même ouvrage, que certaines parties de la voie lactée offrent, dans des espaces fort resserrés, des centaines de mille et même des millions d'étoiles.

On peut juger, par ce qui précède, du nombre vraiment incalculable de ces astres. Et qui nous dira si des instruments plus puissants ne nous feraient pas découvrir de nouveaux cieux, au delà des espaces qu'il a été donné à nos astronomes d'explorer jusqu'à ce jour?

anges ; et, il faut en convenir, quoique la démonstration ne soit pas rigoureuse, il serait difficile d'y opposer quelque chose de bien concluant. Mais les raisonnements que l'on peut faire perdent presque toute leur force, par cela seul qu'il existe divers ordres d'esprits, dont le nombre n'est pas connu. Toutefois nul n'a le droit de se montrer plus sévère que l'Église et de condamner ce qu'elle ne condamne pas. Il est donc permis d'adopter, comme opinion plus ou moins probable, ce que nous avons présenté comme une simple supposition.

CHAPITRE V.

Du bien et du mal sur la terre.

C'est ici que les philosophes triomphent et se croient invincibles ; il est vrai aussi que la distribution du bien et du mal sur la terre fait le fort de la difficulté. La cause sera donc entendue et jugée, si nous venons à bout de justifier sur ce point la foi de l'Église. Mais, de peur qu'on ne nous accuse d'affaiblir les arguments de nos adversaires, nous allons laisser parler M. Pierre Leroux, qui les présente dans toute leur force :

« C'est avoir une idée horrible de Dieu, dit cet écrivain, « que de restreindre au seul christianisme les voies reli- « gieuses. Si le christianisme est la seule religion véritable, « voyez à quelle conséquence vous êtes entraîné tout d'a- « bord. Le genre humain se compose aujourd'hui d'un mil- « liard d'hommes. Or, sur ce nombre, il y a deux cents mil- « lions de bouddhistes, cinquante millions de sectateurs des « autres religions brahmiques, cent millions de mahométans, « quatre millions de juifs et trois cent quatre-vingts millions « de disciples de Confucius, de sectateurs du magisme, de

« fétichistes. Sur ce milliard d'hommes, le christianisme ne « compte donc que pour deux cent soixante millions; mais, « sur ce nombre, il y a soixante millions de schismatiques « grecs, et soixante millions de protestants.

« Enfin, des cent quarante millions qui restent nominale- « ment à l'Église catholique, si vous retranchez tout ce que « la philosophie lui a enlevé, il vous restera à grand'peine « une centaine de millions. Donc, la secte chrétienne la plus « considérable, laquelle, sous peine de se nier, est obligée « de se donner pour le christianisme lui-même dans sa tota- « lité, ne fournit en définitive qu'un homme sur dix qui soit « dans la véritable religion. Mais ce n'est pas tout : le chris- « tianisme n'a commencé à exister que depuis dix-huit cents « ans; que ferez-vous donc de toute l'humanité antérieure? « Que faites-vous de tant de peuples réputés sages? Que « faites-vous des pieux contemplatifs de l'Inde? Que faites- « vous des vertueux Romains? Que faites-vous de Pytha- « gore, de Socrate, de Platon? Leur âme a-t-elle péri? Vous « n'oseriez le dire, car vous détruiriez par là le dogme de « l'immortalité de l'âme. Se sont-ils sauvés eux-mêmes par « les seules forces de la nature humaine? Vous n'oseriez le « dire non plus, car vous détruiriez par là le dogme essentiel, « suivant vous, de la mission divine de Jésus. Vous êtes donc « invinciblement forcés de les reléguer en enfer.

.... « La prédestination absolue, et par suite la con- « damnation absolue de l'immense majorité du genre hu- « main, est la suite nécessaire de votre système, qui attri- « bue exclusivement le salut de l'humanité à la mission d'un « Dieu rédempteur........ Cicéron pose quelque part ce pro- « blème sur la justice : Vaut-il mieux qu'une ville périsse « tout entière ou qu'un homme soit condamné injustement à « périr? Et il soutient que ce serait un crime de faire périr « cet homme pour sauver la ville. N'y aurait-il que Socrate « de condamné injustement dans votre système, ce système

« me paraîtrait horrible. Mais quand je regarde qui vous « êtes, si peu et depuis si peu de temps, et que je vois que « ce n'est pas un seul citoyen de la ville, mais la ville tout « entière, à l'exception d'un petit quartier, que vous voulez « faire périr injustement pour le salut de quelques-uns, je « ne puis revenir de mon étonnement, et il me semble que « vous êtes tout à fait insensés. »

Faisons d'abord deux remarques essentielles.

Ce serait une erreur grossière de restreindre les effets de la mission du Sauveur aux temps qui se sont écoulés depuis son avénement : chef des élus de l'ancienne et de la nouvelle alliance, Jésus-Christ s'est levé sur le monde comme le soleil, remplissant l'étendue de sa présence, déployant son action dans tous les sens, illuminant à la fois le passé et l'avenir. Le christianisme ne date donc pas de dix-huit cents ans, comme le prétend M. P. Leroux ; il est aussi ancien que le monde ; son histoire commença le jour où un libérateur fut promis à notre premier père.

En second lieu, avant la venue de Jésus-Christ, il n'était pas nécessaire de se soumettre à la loi de Moïse en ce qu'elle a de particulier ; cette loi, dans sa partie politique et cérémoniale, regardait les Juifs tout seuls, comme aujourd'hui la règle de saint Bruno et de saint Benoît oblige uniquement les chartreux et les bénédictins. La nation juive avait une destination spéciale, et des règlements particuliers étaient indispensables pour la lui faire remplir. Dieu pouvait donc avoir des élus, et il en avait en effet hors du peuple hébreu, ainsi que l'attestent les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

M. Pierre Leroux a raison de mettre en principe que, si le christianisme nous représentait Dieu comme condamnant injustement un seul homme, et à plus forte raison la grande majorité des hommes, cette religion serait atroce et impie et mériterait l'exécration de tous les gens de bien. Mais cet

écrivain se trompe en attribuant aux catholiques une si abominable doctrine. Nous disons bien : Hors de l'Église point de salut! mais nous disons aussi avec l'apôtre : Les fornicateurs, les adultères, les violateurs de la justice et de la piété n'entreront point dans le royaume des cieux. Est-ce à dire que l'homme dépourvu de raison, ou ignorant invinciblement la loi morale, sera puni pour des actes qui la violent matériellement? Non, sans doute. De même l'infidèle dont tout le crime serait de n'avoir point connu la vérité, n'aura pas à rendre compte à la justice de Dieu d'une ignorance inévitable. L'Église a-t-elle pour cela tort d'enseigner que celui qui connaît la vraie foi se rend coupable envers Dieu en refusant de s'y soumettre? Vaudrait-il mieux permettre à chacun de croire ce qu'il veut, déclarer qu'il n'y a ni vérité ni erreur dogmatique, et établir ainsi l'indifférence des religions, le plus grand des maux dont puisse être affligé le genre humain? Si l'Église n'enseignait ni ce qu'il faut croire ni ce qu'il faut faire, à quoi serait-elle bonne? Si elle-même regardait le christianisme comme l'œuvre de l'homme, de quelle foi et de quelle considération serait-elle digne? C'est en croyant la première à sa doctrine, et en se prenant elle-même au sérieux, qu'elle a fait de grandes choses, et commandé l'estime à ses ennemis les plus déclarés.

Mais, dira-t-on, que devient l'homme juste qui meurt hors du sein de l'Église catholique? Je l'ignore ; mais je sais deux choses qui lèvent toutes les difficultés : d'abord, cet homme juste ne sera point puni d'une ignorance invincible ou d'une erreur de bonne foi, nous l'avons déjà dit; en second lieu, s'il reçoit une récompense surnaturelle, c'est en vertu des mérites de Jésus-Christ, dont l'application lui est faite d'une manière inconnue. Et que l'on ne s'inquiète pas de notre ignorance des opérations divines, elles n'en existent pas moins certainement. Dieu n'a point enchaîné son action en instituant les sacrements : il lui reste mille moyens de se

former des élus même au sein de l'infidélité. Telle est la doctrine constante, universelle, des théologiens catholiques. Il n'y a donc ni prédestination ni réprobation absolue : la première suppose toujours la justice conservée ou recouvrée par la grâce de Jésus-Christ ; la seconde, le crime commis et non réparé, malgré la même grâce.

Ramenons donc la discussion à des termes raisonnables, en supposant que notre adversaire se réduit à soutenir qu'un Dieu sage et bon ne saurait être l'auteur d'un système dans lequel neuf hommes sur dix mériteraient des supplices éternels. Nous ne voulons point nous prévaloir présentement de ce qui a été dit dans les chapitres précédents, nous raisonnerons comme s'il n'existait aucun être intelligent hors de ce bas monde ; nous fortifierons même l'objection à laquelle nous devons répondre en remarquant que tous les catholiques ne sont pas sauvés, comme notre foi nous l'enseigne expressément.

« Où le péché avait abondé, dit saint Paul, la miséricorde « a été surabondante (1), » et c'est assurément de la terre seule qu'il s'agit dans cet endroit. Cette parole de l'Écriture doit se vérifier comme les autres ; nous prouverons que le christianisme l'accomplit, tandis que tous les systèmes antichrétiens aggravent nécessairement le mal. M. Leroux n'a pas eu tort de croire qu'une religion doit être appréciée d'après le bien qu'elle produit et le mal qu'elle prévient ; mais en examinant le christianisme d'après ce principe, il s'est trouvé visiblement sous l'influence d'une prévention qui l'a égaré. Pour bien juger le système des catholiques, il aurait dû se placer à leur point de vue ; il ne l'a fait ni pour le passé, ni pour l'avenir, ni pour les enfants, ni pour les adultes ; et par là il est arrivé à une conclusion aussi fausse qu'elle est injuste : nous allons essayer de le démontrer dans les chapitres suivants.

(1) Romains, ch. 5, v. 20.

CHAPITRE VI.

Des enfants morts avant le baptême.

Les enfants morts dans la souillure originelle ne verront jamais Dieu : c'est un article de la foi catholique, mais le seul aussi en cette matière, sur laquelle l'Église ne nous oblige pas à croire autre chose. Tout le monde est d'accord jusque-là. La division commence sur la question de savoir quels sont les effets de la perte de Dieu pour les enfants non régénérés, ce qu'ils ont à craindre de la justice et ce qu'ils peuvent espérer de la miséricorde infinie. Les opinions des théologiens sur ce sujet se réduisent à quatre principales.

D'après les partisans de la première, le péché originel entraînerait la peine du dam et celle du sens ; mais ils ne disent pas si cette peine est faible ou intense, intermittente ou continue ; ou plutôt ils expliquent assez clairement leur pensée, en répétant le mot fameux de saint Augustin, leur chef : Il est permis de douter si l'être ne vaut pas mieux que le non-être pour les âmes entachées de la seule faute d'Adam. Certes, cette parole a de la portée ; car saint Augustin, on en conviendra, savait passablement ce qu'il disait : si dans la pensée du saint docteur les enfants non baptisés devaient souffrir des tourments éternels, il n'aurait eu garde de s'exprimer de cette manière ; une peine, si légère qu'on la suppose, dès qu'elle doit se faire sentir éternellement et sans interruption, fait de l'existence une chose horrible. Lors donc que l'on parle d'un châtiment sans fin, lequel n'empêche pourtant pas la vie d'être encore un bien, on n'est pas loin de s'entendre avec les défenseurs d'une opinion plus conforme à la bonté infinie de notre Dieu.

Le langage de saint Augustin est d'autant plus remarquable, que le développement naturel de ses idées, dans sa lon-

gue et glorieuse lutte avec les pélagiens, l'ayant conduit à embrasser le sentiment le plus rigoureux sur les suites du péché d'origine ; il n'ose cependant décider si, à l'égard des enfants qui n'ont pas été purifiés en Jésus-Christ, l'existence n'est pas un bien véritable, ce qui reviendrait à les supposer dans un état mêlé de plaisir et de douleur, semblable sous ce rapport à celui des hommes sur la terre ; tant le grand docteur comprenait bien qu'on s'éloigne de l'esprit du christianisme, lorsqu'on ne laisse pas à la miséricorde tout ce qu'il est possible de lui donner !

Toutefois, la plupart des théologiens ne se sont pas contentés de cet adoucissement : les uns, avec le cardinal Bellarmin, ont supprimé la peine du sens ; les autres, à l'exemple de saint Thomas, sont allés encore plus loin, et ont retranché même cette douleur sensible, qui dans l'autre monde semble devoir être la conséquence nécessaire de la perte de Dieu ; enfin le cardinal Sfondrate, dépassant tous ses devanciers, n'a pas craint de soutenir que non seulement les âmes coupables du seul péché d'Adam n'auront rien à souffrir dans la vie future, mais qu'elles y jouiront éternellement d'un bonheur naturel.

Cette dernière opinion, dans sa nouveauté, excita d'abord quelque surprise ; elle fut même dénoncée comme contraire à la foi au souverain pontife et au clergé de France par les jansénistes, et aussi, il faut bien le dire, par quelques prélats illustres ; mais les papes Innocent XII et Clément XI et les évêques français refusèrent péremptoirement de censurer le système du cardinal Sfondrate, qui dès lors a pris rang parmi les opinions orthodoxes.

Le premier et le plus rigoureux de ces sentiments suffirait à la réfutation de nos adversaires. Cependant, pour profiter de nos avantages et faire voir plus clairement combien sont mal fondés les raisonnements de M. Leroux, nous userons du droit de nous prévaloir de l'opinion la plus bénigne, en

lui donnant autant d'extension que la foi peut le permettre. Mais, afin d'éviter tout reproche d'exagération, nous tairons nos propres pensées, et laisserons la parole à un écrivain que nous citons ici moins comme une autorité que parce que nous aimons mieux lui emprunter une opinion toute faite et déjà connue dans l'Église, où personne n'a songé à la condamner, que d'aller nous-mêmes bâtir un échafaudage d'hypothèses, n'ayant d'autre fondement que l'imagination de leur auteur. Or voici quelle transformation a subie la doctrine du cardinal Sfondrate, et sous quel jour elle est présentée dans l'ouvrage dont nous parlons. Nous laissons les expressions pour nous attacher à la pensée de l'écrivain (1).

Jusqu'au jour du jugement général, les enfants morts sans baptême doivent rester soumis à la puissance de Satan, comme appartenant à une race maudite et coupable, et n'ayant pas été renouvelés par le sacrement de la régénération. Séparés des réprouvés et hors de l'atteinte du feu vengeur, ils restent cependant emprisonnés dans ce lieu ténébreux, connu parmi les catholiques sous le nom de Limbes, comme servant en quelque manière de vestibule à l'enfer. Dans une pareille situation, ces malheureux enfants ne sauraient être à l'abri de toute souffrance morale et physique, et il est difficile de supposer que ces pleurs et ces cris, dont parle Virgile, d'après d'anciennes traditions sans doute, ne sont pas autre chose qu'une invention poétique (2).

Mais lorsque le grand jour sera venu, le jour où doit finir le règne de Satan et commencer le triomphe immortel de Jésus-Christ, ce divin Sauveur, renonçant aux droits d'une rigoureuse justice sur des coupables qui ne sont point tels par une faute personnelle, et laissant agir en leur faveur toute la bonté de son âme compatissante, brisera leurs fers,

(1) Voir l'*Abrégé de la vie et des révélations de la Sœur de la Nativité*, tome II, pag. 219 et suiv.

(2) *Énéide*, livre VI.

les délivrera du joug du démon et leur donnera pour séjour la terre renouvelée et transformée, où ils jouiront, dans une éternelle jeunesse, d'un bonheur pur et à jamais inaltérable. Dieu cachera par pitié à ces pauvres enfants combien ils ont perdu par leur exclusion de la vie éternelle; il leur refusera, du moins au degré qui les rendrait malheureux, la connaissance de ses perfections infinies et du bonheur de le voir et de le posséder, réservé aux seuls élus; mais ils se souviendront de la tyrannie de Satan, des ténèbres, des pleurs, des cris, de la longue et douloureuse nuit, remplacée enfin par un jour immortel; ils sauront les tourments des damnés, les affreux supplices où les auraient conduits l'infidélité, le schisme, l'hérésie, la désobéissance aux lois de Dieu et de l'Église, et dont les a garantis une mort prématurée. Exempts de passions, de douleurs et de besoins incommodes, ils trouveront dans la beauté et la fertilité de leur séjour, dans les agréments d'une société paisible, dans le repos d'une conscience pure, dans le souvenir des grandes scènes du jugement général, et sans doute aussi dans l'exercice de leur haute intelligence, de quoi embellir et charmer leur immortalité. Ils couleront des jours sereins, innocents, tranquilles, et rendront à Dieu d'éternelles actions de grâces de ses bontés pour eux.

Dans cet heureux état, les enfants, délivrés de l'empire du démon par la miséricorde de Jésus-Christ, posséderont un bonheur plus solide et plus effectif que celui du paradis terrestre, de plus grandes lumières, une volonté fixée à jamais dans l'amour du bien, une société délicieuse, un séjour plus beau, une sécurité profonde. Adam pouvait déchoir de la justice et voir succéder à sa félicité présente le travail, les souffrances, la mort; il était tous les jours exposé aux piéges d'un ennemi perfide et rusé; ici rien de pareil : tout est fixe et immuable. Satan, enchaîné au fond des enfers, ne viendra plus troubler la paix des habitants de la terre; et

Dieu, qui ne fait rien à demi, non content de satisfaire les sens, donnera à l'esprit et au cœur de ces enfants assez de jouissances pour que l'immortalité ne leur devienne pas un fardeau.

Toutes les difficultés sont résolues par ce système. Les incrédules ne peuvent se plaindre d'une injustice faite aux enfants morts sans baptême, puisque Dieu, non-seulement les exempte des peines attachées à leur condition de descendants du premier coupable, mais leur octroie un bonheur non mérité : bonheur étendu, impérissable, au-dessus de leurs désirs et de leurs espérances, supérieur à celui du paradis de Mahomet et des champs Élysées de la fable. Les orthodoxes ne sont pas en droit pour cela de nous reprocher la moindre atteinte à la foi, dont nous respectons tous les enseignements. En effet, sans sortir de l'opinion que nous venons d'exposer, on peut continuer de dire que l'homme naît enfant de colère et esclave du démon, que l'espoir de sa délivrance est tout entier et uniquement dans les mérites de Jésus-Christ, dont l'application nous est faite par le baptême ; on peut répéter, après le concile de Florence, que les âmes de ceux qui meurent en péché mortel, ou avec le seul péché originel, descendent aussitôt en enfer, pour y subir des peines à la vérité différentes et inégales. Si nous prétendions que les enfants morts sans avoir reçu le sacrement de la régénération ont part aux mérites infinis du Sauveur, nous devrions reconnaître aussi que, la tache originelle étant effacée en eux, il ne reste plus d'obstacle à leur entrée dans le ciel, ce qui serait attaquer directement le dogme chrétien. Mais nous n'avons garde d'aller si loin ; selon nous, ces innocentes victimes du péché d'autrui sont arrachées au démon par la pure bonté de Jésus-Christ, qui, ne pouvant les reconnaître comme ses enfants dans l'ordre surnaturel, ne les renie pas du moins comme ses frères en Adam, et en cette qualité leur fait tout le bien

compatible avec l'état de la nature déchue et non réparée.

Les catholiques, instruits par la foi de la grandeur des biens de l'éternité, déploreront encore le malheur de ces enfants privés pour toujours de la possession de Dieu, et réduits à une simple félicité naturelle. Mais le cœur humain, laissé à lui-même, ne demande et ne soupçonne rien de plus : les païens les plus éclairés ne connaissaient pas d'autre bonheur pour les dieux de leur Olympe, et pour les héros et les sages associés à leur immortalité. M. Leroux pour le moins ne trouvera pas trop petite la part faite aux enfants des infidèles, lui qui n'attend rien pour le juste hors du monde présent. Ceci est important : car, si pour ces enfants l'être vaut mieux que le néant, à plus forte raison, si le système du cardinal Sfondrate est vrai (et qui oserait dire qu'il ne l'est pas?), les calculs de notre adversaire sont bouleversés de fond en comble : il nous accusait de condamner aux feux éternels neuf hommes sur dix ; retranchons d'abord les enfants du nombre des malheureux, et tout son échafaudage de chiffres va s'écrouler.

En effet, si l'on consulte les tables de mortalité, on verra que, dans nos climats tempérés et avec toutes les ressources d'une civilisation savante, la moitié à peu près des enfants meurent avant l'âge de huit ans, celui où, parmi nous, la raison commence d'ordinaire à se montrer (1). Mais elle vient beaucoup plus tard chez des peuples ignorants, où l'é-

(1) D'après les tables de mortalité publiées dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes* pour 1842, il meurt dans la première année à peu près un quart des enfants qui viennent au monde ; il en est mort environ un tiers au bout de la seconde, et plus des 4/10 vers la fin de la cinquième ; à 8 ans, il en reste la moitié et un peu plus de 1/17. A partir de ce point, la mortalité suit une marche beaucoup plus lente et à peu près uniforme.

Ces calculs s'appliquent aux temps ordinaires et aux peuples chrétiens ; mais les famines, les épidémies, si communes dans les contrées barbares, les fléaux dévorants qui exercent si fréquemment leurs ravages dans certains climats, sévissent particulièrement sur les enfants, qui disparaissent presque tous à la fois au milieu de ces calamités publiques.

ducation morale est nulle, et où la sollicitude maternelle se concentre presque exclusivement dans les soins physiques. D'ailleurs l'âge de la raison n'est pas toujours celui du péché. Presque toutes les fautes graves des enfants et même des adolescents proviennent d'habitudes secrètes et honteuses que la nature seule enseigne bien rarement; pour les contracter, du moins de manière à se rendre grièvement coupables, il faut des connaissances qui heureusement s'acquièrent très-tard chez les peuples simples. On cite, à cet égard, des exemples à peine croyables. Pour les trois quarts du monde habité, l'âge où, d'après les lois ordinaires, on peut encourir la damnation doit être reculé plus qu'on ne pense. Cette remarque est essentielle.

Celle-ci ne l'est pas moins. Différentes causes contribuent à rendre la mortalité des enfants beaucoup plus considérable chez les peuples païens et infidèles que parmi nous. Le crime, le défaut de soins, les maladies contagieuses, l'avarice et la dureté des maîtres, des lois et des usages atroces en font mourir prématurément un grand nombre. Le christianisme seul commande le respect pour l'enfance et en fait un objet sacré; en dehors de notre divine religion, les peuples les plus vantés ne se montrent pas en ce point plus humains que les autres. A Sparte, à Rome, il appartenait au père de décider si le nouveau-né devait être élevé ou mis à mort; l'exposition et l'abandon des enfants apparaissent dans les histoires les plus fameuses et dans la fable même (1); encore aujourd'hui les voyageurs et les missionnaires racontent, de la Chine, des choses horribles. Quant aux peuples sauvages et abrutis, pour donner au lecteur une idée de ce qui se passe parmi eux, nous citerons un seul fait : il est rapporté dans les *Annales de la propagation de la Foi* que la reine de je ne sais plus quelle île de l'Océanie, sur

(1) Romulus, *Œdipe*.

douze enfants dont elle était devenue mère, en avait dévoré onze peu de temps après leur naissance. Admirable disposition de la Providence ! Chez les peuples infidèles, où la vie est dure et pauvre, et par suite la fécondité extrême, la population diminue au lieu d'augmenter, les enfants sont comme moissonnés, et il en reste à peine assez pour continuer leur race. Devenus hommes, ils se seraient infailliblement perdus; Dieu les retire du monde avant l'heure, et ne pouvant les associer à la gloire des saints, il leur assure au moins une félicité dont leur cœur est satisfait.

Voilà bien des victimes arrachées aux flammes éternelles, qui, loin de se plaindre de l'existence comme d'un présent funeste, remercieront Dieu dans tous les siècles de son immense miséricorde à leur égard. Quelle innombrable assemblée d'êtres heureux sans avoir conquis leur bonheur par aucun mérite ! et cependant nous sommes encore bien loin de la réalité, s'il est vrai que l'âme humaine est créée et unie au corps dès l'instant de la conception, et que les cas d'avortement, quoiqu'à l'insu de la mère, se répètent si souvent dans les premiers temps de la grossesse, que la fausse couche soit plus fréquente que l'accouchement à terme (1). Ce n'est point ici une supposition en l'air, c'est une opinion sérieuse fondée sur des raisons d'une haute portée. Nous ne voulons point les discuter : nous sortirions des limites et des convenances de notre sujet. Il suffit d'avoir montré de loin au lecteur, comme une immense armée de réserve, cette multitude de petits êtres surpassant en nombre tout le reste du genre humain, auxquels le Père commun, à défaut de la possession du bien infini, réserve une félicité naturelle sans doute, mais digne encore de sa magnifique bonté.

(1) Voir l'*Essai sur la théologie morale*, par Debreyne, pag. 178 et suiv.

—

CHAPITRE VII.

Du temps qui a précédé la venue de Jésus-Christ.

La loi nouvelle se nomme la loi de grâce, la loi d'amour, parce que la grâce nous y est donnée avec abondance et facilité dans les sacrements de l'Église, et que Dieu, renonçant aux châtiments rigoureux si communs avant Jésus-Christ, cherche désormais à gagner les hommes par les seules voies de la miséricorde et de la charité; autrefois, il aimait à faire éclater sa justice; maintenant il semble se complaire de préférence dans la manifestation de sa bonté infinie. Il ne faut pas conclure de là que les premiers hommes fussent délaissés et comme déshérités du secours divin : la Providence sait arriver au même terme par des chemins différents. Sans aucun doute, il est plus facile sous le christianisme de se relever d'une chute; peut-être était-il plus aisé de s'en garantir dans ces temps heureux de l'antique simplicité, dont le souvenir s'est perpétué chez tous les peuples. Il n'existait pas de sacrements pour remettre les péchés, cela est vrai; mais il y en avait, si l'on ose le dire, pour les prévenir. C'était la mémoire plus récente des merveilles de la création et d'une origine commune, l'ignorance des besoins et des vices que la civilisation a créés, le sommeil des passions qu'elle a développées; c'étaient les terribles châtiments dont Dieu punissait alors le crime : comme Adam, Caïn et tous les hommes, au temps du déluge, pouvaient en rendre témoignage.

Les circonstances d'un monde naissant, maintenu par le prompt et terrible châtiment des coupables dans la crainte des jugements de Dieu, étaient si favorables au salut des hommes, que la Providence, toujours admirable dans ses voies,

a choisi, pour punir la corruption générale, le moyen qui lui permettait de recommencer la multiplication du genre humain par la seule famille de Noé et sous l'impression produite par une épouvantable catastrophe. Le monde nouveau sorti des eaux du déluge fut gouverné par la terreur comme l'ancien : ainsi la malédiction de Cham, la dispersion de Babel, Sodome et l'Égypte aux temps d'Abraham et de Moïse, les quarante ans du désert et toute l'histoire des Juifs ; sans rappeler la vie plus courte, les maladies plus fréquentes, la terre moins fertile et le travail plus nécessaire, le danger des émigrations, l'établissement dans des pays incultes, pleins de forêts ou de marécages et peuplés de bêtes féroces.

A l'époque de la plus grande corruption romaine, ces causes réunies et d'autres encore avaient conservé une admirable pureté de mœurs dans la plupart des contrées où les inventions funestes de la civilisation n'étaient point parvenues ; le livre de Tacite sur les mœurs des Germains en est une illustre preuve. Il est vrai que la mémoire des anciennes traditions s'effaçait de jour en jour, et que l'ignorance des plus importantes vérités devenait extrême ; mais le Sauveur du monde n'était pas loin ; et sa lumière allait bientôt briller aux yeux des nations assises à l'ombre de la mort.

Pour mieux saisir l'ensemble des conseils divins, reprenons l'histoire du monde dès son origine.

Rien ne manquait aux hommes des premiers temps, soit pour effacer la tache originelle (1), soit pour prévenir les écarts de la liberté ou les expier par la pénitence. L'innocence d'Abel, la piété de Seth et d'Hénoch sont célèbres, et c'est la croyance de l'Église qu'Adam et Ève ont obtenu le pardon de leur faute. Quoique l'opinion commune lui soit moins fa-

(1) S. Thomas, *Summ.*, pars III, quæst. 70, art. 4.

vorable, Caïn lui-même, d'après saint Chrysostome, s'est repenti de son fratricide et n'a point été rejeté sans retour.

Durant cette première époque, Dieu s'entretenait fréquemment avec les hommes, pour les instruire ou les rappeler à leur devoir. On le voit par l'histoire d'Adam, et peut-être encore mieux par celle de Caïn et son inconcevable réponse à la question du Seigneur : Où est ton frère ? Je ne sais, répond le meurtrier, suis-je donc le gardien de mon frère (1)? Il fallait être bien accoutumé à la visite de Dieu, pour lui parler ainsi après un tel crime. Ces manifestations se perpétuèrent, au moins dans la famille de Seth, jusqu'à Noé et au déluge, et même bien au delà, comme le prouve l'histoire de Job, d'Abraham, de Moïse et de tant d'autres patriarches et prophètes dont la Providence se servit à différentes époques pour ramener les hommes dans la bonne voie.

D'ailleurs, le souvenir des grandes scènes de la création, de tant de prodiges accomplis et de leçons données dans ces premiers temps, se conservait sans peine et de manière à produire toujours la même impression sur les esprits; la longue vie des patriarches en faisait comme des histoires vivantes ; la chaîne de la tradition se composait, vers le temps du déluge, de deux ou trois anneaux tout au plus; beaucoup de vieillards de cette époque pouvaient se souvenir d'avoir vu et entretenu le premier homme. Aussi, selon toutes les vraisemblances, n'a-t-il pas existé dans ce premier âge d'erreur essentielle contre la foi; tout le mal était dans la corruption des mœurs, mal parvenu, il est vrai, à un excès effroyable, s'il faut en juger par le châtiment et par les fortes paroles dont l'Écriture se sert pour exprimer la douleur et l'indignation de Dieu.

Mais cette dépravation arriva très-tard. La Genèse nous

(1) Genèse, ch. 4.

la peint comme grande déjà environ cent vingt ans avant le déluge (1); en la faisant commencer soixante ou quatre-vingts ans plus tôt, ce seraient deux siècles de corruption tout au plus. La piété s'était conservée parmi les descendants de Seth, pour cette raison nommés les *enfants de Dieu*, tandis que le nom d'*enfants des hommes* est donné à la postérité de Caïn, plus occupée de la construction des villes et de l'invention des arts. Cependant, même dans cette race, jusqu'aux violences des géants, rien dans la Genèse n'annonce une grande perversité; car il ne faut pas compter le meurtre, involontaire ou peut-être nécessaire, attribué à Lamech. La corruption eut de faibles commencements, elle prit son origine dans des mariages légitimes entre les enfants de Dieu et les filles des hommes, lesquelles furent préférées à cause de leur grande beauté; l'Écriture le remarque expressément. Une fois sur cette pente, le genre humain se corrompit rapidement, et la décadence des mœurs ne s'arrêta plus; bientôt l'homme ne vécut que par les sens, et toutes ses pensées se tournèrent vers le mal. Noé et sa famille furent seuls trouvés fidèles.

Ce saint patriarche prêchait la pénitence et annonçait la vengeance du Seigneur depuis cent ans, lorsque le déluge arriva. Il n'est pas possible de calculer le nombre d'hommes qui y périrent; il fut très-grand sans aucun doute, la race humaine ayant dû se multiplier extraordinairement, à cause de la longue vie des patriarches qui avaient des enfants jusqu'à un âge fort avancé, comme on le voit par l'exemple de Noé lui-même. Quoi qu'il en soit du nombre et de la malice des hommes noyés dans les eaux du déluge, gardons-nous de désespérer de leur sort. Il faut se reporter au temps et se placer au milieu des circonstances de cet effroyable cataclysme, pour juger de ses effets sur les coupables qui l'avaient

(1) Genèse, ch. 6.

provoqué par leurs crimes. Dieu ne voulait surprendre personne, mais plutôt donner à chacun le temps de se reconnaître et de se repentir; l'inondation ne couvrit pas brusquement la terre, elle mit quarante jours à atteindre sa plus haute élévation.

Aux premiers signes avant-coureurs du déluge, l'âme de ces hommes, saisie d'une religieuse terreur, dut se rendre attentive et suivre avec anxiété la marche de ces redoutables phénomènes ; ils deviennent de moment en moment plus terribles, l'effroi est bientôt monté à son comble. Qu'on se figure les cris des femmes, des enfants mêlés au bruit des torrents, au fracas du tonnerre, au sifflement de la tempête; quel cœur sauvage n'eût été ému et attendri? Cependant les eaux s'élevaient et devenaient menaçantes; il fallait fuir sa maison, se retirer sur les hauteurs, et de là voir la scène du déluge devenir à chaque instant plus effrayante; l'inondation monter rapidement, rugir autour de la montagne, déraciner les arbres, entraîner les rochers. On pouvait calculer l'heure et le moment où l'on serait soi-même atteint et emporté. Dans l'attente horrible d'une mort qui se montrait si certaine et si formidable, y avait-il place dans le cœur d'un homme doué de raison pour d'autres sentiments que ceux de la prière et du repentir? Le peintre qui, dans une pareille situation, nous représente un vieillard une bourse à la main, a montré plus d'esprit que de sens. Certes, le bouleversement de l'univers produit par les crimes des hommes et annoncé d'avance pendant un siècle entier, Dieu rendu visible dans sa vengeance grande comme lui, la mort présente et inévitable, devaient donner à l'esprit d'autres pensées, inspirer à l'âme d'autres prévoyances. Non, nous ne craindrons pas de l'assurer, Dieu n'a jamais mieux montré sa miséricorde que dans le plus terrible de ses châtiments.

Si l'on en doutait encore, on peut s'en rapporter du moins

à l'autorité de saint Pierre (1), dont les paroles sont expresses. Cet apôtre nous apprend, en termes parfaitement clairs et entendus de la même manière par tous les interprètes, que, dans sa descente aux enfers, Jésus-Christ annonça la délivrance et la rédemption aux hommes, autrefois incrédules à la prédication de Noé, et convertis ensuite à la vue d'un déluge où le corps devait périr pour assurer le salut de l'âme. On peut examiner ce passage à loisir; on ne trouvera rien au monde de plus formel et de plus décisif. Voudrait-on restreindre le texte de saint Pierre à un petit nombre d'hommes, au lieu de l'étendre à tous, nous représenter cette multitude à genoux pour demander grâce comme n'ayant d'autre regret que celui de la vie et d'autre peur que celle de mourir, nous montrer même quelques grands criminels se roidissant sous la main de Dieu et attendant leur destruction le blasphème à la bouche comme des démons? C'est là une supposition odieuse et sans fondement; elle pourrait être plausible dans un malheur ordinaire : au milieu d'un tel bouleversement de la nature, rien ne nous oblige à la faire, et nous ne la ferons pas.

Nous sommes ici d'ailleurs parfaitement d'accord avec les saints Pères (2) : Origène, Tertullien, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin (on reconnaît les plus grands noms de l'antiquité ecclésiastique), ont unanimement regardé le déluge inondant la terre par une progression lente, et, de cette manière, laissant à la grâce le temps de changer peu à peu la crainte de la mort en repentir, comme l'invention la plus admirable de la Providence pour sauver des coupables désespérés.

Dieu aurait pu châtier autrement la dépravation des hommes, ou séparer les moins coupables des plus criminels;

(1) S. Pierre, épître I, ch. 3.

(2) Bergier, *Dict. théol.*, art. *Antédiluviens*.

mais si la multiplication du genre humain eût suivi son cours sans interruption, la corruption des mœurs se serait débordée d'une manière effroyable, bien des siècles avant celui où devait paraître le Sauveur. C'est afin de prévenir ce malheur que Dieu voulut recommencer le monde et l'âge d'innocence, et prolonger la durée de ces temps heureux en confondant les langues, et en tenant les peuples séparés les uns des autres encore plus par le langage que par les fleuves, les mers et les montagnes. La Providence faisait ainsi de chaque contrée comme un monde à part, où la famille, nouvellement établie, rappelait les premiers jours du genre humain par la candeur, la justice et la piété, qui est l'âme de toutes les vertus. Heureux état que perpétuait la facilité d'aller s'établir ailleurs, lorsque la population commençait à s'accumuler dans un pays d'une manière incommode! Il en fut sans doute ainsi pour ceux des descendants de Sem qui se dirigèrent vers le nord ou vers l'est de l'Asie; et surtout pour la race de Japhet destinée à peupler l'Europe, où les îles abondent, où les bras de mer, les chaînes de montagnes ont été longtemps un obstacle aux relations des peuples les uns avec les autres; où un ciel plus rigoureux, une terre plus avare, ne laissent aux hommes ni le temps ni les moyens de se livrer à la mollesse et à l'oisiveté, source de tous les crimes.

L'histoire commence à peine un petit nombre de siècles avant Jésus-Christ pour les nations les plus célèbres; quelques-unes apparaissent longtemps après lui. Celles qui habitent le nord, le centre et la partie orientale de l'Asie sont connues, et bien imparfaitement, depuis deux ou trois cents ans tout au plus; avant Christophe Colomb, on ne soupçonnait pas l'existence de l'Amérique; l'Océanie a été découverte de notre temps, et nous ne savons rien de l'intérieur de l'Afrique. La Providence a-t-elle abandonné ces peuples aussi complétement qu'elle les a laissé oublier? Loin de là :

leur longue obscurité prouverait plutôt le contraire. Car si Dieu leur a fait des grâces (et il n'est pas permis d'en douter), plus elles furent efficaces pour les maintenir dans l'innocence primitive, plus elles ont dû être cachées avec soin. Les incrédules n'auraient pas manqué de s'en prévaloir contre le christianisme; qu'on en juge par leurs déclamations à propos de la prétendue sagesse de l'Inde et de la Chine.

Dieu est le père commun, il se souvient de ses créatures au jour de leur nécessité; mais il semble s'être imposé la loi de les laisser quelque temps à elles-mêmes et à leur misère avant de leur venir en aide, afin que, connaissant mieux leur impuissance, elles profitent du secours divin avec plus de reconnaissance et d'empressement. C'est pour cela que les nations, au moment où elles commencent à être connues, apparaissent au monde dans un état de dégradation horrible. On a, en effet, trouvé chez tous les peuples infidèles le culte des démons, accompagné le plus souvent de la pratique des sacrifices humains, et quelquefois de la prostitution exercée dans les temples comme acte religieux. La Providence ne laisse pas aller le mal jusqu'à ses dernières limites, elle se contente d'en faire voir de près la profondeur, afin que le spectacle de la vérité et de l'ordre produise par le contraste un effet plus certain sur les esprits et serve de démonstration à la religion descendue du ciel. Cependant par une exception unique et pour montrer une fois par un exemple authentique de quel avilissement la révélation a sauvé les hommes, Dieu a laissé la dégradation humaine suivre sa marche naturelle jusqu'au point où l'ont trouvée les conquérants européens chez les tribus anthropophages du nouveau monde.

Nous ne saurions assigner l'époque où la plupart des peuples commencèrent à mêler, aux antiques traditions, des fables impies, et à se livrer insensiblement à tous les vices;

nous savons seulement que les progrès du mal sont rapides, et qu'il ne reste bientôt plus rien des premières mœurs et des anciennes croyances, quand une fois on s'est abandonné aux inspirations du vice et de l'erreur. L'état misérable où les peuples, sortant de leurs longues ténèbres, se sont montrés à l'univers ne prouve donc pas que leur dépravation remonte bien loin dans l'antiquité. Voici ce que l'Écriture nous apprend des peuples placés dans les conditions les plus défavorables, comme ceux qui occupaient la Chaldée, la Syrie, l'Égypte, pays fertiles, habités dès le commencement et d'un abord facile pour les étrangers. Nous allons laisser parler Bossuet (1) :

« Du temps d'Abraham, et un peu après, la connaissance « de Dieu paraissait encore dans la Palestine et dans l'É- « gypte. Melchisédech, roi de Salem, était le pontife du Dieu « très-haut qui a fait le ciel et la terre. Abimélec, roi de « Gérare, et son successeur de même nom, craignaient Dieu, « juraient en son nom et admiraient sa puissance ; les me- « naces de ce grand Dieu étaient redoutées par Pharaon, roi « d'Égypte. Mais, dans le temps de Moïse, ces nations s'é- « taient perverties. » C'était environ quinze cents avant Jésus-Christ.

Voilà donc, sur quatre mille ans, quinze ou seize siècles pendant lesquels le mal paraît régner seul sur la terre ; jusqu'alors la part de Dieu a été la meilleure, et de beaucoup ; dès ce moment elle semble devenir nulle, et nos adversaires peuvent se croire en droit de triompher de cette éclipse générale de la vérité avec d'autant plus de fondement que, les hommes étant alors extrêmement multipliés, la seconde période, quoique moins longue, doit l'emporter sur la première.

Mais nous n'avons garde d'accorder que la dépravation

(1) Deuxième discours sur l'histoire universelle.

de la plupart des peuples ait commencé d'aussi bonne heure, puisqu'au temps de Jésus-Christ nous trouvons encore chez plusieurs l'innocence et la simplicité antiques. Dans les siècles et les pays les plus pervers, la corruption se concentrait au milieu des grandes villes, encore plus qu'aujourd'hui, où le vice se propage si rapidement par l'imprimerie et le commerce. Moins de huit siècles avant notre ère, on voit l'immense et criminelle cité de Ninive faire pénitence à la prédication du prophète Jonas. A plus forte raison doit-on croire que, dans des temps plus reculés ou des circonstances plus favorables, les grands personnages, suscités par la Providence, ont maintenu les peuples dans leurs sentiments de religion ou les y ont ramenés.

On peut juger si Dieu a délaissé les peuples restés simples et purs par ce qu'il a fait en faveur des nations les plus corrompues de la terre. Ainsi le patriarche Joseph gouverne l'Égypte ; Moïse l'étonne par ses prodiges ; tout l'Orient s'entretient du passage de la mer Rouge, des miracles du désert, de l'établissement dans la terre de Chanaan ; les conquêtes de David, la gloire de Salomon portent au loin la connaissance du vrai Dieu, laquelle se conserve ou se renouvelle dans les siècles suivants par les prophètes, par la dispersion des dix tribus, par la captivité de Babylone, par la traduction des livres saints sous Philadelphe, enfin par l'établissement de colonies juives dans tout le monde connu.

Chacun peut maintenant faire son calcul comme il voudra ; quant à nous, nous ne voulons point l'entreprendre ; mais si, pour tout le temps qui s'est écoulé depuis la création du monde jusqu'à l'avénement de Jésus-Christ, et en restreignant la question aux adultes, il nous plaisait d'établir une sorte d'équilibre entre le bien et le mal, ou même de faire pencher la balance vers le bien, quelles raisons valables pourrait-on nous opposer ? Lorsqu'on voit les grands criminels qui ont attiré le déluge sur la terre obtenir la ré-

mission de leurs forfaits, il ne saurait appartenir à personne de marquer des limites à la bonté de Dieu.

CHAPITRE VIII.

Des païens et des infidèles.

Malgré les précautions de la Providence, le mal avait fini par se faire jour, et une fois les digues rompues, le débordement de toutes les erreurs et de tous les crimes inonda la terre avec une rapidité et un excès incroyables. On en vint jusqu'à adorer les animaux, à ériger en divinités les vices les plus honteux, à consacrer par la religion les pratiques les plus cruelles et les plus infâmes.

Ce n'est pas à dire qu'il n'ait pu se trouver aucun juste au milieu des nations entraînées par le torrent; la Providence a des moyens de sauver les âmes que nous ne connaissons pas. Qui avait instruit les mages, le centurion Corneille, l'eunuque de la reine d'Éthiopie? Ces hommes, étrangers au peuple élu, vivaient saintement dans le pire de tous les siècles; à plus forte raison est-il permis de penser que Dieu s'est gardé quelques âmes privilégiées dans des âges et des pays moins corrompus.

Mais, quoiqu'il n'y ait rien d'impossible à Dieu, on ne peut se faire illusion jusqu'à croire qu'il s'est réservé un nombre tant soit peu considérable d'élus parmi les peuples dégradés qui couvrent presque toute la terre habitable, et qu'il va chercher les héritiers de son royaume au milieu de leurs abominations et de leurs ténèbres.

C'est d'une autre manière que la miséricorde divine s'exerce sur les idolâtres; car elle ne reste jamais inactive à l'égard des nations les plus abandonnées. Le sculpteur laisse rouler dans la poussière les vils débris que son ciseau détache du

bloc de marbre d'où il veut faire sortir un chef-d'œuvre ; le chercheur d'or foule aux pieds la boue d'où il a retiré quelques parcelles du métal précieux : Dieu tire profit de tout, et comme sa sagesse aime à se jouer des difficultés, il a fait servir, à l'exercice de sa bonté sur les infidèles, leur dégradation même et leur abrutissement.

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire du genre humain, on voit toujours que c'est par la corruption de la foi ou des mœurs que se perdent la plupart des hommes. Bien coupables sont les générations qui ont altéré les croyances antiques et donné aux âges suivants les premiers exemples de dépravation ; mais celles qui vinrent après, ayant oublié la foi primitive, et les usages établis étant devenus à la longue leur seul code de morale, elles se trouvèrent dans une sorte d'impossibilité d'offenser un Dieu et de transgresser une loi qu'elles ne connaissaient pas.

Si la vérité, avec un saint Paul pour organe, parut étrange dans Athènes et dans l'aréopage, comment supposer que de pauvres idolâtres, plongés depuis tant de siècles dans les ténèbres d'une ignorance héréditaire, aient pu en soupçonner l'existence? Si dans nos heureuses contrées, où, selon le mot de l'Évangile, l'Église se montre à tous les yeux comme une cité bâtie sur le sommet d'une montagne, il se trouve tant d'hommes qui croupissent toute leur vie dans les plus monstrueuses erreurs avec une sorte de sécurité et de bonne foi, comment ne pas rester convaincus que les nations infortunées, au sein desquelles ne pénétra jamais un rayon de foi et de civilisation, se livrent sans remords aux superstitions absurdes de leur pays ?

Il est vrai qu'une horrible dépravation de mœurs règne parmi ces peuples ; mais ici les ténèbres sont encore plus profondes : la nature et la religion semblent d'accord pour les épaissir de plus en plus. Dès les temps anciens, la prostitution s'exerçait dans les temples comme acte de religion,

et saint Augustin nous a conservé les noms obscènes des divinités qui présidaient à tous les détails secrets des crimes infâmes. La polygamie et le divorce avaient été permis aux Juifs, à cause de la dureté de leur cœur. Chez des peuples célèbres, l'inceste était étalé sur le trône par raison d'État. Enfin, l'immoralité avait si bien acquis force de loi, que, dans le plus beau siècle de la civilisation antique, les apôtres, assemblés à Jérusalem, se virent obligés de défendre solennellement la fornication, que personne ne se reprochait plus. On ne s'étonne que d'une chose : c'est que l'adultère fût encore resté un crime quelque part.

Les voies de la Providence sont d'une fécondité admirable : elle avait isolé les peuples pour les conserver plus longtemps dans l'innocence première; une fois la dépravation venue, le même isolement qui avait servi à prolonger la durée de la simplicité antique, perpétua les ténèbres à la faveur desquelles les passions les plus effrénées avilissaient l'homme sans le rendre criminel. C'est pourquoi Dieu s'est appliqué à ne laisser arriver aucune clarté dans les régions dont une profonde nuit était la sauvegarde. Cyrus et Alexandre n'ont pu s'établir ni dans la Scythie ni dans l'Inde; les Romains ne firent jamais de conquêtes durables au delà du Rhin, du Danube et de l'Euphrate; Charles-Quint échoua devant Alger, Napoléon fut repoussé par les frimas du Nord, et aujourd'hui toute la puissance de la Russie vient se briser contre les rochers du Caucase. Si des hommes apostoliques sont allés de loin en loin recueillir quelques élus cachés dans les pays barbares, leur passage n'y a pas laissé plus de traces que celui d'un vaisseau au milieu de l'Océan.

Dieu en use avec ces peuples comme le sage directeur avec le pécheur ignorant, qu'il laisse dans sa bonne foi, lorsque la lumière ne servirait qu'à le rendre coupable; ou plutôt la divine Providence se montre ici semblable à elle-même. Comme elle retire la vie à la plupart des hommes avant l'âge

où ils pourraient en abuser, elle refuse l'intelligence aux peuples qui n'en useraient que pour se perdre : les uns meurent avant d'être devenus hommes, les autres vivent sans le devenir jamais ; la maturité de l'âge ne leur apporte point celle de la raison, et la vieillesse est arrivée qu'ils ne sont pas encore sortis de l'enfance.

Le nombre de ces hommes doit être grand chez les nations infidèles, parce que le vice abrutit l'âme, et qu'avec le temps la race tout entière s'empreint profondément du caractère de ses auteurs. Vient enfin un moment où, l'esprit des peuples dégénérés n'étant presque plus susceptible de développement, des causes légères suffisent pour le faire rester en deçà de la limite où commence l'appréciation morale, sans laquelle il ne saurait exister de crime damnable.

Que faire de ces peuples enfants ? Ils sont coupables de leurs excès, puisqu'il leur reste une lueur de raison ; ils ne le sont pas grièvement, puisqu'ils n'ont qu'une intelligence bornée et ne connaissent ni la loi ni son auteur. Des fautes légères ne méritent point un châtiment éternel ; ils seront donc délivrés un jour, et se trouveront devant la justice de Dieu avec la seule tache d'origine et dans le même état que les enfants non régénérés par le sacrement de l'adoption.

Mais « que faites-vous de tant de peuples réputés sages ? » nous demande M. Pierre Leroux. « Que faites-vous de Pythagore, de Socrate et de Platon ? »

Hélas, les peuples civilisés et les philosophes illustres me paraissent plus à plaindre que les races dégradées de l'Afrique et de l'Océanie. Celles-ci peuvent échapper au crime par l'ignorance, les autres sont mis par leurs lumières en un péril presque inévitable. Où est l'homme, où est le sage qui persévère jusqu'à la mort dans la justice ? Et, s'il l'a une fois perdue, quel moyen lui reste-t-il de la recouvrer ? L'amour parfait efface les péchés ; mais on ose à peine le supposer

dans un idolâtre, et il est sûr que les vaines pratiques de son culte ne peuvent le suppléer.

Dieu ne saurait laisser impuni le crime non pardonné, ni le pardonner en dehors de certaines conditions, les mêmes pour tous. Il n'y a en lui ni arbitraire ni acception de personnes ; une souveraine équité préside à ses jugements. Le païen sera condamné pour avoir péché contre sa conscience, non pour avoir ignoré la naissance, la vie et la mort du Fils de Marie. Ce que nous ne disons pas après coup, et pour échapper aux objections pressantes des incrédules, l'apôtre saint Paul le proclamait dès les premiers jours de l'Église : Les infidèles devenus coupables sans connaître la loi ne seront point jugés par cette loi, mais par leur conscience, qu'ils auront refusé d'écouter (1). Tels sont surtout les hommes à qui le même apôtre reproche de n'avoir point glorifié Dieu après l'avoir connu.

S'il s'est trouvé parmi eux quelques justes, fidèles observateurs de la loi naturelle, et constamment dociles aux impressions de leur conscience, Dieu les aura traités pour le moins aussi favorablement que les enfants morts sans le baptême, ou il leur aura révélé de quelque manière ce qu'ils devaient croire, afin d'être reçus parmi les prédestinés. Nous ne serons ici démentis par aucun catholique.

Et voilà notre réponse à l'égard de Socrate, sous le nom duquel nous comprendrons, si l'on veut, tous les justes étrangers à la foi chrétienne. Si Socrate n'a été qu'un sophiste, plus fertile en beaux discours qu'en bonnes actions, livré à l'abominable passion dont quelques auteurs l'accusent, adorant en public des dieux qu'il méprisait en secret, et reniant aux yeux de ses concitoyens celui qu'il annonçait à ses disciples ; si, après avoir bien parlé et mal vécu, il est mort sans le repentir nécessaire, nous l'avouerons sans dé-

(1) Rom., cap. 2.

tour, tous nos principes le condamnent. Mais s'il a été juste autrement qu'en paroles (et il n'est défendu à personne de le penser), il aura été récompensé par delà ses mérites, nous n'en doutons pas ; car Dieu fait tout grandement, et comme il convient à sa suprême majesté.

CHAPITRE IX.

Des schismatiques, des hérétiques et des incrédules.

Les schismatiques et les hérétiques sont à la fois plus heureux et plus malheureux que les idolâtres : plus heureux, car ils s'éloignent moins de la vérité, et en gardent quelques débris dont ils peuvent s'aider pour revenir à ce qu'ils ont perdu ; plus malheureux, parce que la qualité de chrétiens rend leurs fautes moins pardonnables et leur prépare un châtiment plus sévère. Sauf des exceptions très-rares ou très-récentes, ils possèdent l'avantage de baptiser validement leurs enfants, et de se former ainsi une multitude de protecteurs, dont les suffrages peuvent leur obtenir des grâces de conversion et de salut. Ceux au milieu desquels la Providence a perpétué le sacerdoce lui doivent la ressource inappréciable de pouvoir être absous utilement, au moins à l'heure de la mort, lorsqu'il ne leur manque aucune des dispositions exigées. La porte du salut est-elle ouverte de cette manière à un grand nombre de nos frères errants ? Dieu le sait. Toutefois, il faut le dire, et la chose paraît extrêmement vraisemblable, surtout à l'égard des hérésies et des schismes déjà anciens, une bonne foi plus ou moins entière est assez commune parmi les gens simples et dans les pays reculés, où l'Église catholique n'est guère connue que par les portraits que savent en faire ses ennemis.

Les incrédules appartenant par leur naissance à l'Église romaine sont dans une position encore moins défavorable. Il ne s'agit pas pour eux, comme pour les hérétiques et les schismatiques de mauvaise foi, de faire une abjuration solennelle de leur religion, en passant sur les répugnances de l'amour-propre, les préjugés de l'éducation, l'opposition d'une famille; en reniant, pour ainsi dire, leur pays et leurs aïeux. L'hérétique ne veut pas se convertir en pleine santé, et il ne le peut plus à la mort. Tout devient obstacle dans cette défaillance de la nature : mille considérations viennent se mettre à la traverse, la tête et le cœur d'un mourant sont trop faibles pour les surmonter ; on meurt dans l'hérésie avec la douleur d'y être engagé, et sans avoir le courage d'en sortir. Pour un catholique incrédule, il arrive ordinairement tout le contraire : on ne veut point braver l'opinion publique, ni laisser une femme et des enfants doublement inconsolables, en se refusant avec opiniâtreté à leurs pressantes sollicitations; la foi des premières années se réveille, la mort, l'éternité présente parlent dans ce moment à l'âme un langage non encore entendu; le prêtre secrètement averti se présente alors ; son ministère est accepté, quelquefois avec empressement, presque toujours sans beaucoup de résistance. Le nombre des hommes qui refusent jusqu'à la fin les secours de la religion est heureusement très-petit : ce sont des forcenés qui mettent leur gloire à braver Dieu et les hommes; l'espèce ne saurait en être commune.

Il existe, entre l'hérésie et l'incrédulité, de notables différences dont il est bon de tenir compte. L'hérésie conduit au fanatisme, l'incrédulité se confond avec l'indifférence ; ce qui reste de vérité dans l'hérésie est encore un frein pour les passions ; l'incrédulité laisse l'homme sans ressource contre l'entraînement du vice. L'hérétique trouve dans sa secte de quoi satisfaire le besoin de religion inhérent au cœur de l'homme, tandis que l'incrédule reste dans un vide immense;

dès qu'il rentre en lui-même, il doit être épouvanté de son isolement, et regretter avec amertume la foi qu'il a perdue. La Providence sait se servir de tout. Parmi les incrédules, les uns, insouciants et inattentifs, laissent fleurir en paix dans leur maison cette religion dont ils dédaignent pour eux-mêmes l'enseignement et les pratiques; d'autres, plus clairvoyants, mieux instruits des choses du monde et de la vie, connaissant par expérience le malheur de vivre sans religion, ne négligent rien pour en préserver leur famille et y faire régner la foi et les bonnes mœurs : tel qui ne croit pas à Dieu, confiera l'éducation de son fils à des moines. Diderot enseignait le catéchisme à sa fille; Voltaire ne voulait pas que l'on frondât devant ses valets la religion de Jésus-Christ. L'hérétique croit être resté fidèle à l'Évangile, il meurt ordinairement de bonne foi dans son erreur; l'incrédule, qui n'a vécu que de négations, sent, surtout à sa dernière heure, le néant des doctrines philosophiques. Il se rappelle alors la foi de ses jeunes années, il sait qu'en le délivrant d'angoisses insupportables, son retour à Dieu consolera les êtres chéris qui environnent son lit de mort; il se rend, il ne refuse plus à l'Église de Jésus-Christ le tardif hommage qu'il n'avait point voulu lui offrir pendant sa vie.

Mais il ne faut pas s'y tromper, Dieu ne veut pas encourager le crime en lui donnant l'assurance du retour à la justice. Quelques-uns sont surpris par la mort, qui s'étaient promis de s'humilier sous la main de Dieu et de lui demander grâce au dernier moment; d'autres accomplissent les actes extérieurs de la religion sans éprouver une douleur intime de leurs longues iniquités. Heureux les hommes qui, au sein de l'incrédulité et d'une vie de désordre, restant fidèles à quelques habitudes de vertu, ont mérité que la miséricorde divine se souvînt d'eux à l'heure où se décide la destinée éternelle! Ils ne seront point délaissés; mais leur conversion, par les circonstances qui l'auront préparée, de-

viendra souvent une menace pour les complices de leur irréligion; car si la Providence se doit de ne pas décourager l'amour du bien, même dans les ennemis de la foi, elle se doit aussi de ne pas laisser oublier aux coupables le Dieu vengeur du crime et la juste satisfaction qu'il demande.

Nous ne connaissons rien, à cet égard, de plus instructif et de plus digne d'être médité que les derniers événements de la vie de Napoléon; c'est, dans de grandes proportions, un exemple à jamais mémorable de la conduite de Dieu sur les hommes qu'il veut sauver. Celui-ci avait fait deux grandes choses : il avait rouvert les temples et refusé à ses conseillers voltairiens de pousser ses démêlés avec le saint-siége jusqu'à l'apostasie. Ce sont de ces actes que Dieu ne laisse point sans récompense. Cependant, persécuteur du souverain pontife et spoliateur de l'Église romaine, Napoléon devait tomber, parce qu'il attaquait l'unité chrétienne dans son fondement, et que la liberté du chef des pasteurs était inconciliable avec la durée de son empire. Mais, emporté d'un coup mortel sur le champ de bataille, il était perdu pour l'éternité; renversé du faîte de sa puissance par une secousse brusque, pour ne pas survivre à une catastrophe imprévue, il aurait attenté à ses jours par le suicide; mort dans son lit aux Tuileries, les soins de l'avenir de sa dynastie et de son empire, les précautions de la politique, peut-être la honte de paraître se démentir devant les compagnons de ses victoires, auraient étouffé dans son cœur les sentiments de religion, ou fait expirer sur ses lèvres l'expression de son repentir. La Providence a conduit les événements d'une autre manière : l'homme puissant est tombé peu à peu; le désastre de Moscou l'a préparé à celui de Leipsick, l'île d'Elbe a préludé à Sainte-Hélène. Dépouillé et vaincu, prisonnier des Anglais, enchaîné sur un rocher au milieu de l'Océan, seul avec lui-même pendant cinq ans, loin de sa patrie, de sa femme, de son fils, loin des affaires et de la gloire, toujours en face

d'une mort que les ardeurs d'un affreux climat et les atteintes d'une maladie héréditaire lui montraient prochaine et inévitable, il se tourne enfin vers le Dieu qui console et qui pardonne. Il fallut tous ces grands coups, mais bien ménagés, pour faire fléchir ce superbe courage sans le briser, pour amener peu à peu cette âme hautaine à confesser aux pieds d'un prêtre les crimes et les erreurs de sa vie. Puisse-t-il avoir obtenu son pardon! Puisse le Dieu qui conduisit sa destinée l'avoir accueilli dans sa miséricorde paternelle!

Nous ne devons pas nous montrer trop rigoureux envers les hérétiques et les incrédules; mais l'esprit d'indulgente commisération a pourtant ses limites posées par la vérité et la justice : il faut savoir les respecter. On dirait, à entendre nos adversaires, que tous ceux qui ne se convertissent pas au christianisme ou qui l'abjurent par l'incrédulité, sont placés sous l'égide inviolable d'une conviction sincère, comme s'il n'y avait pas des erreurs volontaires, comme si de simples doutes pouvaient dispenser d'étudier la vérité. Tous les siècles n'ont-ils pas répété après David : « L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu (1)? » et encore : « Le méchant n'a pas voulu comprendre, afin de n'être point obligé de bien faire (2). » Que sert à l'impie d'être arrivé à un repos malheureux dans son impiété, si l'égarement de l'esprit a commencé par la perversité du cœur, si sa conviction prétendue est de l'endurcissement? Cette paix funeste dans l'erreur, loin d'être une excuse, est ordinairement une preuve de la profondeur du mal. Que l'incrédule ne se trompe pas lui-même, qu'il examine sous les yeux de Dieu le commencement de ses voies, et, sans aucun doute, il trouvera moins de raison de se rassurer.

(1) Ps. 52.
(2) Ps. 35.

—

CHAPITRE X.

Des catholiques.

Ici, plus qu'ailleurs, il est nécessaire de savoir où s'arrête le dogme, où commence la liberté d'opinion.

La foi nous apprend que la vocation au christianisme ne suppose point la prédestination à la gloire; que nulle œuvre, nulle dignité, nul genre de vie, n'assure infailliblement la persévérance et le prix qui la couronne; mais elle nous enseigne que tous les chrétiens qui, à la mort, se trouveront exempts de faute grave, quelle qu'ait été leur vie, seront reçus dans le sein de Dieu, et qu'il n'est d'autre crime irrémissible que le désespoir.

En fait, est-il permis de penser que pas un catholique ne paraîtra devant Dieu sans avoir obtenu, au moins au dernier moment, la rémission de ses péchés?

Quoiqu'il n'existe peut-être pas de décision formelle à cet égard, il nous semble qu'il y aurait plus que de la témérité à refuser de croire qu'un certain nombre de catholiques seront rejetés. On le prouverait, s'il en était besoin, par mille textes de l'Écriture et le cri de la tradition tout entière.

La foi nous a conduits jusqu'ici; arrivés sur le domaine de l'opinion, la question que nous devons examiner est celle-ci : Dans quelle proportion les catholiques sont-ils sauvés?

Nos docteurs sont partagés sur ce point : les uns prétendent que le nombre des catholiques réprouvés surpasse celui des élus, et ils se fondent sur le *pauci electi*, la porte étroite, et autres textes de ce genre; d'autres pensent que les élus et les réprouvés seront en nombre égal, et ils allèguent en preuve la parabole des cinq vierges sages et des cinq vierges folles; d'autres encore soutiennent que la majorité des catholiques se compose de prédestinés, et ils appuient

leur sentiment sur la parabole des noces, où dans une multitude de conviés il ne se trouve qu'un indigne.

Si les auteurs des deux premiers sentiments font entrer dans leur calcul les enfants baptisés, nous n'hésitons pas à dire que leur opinion est insoutenable. En effet, même depuis l'introduction de la vaccine, pour ne point parler du reste, la mort emporte avant l'âge de la discrétion presque la moitié des enfants qui viennent au monde. Mais si l'on remarque que les enfants des schismatiques et des hérétiques, ceux même des juifs, des païens, des musulmans, auxquels de pieux fidèles ont conféré le premier sacrement du christianisme, appartiennent à l'Église jusqu'au jour où ils se séparent d'elle en abjurant leur baptême par un acte libre de leur volonté, on se convaincra que les trois quarts environ des catholiques entrent dans la gloire avant d'avoir pu mériter de la perdre.

Le débat ne peut donc rouler que sur les hommes qui jouissent de la plénitude de leur raison et de leur liberté. Or, s'il est permis de dire sa pensée en pareille matière, il nous semble que l'on peut défendre comme vraies les deux premières opinions, en les restreignant à certains temps et à certains lieux ; mais si l'on embrasse toute la durée et toute l'étendue de l'Église, nous donnons sans balancer la préférence à la troisième.

Voici les raisons de cette préférence.

On a dû remarquer, dans les chapitres précédents, que Dieu, sans détruire les lois du monde moral, sait prendre des mesures infaillibles pour obtenir d'importants résultats : ainsi, pour sauver la majorité des anges, de grandes lumières, un penchant décidé vers le bien, une épreuve d'un moment; pour dérober à des malheurs éternels le plus grand nombre des hommes, la mort prématurée des uns, l'ignorance des autres, et les diverses précautions que l'on a vues. Examinons si, dans la constitution et le gouvernement de

l'Église, il serait possible de démêler les desseins cachés de la Providence.

Et d'abord, avant tout examen, on ne peut s'empêcher de croire que Dieu a dû employer pour le salut des catholiques, ses enfants privilégiés, des moyens d'un effet aussi certain que ceux dont il s'est servi pour garantir les infidèles des feux éternels. Certes, lorsque nous disons : « Je crois à la sainte Église catholique, » nous n'entendons pas seulement une sainteté de doctrine; notre langage serait une dérision, si la sainteté que nous proclamons comme un signe distinctif de la vraie foi se bornait à de vaines paroles, si la grande majorité des membres de cette Église prétendue sainte se composait de misérables, destinés à mourir dans le crime et réservés aux plus affreux tourments de l'enfer; car les mauvais catholiques sont plus coupables, et par conséquent devront être punis plus sévèrement que les autres hommes, à moins qu'ils ne fléchissent la justice de Dieu par un sincère repentir.

En appellera-t-on à l'Évangile? Mais le seul mot dont on puisse se prévaloir contre nous a un sens général; de quel droit voudrait-on le restreindre à une signification particulière et nous imposer une interprétation que rien ne nous force d'accepter, puisque la parole de notre maître est assez justifiée par la multitude des infidèles?

Mais l'Église est-elle assez puissamment organisée pour embrasser tous ses enfants dans sa sollicitude, et si elle ne peut les maintenir jusqu'à la fin dans la justice, possède-t-elle du moins assez de ressources pour y ramener le plus grand nombre avant l'heure décisive? Oui, nous le croyons ainsi, et nous demandons pour toute faveur qu'on la juge plutôt sur ses œuvres que sur nos paroles.

L'Église, quoique toujours environnée d'ennemis, ne s'est pas contentée de vivre, semblable à ces gouvernements, peu sûrs d'eux-mêmes et de leurs destinées, qui mettent toute

leur gloire à éluder pour un temps les questions difficiles, croyant faire assez de prolonger d'un jour leur frêle existence. Tous ceux de la sienne sont marqués par des combats et des institutions nouvelles, les dangers extérieurs ne faisant jamais oublier les besoins du dedans, ni la difficulté des affaires présentes les intérêts de l'avenir. Sa sollicitude embrasse tous les rangs, tous les sexes, tous les pays ; elle apprend à l'anthropophage les vertus civiles et le culte de la charité ; elle transforme en rivages hospitaliers les contrées féroces où le naufragé rencontrait naguère l'esclavage ou la mort. Elle sait inspirer l'humilité aux grands, la magnanimité aux petits ; par ses soins, des femmes, des enfants, des vierges timides deviennent les héros et les martyrs de la foi ; des légions entières se laissent égorger pour n'être infidèles ni à leur prince ni à leur Dieu ; la chasteté reste également inaltérable dans l'opulence et dans la pauvreté ; le fort apprend à souffrir l'injure, le malheureux à bénir le ciel de son infortune, l'opulence à se mettre au service de la pauvreté. Mais ce qui la distingue par-dessus tout, c'est une force merveilleuse qui subjugue les cœurs les plus indomptables. De tous temps on a vu parmi nous de ces conversions humainement inexplicables, qui donnent au monde le spectacle de scélérats devenus le modèle des autres hommes, de prostituées étonnant le désert par l'héroïsme de leur pénitence, d'incrédules changés en apologistes, et de persécuteurs en apôtres.

Durant les siècles heureux de la ferveur primitive, dans l'âge des martyrs, des solitaires, des grands saints et des grands docteurs, où le moindre écart dans la doctrine excitait un soulèvement général d'un bout du monde à l'autre, où la chute d'un simple fidèle causait un deuil universel, les mœurs étaient si pures, les scandales si rares, les vertus héroïques si communes, que la profession du christianisme toute seule pouvait passer pour une marque presque cer-

taine de prédestination. L'Église surabondait de vie et de force, le zèle des pasteurs débordait au delà des besoins du troupeau, les simples fidèles devenaient des apôtres, et les catéchumènes rivalisaient avec eux d'ardeur et de générosité. Si la charité était vive pour les étrangers, combien davantage pour les frères! Ils formaient un seul corps où la moindre souffrance d'un membre réveillait la prompte sensibilité de tous les autres, on s'entre-secourait avec un empressement merveilleux; les douleurs du corps étaient soulagées au prix de tous les sacrifices, comment aurait-on négligé celles de l'âme? Les chutes étaient rares et la pénitence héroïque, comme on peut en juger par la sévérité des canons, sous l'autorité desquels les Théodose même courbaient la tête. La persécution, l'hérésie, le glaive d'une discipline austère séparaient la paille du froment : il ne restait que le pur grain. Quelle place y avait-il pour la malédiction dans cette nation sainte? où trouver des réprouvés dans ce peuple d'élus?

Des siècles moins privilégiés avaient encore cependant de grands avantages sur le nôtre. Ne remontons pas plus haut que celui de Louis XIV, où les antiques mœurs chrétiennes avaient reçu de si graves atteintes. C'était alors un usage, pour ainsi dire, consacré, même parmi les hommes d'affaires et de plaisirs, à la cour comme à la ville, de donner au moins les dernières années de la vie aux pratiques de la religion; on regardait comme une affaire importante de se préparer à bien mourir. La masse des hommes ne se contrefait pas; les mœurs, les usages d'une époque sont toujours l'expression de ses sentiments véritables. Il y avait quelques hypocrites, soit; mais le plus grand nombre des coupables était sincère dans son retour aux pratiques de la religion. Il n'en faut pas tant pour obtenir sa grâce de la miséricorde infinie de notre Dieu : un acte de repentir, rendu efficace par la vertu du sacrement, suffit pour justifier

les plus criminels. Or, en présence de la mort et de l'éternité, avec les secours de la grâce de Jésus-Christ, celui des prières, des exhortations, des sacrements de son Église, il ne doit pas être difficile d'obtenir cette douleur sincère qui purifie la conscience la plus souillée, surtout lorsqu'on a toujours eu une foi vraie, qu'on ne s'est livré au mal qu'avec remords, par faiblesse, par entraînement, en se promettant toujours de revenir à Dieu dans des temps meilleurs.

Non-seulement, comme nous l'avons dit, l'Église possède le secret de subjuguer les âmes les plus dures, mais ce sont là ses conquêtes de prédilection, parce qu'elle sait qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour la conversion d'un pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes (1) ; aussi ses mesures sont-elles prises pour que pas un n'échappe à l'ardeur de sa charité. Elle distribue ses ministres dans les villes et dans les campagnes, de manière que le moindre village ait son pasteur, que les habitants des prisons et des bagnes ne restent point privés des secours de la religion, que les plus scélérats des hommes soient accompagnés jusque sur l'échafaud par les confidents sacrés qui ont reçu la confession de leurs crimes. La Providence seconde merveilleusement cette sollicitude maternelle de l'Église ; elle prépare les plus grands pécheurs à accepter un jour avec reconnaissance les consolations de la foi par des malheurs domestiques, par des revers de fortune, par des trahisons, des violences, des maladies, quelquefois par la sévérité des lois et les coups les plus sensibles de la justice humaine, presque toujours par le dégoût, l'amertume et le remords, suite ordinaire des passions satisfaites. Elle place de loin en loin quelques-uns de ces hommes rares dont la vertu impose le respect aux plus endurcis, et qui possèdent un talent surnaturel pour disposer les mourants au terrible

(1) S. Luc, ch. 15.

passage. C'est par là que si peu d'incrédules refusent avec obstination et jusqu'à la fin les sacrements de l'Église. Notre siècle a vu un grand nombre de ces retours à la religion, dont l'éclat devait coûter immensément à l'amour-propre des nouveaux croyants, obligés de désavouer à la mort les discours et les actes de toute leur vie.

On ne revient pas de son étonnement à la vue de tant de prodiges de miséricorde ; on s'étonnera bien davantage, si l'on veut donner un peu d'attention aux admirables combinaisons par lesquelles la Providence les a rendus possibles. Une multitude de chrétiens devaient arriver à la mort les mains vides, Dieu établit la communion des saints, et supplée à la disette des esclaves du vice par l'abondance des héros de la vertu. Admirons à loisir le spectacle attendrissant que la bonté divine présente à nos regards.

Les mérites de Jésus-Christ sont comme un océan sans limites ; mais cet océan s'épanche sur les hommes par un déversoir que l'Église ne peut ouvrir qu'à certaines conditions de prière, de travail et de souffrance. Or, voici ce qui arrive. L'Église possède un sacerdoce chargé du ministère public de la prière et du sacrifice, et les membres de ce sacerdoce sont distribués dans l'univers de manière que le sang de Jésus-Christ coule jour et nuit sans interruption sur nos autels, et que des vœux pour le salut des pécheurs ne cessent de monter vers le trône de Dieu. Mais comme la meilleure part de la vie de ses prêtres est employée aux œuvres extérieures, l'Église a élevé de pieux asiles où les religieux des deux sexes, après avoir tout quitté, s'ensevelissent comme dans un tombeau, afin de vaquer sans distraction aux exercices de la prière et de la pénitence. Cependant l'Église elle-même est toujours calomniée, méprisée, combattue de mille manières, et dans tous les temps les meilleurs de ses fils ont à souffrir d'abominables persécutions. Je ne sais si, en parcourant les annales de l'Église, on trouverait un seul saint

qui n'ait passé par les épreuves les plus cruelles : quand les hommes font défaut, la Providence prend leur place.

On ne lit point l'histoire des martyrs sans se demander avec surprise pourquoi Dieu semble prendre plaisir à multiplier les tourments de ses amis les plus chers. Ah! cessons de nous étonner, car c'est Jésus-Christ lui-même qui du haut de sa gloire crie à ces généreux athlètes de la foi : Encore cette torture, mon fils chéri, encore cette dernière goutte de sang qui te reste : il me la faut pour le salut des ingrats dont rien ne pourra fléchir l'obstination !

Nous ne croyons pas nous tromper en expliquant ainsi les voies de la Providence. Tertullien disait autrefois : Le sang des martyrs est une semence de chrétiens; et il n'est personne qui n'ait entendu répéter que sainte Thérèse a sauvé plus d'âmes par ses prières que saint François Xavier n'en a converti par ses prédications et ses miracles. Dans les plus mauvais jours du dix-huitième siècle, on a vu une fille du roi de France, foulant aux pieds les pompes de la cour, se couvrir de la bure des carmélites pour obtenir de Dieu la conversion et le salut de son père. Est-il croyable que celui qui a tant aimé les pécheurs puisse refuser leur retour à ces nobles âmes dont lui-même inspire le dévouement?

Saint Augustin parle quelque part (1) d'une opinion singulière reçue de son temps, d'après laquelle les saints sauveraient, au jour du jugement, un certain nombre de réprouvés : les uns trente, les autres soixante, les autres cent, selon la diversité de leurs mérites (2). Sans examiner ce qui se passera au dernier jour, nous savons que dès maintenant les justes prient pour la conversion des pécheurs, et nous ne doutons pas que l'effet de leurs prières ne soit proportionné à la vivacité de leur foi et à l'héroïsme de leur sainteté. Nul

(1) *Cité de Dieu*, l. 21, ch. 37.
(2) S. Marc, ch. 4, v. 8.

homme au monde ne connaît l'étendue des grâces que leur intercession mérite aux pécheurs. Mais, avec un juge tel que le nôtre, on peut s'attendre à tous les prodiges de miséricorde. La propre science de Dieu est de concilier et de faire marcher de front les extrêmes les plus opposés ; miséricordieux jusqu'à encourager le crime en apparence, sévère et terrible de manière à épouvanter la vertu même. Ainsi un acte de repentir efface les forfaits d'une longue vie, et la plus constante pratique des œuvres de la piété n'assure la persévérance finale à personne ; ainsi l'Église permet d'enseigner que l'homme dévot à Marie et portant ses insignes ne verra point les flammes de l'enfer, et le prince des apôtres affirme que le juste sera à peine sauvé (1). Mais, comprenons-le, ces moyens divers conduisent au même but et sont également nécessaires : si vous détruisez l'espérance, le découragement fera tomber les hommes dans tous les crimes ; si vous supprimez la crainte, les âmes, s'abandonnant à l'iniquité sans remords, arriveront bientôt à un endurcissement sur lequel la grâce n'aura plus de prise ; l'esprit d'orgueil et d'indépendance se développant sans mesure, les schismes, les hérésies se multiplieront à l'infini, et en peu de temps la terre aura vu disparaître les dernières traces de la vraie religion. Or, plus l'Église est une arche sainte où sont sauvés facilement les fidèles qu'elle renferme, tandis que loin d'elle le salut est impossible, plus les esprits rebelles qui s'efforcent de faire brèche à ses dogmes, à sa morale ou à sa discipline, doivent être retenus par la terreur des jugements divins. Ce vaisseau, qui porte tant de destinées, est tenu en équilibre par deux fortes ancres, la confiance et la crainte. Par conséquent, les plus terribles paroles de l'Évangile, qui doivent faire trembler chacun de nous en particulier, prouvent moins la grandeur du mal qu'elles

(1) Prem. Épître de S. Pierre, ch. 4.

n'ont pour objet de le diminuer et, s'il était possible, de l'anéantir.

CHAPITRE XI.

De l'avenir.

Il ne s'agit pas de disputer sur le point de savoir à qui, de l'Église ou de la philosophie, appartiendra l'avenir ; il suffit que les incrédules ne puissent nous forcer par nos croyances à le leur abandonner. Or, il est ainsi. L'Évangile, loin de nous déshériter de l'espérance, nous enseigne en termes exprès que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église (1), et que la religion du Christ sera prêchée par toute la terre (2). Quelques docteurs prétendent que cette dernière promesse serait remplie par la prédication successive de la foi chez les différents peuples, nous ne l'ignorons pas ; mais elle le serait encore mieux, tout le monde en conviendra, par le règne universel de l'Évangile ; l'Église serait alors véritablement catholique, et l'on verrait enfin s'accomplir les destinées que ce nom prophétise depuis tant de siècles. Ce second sentiment nous paraît plus conforme à la sagesse et à la bonté de Dieu, aux textes des prophètes, aux préparations de la Providence et à la marche des événements; nous nous y rangeons sans balancer. Les siècles futurs, le nôtre peut-être, verront donc l'Église de Dieu, victorieuse après tant de combats, gouverner paisiblement toute la famille d'Adam, ramenée enfin à l'unité de la foi, de sorte qu'il n'y ait plus qu'une seule bergerie et un seul pasteur, selon la parole de Jésus-Christ (3).

(1) S. Matth., ch. 16, v. 18.
(2) *Id.*, ch. 24, v. 14.
(3) S. Jean, ch. 10, v. 16.

Depuis longtemps les esprits supérieurs pressentent l'approche de cette grande unité, et tout le monde peut voir aujourd'hui, malgré des apparences contraires, que nous y marchons rapidement. Lorsque les hommes commencèrent à devenir mauvais, Dieu confondit les langues (1) pour retarder le progrès du mal; au contraire, lorsque l'Évangile fut annoncé au monde, la Providence, afin d'en faciliter la propagation, avait rassemblé sous les mêmes lois toutes les nations qui habitent les rivages de la Méditerranée. L'invasion des barbares renouvela dans l'empire romain la confusion des langues et la séparation des peuples qui avaient eu lieu à Babel; c'était pour marquer un champ particulier à chacune des hérésies qui devaient occuper la scène jusqu'au jour du triomphe final du christianisme. Aujourd'hui l'unité se refait dans des proportions immenses; la civilisation a élargi son cercle et étendu son action jusqu'aux extrémités de la terre; des moyens de communication presque fabuleux ont été donnés aux peuples modernes. N'est-il pas permis d'en conclure qu'il se prépare quelque chose de grand pour l'humanité? Oui, certes, et ce n'est point la philosophie qui servira d'instrument à la Providence; car la philosophie est stérile et incapable de gouverner le monde. L'Église catholique, par sa forte constitution éprouvée depuis tant de siècles, peut seule suffire à cette tâche.

Donc, le jour du grand triomphe viendra, et tout porte à croire qu'il viendra bientôt; mais la gloire de l'Église aura-t-elle une longue durée? ne souffrira-t-elle point d'éclipse? Nous ne pouvons le dissimuler; tous les prophètes, depuis Moïse jusqu'à l'auteur de l'Apocalypse, annoncent pour les derniers temps une persécution horrible : celle de l'Antechrist, qui prévaudra contre les saints et fera des prodiges capables d'induire en erreur les élus mêmes (2), s'il était

(1) Genèse, ch. 11.
(2) S. Matth., ch. 24, v. 24.

possible. Après des succès incroyables, suivis de l'apostasie d'un grand nombre de chrétiens, il exterminera presque tous les fidèles, dont quelques-uns à peine échapperont à sa fureur. L'Église semblera détruite, l'impiété régnera seule dans le monde, et il est probable que c'est de ces temps malheureux que doivent être entendues ces paroles de l'Évangile : « Lorsque le Fils de l'homme viendra, pensez-vous qu'il trouvera la foi sur la terre (1)? » Le mal arrivera à son comble, mais il passera comme un torrent. Le règne de l'impie sera court : il jouira de sa puissance trois ans et demi (2) seulement, d'après les interprètes, et le Seigneur Jésus le détruira par le souffle de sa bouche et l'éclat de sa présence (3). S'il en est ainsi, rien ne nous oblige à regarder comme perdus pour la gloire éternelle les contemporains de l'Antechrist, dont une immense multitude obtiendra la palme du martyre, tandis que les apostats pourront rentrer dans le sein de l'Église, à la vue de la punition de leur chef et des merveilles sans nombre opérées en témoignage de la vérité.

Les fureurs de l'Antechrist tourneront en dernier résultat au triomphe de la vraie foi : à cet égard le passé nous répond de l'avenir; et comme les fruits de la victoire sont toujours proportionnés à la puissance de l'ennemi vaincu, nous pouvons juger d'avance des conséquences heureuses de cette dernière persécution par les tableaux effrayants que l'Écriture a tracés de ses horreurs. En exaltant son peuple en proportion de ses humiliations, Dieu se montrera fidèle à un plan toujours suivi par sa providence.

Ainsi l'Église avait été persécutée par la puissance romaine, le monde romain est devenu sa conquête, et Rome, enivrée du sang des martyrs, sa capitale ; les rois, les em-

(1) S. Luc, ch. 18, v. 8.
(2) Daniel, ch. 7, v. 25.
(3) II Thess., ch. 2, v. 8.

pereurs s'étaient faits ses ennemis implacables, ils se sont soumis à son autorité, ils lui obéissent comme ses enfants et ses serviteurs. Le christianisme fut longtemps menacé dans son existence par le glaive musulman, la puissance des armes a été donnée à la république chrétienne, qui la possède seule aujourd'hui. Les protestants ont voulu triompher de l'Église par la science et l'éloquence; la science et l'éloquence ont été dévolues à l'Église; le dix-septième siècle lui appartient. Enfin la philosophie a ligué toutes les forces humaines contre le christianisme : soyez sûrs que le temps n'est pas loin où toutes les nations de la terre viendront rendre hommage à la vraie religion. De même l'Antechrist consommera la grande apostasie des derniers siècles par le nombre et l'éclat de ses prestiges fallacieux; ne doutez pas que le dernier âge de l'Église ne soit rempli de prodiges et de merveilles. Ce sera un temps tel qu'on n'en aura jamais vu de semblable sur la terre (1). Mais combien d'années ou de siècles durera-t-il? par quels événements sera-t-il signalé? Daniel voulut le savoir, et il lui fut répondu : « Allez, Daniel, ce que vous désirez connaître est une parole fermée et scellée jusqu'au temps que le Seigneur a déterminé. » Jésus-Christ fit une réponse semblable à ses apôtres, et les assura que le jour et l'heure du jugement étaient ignorés des anges mêmes (2). Mais cette ignorance, loin de nous nuire, fortifie singulièrement notre cause. En effet, si l'on admet que le texte concernant le petit nombre des élus ne se rapporte pas aux fidèles, que la destinée de l'Église soit de régner bientôt et jusqu'à la fin des siècles sur tout l'univers, à l'exception du temps fort court de l'Antechrist, comme l'Écriture et la tradition nous laissent pleine liberté de prolonger la durée du monde, on comprend que, si nous avions eu du désavantage

(1) Daniel, ch. 12.
(2) S. Matth., ch. 24, v. 36.

jusqu'à ce jour, l'avenir nous offrirait une ample compensation ; car voici le raisonnement bien simple que nous pourrions opposer à nos adversaires.

Ne disputons point du passé, s'il vous plaît ainsi ; nous pouvons vous abandonner les siècles écoulés sans compromettre notre cause. Il en fallut un grand nombre pour préparer le triomphe définitif de l'Église ; mais enfin les temps sont venus, elle va régner seule sur la terre. Pour gouverner tant de nations, elle recevra du Saint-Esprit une lumière et une force extraordinaires. L'hérésie, les schismes, l'impiété, les scandales étant bannis de son sein, presque tous les hommes seront sauvés par son heureuse influence ; à peine se trouvera-t-il dans l'assemblée des peuples conviés au banquet divin quelques infortunés qui ne soient pas revêtus de la robe nuptiale (1). Une seule chose reste maintenant à faire : c'est de prendre autant de milliers d'années qu'il en faudra pour rendre le nombre des élus égal ou supérieur à celui des réprouvés. Eh bien ! renonçant aux myriades de siècles de durée qu'il ne tiendrait qu'à nous d'attribuer à l'univers, nous soutenons qu'il suffirait d'un espace de temps assez borné pour donner au ciel plus d'habitants qu'il n'y a eu de réprouvés, et même d'hommes depuis l'origine du monde. En voici la preuve.

La terre bien cultivée peut nourrir au moins huit ou dix fois autant d'hommes qu'elle en contient aujourd'hui. Si l'univers devenait enfin catholique, si la paix régnait entre les enfants du même père, entre les disciples du même maître, si les mœurs étaient pures et les mariages chastes, quelques centaines d'années suffiraient pour décupler la population du globe. C'est ce qu'on aura vu se réaliser aux États-Unis en moins d'un siècle. Les circonstances particulières qui ont amené un résultat si remarquable peuvent se repro-

(1) S. Matth., ch. 22.

duire pour l'Amérique entière, pour l'Océanie, pour l'Afrique, pour une bonne partie de l'Asie et même de l'Europe. Dans toutes ces contrées, les habitants manquent à la terre, non la terre aux habitants. Que dis-je? la France, la plus ancienne des monarchies chrétiennes, laisse encore aujourd'hui sans culture une partie considérable de son territoire, les bonnes méthodes d'exploitation y sont peu répandues; de sorte que, sans parler des découvertes de l'avenir, on pourrait, avec les ressources présentes, quadrupler les produits du sol. L'abondance amènerait un accroissement rapide du nombre des habitants. On en sera convaincu, si l'on veut se souvenir qu'en un demi-siècle de révolutions et de guerres sanglantes, la population de notre pays s'est augmentée de plus d'un tiers, dans un temps où la fécondité des mariages est arrêtée par tant de causes que nous ne voulons pas dire, où le célibat du libertinage empêche tant de naissances, où les mauvaises mœurs occasionnent tant de morts prématurées.

Il se rencontre ici de graves difficultés, nous le savons; l'excès de la population dans des contrées où le plus petit coin de terre a son maître, où toutes les places sont prises, où les emplois, les professions, les métiers, ne laissent presque plus rien à donner aux derniers venus, prépare à l'avenir des embarras sérieux. Mais nous avons foi au christianisme : il saura concilier les droits du maître et de l'ouvrier; mettre en harmonie la tête qui pense et le bras qui exécute; répartir dans une juste proportion les produits du sol et de l'industrie; terminer entre le riche et le pauvre, par des concessions réciproques, une guerre dont le développement amènerait d'effroyables calamités; en un mot, résoudre le plus difficile des problèmes sociaux de notre époque. Pour organiser la société comme elle doit l'être, il y a quelque chose de mieux que des combinaisons savantes : c'est, d'une part, la charité, la justice, le dévouement; de l'autre, la ré-

signation et la patience. A cet égard, rien ne pourra remplacer la religion de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, on voit d'ici que nous avons des années et des siècles de reste pour faire remonter le bien au niveau du mal, s'il en était besoin, et que nous pourrions, sans nous faire tort, accorder à nos adversaires au delà de leurs prétentions les plus exagérées. Ainsi, nous n'avons pas besoin de rappeler que la multiplication du genre humain, commencée par un seul couple, fut brusquement interrompue au temps du déluge, pour recommencer par trois familles; que, par conséquent, pendant plus de trente siècles, la terre a été médiocrement peuplée, ajoutez, pour les temps de l'idolâtrie, mille causes de dépopulation, dont la trop longue énumération serait ici superflue. Si on le veut, supposons que depuis six mille ans, c'est-à-dire depuis son origine, le monde compte un milliard d'habitants ainsi que de nos jours; allons plus loin, imposons silence à notre foi, raisonnons comme si jusqu'à ce jour la terre n'avait pas eu un seul prédestiné, comme si tous les hommes des siècles passés étaient condamnés aux feux de l'enfer. C'est pousser les concessions au delà de toute raison; eh bien! dans cette absurde hypothèse, pour égaler le nombre des élus à celui des réprouvés, il ne nous faudrait guère que dix ou douze siècles et une population six fois plus grande, en supposant tout l'univers soumis à l'Évangile.

A la vérité, il existe un préjugé assez généralement répandu sur la fin prochaine des temps. Le monde doit durer soixante siècles, s'il faut s'en rapporter à une tradition juive, consignée dans l'épître de saint Barnabé, et adoptée par quelques Pères. On appuie cette opinion sur la durée de la loi naturelle et de la loi mosaïque, qui ont subsisté l'une et l'autre environ deux mille ans; d'où l'on conclut que la loi évangélique durera un nombre égal de siècles, et qu'il faut attendre la consommation des choses vers l'an deux mille de

notre ère. Mais tout cela n'est guère solide : les traditions judaïques ne sont pas une autorité pour nous, l'épître de saint Barnabé est un écrit apocryphe, enfin l'opinion de quelques Pères ne saurait prévaloir contre celle de tous les autres. D'ailleurs la chronologie des Septante, qui pourrait bien être la vraie, donne déjà au monde de sept à huit mille ans d'existence.

La comparaison des nombres n'est pas méprisable en soi, car il se trouve assurément quelque chose de mystérieux dans ceux que nos livres saints semblent reproduire avec une sorte d'affectation. Pour qui sait que l'ancienne loi est toute symbolique, que le moindre mot de l'Écriture a son importance, pour qui veut se souvenir que Dieu fait tout avec nombre, poids et mesure (1), la chose ne restera pas un moment douteuse. Il est des nombres qui reviennent trop souvent et dans des circonstances trop remarquables pour n'avoir pas une signification particulière : tels sont 7, 12, 40 et quelques autres. Les pythagoriciens, s'appuyant peut-être sur d'anciennes traditions, avaient soupçonné l'existence de secrets merveilleux cachés dans la science des nombres; leurs efforts pour pénétrer ces mystères ne furent pas heureux, ils donnèrent dans des rêveries justement décriées, bonnes tout au plus à grossir l'histoire des égarements de l'esprit humain. Les saints Pères, plus réservés dans leurs conjectures, ont évité ces excès; mais leurs recherches ne sont pas allées bien loin, et n'ont amené aucune découverte importante. Le temps n'a pas encore répandu de nouvelles lumières sur ces questions difficiles, dont l'intelligence ne sera peut-être pas refusée aux derniers siècles, parce qu'alors, tous les sens de l'Écriture étant parfaitement compris (2), ce qui n'est pour nous que singulier sera plein

(1) Sagesse, ch. 11, v. 21.
(2) Daniel, ch. 12, v. 4.

d'instruction pour les hommes de cette époque. Mais, dans l'état présent de nos connaissances, les rapprochements les plus ingénieux sont toujours puérils, puisqu'ils ne reposent sur aucune donnée certaine.

Il n'est pas difficile de trouver des rapports et des ressemblances, quand on veut se donner la peine de les chercher; nous pourrions à notre tour allonger la durée des siècles en puisant nos raisons, valables ou mal fondées, dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. Pourquoi ne dirions-nous pas que la loi de nature, dont celle de Moïse fut une nouvelle et plus solennelle promulgation, ayant subsisté quatre mille ans, l'existence de la loi évangélique doit remplir le même espace de temps? Les similitudes, les figures viendraient en foule appuyer cette conjecture; car, sans parler des quarante siècles antérieurs à l'Incarnation, image de la durée de l'Église jusqu'au second avénement de Jésus-Christ, serait-il défendu de voir la même signification dans les quarante ans du désert, où les Hébreux furent nourris de la manne jusqu'à leur entrée dans la Terre promise? dans les quarante jours que le prophète Élie mit à se rendre sur la montagne d'Horeb, après avoir ranimé ses forces par un pain miraculeux? Parlerons-nous des quarante jours que Jésus-Christ ressuscité passa avec ses disciples avant de monter au ciel? des quarante ans qui s'écoulèrent depuis le commencement de sa prédication jusqu'à la destruction du temple, événement que lui-même nous a présenté comme une figure des dernières scènes de l'univers? Si, au lieu de quarante siècles, nous voulions nous borner à trente, nous trouverions les sept jours de la création, les sept ans de la construction du temple, les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, les soixante-dix semaines de Daniel. Ces rapprochements pourraient se multiplier à l'infini. Mais à quoi bon? Nous ne voulons point établir que l'Église doive subsister pendant

trois ou quatre mille ans, nous prétendons seulement que le terme de sa durée est entièrement inconnu.

Nous ne craindrons pas cependant d'avouer que la fin des choses ne nous paraît pas devoir être aussi prochaine qu'on l'assure, surtout si l'on veut s'en tenir rigoureusement au chiffre de six mille ans ; et nous donnerons de notre opinion une raison bien simple : c'est que les promesses ne sont pas encore accomplies, puisque l'univers n'est pas catholique. Qu'on ne dise pas que tout concourt visiblement à amener ce grand résultat dans un terme peu éloigné ; on n'en pourrait rien conclure. Comme le triomphe final se prépare depuis soixante siècles, à travers tant d'événements, de révolutions, de catastrophes, et par une si longue suite d'épreuves imposées au genre humain, il ne se réduira pas, du moins nous le croyons, à montrer un instant au monde la gloire de l'Église universelle. Le but ne vaudrait pas les moyens ; il y a plus de proportion dans les œuvres de Dieu.

Il en serait autrement, si l'on ajoutait au sixième millénaire seulement quelques centaines d'années ; et à cela nous ne voyons aucune difficulté, même pour les partisans des six mille ans : car assurément ils ne prétendent pas que Dieu ait tellement circonscrit la durée du monde dans la période de soixante siècles, qu'on ne puisse en ajouter deux ou trois, sans déranger toute l'économie des symboles et des figures. Ils sont même forcés de faire cette concession, pour ne pas heurter trop ouvertement une célèbre parole de l'Évangile (1), et ne pas afficher la prétention absurde et impie d'en savoir, sur l'époque du jugement, plus que les anges du ciel, plus que Jésus-Christ n'a voulu en révéler à ses apôtres. De cette manière toutes les difficultés s'évanouissent ; ce serait assez de temps pour donner à la Providence le moyen d'amener au port du salut une multitude incalculable d'hommes, et

(1) S. Matth., ch. 24, v. 36.

nous devons regarder à la grandeur du résultat plus qu'au nombre des siècles. Il est d'ailleurs utile au genre humain que la durée de l'épreuve soit abrégée, et digne de Dieu d'accomplir de grandes choses en peu de temps ; c'est ce qui aurait lieu dans notre supposition, comme il est facile de s'en convaincre.

Nous avons établi précédemment, après avoir fait à nos adversaires des concessions démesurées, qu'en dix ou douze siècles la terre pouvait donner au ciel plus de citoyens qu'elle n'a compté d'habitants jusqu'à ce jour. Mais en prenant les choses comme elles sont, en se souvenant que le monde a été peuplé très-tard, que les enfants enlevés par une mort prématurée doivent rester en dehors de la question, que le nombre des malheureux de chaque génération n'en forme peut-être pas le quart ou la cinquième partie, en supposant de plus que la population du globe atteigne le degré de développement que l'on est en droit d'espérer, peut-être ne faudrait-il que deux ou trois siècles pour augmenter l'assemblée des saints d'un plus grand nombre d'élus que l'abîme n'enferme de réprouvés. Ainsi, lors même que nous toucherions à la consommation des choses, Dieu a encore le temps de consoler son Église des maux passés, et de lui payer avec usure le prix de ses longues épreuves.

Mais si, en insistant sur la période de soixante siècles et la comparaison des six millénaires avec les six jours de la création, on entendait, pour employer l'expression de saint Paul, qu'un sabbatisme est réservé au peuple de Dieu, c'est-à-dire, qu'un septième millénaire s'écoulera pour l'Église dans la paix la plus profonde et au milieu de l'abondance des joies spirituelles, époque fortunée que l'on placerait avant ou après l'Antechrist, ou que l'on partagerait entre les temps qui précéderont et ceux qui doivent suivre le passage de ce torrent, les raisons nous manqueraient également pour rejeter et pour adopter cette opinion ; car, de toutes les prophé-

ties, les plus obscures sont celles qui regardent le dernier âge du monde, et il fallait qu'il en fût ainsi, par la raison que, cette époque étant destinée à voir le déchaînement de toutes les puissances infernales, libres alors de combattre l'Église et de la fouler aux pieds, Dieu devait cacher profondément ses desseins pour que les fureurs de son ennemi servissent à leur accomplissement.

Concluons que nul article de la foi catholique, ni même aucune de ces opinions dont on ne s'écarte point sans témérité, ne limitent le nombre d'années ou de siècles qui nous séparent des temps de l'Antechrist, et cette dernière époque de la fin de l'univers. C'est plus qu'il ne faut pour rendre inattaquable ce qui a été dit dans ce chapitre.

CHAPITRE XII.

Du bonheur des Élus.

Jusqu'à présent nous avons jugé de l'étendue relative du bien et du mal par le nombre des heureux et des malheureux; ce n'est pas assez pour déterminer le rapport, il faut en outre connaître la mesure de la gloire et de l'infortune des uns et des autres. Si, par exemple, le nombre des élus étant supposé supérieur de moitié à celui des réprouvés, le malheur des seconds se trouvait quatre fois plus grand que la félicité des premiers, en définitive la somme du mal serait double de celle du bien. Il est donc nécessaire, pour arriver à un résultat conforme à la vérité, de tout balancer et de tenir compte de toutes les différences dans un sens comme dans l'autre.

Le malheur des damnés et la gloire des bienheureux sont également dans l'ordre; Dieu, dont les œuvres sont toujours admirables, mérite nos louanges en châtiant l'iniquité comme

en récompensant la vertu. Il ne faudrait donc pas retrancher, pour ainsi dire, l'enfer du ciel, afin de connaître la juste mesure de la gloire extérieure de Dieu et de l'ordre universel, mais plutôt les ajouter l'un à l'autre. Raisonnons cependant comme si la punition des coupables demandait une compensation, et voyons si la foi chrétienne nous la refuse.

Plusieurs choses sont à remarquer. Le malheur des réprouvés est aggravé sans doute par l'idée qu'ils se forment des biens du ciel, perdus par leur faute ; mais ils ne les connaissent que confusément. Ils sentent d'ailleurs que Dieu les a traités selon leurs mérites, et ce sentiment leur fait préférer des ténèbres où ils peuvent cacher leur confusion, au milieu des compagnons de leurs crimes, à une clarté qui mettrait au grand jour leurs turpitudes. Le premier pécheur se cacha, lorsqu'il entendit le Seigneur venir à lui (1) ; au jour du jugement, les impies, couverts de honte, s'écrieront : « Montagnes, tombez sur nous ; collines, renversez-vous sur nos têtes (2). » La société de Dieu et des saints serait plus intolérable à un criminel que celle des démons et des réprouvés. Les élus, au contraire, admirent dans un inexprimable ravissement par quels prodiges de sagesse et d'amour la miséricorde divine les a fait arriver à une gloire infiniment au-dessus de leurs œuvres, et d'un autre côté ils contemplent, dans toutes leurs horreurs, les tourments de l'enfer qu'ils auraient mérités mille fois sans le secours de la grâce ; de cette manière leur félicité se compose des biens qu'ils possèdent et des supplices qu'ils ont évités. C'est ainsi qu'une tour bâtie sur le sommet d'une montagne est élevée de toute sa hauteur et de toute la profondeur de l'abîme.

Loin de compatir aux souffrances les uns des autres, les réprouvés, toujours pleins de haine et de rage, trouveraient plutôt un affreux sujet de joie dans les tourments de leurs

(1) Genèse, ch. 3.
(2) S. Luc, ch. 23, v. 30.

compagnons, surtout de ceux dont le mauvais exemple et l'influence pernicieuse ont causé leur ruine. Mais dans le ciel le bonheur particulier se compose du bonheur de tous; chacun des justes est heureux de la félicité des anges et des saints, qui sont ses frères, de celle de Marie, sa mère, de Jésus, son sauveur et son chef, de celle de Dieu même, son père et son créateur.

Le réprouvé a sa part de maux déterminée sur le nombre et l'énormité de ses crimes; dans le ciel, tout appartient à l'élu, puisque Dieu lui-même est son héritage. Sous ce rapport, la récompense est réellement infinie, quoique l'âme prédestinée ne puisse en jouir que d'une manière bornée, et c'est pour cela sans doute que, dans la parabole des ouvriers, le père de famille fait donner à tous le même salaire (1).

La société des saints et celle des réprouvés sont gouvernées par des lois contraires; le pécheur n'est condamné à porter que son fardeau; l'âme bienheureuse reçoit le prix non-seulement de ses mérites propres, mais aussi de ceux de Jésus-Christ, qui sont infinis. Une admirable combinaison, que nous expliquerons plus tard, met à l'égard du prédestiné tous les attributs divins, pour ainsi dire, au service de la miséricorde; celle-ci appuyée sur la justice, sur la sagesse et sur la puissance, pour ne pas faire une plus longue énumération, peut se déployer sans obstacle dans un espace infini et verser dans l'âme sanctifiée tous les trésors de la gloire et de la richesse de Dieu. Disons encore quelque chose de plus fort, s'il est possible : Dieu a aimé les hommes coupables et ingrats jusqu'à donner son Fils unique pour leur salut; le Verbe fait chair est mort sur la croix, et il s'immole tous les jours sur nos autels en expiation de nos crimes : voilà les miracles de la terre; ceux du ciel seront-ils moindres? Si Dieu fait de si grandes choses pour convertir le pé-

(1) S. Matth., ch. 20.

cheur, que fera-t-il pour récompenser le juste! L'amour opère des prodiges; il donne quelquefois à une mère, à une épouse, à une fille, un courage supérieur à celui des héros; et l'amour d'un Dieu, un amour qui va jusqu'à se donner en nourriture à l'homme, il ne produirait rien d'extraordinaire et d'incompréhensible! Je conçois l'enfer : la honte, le désespoir, les douleurs que je vois dans ce monde peuvent me donner une idée de ses tourments; mais des termes de comparaison entre les joies de cette vie et celles de l'éternité, il ne faut pas les chercher, il n'en existe point ici-bas. Toutes les magnificences de la création ne sont rien : ce que l'imagination humaine peut enfanter dans sa plus grande audace est un pur néant; « car l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point conçu ce que Dieu prépare à ceux qui répondent à son amour (1). » Ne parlons donc plus des merveilles ni des décorations de ce monde misérable, lieu d'exil et de douleurs, où la souffrance est une grâce et le bonheur une tentation; levons les yeux en haut: c'est dans la cité des saints, au milieu des joies et des splendeurs qui l'inondent, que nous sont réservées d'éternelles admirations, parce que c'est là seulement que notre Dieu se montre grand, puissant, magnifique (2), comme il appartient à un Dieu de l'être.

S'il en est ainsi, nous ne devons plus nous inquiéter des calculs de nos adversaires. Laissons-les répéter que, d'après notre système, les réprouvés sont dix fois plus nombreux que les élus; que prétendent-ils en conclure? Nous pourrions leur accorder tout, sans qu'ils fussent plus avancés. En effet, pour rétablir l'équilibre entre le bien et le mal, il suffit, dans cette supposition, que la félicité d'un élu soit équivalente au malheur de dix réprouvés. Y a-t-il quelque chose dans la révélation ou dans la raison qui nous défende

(1) I Corinth., ch. 2, v. 9.
(2) Isaïe, ch. 33, v. 21.

de le croire? Non sans doute; mais ce n'est là qu'un faible avantage, et nous avons de plus hautes prétentions.

Quelque grandes que soient les peines des damnés, en les additionnant on ne formera qu'une quantité finie; cette quantité peut donc être égalée et surpassée, nous ne disons point par la gloire de la sainte humanité du Fils de Dieu ou de sa bienheureuse mère, cela est trop évident, mais par la gloire et le bonheur du plus petit d'entre les justes. Si l'on voulait nous contester cette vérité, nous irions plus loin et nous prouverions que les priviléges du dernier des élus peuvent être tels, que tous les maux de l'enfer réunis ne soient plus rien en comparaison. C'est ce que nous allons entreprendre, et nous espérons que la démonstration sera complète.

Il est écrit (1) : « Nous serons semblables à Dieu, parce que nous le verrons comme il est; » donc plus nous le verrons et le connaîtrons, plus nous lui serons semblables. Or, il n'en est pas de Dieu comme des objets créés, dont la possession amène le dégoût : en le connaissant et en l'aimant, nous désirerons le connaître et l'aimer davantage; nous, nous enfoncerons de plus en plus dans son essence infinie pour y faire à chaque instant de nouvelles découvertes, y éprouver de nouvelles admirations, sans qu'il nous soit jamais donné d'atteindre le terme de ces inépuisables merveilles. L'existence des élus dans le sein de la divinité ne ressemble pas à ce sommeil ou plutôt à cette absorption, voisine de l'anéantissement, que rêvent les panthéistes; l'âme déploiera son activité au milieu de l'essence infinie pour la contempler et l'admirer sans cesse davantage; semblable à un homme assis sur le plus haut sommet d'une montagne, chacun de ses regards embrassera des espaces immenses comme l'étendue des cieux; éclairée d'une lu-

(1) Prem. Épît. de S. Jean, ch. 3.

mière divine, elle verra cette clarté s'accroître incessamment, parce qu'à chaque moment de nouveaux horizons, de nouvelles perspectives se développeront devant elle, et que Dieu ne veut point la laisser haletante et altérée, devant les perfections incompréhensibles qu'il dévoile progressivement à ses yeux, pour les lui faire goûter à loisir. Abîmée et comme perdue dans l'océan des divines voluptés, elle éprouvera une soif perpétuelle (1), perpétuellement rassasiée, et « ne se donnant de repos ni jour ni nuit, dans son ravissement éternel elle ne cessera de répéter : « Saint, saint, saint le Seigneur, le Dieu tout-puissant (2). » Ce sera un transport éternellement excité par de nouvelles effusions de la plénitude divine.

Les lois du monde invisible sont représentées par celles qui régissent notre univers; saint Paul l'enseigne clairement (3). Parmi les lois que l'expérience nous a fait connaître, une des plus universelles, des plus constantes, est celle du développement progressif; on la retrouve dans l'homme, dans la famille, dans la nation, dans l'humanité, dans l'Église, dans la société des élus elle-même, d'abord composée des anges, et s'augmentant chaque jour des justes que la terre lui envoie. Le progrès s'arrêtera-t-il après le jugement général, au moment où cette société bienheureuse se trouvera définitivement constituée? Arrivée à la source de toutes les perfections dont elle deviendra participante par son association à la nature divine, se verra-t-elle emprisonnée dans des limites à jamais immuables dont elle ne puisse plus sortir, de manière que tout ce qui se trouve au delà soit pour elle comme le fruit défendu? On a quelque peine à le croire. L'opposition ne saurait venir de cette société elle-même, car tout être vivant a une tendance à se

(1) Hymne de la Toussaint.
(2) Apocal., ch. 4, v. 8.
(3) Rom., ch. 1, v. 20.

développer et à s'agrandir; on ne conçoit pas davantage qu'elle puisse venir de Dieu, parce qu'il aime souverainement un corps dont son Fils unique est le chef. D'ailleurs, il n'y a d'impossibilité intrinsèque ni du côté de Dieu, dans l'essence infinie duquel s'accomplirait ce progrès éternel, ni du côté de l'âme prédestinée, indéfiniment susceptible de recevoir des accroissements de connaissance et d'amour, double source de sa félicité.

L'idée d'augmentation et de développement de la gloire des bienheureux n'est point contraire à l'enseignement de l'Église ; loin de là : on en sera convaincu par un petit nombre d'exemples. Les anges jouissaient de la vue de Dieu avant l'incarnation de son Verbe; mais c'était assurément dans un degré bien inférieur à celui d'aujourd'hui, sans quoi ils ne devraient rien à leur divin chef. Après le jugement général, les saints, dont les exemples et les discours auront de proche en proche contribué au salut des âmes jusqu'à la fin des siècles, devront recevoir une augmentation de bonheur proportionnée à l'influence de leur vie; s'il en était autrement, il faudrait dire que les œuvres du zèle ne sont pas récompensées autant qu'elles le méritent. Les paroles de la liturgie porteraient à penser que le saint sacrifice ne s'offre pas une seule fois sans qu'il n'en résulte pour l'Église du ciel un accroissement de gloire. Ces divers exemples se rapportent à la possession de Dieu, et par conséquent à la félicité essentielle des saints. Il est une autre sorte de bonheur que nous nommerons accidentel, dont l'augmentation ne peut être révoquée en doute dans des circonstances comme celles de l'entrée de Marie et des autres justes dans le ciel, de la conversion des pécheurs, des triomphes de l'Église, enfin de la résurrection des corps et de la dernière victoire de Jésus-Christ sur ses ennemis.

Le développement progressif de la société des élus une fois admis, il est mathématiquement démontré que toutes les

horreurs de l'enfer finiront par disparaître devant la félicité du moins glorieux des habitants du ciel ; et il en sera ainsi, quel que soit le point de départ. Comme les tourments des damnés sont immuables et que le bonheur du juste s'accroît incessamment, la quantité la plus faible (nous supposons que c'est la gloire du prédestiné) atteindra d'abord la plus forte, puis la dépassera ; et il viendra un moment où la totalité du mal sera devant ce bien partiel comme un grain de sable comparé à la masse réunie de la terre, du soleil et des astres. Il faudra des myriades de millions de siècles pour arriver à ce résultat : soit ; mais ces siècles passeront, et l'éternité sera encore entière, et il restera une carrière infinie à parcourir.

L'opinion qui admet l'accroissement progressif de la béatitude céleste n'est point celle de la plupart des théologiens ; ils reconnaissent que le bonheur accidentel des saints reçoit une augmentation dans certaines circonstances, comme nous l'avons dit nous-mêmes ; ils confessent aussi que la grâce surnaturelle au moyen de laquelle les élus contemplent Dieu face à face, et qui est nommée dans l'école la *lumière de gloire*, est susceptible d'accroissement, puisqu'elle varie selon la diversité des mérites ; toutefois, ils pensent que cette lumière reste dans un état fixe et immuable pour chacun des prédestinés. Mais ce n'est là qu'une opinion à laquelle on est d'autant moins tenu d'adhérer, que probablement la question n'a pas été sérieusement examinée. Quel motif aurait-on eu de le faire? Les grandes controverses de l'Église avec les païens et les hérétiques n'ont jamais tourné l'attention des esprits vers des spéculations qui en ce moment servent, peut-être pour la première fois, à établir une démonstration en faveur du christianisme.

Ce que l'Église enseigne dogmatiquement sur la possession de Dieu se réduit à un petit nombre de points essentiels, le reste est laissé à la libre discussion. Ainsi on s'écarterait de

la foi, si l'on refusait de reconnaître qu'un esprit créé ne peut comprendre Dieu parfaitement et comme il se comprend lui-même ; qu'un secours surnaturel est nécessaire pour jouir, dans l'essence divine, de la souveraine béatitude, laquelle commencera immédiatement après la mort pour les justes à qui il ne reste rien à expier; enfin que, la récompense des saints étant proportionnée à leurs œuvres, la vision intuitive n'est pas égale pour tous. On ne saurait nier aucune de ces vérités sans s'exposer aux anathèmes de l'Église; mais il n'est pas défendu de soutenir que la société des bienheureux se dilatera de plus en plus dans le sein de la divinité, sans atteindre jamais le terme d'un progrès éternel.

Si nous avons insisté sur cette opinion, ce n'est pas que nous l'adoptions comme la plus probable, ou qu'elle nous soit nécessaire pour établir ce que nous avons entrepris de prouver. Nous voulions surtout montrer que mille voies nous sont ouvertes pour échapper à des adversaires qui croyaient avoir tendu sous nos pas un piége inévitable. Ce qui nous reste à dire le démontrera de plus en plus, et ici du moins non-seulement nous ne sortirons pas des limites de la foi, mais nous ne contredirons aucune opinion des théologiens.

Appliquons à une félicité de l'ordre naturel ce que nous avons dit du bonheur des saints. Assurément si Dieu le voulait, rien n'empêcherait sa toute-puissance d'agrandir indéfiniment la nature humaine, de telle sorte que la dignité, la gloire, le bonheur d'un seul homme finissent par l'emporter sur tous les maux de l'enfer. Eh bien ! supposons un million de mondes plus grands que le nôtre, peuplés d'hommes privilégiés d'une manière si extraordinaire; nous prétendons que la masse des biens qui leur seraient départis n'égalerait pas le moindre degré de la gloire et de la béatitude surnaturelles. Cette vérité est d'une importance

extrême, elle fait comme le fond de la religion; nous la prouverons d'une manière bien simple.

Dieu se donne à lui-même le nom de Père, et il aime à le recevoir de nous; il nous accueillera dans son royaume comme ses enfants et ses héritiers; le nom de Fils dont il nous honorera n'est point un vain titre, mais une chose effective (1). Pour être dignes de notre père, il faudra que nous soyons transformés, élevés au-dessus de nous-mêmes et de tous les êtres créés; il faudra que nous devenions des dieux (2), et que tout en nous réponde à la hauteur de ce nom incomparable.

Jésus-Christ est souvent désigné, dans l'Évangile, par la qualité d'Époux; pourquoi? C'est que l'âme prédestinée entrera dans le royaume de Jésus-Christ avec le nom et les droits de l'épouse; elle n'y sera point sujette, mais reine et maitresse, elle siégera sur un trône, sa tête sera ceinte d'une couronne semblable à celle du Fils de Dieu. L'épouse est soumise à l'époux, cela est vrai, mais comme sa compagne, non comme son esclave. Elle oubliera la maison de son père et de sa mère, elle quittera le nom de sa naissance, afin de s'unir et de s'identifier tellement avec son époux, qu'ils ne soient plus, pour ainsi dire, qu'une même chose. Tout devient commun entre eux, la dignité, le rang, la félicité, la gloire.

Comme si ces ressemblances n'approchaient pas suffisamment de la vérité, saint Paul revient souvent sur la belle comparaison du corps, dont la tête représente Jésus-Christ, et les membres, les divers ordres d'élus. Les parties du corps ne sont pas d'une dignité égale, mais toutes sont unies au chef et à chacun des membres d'une manière étroite et indivisible; ce qui appartient à l'un est le bien de tous les autres.

(1) Prem. Épît. de S. Jean, ch. 3, v. 1.
(2) Év. de S. Jean, ch. 10, v. 34 et 35.

L'élu n'est pas sensible seulement en lui-même, mais dans tout le corps dont il est membre. Glorieux de la gloire du Verbe incarné parce qu'elle est sienne, heureux du bonheur des saints parce qu'il lui appartient, la félicité du ciel tout entière vient se répandre sur lui, et il la renvoie à chacun de ses frères. Pour atteindre à cette hauteur, disons-le encore une fois, une transformation radicale est nécessaire, qui nous dépouille en quelque sorte de notre humanité et nous rende participants de la nature divine, selon l'énergique expression de saint Pierre (1).

Je puis fouler aux pieds la vile matière sans enfreindre aucune des lois de la morale; mais dès que cette boue passe dans l'organisation du corps humain, elle change de nature, elle devient respectable et sacrée, je ne puis plus y toucher sans crime. Toute la matière inorganique de l'univers ne vaut pas un seul des membres de notre corps. De même toutes les créatures réunies n'égalent pas la dignité d'un fils de Dieu, d'un frère de Jésus-Christ; toutes leurs œuvres n'approcheraient pas du mérite d'une action faite par l'inspiration et sous l'influence de la grâce du Sauveur; par conséquent leur récompense serait inférieure à celle que méritera un verre d'eau froide donné au dernier des hommes pour l'amour de Dieu. Donc tous les crimes punis dans l'enfer n'y accumulent pas autant de honte et de supplices, que la moindre des œuvres du chrétien ne lui prépare de gloire et de bonheur dans le ciel.

CHAPITRE XIII.

De l'optimisme.

L'optimisme, ou le système d'après lequel Dieu serait tenu au plus parfait, a été imaginé pour résoudre la question de

(1) Deux. Épître, ch. 1, v. 4.

l'origine du mal, et répondre aux arguments de Bayle. Parmi les défenseurs de cette brillante hypothèse, paraissent au premier rang Malebranche et Leibnitz, deux des plus beaux génies philosophiques du dix-septième siècle et de tous les siècles. Jamais plus grands esprits ne tentèrent une entreprise aussi audacieuse; ils montrèrent bien quel élan le christianisme peut donner à de vigoureuses intelligences; mais ils firent voir aussi, par leurs méprises, combien est incurable la faiblesse de la raison humaine. Toutefois il y eut un moment de surprise voisine de l'enthousiasme; jamais le génie de l'homme n'avait pris un vol si hardi, ni résolu en apparence d'une manière plus parfaite un plus difficile problème. C'était un succès inespéré dont l'entraînement pouvait mener loin; mais l'Église, qui ne s'émeut de rien parce qu'elle compte sur la promesse divine, resta calme au milieu de tout ce bruit d'attaque et de défense. Quelques-uns de ses docteurs d'abord, puis tous à la suite les uns des autres, repoussèrent le nouveau système, dont la réfutation se trouve aujourd'hui dans tous les livres.

Le premier tort de ses auteurs fut de vouloir l'établir *à priori* et par voie de démonstration rigoureuse. Ils ne pouvaient y réussir sans bouleverser les notions du fini et de l'infini; et en effet ils allèrent donner l'un et l'autre contre ce double écueil. Un monde le plus parfait de tous, et auquel, par conséquent, on ne puisse rien ajouter, est une contradiction dans les termes : s'il est fini, on peut élargir ses limites; s'il est infini, il est Dieu. Prétendre que Dieu est tenu au plus parfait, c'est donc en réalité soutenir qu'il n'a pu rien créer. Cette conséquence est particulièrement sensible dans l'explication de Leibnitz.

Ce philosophe établit en principe que Dieu ne peut rien faire sans une raison suffisante; de sorte qu'il ne saurait se déterminer à un choix entre deux mondes également parfaits, parce qu'il n'y a pas de motif de préférer l'un à l'autre : à

plus forte raison ne choisira-t-il jamais le monde moins parfait de préférence au plus parfait; ce qui serait contraire à sa sagesse. Puisque Dieu s'est décidé à créer un monde, on doit conclure du fait de sa création que ce monde est le meilleur de tous. Ainsi raisonne Leibnitz; mais rien n'est plus faible que ses raisonnements.

Nous avons dit déjà que la conséquence est inadmissible, parce que la perfection absolue ne peut se trouver dans la création; le principe n'est pas plus vrai, ou du moins il ne l'est pas dans le sens de l'auteur. Si l'on voulait se représenter la volonté divine comme une sorte de balance qui pencherait toujours du côté de la raison la plus forte, et où des raisons égales resteraient en équilibre, la création aurait été absolument impossible, puisqu'il ne peut rien exister qui n'ait une infinité d'équivalents et de multiples. En effet, parce que Dieu a créé une terre, un soleil, des étoiles, niera-t-on que, dans une autre partie de l'espace, il ne puisse créer encore une terre, un soleil, des étoiles, un monde enfin parfaitement semblable à celui que nous habitons? S'il peut créer deux mondes égaux, il peut en créer une infinité. N'existe-t-il pas, d'ailleurs, des moyens équivalents d'atteindre le même but? Qu'importe que les astres se meuvent d'orient en occident ou d'occident en orient, que le monde ait commencé plus tôt ou plus tard, que le même résultat soit obtenu par une loi ou par une autre également simple, par un homme ou par un autre doué des mêmes qualités et placé dans des circonstances semblables? C'est trop visiblement s'éloigner du sens commun que de regarder comme impossibles des créations égales ou équivalentes, et de supposer que Dieu resterait éternellement en suspens entre deux systèmes de la même valeur, comme si tous les systèmes n'avaient pas leur équivalent, comme si la nécessité de se décider n'était pas un motif suffisant pour faire un choix.

D'un autre côté, il est évident que, quelle que soit la per-

fection de notre monde, en multipliant toutes les parties dont il est composé, visibles et invisibles, naturelles et surnaturelles, par dix, par cent, par mille, on ne changera point le rapport de ces parties entre elles et on ne troublera point leur harmonie; qu'elles pourront concourir avec le même succès à la fin commune, et que le résultat final sera dix, cent, mille fois plus considérable. A la vérité, en multipliant le bien, nous multiplions aussi le mal; mais comme les deux mondes seraient en proportion géométrique, et qu'il n'existerait dans chacun entre le bien et le mal qu'un rapport arithmétique, car le mal est une dette à prendre sur le bien, si dans le monde le plus petit le bien excède sur le mal, dans le plus grand il excédera encore davantage. Supposons un monde où la somme du bien et du mal soit comme 6, le bien étant représenté par 4 et le mal par 2, l'excès de l'un sur l'autre sera exprimé par 2. En multipliant ces deux termes par 6, on aura 24 pour le bien, 12 pour le mal, et par conséquent une différence six fois plus forte que dans le premier cas. Il est donc impossible d'assigner à la perfection des œuvres de Dieu un terme qu'elle ne puisse dépasser; pour qu'il en fût ainsi, il faudrait placer la création tout entière dans l'absolu, ce qui ne saurait avoir lieu qu'à certains égards.

Ainsi, par l'incarnation du Verbe, l'humanité sainte de Jésus-Christ a été élevée à une dignité infinie; la moindre de ses actions est d'une valeur incompréhensible, ses hommages rendent à Dieu une gloire souveraine et surpassent ceux de toutes les créatures possibles, à cause de l'unité de personnes qui fait tout attribuer au Verbe divin. Mais à moins de donner dans les rêveries insensées d'Eutychès, on doit reconnaître que dans l'Homme-Dieu la nature humaine reste nature humaine, que par conséquent elle est limitée. Si par sa dignité elle se rattache à l'absolu, par son essence elle reste donc nécessairement dans le relatif, et sous ce rap-

port elle peut être agrandie indéfiniment. Lorsque le chef reçoit un accroissement, les membres doivent grandir dans la même proportion, afin que le rapport des parties et l'harmonie de l'ensemble soient conservés. Donc le monde même dans lequel se trouve comprise l'incarnation n'est pas le meilleur possible.

Malebranche s'est trompé en supposant que Dieu ne pouvait créer le monde sans y faire entrer l'incarnation. Dieu, se suffisant à lui-même, est tout à fait libre de créer ou de ne pas créer, de donner la préférence à un monde plus ou moins parfait, avec ou sans l'incarnation. Lui refuser cette liberté, c'est, à l'exemple des panthéistes, le soumettre à une nécessité fatale, c'est le dépouiller d'un avantage dont la privation ferait perdre à l'homme même la meilleure part de sa dignité.

En reprenant dans le sens contraire le système de l'illustre métaphysicien, c'est-à-dire, en étudiant ce que Dieu a fait, au lieu de s'égarer dans la recherche de ce qu'il aurait dû faire, on obtiendrait à peu près tous les avantages de l'optimisme, sans s'exposer à ses inconvénients. L'on pourrait, en effet, raisonner de cette manière : Il n'a point plu à Dieu de nous faire connaître son plan tout entier, mais il nous en a révélé la partie essentielle et fondamentale. Comme il y a de la proportion dans ses œuvres, nous pouvons juger du tout par une partie, et mesurer la grandeur de l'édifice sur les dimensions du fondement. Les naturalistes sont venus à bout de recomposer les animaux antédiluviens au moyen de quelques débris de leur gigantesque organisation, échappés aux ravages du temps ; ils ont deviné la structure et la proportion de tous leurs membres par l'inspection d'un seul. Non contents d'avoir, pour ainsi dire, remis sur pied leurs énormes masses, ils les ont fait marcher devant nous, et nous ont dit leurs mœurs, leurs instincts, l'élément dans lequel ils vivaient, l'agilité et la force dont ils furent doués. Les

naturalistes se sont-ils trompés? Non, parce que la sagesse divine a combiné les diverses parties de l'organisme d'après des lois constantes et des proportions immuables. Cette justesse des rapports que Dieu ne néglige pas dans des ouvrages indignes, ce semble, de ses mains divines, l'aura-t-il mise en oubli dans la formation de la société des élus, son œuvre principale et le but final de la création? Il ne saurait en être ainsi.

En nous révélant l'incarnation, Dieu nous montre donc d'une manière évidente qu'il a voulu donner à notre monde des proportions immenses, dépassant de bien loin l'intelligence de tout esprit créé. Si l'ange et l'homme restaient dans leur état naturel, l'ouvrage de Dieu serait monstrueux : d'un côté, la grandeur infinie dans l'incarnation du Verbe; de l'autre, la faiblesse et le néant de la créature : ce serait comme une colonnade magnifique, digne du plus auguste édifice de l'univers, servant de péristyle à une chaumière. La société des élus est souvent comparée à un corps, nous l'avons déjà dit : pour que toutes les parties de ce corps, qui est le chef-d'œuvre de la sagesse suprême, soient dans de justes proportions, elles doivent perdre leurs qualités propres et participer à celles de leur divin chef par une union intime, radicale, substantielle avec l'essence infinie; union dont la nature nous est inconnue, quoique nous sachions qu'elle ne sera point personnelle. Oui, nous deviendrons un jour participants de la nature divine, et la promesse que le tentateur fit autrefois à nos premiers parents pour les séduire (1) se réalisera pour sa confusion et pour la gloire de Jésus-Christ notre rédempteur; nous serons véritablement comme des dieux. Comment cela se fera-t-il? Encore une fois nous l'ignorons. Qu'importe? Aurions-nous cru possible l'union hypostatique de deux natures contraires, si nous n'en

(1) Genèse, ch. 3, v. 5.

avions un exemple dans celle de notre corps et de notre âme? Nous ne participerons point à la divinité de cette manière, ce privilége appartient à Jésus-Christ seul; mais Dieu n'a-t-il qu'un moyen de communiquer sa nature? Au-dessous de l'union personnelle, n'en existe-t-il point d'une espèce différente qui puisse nous élever par delà les limites de la nature et nous relier substantiellement à l'infini? Il en existe sans doute; prétendre le contraire, ce serait refuser à Dieu le pouvoir de faire moins, après lui avoir accordé celui de faire davantage. Poursuivons.

Dans l'absolu, il n'y a ni plus ni moins; tout est égal, parce que tout est infini : ainsi toutes les unions hypostatiques imaginables du créateur et de la créature intelligente sont identiques sous le rapport de l'absolu, mais elles peuvent différer de valeur relative.

Si l'union du Verbe avec une intelligence créée était une œuvre isolée et ne se liait d'aucune manière au plan général de la création, elle serait sans doute, en ce qu'elle a d'infini, le suprême effort de la puissance divine, elle honorerait Dieu souverainement; mais elle resterait inutile au monde et laisserait les créatures dans leur bassesse et dans leur indignité premières. Au contraire, en devenant la pierre fondamentale de l'édifice, elle ne perd rien de sa valeur propre, et communique un prix surnaturel aux différentes parties du tout dans lequel elle est entrée.

L'incarnation appartient à un plan plus vaste que l'union avec un pur esprit. Dans cette dernière hypothèse, la matière resterait en dehors de l'influence du Dieu-Ange; le monde visible ne rendrait à la suprême majesté qu'un hommage indigne d'elle; l'homme n'existerait pas ou n'entrerait pour rien dans le dessein principal de la Providence : surtout il n'y aurait point de mère de Dieu; Marie, le grand chef-d'œuvre de la création, serait devenue impossible. Au moyen de l'incarnation, tous les êtres possibles, esprit et

matière, sont représentés auprès de Dieu : l'esprit, parce que Jésus-Christ a reçu une âme intelligente et libre comme la nôtre ; la matière, parce que tous les éléments ont servi à la formation, au développement, à l'usage, aux besoins du corps du Verbe fait chair. On a dit que l'homme est un petit monde ; celui qui est à la fois fils de Dieu et fils de l'homme a résumé le monde en sa personne, afin d'en présenter l'hommage à son père céleste.

L'incarnation, avec les souffrances et la mort, manifeste mieux les attributs divins et les misères humaines que l'incarnation seule ; elle doit exciter plus vivement dans les élus l'amour, la reconnaissance, l'admiration, tous les sentiments d'où naît le bonheur, et par conséquent mieux atteindre la fin du créateur, ainsi exprimée dans l'Évangile : « Gloire à « Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne « volonté sur la terre (1). »

Dans un monde qui tient à l'absolu par l'incarnation, il importe peu que le côté qui reste dans le relatif soit supérieur, inférieur ou égal à la partie correspondante d'un autre monde. Le rapport du fini à l'infini est comme celui du néant à l'être ; avec des zéros accumulés sans fin, vous serez à jamais également éloignés de l'unité ; avec des êtres finis multipliés éternellement, éternellement vous resterez à une distance infinie de l'absolu. Le prophète avait raison de dire : « Toutes les nations sont devant Dieu comme si elles n'é« taient pas, il les regarde comme un pur néant (2). » Vous aurez beau les agrandir hors de mesure, elles n'en resteront pas moins un néant à ses yeux ; tous les accroissements possibles ne sauraient changer le rapport, il demeurera éternellement immuable.

De ces différentes observations concluons que, s'il n'est pas permis de mettre notre monde au-dessus de tous les

(1) S. Luc, ch. 2, v. 14.

(2) Isaïe, ch. 20, v. 17.

mondes possibles, au moins peut-on soutenir qu'il appartient à la classe des plus parfaits. S'il existe, en effet, des mondes d'une classe tellement élevée qu'on n'en conçoive pas de supérieure, il est clair qu'il ne faut pas chercher les conditions de leur perfection dans l'ordre du relatif, mais dans celui de l'absolu. Or, l'incarnation appartient à ce dernier ordre, et de plus, dans le plan préféré de Dieu, elle se mêle et s'étend à tout : à l'humanité, une à la fois en Adam et en Jésus-Christ; à la hiérarchie des purs esprits, dont l'Homme-Dieu est aussi le chef, de sorte que les élus de la terre et ceux du ciel forment sous lui un même corps. L'incarnation n'est pas pour cela universelle, c'est-à-dire que les élus ne cessent point d'être eux-mêmes par leur union intime avec Dieu en Jésus-Christ. La nature humaine sera transformée et divinisée, l'essence infinie pénétrera notre substance comme la lumière du soleil pénètre le cristal le plus pur, elle viendra se peindre et se réfléchir en nous comme dans une glace polie; c'est alors que nous porterons véritablement en nous-mêmes l'image et la ressemblance de la divinité, qui sera toutes choses en nous, et ne nous laissera que l'existence individuelle et la personnalité humaine. Tel est le mystère d'amour, de sagesse et de puissance que le christianisme a révélé à la terre.

Ainsi, notre monde est au premier rang des plus parfaits par l'incarnation, par les souffrances et la mort du Verbe fait chair, par la participation des élus à la gloire substantielle, au bonheur de Dieu. Deux choses cependant peuvent embarrasser l'esprit : le mal mêlé au bien, le bien lui-même borné dans son étendue et dans le nombre de ceux qui y participent.

Nous ne dirons rien du mal présentement, pour ne pas anticiper sur le livre suivant, où la question sera traitée avec le développement nécessaire.

Quant aux bornes du bien, la question est sans difficulté

pour ceux qui admettraient l'hypothèse du progrès à l'infini. Sur quelques dimensions que l'on conçoive un monde formé, le nôtre finira par atteindre et dépasser cette mesure ; ce n'est plus qu'une question de temps, qui n'en est pas une lorsqu'on a l'éternité devant soi.

Même en restant en dehors de cette supposition, on ne regardera pas la limitation du bien comme pouvant donner lieu à des difficultés sérieuses, si l'on se souvient que dans notre monde l'absolu se trouve à côté du relatif. La société des élus, dans son chef et dans ses membres, a été élevée à une dignité infinie; elle possède tout, puisque Dieu lui appartient comme son patrimoine et son héritage ; il est impossible sans doute qu'elle connaisse tous les trésors qui sont en sa possession, c'est la suite nécessaire de l'immensité de ses richesses ; mais elle sait qu'elle peut y prendre à pleines mains pendant l'éternité, sans les épuiser jamais : après cela, qu'importe au prédestiné que la société dont il est membre soit placée un peu plus haut ou un peu plus bas dans l'infini, si tant est que l'on puisse parler ainsi ? Question oiseuse d'ailleurs et qui recommencerait éternellement, quelque développement que l'on voulût donner à la partie relative de l'Église triomphante, parce que, dans toute hypothèse, il resterait une série infinie à parcourir avant d'atteindre le dernier degré d'élévation. Le même raisonnement peut s'appliquer au nombre des prédestinés, puisque ce nombre étant indéfiniment susceptible d'augmentation, les objections valables contre une supposition le seraient contre toutes. Il faut donc considérer la dignité des élus plus que leur multitude, c'est-à-dire encore, l'absolu plutôt que le relatif.

Pourquoi, d'ailleurs, voudrait-on rendre les prédestinés plus nombreux? Est-ce pour augmenter la gloire extérieure de Dieu? L'incarnation suffit abondamment, et l'on ne conçoit rien au delà. Est-ce à cause des êtres qui ne sont pas

compris dans le plan divin et qui resteront à jamais dans le néant? Ce qui n'est pas ne saurait avoir ni droits, ni désirs, et de plus ceux qu'on prendrait n'ôteraient pas la difficulté à l'égard de ceux qu'on laisserait. Est-ce pour les élus eux-mêmes? Ils possèdent tout en Dieu, même les compagnons qu'on veut leur donner. Est-ce enfin pour la perfection de l'œuvre divine? Mais il faut croire que Dieu, qui est admirable dans les plus petites choses, ne l'est pas moins dans son grand ouvrage, et que le corps mystique de Jésus-Christ est parfait par l'harmonie, le juste rapport et le nombre de ses membres. On conçoit que la perfection de ce corps suppose des membres déterminés dans leur mesure, dans leurs fonctions comme dans leur nombre, et tellement déterminés, qu'en ajoutant ou en retranchant, on ferait perdre au tout quelque chose de sa beauté; il faut que chaque partie et toutes ensemble soient dans une exacte proportion avec la tête qui les régit. L'humanité du Verbe incarné est donc le terme de comparaison auquel doivent être ramenés tous les membres, en tenant compte de leurs fonctions particulières et de la fin générale que Dieu s'est proposée dans la formation du corps tout entier. Rien n'est plus conforme à la raison, et l'on doit voir sur quel fondement repose la croyance que la fin des siècles arrivera lorsque le nombre des élus sera complet. Mais pourquoi nous marquer timidement des limites dans l'évaluation de ce nombre? Dieu aura-t-il craint de faire sa part trop forte? Ne faut-il pas que le corps soit digne du chef, et que la grandeur du peuple réponde à celle du roi? Le plan de Dieu est assez vaste pour y faire entrer plus que nous ne sommes capables d'imaginer. Contentons-nous de ce que nous possédons, et gardons-nous de vouloir ajouter à l'œuvre divine, nous ne pourrions que la défigurer.

Ainsi supposer des créations antérieures ou contemporaines qui ne se rattacheraient pas à la nôtre, c'est aller contre des textes formels de l'Écriture, où nous voyons l'u-

nité du monde en Jésus-Christ enseignée de la manière la plus claire (1). Supposer des créations futures n'est guère plus permis ; il y aurait de la témérité à les mettre en dehors de Jésus-Christ, fils et héritier de Dieu, et de la déraison à les relier à lui, parce qu'il en résulterait plusieurs corps sous un seul chef, ou un corps monstrueux sous une tète parfaite.

Ne regrettons pas davantage les inventions des panthéistes. S'ils admettent une création simultanée de tous les êtres possibles, c'est une absurdité de plus ajoutée à celles dont est rempli leur insoutenable système ; s'ils se réduisent à une création successive, ils ne sont pas plus avancés que nous ; ils resteront à jamais infiniment éloignés de l'infini.

Cependant, il faut en convenir, on éprouve quelque peine à penser qu'une infinité d'intelligences, qui auraient pu louer et bénir Dieu, resteront à jamais dans le néant. Les saints, voyant que Dieu pouvait arriver à ses fins par une infinité de combinaisons différentes et de mondes supérieurs au nôtre à plusieurs égards, les saints ne demeureront pas étrangers à ce sentiment, dans la pensée qu'ils ont été préférés par une bonté gratuite à tant d'âmes dont la fidélité aurait mieux répondu au bienfait de la création et à celui de la rédemption. Ils éprouveront le besoin de rendre gloire à Dieu pour les êtres dont ils tiennent la place et auxquels il ne donnera jamais l'existence. L'auguste mère de Jésus-Christ s'associera à ce pieux désir, car elle aussi n'a pas mérité sa haute et incomparable dignité, quoiqu'elle fût la plus digne ; il en est de même de la sainte humanité du Fils de Dieu. L'Église du ciel tout entière, dans son chef et dans ses membres, aspirera à s'étendre, à se dilater, pour offrir à la divinité un juste dédommagement et combler le vide immense d'une création partielle, de manière que l'être soit au moins représenté com-

(1) Év. de S. Jean, ch. 1 ; S. Paul, Éphés., ch. 1, etc.

plétement hors de Dieu, comme il est réalisé en lui tout entier par la génération du Verbe et la procession du Saint-Esprit. Nous ne voudrions pourtant pas dire que la société des élus formerait alors une quatrième personne en Dieu, comme s'est exprimé un philosophe de nos jours ; ce mot nous paraît trop hardi, quoiqu'il ne manque pas d'une certaine justesse. Mais l'idée d'une représentation équivalente de la création universelle est-elle inadmissible? Voit-on clairement qu'elle dépasse la puissance de l'Être suprême ou qu'elle soit contraire à sa volonté? Sans doute il est de l'essence d'un être créé d'avoir des limites, et les essences sont immuables; mais Dieu a montré par l'incarnation les ressources de sa sagesse incompréhensible, et il ne nous paraît pas plus difficile de trouver un équivalent de la création universelle que d'élever l'homme à une dignité infinie. Du reste, nous ne donnons ceci que comme une simple hypothèse dont la réalisation n'est pas démontrée impossible; c'est assez pour la conclusion que nous voulons en tirer.

Nous avons vu, dans les chapitres précédents, que le nombre des élus est incalculable. Si nous supposions l'existence d'un nombre égal de mondes, supérieurs au nôtre par leur étendue et le nombre de leurs habitants; si nous donnions à chacun de ces mondes pour roi, pour prêtre, et, en quelque sorte, pour Dieu un des prédestinés, de manière que cette immense assemblée de rois-pontifes, hiérarchiquement constituée et formant comme une vaste pyramide dont Jésus-Christ serait le sommet, offrît à Dieu l'hommage de toutes les créations qu'elle représente, nous croirions avoir enfanté le système le plus beau, le plus magnifique, et trouvé la plus heureuse explication des divers endroits de l'Écriture où les élus sont appelés fils et héritiers de Dieu. Eh bien! ce serait encore là une création bornée, et il resterait un champ infini à parcourir pour atteindre les dernières limites de l'être. Les élus ont été faits si grands, que toute borne les met à

l'étroit; il leur faut l'infini pour s'y déployer en liberté. Quelque vaste que soit la cité éternelle, si les intelligences, restées ensevelies dans le néant, ne s'y trouvaient représentées d'une manière équivalente, les prédestinés, à l'aide de la lumière divine, découvriraient au delà de son enceinte des espaces illimités, et s'étonneraient de voir Dieu au-dessous de lui-même dans les dimensions de son empire immortel, après l'avoir admiré si grand et si magnifique dans l'ordonnance d'un monde destiné à périr. La supposition contraire satisfait également l'esprit et le cœur. On aime à se figurer tous les êtres sans exception venant rendre hommage à l'auguste Trinité ou par eux-mêmes ou par leurs représentants. C'est alors que les bienheureux seraient véritablement rois et pontifes, et au-dessus d'eux tous Jésus-Christ, roi des rois et pontife universel.

Dans cette hypothèse, nous le demandons, que serait le mal à côté du bien?

CHAPITRE XIV.

Récapitulation.

Arrêtons-nous ici, pour jeter un coup d'œil sur le chemin que nous venons de parcourir.

Nous avions entrepris de prouver, sans sortir des limites de la foi, la supériorité de la somme du bien sur celle du mal; nous avions même promis de montrer que, dans cette question difficile, la révélation nous offre tant de ressources pour arriver au dénoûment et la philosophie si peu, qu'à le bien prendre, les objections de nos adversaires pourraient se tourner en preuves du christianisme, et qu'il suffit d'aller au fond des difficultés dont ils sont si fiers pour assurer le triomphe de notre religion sur l'incrédulité. Nous espérons

tenir notre promesse tout entière ; mais avant de faire paraître l'impuissance des systèmes antichrétiens, pour faciliter la comparaison, il sera utile de mettre sous les yeux du lecteur le résumé des chapitres précédents.

Les paroles du Sauveur, concernant le petit nombre des élus, peuvent avoir plusieurs sens, comme il arrive souvent dans l'Écriture. Elles s'appliquent d'abord aux Juifs et aux contemporains de Jésus-Christ, c'est le premier sens et le plus littéral ; elles regardent en second lieu les schismatiques, les hérétiques, les païens et les mauvais catholiques de tous les temps ; si l'on veut les restreindre à ces derniers, il n'est plus possible de les interpréter littéralement. Elles ne se rapportent pas davantage aux enfants morts avant le parfait usage de la raison, aux purs esprits dont la foi nous révèle l'existence, enfin, s'il est permis d'en parler, aux habitants des autres mondes, faits comme nous pour servir et glorifier Dieu.

L'Écriture et la tradition nous laissant une pleine liberté d'opinion à l'égard du nombre des purs esprits, nous pouvons l'évaluer d'après les notions les plus sublimes de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, de telle manière que, placée en regard, la somme des démons et des hommes présents, passés et futurs ne forme plus une quantité appréciable.

Même liberté en ce qui concerne les habitants des autres mondes.

Il ne reste après cela aucune difficulté. Si les inconvénients de la loi de l'épreuve disparaissent devant ses avantages, il n'y a ni raison ni justice à incriminer le législateur, surtout lorsque les malheureux le deviennent uniquement par leur faute, non par celle de la loi. Et cela serait vrai même dans le cas où le mal régnerait seul et sans partage sur la terre ; mais il n'en est pas ainsi.

Le passé nous a montré les enfants des infidèles et des

chrétiens, morts avant l'âge du discernement, se joignant aux justes de tous les siècles pour former un nombre d'êtres heureux, supérieur à celui des réprouvés. L'avenir nous est encore plus favorable.

La philosophie, au lieu de détruire le christianisme comme elle l'espérait, aura avancé l'heure de sa dernière victoire, en posant des problèmes dont lui seul est capable de donner la solution. Une fois établie solidement dans les différentes contrées de l'univers, nous l'avons démontré, l'Église pourrait, en un petit nombre de siècles, donner au ciel autant d'habitants que la terre en a compté depuis son origine.

Si nous venons au développement du bien dans chacun des élus, sans égard au nombre de ceux qui y participent, une plus grande surprise nous attend, puisque nous devons voir le bonheur du dernier des justes dépasser tous les tourments de l'enfer réunis.

Enfin l'incarnation donnant à notre monde une souveraine dignité, et le rendant peut-être propre à représenter la création universelle, nos avantages précédents disparaissent devant celui-ci ; le mal n'est plus séparé du bien seulement par un espace immense, mais par une distance infinie. Dès lors toute comparaison devient impossible ; vous aurez beau exagérer les proportions du mal, étendre ses dimensions outre mesure, lorsque vous viendrez à le retrancher du bien, il restera toujours l'infini.

Dans ce qu'on a vu jusqu'ici, tout n'appartient pas à la foi catholique, nous en convenons ; il s'y trouve des opinions et même des hypothèses, plus ou moins voisines de la vérité, Dieu seul le sait. Mais on accusait notre religion de faire dominer le mal dans le monde ; on nous montrait le Dieu des chrétiens sous les traits d'un tyran sans entrailles, mettant sa gloire dans le supplice du plus grand nombre de ses enfants. Nous avons eu horreur de ces blasphèmes, et, malgré notre faiblesse, nous nous sommes levé pour défendre

la sainte cause, bien convaincu qu'au défaut de l'éloquence, les raisons du moins ne nous manqueraient pas. Nous ne nous sommes point trompé; nos hypothèses même sont plus raisonnables, plus conformes à l'esprit du christianisme, plus en rapport avec ses dogmes que l'affreux tableau que l'on nous mettait sous les yeux comme l'expression de sa foi.

Si l'Église ne condamne pas vos opinions, dira-t-on peut-être, elle ne les adopte pas non plus. Je le crois sans peine, elle a mieux que cela, sa foi et sa confiance en Dieu. Elle voudrait que tous les chrétiens se jetassent aveuglément dans le sein de la divine miséricorde, laissant aux esprits oisifs et malades ces recherches vaines, qui ne les conduiront jamais à la pleine connaissance de la vérité; car Dieu fait toujours mieux qu'il n'est possible à l'homme de penser. Toutefois cette même Église condescend, en bonne mère, à la faiblesse de ses enfants; pour rendre plus léger aux infirmes le fardeau de sa doctrine sainte, elle tolère quelques explications humaines, pourvu qu'il ne s'y mêle rien de contraire à la doctrine catholique. Nous avons plus d'une fois profité de cette indulgence, mais en nous soumettant à ses conditions; car nous croyons être resté dans les limites rigoureuses du dogme, et avoir été moins attentif aux exigences de notre thèse qu'à celles de la plus sévère orthodoxie.

Ainsi tous nos raisonnements sont inattaquables, et d'autant plus que nous avons fait sortir nos hypothèses elles-mêmes, pour ainsi dire, des entrailles du dogme catholique; il importe de ne pas l'oublier. Le christianisme surabonde de vie, de grandeur, et surtout de miséricorde; son enseignement, représenté par ses ennemis comme un cercle étroit et fermé où la raison demeure captive, nous laisse des ouvertures immenses vers l'infini; en suivant son impulsion, en se pénétrant de son esprit, on ne s'expose pas à dépasser la vérité, quoiqu'on franchisse toutes les limites, pour aller se

perdre dans le sein de Dieu. Mais c'en est assez; il est temps de mettre en scène la philosophie elle-même, et de voir à l'œuvre cette superbe contemptrice de la religion sainte et mille fois bénie de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

CHAPITRE XV.

De l'impuissance de la philosophie pour la production du bien et la guérison du mal dans l'ordre spirituel.

C'est faire à la philosophie un honneur qu'elle ne mérite pas, que de lui supposer, en matière de doctrine, une autorité égale à celle de l'Église catholique; raisonnons cependant comme s'il en était ainsi. Dans cette hypothèse, nous dirions aux deux adversaires : Laissons là vos affirmations contradictoires; la loi morale et la vie future, qui en est la sanction, sont ce que Dieu a voulu; vos opinions n'y changeront rien.

De deux choses l'une : ou les méchants seront punis et les bons récompensés dans la vie à venir : dès lors le système le plus propre à réprimer les mauvaises passions et à développer les instincts honnêtes doit obtenir la préférence et être proclamé le plus utile au genre humain ; ou la justice et l'iniquité seront traitées de la même manière dans l'autre monde : dès lors il faut juger du prix du christianisme et de la philosophie par la somme de bonheur qu'ils procurent aux hommes dans celui-ci.

Poser ainsi la question, c'est l'avoir résolue; car les passions sont essentiellement anarchiques et désorganisatrices, et évidemment, si nous devons subir un jugement après cette vie, il n'est d'autre moyen de le rendre favorable que de rester fidèles à la loi du devoir.

Or, au vu et au su de l'univers, le christianisme est la

plus admirable école de vertu qui ait jamais existé sur la terre; la philosophie antichrétienne au contraire, en ôtant à l'homme le frein de la crainte et du remords, doit le précipiter infailliblement dans tous les vices.

En un mot, s'il existe un ciel et un enfer, il n'est pas de voie plus sûre pour perdre l'un et pour tomber dans l'autre que de vivre en incrédule. Si, au contraire, la foi aux récompenses et aux châtiments futurs était une erreur, elle aurait du moins l'avantage d'effrayer le crime et d'encourager la vertu.

Ce simple raisonnement paraît décisif, mais la matière est trop importante pour ne pas exiger un développement plus étendu. Parlons d'abord de l'impuissance de la philosophie dans l'ordre spirituel.

La philosophie est une science, nos incrédules ont voulu en faire une institution. Avant de demander à la raison s'ils se sont trompés, interrogeons les faits.

On philosophe depuis trois mille ans, et la Providence a donné pour instrument à la philosophie les plus nobles peuples et les plus grands génies de la terre. A-t-on trouvé par trente siècles d'investigations quelque chose qui puisse tenir lieu de la religion? Sur Dieu, sur l'âme, sur l'avenir, sur l'origine et la fin des choses, a-t-on formulé une doctrine dont la raison puisse se contenter? Non, car elle cherche encore. La philosophie, depuis l'origine du monde, n'est sortie qu'une fois de ses écoles pour devenir gouvernement, et jamais la terre ne fut épouvantée d'autant de crimes que dans le temps où la raison était adorée. Ils n'ont pas même pu établir parmi eux l'unité de doctrine, tant il est certain qu'ils ne possèdent pas la vérité! Facilement d'accord pour nier et détruire, ils ne savent plus que se combattre quand il faut édifier. Chacun alors se présente avec un système différent, mais nul n'a assez d'autorité pour imposer le sien à ses rivaux. En dehors de l'ordre purement scientifique, le

spectacle du chaos des idées, amenant bientôt après l'anarchie dans les faits, est le seul que la philosophie ait donné à la terre, dans les temps anciens comme de nos jours.

Je ne veux point passer en revue les mille systèmes des philosophes païens, il suffira de rappeler un fait décisif.

L'idolâtrie est le moins noble, le moins moral, le moins social des systèmes religieux, cependant la philosophie n'a pu en tenir la place ; car l'idolâtrie, avec ses champs Élysées et son Tartare, faisait respecter la loi morale jusqu'à un certain point, tandis que la philosophie, qui est, à le bien prendre, un protestantisme universel et la liberté de croire tout ce qu'on veut, laissait la vertu désarmée devant les passions. Il est sûr au moins que la philosophie, loin d'arrêter la corruption des mœurs, l'a rendue plus incurable, et que le monde périssait, si le Fils de Dieu ne fût venu le sauver. Tous les systèmes des anciens ont été d'ailleurs reproduits par les modernes; ce que nous dirons des uns peut s'appliquer aux autres.

En effet, depuis trois siècles que les sociniens ont ouvert la voie à la philosophie antichrétienne, nous avons vu reparaître successivement les plus monstrueuses erreurs de l'antiquité : le scepticisme, l'athéisme, le matérialisme, le panthéisme.

Il ne s'agit pas de réfuter ces systèmes, mais d'examiner quel bien ils peuvent faire, quel mal prévenir. Or, il est évident que, si l'homme est bon, ces doctrines désolantes le décourageront ; s'il est mauvais, elles le pousseront dans tous les crimes.

Mais c'est un fait constant, que les penchants vertueux de l'homme ont moins d'énergie que ses inclinations perverses. Si les philosophes prétendent le contraire, ils sont démentis par le genre humain. Pourquoi, en effet, les lois pénales, les tribunaux, la force armée, la puissance terrible dont les gouvernements sont investis par toute la terre ? Et

encore a-t-on reconnu partout l'insuffisance de ces moyens, et la nécessité d'une crainte qui domine les consciences par la religion. Plutarque a été l'interprète de la sagesse des siècles, lorsqu'il a dit qu'il serait plus facile de bâtir une ville en l'air que de faire subsister une société sans religion.

La perversité de la nature humaine étant démontrée, nous demandons ce qu'il faut penser de ces prétendus sages qui viennent dire à l'homme : Jusqu'à présent tu as cru à Dieu et à sa justice, au ciel et à l'enfer, et cette foi n'a pas été assez puissante pour te retenir toujours dans le sentier du devoir ; voici de nouveaux législateurs dont le règne établira la paix et le bonheur sur la terre. Tu peux choisir entre leurs doctrines celle qui t'agréera le mieux. L'un te dira qu'il n'y a rien de certain dans l'ordre religieux ; un autre plus affirmatif t'expliquera comment le monde s'est fait tout seul, et par quelle combinaison merveilleuse la matière peut vouloir, penser et agir. Si ces systèmes te révoltent, il te reste la ressource de croire que tout est Dieu, et que les existences particulières ne sont qu'un phénomène passager de la vie universelle.

Voilà le frein qu'ils ont préparé aux passions, et le point d'appui qu'ils donnent à l'homme qui veut leur résister et préférer en toute circonstance le devoir au plaisir et à l'intérêt ! On a bientôt dit : Le dogme n'est rien, la morale seule est nécessaire ; mais s'il est difficile d'être juste avec la foi aux promesses et aux menaces de la religion, ne sera-ce pas impossible lorsqu'on ne croira plus à rien ? Bossuet avait raison : « Bien croire est le fondement de bien vivre. » Où la foi manque, on chercherait vainement la vertu.

Nous en avons la démonstration sous les yeux. N'est-il pas visible que, grâce aux leçons de la philosophie, nous sommes menacés de descendre à la condition des peuples sauvages, et que si notre société n'est pas déjà dans les con-

vulsions de l'agonie, c'est qu'elle vit encore sur le fonds d'idées saines et de bons sentiments que l'Église lui a conservés au prix de tant de travaux et de dévouement? Les esprits droits ne sont-ils pas forcés de convenir qu'un miracle de la Providence peut seul nous faire échapper aux crises redoutables vers lesquelles une force invincible nous entraîne?

Et maintenant qu'il nous soit permis de faire une question aux philosophes : Êtes-vous certains que Dieu n'ait jamais parlé à l'homme, et que le christianisme soit une fable? Vous sentez-vous assez forts pour le démontrer? Non, car les catholiques connaissent vos raisons aussi bien que vous, et ils n'en croient pas moins à la mission de Jésus-Christ. Mais si vous n'êtes sûrs de rien, si vous n'avez pas même le droit d'articuler un *peut-être*, quel crime est le vôtre! Vous lâchez sur la société des bêtes féroces que les menaces de la religion pouvaient à peine retenir quelquefois, et vous exposez le salut éternel d'une multitude d'hommes qui courent risque de se perdre en suivant vos leçons.

On dira que nous choisissons les moins soutenables des systèmes philosophiques, pour nous assurer la gloire facile d'en montrer l'impuissance; que les grands hommes qui font honneur à la philosophie et à l'esprit humain ont cru à Dieu, à la vie future et à la religion naturelle; que c'est assez pour le sage, et qu'à l'égard du peuple, on consent à lui laisser le frein salutaire de la superstition.

Remarquons d'abord que le déisme n'a d'autre fondement que la raison, et rappelons encore une fois que dans tous les siècles et partout on a cru nécessaire de suppléer à l'insuffisance de la raison par les lois et la religion. Mais je demanderai au déiste de quel droit il prétend imposer sa doctrine au sceptique et à l'athée. Ne peuvent-ils pas lui dire : Qui êtes-vous? Qui vous a envoyé? De qui tenez-vous votre mission? De votre raison? Nous avons la nôtre, elle nous

suffit. Puisque vous refusez d'en croire Moïse et Jésus-Christ qui ont soumis tant de peuples à leurs lois, par quelle superbe inconséquence exigez-vous de notre part une dépendance que vous regardez comme dégradante pour vous-même?

Aussi le déisme, que Bossuet appelle si justement un athéisme déguisé, n'a-t-il empêché aucun crime et aucune révolution; il les a plutôt favorisés, en séduisant quelques âmes honnêtes que l'athéisme pur aurait révoltées.

Le déisme est jugé par l'expérience; et ici nous ne parlons plus du déisme niais de Rousseau et de Robespierre, mais de celui dont Mahomet a su faire une religion. Cet imposteur, malgré son ignorance qui a donné lieu à tant de bévues risibles, est un géant auprès de nos philosophes. Il vit du premier regard que la raison n'est pas un moyen de gouvernement, et il inventa une révélation, dont il confia la garde à la victoire. Comme il lui fallait des instruments, et qu'il comprenait qu'une religion, qui a une autre date que celle de l'origine du monde, est convaincue de mensonge par cela seul, il se donna pour ancêtres Jésus, Moïse et Abraham, intéressant ainsi, par un coup de génie, au succès de son entreprise les chrétiens, les juifs et les Arabes. Voilà comment on fonde des institutions; mais nos philosophes n'ont rien compris et rien prévu.

Qu'ils ne se glorifient point de réserver leur prétendue religion naturelle pour les sages : en fait, il n'en est rien; car, sans parler de leurs persécutions contre la religion du peuple, ils ont propagé l'incrédulité par tous les moyens et fait pénétrer les impiétés de Voltaire jusque dans les chaumières.

Eussent-ils voulu garder leur doctrine pour eux seuls, ils ne l'auraient pas pu, surtout en France. Notre nation est intelligente, et elle se pique d'être sincère et de tirer des principes leurs dernières conséquences; ce n'est pas nous

qui aurions laissé vivre pendant des siècles la constitution et la religion anglicanes : ces moyens termes, qui tiennent autant de l'hypocrisie que de l'inconséquence, sont antipathiques à l'esprit français. De quelque manière que l'on s'y fût pris, personne parmi nous n'aurait voulu être religieux pour le profit de quelques-uns, personne n'aurait voulu être peuple, ni recevoir le frein comme une bête de somme.

Et puis, quelle étrange idée, pour des hommes qui croient à l'immortalité de l'âme, de proclamer l'indifférence des religions ! Quoi, faut-il penser que la vérité s'enseigne en même temps à Rome, à Genève, à Constantinople ; que le culte du bœuf Apis, les cérémonies infâmes et cruelles observées parmi les païens, les plus absurdes pratiques du fétichisme, ont reçu de Dieu autant de vertu pour la justification des hommes que la religion de Jésus-Christ ? Dieu ne peut pas se donner un démenti à lui-même ; il ne saurait avoir révélé des doctrines contradictoires aux auteurs des différents cultes, qui tous ont prétendu parler en son nom ; il n'y a donc qu'une seule religion vraie, ou il n'y en a point du tout. De là suit une conséquence fort embarrassante pour les philosophes qui ne croient à aucune révélation, mais retiennent le dogme des châtiments de l'autre vie. Ces philosophes, les seuls à qui nous ayons affaire en ce moment, après avoir maudit l'intolérance de l'Église, sont obligés de dire, en retournant sa maxime pour se l'approprier : Hors de la philosophie, point de salut. En effet, le plus grand des crimes, c'est de rendre à un autre que Dieu le culte de l'adoration, et de se servir de son nom pour préconiser l'imposture. Or, toutes les religions sont coupables de ce crime, et le christianisme plus que les autres. En rejetant toutes les religions, la philosophie est donc obligée d'imiter l'intolérance de l'Église, et de restreindre comme elle le nombre des prédestinés.

Mais le déisme conserve parmi nous trop de partisans

pour que nous n'examinions pas à fond ce qu'il en faut penser. C'est ce que nous allons faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVI.

De l'impuissance de la philosophie pour la production du bien et la guérison du mal dans l'ordre spirituel. — Le Déisme. Suite.

Le chrétien et le déiste sont d'accord sur l'existence d'un Dieu infiniment sage et infiniment bon, créateur et ordonnateur de l'univers. Ils diffèrent en ceci : Dieu a parlé à nos pères, dit le chrétien ; non, répond le déiste, il n'a rien dit à l'homme, et ne lui a donné d'autre guide que sa raison.

Il n'en faut pas davantage pour juger de la valeur relative des deux systèmes.

Selon les catholiques, Dieu, après avoir créé l'homme, s'entretient avec lui pour l'instruire de ses devoirs, de ses destinées, et même des moyens de fournir aux besoins du corps ; dans la suite des temps, il se manifeste aux patriarches et aux prophètes ; il choisit un peuple pour en faire le gardien de sa parole ; enfin il envoie son propre Fils sur la terre pour confirmer les antiques traditions, développer la révélation primitive, et fonder une Église destinée à rester jusqu'à la fin des siècles la dépositaire incorruptible de la vérité.

Les philosophes, ne reconnaissant comme émanée d'en haut aucune des religions qui existent ou qui ont existé dans le monde, sont obligés de soutenir que Dieu n'a jamais parlé aux hommes : car s'il a parlé, ce doit être pour révéler des vérités de la plus haute importance, et dès lors ou les hommes se sont appliqués à en conserver le dépôt, ou, à leur défaut, Dieu lui-même y a pourvu de quelque manière. Dans cette supposition, on ne pourrait se dispenser de faire un choix

entre les diverses religions qui se disent en possession de la parole divine; il faudrait croire et cesser d'être philosophes. Mais si Dieu n'a point parlé, son silence suppose d'étranges choses sur lesquelles il est bon d'arrêter à loisir son attention. Les déistes repoussent bien loin l'enseignement de l'Église catholique, comme inconciliable, disent-ils, avec la sagesse et la bonté de Dieu ; voici ce qu'ils sont forcés de mettre à la place.

Le créateur, en tirant l'homme du néant, le place seul, sans secours, sans instruction sur une terre stérile, peuplée de bêtes féroces, où il peut trouver la mort à chaque pas. La mère instruit son enfant à parler, à marcher, à pourvoir à ses besoins, à reconnaître les substances dangereuses, à fuir la violence des animaux nuisibles et des éléments destructeurs ; le père forme son fils à manier les instruments de la guerre et du travail, il lui enseigne le métier qui le nourrira un jour. Dieu n'a rien fait de semblable pour l'homme, jeté dans le monde comme ces enfants que des mères dénaturées abandonnent dans la rue à la pitié des passants. Si cet être dédaigné par son créateur a pu vivre dans ce délaissement, et cela n'est pas prouvé, il lui aura fallu pour arriver à un état supportable, pour apprendre à travailler les métaux, à se vêtir, à se loger, à faire le pain dont il se nourrit, il lui aura fallu des milliers d'années et une foule de hasards heureux ; jusque-là, nu, sans armes, sans asile, il aura disputé sa pâture aux animaux et brouté l'herbe avec eux.

L'homme, qui a eu besoin de tout inventer, les idées, le langage, la religion, la société, entreprise difficile assurément, d'autres diraient impossible, mais nous sommes accoutumés à faire des concessions aux philosophes ; l'homme est donc venu à bout, après des myriades d'années écoulées, de trouver enfin ce qui lui aurait été fort nécessaire dès le premier jour de son existence. Tant de recherches laborieuses l'ont-elles du moins conduit à la vérité dans la religion, qui est

le fondement de la science, de la morale et des lois, la source du bonheur public et privé, le moyen d'éviter les maux et de mériter les biens de l'autre vie? Hélas! non, il s'est trompé : parmi toutes les religions de la terre, il n'en existe pas une de vraie; heureuse erreur toutefois : si l'homme ne se fût trompé, il vivrait encore dans les bois avec les bêtes sauvages.

Les sacrifices humains, la prostitution ou des cérémonies infâmes sont entrés dans presque tous les cultes de la terre; les nations les plus vantées ont été asservies à des religions absurdes et abominables. Un seul peuple entre tous a eu des idées raisonnables de la Divinité; il s'est vu haï, méprisé, persécuté par les autres nations; un homme sorti du sein de ce peuple a fait tomber à ses pieds le monde ébloui de la sainteté de sa vie et de la sublimité de sa doctrine; mais cet homme est mort sur un gibet, ses disciples ont fini comme lui par une mort violente, la société qu'il fonda est persécutée de différentes manières depuis dix-huit siècles. Mais Jésus a-t-il été du moins récompensé de ses vertus et de ses travaux par la conquête de la vérité? Non, répond le philosophe, il s'est trompé et il a trompé le monde; Jésus, le sage, le juste, le saint, avait tort; Pilate, le juge prévaricateur, avait raison; Paul était dans l'erreur, et Néron dans la vérité; François de Sales, Vincent de Paul, Fénelon, méritaient moins le nom de sage que l'auteur de la *Pucelle*; Lacenaire, la Brinvilliers raisonnaient mieux sur la destinée humaine que sainte Thérèse et saint François-Xavier. Mais enfin le philosophe lui-même aura sans doute rencontré juste? Nullement. Il a raison de nier toutes les religions; mais s'il veut affirmer quelque chose, à l'instant mille voix s'élèvent de son propre parti pour le démentir. Que dis-je? il se contredira lui-même, et, après l'avoir entendu, on ne saura quelle est sa croyance; il ne sera pas sûr de ses idées

les mieux arrêtées, et n'énoncera qu'en tremblant ses opinions les plus fermes.

En créant l'homme dans des conditions si funestes, le Dieu des philosophes a montré de la manière la plus évidente qu'il n'a donné à son existence aucun but sérieux. S'il avait voulu lui imposer des devoirs, s'il avait tenu à recevoir ses hommages, il ne l'aurait pas fait d'abord descendre au niveau des bêtes, sans lui préparer d'autres moyens pour sortir de cet état de dégradation que le hasard et l'erreur. Où seraient d'ailleurs les droits de ce Dieu à un culte de reconnaissance et d'amour? Qu'a-t-il fait pour l'homme? Il l'a moins favorisé que les animaux qui naissent vêtus, armés et capables de pourvoir à leur subsistance ; pourquoi lui demanderait-il davantage ?

Que s'est donc proposé le créateur de l'univers? Il a eu un but sans doute, et les moyens d'atteindre ce but ne lui ont pas manqué ; car son ouvrage révèle une science et une puissance suprêmes. Qu'a-t-il voulu en formant cet assemblage de contrastes et d'oppositions, cette énigme vivante qu'on appelle l'homme, être ébauché et monstrueux, aimant la vérité et la vertu avec enthousiasme, et se livrant au vice et à l'erreur avec frénésie; affamé de bonheur et de gloire, et trouvant partout la honte, la douleur et la peine ?

Il ne suffit pas de crier à pleine voix : Dieu est bon, il a créé l'homme pour le rendre heureux ; puisqu'on parle de science, il faut le prouver scientifiquement, c'est-à-dire par des faits.

Le mal physique et le mal moral existent dans le monde indépendamment de tous les systèmes. Les ennemis du christianisme, obligés comme nous d'en rendre raison, sont réduits à soutenir, ou que le créateur n'a pu faire mieux, ou qu'il ne l'a pas voulu. Dire que Dieu ne pouvait donner à l'homme plus d'empire sur ses sens, plus de penchant pour la vertu, un cœur plus droit, un jugement moins sujet à fail-

lir; qu'il ne pouvait supprimer ni la douleur, ni les maladies, ni la nécessité d'un travail pénible, ni les dangers dont notre vie est sans cesse environnée, c'est fermer volontairement les yeux sur l'essence des lois de la création, où tout dépend de la libre institution du suprême ordonnateur des choses. Dire que Dieu, sans nécessité, sans compensation d'aucune sorte, a bien réellement voulu créer le monde tel qu'il est, avec ses souffrances, ses erreurs, ses crimes, c'est le présenter aux hommes sous les traits de ce sombre génie du mal rêvé par les manichéens. Que voyons-nous, en effet, dans l'univers? Tous les peuples de la terre ont soif de vérité, de justice et de bonheur; cependant, si les philosophes disent vrai, Adam, Noé, Moïse, Jésus-Christ, selon nous appelés par la Providence à conduire les hommes à l'accomplissement de leurs sublimes destinées, ont été d'abominables imposteurs, et les faits les plus glorieux de leurs disciples doivent s'ajouter à la longue liste des crimes dont ce monde a été le théâtre. Le genre humain a été livré à la merci de tous les fourbes qui ont voulu ou qui voudront encore se parer du grand nom de Dieu et se dire ses envoyés; la superstition, l'impiété, l'idolâtrie, les cultes les plus hideux et les plus cruels se sont partagé le monde; ce que nous avons cru la vérité est une erreur plus raffinée et plus fatale.

Comment peut-on donner le nom de père et de roi à un Dieu qui tolère ou plutôt favorise de tels désordres dans son empire? Comment croire à sa justice, à sa bonté, à sa providence? Cet univers est un jeu bizarre et cruel de sa puissance, où l'on ne voit aucun dessein suivi, si ce n'est celui de faire tout servir au tourment des malheureux humains. Oui, si la révélation est un mensonge, tout en nous est un présent de la haine du créateur, même ce qui est bon. Ainsi, l'homme aime la vérité et la vertu, et une barrière insurmontable l'en sépare à jamais; lorsqu'il s'est rendu coupable, le remords, le repentir naissent naturellement dans son âme,

mais rien de prévu, rien d'établi pour le réconcilier avec lui-même, pour lui faire retrouver le repos de la conscience. Si le monde moral était régi par des lois mécaniques, après avoir établi ces lois, Dieu aurait pu laisser les choses aller d'elles-mêmes; mais ayant donné à l'homme la liberté, et une liberté qui penche vers le mal, s'il ne lui apprend rien de ses devoirs, s'il ne lui accorde aucun secours pour résister à ses penchants ou pour se relever de ses fautes, il faudra dire, ou qu'il aime le vice plus que la vertu, ou qu'il nous a créés afin de se donner à lui-même le spectacle des malheurs que produisent les passions déchaînées. Voilà le Dieu que la nature impose aux philosophes, lorsqu'ils refusent de se soumettre à celui de l'Évangile !

Dans le système chrétien, le mal existe sans doute, mais non d'après le premier plan, non d'après la volonté et l'institution de Dieu; il existe, mais comme conséquence de la liberté humaine, et avec d'amples et surabondantes compensations. Après la désobéissance du premier homme, nos livres saints nous montrent Dieu excitant le coupable au repentir par ses reproches, lui infligeant une peine médicinale et lui promettant un libérateur, qui sauvera les hommes en mourant pour eux sur la croix comme un criminel. Dès lors, la justice divine, laissant un champ libre à sa miséricorde, quelque nombreux, quelque énormes que soient les crimes des coupables, jusqu'au dernier moment un acte de repentir suffira pour leur en obtenir la rémission. Que veut-on de plus? — L'impunité dans l'autre vie pour les impénitents? C'est demander au divin monarque d'encourager lui-même à la révolte les contempteurs de son autorité suprême. L'exemption de toute souffrance dans ce monde? Ce serait enlever au juste une occasion de mérite, au méchant un moyen d'expiation, à l'un et à l'autre un préservatif contre l'entraînement des passions.

Les hommes sont en vérité bien inconséquents! Le chris-

tianisme n'existe que pour combattre le mal, seul il en a trouvé la raison et le remède; le genre humain périssait, s'il ne fût venu lui rouvrir les portes de la vie : et on l'accuse d'enseigner une doctrine impitoyable, et on se fait contre lui une arme de cette même question du mal qu'il a si péremptoirement résolue! Ce n'est pas seulement de la part des philosophes une distraction et une méprise, mais le plus inexplicable des aveuglements.

En effet, d'après l'enseignement de l'Église, la volonté divine n'entre pour rien dans le mal moral, si ce n'est pour le guérir ou le rendre profitable; elle a ordonné le mal physique comme préservatif ou comme remède et châtiment du mal moral, et elle est le principe de tout le bien qui se fait sur la terre. En toutes choses le chrétien verra donc la main d'un Dieu toujours attentif à prévenir, à diminuer ou à réprimer le désordre, à exciter l'homme de bien, à intimider le méchant. Est-il témoin du triomphe passager de l'erreur, des prospérités de l'impie, des souffrances du juste, il ne se scandalise point, il sait que Dieu tirera sa gloire de tout et que l'ordre sera rétabli pour toujours dans un monde meilleur.

Interrogez, au contraire, les incrédules : ils ne sont sûrs de rien pour l'avenir; et quant au présent, il faudra bien qu'ils avouent que les excès les plus monstrueux d'injustice, de débauche, de cruauté, appartiennent essentiellement à la nature humaine telle que Dieu l'a faite primitivement, telle qu'il a bien réellement voulu la faire. Oui, Dieu est sorti de son éternel repos pour créer un monde où, selon les incrédules, l'erreur a toujours dominé; le christianisme, auquel se sont soumises les nations les plus éclairées de l'univers, est une imposture grossière et criminelle par-dessus toutes les autres. Le païen se contentait d'honorer Jupiter, Mars, Apollon, comme des dieux; les chrétiens adorent Jésus comme Dieu, le Dieu unique, le Dieu éternel et infini. Chose

incroyable, ce monstrueux mensonge s'est trouvé environné d'assez d'apparences de vérité pour séduire les âmes les plus saintes, les plus grandes, les plus généreuses, subjuguer les plus beaux génies, pousser des millions d'hommes à lui rendre témoignage par le sacrifice de leur vie. Ce n'est pas assez : cette doctrine usurpatrice a sauvé le monde de la corruption païenne, de la barbarie du nord et de celle du midi ; elle a affranchi la femme, consacré l'enfant, brisé les fers de l'esclave, consolé les malheureux, mis en honneur le dévouement et le sacrifice ; que sais-je ? Je ferais une énumération infinie, si je voulais tout dire. Comme pour rendre son règne éternel, cette même doctrine est devenue, par la permission de Dieu, nécessaire à tous : les peuples infidèles périssent s'ils ne se font chrétiens, les peuples chrétiens périssent semblablement s'ils cessent de l'être. Après une si complète abnégation de ses propres intérêts, ou plutôt avec une si profonde insouciance, un si parfait mépris de ce que nous pouvons dire ou penser de lui, n'est-il pas naturel que Dieu ait laissé les hommes se débattre avec leur destinée, les forts écraser les faibles, les pervers corrompre les innocents, les doctes abuser les simples, les puissants préconiser le vice et persécuter la vertu ? Dieu a voulu ces résultats, car il n'a rien fait pour les prévenir ; il les a voulus pour eux-mêmes, car il n'en tire aucun profit pour sa gloire ni pour le bonheur de ses créatures ; il faut en venir là, c'est la conséquence nécessaire de l'incrédulité.

Supposons maintenant, s'il est possible d'en trouver de ce caractère, un contempteur de la révélation, s'exerçant à la pratique de toutes les vertus, veillant de près sur ses passions pour les tenir en bride, ne se permettant jamais rien de contraire à la raison ni à la conscience ; supposons ce sage arrivé à sa dernière heure, et songeant à son sort éternel. Il ne trouve pas dans toute sa vie, je le suppose, une seule action dont il ait à rougir ; il voit au contraire des affligés consolés,

des orphelins protégés, des pauvres nourris et vêtus; en est-ce assez pour attirer sur lui, pendant l'éternité dans laquelle il va entrer, un regard favorable de ce dieu bizarre qui, n'ayant rien demandé à l'homme, ne lui doit rien, et regardera peut-être comme une offense que, sans son aveu, on ait osé prétendre à ses bonnes grâces? Dieu sourd et inflexible, qui, pendant six mille ans, a fermé l'oreille aux cris de l'humanité gémissante, comment pourrait-il ne pas repousser la demande d'un salaire qu'il n'a point promis? Puisqu'il a donné le succès aux méchants, aux fourbes, aux imposteurs, aux tyrans, ne sont-ce pas là ses vrais amis? S'il est quelque vertu ignorée qui ait échappé à la séduction ou à l'oppression, n'est-ce pas malgré lui et en dépit des précautions qu'il a prises pour l'empêcher de naître ou pour l'étouffer après sa naissance? Encore une fois, que doit attendre l'homme de bien de ce maître farouche et impitoyable?

Prenez au contraire le chrétien le plus coupable, tout noir de crimes, condamné même par la justice humaine à porter sa tête sur l'échafaud. Si dans ses derniers jours la foi de ses premières années se réveille, s'il prête une oreille docile aux paroles du ministre sacré, il sentira son âme s'attendrir et la douce espérance couler dans son cœur flétri. Il se souviendra avec amour du Dieu crucifié pour lui, de la clémente vierge Marie, l'avocate des pécheurs, la consolatrice des infortunés. Il confessera ses crimes avec une confusion et une douleur qui auront plus de charmes pour lui qu'il n'en trouva jamais dans ses coupables plaisirs. Lorsque le prêtre, étendant la main sur sa tête humiliée, lui dira : Je vous absous de vos crimes, il sentira à l'apaisement de ses remords qu'il est justifié. Alors il se lèvera avec courage, se livrera au bourreau sans résistance, attendrira la foule assemblée par son recueillement et son air serein, et, après avoir une seconde fois embrassé comme un frère celui aux pieds duquel il était naguère prosterné, il montera, lui, le criminel, le meurtrier,

l'horreur du genre humain, il montera sur l'échafaud avec la ferme espérance d'être bientôt reçu dans l'immortelle société des héros de la foi et de la vertu.

Tous les prodiges de miséricorde sont possibles de la part d'un Dieu qui meurt pour racheter des coupables; un champ immense s'ouvrait donc devant nous, lorsque nous avons entrepris de parler du nombre, de la gloire et de la félicité des élus. Mais on ne peut avoir que de sombres pressentiments, on doit s'attendre à tous les maux, sous l'empire du Dieu des philosophes, esprit malfaisant, toujours appliqué à déjouer les efforts de l'homme vers la justice, la vérité et le bonheur, et faisant des plus grandes âmes l'objet préféré de sa cruelle jalousie. Les philosophes veulent sans doute qu'on juge de leur Dieu par ses ouvrages, puisque, d'après eux, il ne se montre pas autrement aux hommes. Eh bien ! la Providence a ordonné les choses de manière qu'avec le christianisme elles forment le tout le plus parfait, le plus harmonieux, le plus admirable ; tandis que, sans la révélation, le genre humain n'est plus qu'un assemblage monstrueux d'êtres infortunés qui ne savent ni d'où ils viennent, ni où ils vont, ni ce qu'ils doivent faire, malheureux dans le présent, destinés peut-être à le devenir davantage dans l'avenir. Pour en venir là, ce n'était pas la peine de bouleverser le monde.

CHAPITRE XVII.

De l'impuissance de la philosophie pour la production du bien et la guérison du mal dans l'ordre spirituel. — Cette impuissance tient à la nature des choses, et elle est sans remède. — Suite.

Le déisme est le plus moral et le moins irréligieux des systèmes philosophiques ; s'il conduit nécessairement aux conséquences que l'on vient de voir, que faut-il penser du scepticisme, de l'athéisme et du panthéisme ?

On parle depuis quelque trente ans de l'éclectisme; mais un mélange de doctrines nuisibles doit, au lieu de bien, donner une moyenne de mal : cela est clair comme le jour, c'est une simple opération d'arithmétique.

Où est d'ailleurs le criterium des éclectiques, pour faire le discernement du vrai et du faux? Qui assignera la part de chaque système dans le nouveau corps de doctrine? L'arbitraire est leur seule loi, et il n'a jamais produit que la division et la ruine.

Si les éclectiques venaient à bout de s'entendre, qu'y gagnerait-on? Un choix d'opinions aura tout juste la puissance d'une opinion nouvelle; c'est-à-dire que lorsque les systèmes anciens seront détrônés par l'éclectisme, il faudra ajouter une déception de plus à l'histoire des vains efforts de la raison vers la vérité, et que l'on aura à la philosophie un peu moins de foi qu'auparavant; car il est sûr que plus les opinions se multiplient, moins chacune a de valeur. Or, qu'est-ce que l'opinion la plus vraisemblable, quand il s'agit de captiver la liberté humaine?

L'assurance des faiseurs de systèmes est, en vérité, quelque chose de merveilleux! Quoi, l'Église peut à peine retenir dans le devoir, par la menace des supplices de l'enfer, un petit nombre de ceux qui reconnaissent son infaillible autorité; et le philosophe qui n'en a point, à qui personne ne croit, pensera être assez fort pour mettre un frein aux passions déchaînées? Quand on compte sur un pareil prodige, on a perdu le droit de se moquer de la crédulité des catholiques.

C'est le faible de tous les systèmes émanés de la raison, ils ne domineront jamais la conscience. La philosophie n'énonce que des opinions; à la religion seule il appartient d'établir des dogmes.

Rousseau est plaisant de vouloir faire descendre du ciel sa prétendue philosophie; il s'écrie, avec un aplomb admi-

rable : « Dieu a tout dit à nos yeux, à notre conscience, à « notre jugement (1). » Eh, messieurs, si Dieu a tout dit, pourquoi êtes-vous si peu d'accord ?

L'avenir, auquel les philosophes nous renvoient toujours, ne sera pas plus heureux que le passé.

Qu'il se présente un nouveau système philosophique dans toutes les conditions de sagesse et de raison qu'on voudra supposer, le premier venu lui barrera le chemin par ce simple raisonnement :

S'il existe une Providence, comment se fait-il qu'elle n'ait pas pourvu plus tôt aux besoins de l'humanité ? Vous venez trop tard, votre doctrine devrait être connue depuis six mille ans. Une destinée sérieuse de l'homme et une si longue abstention de la Providence sont inconciliables.

S'il n'existe pas de Providence, la raison de tous les hommes s'est trompée, pourquoi m'en rapporterais-je à la vôtre? D'ailleurs, si Dieu ne se mêle pas de ce qui se fait dans ce monde, à quoi bon accepter des entraves ?

Je sais bien qu'on croit répondre à tout par la doctrine du progrès, si fort à la mode de nos jours ; mais dès qu'on enlève à la vérité son caractère essentiel d'immutabilité, on ne peut plus parler de foi, de devoir, ni de conscience : s'incliner sérieusement devant un dogme de passage est d'un sot. Établissez que la vérité, mobile comme le temps, vient et s'en va avec lui, vous verrez les inventions les plus contradictoires se multiplier à l'infini, parce que les esprits ardents, las d'attendre la fin du règne de la doctrine en crédit, voudront chacun à leur manière préparer les voies à un évangile nouveau ; mais l'homme de sens, prenant en pitié tant de pauvretés, enveloppera dans un même mépris, avec les systèmes du présent et du passé, tous ceux que doit enfanter l'avenir.

(1) Émile, liv. IV.

Pour rendre l'impuissance des systèmes antichrétiens encore plus manifeste, supposons les espérances des incrédules réalisées, c'est-à-dire, le christianisme anéanti, et le règne de la raison établi sur les ruines de la révélation. Voilà donc convaincue d'erreur une religion dont les prétentions à une origine céleste se fondaient sur des prédictions gardées par les Juifs ses ennemis, sur des miracles attestés par les païens ses persécuteurs, sur le courage et le nombre de ses martyrs, sur le génie et la sainteté de ses grands hommes, sur la force et la durée de son institution, sur les bienfaits dont le genre humain lui est redevable, enfin sur la sublimité de ses dogmes et la sainteté de sa morale. Si les philosophes, après avoir vaincu le christianisme, pouvaient établir leur système d'une manière durable, il leur faudrait un grand nombre de siècles pour l'entourer de preuves comparables à celles de notre religion; et alors encore ils ne mériteraient aucune croyance, puisque eux-mêmes auraient refusé de croire sur des raisons d'une valeur égale. Mais ils ne sauraient s'élever jusque-là, dès l'instant qu'ils se mettent en dehors de l'ordre surnaturel sur lequel repose la puissance de l'enseignement de l'Église catholique. Ils travailleraient éternellement à établir un seul article de foi, sans pouvoir en venir à bout. Où prendront-ils donc leur point d'appui pour forcer l'homme à résister à ses penchants les plus chers, à préférer en toute circonstance le devoir au plaisir et à l'intérêt?

Sous le christianisme, quelques âmes privilégiées échappent à peine au naufrage universel. Le nombre des élus serait bien petit, si l'Église ne possédait pas le pouvoir de réconcilier les coupables avec Dieu. Mais, avec la philosophie, sur quoi se fonderait le pardon du crime, plus nécessaire que jamais? La loi ni l'opinion ne pardonnent point au criminel; la rémission des péchés n'est donc pas une chose aussi simple que l'on pense. Elle se conçoit cependant chez les catho-

liques qui ont un Sauveur mort pour les coupables, au-dessous de lui une avocate, une mère toute-puissante, encore au-dessous une multitude de patrons et de protecteurs, et de plus un tribunal où le criminel doit venir s'accuser lui-même en déplorant son iniquité et en promettant à Dieu de s'en abstenir désormais. Malgré tant de raisons d'espérer que la justice divine se laissera désarmer, l'Église regarde encore la rémission des péchés comme une chose si extraordinaire, qu'elle en fait un des articles fondamentaux de son symbole et l'y place à côté de ses mystères les plus impénétrables. C'est là vraiment comprendre la nature du péché et la manière dont il doit être remis aux hommes. Tout est admirablement ménagé et balancé dans ce système, pour ne point léser les droits de Dieu et ne pas désespérer la faiblesse humaine.

Mais le philosophe se trouve ici entre deux abîmes : il ne peut ni rejeter ni reconnaître la rémission des péchés sans porter à la vertu un coup irrémédiable. En fermant au coupable toute voie de retour à Dieu, il le précipite dès sa première chute dans une carrière de crimes où il ne s'arrêtera plus, ne voyant aucun profit à se priver des joies du vice sans mériter les récompenses de la vertu ; en lui laissant l'assurance du pardon, indépendamment des précautions infinies que l'auteur du christianisme a jugées nécessaires pour prévenir les dangers de l'indulgence, il le pousse au mal d'une manière contraire mais également infaillible, par la certitude de pouvoir cueillir le fruit de l'iniquité sans perdre le prix de la justice. Je ne décide pas lequel de ces deux systèmes est le plus funeste.

Au premier coup d'œil, l'Église semble élargir le cercle des obligations et aggraver le fardeau de l'homme ; il n'en est rien. Ainsi la soumission à une autorité infaillible, loin d'être une surcharge, empêche les esprits de se perdre dans le labyrinthe des opinions humaines ; l'usage des sacrements, l'assistance aux cérémonies du culte, toutes les œuvres de la

piété chrétienne facilitent l'observation de la loi naturelle ; la pratique du jeûne et de l'abstinence est un préservatif contre les attraits toujours séduisants de la volupté. L'Église a fait ses preuves, on peut s'en rapporter à elle comme maîtresse de vertu, elle sait par quels moyens on l'établit et on l'entretient dans les âmes : il ne faut pas se flatter de faire mieux qu'elle. Les protestants et les philosophes, en ruinant le respect de l'autorité dans les esprits, en détruisant le culte extérieur, en abolissant la confession, le jeûne, le célibat religieux, comme les inventions de la superstition et du fanatisme, ont-ils travaillé dans l'intérêt des mœurs, de la justice et de la charité ? Tout le monde peut répondre à cette question.

Tout le monde aussi comprend que la philosophie n'est pas le fait du genre humain : il n'est donné qu'à un petit nombre d'esprits d'élite de raisonner sur l'ensemble des choses, et l'on sait que la maturité de la raison arrive tard et qu'il faut, avant d'y atteindre, traverser les orages de la jeunesse ; de sorte que les passions et les habitudes ayant pris les devants, la philosophie, qui ne peut venir qu'à son heure, trouve toujours la place occupée. Ainsi la plupart des hommes ne philosophent jamais, et les autres commencent à philosopher quand il n'est plus temps.

Mais ceux même qui raisonnent, que sauront-ils jamais sur l'origine et la fin des choses ? Ils feront des conjectures, ils bâtiront des systèmes sur des hypothèses, et, après avoir usé leur vie à scruter les mystères de la création, s'ils veulent être de bonne foi, ils devront dire, comme le plus sage des anciens : « Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien. »

Les philosophes, qui cherchent un milieu entre le christianisme et l'athéisme, se sont engagés dans un défilé sans issue : s'ils dépouillent Dieu de ses attributs, ils tombent dans tous les inconvénients de l'athéisme ; si, comme nous, ils reconnaissent un Dieu bon, saint, juste, dont la provi-

dence gouverne le monde, ils ne viendront jamais à bout d'ajuster les faits à la théorie.

Après cela, où trouver la sanction de la morale? car il en faut une. Si Dieu nous avait imposé des devoirs, il nous aurait notifié ses ordres. Un législateur qui, n'ayant point promulgué son code, punirait la transgression involontaire de ses lois; un Dieu qui exigerait rigoureusement l'observation de ses ordonnances, et qui ne daignerait pas les faire connaître aux intéressés, serait le plus absurde et le plus inique des tyrans. Non, non, il n'est pas digne de l'Être infiniment sage et infiniment bon d'avoir placé l'homme sur la terre pour deviner une énigme, et, lorsqu'il n'a pas su en trouver le mot, de le condamner comme un rebelle.

Une dernière observation va résumer ce chapitre et les deux qui précèdent. Les protestants, en niant l'autorité de l'Église, se sont pour toujours ôté le pouvoir de fonder un corps de société religieuse, à moins d'abjurer leurs propres principes. Les philosophes, en refusant de reconnaître une révélation attestée par des témoignages si nombreux, si authentiques, appuyée sur des preuves qui ont convaincu l'univers, sont obligés de renier les principes les plus clairs, et, pour ainsi dire, la raison même. Par là, s'ils veulent être conséquents, ils se mettent dans l'éternelle impuissance de rien établir scientifiquement, au moins dans l'ordre religieux et moral. Après avoir foulé aux pieds le christianisme, il n'est plus de système qui puisse un moment captiver leur indépendance. Voilà donc l'homme livré, sans contre-poids, sans préservatifs et sans remèdes, à ses seules passions mauvaises et à tous les crimes qui en sont la suite; donc, plus de vertus sur la terre, donc plus de bonheur dans l'autre vie.

CHAPITRE XVIII.

De l'impuissance de la philosophie pour la production du bien et la réparation du mal dans l'ordre temporel.

Les passions sans frein sont la source de tous les maux de la société, et il est bien prouvé que la philosophie est incapable de les réprimer. Le christianisme, au contraire, a montré ce qu'il peut pour le bonheur des hommes : ses ennemis sont obligés de rendre hommage à sa puissance civilisatrice, et de reconnaître l'heureuse révolution sociale dont il a été l'auteur. Mais on espère se passer de lui désormais, et accomplir avec la seule raison les destinées ultérieures de l'humanité.

Les faits ne sont guère d'accord jusqu'à ce jour avec ces hautaines prétentions. Partout où les philosophes ont mis la main au gouvernail, le vaisseau de l'État s'est trouvé en péril, et on a pu juger de l'étendue du mal par celle de leur influence. Pour rétablir l'ordre, il a toujours fallu les éloigner des affaires, ou les forcer de gouverner contrairement à leurs doctrines.

Tous les hommes habiles qui ont gouverné la France depuis soixante ans ont pu se servir de la philosophie irréligieuse comme d'un moyen de détruire ce qui leur faisait obstacle ; une fois arrivés au pouvoir, ils se sont hâtés d'abjurer les principes qui les y avaient portés ; et certes, ils avaient grandement raison, car leurs plus sérieux embarras sont toujours venus de ce qu'ils n'ont pu s'en affranchir complétement ni renier tout à fait leur origine.

Il en sera toujours ainsi, parce que l'essence des choses ne change pas : si les philosophes devaient encore régner sur la France, le mal dont ils seraient les auteurs pourrait, comme par le passé, se mesurer sur leur fidélité aux maximes révolutionnaires, et le bien sur leurs inconséquences.

Cependant, il se trouve des hommes qui osent reprocher au christianisme d'avoir perdu son esprit primitif, lequel, disent-ils, est aujourd'hui représenté par la révolution française.

Il est vrai, la révolution a emprunté quelques-unes de ses maximes à la religion de Jésus-Christ, mais à la manière des écoliers qui gâtent l'idée de leur maître en voulant la corriger.

En effet, les philosophes affirment en paroles la fraternité, et ils la nient dans le dogme qui en est le fondement solide, l'unité de la race humaine en Adam et en Jésus-Christ.

Ils préconisent l'égalité, et ils voudraient détruire une Église qui la pratique depuis dix-huit cents ans; une Église qui adore un pauvre artisan, qui vénère comme ses fondateurs des hommes élevés dans l'exercice d'un dur métier; une Église qui ne daigna jamais s'enquérir si ses papes, ses cardinaux, ses évêques, étaient nobles ou roturiers, qui recrute son sacerdoce dans les rangs du peuple, qui, dans dans ce siècle même, où on l'accuse de s'être éloignée de l'esprit de son auteur, refuse les honneurs du culte public à Louis XVI et les décerne à un mendiant (1).

Qu'est-ce que la liberté d'après les catholiques? Le droit de ne relever que de la vérité et de la justice, et ce droit a été établi dans le monde par le sang de dix millions de martyrs. Qu'est-ce que la liberté d'après les philosophes? Le règne des majorités, c'est-à-dire, de la force et du nombre, et, depuis soixante ans, c'est une imperceptible minorité qui fait et défait les lois et les gouvernements.

Que dirai-je de la communauté des biens, dernier terme des idées révolutionnaires? Elle a paru dans le monde avec l'Évangile, et, pour le bonheur des peuples, elle s'est perpé-

(1) Benoît-Joseph Labre.

tuée par des dons pieux dans nos monastères et nos établissements de charité. Depuis que la philosophie veut la réaliser à sa manière, la société se sent menacée dans ses fondements; car six mois de socialisme seraient la fin du monde.

N'oublions pas la dignité humaine, à laquelle on a si bien pourvu en retirant à l'homme le titre de fils adoptif de Dieu, pour l'échanger contre celui de frère aîné de la bête de somme.

Les institutions ont eu le même sort que les idées : la monarchie élective, la monarchie constitutionnelle, la république, toutes les formes de gouvernement existaient depuis des siècles dans l'Europe catholique, et les peuples vivaient en paix sous les régimes les plus divers; les philosophes, en voulant tout perfectionner, ont tout bouleversé. La crainte et la défiance sont devenues l'état permanent des esprits : le peuple ne se croit pas garanti contre le gouvernement par le vote annuel du budget, et le gouvernement contre le peuple par la force de ses citadelles. On en est venu à vouloir faire gouverner le peuple par lui-même, sans aucune sorte de délégation du pouvoir. Cette folie était réservée au dix-neuvième siècle, et elle descend en droite ligne de Rousseau.

Disons un mot des intérêts. Les espèces en circulation ne représentent qu'une petite fraction des valeurs nécessaires aux transactions commerciales, aux améliorations agricoles et aux entreprises industrielles de l'Europe; il faut presque tout demander au crédit. Mais le crédit, c'est la foi à la conscience, à la probité, à l'honneur; et comment veut-on que l'homme croie à l'homme, quand il aura cessé de croire à Dieu?

Il ne faut pas juger des maux qu'amènerait l'intronisation des doctrines philosophiques par ce que nous voyons aujourd'hui : le siècle est encore chrétien, quoi qu'il en dise; c'est encore le christianisme qui régit la famille et la cité, les

lois et les mœurs restent sous son influence : ceux qui ne croient pas sont retenus par l'exemple de ceux qui croient ; ils sont conduits, à leur insu, par ce je ne sais quoi qui forme l'esprit général d'une société, et dont on ne s'affranchit pas plus que de l'air et de l'accent de sa famille et de son pays. Mais supposez toute croyance religieuse anéantie depuis deux ou trois générations, et tâchez de vous représenter ce que sera devenu le monde.

Avec tout cela, on continuera à nous parler des grands biens dont le peuple français est redevable à la révolution, fille de la philosophie. Sans doute, si la révolution, dont on ne pourra bien juger les résultats que lorsqu'elle sera finie, n'avait eu aucune sorte d'utilité, la Providence ne l'aurait pas permise. Entre autres bienfaits, on ne saurait lui contester celui d'avoir montré le danger des principes philosophiques et la nécessité d'une religion pour le maintien de l'ordre social et politique. Elle était aussi destinée à punir les crimes des rois, des grands et des peuples, à balayer une société vieillie dans le vice, et, de cette manière, à préparer le terrain pour les institutions de l'avenir. Mais c'était là une œuvre de bourreau dont le christianisme n'avait pas à se mêler.

La révolution a su détruire, elle s'est montrée incapable de fonder. A l'égard des principes qu'elle se glorifie d'avoir mis en honneur, on peut la défier d'indiquer un seul sentiment, une seule pensée véritablement utiles à l'humanité qui ne soient pas dans l'Église. On l'a dit avec raison : tout ce que peut faire la philosophie, la religion le fait encore mieux, et tout ce que fait la religion, la philosophie n'est pas capable de le faire ; elle ne peut pas même donner un fondement solide aux notions du droit et du devoir, sans lesquels il n'y a point de société.

D'après les idées chrétiennes, Dieu est l'auteur et le conservateur de l'ordre social ; il veut qu'on respecte le pouvoir

légitimement établi, sous quelque forme qu'il s'exerce; il ordonne la soumission aux lois émanées de l'autorité constituée: voilà le fondement du droit et l'origine du devoir. Mais sous l'empire d'une philosophie qui rejette toute révélation, la société doit être regardée comme l'œuvre de l'homme. Or, l'homme, n'ayant aucun droit sur ma liberté, n'a pu la soumettre à des obligations que je n'ai pas acceptées. La société, telle que je la vois, est constituée de manière à réserver la grosse part à un petit nombre de forts et d'habiles; le plus grand nombre, celui des faibles et des incapables, obtient à peine la liberté de recueillir à genoux les miettes qui tombent de la table des privilégiés. Ce sont eux qui font les lois, et ils les font dans leur intérêt; pourquoi me soumettrais-je à un ordre social qui est pour moi le désordre souverain? Il y a eu, dit-on, un contrat entre les gouvernants et les gouvernés, je n'en sais rien; mais dans tous les cas, ce contrat ne m'oblige point, puisque je ne l'ai pas signé. D'autres ont pu renoncer à leur liberté, c'était leur bien, ils étaient maîtres d'en disposer; mais personne au monde n'avait le droit d'engager la mienne. Les lois sont lois pour ceux qui veulent les reconnaître, elles ne sont rien pour qui sait s'en affranchir. Les rois, les magistrats, n'ont d'autre titre que la force, ou plutôt l'imbécillité de leurs esclaves, qui ne savent pas même se compter, et qui tremblent devant quelques hommes comme un vil troupeau. Voilà le langage des passions; le chrétien y trouvera facilement une réponse, la philosophie la chercherait vainement. Non, où Dieu n'est pas, il ne saurait exister ni droit d'ordonner, ni devoir de se soumettre.

Le christianisme a fait un bien immense à l'humanité, en dominant puissamment la conscience des peuples, en établissant l'unité de la foi, en mettant en honneur la chasteté, la patience, la charité, l'abnégation de soi, le dévouement aux autres hommes, vertus éminemment sociales. La phi-

losophie, par un système contraire, a préconisé la liberté de penser, fait du plaisir la fin de l'homme, et donné l'intérêt pour fondement à la morale. Mais tout le monde voit où pourraient conduire de semblables doctrines; les philosophes eux-mêmes ne s'en dissimulent pas les dangers, et ils sont les premiers à dire que la religion est nécessaire pour les femmes et pour le peuple. Dans cette pensée, ne voulant pas d'une doctrine assez forte pour les dominer eux-mêmes, ils ont fait depuis cinquante ans des efforts extraordinaires pour remplacer la vraie foi par quelque chose qui pût imposer le respect de la loi aux classes inférieures. De là sont venus l'Église constitutionnelle, le culte de l'Être suprême, la théophilanthropie, le saint-simonisme et d'autres systèmes encore. Cependant, lassés de vaines tentatives ou convaincus de leur impuissance, les habiles ont accepté le catholicisme comme instrument de règne, dans l'espoir sans doute de le protestantiser peu à peu ou de l'affaiblir progressivement jusqu'au jour de l'avénement d'un évangile nouveau.

Si les philosophes étaient désintéressés dans la question, ils ne se contenteraient pas d'avouer que la religion est nécessaire au peuple; ils ajouteraient qu'elle l'est encore davantage aux puissants, pour les empêcher d'abuser de leur pouvoir, et de donner à la multitude des exemples d'immoralité, toujours trop fidèlement suivis parmi nous.

Lorsque le peuple ne croira plus à rien, les institutions les plus sages seront impuissantes à maintenir l'ordre social; car à quoi servent les meilleures lois, lorsque les mœurs sont mauvaises? L'emploi de la force sera aussi une faible ressource. Jusqu'à présent l'action du gouvernement a suffi à la répression des ennemis de la loi, parce qu'ils sont en minorité dans la nation; mais quand il sera bien établi que l'homme n'a rien à espérer ni à craindre au delà de cette vie, que la conscience et l'honneur, le vice et la vertu, sont des mots vides de sens, qu'il faut se hâter d'être heureux dans

le moment présent, de peur de ne l'être jamais, mon Dieu, quelle guerre effroyable! Je vois mille affamés se disputant la même proie. Dans ce pêle-mêle horrible, où le plus fort devra passer sur le corps du plus faible pour se frayer un chemin, que deviendront les enfants, les vieillards, les femmes, le pauvre peuple? Emploiera-t-on une moitié du genre humain à surveiller l'autre? Mais qui surveillera les surveillants? Pour mieux dire, qui calmera les tempêtes populaires? Quelle main assez ferme tiendra les rênes d'une multitude toujours prête à se révolter? Il n'y a pas de puissance, sous le soleil, capable de résister à tout un peuple déchaîné.

Ne nous y trompons pas, le monde n'est pas constitué pour rendre l'homme heureux dès cette vie. Il est écrit : « La terre est maudite à cause de votre désobéissance. Elle « vous produira des ronces et des épines, et vous mangerez « votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous « rentriez dans la poussière d'où vous avez été tiré (1). » Tous les efforts de l'homme ne sauraient changer les lois établies, ni prévaloir contre l'institution de la Providence. A l'aide d'un travail opiniâtre, la terre produit assez pour nos besoins; mais il n'en est pas de l'homme comme de l'animal, il n'est point satisfait dès qu'il est repu. Nos trois grandes passions, source de toutes les autres, sont l'orgueil, l'ambition, la volupté, et ces passions sont insatiables. « L'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre, » a dit le sage (2); c'est une parole fondée sur une profonde connaissance de l'homme et des choses de la vie. Le monde n'avait ni assez de gloire ni assez de puissance pour le cœur du seul Alexandre; il n'est pas de voluptueux qui ne demande à ses sens plus qu'ils ne peuvent lui donner, et à la

(1) Genèse, ch. 3.
(2) Ecclés., ch. 1, v. 8.

société plus que ne le permet le respect des droits de tous. Exciter les passions est donc fatal au bonheur ; pour être heureux, il faut les retenir dans les limites de l'ordre et du devoir. « Cherchez d'abord, dit Jésus-Christ, le royaume de « Dieu et sa justice, et les autres biens vous seront donnés « par surcroît (1). » « La piété, dit saint Paul, est utile à « tout; elle a les promesses de la vie présente et de la vie « future (2). » C'est une des vérités les mieux établies dans l'Écriture et les plus authentiquement confirmées par l'expérience.

Le grand mal des hommes de notre temps vient de ce que nul ne veut rester à sa place ni se contenter de la part que la Providence lui a faite. On risque tout pour s'élever, on essaye de forcer les destinées, de lutter contre l'immuable nature des choses. Il n'y a qu'une première place ! tout le monde y aspire. Les fous, les sages, les grands, le peuple sont atteints du même mal ; tous, comme César, veulent primer pour le moins dans leur village, s'ils ne le peuvent sur un théâtre éclatant. Oh ! que l'Évangile a bien pourvu à l'établissement de la paix, de la justice, de la charité sur la terre et au bonheur du genre humain, lorsqu'il a dit : « Si « quelqu'un veut devenir le premier, qu'il se mette au der- « nier rang, et qu'il se fasse le serviteur de tous (3). » Il y a dans ce seul mot de Jésus-Christ plus de science religieuse, politique et sociale, une théorie plus profonde, plus vraie de la félicité publique et privée, que dans tous les livres des philosophes.

Le vrai chrétien a un sentiment profond de l'ordre universel, il trouve un bonheur ineffable à s'immoler à cet ordre et à la gloire de celui qui en est l'auteur. « J'aimerais mieux, » disait une âme sublime dont je ne puis transcrire ici les pa-

(1) S. Matth., ch. 6, v. 33.
(2) 1 Timoth., ch. 4, v. 8.
(3) S. Marc, ch. 9, v. 33.

roles sans sentir couler de mes yeux les larmes de l'admiration, « j'aimerais mieux être un ver de terre par la volonté « de Dieu qu'un séraphin par la mienne. » Avec de telles maximes, avec de tels sentiments, qui ne sont pas un vain langage, car le christianisme agit toujours plus qu'il ne parle, on peut changer la face du monde et transformer l'humanité. Mais c'est là le fruit de la grâce de Jésus-Christ, la nature ne produit rien de semblable.

Il existe dans le cœur humain un besoin de dominer et de faire sentir son pouvoir qui se révèle à toutes les pages de l'histoire; des penchants, dont la prostitution, la polygamie, le culte infâme de certaines divinités du paganisme sont les indices irrécusables; un instinct de cruauté, manifesté par des vengeances atroces, des guerres d'extermination, l'amour des spectacles sanglants, et, faut-il le dire? par l'anthropophagie. Quelle digue la philosophie peut-elle opposer à ces passions hideuses? On ne fait rien bien sans dévouement; où prendre dans des doctrines de néant les sentiments élevés qui sont l'âme des généreux sacrifices? Dans une société incrédule, qui aura soin des enfants, des faibles, des malades? qui pleurera avec ceux qui pleurent? qui voudra s'exposer à la haine des puissants pour défendre les opprimés? Chacun pour soi, est déjà la maxime en crédit; que serait-ce si la philosophie régnait seule sur la terre? Encore une fois, ce n'est pas tout d'imaginer des systèmes; le plus difficile est de les appliquer. Donnez-moi un point d'appui, disait un ancien, et je remuerai le ciel et la terre; donnez-moi une autre nature humaine, dirai-je aux philosophes, et alors il deviendra possible de réaliser vos utopies. Tant que l'homme restera ce qu'il est, le christianisme seul saura le rendre heureux, parce que seul il peut le convertir à la charité.

CHAPITRE XIX.

Réponse à quelques objections.

Le christianisme, disent nos adversaires, marche au rebours de l'humanité : il est l'ennemi de la liberté et du progrès, et se montre en tout opposé à l'esprit moderne; il a donc tort de prétendre à le diriger, et sa domination ne peut amener que des conflits et des déchirements.

Mais d'abord, qu'est-ce que l'esprit moderne?

Dans son origine, c'est Luther et Voltaire : Luther, ou la libre interprétation, qui suppose que le Fils de Dieu, venu sur la terre pour guérir les plaies de l'humanité, a cru remplir sa mission en nous laissant un livre écrit dans une langue inconnue de la plupart des hommes, et où tous cependant, même ceux qui ne savent pas lire, doivent chercher et trouver la vérité, sous peine de damnation; Voltaire, ou la raison souveraine, qui enseigne que Dieu nous a jetés sur la terre pour y devenir ce que nous pourrions et y faire ce que nous voudrions, puisque, après nous avoir donné l'être dans des conditions d'ignorance et d'impuissance absolues, il ne daigne plus s'occuper de nous.

N'est-il pas vrai que le descendant direct et légitime de ces hommes, en tirant les conséquences de leurs principes, a eu raison de dire : Dieu, c'est le mal; l'anarchie est le beau idéal et le dernier terme du progrès?

Dans son état présent, l'esprit moderne est le panthéisme, la révolution et le socialisme : le panthéisme, qui fait de l'homme tout à la fois l'égal de son Dieu et de son chien, c'est-à-dire qui le livre à tous les délires de l'orgueil et à toutes les brutalités du sensualisme; la révolution, qui a mis la France et l'Europe dans le bel état où nous les voyons; le socialisme, qui fait peur à la révolution elle-même. Non,

sans doute, l'Église de Jésus-Christ n'est point favorable à tout cela.

Reprenons. Le christianisme marche au rebours de l'humanité. Cela est vrai; car, naturellement, l'humanité décline et le christianisme grandit; les opinions humaines changent, la doctrine chrétienne est immuable; les passions sont le ressort qui fait mouvoir le genre humain, la religion du Fils de Dieu les combat de toute sa puissance : le siècle préconise l'opulence, la gloire, la volupté; l'Église prèche l'humilité, la pauvreté, la pénitence. Mais l'humanité se fait du mal en marchant dans son sens, le christianisme lui fait du bien en la poussant dans un sens contraire : en un mot, notre religion est utile et nécessaire précisément parce qu'elle marche au rebours de l'humanité.

Mais la liberté et le progrès?

Plaisante liberté, merveilleux progrès, qui met l'homme sous le joug de l'homme! car les différentes sectes philosophiques proclament toutes, ou la souveraineté du parlement, ou la souveraineté de la nation, ou la souveraineté de la raison, ou la souveraineté du but, toujours la souveraineté de l'homme. Le catholique, au contraire, ne reconnaît d'autre maître que Dieu. Si la plus grande autorité qu'il soit possible de concevoir sur la terre osait donner un ordre contraire à la loi divine, tout chrétien ne devrait opposer à ses sommations les plus menaçantes qu'une réponse et qu'un cri : La mort plutôt que l'apostasie!

Tout ce qui n'est point nécessaire à l'ordre est dû à la liberté, ni plus ni moins; donc, plus les citoyens sont vertueux, plus ils ont le droit d'être libres, et réciproquement. Notre sainte religion est donc éminemment favorable à l'affranchissement des peuples! Mais admirons l'intelligence des philosophes qui, pour préparer les hommes à la liberté, commencent par leur enseigner que Dieu ne se soucie point de ce qui se fait sur la terre!

Assez de raisonnements, et que l'histoire soit notre juge. C'est un fait éclatant comme la lumière du soleil, que les catholiques seuls, également forts contre la violence, la ruse et la séduction, ont conservé leur foi intacte, et que dix-huit siècles de luttes n'ont pu les contraindre à retrancher un iota de leur symbole, pendant que les sectes séparées, incapables de consistance par elles-mêmes, pour ne pas mourir dans les convulsions de l'anarchie, se sont toujours vues forcées de mettre leur doctrine à la merci de l'autorité civile. Les philosophes ont fait pis. Quand je me rappelle leur histoire, je m'étonne qu'ils aient le front de prononcer encore le nom de la liberté, qui, dans leur pensée et dans leurs actes, n'a jamais été autre chose que l'asservissement ou le supplice de leurs adversaires. Lorsqu'ils étaient encore obligés de dissimuler leurs projets, les philosophes ont poussé de toute leur puissance à la destruction des jésuites ; devenus maîtres par la révolution, ils ont fait couler à flots le sang des catholiques ; sous Napoléon, après s'être opposés autant qu'ils l'osaient au rétablissement du culte, ils ont applaudi à la captivité du pape ; pendant la Restauration, ils n'ont cessé de demander des entraves pour ceux qu'ils nommaient les ultramontains et le parti prêtre ; sous la royauté de Juillet, nous les avons vus se coaliser contre la liberté d'enseignement, si solennellement promise dans un moment où l'on avait oublié qu'elle pouvait être utile aux catholiques. O éternels parleurs de liberté, qui ne la connaîtrait que par vous la détesterait comme une imposture exécrable !

Nous sommes condamnés à voir des choses bien extraordinaires, il faut en convenir. La philosophie consiste à reconnaître la raison comme le seul juge en matière de doctrine; le protestantisme, à ne s'en rapporter qu'à soi dans l'interprétation de l'Écriture; le schisme et l'hérésie en général, à se choisir à soi-même un chef et un symbole : il est donc clair que les philosophes n'ont pas le droit de contester au chré-

tien celui d'en croire sa raison, lorsqu'elle lui apprend qu'il existe un Dieu; que ce Dieu n'a pu laisser l'homme sans religion; que de toutes les religions existant sur la terre celle du Christ porte seule les caractères de la vérité; il est clair que les protestants, pour être fidèles au principe fondamental de leur secte, sont obligés de trouver bon que le catholique voie manifestement établies dans l'Écriture la primauté du pape et l'autorité infaillible de l'Église; que le schismatique et l'hérétique ne peuvent se dispenser de nous laisser, pour le moins, la liberté qu'ils prennent pour eux-mêmes. Les catholiques seuls seraient les plus inconséquents et les plus imprudents des hommes, s'ils ne s'opposaient de toute leur puissance à la diffusion de l'erreur; car ils savent qu'ils possèdent la vérité absolue, et une expérience qui date de la fondation de leur Église leur a appris que les dissidents ne demandent la liberté que pour opprimer celle des fidèles. Voici cependant ce qui est arrivé :

Les catholiques n'ont jamais eu recours à la force pour empêcher l'exercice des religions anciennement établies ; envoyés comme des brebis au milieu des loups, les hommes apostoliques des premiers siècles n'ont employé, pour convertir les Juifs, les Grecs, les Barbares, que les seuls moyens de la persuasion, donnant ainsi aux âges suivants un exemple toujours fidèlement suivi dans l'Église, dont toutes les grandes conquêtes ont été le fruit du zèle, de la douceur, de la patience, de la charité de ses ministres. La croix a été plantée dans toutes les contrées de l'Europe et de l'Amérique, dans la plupart de celles de l'Asie, de l'Afrique et de l'Océanie ; partout les prédicateurs de l'Évangile ont arrosé de leur sang les terres infidèles qu'ils venaient cultiver, nulle part on ne peut leur reprocher d'avoir versé celui des peuples pour les assujettir à la foi.

Les sectaires de tous les temps, et les philosophes plus que les autres, ont procédé d'une manière bien différente.

Ils ne sont arrivés à être quelque chose que comme les brouillons et les factieux, c'est-à-dire par des conspirations et des séditions, et, quoique toujours en minorité, à peine maîtres du pouvoir ils n'ont jamais manqué d'en user pour faire violence à la foi des masses et détruire ce qui était avant eux. Il ne faut point s'en étonner, cela tient à la nature des choses. Pendant que l'Église, qui est sûre de ses destinées, travaille doucement à changer les idées et les mœurs, et met des siècles à détruire des abus invétérés, les sectaires et les philosophes, comme des parvenus qui ont peur d'être dépossédés avant d'avoir fini leur œuvre, se hâtent de faire servir une puissance éphémère à renverser les institutions les plus vénérables quand elles contrarient leurs projets.

Il est vrai que le christianisme, une fois établi dans une contrée et devenu la religion nationale d'un peuple, a employé la force contre les ennemis qui s'attaquaient à ses dogmes, à sa morale, à sa discipline ou à sa hiérarchie ; mais il le devait. Les chefs d'une société constituée manqueraient à leurs obligations les plus sacrées, si, sous prétexte de respecter la liberté absolue des opinions, qui n'existe et n'existera jamais nulle part, ils permettaient au premier venu de mettre en péril les intérêts qu'ils sont chargés de défendre. Toute société a le droit et le devoir de pourvoir à sa conservation par tous les moyens possibles, pourvu qu'ils ne soient pas injustes.

Les philosophes, qui ne croient qu'à une vérité relative, changeant avec les siècles, devraient, pour être conséquents, accorder la liberté d'opinion la plus illimitée. Mais, outre qu'ils ne l'ont jamais fait, le voulussent-ils, nous croyons, pour leur honneur, qu'ils se montreraient inconséquents plus d'une fois. Si une tribu d'Indiens venait s'établir au milieu de nous, permettrait-on aux veuves de se brûler sur le bûcher de leurs maris, aux croyants zélés de se faire écraser sous les roues du char de leur idole ? Souffrirait-on que

de nouveaux idolâtres immolassent au milieu de nos villes des victimes humaines, ou y célébrassent les abominables mystères de la Mère des dieux ? Non, non, on ne le souffrirait pas. Lors donc que les philosophes seront les maîtres, ils jugeront à leur point de vue des raisons qui peuvent motiver la limitation de la liberté ; je ne vois pas pourquoi on refuserait à la société catholique un droit que ne manquerait pas de s'arroger une nation de philosophes.

Mais, dira-t-on, c'est l'oppression et la guerre que vous proclamez, et ne voyez-vous pas, imprudents, que le courant des idées nouvelles a acquis une force irrésistible, et qu'au premier jour vous pouvez être entraînés et engloutis ?

Philosophes, qui ne parlez de tolérance que lorsque vous n'êtes pas les plus forts, nous vous connaissons depuis longtemps : vous vous êtes nommés successivement paganisme, hérésie, schisme, protestantisme, philosophie, aujourd'hui vous avez nom révolution et socialisme ; mais c'est toujours le même esprit sous des enseignes diverses, et une longue expérience nous a appris ce que vous savez faire du pouvoir quand vous le possédez. Vos progrès ne nous effrayent ni ne nous humilient : nous comptons sur la promesse de Dieu, qui ne laissera pas les portes de l'enfer prévaloir contre son Église, et nous n'ignorons pas qu'un cœur pervers peut faire plus de mal que cent hommes de bien ne sont capables d'en empêcher, parce que la corruption de la nature humaine est un des enseignements de notre religion.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de la tolérance civile, et n'avons rien dit, ni ne dirons rien de la tolérance doctrinale, qui est simplement impossible, par la raison que les plus habiles gens du monde ne feront jamais qu'il puisse exister un traité d'alliance entre le oui et le non.

On conviendra du moins, ajoutent les philosophes, qu'il est une liberté honnête et utile ; cependant le pape s'obstine à refuser à ses sujets des institutions libérales.

Oui, comme on en refusera toujours au clergé et à l'armée, parce que, dans l'intérêt de l'Église et de l'État, le prêtre et le soldat doivent être assujettis à une discipline plus sévère que le reste des citoyens. Or, de même qu'il faut des corps spéciaux dans une nation, un peuple spécial est nécessaire dans l'univers pour assurer l'indépendance du chef des pasteurs, qui ne peut gouverner l'Église qu'en conservant sa liberté d'action. Dieu n'a point donné l'autorité doctrinale aux bourgeois de Rome, à qui nous ne devons pas plus de soumission qu'aux habitants de Constantinople ; le pape seul a reçu d'en haut le droit de commander dans les choses de la religion ; mais s'il cessait d'être libre, le devoir d'obéir cesserait en même temps. C'est pourquoi si une insurrection victorieuse plaçait de nouveau le successeur de saint Pierre dans une position subordonnée, les catholiques devraient s'armer encore une fois pour aller lui rendre le plein exercice de son autorité indépendante. Du reste, que les Romains ne se plaignent pas ; ils possèdent le plus paternel des gouvernements, et leur ville gagne beaucoup plus qu'elle ne perd à être la capitale du monde catholique.

On se retourne d'un autre côté, et l'on dit : Une preuve sans réplique que la religion catholique n'est pas aussi nécessaire au progrès qu'on le suppose, c'est que les Grecs et les Romains égalent pour le moins les nations chrétiennes, et que, dans les temps modernes, les peuples restés fidèles aux anciennes croyances sont dans un état visible de dépérissement, tandis que la France incrédule et l'Angleterre protestante voient croître tous les jours leur prospérité.

Un mot sur les anciens suffira pour qui sait ne pas confondre le développement des arts avec le progrès social.

Quelques milliers d'hommes servis par des millions d'esclaves, la plus faible moitié du genre humain asservie et dégradée, l'enfant livré à la merci du chef de la famille, un peuple, maître de tous les autres, faisant servir l'univers à

ses barbares plaisirs ; voilà à quoi se réduit la civilisation antique. Nous ne craignons pas d'affirmer qu'on trouve dans le moyen âge, tant décrié par nos philosophes, plus de liberté et d'égalité, plus de vraie science philosophique et sociale, plus de respect du droit, qu'on n'en vit jamais à Athènes et à Rome dans les plus beaux siècles de leur histoire.

La réponse à l'égard des peuples modernes est encore plus facile. On aura beau faire, on n'imposera point silence à l'histoire, qui atteste que l'Église a fait les peuples de l'Europe ce qu'ils sont, et que sa seule influence les a sauvés, par des moyens contraires, et de la barbarie du nord et de celle du midi.

Les républiques d'Italie, l'Espagne et le Portugal ont joué un assez beau rôle dans le monde, et c'était le temps où la foi y dominait plus puissamment les âmes. Si depuis lors ces États ont décliné ou disparu, comme toutes les choses humaines, est-ce la faute du christianisme? N'est-il pas évident, au contraire, que l'Espagne n'a défendu son indépendance contre Napoléon que par l'énergie des anciennes croyances?

La civilisation et la puissance des nations modernes tiennent à l'invention de la boussole, du télescope, de la poudre à canon, de l'imprimerie, et à la découverte des deux Indes; nos progrès dans les lettres, les sciences et les arts sont dus aux siècles de Léon X et de Louis XIV. Quelle est la part de la philosophie ou de l'hérésie dans tout cela?

Les comptes de la France avec la philosophie sont faciles à régler : la religion avait fait des tribus anthropophages du Paraguay un peuple civilisé ; si Dieu n'y met ordre, de la nation la plus polie de l'univers la philosophie aura bientôt fait un peuple sauvage.

La prospérité de l'Angleterre ressemble à celle des nations païennes : d'une part, une classe regorgeant de richesses ; de l'autre, la masse de la nation mourant de faim.

Ne dirait-on pas, à entendre nos adversaires, que le mépris de toute religion peut seul expliquer la grandeur d'une nation brave, entreprenante, ingénieuse, qui a vu à sa tête des hommes tels que Henri IV, Richelieu, Louis XIV, Napoléon; que la révolte contre le pape était nécessaire à l'Angleterre pour vaincre à Bleinheim, à Trafalgar, à Waterloo; que les inventions de l'industrie devenaient impossibles dès l'instant que l'interprétation de l'Écriture était enlevée aux particuliers, et qu'il fallait être protestant pour trouver la machine à filer le coton? Si la réforme ne rappelait que les débauches cruelles d'Henri VIII, la lâcheté de ses sujets, toujours prêts à changer de religion à un signe du maître, les cruautés d'Élisabeth, la mort de Charles Ier, le long martyre de l'Irlande, sans parler des sectes les plus absurdes multipliées à l'infini; si la philosophie, avec ses mille systèmes contradictoires, avec ses inventions burlesques qui seront la risée de l'avenir, ne se rattachait qu'au souvenir de Marat, de Robespierre, de tous les égorgeurs de la révolution française, la postérité détournerait ses regards avec dégoût, et les deux luttes les plus fécondes en résultats que le christianisme ait soutenues seraient perdues pour nos neveux. Mais la Providence a uni l'histoire du protestantisme et de la philosophie à celle des deux plus grandes nations de la terre, parvenues à l'apogée de la puissance, de la civilisation et de la gloire, afin que les expériences des trois derniers siècles ne s'effacent jamais de la mémoire des hommes. En attendant, l'Angleterre prépare les voies à l'Évangile par l'immense développement de son commerce, et la France, en prêchant d'exemple et de parole la tolérance universelle, fait tomber peu à peu les haines de religion, le plus grand des obstacles qui s'opposent à la conversion des peuples.

LIVRE SECOND.

De la nécessité du mal.

CHAPITRE I.

Comment le mal est nécessaire. — Objections de Bayle.

Dieu permet le mal pour un plus grand bien, disions-nous au commencement du livre précédent, et nous avons montré qu'en effet le bien l'emporte sur le mal; mais existe-t-il une liaison nécessaire entre l'un et l'autre? le premier a-t-il tellement sa raison d'être dans le second, qu'en détruisant celui-ci on anéantisse celui-là? En un mot, le mal est-il nécessaire à la production du plus grand bien, et Dieu ne pouvait-il autrement donner à notre monde la perfection qui le distingue? Oui, sans doute, et il faut bien qu'il en soit ainsi, car on ne comprendrait plus la Providence, si, pouvant réaliser les mêmes avantages sans mélange d'inconvénients, elle avait préféré un plan qui donne lieu à tant de crimes et de malheurs.

Voilà le nœud de la question. On voit d'un coup d'œil que Dieu n'a pu faire un monde où il y aurait plus de mal que de bien; mais il paraît absurde de soutenir que la sagesse infinie n'a eu pour arriver au plus grand bien d'autre moyen que le mal. C'est pourtant ce que nous avons à démontrer dans ce second livre.

Mais quoi! peut-on soutenir sérieusement qu'un monde où triomphent le crime et la douleur soit préférable à celui

d'où la souffrance et l'iniquité seraient bannies? Oui, assurément; et j'ajoute que cette vérité, si extraordinaire en apparence, ne choque pas les idées reçues autant qu'on l'imagine. Qu'il me soit permis de le prouver par un exemple.

Les jardins de Versailles sont une des plus brillantes créations de la puissance et du génie : l'art a épuisé ses ressources pour y multiplier les ombrages, les eaux jaillissantes, les tapis de verdure, les grottes, les bassins ornés de statues, les palais enchantés; il n'existe rien d'aussi merveilleux dans l'univers. Cependant la simple nature est plus belle encore; sa majesté sévère remue le cœur et saisit l'imagination d'une bien plus puissante manière. L'homme est fait pour la lutte et le danger, il éprouve un fier plaisir à être témoin du choc des éléments, à entendre le mugissement de la tempête, à contempler de magnifiques horreurs. Le monde est beau de ses contrastes : avec ses riants paysages, ses fraîches vallées, ses courants d'eaux paisibles, avec ses vergers, ses vignes, ses prairies, il ne serait que gracieux et élégant; avec ses montagnes, ses torrents, ses précipices, il est sublime.

Saint Augustin, qui a tout vu, avait bien compris cette vérité, et il a su en faire l'application au monde moral. Selon ce grand docteur (1), Dieu n'aurait créé aucun ange, ni aucun homme, si, en prévoyant leurs péchés, il n'avait connu aussi comment il pouvait les faire servir à l'avantage des bons et à la perfection de son ouvrage. La malice et le châtiment des coupables relève, embellit, fait éclater davantage la sainteté et le bonheur des justes; le péché devient l'occasion des plus grands prodiges de la sagesse et de la bonté de Dieu. Ainsi la perfection d'un poëme naît de la diversité des caractères, de la lutte des passions, des rivalités de gloire et d'ambition, des scènes variées du combat et de la victoire,

(1) *Cité de Dieu*, l. 11, ch. 18.

de la haine et de l'amitié, de l'amour et de la vengeance; ainsi le simple langage emprunte toutes ses beautés aux nuances, aux contrastes, aux oppositions des paroles, des pensées, des sentiments. Ces contrastes se retrouvent dans l'homme, dans la famille, dans la nation, dans le genre humain, dans l'histoire, dans l'univers; c'est la poésie et l'éloquence, non des paroles, mais des choses, que Dieu, source première du beau et du vrai, se plaît à faire éclater dans toutes ses œuvres. L'Écriture nous l'enseigne en termes formels : « Le bien est contraire au mal, la vie à la mort et « le pécheur à l'homme juste. Considérez toutes les œuvres « du Très-Haut, vous les trouverez toujours deux à deux, et « l'une opposée à l'autre (1). »

Si les philosophes ne veulent pas s'en rapporter à l'Écriture et aux saints pères, ils en croiront peut-être mieux les poëtes. Écoutons Virgile, reconnaissant une sage institution de la Providence dans les peines attachées aux travaux champêtres :

....Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit,....
....curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.
(*Géorg.*, liv. Ier.)

On peut généraliser la réflexion du poëte; on la trouvera également juste en l'appliquant à tous les travaux et à toutes les douleurs de la vie.

Molière n'a pas moins raison lorsqu'il fait dire au personnage le plus sensé de la plus grave de ses pièces :

Tous ces défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles.
(*Le Misanthrope*, acte V.)

(1) Ecclésiastique, ch. 33, v. 15.

On ne démontre pas que la nécessité est l'inventrice des arts et que la vertu se forme à l'école du malheur, ce sont des axiomes de l'expérience et du sens commun. On sait aussi que la paix, la sécurité et le repos amollissent l'âme, et que le travail et le danger doublent son énergie. C'est ainsi que sous un ciel rigoureux, dans un pays de torrents et de montagnes, se forment d'indomptables courages; tandis que, dans des climats plus doux, au milieu de l'abondance et des délices d'une nature riche et féconde, les âmes s'énervent avec le corps. Les fiers Cantabres, aussi rudes, aussi âpres que leur pays, se soumirent les derniers à la puissance romaine, et ne subirent point le joug des Arabes; les Indiens sont toujours devenus la proie du premier conquérant qui a voulu se donner la facile gloire de les subjuguer. On n'ouvre point l'histoire sans y trouver quelque enseignement de ce genre.

Ce que les hommes admirent le plus, le dévouement et le sacrifice, est inséparable de l'idée de souffrance, de privation ou de mort. C'est Brutus immolant sa famille à la liberté de Rome, c'est la mère lacédémonienne pleurant son fils revenu sain et sauf des champs de bataille, c'est le soldat versant son sang pour la patrie, c'est le martyr de l'honneur, de la vertu, de la religion.

Si le monde de la lutte est par excellence le théâtre de la vertu, il est aussi celui des surprises, des émotions, de la joie vive, du bonheur enivrant, parce qu'il se compose d'oppositions et de contrastes, sans lesquels les êtres créés, loin de jouir de leurs avantages, ne seraient pas même capables de les apprécier, faute de terme de comparaison. La maladie fait le prix de la santé, la pauvreté de l'abondance, et le danger de la sécurité.

Il demeure donc établi qu'en affirmant la nécessité du mal comme condition du plus grand bien, nous ne défendons point un paradoxe; mais il faut s'élever à des considérations

d'un ordre supérieur, et envisager l'ensemble des choses du point de vue de la foi.

Dieu a voulu faire une œuvre digne de lui, et digne aussi de l'admiration et de la reconnaissance éternelles de ses élus. Ce grand ouvrage devait être également étonnant par le fond, la forme et les moyens ; simple et profond, un et divers ; expression sublime des attributs divins, et répondant à tous les instincts de l'âme, à tous les rêves de l'imagination, à toutes les pensées de l'esprit, à tous les sentiments du cœur de l'homme. Mais il n'était pas possible de réaliser cette pensée sans la liberté, et une liberté effective, avec ses écarts et ses périls ; car la première condition du grand et du beau, c'est le sérieux et le vrai.

La liberté une fois admise, on ne saurait échapper au mal moral ou au péché, qui en est la conséquence immédiate.

La Providence, afin de nous aider à accomplir nos destinées, nous a donné un sentiment profond de nos misères présentes et du bonheur à venir. Tout ce qui est fini nous déplaît, nous pèse, nous ennuie. Dieu aurait moins bien fait, si nous pouvions nous suffire et trouver ici-bas de quoi remplir notre cœur. C'est ce qu'on peut appeler le mal métaphysique.

Le mal physique fait soupirer après une meilleure vie et nous dispose à céder à l'influence de la grâce ; préservatif et remède en même temps, il nous éloigne du péché et nous aide à l'expier. Ce système se défend par lui-même ; il nous suffira de le développer pour répondre aux attaques dont il est l'objet.

A la vérité, le mal physique n'est pas seulement un remède, il est aussi un châtiment, et c'est sur quoi l'on ne veut pas se rendre, parce qu'on ne comprend pas, dit-on, que Dieu puisse punir selon leurs mérites les coupables endurcis, lui qui est leur créateur et leur père. Oui, Dieu est le père des réprouvés, mais il est aussi législateur, juge,

monarque, Dieu, et il doit régler son action en conséquence de ses différents titres. L'homme lui-même n'est-il pas obligé de concilier ses différents devoirs, et de les subordonner les uns aux autres selon leur importance relative? Son titre de père le dispense-t-il de ce qui lui est commandé par sa qualité de citoyen et de sujet de Dieu?

Le suprême ordonnateur des choses a eu des raisons d'une importance souveraine pour permettre le péché; s'ensuit-il qu'il doive le laisser impuni? Peut-il, sans cesser d'être juste, d'être saint, c'est-à-dire sans cesser d'être Dieu, traiter de la même manière les bons et les méchants? Le peut-il même sans cesser d'être bon? Ne serait-ce pas encourager l'impie à se dégrader de plus en plus par le crime, et le juste à fouler aux pieds une justice dont la perte n'entraînerait aucun châtiment? Voilà les questions auxquelles il faut d'abord répondre. Or, on ne saurait le nier, sauf quelques hommes qui se tiennent à l'écart du genre humain, la réponse de tous les siècles est unanime : le vice et la vertu doivent éprouver un sort différent. Mais la justice de Dieu rend-elle exactement à chacun selon ses œuvres dans la vie présente? L'histoire du passé et l'expérience de tous les jours nous attestent le contraire. Ne s'ensuit-il pas que l'homme reçoit dans un autre monde la juste rétribution du bien et du mal qu'il a faits? Tous les peuples ont accepté cette conséquence, c'est la foi du genre humain.

Il ne s'agit pas d'affirmer que Dieu aurait pu faire un monde où le bien seul eût régné, la question n'est point là présentement, nous y viendrons plus tard. Laissons maintenant ce que Dieu aurait pu faire, parlons de ce qu'il a fait : notre monde est mêlé de bien et de mal, comment doit-il être gouverné? voilà le point de la difficulté. Nous nous mettons souvent à la place de la Providence, et c'est ce qui nous fait déraisonner, parce que nous formons des plans, non d'après les idées divines qui nous sont inconnues, mais

d'après nos propres pensées et le plus souvent d'après nos passions aveugles ; s'il était possible que, nous affranchissant de la loi commune, Dieu nous confiât l'exercice de son autorité dans le gouvernement du monde, nous paraîtrait-il équitable de laisser par l'impunité le champ libre au meurtre, à la tyrannie, à la rapine, à l'adultère ? Le cri des victimes n'appelle-t-il pas la vengeance sur les oppresseurs ? De peur d'être rigoureux envers les forts, faut-il donc laisser écraser les faibles, dont le nombre est toujours le plus grand ? Faut-il mettre en un péril évident l'existence même de la société, pour sauver le coupable du remords ? D'où vient cette compassion étrange pour les scélérats, et cette insensibilité plus étrange encore pour leurs victimes ? Un homme sage, équitable, disons même bon et humain, s'il était chargé de gouverner le monde, ne pourrait y établir la loi de l'impunité, et l'on veut que Dieu le fasse ! C'est trop visiblement se tromper soi-même.

Ce simple aperçu est plus que suffisant pour des chrétiens, toujours disposés à s'en rapporter à la sagesse de Dieu sur ce qu'ils ne comprennent pas ; mais on ne peut se flatter de satisfaire les philosophes à si peu de frais. Entrons donc dans le fond de la question, et, afin de n'être point soupçonné de passer à côté de la difficulté, cédons d'abord la parole à nos adversaires, ainsi que nous l'avons fait dans le premier livre. Comme Bayle a été le plus habile champion de la philosophie, et que depuis lui la question en est restée au même point sans avancer d'un pas, nous allons donner ici le résumé de ses arguments, et présenter l'ensemble de ses objections, en supposant que c'est lui-même qui parle.

« Dieu se suffisant à lui-même et n'ayant aucun besoin « des créatures, n'a pu avoir d'autre motif de les créer que « sa bonté et le désir de les rendre heureuses, mais heureu- « ses d'un bonheur qui les perfectionne, qui les établisse et « les maintienne dans l'ordre et la justice ; car la bonté de

« Dieu doit être d'accord avec sa sainteté. Voilà les princi-
« pes avoués par la saine raison. Selon les chrétiens, au
« contraire, le Dieu infiniment bon serait sorti de son repos
« éternel pour donner l'existence à des hommes qui, après
« avoir été presque tous malheureux dans cette vie, vont
« subir dans l'autre les tourments horribles de la damnation.
« On parle de péché, et en particulier de celui d'Adam,
« source de tous les autres ; mais comment un Dieu bon et
« sage a-t-il fait dépendre le sort de tous de la fidélité d'un
« seul? comment un Dieu saint a-t-il laissé le péché péné-
« trer dans le monde? comment nous a-t-il fait un présent
« aussi dangereux que la liberté? S'il fallait que l'homme
« fût libre, Dieu ne pouvait-il pas lui donner une liberté
« parfaite comme celle des bienheureux, ou au moins l'en-
« tourer de tant de grâces et de secours qu'il ne faillît ja-
« mais? Permettre une chose qu'on peut empêcher aisément
« et sans inconvénient, la permettre malgré les maux qui en
« seront la suite et que l'on prévoit, c'est en effet vouloir
« cette chose et ses suites ; permission et volonté ont ici le
« même sens. On se moque, quand on dit que Dieu veut sin-
« cèrement le salut de tous les hommes ; s'il en était ainsi,
« ils seraient tous sauvés sans exception, parce que Dieu
« peut tout ce qu'il veut, même sur la liberté. Les théolo-
« giens de tous les partis en conviennent, la Providence a
« des moyens sûrs de conduire la volonté de l'homme sans
« détruire son libre arbitre. D'où viennent donc tant de
« crimes multipliés ?

« Dans toutes les suppositions imaginables, Dieu a voulu
« le péché et ses suites, d'une volonté réelle et absolue. Il y
« a coopéré positivement en créant le pécheur avec des in-
« clinations vicieuses, en le plaçant dans des circonstances
« où ces inclinations ne pouvaient manquer de se fortifier ;
« il y a coopéré négativement, en refusant, dans le moment
« critique, les grâces victorieuses sans lesquelles la chute

« était inévitable. Ce n'est pas assez : afin de rendre notre « ruine plus certaine, il a mis notre faiblesse, notre igno- « rance aux prises avec la ruse, la puissance et la haine des « esprits tentateurs; un ennemi agirait-il autrement? Distin- « guer entre la volonté d'approbation, de décret, et la vo- « lonté de permission, c'est ne pas s'entendre soi-même : Dieu « permet une chose, parce que sa sagesse la juge convenable « et utile, en d'autres termes, parce qu'il l'approuve et la « veut; sa souveraine sagesse ne manque jamais de moyens « pour exécuter ce qu'elle approuve, sans être forcée de per- « mettre ce qu'elle n'approuve pas. Dire qu'il n'a pu pré- « venir le péché, c'est nier sa toute-puissance; dire qu'il ne « l'a pas voulu, c'est faire injure à sa sainteté. Ne se fût-il « commis qu'un seul péché depuis le commencement du « monde, il en résulterait contre les attributs divins une ob- « jection insoluble.

« Dans l'état présent, le péché est inévitable, les plus « justes ne sont pas à l'abri de grandes chutes : telle est la « faiblesse de l'homme ; mais telle est la sévérité de Dieu, qu'à « son tribunal, il suffit d'une seule violation de sa loi, pour « être condamné à souffrir éternellement des supplices dont « la pensée fait frémir. Or, en donnant la vie aux hommes, « Dieu prévoyait que le plus grand nombre serait damné ; « pourquoi faire un présent si funeste à ceux qui ne le de- « mandaient pas? Eussent-ils pu le demander, il aurait fallu « le leur refuser; il valait mieux les laisser dans le néant. « Poignarder un homme, ou lui mettre en main le poignard « dont on sait qu'il doit certainement se percer le sein, n'est- « ce pas la même chose? Une mère qui enverrait sa fille « dans un lieu de débauche aurait beau lui donner de sages « conseils, fortifier sa vertu par des promesses et des me- « naces, elle deviendrait justement l'objet de l'exécration « publique; mais si cette mère savait d'avance que sa fille « cédera à l'entraînement du vice, rappeler ses conseils, ses

« promesses ou ses menaces pour justifier son injustifiable
« conduite, c'est insulter à la conscience et à la raison. On
« ne répondra jamais à cela. Pour un réprouvé, la vie n'est
« pas le don d'un père, mais d'un ennemi. Chose inconceva-
« ble, entre une infinité de combinaisons qui pouvaient as-
« surer le salut de cet infortuné, Dieu donne la préférence
« précisément à celle qui rend sa perte inévitable ! N'y eût-il
« qu'un seul damné, la bonté de Dieu ne pourrait se justi-
« fier. Mais le plus inexplicable des mystères, c'est qu'entre
« une infinité de mondes où le bien seul aurait régné, le
« créateur ait choisi celui où le mal triomphe. Si l'on ne
« peut rendre raison de la réprobation d'un seul, comment
« expliquera-t-on celle de l'immense majorité des hommes ? »

Tels sont à peu près les raisonnements de Bayle : nous n'avons point cherché à les affaiblir ; nous les aurions plutôt fortifiés, s'il eût été possible, afin d'éclairer les recoins les plus obscurs de la question, et d'en finir avec des sophismes qui ont fait tant de mal à la religion et à la société. Mais, il faut en convenir, Bayle les a présentés avec toute l'habileté imaginable ; il a eu la triste gloire d'épuiser le sujet et de ne laisser rien à faire à ses successeurs, si ce n'est de conclure. Ils l'ont fait avec une ardeur et une assurance extraordinaires : les uns sont allés jusqu'aux extrémités les plus opposées à la raison et à la conscience humaines, ils sont devenus athées, sceptiques, matérialistes, ils ont confondu les idées de vice et de vertu ; d'autres plus modérés, bornant leur victoire à l'anéantissement du christianisme et de toutes les religions positives, ont retenu, avec le dogme de l'existence de Dieu et les notions communes de la morale, je ne sais quelle religion naturelle, dont la Bible serait l'univers et chaque particulier le docteur et le pontife. Nous allons d'abord examiner si ces conclusions sont légitimes ; nous verrons après ce qu'il faut penser des principes et des raisonnements d'où on veut les faire sortir.

CHAPITRE II.

Ce qu'il faut penser de Bayle. — Ses raisonnements ne prouvent rien.

La manière dont il envisage la question du mal donne la mesure d'un homme. Il ne s'agit point ici, en effet, d'une spéculation oiseuse; le genre humain demande à genoux l'origine et la cause du mal qui le dévore, afin d'en trouver plus facilement le remède. Tel est le problème que nous avons à résoudre, et, avec nous, tous les philosophes à quelque école qu'ils appartiennent : nul ne peut échapper à cette nécessité, ni le déiste, ni le panthéiste, ni l'athée, parce que tous les intérêts de l'humanité se rattachant à la guerre contre le mal, se reconnaître inhabile à l'expliquer et à le guérir, c'est avouer que l'on n'est bon à rien, si ce n'est à augmenter le mal même.

Bayle, pour toute explication et pour tout remède, propose le scepticisme. Mais le doute n'explique rien, et au lieu de guérir le mal, il l'aggrave. Se retirer dans le pyrrhonisme pour échapper aux difficultés du problème inévitable, ce n'est pas seulement déclarer son insuffisance, c'est se perdre dans une nuit profonde par dépit de ne posséder qu'une lumière incomplète, et, pour éviter une fosse, se jeter dans un abîme. Bayle, si habile à harceler les croyants et si incapable de les remplacer, ne doit donc être regardé que comme un argumentateur de parade dont la société n'a que faire.

Examinons ce que prouvent ses raisonnements.

Les déistes s'en prévalent pour rejeter le christianisme; c'est à tort; car si l'on nie Jésus-Christ, le réparateur du mal, à cause de ce mal même, à plus forte raison faut-il nier Dieu, qui en est le premier auteur, ou, ce qui revient au même, soutenir que tout est Dieu, et qu'il n'y a point de différence entre le vice et la vertu.

Ainsi, les déistes ont eu peur d'eux-mêmes, et n'ont osé suivre leurs principes jusqu'au bout ; les athées sont tombés dans l'excès contraire, en concluant au delà de leurs raisonnements : ils nient l'existence de Dieu, et il leur serait tout au plus permis d'en douter, puisque leurs arguments portent à peine jusque-là. Bayle l'a bien compris, aussi s'est-il arrêté dans le scepticisme. Supposant d'égale force les preuves sur lesquelles repose le dogme de l'existence de Dieu et les raisons négatives qui se déduisent de l'existence du mal, il en conclut que le sage doit rester dans le doute, et que le pyrrhonisme est le seul système raisonnable. Mais, quoi qu'on en puisse dire, il y a encore ici une inconséquence qui saute aux yeux.

Les stoïciens, les épicuriens et les panthéistes ont pensé avoir des raisons suffisantes pour nier, les premiers, le mal physique ; les seconds, le mal moral ; les derniers, le mal métaphysique : mais ces raisons n'ont point arrêté Bayle, et il a continué de croire si fort au mal, qu'il en a pris droit de ne plus croire à Dieu. Pourquoi ne serait-il pas permis au genre humain de conserver sa foi en Dieu, comme si les objections de Bayle n'existaient pas ?

Qu'on argumente tant qu'on voudra, l'existence de Dieu et celle du mal restent deux vérités évidentes, et qui appartiennent autant à la raison qu'à la religion : nier le mal, c'est se convaincre soi-même de folie ; — nier Dieu, c'est abjurer la raison, puisque les meilleurs esprits regardent comme impossible un athéisme sérieux et de conviction. — Les philosophes prétendent que le mal ne peut exister dans l'empire de Dieu. — Le contraire est certain, et se démontre par le fait. — Ils ne le comprennent pas, disent-ils. — Qu'importe ? Est-ce que les bornes de la raison se confondent avec celles du possible ? Est-il permis de rejeter deux propositions évidentes, parce qu'on n'a pas compté tous les anneaux de la chaîne qui les rattache l'une à l'autre ?

Si, pour accepter une vérité, il fallait attendre qu'elle fût dégagée de tout nuage, on ne croirait à rien, pas même à l'existence de ce que l'on voit et de ce que l'on touche. Le raisonnement consiste à relier les vérités particulières aux principes universels, que l'invincible nature nous force d'admettre, quoique nous ne puissions les prouver. Nous ne comprenons rien parfaitement, ou plutôt nous trouvons des difficultés et des impossibilités partout, et jusque dans les choses qui déterminent nos actions de chaque jour. Donc, pour être conséquent, après avoir rejeté la religion à cause de ses obscurités, il faut nier la nature et la vie à raison de leurs mystères; ce n'est pas assez d'être sceptique sur un point, on doit le devenir en tout. Bayle, qui croyait du moins au mal et à ses raisonnements, ne voulait pas en venir là; mais, l'eût-il voulu, la nature plus forte l'aurait empêché d'y réussir : le scepticisme est encore plus impossible que l'athéisme.

La première question qui se présente à l'examen du philosophe est celle-ci : Les impressions du sujet ont-elles quelque rapport avec la nature de l'objet, et peuvent-elles servir à la déterminer? Mais si l'on avait attendu que cette question fondamentale fût clairement résolue, la science serait encore à naître; on a donc passé outre, et l'on a bien fait.

Notre embarras est moins grand avec Bayle : de quoi s'agit-il, en effet, entre les croyants et lui? De savoir s'il est possible ou impossible de répondre aux objections tirées de l'existence du mal; de sorte que la question peut être posée à peu près de cette manière : Les preuves des grandes vérités sur lesquelles le genre humain est unanime sont éclatantes comme le soleil; mais au milieu de cet océan de lumière se trouve un point moins éclairé. Les uns prétendent qu'ils aperçoivent ce point suffisamment; les autres soutiennent qu'il reste à jamais enseveli dans une obscurité impénétrable. Qui a de bons yeux? qui en a de mauvais? qui ne sait

pas ou ne veut pas se servir des siens? Là est tout le débat. Mais si les raisons étaient d'égale force des deux côtés, comme il plaît à Bayle de le supposer, que faudrait-il conclure? Que tout est nuit et ténèbres? Non, assurément. Des arguments contraires on pourra tout au plus inférer qu'il n'est pas certain que le point dont il s'agit soit obscur ou lumineux.

Ainsi, il est indubitable que Dieu existe, que le vice et la vertu ne sont pas seulement des mots; telle est la foi de tous les siècles. Est-il sûr que l'on ne peut éclaircir la question du mal de manière à satisfaire un homme raisonnable? Les incrédules répondent oui; les catholiques disent non; mais comme ceux-ci sont plus nombreux, et, sans parler du reste, ont d'aussi bons yeux que les philosophes, il y a cent mille à parier contre un qu'ils voient bien, et que leurs adversaires se trompent. Il demeure au moins établi que les raisonnements de Bayle ne prouvent rien contre les vérités fondamentales, et que si le doute peut en sortir, c'est uniquement sur la question de savoir si le mal est explicable ou inexplicable dans la vie présente. Et voilà ce qui a fait tourner la tête aux grands hommes du dix-huitième siècle!

Veut-on à toute force qu'une argumentation dont on a été ébloui prouve autre chose que ce qui vient d'être dit? Soit. Mais prenons garde, et raisonnons logiquement.

Bayle voulait prouver que l'existence de Dieu et celle du mal paraissent incompatibles. En supposant qu'il est venu à bout d'embrouiller parfaitement la question, on peut, à son choix, tirer de ses raisonnements trois conclusions différentes :

L'existence de Dieu est douteuse; première conclusion, c'est celle de Bayle.

L'existence du mal n'est pas prouvée; deuxième conclusion, c'est celle de quelques philosophes;

L'existence du mal implique un mystère que Dieu n'a pas

jugé à propos de nous dévoiler; troisième conclusion, c'est celle de tout le monde, et la seule sensée.

En effet, il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour supposer qu'un Dieu infiniment sage peut trouver des combinaisons qui échappent à nos faibles lumières; les philosophes ont beau dire, ceci n'est pas un acte de foi, c'est un acte de raison. Mais rien ne peut forcer cette même raison à convenir que le monde s'est fait et se gouverne tout seul; rien ne peut violenter la conscience jusqu'à lui faire avouer que la douleur vaut le plaisir, et que le parricide est digne d'éloges comme la piété filiale.

Les faits viennent à l'appui du raisonnement pour démontrer que les objections de Bayle n'atteignent pas les dogmes fondamentaux de la religion.

Si la révélation est un mensonge, Dieu a laissé le mal envahir le monde, sans prendre aucune précaution pour prévenir ou diminuer ses ravages; par conséquent, comme nous l'avons déjà dit, les objections de Bayle prouvent plus contre l'existence de Dieu que contre la divinité de Jésus-Christ. Or, ces objections, connues depuis cent cinquante ans, et dès le premier jour célèbres dans toute l'Europe, ont été amplifiées et retournées de mille manières par le dix-huitième siècle; et pendant ce temps-là, par une exception unique, l'Église n'a vu naître dans son sein aucun de ces hommes extraordinaires dont la sainteté ou la doctrine sont le plus bel ornement des différentes époques de son histoire. Il semble que la Providence a voulu laisser le champ libre à la philosophie, afin de la convaincre de mensonge par ses victoires. La révolution française est venue lui donner l'empire; qu'en a-t-elle fait? Elle s'en est servie pour proclamer par la bouche de Robespierre l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Certes, pour affirmer ce double dogme et en faire la base de la législation d'un grand peuple, il fallait avoir une médiocre confiance aux raisonnements de Bayle,

qui certainement prouvent tout autre chose que ces vérités.

Il ne faut donc pas s'étonner que les philosophes se montrent si peu sûrs de leurs principes dans les occasions décisives. Ils font beau semblant tant qu'ils croient leur dernière heure éloignée, mais ils perdent contenance lorsqu'elle est venue. Quoi! nous sommes en possession et mille contre un, et l'on prétendrait nous déposséder avec des doutes de faux aloi? Quand on veut chasser un fils de l'héritage paternel, il ne suffit pas de le chicaner sur la validité de ses titres, il faut lui en présenter d'autres, clairs, précis, authentiques: où sont ceux des incrédules? Le christianisme possède des preuves qui ont subjugué le monde, il ne se laissera point ravir sa conquète par un *peut-être*, que les philosophes n'articulent avec un peu d'assurance que lorsqu'ils se portent bien.

CHAPITRE III.

Les raisonnements de Bayle sont des sophismes. — Dieu pouvait-il opérer le même bien sans le secours du mal? — Le mérite et la liberté.

Pour justifier pleinement le gouvernement de la Providence, il suffit de démontrer que le bien l'emporte de beaucoup sur le mal, et que le mal, nécessaire à la réalisation du bien, a été limité autant que possible.

Bayle, qui a parfaitement saisi la question, prétend au contraire que le mal est supérieur au bien, et que ce bien pouvait s'obtenir sans mélange de mal. C'est le résumé de ses raisonnements et ce qu'il pouvait dire de plus fort et de plus spécieux.

On a déjà compris que notre réponse embrasse cet ouvrage tout entier: nous avons traité de la supériorité du bien dans le premier livre, la nécessité et la limitation du

mal seront l'objet des deux derniers, qui compléteront notre réfutation. Cependant, comme les objections de Bayle sont de nature à préoccuper vivement l'imagination, il sera bon peut-être d'y répondre dès à présent en peu de mots, afin de rendre au lecteur une liberté d'esprit qui lui permette de suivre jusqu'au bout sans impatience le développement de nos idées. Nous allons essayer de le faire en montrant que l'argumentation de Bayle est un sophisme perpétuel.

Bayle s'applique à démontrer deux choses : que Dieu pouvait opérer le même bien sans le secours du mal, et que la permission du mal répugne à ses attributs. Faisons voir le vice de ses raisonnements sur ces deux points, et parlons d'abord du premier.

Si l'on avait demandé à Bayle : Croyez-vous que Dieu puisse faire qu'une vallée soit une montagne, que le mouvement n'ait pas commencé, que le fini soit nécessaire, le contingent éternel, et autres choses de ce genre? il aurait sûrement répondu : Non, car l'essence des choses est immuable. Son argumentation suppose à la fois la connaissance et l'oubli de cette vérité.

En effet, d'une part, Bayle prétend qu'il y a contradiction dans les termes à soutenir que la toute-puissance ne peut pas tout, et que la suprême bonté préfère au bien sans mélange celui qui ne s'obtient qu'au prix d'un très-grand mal.

De l'autre, il raisonne comme s'il ne tenait qu'à Dieu de faire qu'il soit égal d'avoir du mérite ou de n'en avoir point, ou que le mérite puisse exister indépendamment de la liberté.

Mais, évidemment, il y a une différence infinie pour celui qui donne et pour celui qui reçoit, entre le mérite et la faveur, et cette différence tient à l'immuable essence des choses, à laquelle Dieu ne peut rien changer. Oui, quoi qu'en puisse dire Bayle, le plus beau lustre de l'honneur que l'on reçoit, c'est de s'en être rendu digne; la faveur, loin de

suppléer le mérite, ne sert qu'à en rendre l'absence plus manifeste. Si donc Dieu veut sérieusement glorifier ses élus, il doit leur fournir des occasions de combattre et de vaincre avec péril ; s'il veut se glorifier lui-même, il le doit encore, parce qu'il ne peut recevoir aucune gloire de ceux qui sont incapables d'en acquérir pour eux-mêmes. Il le doit à plus forte raison, s'il se propose ces deux fins à la fois.

Pour orner une cour, ce n'est pas assez des galons et des dorures ; les titres même et les décorations ne suffisent pas : à ce prix, tous les rois du monde pourraient rivaliser de gloire, et les moins sages seraient assurés de l'emporter. Mais il n'en est pas ainsi : un monarque sensé ne se montre pas plus fier de la troupe dorée de ses courtisans, que des statues et des peintures qui embellissent son palais. La grande, la solide gloire à ses yeux, c'est d'être environné de sages ministres, dévoués aux affaires et peu amoureux des plaisirs ; de vieux guerriers, couverts de nobles cicatrices ; de serviteurs zélés, dont la première ambition est de s'immoler à la gloire de l'État. Les hommages de ces hommes grandissent le maître ; ceux des esclaves de la fortune le dégradent, lorsqu'il est assez faible pour y attacher quelque prix.

Le sujet, s'il a un cœur noble, sera dans les mêmes sentiments ; il aimera mieux s'avancer par ses services que par la faveur. De tout temps les hommes d'honneur ont su mettre le mérite sans la récompense au-dessus de la récompense sans le mérite. Le prince qui décerne à des nullités ambitieuses le prix de la capacité et du dévouement, se déshonore lui-même sans honorer ses favoris. Les titres se donnent ; jamais la gloire, qui n'appartient qu'aux belles actions.

Que dirait-on d'un roi qui, pour faire de sa capitale la première ville du monde, raisonnerait de cette manière : « C'est par les arts de la guerre et de la paix qu'un empire devient illustre, et c'est par eux aussi que je veux rendre le

mien glorieux. Mais les rois qui ont vécu avant moi ne s'y connaissaient pas : Philippe n'a trouvé qu'un Parménion, Alexandre qu'un Apelles, Auguste qu'un Virgile, Louis XIV qu'un Colbert; ils ont eu tort d'attendre le mérite, il fallait le décréter par ordonnance. Je n'aurai garde d'imiter leur exemple et de subordonner ma gloire aux caprices de la nature. » Que ce roi, s'imaginant qu'il lui est aussi facile de faire des grands hommes que des chevaliers de ses ordres, agisse en conséquence, il en résultera ce qu'on peut imaginer.

Bayle voulait que Dieu créât le monde sur ce modèle; la sagesse suprême en a jugé autrement.

En mettant l'homme aux prises avec sa propre faiblesse, avec les passions de ses semblables, avec les puissances de l'enfer, mais en le soutenant par le secours de ses anges et celui de son Église, Dieu a fait d'un ver de terre un être surnaturel, dont le ciel, la terre et l'enfer se disputent la possession dans une guerre où le Fils de Dieu achète la victoire de sa vie. Si nous pouvions voir se dérouler à nos yeux la suite des conseils secrets de la Providence; si ce vaste ensemble de moyens, ce concours d'actions si diverses, l'influence de causes si opposées, le choc de tant de forces ennemies nous étaient découverts, l'enchaînement des faits naturels et surnaturels qui remplissent la vie de l'homme le plus obscur nous paraîtrait l'histoire la plus attachante, le poëme le plus pompeux, le drame le plus pathétique et le plus sublime qui fut jamais. Mais s'il nous était donné de résumer toutes les destinées particulières, de rassembler toutes les histoires pour en faire une seule histoire, de fondre toutes ces vies pour en composer les annales de la grande société des élus, de représenter enfin comme en un tableau le plan général du salut des anges et des hommes, tel qu'il existe dans la pensée de Dieu, notre âme n'aurait plus assez d'admiration pour tant de grandeur et de magnificence.

Le plan de Bayle est un badinage ridicule; celui de Dieu est grand, sérieux et digne de lui.

Et ce qu'il y a de plus admirable, c'est que le plan divin, qui renferme une épreuve si périlleuse, amène en dernier résultat un bien immense qui déborde tellement au delà du mal, que celui-ci, mis en regard, forme à peine une quantité appréciable. Dieu a fait sa part au commencement, et il n'a laissé au mal que ce qu'il ne pouvait lui ôter sans compromettre son dessein, de sorte que Jésus-Christ a pu dire avec vérité : « Mon père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez donnés (1). »

Mais si le mérite est la condition de la gloire, la liberté est celle du mérite. Ici encore nous allons avoir à répondre aux chicanes de Bayle.

Dieu, dit-il, ne pouvait nous donner la liberté, car elle est un mal.

Où veut-on en venir? A la négation de la liberté? On mentirait à sa conscience. Et puis, s'il n'y a point de liberté, il n'y a point non plus de mal moral, et l'on perd son temps soit à en accuser, soit à en justifier la Providence.

Mais il est métaphysiquement impossible que la liberté soit un mal, puisqu'il est de son essence de se porter indifféremment vers le vice ou vers la vertu; une liberté qui inclinerait invinciblement au mal ne serait plus la liberté.

On ajoute : La liberté est un mal, parce qu'elle est la source de tous les maux.

L'abus ne prouve rien contre la chose dont on abuse : la raison reste bonne malgré le sophiste; la loi, malgré le juge inique ou le tyran astucieux; la superstition et le fanatisme ne diminuent point la gloire de la religion, ni l'hypocrisie celle de la vertu sincère. On estime la valeur d'une chose par le profit qu'en savent tirer ceux qui en usent bien. La

(1) S. Jean, ch. 18, v. 9.

liberté n'est donc pas un mal parce qu'elle devient dans les mains de quelques-uns l'instrument de leur damnation; elle est un très-grand bien, parce qu'elle peut servir à tous de moyen pour arriver à la gloire, et parce qu'en effet elle y conduit le plus grand nombre des créatures intelligentes.

Personne, ce semble, ne devrait contester une vérité si évidente; cependant les philosophes refusent de l'admettre par la raison, disent-ils, que Dieu aurait pu obtenir le même résultat sans exposer les hommes aux périls de la liberté. Mais cette raison n'en est pas une; elle prouve trop, ou elle prouve contre ceux qui l'emploient. En effet, nous dirons aux philosophes : Ou vous croyez que Dieu est tenu au plus parfait, ou non ; si vous le croyez, nous vivons d'après vous dans le meilleur des mondes possibles: de quoi donc vous plaignez-vous? Si vous ne le croyez pas, soyez conséquents, et n'imposez pas au créateur la nécessité de choisir, entre deux systèmes, celui qui vous semble sujet à de moindres inconvénients. Il suffit que son ouvrage, sans atteindre à la suprême perfection, soit encore digne de lui.

Mais nous soutenons que le système de l'épreuve par la liberté est le meilleur de tous, le meilleur par rapport à l'homme, le meilleur par rapport à Dieu.

Le meilleur par rapport à l'homme; car, ou la dignité n'est nulle part, ou elle consiste à avoir, au moins dans certaines limites, une volonté indépendante et la responsabilité de ses actes, à être le maître de sa pensée et le principe de ses déterminations, à être enfin soi-même en quelque chose.

Le meilleur par rapport à Dieu, parce que, si l'hommage des créatures est jamais digne de lui, c'est lorsqu'il est libre et qu'il pourrait être refusé. Dieu n'a que faire d'un automate, soumis à des lois mécaniques et exécutant des mouvements forcés; mais il contemple avec amour l'homme juste luttant contre ses passions, vivant dans la chair comme un

pur esprit, immolant ses intérêts et sacrifiant sa vie à la gloire de son maître souverain.

On nous parle ici des bienheureux qui, n'étant pas libres de ne pas aimer Dieu, lui offrent cependant par son Fils des hommages dont il reçoit une suprême satisfaction. Mais on oublie que les élus rendent gloire à Dieu en proportion de leur élévation dans le ciel, et que chaque degré de cette élévation correspond exactement à un acte libre, accompli dans le temps de l'épreuve. Faut-il le redire encore? dès qu'on ôte la liberté et l'épreuve, on supprime du même coup le mérite, et avec lui la valeur des hommages rendus à Dieu.

Toutes les nations de la terre se parent avec orgueil du souvenir de leurs grands capitaines, et elles ont raison, parce qu'ils achetèrent leur gloire au prix de travaux et de dangers sérieux. Que faudrait-il penser, si ces héros prétendus avaient vu toutes les armées qu'ils ont vaincues se débander devant eux au premier bruit du canon, et si, par une loi fatale, les roulements de leurs tambours avaient produit sur leurs ennemis le même effet que les sons du cor enchanté de l'Arioste? On pardonne à ce poëte moqueur d'avoir rendu son héros invulnérable; mais on aime qu'un auteur grave comme Homère ait fait prédire au sien qu'il trouverait la mort sur les champs de bataille, où il allait conquérir sa renommée.

— Mais les enfants que Dieu couronne n'ont point passé par l'épreuve de la liberté; ce que Dieu a pu pour eux, il doit le pouvoir pour tout le monde.

— Nous expliquerons plus tard comment la solidarité constitue un droit en faveur des enfants; or, pour que le mérite des uns soit reversible sur les autres, il faut bien que l'épreuve se trouve quelque part : c'est ainsi qu'une famille ne peut devenir illustre, à moins que quelques-uns de ses membres n'aient eu l'occasion de se signaler.

— Dieu ne devrait prendre au premier âge que ceux qui se damnent dans un âge plus avancé.

— Et qui vous a dit qu'il fait autrement?

— Mais pourquoi ceux-là plutôt que les autres?

— Pourquoi les autres plutôt que ceux-là?

Bayle insiste. Il était facile à Dieu, dit-il, d'atteindre son but et d'obtenir le même résultat sans le péché et sans la condamnation d'un seul homme, par la raison, dit-il, qu'avec des grâces toujours efficaces, la Providence, tout en conservant la liberté et conséquemment le mérite, peut mener l'homme où elle veut, lui faire éviter les moindres fautes et accomplir les actes les plus héroïques de vertu et de religion.

En parlant ainsi, Bayle montre bien qu'il n'a rien compris aux choses de la religion.

Il n'a rien compris au plan général de la Providence, qui est combiné de manière à amener à la gloire une société immense, dont la solidarité est le lien et qui tire toute sa perfection de ses rapports avec le Fils de Dieu, rapports qui ne peuvent exister en dehors d'une épreuve sérieuse, suivie de la punition des coupables impénitents. En effet, où il n'y a point de faute à réparer, le réparateur est inutile; où le pardon s'accorde gratuitement, les satisfactions d'un médiateur sont superflues.

Il n'a rien compris à la grâce, qui n'a de valeur surnaturelle qu'en vertu des mérites acquis par la mort de Jésus-Christ, laquelle n'a pu arriver que par le péché et à cause du péché.

Enfin il n'a rien compris à l'épreuve, qui doit être sérieuse pour ne pas devenir une parodie absurde. Dieu a traité l'ange et l'homme, qu'il destinait à devenir ses enfants et ses héritiers, avec une sorte de révérence (1), comme il convenait à

(1) Livre de la Sagesse, ch. 12, v. 18.

leur future grandeur; il a voulu qu'ils tinssent leur couronne de sa justice en même temps que de sa bonté ; en donnant le ciel à ses élus, il ne leur fait pas une aumône, s'il est permis de parler ainsi, il acquitte une dette. Or, quand il s'agit de droit, de mérite d'une part, de l'autre de dette à payer, de récompense à accorder, on suppose qu'il existe une sorte d'égalité entre le travail et le salaire, entre le danger du combat et le fruit de la victoire. Eh bien! soyons de bonne foi, un état de choses où la liberté ne saurait faillir, où Dieu, en feignant de nous laisser marcher tout seuls, nous tiendrait comme une nourrice par la lisière, sans nous abandonner un seul instant à nous-mêmes; un tel état de choses peut-il constituer une épreuve sérieuse? peut-il en sortir un mérite réel? C'est ici le point décisif : pesons donc bien chaque parole. Dieu, tout Dieu qu'il est, peut-il faire qu'une épreuve où l'on est impeccable, où l'on ne court aucun risque, soit une vraie épreuve? que, pour en sortir victorieux, il faille de grands soins, de grands efforts, un courage, une persévérance héroïques; le peut-il? Non : car, encore une fois, l'essence des choses ne change pas.

Une guerre où les armées évitent de se rencontrer, où elles se tiennent toujours soigneusement hors de la portée du canon ennemi, où leurs batailles les plus meurtrières se réduisent à des évolutions inoffensives, à un vain bruit qui menace de loin et ne fait jamais de mal, une guerre où l'on est sûr d'avance qu'il ne sera pas versé une seule goutte de sang, une telle guerre n'en mérite pas le nom : c'est un jeu ridicule et insensé. Lorsqu'on ne sait pas combattre d'une autre manière, il vaut mieux replier ses drapeaux et laisser faire les négociateurs. Cela veut dire que, si Dieu n'avait pas à nous exposer à des périls plus sérieux, sa propre dignité et même celle de ses élus lui faisaient une loi de supprimer une épreuve puérile, et de décerner le prix de la victoire sans attendre un vain simulacre de combat.

On nous dit ici : Marie, la vierge immaculée, n'a point failli ; cependant ses mérites surpassent ceux de toutes les autres créatures.

L'Église enseigne que Marie n'a jamais péché, non qu'elle fût impeccable ; c'est donc parce qu'elle s'est montrée la plus vigilante, la plus humble et la plus forte, qu'elle est devenue la plus grande. La Providence lui avait d'ailleurs préparé des occasions particulières de mérite : mère de Dieu, elle a été en butte à des soupçons injurieux et s'est soumise aux lois les plus humiliantes ; elle a souffert l'opprobre, la pauvreté, la persécution ; elle a vu la mort de son fils, et s'est associée à son sacrifice pour la rédemption du monde ; elle a eu la force de survivre à un fils si cher, pour supporter sa part des tribulations de l'Église dans son berceau, et commencer ici-bas ses fonctions de mère des hommes. Il ne faut point séparer Marie de Jésus-Christ ; la gloire de la mère est fondée sur les mérites du fils, qui est mort, nous l'avons dit déjà, par les pécheurs et pour les pécheurs. L'exemple de Marie prouve si peu contre la permission du mal, qu'elle n'a été promise à la terre que pour réparer la faute d'Ève et écraser la tête du serpent infernal. En un mot, sans le péché, le chef-d'œuvre, le plus bel ornement de la création après la sainte humanité du Fils de Dieu, Marie était impossible.

Si l'on voulait supposer que, par un privilége spécial, quelques grandes âmes sont restées exemptes de péché, on ne pourrait rien en conclure. Certes, on a vu, dans des batailles meurtrières, des guerriers courageux, exposés au feu le plus vif, se retirer sains et saufs du milieu du carnage ; mais qu'une guerre qui embrasse le ciel et la terre, et qui renferme tous les temps, se termine sans morts ni blessures, disons-le encore une fois, c'est une chimère impossible ou un jeu indigne de la grandeur de Dieu et de ses élus.

Nous avons entendu quelquefois exprimer une pensée fort extraordinaire, dont nous n'aurions garde de parler, si, dans une matière de cette importance, il était permis de négliger quelque chose. Dieu aurait pu, dit-on, menacer d'un supplice éternel les coupables endurcis, mais en se réservant de n'en venir jamais à l'exécution. — C'est-à-dire que l'on voudrait faire pivoter sur un mensonge le plus grand dessein que Dieu lui-même ait pu concevoir; on voudrait que le Très-Haut en usât, avec les héritiers de son royaume, comme la mère avec l'enfant mutin qu'elle menace de donner à manger au loup, s'il ne cesse de crier; on voudrait que le Verbe éternel s'incarnât dans une création où il n'y a rien de sérieux, qu'il payât de sa personne dans un combat où les plus exposés ne peuvent perdre un cheveu de leur tête! D'ailleurs, si ce ridicule manége était compatible avec les attributs divins, tout le monde l'aurait bientôt deviné, et il aboutirait au même résultat qu'une promesse d'impunité.

Si l'on persiste à soutenir que Dieu n'a pas eu besoin du mal pour arriver au plus grand bien, j'avouerai qu'à toute force il n'est pas impossible à sa toute-puissance de tenir les élus sous l'empire d'une hallucination éternelle, en leur faisant accroire que, sans avoir jamais rien fait ni rien souffert pour sa gloire, ils jouissent dans son sein du juste fruit de leurs travaux, de leurs souffrances et de leurs dangers, combinés avec les mérites d'un médiateur imaginaire. Mais, pour ne point parler du reste, je vois à ce bel arrangement un embarras assez grave; c'est qu'il y aurait dans le ciel moins de raison et de vérité que dans un hôpital de fous, où l'on trouve au moins quelques lueurs de bon sens.

CHAPITRE IV.

Les raisonnements de Bayle sont des sophismes. — La solidarité. — Est-il vrai que Dieu ne pouvait permettre le mal ? — Les diverses destinées des élus et des réprouvés sont-elles indépendantes les unes des autres ? — Suite.

La force apparente des raisonnements de Bayle repose sur une double confusion d'idées : on a vu, dans le chapitre précédent, qu'il argumente comme si la puissance de Dieu s'étendait aux choses contradictoires ; nous montrerons dans celui-ci qu'il suppose toujours que la destinée de chaque homme ne se rattache par aucun lien à celle des autres êtres intelligents, et que c'est par cet endroit que s'écroule l'échafaudage de sophismes qu'il a bâti à si grands frais.

Si Dieu avait créé les anges et les hommes sans relations réciproques d'aucun genre, je ne dirais pas qu'il ne pouvait permettre la damnation d'un seul d'entre eux, car il est téméraire de limiter ainsi les droits du créateur sur la créature, et de défendre à sa justice de s'exercer sur des ingrats et des coupables ; mais j'ose penser que sa bonté infinie aurait laissé dans le néant des infortunés qui n'en seraient sortis que pour tomber bientôt après dans l'enfer.

Mais Dieu a voulu faire entrer tous les êtres intelligents dans une société qui les unit et les divinise ; magnifique synthèse que saint Paul exprime en ces termes : Tout est à vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu (1) !

Or, 1° de même que, si la loi de l'attraction n'existait pas, des molécules homogènes pourraient rester juxtaposées éternellement sans former jamais un corps ; ainsi, comme on le voit dans toutes les associations humaines, des individus ne constituent point une société, à moins de se lier solidairement par des intérêts communs et des obligations réciproques.

(1) Corinth., ch. 3, v. 22-23.

2° La société que Dieu a voulu former étant la plus parfaite de toutes et la seule éternelle, ses membres doivent être unis à leur chef et les uns aux autres par des intérêts d'un ordre supérieur et par le lien le plus fort, c'est-à-dire par l'amour et la reconnaissance au suprême degré, ce qui ne peut avoir lieu lorsque ces sentiments ne sont point à l'épreuve de la mort ; car Jésus-Christ nous apprend que celui là a la plus grande affection, qui donne sa vie pour ses amis (1).

C'est pourquoi notre divin chef a été crucifié pour nous, ses plus nobles disciples ont versé leur sang pour sa gloire, et tous les fidèles, jusqu'aux plus humbles, doivent être prêts à sacrifier leur vie plutôt que de violer la loi et de trahir les intérêts de la société à laquelle ils appartiennent.

Dans le plan de Dieu, où entre le mal, on trouve une vraie solidarité et l'on conçoit un enchaînement de services sérieux descendant du chef aux membres, et, s'il est permis de le dire, remontant des membres au chef.

Dans le plan de Bayle, d'où le mal est exclu, et où, par conséquent, ne peuvent se rencontrer ni la peine, ni le travail, ni les chances contraires de tout perdre ou de tout gagner, la solidarité et les services réciproques ne sont plus que des mots en l'air ; car on ne s'associe que pour exécuter en commun des opérations difficiles, pour échapper par l'union des forces à des dangers graves et garantir des intérêts menacés.

Il paraît évident que, dans le premier plan, l'amour, la reconnaissance, le dévouement, peuvent se développer à l'infini, et que, dans le second, l'espace et la matière leur manquent également. Mais nous ne voulons pas ici réfuter à fond les imaginations de Bayle, nous demandons seulement qu'il nous soit accordé provisoirement que Dieu a établi et dû établir la solidarité universelle. Cela posé, examinons ce que vont devenir les objections du philosophe sceptique.

(1) Saint Jean, ch. 15, v. 13.

« Dieu, dit-il d'abord, n'a pu avoir d'autre motif de nous « créer que sa bonté et le désir de nous rendre heureux et « parfaits; par conséquent, on ne devrait trouver ni dans ce « monde un seul péché, ni dans l'autre un seul réprouvé. »

Accordons à Bayle que Dieu, en manifestant tous ses attributs dans la création, a voulu cependant y faire briller davantage sa bonté infinie; s'ensuivra-t-il que, dès lors, il ne peut permettre ni un seul péché, ni la réprobation d'un seul homme? Oui peut-être, si on isole cet homme de la société à laquelle il appartient; non certainement, si on le considère dans le tout dont il fait partie.

Laissons tout le reste et tenons-nous-en à ce que réclame la dignité de la société universelle. On a vu, dans le chapitre précédent, qu'elle suppose des mérites réels, une liberté vraie, une épreuve sérieuse, et, par une conséquence nécessaire, le péché et la réprobation des coupables impénitents. Une simple comparaison va faire comprendre que c'en est assez pour expliquer et justifier la permission du mal.

Je suppose que la France est aujourd'hui gouvernée par un chef plus sage, s'il est possible, et plus humain que saint Louis. Un philosophe de l'école de Bayle se présente pour lui exposer qu'en sa qualité de père du peuple, il doit, au prix de tous les sacrifices, faire cesser les maux de la guerre, et, en conséquence, lui philosophe, a l'honneur de proposer au premier magistrat de la nation de licencier l'armée, de placer le peuple français sous la protection des puissances européennes, en s'engageant à leur payer un tribut annuel proportionné à l'importance de leurs services. Ce projet, à la vérité, vaut à peu près celui de mettre toutes les côtes de France en ports de mer; mais il ne coûte rien de le supposer réalisable. Eh bien, quels que fussent son rang, son titre et ses vertus, si, pour prévenir les malheurs et les crimes que la guerre entraîne à sa suite, un Français consentait à mettre son pays en tutelle, eût-il été averti par un ange que la pre-

mière balle de l'ennemi doit l'étendre mort sur le premier champ de bataille, il mériterait d'être banni comme un traître ou enfermé comme un insensé.

Quoi! on ne pourrait sans crime livrer l'indépendance d'une petite société qui ne doit durer que quatre jours, et il sera défendu de faire quelques sacrifices à la dignité de la société universelle et éternelle? C'est impossible.

Probablement Bayle ne se serait pas tenu pour battu, et voici, ce me semble, ce qu'il aurait ajouté :

« Il est métaphysiquement impossible que Dieu haïsse « celui qui, n'existant pas encore, n'a pu se rendre coupa- « ble ; cependant, ce n'est évidemment que par un sentiment « de haine qu'il a donné l'être aux infortunés qui devaient « se perdre pour toujours. »

Qu'on nous permette de répondre encore par une comparaison et une supposition.

Dieu crée une âme avant de l'unir à un corps, et en lui montrant celui qu'elle doit animer, il lui donne le pouvoir de supprimer ou de conserver ses deux bras, qui, après cinquante ans de bons services, seront infectés de la gangrène et amputés pour être donnés en pâture aux vers. Assurément cette âme conservera ses bras sans les haïr, quoiqu'elle soit bien décidée d'avance à subir le retranchement douloureux que le salut de tout le corps rendra un jour nécessaire.

« Qu'est-ce qu'une douleur passagère et supportable, re- « prend Bayle, en comparaison d'un châtiment éternel dont « la seule pensée fait frémir? Pour un réprouvé, la vie n'est « pas le présent d'un père, mais d'un ennemi. »

Toujours la même confusion d'idées : on se représente vivement les supplices des damnés; puis, venant à songer que Dieu est leur créateur et leur père, et oubliant toute autre pensée, on ne peut plus comprendre comment il les a laissés tomber dans un malheur si horrible. Pour juger sainement, il faudrait se placer, pour ainsi dire, en dehors du genre

humain et au point de vue de Dieu même, afin de considérer en observateur impartial l'ensemble des lois du monde et leur résultat général.

Dans les grandes affaires, les détails ne doivent pas être vus isolément ni de trop près, il faut les considérer dans le tout pour en apprécier l'importance relative. Ainsi, le voyageur qui arrive au pied des Alpes ou des Pyrénées reste comme anéanti devant leur masse gigantesque ; tandis que le savant, dont le compas mesure l'orbite des sphères célestes, compare à peine les plus hautes montagnes de notre globe aux aspérités d'une surface mal polie, et que la terre elle-même ne lui paraît qu'un point dans l'immensité de la création.

Il en est de même ici. Quelque horrible que soit la destinée des réprouvés, leur malheur disparaît devant l'immensité du bien dont leurs crimes et leur châtiment furent la condition nécessaire, comme nous le démontrerons bientôt.

Ne nous laissons point effrayer par de vaines paroles. En créant le monde, Dieu a-t-il désiré d'avoir des coupables à punir? Non évidemment; un homme vertueux aurait horreur d'une telle pensée, comment pourrait-on l'attribuer à Dieu? Que s'est-il donc proposé? Si nous suivons l'ordre des pensées divines, nous trouvons : 1° le dessein de former une société bienheureuse; 2° le plan et l'organisation de cette société; 3° le choix de ses membres et la place assignée à chacun; 4° la combinaison des moyens les plus propres à assurer la sanctification des élus. En parcourant les divers systèmes qui peuvent réaliser son dessein, la pensée divine rencontre notre univers, elle s'y arrête; pourquoi? Parce qu'elle y trouve, avec les moyens de les faire arriver à leur perfection, tous ceux qu'elle a élus dans sa prédilection éternelle.

Alors pour la première fois les réprouvés se présentent à elle; cette vue l'attriste, elle s'arrête pour chercher le moyen

d'annihiler le malheur des uns sans amoindrir la gloire des autres ; elle voudrait que toute la félicité du ciel ne coûtât à la terre ni un crime ni un soupir. C'est une chose moralement, physiquement et métaphysiquement impossible; il faut donc passer outre.

Ainsi, à ceux qui nous demanderaient pourquoi Dieu, malgré la prévision de leur malheur, a donné l'existence aux réprouvés, nous répondrons : Parce qu'ils étaient compris dans le même plan que les élus. Ce plan est d'une sagesse et d'une grandeur divines ; le bien s'y développe dans des proportions immenses, le mal y est resserré dans des limites relativement très-étroites, et il n'y entre que par nécessité : le mal moral, comme conséquence de la liberté, sans laquelle l'ouvrage de Dieu n'aurait aucune valeur morale; le mal physique, comme préservatif, remède ou châtiment du péché. Dieu, qui préfère ce plan à cause de ses élus, est-il obligé d'y renoncer à cause des réprouvés? Et pourquoi? par justice? Mais la justice la plus parfaite sera observée à l'égard de tous les êtres libres ; bons et méchants, tous seront traités selon leurs mérites. Par bonté? bonté pour qui? pour les réprouvés? à la bonne heure, pourvu que cette bonté ne soit point funeste aux élus qui valent mieux qu'eux et qui sont en plus grand nombre ; mais priver les justes d'une récompense infinie à laquelle ils ont droit, pour garantir les méchants d'un supplice trop justement mérité, on donnera à cette conduite le nom que l'on voudra, moi, je ne consentirai jamais à l'appeler de la bonté.

Encore une fois, avant de créer le monde, Dieu a vu dans l'avenir un bien immense et un mal relativement très-petit qui en était la condition nécessaire. Le bien était-il assez grand et le mal assez nécessaire pour qu'il fût permis au créateur de passer outre? Là est toute la question; c'est-à-dire que nous avons à examiner si Dieu, dans la création de l'univers, a été aussi sage que les hommes le sont tous les

jours dans leurs moindres entreprises, auxquelles ils ne se décident point sans s'être d'abord assurés que le profit doit faire mépriser le dommage. Voilà sur quoi il faut faire son procès à la sagesse suprême, avant de lui reprocher la permission du mal.

Bayle reprend avec plus de force : « Non-seulement, dit-« il, Dieu a créé les réprouvés, mais il les a rendus respon-« sables de la faute d'Adam, leur a donné des penchants fu-« nestes et les a fait naître dans une société corrompue ; « puis, pour rendre leur perte inévitable, il a mis leur fai-« blesse et leur ignorance aux prises avec la ruse, la puis-« sance et la haine des démons. Un ennemi agirait-il autre-« ment ? »

La solidarité une fois établie, le contre-coup de la chute de l'ange et de celle de l'homme devait se faire sentir à toutes les générations. Bayle, fidèle à ses habitudes, ne présente qu'un côté des objets ; il n'oublie ni les suites du péché d'Adam, ni les attaques des esprits tentateurs, ni les exemples pernicieux des méchants ; mais il n'a garde de parler ni du nouvel Adam qui répare surabondamment le tort que nous a fait le premier, ni du secours que nous recevons des bons anges, des hommes de bien et de l'Église. Il déduit parfaitement les conséquences funestes de la solidarité pour les réprouvés, il ne dit rien de ses avantages pour les élus.

Ne nous lassons pas de le dire, il faut juger des lois du monde par leurs résultats généraux. Or, la solidarité, funeste aux réprouvés, est utile à l'innombrable multitude des élus, anges et hommes, puisque Jésus-Christ est leur chef à tous. Dieu a donc pu l'établir.

Que l'on considère de quel poids pèse sur les peuples la solidarité sociale, dont personne ne se plaint ; que l'on suppute ce qu'elle coûte et ce qu'elle rapporte, et sans doute on sera moins prompt à condamner la solidarité religieuse.

On ne serait pas chrétien, si l'on ne plaignait du fond de

l'âme les infortunés qui se perdent pour toujours ; on ne le serait pas davantage, si l'on ne craignait pour soi le même sort; mais la compassion pour autrui et l'intérêt personnel ne peuvent détruire la vérité et l'évidence. On nous répète sans cesse qu'un bon père ne doit point vouloir le malheur de ses enfants; c'est une vérité incontestable, et certainement Dieu n'aurait point établi la solidarité, si elle n'avait dû produire que du mal au ciel et sur la terre. Mais la question est complexe, il n'y a pas seulement des méchants, il existe aussi des justes. Dieu n'est-il donc le père que des premiers? Quelle espèce de bonté serait-ce de sacrifier à un petit nombre d'ingrats la multitude des enfants dociles, soumis et respectueux? Sur quel fondement voudrait-on que Dieu n'osât donner à sa magnifique bonté tout son essor en faveur des élus, par la crainte de nuire aux impies? Aux yeux du suprême arbitre de nos destinées, tous les réprouvés de l'enfer valent-ils un seul des justes qu'il récompense dans le ciel? Méritent-ils qu'il renonce au moindre degré de la perfection de son ouvrage, pour leur épargner un malheur dont leur indomptable et criminelle obstination est la seule cause? Non! quand nous prononcerions contre nous-mêmes, la vérité est ici trop évidente, et nous lui rendrons hommage.

Bayle ne l'entend pas ainsi, et s'écrie du ton le plus affirmatif : « Ne se fût-il commis qu'un seul péché depuis le « commencement du monde et ne dût-il y avoir qu'un seul « réprouvé, il en résulterait contre les attributs divins une « objection insoluble; car dire que Dieu n'a pu prévenir le « péché et ses suites, c'est nier sa toute-puissance; dire « qu'il ne l'a pas voulu, c'est faire injure à sa sainteté et à « sa bonté. »

Dieu n'a pu prévenir le péché dans l'hypothèse d'une épreuve vraiment sérieuse, parce qu'il ne peut faire en même temps des choses contradictoires; il ne l'a pas voulu,

parce que les avantages de la permission du péché l'emportent de beaucoup sur ses inconvénients. Ce raisonnement s'applique aux réprouvés : Dieu n'a pu prévenir leur malheur dans un monde où chacun doit recevoir selon ses œuvres ; il ne l'a pas voulu, parce qu'en abolissant la loi du mérite et de la rémunération, il aurait fait perdre aux élus un bien plus grand que le mal des réprouvés.

On va plus loin, et l'on soutient que Dieu est la cause directe des péchés et de la réprobation des hommes. « Dans « toutes les suppositions imaginables, dit-on, Dieu a voulu « le péché et ses suites, d'une volonté réelle et absolue. Il y « a coopéré positivement en créant le pécheur avec des in- « clinations vicieuses, en le plaçant dans des circonstances « où ces inclinations ne pouvaient manquer de se fortifier ; « il y a coopéré négativement, en refusant, dans le moment « critique, les grâces victorieuses sans lesquelles la chute « était inévitable. »

Écartons d'abord les exagérations et rappelons au lecteur ce qui est élémentaire dans la religion, savoir, que nul ne se perd que par sa faute, et que, dans les moments les plus critiques, les pécheurs les plus désespérés ont toujours au moins la grâce de la prière.

Ceci rappelé, j'ose dire qu'il en est de Dieu, à l'égard de ses créatures, comme d'un général d'armée qui met ses troupes en campagne. Si l'on prend les chicanes pour des raisons, rien n'empêche d'accuser ce général de coopérer positivement à la mort de ses soldats en les menant au combat ; d'y coopérer négativement, en ne les rappelant point au moment du danger ; de rendre leur perte inévitable, en les contraignant d'attaquer l'ennemi sur le point où il est le plus fort et où il a dressé les batteries les plus formidables. Mais qu'importent ces subtilités ? Si on ne les méprisait pas autant qu'elles le méritent, que deviendrait le monde ?

La liberté a été donnée à l'homme, non afin qu'elle devînt

la cause du péché et de ses suites, mais parce que sans elle il ne peut exister de mérite. Lorsqu'un général a laissé un grand nombre de morts sur le champ de bataille, il suffit pour sa justification qu'il ait eu de graves motifs de marcher à l'ennemi ; on ne s'avise pas de lui reprocher d'avoir montré, en engageant le combat, un cœur féroce et impitoyable. Qu'on subtilise tant qu'on voudra, qu'on entasse sophismes sur sophismes, on ne viendra pas à bout d'obscurcir ce qui est clair comme la lumière du soleil : l'existence de Dieu et celle du péché se révèlent par des faits visibles, et il est impossible qu'il y ait un pacte entre eux ; le jour est moins contraire à la nuit que la nature divine à l'iniquité.

Nous arrivons enfin à la partie des objections de Bayle qui paraît aux philosophes la plus triomphante ; peut-être ne comptent-ils guère sur les raisonnements auxquels nous venons de répondre, mais ici ils se croient invincibles. Il sera donc utile de remettre le morceau tout entier sous les yeux du lecteur.

« Dans l'état présent, le péché est inévitable, les plus jus-
« tes ne sont pas à l'abri de grandes chutes : telle est la fai-
« blesse de l'homme ; mais telle est la sévérité de Dieu, qu'à
« son tribunal, il suffit d'une seule violation de sa loi pour
« être condamné à souffrir éternellement des supplices dont
« la pensée fait frémir. Or, en donnant la vie aux hommes,
« Dieu prévoyait que le plus grand nombre serait damné ;
« pourquoi faire un présent si funeste à ceux qui ne le de-
« mandaient pas ? Eussent-ils pu le demander, il aurait fallu
« le leur refuser ; il valait mieux les laisser dans le néant.
« Poignarder un homme, ou lui mettre en main le poignard
« dont on sait qu'il doit certainement se percer le sein, n'est-
« ce pas la même chose? Une mère qui enverrait sa fille
« dans un lieu de débauche aurait beau lui donner de sages
« conseils, fortifier sa vertu par des promesses et des mena-
« ces ; elle deviendrait justement l'objet de l'exécration pu-

« blique; mais si cette mère savait d'avance que sa fille cé-
« dera à l'entraînement du vice, rappeler ses conseils, ses
« promesses ou ses menaces pour justifier son injustifiable
« conduite, c'est insulter à la conscience et à la raison. On
« ne répondra jamais à cela. Pour un réprouvé, la vie n'est
« pas le don d'un père, mais d'un ennemi. Chose inconceva-
« ble, entre une infinité de combinaisons qui pouvaient as-
« surer le salut de cet infortuné, Dieu donne la préférence
« précisément à celle qui rend sa perte inévitable ! N'y eût-il
« qu'un seul damné, la bonté de Dieu ne pourrait se justi-
« fier. Mais le plus inexplicable des mystères, c'est qu'entre
« une infinité de mondes où le bien seul aurait régné, le
« créateur ait choisi celui où le mal triomphe. Si l'on ne
« peut rendre raison de la réprobation d'un seul, comment
« expliquera-t-on celle de l'immense majorité des hommes? »

Les plus justes tombent, il est vrai; mais le pardon est offert à tous, et il n'en coûte guère pour l'obtenir.

Dieu prévoyait, dites-vous, que le plus grand nombre des hommes serait damné : vous n'en savez rien, et de plus vous oubliez que le genre humain n'est qu'une fraction de la société universelle.

Mais il fallait laisser les réprouvés dans le néant. — Oui, s'ils ne devaient contribuer d'aucune manière au bien général.

Entre une infinité de combinaisons, Dieu a choisi précisément celle qui devait les perdre. — Dieu a préféré la combinaison qui sauvait tous ses élus sans exception, et qui aurait sauvé les réprouvés eux-mêmes, s'ils l'avaient voulu.

Mais le poignard placé dans la main de l'homme désespéré! Mais la jeune fille enfermée dans une maison de débauche !

— Si la liberté (car le poignard et la maison infâme ne sont pas autre chose), si la liberté n'avait dû faire que des réprouvés, elle n'existerait pas. Dieu ne l'a donc établie

qu'en faveur des prédestinés. Prouvez, si vous le pouvez, que la liberté est contraire à l'honneur et à l'intérêt de la grande famille des élus, alors vos raisonnements auront de la portée; mais ne nous parlez plus des malheurs privés, que Dieu sait faire servir à l'accomplissement de ses admirables desseins.

Oui, nous en convenons, les raisonnements du philosophe sceptique seraient d'une force terrible, si tous les hommes étaient réprouvés, ou si les bons et les méchants, au lieu de vivre pêle-mêle dans un même monde, à la perfection duquel ils sont également nécessaires, formaient deux sociétés séparées, sans influence l'une sur l'autre. On pourrait alors, avec quelque apparence de raison, parler d'une mère qui, prévoyant la chute de sa fille, l'enverrait dans une maison de prostitution, sous la sauvegarde dérisoire de promesses et de menaces dont elle connaîtrait d'avance l'inutilité. Mais il en est bien autrement dans le plan de Dieu; tout s'y tient : les méchants exercent les bons; l'épreuve, funeste aux coupables endurcis, sert de fondement à la gloire des gens de bien; les promesses et les menaces de la religion sont utiles en même temps et aux élus en les ramenant à la justice ou en les encourageant à y persévérer, et aux réprouvés en diminuant le nombre et l'énormité de leurs crimes. Dieu voudrait qu'il n'y eût pas de réprouvés, mais il veut encore plus qu'il y ait des élus dont la gloire soit réelle, c'est-à-dire fondée sur de vrais mérites; or, il ne peut atteindre ce but sans la liberté et sans l'éternité des peines, qui en est le contre-poids nécessaire. Quand on parle d'une liberté, d'une épreuve qui ne seraient suivies d'aucun mal, on ne s'entend pas soi-même; rappeler la puissance infinie de Dieu pour en conclure la possibilité d'une épreuve sérieuse qui n'en serait pas une, c'est du radotage enveloppé de grandes paroles. Bayle, mieux qu'un autre, était fait pour le comprendre, s'il n'eût été aveuglé par ses préventions.

Que parle-t-il de poignards, et que signifient ses éternelles comparaisons d'un père mettant une arme meurtrière dans les mains d'un fils frénétique? Ce n'est pas le réprouvé, c'est le genre humain qui est le fils de Dieu, ou plutôt c'est la société universelle des êtres intelligents, et c'est pour ce fils que Dieu a fait la liberté, non pour quelques êtres pervers qui sont à l'égard de la grande société comme le résidu des sécrétions dans un corps organisé. Lorsqu'un général fait distribuer des armes à ses soldats, il sait bien que quelques-uns s'en serviront à leur détriment; mais il sait aussi que le plus grand nombre les emploiera contre l'ennemi. Lorsqu'il se résout à livrer bataille, il n'ignore pas que beaucoup d'hommes périront; mais il considère avant tout l'intérêt de son pays. C'en est assez pour justifier sa conduite. S'il se décidait par d'autres principes, on le regarderait avec raison comme un esprit étroit, comme un cœur pusillanime, comme un homme indigne de présider aux destinées d'une grande nation. Toutes les lois, toutes les institutions ont des inconvénients; un homme sensé ne doit point s'y arrêter, lorsqu'ils sont peu de chose en comparaison des avantages. C'est sur cette maxime que roule le monde.

On peut retourner les objections de Bayle de mille manières; mais de quelque façon que l'on s'y prenne, on ne trouvera jamais au fond que la prétention insensée de faire céder l'intérêt général à l'intérêt particulier. Il est donc aisé de répondre. Ce que l'on ne peut pas faire, c'est de remuer l'imagination par les réponses autant qu'elle est bouleversée par les objections.

Ainsi, lorsque Bayle s'indigne que nous portions la peine de la faute d'autrui, le lecteur éprouve je ne sais quelle émotion qu'il est tenté de prendre pour la révolte de la raison outragée; et cependant il est bien plus déraisonnable d'expliquer la concupiscence, la douleur et la mort par l'insti-

tution primitive du créateur, que par la dégradation de la nature humaine dans le premier homme.

Si je prouve que la loi en vertu de laquelle (1) un certain nombre d'hommes sont condamnés à un supplice éternel est une loi sage, juste et nécessaire, j'aurai satisfait la raison et peut-être révolté l'imagination.

On ne manquera pas de dire que, si Dieu est obligé de punir le péché, il l'est encore plus de le prévenir. — La différence est grande; car la permission du péché est la condition nécessaire d'un bien immense; l'impunité ne peut produire que du mal.

— Mais il est affreux de supposer qu'un père goûte le plaisir de se venger de ses enfants, et que, pour satisfaire sa haine, il lui faille un feu éternel.

— On ne hait que celui que l'on craint, et l'on ne se venge que de son égal; Dieu est assez grand pour se contenter d'être juste.

— Oui, sans doute, Dieu est grand; et il l'est tellement, qu'il ne peut pas s'abaisser à nous punir. — Autant vaudrait dire qu'il était trop grand pour s'abaisser à nous créer.

— Mais il est impossible que Dieu m'ait créé pour me rendre malheureux. — Il est vrai, Dieu n'a pu vous créer pour vous rendre malheureux.

— Encore une fois, il répugne à la bonté de Dieu de faire souffrir ses créatures.

— S'il en est ainsi, Dieu n'a pu transmettre à la société un droit qu'il ne possède pas, celui de châtier les coupables. Les législateurs, en établissant des lois pénales, ont donc organisé l'abus de la force; les condamnations à mort, prononcées par tous les tribunaux de la terre, sont donc des assassinats juridiques.

— Mais, moi réprouvé, je n'ai pas demandé la vie; l'eussé-

(1) Voir, dans le 3e livre, le chapitre de l'Enfer.

je demandée, il aurait fallu me la refuser. Dieu n'avait pas le droit de me faire sortir du néant contre ma volonté ou mon intérêt.

— Si Dieu n'avait pas le droit de vous faire sortir du néant, vous aviez celui d'y rester, c'est-à-dire que vous étiez avant d'être.

De plus, comme vous appartenez à un monde indivisible, votre droit prétendu est en opposition avec celui des élus. Or, dans toute société, le droit des particuliers fléchit nécessairement devant le droit de tous.

Saint François de Sales, se croyant réprouvé, fait à Dieu le vœu sublime de le bénir toute sa vie, puisqu'il lui était défendu d'espérer ce bonheur pour l'éternité; tous les justes, dont nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, entrent à divers degrés dans ce sentiment; parmi les méchants eux-mêmes, à peine se trouve-t-il quelques forcenés qui osent contester son droit au créateur.

Si du moins ce petit nombre de furieux demandait quelque chose de juste et de raisonnable! Mais non : parce qu'il ne plaît pas à l'impie de désavouer les crimes ignobles ou atroces dont il lui aurait été si facile et si avantageux de se préserver, il faut que la nature même des choses soit changée. L'être des êtres devra prendre les ordres du néant, le créateur attendre l'aveu de sa créature, le législateur suprême écrire sa loi, et le souverain juge sa sentence, sous la dictée des révoltés et des coupables; le vice devra l'emporter sur la vertu, et l'intérêt du juste céder à celui de l'impie. Toute la création rend hommage à la sagesse et à la bonté de son auteur; à peine du milieu de ce concert de bénédictions entend-on sortir les murmures de quelques êtres dégradés, qui rejettent le remède après avoir repoussé les préservatifs; et c'est sur les désirs de ces hommes qu'il faudra corriger l'œuvre de Dieu! C'est avec ce grain de sable que l'on veut arrêter le mouvement du ciel et de la terre! Quand

on se pique de raisonner, on devrait savoir distinguer la passion de la raison.

J'ignore, en effet, ce que la raison pourrait demander de plus ; mais assurément l'imagination n'est pas satisfaite ; et Dieu le veut ainsi, afin que nous ayons plus de mérite à nous soumettre à son domaine souverain. Qu'il soit béni de tout ce qu'il a fait !

Il est temps de terminer ce chapitre déjà trop long. S'il restait quelques doutes dans l'esprit des lecteurs, nous espérons, avec l'aide de Dieu, les dissiper entièrement, pourvu qu'on ait la patience de nous suivre jusqu'au bout, et qu'on ne se prononce point sur la valeur de notre explication avant d'en avoir vu le développement complet.

CHAPITRE V.

De quelle manière le mal sert à l'augmentation du bien. — Les trois états du Fils de Dieu fait homme et les services dont il a eu besoin.

Le mystère d'un Dieu fait homme est à la fois le fondement et la mesure des biens que le chrétien espère dans le monde nouveau auquel la vie présente nous prépare. Examinons de quelle manière et à quelles conditions ce mystère s'est accompli.

Le Sauveur promis au premier homme devait naître de la femme et être attendu pendant quatre mille ans.

A l'heure marquée, le Verbe se fait chair dans le chaste sein de la Vierge ; il vient au monde dans une étable, et, après une vie pauvre et laborieuse, il meurt sur une croix.

A cette vie de trente-trois ans en succède une autre, la vie sacramentelle ou eucharistique, qui dure depuis dix-huit siècles, et ne finira qu'avec le monde.

Le Fils de Dieu a été servi dans ces trois états, car c'est là

toute la religion; mais dans ces trois états aussi il a été établi comme un signe de contradiction pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs (1).

Or, nous prétendons qu'au moyen de cette combinaison la Providence a donné au bien une extension immense, et restreint le mal dans les limites les plus étroites. Parlons d'abord du bien.

On ne conçoit pas de plus grande gloire pour une créature, et on n'imagine rien qui puisse nous donner des droits plus étendus à la munificence infinie, que d'avoir rendu à un Dieu des services essentiels, intéressant directement sa personne, et de les lui avoir rendus au prix de grands sacrifices.

Le Verbe incarné s'est mis si bas, qu'il a eu besoin, pour ainsi dire, de tout l'univers, avant, pendant et après sa vie mortelle.

Avant sa naissance, il lui fallait des ancêtres pour lui préparer une famille et une patrie, des hommes religieux pour conserver dans tous les temps le souvenir de la promesse et entretenir l'attente, des prophètes pour annoncer d'avance les signes auxquels on devrait le reconnaître, un peuple pour garder fidèlement le dépôt des oracles sacrés, toutes les nations de la terre pour lui aplanir les voies de différentes manières. Je n'ai pas besoin de raconter tout ce que les croyants des temps antérieurs au Messie ont eu à supporter de travaux, de persécutions et d'outrages.

Enfin, ce Messie tant désiré vient au monde. On s'étonne de ce que, formé dans le sein d'une femme, il éprouve, comme les autres enfants, la faiblesse et les besoins du premier âge. En voici la raison.

La terre devait enfanter son Sauveur, afin d'avoir des droits sur ses mérites. Il entrait surtout dans les desseins de Dieu qu'une créature privilégiée devînt à la fois la reine des

(1) S. Luc, ch. 2, v. 34.

élus et l'avocate des pécheurs. C'est pourquoi elle donne au Sauveur tout le sang qu'il doit un jour verser sur la croix, elle le nourrit de son lait, elle le dérobe à la mort en le transportant en Égypte, elle l'accompagne au Calvaire et le dépose dans son sépulcre. Par là, ses droits de suppliante sont aussi étendus que les mérites de son Fils, et sa substitution à la première mère des hommes ne lui permet pas de repousser un seul des coupables qui implorent son secours.

Je serais infini, si j'entreprenais de parler du patriarche Joseph qui servit de père au Fils de Marie, des saintes femmes qui fournissaient à sa subsistance, des disciples qui partageaient ses dangers, des martyrs qui sont morts pour défendre sa mémoire, des apôtres, des docteurs, et, quel que soit leur nom, de tous les hommes qui emploient leur vie au service de sa cause. Mais pourrais-je oublier tant de rois, tant de guerriers, tant de peuples, qui, depuis Constantin jusqu'à nos jours, ont entrepris ou soutenu des guerres sans nombre, et versé des flots de leur sang pour l'honneur de Jésus-Christ ?

Dans l'Eucharistie, où il reçoit la vie sacramentelle entre les mains et par la parole de son ministre, le Fils de Dieu s'est mis plus que jamais à la discrétion de ses ennemis. L'enfant qui ne peut se défendre appelle au moins le secours par ses cris ; ici Jésus-Christ reste muet après s'être lié les bras. Sur la croix, il étonne encore ses ennemis par d'éclatants prodiges ; dans le sacrement de l'autel, sa divinité et son humanité semblent anéanties. Nous n'avons que notre foi à opposer à nos adversaires, Voltaire et les protestants, lorsqu'ils nous reprochent avec dérision (qu'on me pardonne de répéter leurs paroles) d'adorer un Dieu de pâte, qui peut être mangé par les rats. Jésus-Christ s'est mis dans cet état, afin de nous procurer le mérite non-seulement de le défendre et de le protéger, mais de croire à sa présence contre le témoignage des sens et en dépit des sarcasmes de l'impiété : il

veut avoir une raison valable de reconnaître comme siens devant son Père ceux qui ne l'auront point renié dans l'abjection du sacrement où il s'est caché.

Là, en effet, tout se transforme et devient d'un prix surnaturel : les offrandes pour le sacrifice, la lampe qui brûle devant le tabernacle, la fleur qui orne l'autel, le silence pendant la célébration des mystères. Que dirai-je de la construction et la décoration des temples, de l'entretien des ministres, de l'éducation des clercs? Voilà en même temps de grands mérites et des mérites faciles auxquels tout le genre humain peut prétendre.

D'ailleurs, comme, depuis l'origine des choses, c'est toujours la même guerre qui se poursuit à travers les siècles, l'unité du drapeau fait de tous les combattants une seule armée, dont le dernier soldat est uni à son chef par la glorieuse solidarité du danger et de la victoire. Pour faire les plus étonnantes conquêtes, il n'est pas besoin d'une armée toute composée de héros ; c'est assez d'un habile général et de quelques officiers courageux. Ainsi, par les admirables combinaisons de la Providence, suffit-il d'appartenir à Jésus-Christ au moment de la mort pour partager son triomphe avec ses saints les plus illustres.

Mais les hommes ne sont pas seuls engagés dans cette guerre : comme nous, les anges sont divisés en deux partis, dont l'un combat pour et l'autre contre Jésus-Christ. Leur lutte, qui a commencé dans le ciel, ne finira sur la terre qu'au dernier jour de l'univers.

Si l'on ne peut nier que, par les combinaisons que nous venons d'exposer, la Providence a préparé aux anges et aux hommes une gloire et un bonheur suprêmes, on ne niera pas non plus que le mal n'en soit la condition nécessaire, puisqu'on ne fait la guerre qu'à ses ennemis, et qu'il est absurde de partager le prix de la victoire entre les vainqueurs et les vaincus.

D'un autre côté, l'anéantissement dans l'incarnation, les souffrances, le sacrifice perpétuel d'un Dieu en faveur de l'homme supposent que celui-ci est tombé dans un état de dégradation horrible, qu'il court par sa faute des dangers effrayants, et que cependant il est encore digne d'intérêt. Mais s'il n'existait pas une communauté de biens et de maux entre les créatures intelligentes, à quoi nous servirait la mort du Fils de Dieu, et à quel titre deviendrions-nous participants de ses mérites?

On ne laisse pas de se récrier contre la transmission du péché d'Adam et contre le pouvoir de tenter les hommes donné au démon, comme si la loi de communion et de solidarité universelle avait pu s'établir à un moindre prix. Cependant, 1° il ne s'est commis qu'une faute dans le ciel, et une aussi dans le paradis terrestre (la tentation n'est pas pour le démon un nouveau péché, puisqu'il ne peut plus faire le bien); 2° la double faute, dont nous avons tant à souffrir, nous étant étrangère, plus notre mal est grand, plus vivement est excitée en notre faveur la commisération de notre Dieu, toujours prêt à nous défendre, soit du démon, soit de nous-mêmes, lorsque le sentiment de notre misère nous fait réclamer son secours.

Par cette disposition des choses, la justice du juste est plus glorieuse et l'iniquité du méchant plus digne de pardon. Ce que l'on prenait pour l'effet d'une injustice tyrannique est une invention admirable de la sagesse infinie, qui, ne pouvant échapper à la nécessité de laisser le mal dans son œuvre, l'a du moins limité et l'a fait servir à la décharge des coupables.

CHAPITRE VI.

De quelle manière le mal sert à l'augmentation du bien. — Le bonheur et le mérite des élus. — Suite.

Que le mal soit nécessaire au développement du bien, c'est une vérité de tout temps reconnue dans l'Église. « Il « est nécessaire, disait saint Paul, qu'il y ait des héré- « sies (1). » Jésus-Christ lui-même enseigne la nécessité du scandale (2), et, dans une de ses paraboles les plus célèbres, il nous fait comprendre qu'on ne peut arracher l'ivraie sans arracher en même temps le bon grain (3). Il ne faut donc pas s'étonner de voir nos prédicateurs les plus illustres s'attacher à prouver, en s'appuyant sur la doctrine de saint Augustin, que les bons gagnent à être mêlés avec les méchants (4); ce qui est évident, puisqu'ils ont au moins le mérite de résister à la séduction de l'exemple.

Mais le mal ne sert pas seulement à épurer la vertu des justes dans ce monde, il contribue aussi à augmenter leur bonheur dans l'autre vie. Quelques détails feront comprendre notre pensée.

Le malheur des réprouvés est horrible, et nous ne pouvons l'éviter que par des précautions infinies. Environnés de toutes parts d'ennemis puissants, implacables, nous devons craindre jusqu'au dernier moment de tomber dans leurs cruelles mains. Nos périls sont plus pressants que ceux de cette reine infortunée dont Bossuet nous peint la fuite à travers l'Océan d'une manière si pathétique (5). « Elle partit « des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles,

(1) I Corinth., ch. 11, v. 19.
(2) S. Matth., ch. 18, v. 7.
(3) *Ibid.*, ch. 13, v. 29.
(4) Voir Bossuet et Massillon, Serm. sur le mélange des bons et des méchants.
(5) Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

« qui la poursuivaient de si près qu'elle entendait presque « leurs cris et leurs menaces insolentes. Chassée, poursuivie « par ses ennemis implacables, qui avaient eu l'audace de « lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, « changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant « pour elle que Dieu et son courage inébranlable, elle n'a- « vait ni assez de vent ni assez de voiles pour favoriser sa « fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où, après « tant de maux, il lui fut permis de respirer un peu. »

Le chrétien fidèle, en abordant au rivage de l'éternité, après des dangers tout autrement terribles, éprouve encore un sort bien plus heureux. A travers les écueils et les tempêtes, ayant sous lui, non l'Océan, mais l'enfer où il pouvait tomber à chaque instant, exposé qu'il était aux atteintes d'une nuée d'ennemis qui n'ont cessé de l'attaquer de toutes parts pendant sa périlleuse course, il vient enfin d'entrer dans le port. Jusque-là, il n'avait pas connu l'étendue de ses dangers; il frémit lorsque, regardant en arrière, il voit combien de fois et dans quels épouvantables malheurs il a failli être entraîné; sa destinée ne tenait à rien, il a vu périr un grand nombre de ses compagnons de voyage, en apparence moins exposés aux coups de l'ennemi. Non, rien ne ressemble à ce qu'éprouvera alors l'âme prédestinée; on n'en trouverait qu'une faible image dans l'homme qui se réveille d'un songe affreux où il s'est vu sous le poignard des brigands, ou entre les griffes d'une bête féroce, et dont les premiers regards rencontrent sa joyeuse famille, rassemblée autour de son lit pour le féliciter d'un succès inespéré qui l'enrichit et le comble de gloire. L'heureux vainqueur vient d'échapper pour jamais à la poursuite de ses ennemis; il entend encore, pour ainsi dire, leurs cris de rage de se voir arracher une proie sur laquelle ils avaient compté, et maintenant il va être associé à la gloire divine et entrer en possession du royaume éternel. Il est reçu dans une assemblée

de rois et de dieux au bruit des applaudissements de tous ses frères, qui l'appelaient de leurs vœux, l'aidaient de leurs suffrages, lui ont obtenu des secours victorieux dans les moments les plus désespérés. Il retrouve au milieu d'eux les amis qui avaient accepté de l'Église de la terre la mission de plaider sa cause et de défendre ses intérêts dans l'Église du ciel; il y voit son gardien fidèle, son protecteur de tous les jours, auquel il pourrait dire comme le jeune Tobie (1) et avec plus de raison : « Azarias mon frère, quand je me don-« nerais à vous pour être votre esclave, je ne saurais recon-« naître ce que vous avez fait pour moi. » Que dirai-je? de tous les membres de cette auguste et innombrable assemblée, il n'en est aucun auquel il ne doive de la reconnaissance. Mais par quels hommages pieux, par quelle vive tendresse s'acquittera-t-il envers la mère chérie des élus? Tous les habitants du ciel, entrant dans ses sentiments, unissent leur voix à la sienne, pour remercier la douce avocate des pécheurs de la miséricorde qu'elle a obtenue à ce nouveau compagnon de leur gloire. Quelle société! Si le bonheur se compose d'amour, de souvenirs, de reconnaissance réciproque, du contraste des dangers passés et de la sécurité présente, des humiliations évitées et de la gloire conquise, l'éternité sera-t-elle assez longue pour goûter cette félicité?

Dieu a voulu que les prédestinés fussent redevables les uns aux autres, afin de cimenter l'union des cœurs; c'est pourquoi la chaîne des services rendus et reçus commence au plus sublime des séraphins et descend jusqu'au dernier des hommes. Chacun d'eux a déposé sa part dans un trésor devenu ensuite la propriété de tous; chacun a fait sa guerre particulière; mais ces combats individuels ne restent pas isolés, ils se rattachent aux différentes scènes de la grande lutte qui dure depuis la création des anges et se terminera

(1) Tobie, ch. 9.

au jugement. Tous les élus ont combattu dans les mêmes rangs et sous le même drapeau ; ils se sont prêté main-forte au milieu des hasards de la mêlée ; ils ont commencé à se connaître, et leur amitié s'est formée, pour ainsi dire, sous le feu de l'ennemi. D'ailleurs le fruit de la victoire générale se composera de toutes les conquêtes particulières, et chacun des bienheureux jouira des travaux de tous ses frères. Mais nous n'avons rien dit encore ; l'unité des élus se consomme d'une manière plus haute et plus admirable. La bataille était perdue, la gloire de Dieu, la destinée des élus compromise ; alors le Verbe éternel s'est fait chair, afin de prendre part au combat et de rétablir nos affaires en payant de sa personne. Par l'effusion de son sang, le Fils de Dieu, en nous sauvant d'une ruine inévitable, nous a frayé la voie vers la félicité infinie, à laquelle sans lui il nous est interdit de prétendre. Les paroles sont ici superflues ; si l'amour et la reconnaissance se mesurent sur les bienfaits, on n'a pas besoin d'un plus long discours pour juger des sentiments des élus pour leur divin rédempteur. Dès ce monde de ténèbres, les saints se sentent ravis hors d'eux-mêmes à la pensée de la charité de Jésus-Christ pour les hommes ; ils donneraient mille fois leur vie pour lui rendre gloire ; peut-on s'étonner de leurs transports dans le séjour de l'éternelle lumière ?

A cette clarté divine, les bienheureux voyant la corruption de la nature humaine, la multitude de leurs iniquités, l'abus de tant de grâces dont ils se sont rendus coupables, admireront éternellement les conseils profonds qui ont assuré leur salut. Adopter un orphelin abandonné, développer ses heureuses qualités par l'éducation la plus attentive et la plus tendre, récompenser sa vertu en lui assurant l'héritage d'une grande fortune, c'est une conduite admirable, mais qui n'est peut-être pas sans exemple parmi les hommes. Si Dieu n'avait pas fait davantage, c'eût été un faible aliment à une

reconnaissance, à une admiration qui doivent durer éternellement, toujours nouvelles, toujours également vives. Son plan a été plus digne de lui. Dans le dessein de rassembler autour de son trône une famille destinée à partager sa gloire, au lieu de choisir des êtres exempts de passions déréglées, il a donné la préférence à des créatures faibles, corrompues, dont la plupart ont mille fois payé ses bienfaits d'ingratitude, et mérité un opprobre éternel par leurs crimes multipliés. Le problème était d'une difficulté effrayante; car Dieu voulait non-seulement épargner ces malheureux en leur faisant grâce du châtiment, mais leur rendre l'honneur; non-seulement les recevoir dans l'assemblée des saints, dans son intimité éternelle, mais les faire dignes de cette gloire, de manière qu'ils n'aient point à rougir dans une telle société, qu'ils puissent soutenir les regards de Dieu et de ses élus; non-seulement leur donner un trône, une couronne, un royaume immortel, mais leur donner tout cela à titre de récompense. Voilà ce que Dieu a fait; le mal semblait un obstacle invincible à ses desseins, il s'est servi du mal pour les accomplir.

L'exercice des vertus les plus héroïques suppose le péché d'où elles tirent leur principale perfection : pardonner les injures, prier pour ses persécuteurs, dire du bien de ses calomniateurs, en faire à ses ennemis, est-il possible dans les uns, sans le péché dans les autres? Est-ce la même chose de croire au milieu de ceux qui croient, et de rester ferme dans la foi en face des hérétiques, des infidèles, des contempteurs de toute religion? Est-il égal d'espérer en Dieu, lorsqu'on est assuré de son salut, et de se confier en sa bonté, lorsqu'on sent sa propre faiblesse et qu'on se voit environné de scandales? Peut-on comparer le mérite de la charité dans un cœur indifférent à tous les objets créés et dans une âme en proie à toutes les passions? Quelle force ne faut-il pas pour lutter jusqu'à la fin contre le démon, contre le monde, contre soi-même? Ces observations sont

applicables au mal physique : sans la douleur, où serait la patience? Sans les misères de la vie, que deviendrait l'aumône qui peut se faire de tant de manières? où trouver les dévouements héroïques de la charité, dont les exemples sont si fréquents dans le christianisme?

Parcourez les différents ordres des saints les plus élevés dans la gloire, vous verrez que leurs plus beaux titres supposent toujours l'existence du mal. Point d'apôtres sans infidélité, point de martyrs sans persécutions, point de docteurs sans hérésie. Le ministère sacré serait inutile sans les vices des hommes; la virginité n'est glorieuse qu'à cause de la fragilité et de la dépravation de notre nature. Que dis-je? pour accomplir la merveille des merveilles, c'est-à-dire la rédemption, Dieu s'est servi de l'ingratitude des Juifs, de la jalousie des pharisiens, de l'avarice de Judas, de la lâcheté de Pilate; et je ne dis pas tout : combien de crimes étaient nécessaires pour faire mourir Jésus-Christ! Que l'on pense maintenant de quel œil Dieu doit regarder ces nobles âmes qui abandonnent tout pour se dévouer au service de sa sainte cause, qui souffrent la pauvreté, l'opprobre, la persécution pour la gloire de son nom, qui s'efforcent, pour l'amour de lui, de soulager toutes les misères, de détruire toutes les erreurs, de changer le vice en vertu, de subjuguer les cœurs rebelles par l'ascendant de la religion, de faire enfin de ce séjour de l'iniquité celui de la piété et de la justice? L'existence du mal est un scandale pour les faibles, pour les impies un sujet de blasphèmes contre la providence et le plus plausible des arguments de l'athéisme; Dieu regarde-t-il donc comme rien de tels inconvénients? Non sans doute, ils sont incomparablement plus graves à ses yeux qu'aux nôtres; mais il a voulu laisser aux justes le soin et la gloire de les combattre, afin d'avoir à les en récompenser un jour.

Voilà le grand mystère de la sagesse de Dieu et de son amour pour les hommes; lui de qui viennent tous les dons

et de qui nous avons tout reçu, a trouvé le secret de recevoir quelque chose de nous, afin de s'acquitter comme il convient à un tel débiteur. Dans un monde où tout serait bien, Dieu n'aurait rien laissé à faire au juste ; dans le nôtre il l'a associé à sa providence pour nourrir les pauvres, consoler les affligés, instruire les ignorants, ramener les vicieux à la vertu ; il l'a fait la providence visible de tous les malheureux, le médecin de tous les maux du corps et de l'âme. Il semble que Dieu, abdiquant son pouvoir, l'ait remis entre les mains de l'homme, comme autrefois ce roi d'Égypte qui renvoyait au sage Joseph ses sujets affamés. Jésus-Christ lui-même n'a fait que paraître sur la terre ; comme s'il eût craint de nous ôter les occasions de mérite, il s'est à peu près borné à instruire ses disciples, leur disant à l'oreille ce qu'ils devaient publier sur les toits, et leur laissant tout le travail de la fondation et de la conservation de l'Église.

La lutte des deux cités, dont l'une a pour chef Satan et l'autre Jésus-Christ, est le triomphe de la sagesse divine. Si Bayle se scandalise, si le manichéen conclut l'existence de deux principes indépendants, c'est que ni l'un ni l'autre n'ont assez réfléchi sur le but de la Providence et les moyens de son gouvernement ; avec plus d'attention, ils auraient vu que le mal est un instrument dont Dieu se sert à sa volonté et pour des fins toujours dignes de lui. Il existe un poëme dont Satan est le héros ; mais l'auteur s'est mépris grossièrement, et notre sage critique a eu raison de réprouver ces fictions insensées où l'on nous montre l'Esprit infernal balançant la victoire avec Dieu même. Si les siècles à venir voient naître un homme réunissant les génies divers d'Homère, de Platon, de Bossuet, et plus grand qu'eux tous, celui-là chantera l'épopée divine, la guerre contre le mal, Satan vaincu et couvert d'une honte éternelle par son triomphe. C'est le plus sublime spectacle

qui puisse être présenté à l'admiration du genre humain; c'est celui que Dieu, dans son jugement, donnera aux générations assemblées, pour la gloire de son nom.

CHAPITRE VII.

De la supériorité que le mal donne à notre monde sur tous ceux où il n'y aurait que du bien.

Il résulte, ce semble, de ce qu'on vient de lire dans les chapitres précédents, que le plan où est comprise la permission du mal, l'emporte sur tous ceux qui ne la renferment pas. Cependant, il ne sera peut-être pas hors de propos de prouver directement cette vérité essentielle, au risque de revenir sur des idées déjà exprimées. Il suffit quelquefois de donner à la même pensée une forme différente pour la faire entrer dans les esprits qui, d'abord, l'avaient repoussée.

Avant la création, Dieu était seul et ne devait rien qu'à lui-même. Il voyait dans sa pensée une infinité de mondes possibles : mondes matériels, mondes spirituels, mondes composés d'esprits et de corps, mondes échelonnés, pour ainsi dire, depuis le plus bas degré de l'être jusqu'au sommet de la perfection. Ce qui n'est pas ne saurait avoir de droit à l'existence, et Dieu n'avait aucun besoin de réaliser au dehors ce qu'il possédait déjà éminemment en lui-même; il était donc absolument libre non-seulement de créer ou de ne pas créer, mais de choisir entre tant de mondes différents, sans autre raison que sa volonté pour déterminer son choix. Il pouvait préférer un monde qui n'aurait renfermé que des corps, ou en adopter un qui ne se serait composé que d'esprits; il a mieux aimé un plan qui, admettant à la fois des corps et des esprits, ouvrait à sa puissance un champ plus vaste et lui permettait de rassembler

dans son ouvrage les merveilles de deux créations contraires. Jusqu'ici il n'y a pas l'ombre d'une difficulté.

Mais les mondes composés de corps et d'esprits se divisent en deux classes : dans les uns, tous les êtres intelligents sont régis par des lois qui les dominent invinciblement; dans les autres, la première, la plus inviolable des lois, c'est la liberté. De ces deux classes de mondes, quelle est la plus parfaite? On pensera peut-être que le régime de la nécessité est préférable à celui de la liberté, parce que, s'il ne possède pas les mêmes avantages, il n'est pas exposé à d'aussi terribles inconvénients. Mais si l'on supposait une combinaison où la liberté trouverait place et d'où le péché serait exclu, n'en résulterait-il pas plus de gloire pour Dieu et pour ses créatures que ne pourrait en donner un système où la volonté resterait esclave? Le doute n'est pas permis à cet égard. Si la liberté de choix entre le bien et le mal peut exister sans aucune défaillance de la créature, tout le monde en conviendra, le système qui la réaliserait de cette manière est préférable à tout autre où l'action du libre arbitre serait enchaînée.

Il est question de savoir si un ensemble de lois combinées pour maintenir la liberté, en prévenant ses moindres écarts, peut constituer une épreuve véritable, et diffère essentiellement du régime de la nécessité. Nous ne le pensons pas, surtout si l'on veut regarder comme un principe fondamental que la permission du mal répugne à la sagesse, à la sainteté et à la bonté de Dieu (1).

(1) En effet, ce principe une fois admis, on doit croire que Dieu fait son affaire propre, son affaire d'honneur, pour ainsi parler, de préserver du péché tous les êtres libres; du péché, disons-nous, grave ou léger et de quelque nom qu'il se nomme, parce que le principe n'étant solide qu'autant qu'il est absolu, ne saurait admettre aucune exception. Cette doctrine mène loin. Dès qu'il est reconnu que le premier, ou pour mieux dire, l'unique objet du gouvernement de Dieu est de prévenir toute lésion à l'ordre, l'ange et l'homme auraient tort de veiller sur eux-mêmes; ils peuvent, ils doivent même se laisser aller au courant de

Supposons cependant qu'il existe une différence réelle entre les deux systèmes, et que celui de la justice inamissible

leurs affections; la moindre sollicitude deviendrait un outrage à la Providence. Le quiétisme le plus complet, le plus absolu, serait le seul état naturel et logique de l'être raisonnable, soit que Dieu se fût réservé de satisfaire aux exigences diverses des temps par des actes particuliers, soit qu'il eût pourvu d'avance au maintien de l'ordre par des lois invariables, afin de n'être pas à toute heure obligé, comme un ouvrier malhabile, de mettre la main à son ouvrage pour l'empêcher de se disloquer.

On pensera peut-être que l'âme, ayant la liberté du bien, pourrait au moins, en s'exerçant aux œuvres les plus difficiles de la vertu, acquérir ainsi une sorte de mérite. Comment l'entend-on? est-ce à dire que la nature par ses seules forces donnerait à Dieu plus qu'il ne lui demande? Mais les dons naturels sont, selon le langage de l'Évangile, des talents que la Providence nous met entre les mains pour les faire fructifier; rester au-dessous de la mesure que l'on aurait pu atteindre, c'est un mal : d'après notre principe, Dieu doit l'empêcher, et il ne le peut qu'en conduisant lui-même par des voies sûres toutes les intelligences à la plus haute perfection dont elles sont susceptibles.

La grâce viendrait-elle en aide à la nature? Ce ne pourrait être que pour la dominer souverainement dans toutes les circonstances imaginables, parce que résister à la grâce en quelque chose, ne pas lui donner son concours jusqu'au bout, c'est encore un mal, et l'on ne veut pas que Dieu puisse le permettre.

En un mot, chacun est tenu à tout ce qu'il est capable de faire, soit naturellement, soit surnaturellement; donc, dès que l'on regarde l'existence du mal comme inconciliable avec les attributs divins, on doit conclure que Dieu en personne se charge d'élever les êtres libres aussi haut qu'il leur soit donné d'atteindre. Si, dans un tel ordre de choses, la créature faisait le moindre effort, ce serait de sa part un acte d'incrédulité folle et criminelle; car, avant d'agir, elle aurait dû supposer, au moins implicitement, que Dieu n'est pas assez puissant pour la faire arriver au degré de perfection que sa nature comporte, et qu'elle-même peut suppléer à l'insuffisance de l'action divine. L'Écriture nous donne une idée vraie de la justice du Très-Haut et de la foi qui lui est due, en nous montrant Moïse exclu de la terre de promission, pour avoir frappé deux fois le rocher, par une sorte d'hésitation indélibérée (Nombres, ch. 20). Le plus léger mouvement de la créature ne serait pas moins coupable, donc il ne saurait avoir lieu dans le système où le péché n'entre pas. Donc, à ne considérer que le mérite, le régime de la nécessité et celui de la liberté impeccable sont identiques, ou peu s'en faut.

On n'a pas le droit de nous objecter ici les mérites de Jésus-Christ; car, si notre divin chef était impeccable, les hommes, au milieu desquels il a vécu, ne l'étaient pas. Combien, pour ne point parler du reste, un cœur tel que le sien a-t-il dû souffrir de tant de crimes qui outragent Dieu et préparent à l'homme une épouvantable destinée! quel martyre que celui de notre bien-aimé Rédempteur, depuis le premier jusqu'au dernier moment de sa vie mortelle!

soit conciliable avec l'existence de mérites sérieux de la créature. Certes, les philosophes ne peuvent rien demander de plus. Eh bien ! nous soutenons que notre monde, où l'indépendance de la volonté humaine a causé tant de crimes et de malheurs, vaut incomparablement mieux que tout autre système où le péché n'existerait pas.

En comparant deux créations égales par le nombre des êtres intelligents, on doit juger de la perfection relative de leurs lois par la somme du bien qu'elles produisent, déduction faite du mal dont elles sont l'occasion. Dans notre monde il y a beaucoup de mal, point dans celui de nos adversaires; il faut donc, pour nous relever, que le bien nous offre une ample compensation. Voyons s'il nous sera impossible de la trouver.

Un monde dont Dieu aurait fermé l'entrée au péché serait un séjour de paix et de délices; les douleurs physiques et morales y seraient inconnues, car elles sont le fruit de l'iniquité; les habitants de cette paisible demeure y couleraient des jours fortunés; s'aimant les uns les autres, faisant leur plus douce occupation de se rendre réciproquement heureux, rien ne troublerait le repos de cette vie calme et unie. Les philosophes ne peuvent ici nous contredire : s'ils ne veulent pas convenir qu'un Dieu infiniment bon puisse châtier des coupables, comment comprendraient-ils qu'il affligeât des innocents (1) ?

Voilà donc des êtres dont la condition paraît digne d'envie; mais un état si tranquille ne connaît pas la lutte, et ignore les sacrifices. Quand il s'agit de ces justes si différents des nôtres, il ne faut parler ni de courage, ni de résignation, ni de constance, ni de dévouement, ni de toutes les autres vertus que nous connaissons; car je ne sais s'il en

(1) Nous ne contredisons point ici, à Dieu ne plaise, l'enseignement de l'Église sur la possibilité de l'état de pure nature ; nous raisonnons d'après les principes des philosophes.

existe une seule qui ne tire son principal lustre de l'existence du mal. J'ose l'affirmer : tous les mérites réunis d'un tel monde n'approcheraient pas de ceux de la sublime mère, que l'Évangile nous montre debout auprès de la croix, souscrivant à la mort de son fils, et s'unissant à lui pour obtenir le salut des bourreaux qu'elle consent à adopter comme ses enfants et à aimer éternellement comme les compagnons immortels de sa gloire. C'est un discours commun dans l'Église que Marie l'emporte, à elle seule, sur tous les prédestinés ensemble ; s'il en est ainsi à l'égard de ceux qui ont conquis leur couronne par tant de travaux, que faudrait-il dire des habitants d'un monde où le péril et la peine sont inconnus ? Mais pourquoi insister ? Le moins glorieux des apôtres ou des martyrs, que dis-je ? un simple chrétien, mourant dans son lit au milieu de sa famille, paraît plus grand, plus digne de récompense, en faisant le sacrifice de sa vie, que la multitude de ces héros toujours facilement vainqueurs d'ennemis dont une main puissante détourne les coups. Si la rémunération se mesure sur le mérite, si la joie du triomphe répond aux dangers du combat, si la gloire est en proportion des difficultés vaincues, la félicité d'un seul de nos élus doit l'emporter sur celle de toute une société dont aucun membre n'aurait pu faillir.

Mais la bonté de Dieu, dira-t-on, est maîtresse de ses dons ; rien ne l'empêchait de donner à ses élus à titre gratuit ce que, dans un autre plan, ils reçoivent comme récompense. Que s'est proposé la Providence en créant le monde et en instituant ses lois ? La formation d'une société parfaite, destinée à voir Dieu, à le posséder, à le glorifier éternellement. Ne pouvait-il pas donner l'être à des intelligences d'un ordre assez élevé pour contempler sa majesté infinie, et se communiquer à elles à leur entrée dans la vie, sans leur demander aucun mérite ? Ces intelligences devraient ainsi à sa suprême bonté une plus grande reconnaissance, et la joie du ciel serait

plus douce par la pensée qu'il n'existe point de malheureux dans toute l'étendue de la création.

Voir Dieu, le posséder; vivre dans son sein comme son fils et son héritier, ce n'est pas une chose aussi simple que l'on pense ; entre la créature et le créateur, il y a un abîme infini à combler. Lorsqu'on parle d'adoption ou de mariage parmi les hommes, on veut qu'il existe une sorte d'égalité, au moins d'éducation ou de naissance, entre les personnes qui vont s'unir par des liens si étroits, et c'est avec raison ; une trop grande disproportion manque rarement de compromettre le bonheur domestique, dont l'aisance et l'abandon sont la première condition. Les anciens croyaient que l'on ne peut voir Dieu sans mourir ; et en vérité, je conçois cette opinion, s'il s'agit d'une créature qui se trouverait tout d'un coup placée devant la majesté infinie avec son seul néant : interdite, atterrée, elle n'oserait ni lever les yeux ni ouvrir la bouche, pour ainsi dire ; elle serait dans un état violent et contre nature. J'ignore si cet être, étrangement déplacé, aurait l'audace d'aimer Dieu, si Dieu lui-même pourrait l'aimer à son tour, à moins que ce ne fût comme un fleuve ou une montagne, qui sont aussi l'ouvrage de ses mains ; mais il me paraît impossible qu'il existât jamais entre eux une société intime, une affection de cœur, l'effusion des sentiments, la confiance de l'amour. Un homme qui adopterait un ver de terre ferait une folie également inutile à l'insecte et à lui-même, il oublierait sa dignité en pure perte ; une société qui n'est point cimentée par l'union des cœurs devient à la longue un supplice intolérable ; et souvenons-nous qu'il est ici question d'une société éternelle ! Notre foi fait disparaître toutes ces difficultés : les élus aimeront, posséderont Dieu par Jésus-Christ ; Dieu les aimera dans la personne de son Fils, ce Fils crucifié pour sa gloire, mais crucifié aussi pour le rachat de ceux qu'il appelle ses frères, et pour la sanctification de l'Église à laquelle il donne le doux nom d'épouse. Dès lors,

nous ferons en quelque sorte partie de la famille de Dieu, nous ne craindrons pas de nous nommer ses enfants, de l'aimer comme notre père, et de regarder son royaume comme notre héritage et notre patrimoine.

Quoi qu'il en soit, celui qui est la souveraine raison aime nécessairement ses créatures autant qu'elles sont aimables, ni plus ni moins; or, il y a une différence infinie entre posséder des mérites et en être dépourvu tout à fait. Il est impossible que Dieu regarde des mêmes yeux l'homme qui a travaillé et souffert pour sa gloire, et celui dont les jours se sont écoulés dans le repos et les délices; celui qui lui doit tout, auquel lui-même ne doit rien, et celui dont il a voulu devenir, pour ainsi dire, l'obligé, et auquel il se donne comme pour acquitter la dette de la reconnaissance. Être aimé de cette manière par notre grand Dieu, c'est une gloire, c'est un bonheur que ni le langage des hommes ni celui des anges ne peuvent exprimer.

D'un autre côté, la béatitude des élus n'aura pas coûté à Dieu seulement une parole comme la création; elle sera le prix du sang de Jésus-Christ, le Fils bien-aimé, immolé pour la rédemption des misérables mortels. Ce ne sera plus pour eux une audace d'aimer Dieu, mais un besoin, une nécessité irrésistible; ils voudraient pouvoir l'aimer infiniment. Voilà maintenant une vraie société, parce que l'amour en est le lien; l'amour, dis-je, tel qu'il doit être pour ne pas s'attiédir pendant la longue éternité; l'amour qui calmerait les douleurs de l'enfer, s'il pouvait y pénétrer; l'amour qui sera le plus bel ornement, la plus douce félicité du ciel même. Oui, le monde où la loi du mérite et de l'épreuve ne règne pas, quelque grand qu'on le suppose, restera toujours à une incalculable distance du nôtre.

Après cela, peut-on songer encore à ce qu'il en coûte pour former de tels nœuds entre l'infini et le néant? Ah ! puissé-je arriver à ce terme heureux, quand ce devrait être par les

opprobres, les persécutions, les calomnies, les tortures du corps et de l'âme ! Si je me plains, j'aurai tort; car ce sera encore avoir le ciel pour rien.

CHAPITRE VIII.

Réponse à une objection. — L'incarnation aurait-elle eu lieu, si le premier homme n'avait point péché ?

Je prévois une objection. Vous faites sortir de l'incarnation, me dira-t-on, toute la perfection de l'ouvrage de Dieu. Or, comme d'après plusieurs théologiens, l'existence du mal n'est point la condition nécessaire de l'incarnation, il s'ensuit que Dieu pouvait produire un monde aussi parfait que le nôtre, sans le péché et sans l'enfer, qui est la suite du péché.

Quoi qu'il en soit de l'opinion de quelques théologiens, nos raisonnements gardent toute leur force. En effet, la formation de la société des élus est la fin de tous les desseins de Dieu; la perfection de cette société est, par conséquent, celle du monde. Or, la gloire des élus, c'est le mérite; leur bonheur, c'est l'amour. Nous le demandons de nouveau, peut-il exister de vrais mérites pour qui est impeccable et dans un plan d'où le mal est exclu? Dieu aimera-t-il de la même manière l'homme qui n'aura rien fait et celui qui a travaillé pour sa gloire? Le prédestiné éprouvera-t-il une aussi tendre reconnaissance pour un Dieu qui n'aurait eu d'autre peine que celle de le tirer du néant, et pour celui qui est mort sur la croix afin de le délivrer de l'enfer? Des élus, qui se sont sauvés les uns par le secours des autres, ne s'aimeront-ils pas d'un amour mille fois plus véhément qu'ils ne le feraient dans un système où ils n'auraient pu se rendre

aucun service essentiel? Le plus mince écolier saurait répondre à ces questions.

En considérant les choses sous un autre point de vue, nous arriverons à la même conclusion. La difficulté vaincue fait toute la perfection des œuvres de Dieu comme de celles de l'homme. Pour ne point parler de celui-ci, il se trouve dans la lutte contre le mal des difficultés dignes de Dieu lui-même, puisque, pour les vaincre, il a été obligé d'envoyer sur la terre son Fils en personne. Cette même guerre contre le péché donne au plan divin, par la communion universelle des biens spirituels en Jésus-Christ, une unité parfaite, et par la diversité des situations, des périls et des travaux, une variété infinie. De cette manière, la société des élus pourra être à elle-même un éternel objet d'admiration, et c'est ainsi que le cantique des miséricordes du Seigneur n'aura pas de fin.

Il faut d'ailleurs bien comprendre le sens et la valeur de l'opinion théologique dont il est ici question. Si l'on se bornait à dire que la rédemption des hommes n'est pas le seul fruit de l'incarnation, on ne se tromperait pas; en effet, Jésus-Christ n'est pas mort pour les bons anges, qui n'ont pas besoin de grâce médicinale, mais ses mérites se sont répandus sur eux, en leur qualité de membres du corps dont il est le chef; il n'a pas souffert pour les démons, condamnés irrévocablement; cependant, on ne peut douter qu'il n'ait offert à son Père ses satisfactions pour réparer l'outrage fait à la majesté divine par la révolte des esprits rebelles. Jusque-là point de division entre les catholiques; mais de ce que l'incarnation a produit d'autres résultats que la rédemption des coupables, est-il permis de conclure qu'elle aurait eu lieu dans un monde exempt de péché? Nous ne le pensons pas. Ainsi, la gloire de Dieu est le premier fruit et le plus précieux de la mort de Jésus-Christ; mais s'il n'y avait pas eu des pécheurs à racheter, certainement, quand il l'aurait pu,

Dieu n'aurait pas voulu exiger le sacrifice du Calvaire pour obtenir une gloire dont il n'a pas besoin.

Ce n'est pas assez : l'Écriture et la tradition nous paraissent peu favorables à cette opinion, qui du reste n'est soutenue que par un petit nombre de théologiens. Remarquons-le d'abord, l'Église enseigne formellement que le Fils de Dieu est descendu sur la terre pour nous autres hommes et pour notre salut. A la vérité, elle n'a point déclaré d'une manière expresse qu'il ne fût point venu, si l'homme ne s'était pas rendu coupable ; mais il nous semble qu'elle fait connaître clairement sa pensée, en disant de la désobéissance d'Adam : Heureuse faute qui a mérité un tel rédempteur (1) !

Lorsque saint Paul appelle l'incarnation du Verbe un anéantissement, il se sert d'une expression énergique, mais juste et vraie ; les philosophes ne pourront en disconvenir. L'incarnation me paraît plus étonnante que toutes les scènes du Calvaire. Dans l'incarnation, c'est la nature divine qui s'abaisse directement et d'une manière infinie ; dans le sacrifice de la croix, la nature humaine souffre seule des atteintes que le Verbe avait acceptées en se l'associant. Est-ce habitude ou raison ? je l'ignore ; mais la pensée de l'incarnation réveille en moi, comme nécessairement, celle d'un grand désastre à réparer ; et, quelque grand qu'il soit, on s'étonne encore avec l'Église que le Fils de Dieu n'ait pas eu horreur du sein d'une vierge. Que serait-il venu faire dans un monde où le mal ne pourrait exister ? Y augmenter le bien ? mais de quelle manière ? Par une opération de sa puissance ? Il n'avait pas besoin pour l'exercer de sortir du sein de son père. Par la communication de ses mérites ? Pour que le mérite soit réel et puisse se communiquer, il faut un concours de circonstances qu'il est impossible de

(1) Office du Samedi saint.

réunir dans un système où tout est bien, nous le verrons bientôt. Faisons, en attendant, une simple réflexion : Si les théologiens se demandent comment Jésus-Christ, étant impeccable, a pu mériter dans un monde rempli d'hommes méchants, avec un corps sujet aux souffrances et à la mort, quel ne serait pas leur embarras, s'il leur fallait trouver le fondement des mérites du Médiateur, venant vivre dans une chair impassible, au milieu d'une société de justes, exempts des moindres faiblesses !

Mais, sans tant de raisonnements, il est facile, ce nous semble, d'arriver à la vérité par l'examen des faits antérieurs au décret de l'incarnation. Un certain nombre d'anges se révoltent contre le Très-Haut, ils sont condamnés irrévocablement sans qu'il soit question de réparateur. Rien, en effet, ne faisait à Dieu une loi de réhabiliter les démons et de chercher des compensations au mal dont ils étaient les auteurs. Tout considéré, le dessein du créateur avait réussi : la liberté venait de produire un bien immense ; la trahison de quelques rebelles, réprouvés par leur faute, servait admirablement à relever l'éclat de la fidélité du plus grand nombre des anges. La conduite de la Providence se trouvait donc justifiée jusque-là. Dans de telles circonstances, le décret de l'union hypostatique du Verbe avec une nature créée ne paraîtrait pas, s'il est permis de le dire en hésitant, motivé par des raisons d'un ordre assez élevé pour expliquer une détermination si étrange. Il ne suffit pas, ce semble, d'un simple désordre à corriger, à plus forte raison, d'un avantage à procurer aux créatures, pour faire descendre Dieu dans la création par une sorte d'anéantissement, selon la belle expression de saint Paul ; ce serait un trop mince résultat d'un si grand effort de la puissance divine. Le poëte, se fondant sur les plus claires notions du bon sens, ne veut pas que, dans de vaines fictions, on fasse intervenir la divinité hors de propos et lorsque le nœud peut se délier

par une main mortelle. L'incarnation du Verbe, créateur de l'univers, est tout autre chose que l'apparition momentanée d'un dieu de théâtre ; cependant il fallait que ce grand événement, proposé à la foi du genre humain, parût avoir été amené par des causes assez sérieuses pour pouvoir devenir le fondement de la religion universelle. C'est ce qui est arrivé.

Nous ne voulons point en ce moment énumérer toutes les raisons qui ont déterminé la résolution de la sagesse infinie, peut-être trouverait-on trop disproportionnées celles qui ne regardent que l'homme ; nous nous bornerons donc à remarquer que, Dieu ayant un intérêt majeur et, pour ainsi dire, personnel engagé dans la question, l'égalité entre le but et le moyen se trouve ainsi parfaitement établie.

En effet, Lucifer s'était attaqué directement à Dieu, qui accepte cet insolent défi, parce qu'il sait à quels grands desseins il veut faire servir l'impiété de son ennemi. Ce malheureux rebelle, après avoir contribué dans le ciel à l'épreuve des anges fidèles, autant de temps qu'il était nécessaire pour leur gloire, chassé avec ignominie du milieu d'eux et précipité sur la terre, y trouve un couple innocent, favorisé du Très-Haut et réservé à de grandes destinées. Cette vue enflamme sa colère, il veut se venger sur l'homme du mal qu'il n'a pu faire à Dieu. C'en est fait, Adam et Ève se sont laissé tromper par le suborneur ; sa victoire sur le premier père des hommes lui assure, d'un seul coup, la conquête de toutes les générations à venir. Dieu lui-même est vaincu, et si les choses en restent à ce point, il va se voir, pour ainsi dire, forcé de passer sous le joug du vainqueur ; car, par suite des lois établies pour la propagation de la race humaine, il se trouvera contraint de créer des sujets à son ennemi, et, en quelque sorte, au commandement de celui-ci. Mais c'est là que le Très-Haut attend ce triomphateur en idée : à sa confusion éternelle, tous ses desseins vont s'écrouler en un clin

d'œil, et ceux du Seigneur s'élever à une hauteur infinie.

A toute force, Dieu pouvait encore, après la chute de l'homme, ou laisser les lois de la nature suivre leur cours, ou en arrêter l'évolution pour prévenir de plus grands malheurs. L'ennemi, il est vrai, n'aurait pas manqué d'entonner le chant de triomphe et d'insulter à la sagesse éternelle mise en défaut; mais la souveraine félicité de Dieu peut-elle être troublée, sa gloire peut-elle être amoindrie par les bravades d'un rebelle qu'il lui est si facile d'humilier et de punir? Cependant, il faut le dire, ce dénoûment n'est pas le plus convenable ni le plus digne de la majesté infinie; la raison se sent froissée de la seule idée que le créateur ait pu être vaincu en quelque chose par sa créature. Dieu devait donc vaincre; ce n'est pas assez, il devait vaincre en Dieu, c'est-à-dire conquérir par sa prétendue défaite une gloire infinie; il ne le pouvait que par l'incarnation.

CHAPITRE IX.

Le mal est entré nécessairement dans les combinaisons par lesquelles l'union du Verbe avec la nature humaine a été consommée et rendue profitable aux anges et aux hommes. — Conseils différents de Dieu sur l'ange et sur l'homme. — Union du corps et de l'esprit. — Le péché et le châtiment. — Les mérites et la mort de Jésus Christ. — La mort de Jésus-Christ suppose la création des corps, la désobéissance de l'homme, la transmission de son péché et la chute des anges rebelles. — Les mérites de Jésus-Christ communiqués aux anges.

Les anges avaient été doués de qualités sublimes; l'orgueil se glissa dans leur cœur, et ce qui devait les sauver devint l'occasion de leur perte. Dieu procéda d'une manière différente dans la création de l'homme: il le composa d'un corps et d'une âme. Cette disposition est avantageuse, quoiqu'elle nous place dans un état d'infériorité par rapport à l'ange, et qu'elle nous expose à des périls presque inévitables. L'âme

faite à l'image de Dieu étant invisible, et le corps pétri de boue paraissant seul, l'homme se trouve garanti par sa constitution de cette espèce d'orgueil diabolique qui ferme toutes les voies à la miséricorde divine; sa faute est atténuée s'il prévarique, et son mérite augmente s'il reste fidèle. Après le crime de Lucifer, il ne fallait pas s'attendre à voir l'homme persévérer dans la justice. C'est pourquoi la Providence prend ses mesures, moins pour nous empêcher de faillir que pour nous relever de notre chute. L'ange avait trouvé un écueil dans sa grandeur, l'homme sera sauvé par sa faiblesse; l'esprit a tout perdu, la chair a tout réparé.

C'est un plan en apparence bien bizarre que d'associer l'intelligence à la matière, de faire sortir le genre humain d'un seul couple portant en lui-même les destinées de toute sa postérité, de mettre nos premiers parents si faibles, si ingénus, dont la chute devait entraîner tant de calamités, aux prises avec un ennemi également implacable et fécond en inventions pernicieuses; voilà cependant le chef-d'œuvre de la sagesse divine.

L'influence de la chair sur l'esprit est le mal de l'homme; la chair semble creuser plus profondément l'abîme placé entre Dieu et nous. Eh bien! c'est la chair qui va combler cet abîme. Purs esprits, nous n'aurions pu nous élever jusqu'à Dieu ni devenir ses parents et ses alliés comme nous le sommes; par la chair, Dieu est descendu jusqu'à nous, il est devenu le fils de l'homme, nous lui donnons sans usurpation le nom de frère. Non-seulement le Dieu-Homme acquittera la dette de la famille dont il est le premier-né, comme s'exprime saint Paul (1), mais il l'ennoblira, il la divinisera, il la couronnera des rayons de sa gloire infinie. Nouvel Adam, chef de sa race par la dignité de sa personne, il pourra plus pour notre réhabilitation que le premier homme pour notre dé-

(1) Rom., ch. 8, v. 29.

chéance. La solidarité réparera surabondamment les maux dont elle aura été la source.

Les saints Pères et les théologiens reconnaissent que la rédemption de l'homme était plus convenable que celle des anges rebelles : ceux-ci formaient une petite minorité dans la milice céleste; toute la postérité d'Adam périssait sans l'incarnation : les démons n'avaient point été poussés au mal, ils s'y étaient portés d'eux-mêmes; l'homme en s'y livrant avait cédé à une influence étrangère : les premiers étaient de purs esprits, doués de lumières supérieures, d'une force de volonté extraordinaire; l'homme, même dans l'état d'innocence, était bien inférieur sous ce double rapport à des intelligences dégagées des sens : enfin les démons portaient la peine d'un crime personnel, pleinement volontaire et délibéré; les hommes de tous les siècles allaient se trouver punis de la faute de leur premier père, à laquelle ils n'ont eu aucune part.

Cependant la justice devait avoir son cours. Si Dieu laissait le premier péché impuni, il passerait à bon droit pour le complice du second. Un châtiment était nécessaire; mais lequel? Dans un plan où la récompense de la justice est la possession de Dieu, le crime emporte pour le moins la privation éternelle de ce bonheur, tellement nécessaire à l'âme que sa perte est pour elle la mort; la mort, dis-je, si énergiquement et si justement nommée par saint Paul (1) le salaire, la solde du péché. Tel est le châtiment des anges rebelles : étant esprits, ils ne pouvaient être punis d'une autre sorte de mort; mais l'homme a un corps, Dieu frappe ce corps pour épargner l'âme.

Ce n'est pas assez : les châtiments corporels ne sauraient guérir les plaies de l'âme, si celle-ci n'est touchée du regret d'avoir failli. L'ange dégagé de l'influence des sens, agissant

(1) Rom., ch. 6, v. 24.

avec réflexion, après avoir bien calculé les conséquences de ses actes, paraît incapable de se repentir utilement d'un crime consommé; l'homme, au contraire, qui pèche par ignorance, par faiblesse, par entraînement, ne tarde pas à déplorer sa faute, lorsque l'émotion des sens et de l'imagination est calmée.

Cependant le temps donné au repentir doit avoir un terme, il faut même que ce terme soit inconnu, le bon ordre l'exige; c'est pour cela que le moment de la mort est incertain. Si l'homme était assuré d'arriver à un âge avancé, il renverrait sa conversion à la vieillesse; s'il était frappé de mort aussitôt après son péché, il serait traité peut-être avec trop de rigueur (1). Quelques-uns meurent prématurément et tout d'un coup, afin que tous veillent sur eux-mêmes et se tiennent prêts; le plus grand nombre est averti de loin, afin qu'ils aient le temps de purifier leur conscience et de satisfaire à Dieu et à la société.

La sagesse divine se justifie par ses œuvres. Le démon se plaint-il de sa destinée et de la rigueur des jugements de Dieu à son égard, on lui montre la faiblesse humaine exposée à des dangers bien autrement sérieux que ceux auxquels il a succombé. L'homme à son tour se trouve-t-il trop mal partagé, on lui fait voir l'ange ébloui de sa propre excellence et changeant le préservatif en poison. Ni l'homme, ni l'ange n'ont le droit de se plaindre de la Providence; elle a fait pour leur salut, par des moyens contraires, au delà de ce qu'ils pouvaient demander. On ne sait si elle s'est montrée plus magnifique envers Lucifer, en lui donnant, avec une puissante volonté, une intelligence incomparable, ou envers Adam, en lui préparant un remède dans sa faiblesse même. Et ne disons pas que Dieu a également échoué dans ces deux combinaisons: si elles ont été inutiles à quelques particuliers

(1) On peut ajouter qu'il ne serait pas assez libre.

qui se sont perdus par leur très-grande faute, elles ont immensément servi et à la famille du ciel et à la famille de la terre; les anges et les hommes prédestinés sont devenus les fils et les héritiers de Dieu même.

Mais il fallait avant tout réparer le mal et guérir la blessure faite au genre humain par le démon. Comme nous vivons sous la loi du mérite, une satisfaction parfaite était nécessaire, et elle ne pouvait avoir lieu sans l'incarnation; l'incarnation elle-même ne suffisait pas. Nous devons en dire les raisons.

Rappelons d'abord que, dans le plan justement préféré par le créateur, la gloire éternelle est un salaire proportionné au travail, une récompense égale au mérite. Mais de quoi est digne le pécheur, si ce n'est de la malédiction éternelle? Pour faire d'un criminel un enfant de Dieu, il y avait un double prix à payer, celui de la réparation et celui de la glorification. L'un et l'autre étant infinis, ils ne pouvaient être acquittés que par un Dieu. Ici se présente une première difficulté : si Dieu se satisfait à lui-même, la dette n'est pas soldée, elle est remise; il ne faut plus parler de mérite, de récompense, mais de don purement gratuit. L'incarnation résout le problème. L'humanité de Jésus-Christ paye pour nous, et, à cause de son union avec le Verbe, elle paye un prix qui satisfait pleinement aux exigences de la justice divine.

Mais voici de nouveaux embarras. Les mérites de l'homme faible, rempli de passions, environné de piéges et de ténèbres, se conçoivent facilement; il est plus malaisé de deviner sur quoi reposent ceux de Jésus-Christ, qui était impeccable. Or, si les mérites de Jésus-Christ ne sont pas effectifs, les nôtres, qui en tirent toute leur valeur surnaturelle, que seront-ils? La question qui se présente en ce moment à notre examen est digne d'une attention particulière; elle renferme la solution de tous les problèmes de la création.

Dans l'Homme-Dieu, c'est l'homme qui mérite, qui satisfait, quoique la valeur de ses satisfactions soit fondée sur son union hypostatique avec le Verbe. Il suit de là que l'incarnation seule ne constitue pas un mérite, puisqu'elle n'est pas le fait de l'homme. Il en est de même probablement des hommages que la sainte humanité de Jésus-Christ offre à l'auguste Trinité; ces hommages sont un devoir, une obligation accomplie, une dette payée; c'est en outre par une douce et invincible inclination du cœur que Jésus-Christ est porté à louer, à bénir, à remercier son père. Or, si je ne me trompe, il ne saurait y avoir dans l'accomplissement du devoir, auquel on se porte par un mouvement irrésistible de l'âme, un mérite tel, qu'il puisse servir à l'acquittement d'une dette étrangère. On peut en dire autant de l'exemption de tout péché; Jésus-Christ ne pouvait faillir, et il avait naturellement cette faim et cette soif de la justice qu'il recommande à ses disciples. L'Homme-Dieu, en détestant l'iniquité et en pratiquant toutes les vertus qui appartiennent proprement au juste, telles que l'innocence, la piété, la charité, remplissait un devoir et cédait à une nécessité de sa nature. Mais la pauvreté, le travail, les souffrances, les humiliations, la mort, il ne les doit ni ne les aime. Il ne les doit pas, puisqu'il est la sainteté même et le maître absolu de toutes choses; il ne les aime pas, puisqu'il a tout pris de la nature humaine, hors la corruption et le péché. Il souffrait comme nous de la faim, de la soif, de la douleur; son âme a connu la tristesse, on l'a vu pleurer plusieurs fois; tous les chrétiens savent l'histoire de son agonie et sa crainte de la mort. Ces sentiments de tristesse, d'accablement, de frayeur, nous étonnent, nous les trouvons peu dignes de la grandeur du Fils de Dieu, et avec raison; mais ce qui n'est pas convenable en soi devient un prodige de sagesse et de bonté, à cause de l'office de médiateur que remplit Jésus-Christ. Comme essentiellement juste, il n'aurait dû ni souffrir ni être humilié; mais en sa qualité

de répondant des pécheurs, de réparateur de leurs offenses, il était convenable et même en un sens nécessaire qu'il endurât les opprobres et les tourments d'un supplice ignominieux, qu'il subît une mort violente, la mort des criminels.

L'incarnation semble emporter comme nécessairement la mort corporelle de Jésus-Christ; il n'y aurait pas eu harmonie dans sa personne divine, si, après l'anéantissement du Verbe, la nature humaine n'avait pas subi à son tour une espèce de destruction. D'ailleurs la peine du péché, c'est la mort : mort temporelle pour l'homme déchu, mort éternelle pour l'homme impénitent et pour l'ange révolté. En acceptant la responsabilité des péchés de tous, le Fils de Dieu se condamnait donc lui-même à la mort. Certes, il ne devait point demander dispense de la loi, lui qui venait sur la terre pour nous apprendre à l'accomplir tout entière.

Comme réparateur de l'offense faite à Dieu par la révolte de l'ange et la désobéissance de l'homme, Jésus-Christ ne pouvait mieux remplir sa mission qu'en se montrant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix (1).

Médiateur entre Dieu et les hommes, il a mérité leur amour au suprême degré en se dévouant sans réserve à la gloire de l'un et à la rédemption des autres; par sa mort, il est devenu le point d'union où Dieu et l'homme se rencontrent et s'embrassent. Sauveur, son sang répandu crie plus haut que nos iniquités et rend croyables les plus grands prodiges de la miséricorde divine; nulle grâce ne peut être refusée à un tel suppliant. A la vérité, la moindre des douleurs de Jésus-Christ est d'un prix infini, mais Dieu n'est point tenu de l'accepter pour notre rançon; il fallait le spectacle des opprobres et des souffrances de son Fils pour désarmer sa juste colère. La rédemption paraîtrait d'ailleurs un jeu, si elle n'avait coûté au Sauveur qu'une goutte de sang ou

(1) Épître aux Philipp., ch. 2, v. 8.

une larme, ou s'il était mort paisiblement dans son lit au milieu de ses disciples.

Législateur, il nous donne dans sa passion l'exemple le plus pathétique de toutes les vertus qu'il commande; ses tourments nous font comprendre le péché, le ciel, l'enfer, et combien la vie est une chose sérieuse.

Fondateur de religion, en établissant son Église par les ignominies de la croix, il a assuré en même temps le mérite et le fondement de la foi, donné naissance à tous les sacrifices et à tous les dévouements de la charité.

Toutes les parties du plan divin se rapportent de quelque manière au sacrifice du Calvaire; toute l'économie de la religion est fondée sur la passion du Fils de Dieu. Aussi n'est-on plus étonné d'entendre Jésus-Christ dire aux disciples d'Emmaüs : O insensés! ne fallait-il pas que le Christ souffrît ces tourments, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire (1)? La douloureuse scène du jardin des Olives est encore plus digne d'attention : dans son agonie, le Sauveur est tellement troublé, abattu, qu'il prie son Père d'éloigner de lui, s'il est possible, le calice jusqu'alors tant désiré; mais il reconnaît à l'instant que telle n'est point la volonté du ciel. En effet, comme si une nécessité invincible eût commandé le grand sacrifice, le Père, qui exauce toujours son Fils unique, lui envoie un ange (2), non pour le délivrer, mais pour le fortifier à l'approche d'un supplice inévitable.

La mort de Jésus-Christ a produit un bien immense; pour en embrasser l'étendue, il faudrait, comme s'exprime saint Paul, mesurer la hauteur, la largeur, la profondeur (3), toutes les dimensions de la charité infinie de Dieu pour ses créatures, dans le don qu'il leur a fait de son Fils. Non-seulement les anges, non-seulement les hommes ont été pénétrés

(1) S. Luc, ch. 24, v. 26.
(2) *Id.*, ch. 22, v. 43.
(3) Épître aux Éphés., ch. 3, v. 18.

et remplis des mérites de ce divin chef des élus, il n'y a pas jusqu'à la vile matière qui n'ait passé de son néant à un état surnaturel, en devenant quelque chose de propre, de personnel à un Dieu, et en servant d'une manière si essentielle à la consommation de son œuvre. Jusque-là, le monde n'était qu'ébauché ; ici la création tout entière subit une transformation admirable, elle s'élève à une perfection dont elle n'avait pas même le germe et les premiers traits.

Oserait-on dire que la gloire rendue à Dieu et le bonheur acquis dans un degré si sublime aux prédestinés ne justifient pas la mort de Jésus-Christ? Mais si cette mort, la mort du juste, de l'innocent, la mort d'un Dieu, se trouve si bien expliquée par la grandeur de ses résultats; si, au lieu d'être un défaut dans le plan de la Providence, elle est la souveraine perfection du monde et la source de toutes les perfections, n'est-il pas évident que ce qui a concouru à produire ce bien immense est aussi en un sens une perfection, et, si ce concours a été indispensable, une perfection nécessaire?

Or, la mort de Jésus-Christ suppose la création des corps, la désobéissance de l'homme, la transmission de son péché, et même la chute des anges rebelles.

L'âme, étant immatérielle, ne peut mourir que par l'anéantissement, et sans aucun doute Jésus-Christ ne devait pas mourir de cette manière, puisqu'il s'est fait homme pour être l'éternel médiateur de l'union de Dieu avec ses élus; il lui fallait donc un corps mortel, une existence environnée de tous les maux qui sont entrés dans le monde par le péché de notre premier père.

Égal en force et en intelligence à Lucifer, Adam tombait d'une chute irréparable; mais placé à un degré inférieur dans la hiérarchie des esprits, plus faible et exposé à des dangers plus grands, sa faute lui a laissé quelque droit à l'indulgence. Cependant le mal a suivi son cours. Tous les hommes étant nés du premier homme et formés de sa substance, la na-

ture humaine, altérée dans le père, a dû passer viciée et corrompue à sa postérité. Jésus-Christ lui-même, en mettant de côté le péché et la concupiscence, a eu sa part de cet héritage malheureux : comme fils de l'homme, un sang impur à quelques égards coulait dans ses veines; il avait pris, non la chair de la justice originelle, mais la chair du péché avec ses peines et ses douleurs. Si l'homme fût resté pur, les humiliations du Fils de Dieu n'avaient plus de motif; s'il était tombé sans retour, le Verbe aurait vainement cherché sur la terre une mère digne de devenir l'instrument de son incarnation, d'ailleurs inutile dans cette hypothèse; si le mode de propagation du genre humain eût été différent, les conséquences de la faute d'Adam se seraient bornées à lui seul, et le Sauveur n'eût pu trouver parmi nous un corps soumis à la douleur et à la mort.

Allons plus loin : si le Sauveur devait mourir de mort violente, on ne veut pas sans doute que le Dieu infiniment juste se soit fait le bourreau de son fils; tout au plus pouvait-il permettre à des hommes méchants d'exécuter, sans le savoir, les desseins de sa miséricorde sur le monde. L'attentat des Juifs ne devait pas pouvoir être justifié par l'ignorance; car, quoique Jésus-Christ ait pris soin de cacher sa gloire pour atténuer le crime de ses ingrats compatriotes, il était obligé de donner des preuves assez authentiques de sa divine mission pour en convaincre tous les siècles. Il est donc venu dans un temps de grande civilisation, il est né au milieu d'un peuple choisi pour être le gardien de l'ancienne foi et le dépositaire des promesses faites au genre humain; il a paru dans le monde avec l'éclat qui convenait à sa grandeur, il a parlé avec une sagesse que nul n'égala dans aucun temps, il a fait des miracles tels qu'on n'en vit jamais de semblables en Israël. En un mot, il est venu dans le siècle le plus éclairé, chez le peuple le mieux instruit des oracles des prophètes, et qui dans ce temps-là même attendait son messie; cepen-

dant ce peuple à qui le rédempteur était annoncé depuis tant de siècles, et qui avait tant de moyens de le reconnaître, le renie, l'accable d'outrages, lui fait souffrir la mort de la croix. Si la nation élue parmi toutes les autres pour conserver sur la terre, au milieu de la corruption générale, le dépôt de l'antique foi et l'exemple des bonnes mœurs, avait pu, d'elle-même et sans y être poussée par une force étrangère, s'emporter jusqu'à cet excès, le mal eût été irrémédiable; ceux que le Fils de Dieu venait spécialement sauver étaient perdus sans ressource. Il devait en être autrement; l'honneur du Verbe incarné ne permettait pas que la nature qu'il s'était unie fût réprouvée tout entière. C'était là pour Dieu une puissante raison de permettre aux anges rebelles de tenter l'homme; il faisait ainsi éclater sa sagesse d'une manière admirable, en nous sauvant par nos périls et en faisant servir le péché à la rédemption de l'univers.

Par un conseil semblable, le Fils de Dieu, qui était venu détruire le règne du péché sur la terre, en laisse subsister les effets, comme la concupiscence, la douleur, la mort. Ce qui était un châtiment devient une occasion de mérite ou un moyen de réconciliation. L'épreuve, la tentation, fait les grandes vertus; la mort a fait nos martyrs, et la terreur qu'elle inspire une multitude innombrable de pénitents. D'ailleurs si la profession du christianisme exemptait de la mort et des misères de la vie, qui ne s'empresserait de recevoir le baptême, dit saint Augustin (1)? Et quel mérite aurait une foi qui recevrait dès ce monde une telle récompense?

Si l'on s'étonne de nous voir rapporter tout au Fils de Dieu, et chercher dans son union avec la nature humaine l'explication des conseils de la Providence, nous répondrons que Jésus-Christ lui-même se nomme la pierre angulaire de l'édifice, l'alpha et l'oméga, le principe et la fin de toutes

(1) *Cité de Dieu*, liv. 13, ch. 4.

choses. La pensée de rattacher tout à l'Homme-Dieu était à la fois la plus naturelle et la plus haute à laquelle le créateur pût s'arrêter. L'incarnation étant l'effort sans pareil de la puissance divine, il est raisonnable de rapporter tous les autres prodiges à celui-là, et impossible de trouver pour la création un centre d'unité et un moyen de perfection plus digne de Dieu.

Jésus-Christ est plus particulièrement le chef du genre humain, mais il est aussi celui des esprits bienheureux ; saint Paul nous l'enseigne en mille endroits de ses épîtres. Il ne faut pas s'en étonner. Quoi ! le monde physique est un dans son immensité, par le rapport de ses parties et leur dépendance réciproque, et le monde des esprits ne le serait pas ! Dieu aurait refusé à la société de ses élus une perfection dont il n'a pas voulu priver la vile matière ! Quoi ! Dieu aurait préféré un moyen de glorifier les anges indépendamment de Jésus-Christ, pendant qu'il trouvait en lui avec surabondance de quoi contenter sa miséricorde, sans rien relâcher de sa justice! C'est par Jésus-Christ, comme le chante l'Église, que les Dominations, les Puissances, les Chérubins et les Séraphins, tous les ordres de la hiérarchie céleste, louent, adorent, bénissent (1), et l'on peut ajouter aiment et possèdent Dieu, et ce n'est point par lui qu'ils auraient obtenu cette suprême félicité ! Arrivés au terme, ils ont en quelque sorte besoin de Jésus-Christ pour jouir de leur récompense, et ils auraient pu se passer de lui pour la mériter! Quel décousu, quelle incohérence dans le plan qu'il faudrait prêter à Dieu, si en tout et partout le Verbe incarné n'était pas le médiateur des créatures! Quelle grandeur, au contraire, quelle harmonie dans l'ouvrage divin, combien il devient digne de son auteur, dès qu'on admet la médiation universelle de Jésus-Christ! On doit convenir que les anges fidèles n'ont

(1) Liturgie.

pas eu besoin du Sauveur de la même manière que nous; la grâce médicinale leur était inutile, puisqu'ils ne sont pas tombés ; mais il leur en fallait une autre pour surnaturaliser leurs œuvres et les rendre dignes de la récompense infinie. Si cette grâce n'est pas fondée sur les mérites de Jésus-Christ, la gloire du ciel n'est plus pour les anges un salaire, mais un pur don; le moindre des justes de la terre est plus digne d'honneur que tous les esprits bienheureux ensemble; ce qui est contraire à la croyance de l'Église, laquelle ne met au-dessus des chœurs célestes que la seule Mère de Dieu.

Nous ignorons comment les mérites de Jésus-Christ sont communiqués aux anges fidèles, qu'importe? Il est leur chef, c'est tout dire. N'est-ce pas la tête qui est le principe du mouvement, du sentiment et de la vie pour tous les membres du corps? S'il en est un qui ne communique plus avec la tête, on dit que c'est un membre mort, et on a raison. J'avoue que je ne comprends pas comment Jésus-Christ pourrait être appelé le chef des anges (1), s'il n'était pas pour eux le principe de la vie surnaturelle.

D'ailleurs, lorsque Dieu établit une loi, il en compense les inconvénients par des avantages plus grands. La faute d'Adam nous est imputée; mais aussi le Fils de Dieu nous est devenu justice, sanctification et rédemption (2). Les enfants morts sans baptême sont exclus du royaume des cieux; mais ceux qui meurent avec le caractère du chrétien reçoivent en partage les récompenses éternelles sans avoir rien fait pour les mériter. Le crime des anges nous ayant été si fatal, le contre-coup de cette grande chute ayant abattu le genre humain, n'est-il pas naturel de penser que la grâce qui nous a relevés s'est fait sentir, quoique d'une manière différente,

(1) *Caput.*
(2) Ire Épître aux Corinth., ch. 1, v. 30.

à tous les enfants de Dieu ? Le crime d'un seul coupable a pu mettre en péril la société des intelligences tout entière, et les œuvres du Saint des saints n'auraient point d'influence hors des limites étroites de cette terre! Pendant qu'il n'y a pas d'événement isolé; que, par la constitution de la société des élus, les biens comme les maux sont communs et se font sentir au corps entier, le sacrifice du Calvaire n'aurait servi qu'à une fraction de la famille de Dieu; hors de ce petit coin de l'univers, il serait resté sans portée et comme non avenu! Le génie du mal aurait eu plus de priviléges que le génie du bien, et le démon ayant pu nuire à l'homme, il serait défendu à Jésus-Christ d'être utile à l'ange! Ce ne sont point là les pensées de notre Dieu.

CHAPITRE X.

De la communion universelle des biens et des maux. — Réponse à quelques objections sur la transmission du péché d'Adam. — La déchéance et le progrès.

Pour suppléer à l'insuffisance de nos œuvres et à leur disproportion avec la gloire éternelle, ce n'était pas assez que Jésus-Christ acquît des mérites, il fallait encore qu'il pût nous les communiquer et que son bien devînt le nôtre. C'est ce que la Providence a fait, non en instituant de nouvelles lois, mais en maintenant et en appliquant celle de la solidarité, de la communion universelle. Avant comme après Jésus-Christ, le mérite ou le démérite d'un membre a été réversible sur tout le corps de l'Église. Dix justes auraient sauvé Sodome; la terre ne subsiste qu'à cause des élus, et c'est pour eux seuls que sont abrégés les jours mauvais. D'un autre côté, le péché d'Adam a passé à sa postérité, le crime des

pères est puni sur les enfants jusqu'à la quatrième génération (1); nous portons tous de quelque manière la peine de fautes qui nous sont étrangères. Jésus-Christ, en entrant dans l'humanité, a accepté pour lui-même cette loi de la solidarité universelle. Il s'est soumis à des maux introduits dans le monde par des péchés dont il n'est point coupable; je dis non-seulement le péché de Lucifer et celui d'Adam, mais les péchés de ses compatriotes, que leurs iniquités avaient fait tomber dans un état dont il a subi tous les inconvénients; je dis aussi les péchés de tous les hommes, parce que les peuples réagissent les uns sur les autres, et que les Juifs eux-mêmes, malgré les précautions infinies de la Providence, n'étaient pas à l'abri de l'influence des nations étrangères. Si donc Dieu avait refusé les satisfactions du Sauveur pour ses frères, il aurait fait une exception à la règle générale; il aurait mis Jésus-Christ hors de la loi commune dans ce qu'elle a d'avantageux, après l'y avoir soumis dans ce qu'elle a de funeste; il semble, par conséquent, que Dieu n'aurait pas été juste envers son fils, en lui refusant d'admettre les anges et les hommes à la participation de ses mérites.

Nous aussi, par la même raison, nous avions quelque droit à n'être point exclus de la communion des œuvres du Sauveur. L'incarnation ne nous était pas due assurément; mais dès l'instant que le Fils de Dieu s'était fait le Fils de l'Homme, il devenait notre associé, et il s'établissait entre nous et lui une communauté de biens et de maux. Certes, il n'aurait pas été digne de Dieu de nous priver du bénéfice d'une loi dont nous avions supporté toutes les charges.

Nous savons trop peu de chose des saints anges pour dire tous leurs titres à la participation des mérites du Verbe incarné; cependant nous pouvons affirmer qu'ils ont lutté contre les démons pour empêcher la séduction de s'étendre, soit

(1) Exode, ch. 20, v. 5.

au ciel, soit sur la terre; cette lutte dure encore, et elle se prolongera jusqu'à la fin des siècles. Il est aussi permis de croire qu'après la chute du premier homme, les saints anges ont demandé grâce pour lui, et que leurs prières n'ont pas été sans influence sur le décret de l'incarnation; car c'est la conduite ordinaire de Dieu, de nous porter à demander ce qu'il veut nous donner. Pourquoi, s'étant trouvés mêlés dans la lutte et ayant contribué à la victoire, les anges n'en partageraient-ils pas le profit? Où serait la justice d'une telle exclusion? Dira-t-on que les anges étaient déjà dans la gloire, et par conséquent incapables d'acquérir de nouveaux mérites? Qu'en sait-on? Pourquoi vouloir que Dieu n'ait pas disposé les choses de manière à leur donner un droit au partage des fruits du grand sacrifice? Il ne faut pas d'ailleurs confondre les mérites purement personnels avec ceux qui proviennent de la communion des saints : les premiers sont la condition nécessaire des seconds, et ils s'arrêtent pour l'homme à la mort, pour l'ange au moment que Dieu a marqué; les seconds sont susceptibles d'augmentation jusqu'à la fin des siècles.

On demandera sur quoi repose le droit des enfants baptisés; nous répondons que, nés du sang d'Adam, exposés à tous les inconvénients de la solidarité, ils ont dès lors un titre à la jouissance des avantages que Dieu nous a donnés en compensation. S'ils sont dépourvus de mérites personnels, ce n'est point leur faute, ils n'ont point déserté le combat. Notre dernière heure doit être incertaine, nous en avons vu les raisons : si elle surprend l'homme dans le péché, il est perdu; pourquoi ne serait-il pas sauvé, lorsqu'elle le trouve dans la justice? Les chances doivent être égales; c'est le moins que l'on puisse attendre de la bonté infinie.

Dieu n'a donc rien oublié pour glorifier ses élus. Il leur a tout donné, puisqu'il les a tirés du néant; mais il a trouvé

dans les secrets de sa sagesse infinie le moyen de leur faire acquérir des mérites égaux à la récompense, de telle sorte qu'il semble acquitter à leur égard une dette de justice, lorsqu'il accomplit sur eux le plus grand acte de sa bonté. Ainsi se vérifie la parole du prophète : « La miséricorde et la vé-« rité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont donné « le baiser d'union (1). » Admirable combinaison! la justice divine devait nous inspirer une profonde terreur, elle devient le fondement de notre espérance ! Comme fils d'Adam, la malédiction était notre partage; comme frères de Jésus-Christ, nous avons droit à l'héritage des cieux ! Et le principe de ce changement merveilleux, c'est ce qui devait nous perdre sans retour, la transmission du péché du premier homme à sa postérité ! Le prophète avait bien raison de s'écrier : « O Seigneur, que vos œuvres sont grandes ! vos pen-« sées sont d'une profondeur impénétrable (2). »

Toutefois la transmission du mal reste un sujet intarissable de reproches contre le christianisme; les ennemis de notre foi ne manquent jamais de s'en prévaloir pour accuser Dieu de cruauté et d'injustice à notre égard. Nous répondrons à ces plaintes; mais, avant de justifier la loi, essayons d'en établir l'existence.

Qu'il y ait en dehors de l'humanité des esprits mauvais qui font leur occupation de nous tendre des piéges, c'est ce que toutes les religions ont reconnu et reconnaissent encore; c'est ce que prouvent les oracles, les obsessions, les différentes sortes de divination et de magie, les erreurs monstrueuses de tant de nations célèbres ; c'est ce que tout homme sent en lui-même, et le juste encore plus que le pécheur. Cela supposé, pour être raisonnable, il faut adopter tout entière la doctrine de l'Église sur les démons. En effet, de

(1) Ps. 84, v. 11.
(2) Ps. 91, v. 6.

trois choses l'une : ou ces esprits tirent leur origine d'un principe mauvais ou d'un principe aveugle soumis à des lois fatales, et cette double hypothèse n'est autre chose que le manichéisme et le panthéisme, dont nous ne croyons pas avoir besoin de démontrer ici l'absurdité ; ou Dieu les a créés tels qu'ils sont, et alors il est l'auteur direct du mal, ce que personne n'oserait soutenir ; ou enfin il les a faits bons, et ils sont devenus méchants par leur faute : telle est la croyance de l'Église. Quant à la permission donnée au démon de nous solliciter au péché, que dirons-nous? Dieu s'est-il proposé de nous faire tomber, afin d'avoir à nous punir? Non, c'est là une pensée horrible, réprouvée par la conscience humaine comme par la foi catholique. Disons-le donc avec tous les orthodoxes : en nous exposant à la tentation, notre Dieu a voulu nous fournir l'occasion de mériter davantage, se mettre lui-même dans la nécessité d'user à notre égard d'une indulgence qu'il s'est vu forcé de refuser aux anges rebelles, enfin nous faire cent fois plus de bien que nos ennemis ne peuvent nous causer de mal.

L'existence du péché originel se prouve par les traditions des peuples, par l'attente d'un réparateur dont le sacrifice des animaux prophétisait la mort depuis l'origine des choses dans tous les lieux du monde ; mais elle se démontre aussi par l'expérience journalière du genre humain. La loi de la transmission du bien et du mal existe visiblement dans l'univers, la société et la nature l'attestent en même temps. En effet, la maladie, la pauvreté, l'abjection, les inclinations bonnes ou mauvaises se transmettent avec le sang, aussi bien que l'opulence, la gloire, la noblesse ; les hommes, considérés dans leurs divers rapports sociaux, réagissent manifestement les uns sur les autres. Quel que soit le mode d'action de cette loi, elle existe, elle est visible, et la croyance au péché originel n'est pas nécessaire pour la faire remarquer ; car elle sert de fondement et de lien à la famille,

à la nationalité, à l'ordre social tout entier, elle fait en quelque sorte partie de la nature humaine.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul (1), » dit l'Écriture ; or, sans la solidarité, point de société véritable entre les êtres libres. Si la loi de communion et de transmission du bien et du mal n'existait pas et qu'il fût possible de l'établir, il faudrait le faire, parce qu'elle est un frein au crime et un encouragement à la vertu, parce qu'elle peut devenir également utile à la famille, à la nation, à l'Église, au genre humain, parce qu'enfin elle ennoblit l'homme autant que l'isolement de l'égoïsme le dégrade. Cette loi est convenable dans l'état de déchéance, comme servant de fondement aux mérites de Jésus-Christ et à la réversibilité de ses mérites sur tout le corps des élus ; elle le serait également dans l'état d'innocence, cela est évident. Ainsi la Providence a eu de puissants motifs pour l'établir avant la chute de l'homme et pour la maintenir après ; elle existe et il est avantageux qu'elle existe, le fait et la théorie sont d'accord.

Quoi qu'il en soit de l'existence et de la sagesse de cette loi, nous dira-t-on, la question d'origine n'est pas résolue pour cela ; on peut toujours demander si notre état présent dérive d'une déchéance primitive, comme le disent les chrétiens, ou s'il est la continuation de celui dans lequel Dieu a créé le premier homme, comme le soutiennent les incrédules. La théorie chrétienne de la transmission du péché « repose, dit un auteur contemporain, sur l'hypothèse d'un « état primitif de perfection impossible en soi, et manifeste- « ment opposé à la première loi de l'univers, la loi de pro- « gression, en vertu de laquelle chaque créature, semblable « en ce point à la création tout entière, parcourt successive- « ment, depuis le plus bas degré d'être ou de bien, les

(1) Genèse, ch. 2, v. 18.

« phases du développement que sa nature comporte, jusqu'à « ce qu'elle subisse, par la dissolution inévitable de son or- « ganisme, la condition de tout ce qui, limité dans l'espace, « l'est nécessairement dès lors dans le temps (1). »

La perfection primitive n'est pas impossible en soi, nous en demandons pardon à l'auteur; pourquoi le serait-elle, et sous quel rapport? Répugne-t-il que l'homme soit exempt de concupiscence et de péché, naturellement enclin à la vertu, doué de lumières supérieures à celles de notre état présent? Nous n'attribuons pas d'autres priviléges à l'âme d'Adam innocent, et il est clair que Dieu a pu les lui accorder. S'étonne-t-on de l'immortalité, de l'éternelle jeunesse assurée à l'homme, s'il ne péchait pas? Qu'y a-t-il encore ici d'impossible? Ne sait-on pas que les lois du monde physique sont arbitraires et dépendent de la libre institution de Dieu; qu'il ne lui en coûtait pas plus de faire l'homme immortel que de le condamner à la mort? « Ce qui est limité dans l'espace, dit-on, l'est nécessairement dans le temps. » Limité du côté de l'origine, oui; mais non autrement : il est nécessaire que l'être contingent soit créé, ou qu'il ait un commencement; il ne l'est pas qu'il finisse. Au reste, puisque la loi de progression est la première loi de l'univers, l'homme arrivera tôt ou tard à une perfection au moins égale à celle que nous supposons en Adam; pourquoi Dieu n'aurait-il pas pu la lui donner tout d'un coup, sans le faire passer par les degrés inférieurs?

La loi du mérite par la liberté et l'épreuve est au moins égale en importance à celle du progrès; Adam a donc dû être libre et pouvoir abuser de sa liberté. S'il l'a fait, comme nous le croyons, pourquoi n'aurait-il pas été puni par la perte des avantages attachés à l'état d'innocence? Quoi! la loi de progression est-elle si importante, que, de peur de la

(1) *Esquisse d'une philosophie*, tom. II, page 58.

contrarier, le crime doive rester impuni sous un Dieu juste et ennemi de l'iniquité? Qui pourrait le croire? D'ailleurs, la foi de l'Église sur un état primitif plus parfait n'a rien de contraire à la loi de progression; si Adam fût resté fidèle, il aurait, comme s'exprime l'auteur, parcouru successivement toutes les phases du développement que comporte sa nature; par sa chute, il est tombé bien bas sans doute : toutefois rien ne l'empêche de recommencer de là un nouveau progrès et de monter peu à peu jusqu'au degré le plus élevé qu'il lui soit donné d'atteindre; la religion n'est autre chose que l'instrument de ce retour progressif vers l'état premier. Que dis-je? l'incarnation et la mort du Fils de Dieu ont fait plus que réparer le mal : « Où le péché avait abondé, dit saint Paul (1), la grâce a été surabondante. » A plusieurs égards, notre état présent est inférieur à l'état primitif, cela est vrai; mais, en somme et par la miséricorde divine, il vaut mieux : il constitue un progrès véritable.

La loi de progression, telle que l'entend M. de Lamennais, est une chimère, mais une chimère à laquelle on attache le plus grand prix, et nous en savons bien la raison : on voudrait s'en faire une arme de destruction contre toutes les religions positives, et s'en servir en particulier pour anéantir le dogme des peines de l'autre vie. Mais comme dans cette entreprise on se met en opposition avec la foi du genre humain, comme on contredit les notions les plus claires des attributs de Dieu et de la liberté de l'homme, il faudrait au moins, pour se donner une apparence de raison, nous montrer la loi de progression bien établie sur la terre et y régnant sans contestation. On le tenterait vainement. S'il y a dans le monde une loi universelle, sans exception, c'est moins la loi du progrès que celle de la déchéance; ou plutôt, pour dire la vérité, elles y existent toutes deux, de telle sorte

(1) Rom., ch. 5, v. 20.

cependant que la décadence est une suite nécessaire de la constitution morale de l'homme, et le progrès un effet miraculeux de la providence de Dieu. Comment en serait-il autrement? Rien ne paraît aussi inconciliable avec la nature humaine que le progrès, cependant le progrès existe dans le monde. Notre sujet nous amène naturellement à prouver, l'histoire à la main, l'existence de ce double fait.

L'état des sauvages, des nègres, des habitants de la Polynésie, de tous les peuples étrangers à notre sainte religion, prouve assez que l'homme abandonné à lui-même déchoit nécessairement; le sort des nations civilisées concourt à la même démonstration; car il ne reste rien des plus illustres de l'antiquité, et l'on sait de quelle manière misérable elles ont fini. Les institutions les plus vantées, les lois les plus sages peuvent à peine rendre plus lente une décadence inévitable; ces lois, ces institutions dégénèrent à leur tour, car tout ce qui est humain porte en soi un principe de dépérissement et de mort. Le christianisme lui-même n'a pu nous mettre à l'abri de cette insurmontable nécessité : tant elle pèse cruellement sur les enfants d'Adam! L'affaiblissement progressif de la discipline et des mœurs est un fait visible, que l'on remarque dans le clergé, dans les corps religieux comme dans le peuple; chez les nations les plus chrétiennes, la société civile et la société religieuse sont travaillées de cette maladie. Au commencement les institutions, combinées d'après les mœurs et les besoins du temps, sont d'ordinaire assez fortes pour maintenir l'accord nécessaire entre les gouvernants et les gouvernés; plus tard, par l'effet de la décadence des mœurs publiques, elles deviennent trop faibles, les liens se relâchent, un malaise, un trouble se fait sentir dans le corps social, et après d'assez longues souffrances arrivent les crises et les bouleversements.

Le christianisme diffère des autres religions en ce qu'il possède un principe de vie, une énergie intime qui non-seu-

lement arrête le cours de la dégénération, mais qui ramène les vertus premières au sein d'une société corrompue. Évidemment, de toutes les institutions existant sur la terre, le christianisme est la plus forte contre l'action du temps. Or, par quels principes et par quels moyens le christianisme rend-il d'abord la décadence moins rapide, et fait-il ensuite remonter la société au point où la déchéance a commencé? Agit-il conformément à la doctrine du progrès? Nullement; il suppose partout la déchéance, la déchéance continue, un penchant au mal qui doit être combattu sans relâche, qu'il combat en effet par toutes les forces dont il dispose; et ces forces sont immenses, l'expérience l'a démontré.

Certes, les fondateurs d'ordres religieux connaissaient le cœur humain et avaient étudié à fond le grand art de conduire les hommes; que trouve-t-on dans les règles dont ils ont imposé l'observation à leurs disciples? partout des précautions, partout des entraves; une succession d'exercices qui ne laissent pas le religieux un seul moment à lui-même : les vœux de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, qui le retiennent sur la pente du mal comme par des chaînes invincibles; ajoutez les graves méditations, la solitude, le silence, le travail, la mortification des sens, de l'esprit et du cœur, la surveillance rigoureuse des chefs, leur attention à contrarier la volonté en toutes choses. Cependant, malgré tant de préservatifs, le relâchement s'introduit à la longue; il faut enfin des remèdes extraordinaires pour arrêter le cours du mal et rappeler la ferveur des premiers jours de l'institution. Aux époques les plus glorieuses de la durée de ces écoles de sagesse, quels hommes se sont distingués entre tous les autres par l'héroïsme de leurs vertus? Ceux qui ont encore enchéri sur l'austérité de la règle, ceux qui, se regardant comme les plus faibles des hommes, ont montré jusqu'à leur dernière heure une crainte presque exagérée d'eux-mêmes,

une vigilance, une attention toujours soutenues. Tous les grands corps ont compté quelques-uns de ces grands personnages, auxquels l'Église a élevé des autels; l'imitation fidèle de leurs exemples a élevé jusqu'au ciel la gloire des ordres monastiques; l'abandon de leurs maximes fut toujours le signal de la décadence, du dépérissement et de la mort.

Oh! que la plaie de l'humanité est profonde! C'en serait fait depuis longtemps de la vérité et de la vertu sur la terre, si, au moment où tout allait s'abîmer comme dans un gouffre, Dieu n'eût tout sauvé par une intervention miraculeuse de sa providence. Où en serions-nous aujourd'hui sans le déluge, la révélation de Moïse et la prédication des apôtres? où allons-nous en ce moment? que présage une dépravation d'esprit et de cœur toujours croissante? à quoi faut-il s'attendre, si Dieu, par les moyens qui lui sont connus, n'opère pas bientôt dans la société une rénovation radicale?

Mais la Providence ne se contente pas de soutenir l'humanité sur le penchant de sa ruine, elle la fait toujours remonter plus haut que le point d'où elle était descendue. Ainsi la loi de Moïse est plus parfaite que la première loi donnée à l'homme; l'Évangile est au-dessus de l'Ancien Testament, et, nous n'en doutons pas, l'époque à laquelle nous touchons peut-être sera plus glorieuse pour le christianisme que toutes celles qui ont précédé. Après avoir longtemps décliné, la vérité s'est développée à travers les âges par de brusques secousses, pour ainsi dire; semblable à un flambeau qui se rallume et devient plus brillant au moment où il allait s'éteindre. Oui, ces deux choses sont également prouvées par l'expérience des siècles. L'humanité descend par son propre poids; cependant Dieu a su, en laissant subsister la loi de la déchéance, faire suivre à la société une progression ascendante dont le terme n'est pas encore connu. La conséquence est évidente : le dogme du péché originel et celui de la réha-

bilitation sont d'accord avec les lois et les faits de l'humanité.

Continuons à citer M. de Lamennais (1) : « L'héréditaire « transmission du péché renferme, dit-il, une contradiction « absolue. Qu'est-ce que le péché dans sa cause morale? une « volonté mauvaise ou désordonnée. Qu'est-ce que la vo- « lonté? l'acte propre du moi dans un être individuel intel- « ligent, ou l'individualité elle-même, en tant qu'active et « intelligente. La volonté est donc, comme l'individualité, « essentiellement incommunicable : le péché est donc incom- « municable également. En outre, il implique la liberté, qui, « dérivant de l'intelligence, n'apparaît qu'avec elle. Avant « qu'elle existe, le péché n'est donc pas possible; et quand « il existe, il n'est que l'abus qu'on en fait.

« Le péché d'ailleurs est, ou un acte de la volonté, ou un « état déterminé par un acte de la volonté, ou l'un et l'autre « ensemble. Comment pourrait-il y avoir péché avant qu'il « y ait ni acte de la volonté, ni volonté? »

L'auteur ajoute (2) : « En supposant que l'humanité a pé- « ché dans le premier homme qui la renfermait; que, cou- « pable comme lui, elle a dû être condamnée comme lui; « que des millions d'êtres humains ont été dès lors, avant « de naître, destinés en cette vie à d'innombrables misères, et « dans une vie ultérieure à une éternité de tourments, on a « tout à la fois renversé les notions fondamentales des cho- « ses, et choqué, au fond de la conscience, le sentiment inné « du juste et de l'injuste, lequel répugne invinciblement à « cette solidarité de faute et de châtiment. »

La plupart des objections contre le dogme du péché originel roulent sur une double équivoque, relative aux termes de péché et de punition. On raisonne sur le premier comme si,

(1) *Esquisse*, tom. II, page 58.
(2) *Id.*, *ibid.*, page 60.

d'après la doctrine catholique, l'homme naissait coupable de la faute d'Adam de la même manière que s'il l'avait commise ; et sur le second, comme si la peine de la tache originelle consistait à être privé de biens rigoureusement dus, ou à souffrir des maux dont on aurait le droit d'être exempt. Cette confusion de termes se conçoit dans des auteurs peu instruits de l'enseignement de l'Église, on ne la comprend pas dans M. de Lamennais.

En effet, ou son raisonnement est en dehors de la question, ou il faut dire que le péché originel est en nous exactement et sous tous les rapports de la même manière qu'en Adam ; que nous en sommes également responsables ; que nous devons l'effacer par l'emploi des mêmes moyens ou être punis par les mêmes tourments ; mais jamais l'Église de Dieu n'a enseigné rien de semblable. En Adam le péché originel était un acte de la volonté, une faute personnelle ; en nous, c'est un vice de constitution, une tache de famille, une flétrissure imprimée à toute la race à cause du chef. Adam était coupable, nous sommes indignes ; son péché lui avait laissé la honte et le remords, à nous l'impuissance et l'incapacité. La révolte du premier homme affecta à la fois sa personne et sa nature : sa personne, comme la constituant responsable envers Dieu ; sa nature, comme la dégradant et la viciant d'une manière profonde. Malgré la loi de solidarité entre les membres d'une même famille, Adam ne pouvait transmettre à sa postérité sa responsabilité personnelle, si ce n'est en partie ; mais la corruption de sa nature, il nous l'a transmise tout entière, et par la constitution et le mode de communication de cette nature, il était impossible qu'il en fût autrement.

Les théologiens dont l'opinion pourrait donner le plus de prise aux objections des incrédules ne vont pas plus loin : selon ces docteurs, la faute du premier homme, considérée comme transgression actuelle de la loi de Dieu, n'est physiquement imputable qu'à lui seul ; mais la tache habituelle

de cette faute est substantiellement la même en nous. Cela fait une différence infinie. Pour obtenir le pardon de son crime, Adam devait se repentir, faire pénitence, et de plus être couvert des mérites du réparateur; cette dernière condition suffit pour nous. On donne le baptême aux petits enfants, incapables d'une douleur que l'on n'a d'ailleurs jamais demandée aux catéchumènes. Oui, nous défions nos adversaires de trouver, dans toute la suite de la tradition, un seul mot tendant à établir la nécessité de se repentir du péché originel pour devenir enfant de Dieu.

On n'y trouvera rien non plus sur le dogme prétendu des tourments éternels infligés aux hommes non régénérés, à cause du seul péché d'origine; ceux en qui les mérites de Jésus-Christ ne l'ont point effacé ne verront jamais Dieu; c'est tout ce que nous pouvons affirmer : le reste est abandonné aux discussions de l'école.

Le système chrétien, dites-vous, répugne à la conscience et à la raison, parce que nous avons quelque chose à souffrir en conséquence d'une faute étrangère ! Mais, dans le vôtre, pourquoi sommes-nous malheureux ? pour quel crime avons-nous été condamnés à mort ? Vous trouvez raisonnable que Dieu ait fait lui-même, au commencement, une nature humaine telle que nous la voyons, et il ne lui aura pas été permis de la laisser descendre jusque-là par la faute de celui en qui elle se trouvait d'abord concentrée tout entière ! il aura fallu que la Providence bouleversât toutes les lois établies pour empêcher la déchéance du genre humain ! Dans notre doctrine, au moins, on voit un dessein suivi, grand, sublime, digne de Dieu ; mais, dans la vôtre, est-il possible de trouver une idée, un plan quelconque, si ce n'est celui de se faire des malheurs de l'humanité un barbare passe-temps ? Et c'est là cependant ce qu'on appelle « une solution simple, naturelle, « consolante, en harmonie avec toutes les lois de Dieu et de « la création ! » En vérité, c'est prodigieux !

CHAPITRE XI.

De la prescience de Dieu.

Avant de passer outre, nous avons à éclaircir quelques difficultés.

Le mal moral, dit-on, n'est point nécessaire, s'il est impossible. Or, il en est ainsi; car le mal moral procède de la liberté, laquelle ne peut se concilier avec les dogmes de la prescience, de la Providence, de la grâce et de la prédestination. C'est ce que nous allons examiner dans ce chapitre et les trois suivants.

On dit d'abord : Dieu, en créant les anges et les hommes, a prévu qu'ils choisiraient le bien ou le mal, et il ne pouvait se tromper dans sa prévision; donc, ni l'ange ni l'homme ne sont libres. Conclusion fausse : la prescience divine, au lieu de détruire notre liberté, la suppose; car Dieu savait que nous nous porterions vers le bien ou vers le mal par un mouvement parfaitement libre de notre volonté. On insiste : Si Dieu connaît nos déterminations futures, il ne peut les voir que dans ses décrets ou dans des lois fatales auxquelles notre volonté serait soumise; or, dans l'une et l'autre supposition, nous ne sommes pas libres. Ce raisonnement, d'une grande force en apparence, est au fond un pur sophisme; il est facile de le prouver.

La liberté, toute liberté qu'elle est, a aussi ses lois, dont l'existence, bien connue des orateurs, des poëtes, des hommes d'État, des généraux d'armée, de tous ceux enfin qui aspirent à gouverner les intelligences ou les volontés, se révèle aux plus simples esprits dans la conduite ordinaire de la vie. Nous savons tous discerner parmi nos semblables, à des signes moralement certains, ceux qui sont dignes ou indignes

de notre confiance; et cette science conjecturale, fondement nécessaire des relations des hommes entre eux, deviendrait à peu près infaillible, si nous connaissions mieux les instincts secrets, les dispositions intimes de l'âme, avec les circonstances extérieures qui peuvent influer sur ses déterminations. Malgré notre ignorance, nous pouvons prédire ce que fera en telle ou telle occasion un avare, un superbe, un voluptueux, un vindicatif, et nous nous tromperons rarement ; est-il donc si extraordinaire que l'auteur de toutes choses ne se trompe jamais?

Il serait, au contraire, fort singulier que sa science se trouvât quelquefois en défaut, puisqu'il voit nos actions non-seulement dans les lois intérieures et extérieures qui les déterminent, mais aussi dans ses décrets providentiels. Nous le montrerons bientôt (chap. 12, liv. II), en donnant la liberté à l'ange et à l'homme, Dieu n'a point renoncé au gouvernement du monde ; pour laisser une place à notre responsabilité, il a restreint son action ; pour conserver son domaine souverain, il s'est réservé qu'il ne se ferait aucun bien sans son ordre, aucun mal sans sa permission. De cette manière, ses décrets peuvent, sans détruire la liberté, embrasser tous les actes des créatures intelligentes.

Cette explication, suffisante si l'existence de Dieu était successive comme la nôtre, devient superflue à cause de son éternité fixe et immobile ; pour lui il n'existe ni passé ni avenir; tout est présent à ses regards : il ne prévoit pas, il voit. Dès lors la question du comment, à l'égard de ce que nous nommons improprement la *prescience* divine, cesse d'en être une. A la vérité, il nous entre difficilement dans l'esprit que la science de Dieu puisse être contemporaine, en quelque manière, de ce qui n'existe pas encore ; mais il faut bien en venir à cette conclusion. Dieu, étant l'être nécessaire, n'a pu avoir de commencement ; son existence ne peut non plus se composer d'une série infinie de moments actuelle-

ment écoulés : donc son éternité est simultanée et toute présente. Ce simple raisonnement porterait la conviction dans tous les esprits, si l'on ne prenait pour un argument contraire je ne sais quelle répugnance qui nous éloigne de croire à une manière d'être si différente de la nôtre.

Cependant, s'il est vrai, comme on l'a dit, que le temps est une image de l'éternité, peut-être ne sera-t-il pas impossible de se former une certaine idée de l'existence divine, et d'en trouver la ressemblance en nous-mêmes. En effet, le temps est divisible comme l'espace, d'où il suit qu'une partie quelconque du temps forme une grandeur infinie par comparaison avec l'infiniment petit; ainsi, comme dans un grain de sable on peut concevoir un monde plus vaste que le nôtre par rapport à ses habitants, de même dans une seconde peut-on faire entrer des milliers de siècles pour les intelligences dont les pensées se succéderaient avec une rapidité telle, que le moment de leur passage dans l'esprit fût, par exemple, cent myriades de millions de fois plus petit que celui de la durée d'un éclair.

Pour mieux comprendre la divisibilité indéfinie de la durée successive, représentons-nous un boulet de canon, parcourant en moins d'un clin d'œil, d'une extrémité à l'autre, le grand diamètre de la création ; demandons-nous ensuite combien il faudrait de temps à ce même boulet pour traverser un espace comme la largeur de la main ; nous obtiendrons une fraction de seconde dont la petitesse épouvante l'imagination, et qui peut toutefois être exprimée rigoureusement par des chiffres. Il est aisé de pousser la division aussi loin que l'on voudra, en multipliant les espaces parcourus par le boulet, sans rien changer à la durée de son mouvement; arrêtons-nous ici, et supposons une succession d'êtres dont le présent perceptible serait l'instant que nous venons de trouver. Il est clair que, pendant un battement de notre cœur, des générations sans nombre de ces êtres auraient

eu le temps de s'écouler, de telle sorte que s'il nous était donné de voir d'un seul regard de l'esprit l'ensemble des révolutions de cet invisible univers, ce qui a été pour ses habitants une interminable succession de siècles, resterait pour nous le moment indivisible de notre pensée. L'indivisible dans l'espace et dans la durée, par rapport à nous, est donc comme une immensité et une éternité dans lesquelles on peut, sans les remplir jamais, faire entrer une série indéfinie de mondes et de siècles. Eh bien! Dieu est à notre égard ce que nous serions pour des êtres infiniment restreints dans leur durée; son éternité immobile reste toujours tout entière en face des divers moments de notre existence fugitive.

Ainsi, la prescience divine ne fournit à nos adversaires aucun argument solide contre le dogme de la liberté humaine, promulgué chez tous les peuples par la religion, la loi, l'opinion, l'expérience, et protégé dans notre conscience par un sentiment intérieur à l'épreuve de tous les sophismes. Mais on se retourne d'un autre côté, et l'on dit : Dieu prévoyait que je devais abuser de ma liberté et me rendre digne d'un châtiment éternel; pourquoi m'a-t-il donné la vie? S'il avait eu un peu de bonté pour moi, ne m'aurait-il pas laissé dans le néant?

Que pouvons-nous répondre? Dirons-nous encore une fois que chaque réprouvé ne forme point un monde à part indépendant du reste de la création; que le méchant et l'impie tiennent au système entier, qui croulerait, s'ils en étaient détachés? Assurément cette réponse est concluante; mais nous avons ici affaire à des passions qui défendent leur dernier retranchement, et qui ne se rendront qu'à l'extrémité. Essayons donc de mettre la vérité dans un plus grand jour, s'il est possible.

Qu'on nous permette une supposition, extraordinaire il est vrai, mais assez propre, ce nous semble, à faire apprécier les

motifs d'après lesquels la sagesse divine a préféré un système dont la réalisation était impossible sans la permission du mal. Supposons donc qu'après avoir arrêté dans sa pensée le plan de la cité éternelle, avec le nombre et les divers degrés de gloire de ses habitants, Dieu, cherchant les moyens d'exécution les plus sûrs, les plus convenables, parcourt la série infinie des combinaisons assorties à son dessein, et rencontre notre monde, dont les lois, naturelles et surnaturelles, doivent lui amener successivement tous ses élus, sans qu'il manque rien à la juste mesure des mérites de chacun d'eux. Si le mal entre dans ce système, c'est afin de devenir, par les profonds conseils de la sagesse divine, l'instrument nécessaire d'un bien infini. On ne contestera pas à Dieu, sans doute, le droit de créer le monde qui manifeste le mieux ses attributs et où il reçoit le plus de gloire; cependant, comme la création amène pour tous l'alternative de se vaincre soi-même ou d'être punis éternellement, supposons qu'il ne veut s'y déterminer qu'avec le consentement des intéressés, ou du moins qu'après avoir entendu les raisons, balancé les suffrages des élus et des réprouvés, auxquels il donne à cet effet une existence momentanée et qu'il rassemble tous en même temps devant lui.

Si au moment où, leurs regards s'arrêtant pour la première fois sur l'éternelle beauté, cette vue les transporte d'enthousiasme et d'amour, Dieu leur tenait ce langage : « Pures intelligences, et vous, âmes destinées à animer des « corps mortels, soyez attentives à mes paroles : j'ai conçu le « plus grand des desseins pour votre bonheur, je veux con- « tracter avec vous une alliance fondée sur un amour immor- « tel, je veux que nous soyons unis par un hyménée divin, « afin que je sois tout vôtre et que vous soyez aussi tout à « moi : une distance infinie nous sépare, je comblerai cet « abîme; vous tenez tout de ma libéralité gratuite, je saurai « vous faire acquérir des mérites surnaturels. Vous devien-

« drez, à titre de justice, mes fils et mes héritiers, vous ré-
« gnerez avec moi sans usurpation, mon empire deviendra
« pour vous une conquête légitime dont nul ne pourra vous
« contester la possession. Mais, je ne vous le cèle point, vous
« aurez à lutter contre un ennemi dangereux, votre liberté ;
« il y aura des coupables à qui la raison de bien commun
« ne me permettra point de faire grâce ; je devrai leur laisser
« une funeste immortalité. Parlez maintenant, j'attends votre
« réponse pour me décider. Acceptez-vous, avec ses périls,
« le combat que je vous propose? Voulez-vous, à ce prix,
« mériter l'amour éternel de votre Dieu ? » Ce discours serait accueilli par d'unanimes acclamations, et tous les cœurs y répondraient par le cri de la reconnaissance. Le prix est si grand, la victoire si facile, que tous se promettent bien de n'être jamais ni assez insensés, ni assez ennemis d'eux-mêmes pour les laisser échapper. Dans la disposition d'esprit où ils se trouvent, ils seraient les premiers à se condamner, s'ils pouvaient se croire capables d'une si criminelle folie.

Mais Dieu ne se contente pas d'exposer aux regards de l'assemblée le plan de la création avec ses résultats généraux. Il sépare d'abord les élus des réprouvés ; puis, les plaçant les uns vis-à-vis des autres, aux premiers il montre les tentations, les souffrances, les persécutions suivies d'une gloire immortelle ; aux seconds il fait voir leurs crimes punis d'un supplice sans fin. « L'existence vous plaît-elle à ces condi-
« tions, leur demande-t-il ; ou bien aimez-vous mieux rentrer
« à jamais dans le néant ? parlez selon votre pensée, expli-
« quez sans crainte vos sentiments. » Aussitôt un grand bruit s'élève : « Nous ne voulons pas de la vie, s'écrient à la fois Lucifer, les démons et les autres réprouvés ; elle serait un malheur horrible pour nous, nous la repoussons de toutes nos forces. » De l'autre côté, la multitude innombrable des anges fidèles et des hommes justes demande à grands cris

que Dieu accomplisse ses desseins. « Oui, oui, Seigneur, lui disent d'une voix unanime Jésus, Marie, tous les prédestinés ; oui, les mépris, les persécutions, la mort et mille morts, si vous le voulez ; nous sommes prêts à tout souffrir pour la gloire de votre nom, mettez-nous à l'épreuve. Quand vos ennemis seraient en aussi grand nombre que vos enfants fidèles, leurs vœux doivent-ils vous être plus chers que les nôtres? Les morts ne vous loueront point, ô Dieu! ni ceux qui rentrent pour toujours dans le tombeau ; c'est pourquoi nous demandons la vie, afin de bénir votre saint nom dès maintenant et dans tous les siècles. »

« Que Dieu vous fasse du bien, à la bonne heure, répondent les réprouvés, mais que ce soit sans nous faire du mal à nous. Il est juste, c'est à sa justice que nous en appelons. Nous refusons l'existence ; l'avantage des élus est-il une raison pour qu'elle nous soit imposée de force? Dieu lui-même a-t-il le droit de tirer du néant des êtres qui ne veulent pas en sortir, qui éternellement maudiraient l'heure de leur création? Et puis pourquoi nous choisir, nous, de préférence? qu'avons-nous fait plus que les autres pour mériter le malheur de vivre? »

« Votre droit comme créatures responsables, disent à leur tour les élus, se borne à ne point recevoir des commandements d'une observation impossible et à n'être point punis au delà de vos mérites. Mais, dans ces limites, Dieu reste le maître souverain de la vie ; il peut la donner à qui il lui plaît, sans autre règle que sa volonté, toujours sage, toujours équitable. D'ailleurs, comme votre destinée et la nôtre dépendent d'un système indivisible, votre droit prétendu de rentrer pour toujours dans le néant annulerait celui que nous avons d'en sortir de nouveau, si Dieu le veut. Ni la raison ni la justice ne nous autorisent, dites-vous, à exiger que vous acceptiez une existence infortunée ; mais vous mêmes, pour vous épargner un malheur trop justement mérité, êtes-

vous en droit d'exiger de nous le sacrifice d'une vie dont les épreuves doivent nous conduire à une gloire, à une félicité infinies? Votre droit, ou plutôt votre intérêt, est en opposition avec le nôtre; si Dieu de toute nécessité doit faire céder l'un des deux, lequel doit raisonnablement l'emporter? Aux yeux de la souveraine sagesse, le vice mérite-t-il donc plus d'égards que la vertu, la haine que l'amour, l'ingratitude que la reconnaissance? La justice infinie s'égare-t-elle en préférant les victimes aux bourreaux, Paul à Néron, Jésus-Christ à Pilate? On ne préfère personne, pensez-vous, en laissant les uns et les autres dans le néant; vous vous trompez : renoncer maintenant à la création, ce serait prononcer en votre faveur, ce serait décider qu'un père doit déshériter ses fils vertueux pour ne pas nuire aux enfants coupables. Vous avez sans doute raison de penser qu'il serait indigne de Dieu de faire un choix direct des créatures destinées par leur faute à la malédiction éternelle; mais vous vous trompez encore en vous faisant l'application d'un principe qui ne vous regarde pas. Nous seuls sommes les élus de Dieu; il n'aurait jamais été question de vous appeler à la vie, si vous n'étiez compris dans le monde auquel nous appartenons. Que voulez-vous que Dieu fasse? qu'il vous replonge pour toujours dans le néant, sans donner votre place à d'autres? Il serait alors obligé de renoncer à ses grands desseins, par le seul motif que vous ne voudrez pas vous rendre dignes d'en recueillir les avantages. Qu'il vous remplace dans notre monde par des êtres appartenant à un autre univers? Mais ces êtres n'auraient-ils pas plus de raison que vous d'en appeler à la justice divine? Ne pourraient-ils pas se plaindre avec une apparence de droit d'une élection contre nature qui, intervertissant les positions, les tirerait de leur sphère pour leur faire subir la destinée dont vous demandez à être garantis par un anéantissement éternel? Faites donc, ô Seigneur! selon votre bon plaisir; nous remettons entre vos mains notre sort

et celui de toutes les créatures, décidez-en dans les conseils de votre souveraine sagesse. »

Ou il n'y a rien d'évident sur la terre, ou le divin président de cette assemblée, après avoir pesé les suffrages et balancé les raisons de part et d'autre, doit se déclarer en faveur des prédestinés. La question est donc jugée au fond, la loi est votée dans son principe. Voyons s'il ne serait pas possible d'y introduire des amendements favorables aux réprouvés. Reprenons la suite de notre hypothèse.

Dieu ayant fait connaître sa résolution de ne point sacrifier ses élus, les réprouvés gardent d'abord un morne silence; puis reprenant la parole et s'adressant tour à tour à leur créateur et à ses saints : « Seigneur, disent-ils, malgré notre indignité, nous sommes vos enfants et vous êtes notre père; faites aussi quelque chose pour nous : vous est-il donc impossible de glorifier les uns sans perdre les autres? La liberté, l'épreuve, le péché donnent, il est vrai, une plus grande perfection au monde; mais un bon père, comme vous l'êtes, ne saurait-il se décider à retrancher quelque chose à l'abondance de ses enfants vertueux, pour épargner un sort horrible à des fils coupables? Et vous, favoris du Très-Haut, oublierez-vous que nous sommes vos frères? Vos nobles cœurs sont-ils incapables de consentir à une diminution de votre gloire, de renoncer à une partie de votre superflu en faveur de vos frères malheureux? »

A ce discours succède daus la sainte assemblée un silence douloureux, des larmes s'échappent des yeux du bon Jésus et de la douce Marie, tous les cœurs sont émus. Bientôt du milieu des rangs s'élèvent des voix suppliantes qui implorent la pitié divine sur les malheureux réprouvés. « Nous nous dévouons pour eux, s'écrient les uns; changez, Seigneur, leurs destinées ou effacez notre nom du livre (1) que vous

(1) Exode, ch. 32, v. 32.

avez écrit. Nous désirons, disent les autres, être anathèmes (1) pour nos frères. » Les apôtres offrent leurs travaux, les martyrs leur sang, les pasteurs leurs prières ; tous, par un effort d'abnégation sublime, veulent se dépouiller d'une gloire qui coûte des larmes à tant d'infortunés.

« Je loue vos sentiments généreux, dit alors la sagesse divine, ils sont dignes des enfants de ma prédilection éternelle ; mais avant de consommer votre sacrifice, songez bien à ce que vous allez faire. Pour fermer les portes de l'enfer par l'anéantissement de la liberté et du péché, il ne suffit pas du dévouement de quelques-uns, il faut que tous s'immolent en même temps : en demandant la délivrance des réprouvés, vous demandez aussi que les élus soient dépouillés complétement ; car il ne s'agit pas ici d'une différence de gloire du plus au moins, mais de l'infini à rien. Supprimez la liberté, l'épreuve, le péché, il ne reste plus ni gloire, ni mérite d'aucune sorte ; vous détruisez toute vertu, il n'y a plus ni apôtres, ni martyrs, ni pasteurs : Jésus, Marie, et avec eux toutes les nobles âmes qui sont la plus belle décoration de l'univers, cessent d'être à leur place dans un monde gouverné par des lois mécaniques, où je ne pourrais laisser, sans lui faire injure, le moindre de mes élus. C'est donc, en effet, une nouvelle création que vous me proposez ; il faut, d'abord, que jusqu'au dernier j'anéantisse pour toujours ceux que je destinais à vivre éternellement avec moi. Voyez, est-ce bien là ce que vous me demandez ? »

« Eh ! Seigneur, oserions-nous jamais vous adresser une semblable demande ? Il nous est permis sans doute de sacrifier nos intérêts personnels, mais nous n'avons aucun droit sur ceux de nos frères. Plutôt être précipités au fond des enfers, que de concevoir jamais le désir impie de l'anéantissement du chef des élus, de sa glorieuse mère, de ses plus

(1) Saint Paul aux Rom., ch. 9, v. 3.

nobles disciples, et même du moins grand de vos enfants bien-aimés. Et vous-même, Seigneur, pourquoi vous priverions-nous des hommages de votre fils et de vos saints? Non, non, notre sensibilité nous aveuglait; pour guérir un mal, nous en faisions un autre beaucoup plus grand. Mais, grand Dieu, si la liberté et le péché sont nécessaires à la gloire de vos élus, les tourments éternels des réprouvés le sont-ils également? N'êtes-vous pas le maître de faire grâce à ces malheureux? Ne pourriez-vous pas au moins réserver l'existence à ceux-là seuls qui doivent tôt ou tard se soumettre à votre sainte loi? Votre puissance infinie ne saurait-elle réaliser un monde tout entier composé d'élus? Augmentez nos épreuves et nos souffrances, s'il le faut; multipliez nos douleurs, nous consentons à tout pour le salut des réprouvés. »

« Votre cœur vous trompe encore une fois, mes bien-aimés, répond le Seigneur; ce que vous demandez rendrait impossible le salut du plus grand nombre de vos frères les prédestinés. Voyez-vous cette multitude innombrable d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, cette armée de saints pénitents, cette nuée d'hérétiques, d'infidèles, d'idolâtres convertis à la vraie foi? Ils se perdraient presque tous sans la crainte d'un enfer éternel; la crainte est le commencement de la sagesse; et des âmes que je veux faire assez grandes pour me posséder éternellement ne sauraient être retenues par la crainte d'un supplice passager. Si la menace de tourments éternels ne doit point empêcher Lucifer, ses anges et une multitude d'hommes de persévérer jusqu'à la fin dans le crime, jugez des maux que produirait l'espérance de l'impunité. Sans doute vous ne voulez pas, dans l'intérêt des criminels endurcis, priver un si grand nombre de vos frères de la gloire que je leur destine. Je puis faire un monde où il n'y aurait point de réprouvés, mais ce monde n'est pas le vôtre. En substituant à la loi fondamentale du mérite,

qui me force de condamner les indignes, celle de l'indulgence absolue qui me permettrait de faire du bien à tous, d'un côté je m'ôterais toute raison de tolérer l'existence du péché, et de l'autre j'ouvrirais la barrière au débordement de la corruption la plus horrible. Ici les inconvénients se montrent de toutes parts : si je détruis le péché, j'anéantis du même coup la liberté et l'épreuve ; si je m'engage d'avance à pardonner à tous les coupables, quels qu'ils soient, l'épreuve devient un contre-sens ou plutôt un encouragement à l'iniquité. Dans les deux cas, un tel monde n'est pas digne de vous, et mon fils n'a rien à y faire ; c'est donc encore une création nouvelle, c'est l'anéantissement de tous mes élus que vous me demandez.

« Mais je comprends mieux votre pensée, j'interprète vos sentiments d'une manière plus raisonnable. Vous vous offrez à ma justice comme des victimes, pour obtenir la rédemption d'autant de coupables qu'il sera possible d'en sauver ; j'accepte votre sacrifice (1). Vous serez méprisés, maltraités, persécutés horriblement ; mais je rendrai vos souffrances fécondes, et votre sang deviendra une semence de prédestinés. Les malheureux qu'une obstination invincible fera mourir dans le crime éprouveront eux-mêmes ma miséricorde, car je leur donnerai pour juge leur sauveur et pour avocate leur mère. C'en est fait, la résolution en est prise : je voudrais vous sauver tous ; mais puisque l'indulgence pour les coupables obstinés ruinerait mes desseins sur mes élus, je ne dois plus balancer : l'âme d'un seul prédestiné est, à mes yeux, d'un plus haut prix que celles de tous les réprouvés ensemble. »

(1) Nous prouverons, dans le livre suivant, que Dieu a pris sur ses élus autant que possible, pour diminuer le nombre et le malheur des réprouvés.

CHAPITRE XII.

De l'action de Dieu en général sur les êtres libres et responsables.

L'accord du gouvernement divin avec la liberté humaine paraît, à beaucoup d'esprits, un mystère également impénétrable et effrayant; ils emprunteraient volontiers les paroles d'un célèbre auteur pour dire avec lui de l'enseignement de l'Église sur la grâce et la prédestination : « C'est une doctrine « triste, sombre, accablante, conduisant à des abîmes au bord « desquels le genre humain tremblant, éperdu, est obligé de « renier et sa conscience et sa raison (1). » Sans nier les mystérieuses profondeurs de l'action de Dieu sur les êtres libres, nous voyons les choses sous un jour tout différent : les ennemis du christianisme s'épouvantent de la grâce, de la providence, de la prédestination; nous, au contraire, nous remercions Dieu de veiller sur notre destinée. Il ne nous délaisse point dans le combat, il prête une oreille attentive à nos prières, il n'a point lancé notre monde dans l'espace sans s'inquiéter de l'avenir de ses habitants; tout est prévu et mesuré par sa providence paternelle, nous l'en bénissons mille fois. Se sentir abandonné aux jeux formidables du hasard au milieu de tant de passions et de crimes, c'est une pensée pleine de désespoir; mais voir au-dessus de sa tête la main d'un père toujours attentif à augmenter le bien, à diminuer, à réparer le mal, à le rendre utile aux justes et aux méchants eux-mêmes autant que possible, ah! c'est la consolation, c'est le bonheur de la vie dans les situations les plus déplorables!

La terre compte mille religions dont la plupart des dogmes s'excluent mutuellement; mais ces religions sont et doivent

(1) *Esquisse d'une philosophie.*

être unanimes sur un point : la foi à la Providence. Si le monde est gouverné par des lois inflexibles, ou livré sans contre-poids aux caprices de la liberté humaine, à quoi bon la prière, le sacrifice, le culte tout entier? A quoi bon la religion? Quand je vois, d'un bout de l'univers à l'autre, les peuples à genoux devant les autels dressés par eux, une seule conclusion m'est permise : c'est que le genre humain croit au gouvernement d'une puissance supérieure. Doit-il être permis à une philosophie sceptique d'insulter à la foi des peuples et de venir leur dire : « Taisez-vous, mortels « imbéciles, n'essayez point d'attendrir par vos cris de « douleur une divinité sourde et inexorable : ç'a été assez « pour elle de vous donner la vie; à vous maintenant de « faire votre destinée bonne ou mauvaise? » Non, car un tel langage serait une barbarie à l'égard des faibles, et une abominable connivence avec les forts. Eh! laissez donc au malheureux l'espérance, au coupable la crainte, à tous l'attente d'un avenir où les mystères de la destinée humaine seront éclaircis à la gloire de notre créateur. Le dogme du gouvernement divin fût-il une erreur, on devrait le laisser subsister par pitié pour les hommes; s'il n'existait pas déjà dans le monde, on devrait l'y établir.

Je ne conçois pas, je l'avoue, les objections tant vantées que l'on s'efforce de faire sortir de l'incompatibilité prétendue de la liberté humaine avec les dogmes de la Providence, de la grâce et de la prédestination. D'abord, ces dogmes sont raisonnables : il suffit du plus simple bon sens pour s'en convaincre. Dieu ne peut abdiquer le gouvernement du monde; la volonté du suprême monarque doit être la première loi de son empire. Est-ce à dire que la liberté n'existe plus? Tout au contraire; car Dieu veut qu'elle existe, qu'elle demeure affranchie de toute contrainte, ou, pour parler plus exactement, de toute nécessité : tel a été son premier décret en créant des êtres intelligents. Ses volontés

ne sont point contradictoires; il fait tout ce qu'il veut sans doute, mais il ne veut que ce qui s'accorde avec la liberté ; en décrétant celle de ses créatures intelligentes, il a restreint l'étendue de son action sur elles : le péché le prouve. Si l'action de Dieu n'était pas enchaînée sous certains rapports, il ne devrait pas se rencontrer un seul désordre dans toute l'étendue de l'univers. Quel est donc le rôle de la Providence? Dans quel sens est-il vrai de dire qu'elle gouverne le monde? Nous le dirons avec tous les catholiques : il ne se fait aucun bien sans son ordre, aucun mal sans sa permission.

Mais ce n'est pas là, dira-t-on, un régime de liberté; c'est un gouvernement absolu. Examinons.

Un roi constitutionnel, s'il est habile, vient à bout de faire marcher les affaires de l'État selon ses vues particulières; il sait mettre en jeu des ressorts assez puissants pour remuer les corps indépendants, pour les amener insensiblement à faire sa volonté en leur laissant croire qu'ils font la leur. On ne contestera pas à Dieu un pouvoir au moins égal. Certes, en octroyant la liberté à l'homme, il ne s'est pas mis à l'étroit de manière à devenir le serviteur de sa créature; à éprouver tous les jours, pour ainsi dire, de nouvelles surprises en voyant arriver des événements qu'il n'aurait ni ordonnés ni permis; à être contraint de recevoir dans son royaume, en qualité de fils et d'héritiers, des inconnus qu'un hasard heureux aurait fait mourir en état de grâce, sans que lui-même fût pour rien dans leur glorieuse destinée. Les choses ne peuvent être disposées de cette manière : Dieu a pourvu à la dignité de ses élus en les rendant libres; il abdiquerait la sienne, s'il renonçait au gouvernement du monde; mais si ce gouvernement était absolu, la liberté serait anéantie.

L'Église se tient également éloignée des extrémités contraires; elle condamne le pélagianisme et le naturalisme qui

détruisent les droits de Dieu, et méconnaissent l'impuissance de la créature; elle réprouve le fatalisme, le jansénisme, le prédestinatianisme, qui sont la négation de la liberté humaine. Elle fait marcher de front l'action de Dieu et l'action de l'homme, la grâce et le libre arbitre, la prédestination et le mérite. L'Église catholique est la société la plus grande qui fut jamais, et qui a fait les plus grandes choses; veut-on connaître sa maxime fondamentale? La voici : Agir comme si le succès dépendait de l'homme seul, attendre tout de Dieu comme si l'action humaine était de nul effet. Cette maxime est, à divers degrés, celle de tous les peuples de la terre; on les voit s'agenouiller devant les autels, demander à leurs dieux un secours dont ils reconnaissent la nécessité, et employer cependant, comme indispensables au succès de leurs entreprises, toutes les ressources de la sagesse et de la prévoyance. Nier l'action de Dieu ou celle de la nature serait également fatal : l'homme devrait, dès lors, ou renoncer à toute croyance religieuse, ou se condamner à un repos absolu; évidemment, dans les deux cas, l'existence de la société serait compromise. Mais la nature humaine repousse instinctivement ces funestes extravagances : le sophisme, l'esprit de système, peuvent bien conduire quelques insensés à un état d'incrédulité ou d'inactivité complète, et encore est-il permis d'en douter; jamais on ne verra rien de semblable à l'égard d'une nation tout entière.

Une doctrine subversive de l'ordre social, antipathique à l'esprit humain, ne saurait être véritable : elle se réfute d'elle-même; mais, à défaut d'autres preuves, les faits parlent assez haut pour nous faire entendre toute la vérité. Le gouvernement de Dieu est visible, pour ainsi dire; il se montre dans la suite des événements comme dans les rencontres particulières. « Tous ceux qui gouvernent, dit Bossuet, se sentent assujettis à une force majeure. Ils font « plus ou moins qu'ils ne pensent, et leurs conseils n'ont

« jamais manqué d'avoir des effets imprévus. » Les peuples ne croient à Dieu que parce qu'ils sont témoins des effets de sa providence. D'un autre côté, l'expérience nous fait connaître l'influence de l'homme sur les événements, et le même Bossuet dit avec raison : « Encore qu'à ne regarder que « les rencontres particulières, la fortune semble seule décider « de l'établissement et de la ruine des empires ; à tout « prendre, il en arrive à peu près comme dans le jeu, où le « plus habile l'emporte à la longue (1). » Dans les petites comme dans les grandes affaires, l'action de l'homme est à côté de l'action de Dieu, et l'influence se partage entre elles.

En effet, si Dieu atteint son but par la liberté en particulier, et en général par tous les moyens imaginables, c'est parce qu'il accommode son but aux moyens, ou, en d'autres termes, parce qu'il ne demande pas aux moyens ce qu'ils ne peuvent pas donner. L'intelligence infinie n'a garde de se proposer avec un gouvernement de liberté des desseins exécutables seulement sous l'empire de lois fatales et irrésistibles ; il est des nécessités inhérentes à la nature des choses qu'elle est obligée de subir comme nous. On l'a déjà dit : si Dieu, pour des raisons souverainement sages, ne s'était pas imposé la loi de ne faire jamais violence à notre libre arbitre, il sauverait tous les hommes, il les sauverait sans les laisser tomber dans le péché, sans les menacer de tourments éternels, sans les assujettir dès cette vie aux remords, à la souffrance, à l'humiliation, au travail, sans leur montrer en perspective l'effroyable mort, et derrière la mort, un jugement plus effroyable encore. Mais dans ce duel sublime de la grâce avec la liberté, où nous nous présentons couverts d'une armure impénétrable, Dieu, tout Dieu qu'il est, ne peut nous vaincre que par nous-mêmes ; les idées de morale, d'ordre, de justice, les peines et les travaux du temps présent ne suffisant pas pour réprimer nos passions, il a réussi

(1) Discours sur l'histoire universelle.

par les menaces de l'avenir ; la crainte de l'enfer a peuplé le ciel.

Mais au nom de Dieu, que nous ferait l'enfer, si nous pouvions croire que personne n'y tombera jamais ? Ce serait un sujet de risée pour les plus simples, ce serait l'avilissement de la Divinité. L'homme, fait comme il est, trouverait sa suprême joie à insulter aux volontés d'un maître assez faible pour donner des ordres sans savoir les faire respecter. Représentez-vous ce que deviendrait la société si les lois pénales étaient abolies ; vous n'aurez qu'une imparfaite idée du chaos dans lequel tomberait le monde en l'absence de toute sanction de la loi divine. Eh bien ! dans cette supposition, c'est Dieu qui répondrait de tous les désordres, de tous les crimes, de toutes les oppressions, de tous les scandales ; c'est à lui que les victimes de la séduction ou de la violence auraient le droit de reprocher leur malheur.

S'il faut encourager la vertu, il faut peut-être encore plus intimider le vice. Mais quoi ! si le glaive de la loi ne peut rester toujours suspendu, il faut bien qu'il tombe et qu'il frappe quelque part. Sera-ce sur les innocents ? Non. Tous les coupables seront-ils atteints ? Où se trouveront alors les élus ? Pourquoi d'ailleurs défendre à Dieu de faire grâce ? Pourquoi le dépouiller du plus beau privilége de la souveraineté ? Parce qu'il ne peut épargner tous les criminels, ne lui est-il plus permis de pardonner à quelques-uns ? Lorsqu'un corps d'armée est convaincu tout entier de trahison, doit-on l'exterminer jusqu'au dernier homme ? Cette exécution ferait horreur. Vaut-il mieux laisser les traîtres impunis ? On préparerait ainsi la ruine de l'État. A quel parti s'arrêtera un général sage, ferme et clément ? Il en appellera au sort, il décimera les coupables autant de fois que l'exigent l'énormité de leur crime et la grandeur des intérêts qu'ils ont compromis.

Dieu se trouve dans une situation analogue à l'égard de

l'humanité : je vois partout des coupables, des innocents nulle part ; nous méritons tous la mort éternelle. Cependant, comme la punition du péché ne saurait être le but final du créateur, comme le châtiment des coupables est une nécessité qu'il accepte malgré lui, à laquelle il se dérobe autant qu'il peut, en tirant notre monde du néant, il a dû se déterminer à faire grâce, mais dans une mesure conciliable avec l'ordre général et le bien commun ; par conséquent, il s'est trouvé forcément amené à faire un choix parmi les coupables. Dans son embarras, l'homme ignorant interrogerait le sort pour se résoudre, un Dieu souverainement intelligent devait se décider d'une autre manière ; en prenant les uns, en laissant les autres, il s'est déterminé par des raisons générales, et certainement aussi par des raisons particulières, quelles qu'elles soient.

CHAPITRE XIII.

De la providence et de la grâce.

La providence divine ne s'exerce point avec un empire absolu ; l'existence du mal et la responsabilité de l'homme le prouvent invinciblement. Dieu a limité le champ de son action, et l'a renfermé, pour ainsi dire, dans l'enceinte de la liberté humaine, en ce sens du moins qu'il s'est interdit de soumettre jamais notre volonté à une nécessité fatale ; cependant comme il s'est réservé tout le reste, de toutes les choses compatibles avec la liberté, il ne se fait que celles qu'il veut ou qu'il permet. A l'égard du mal moral dont il ne peut être l'auteur en aucune manière, Dieu n'y pousse point la volonté humaine, c'est évident ; mais comme cette volonté, abandonnée à elle-même, serait la source de désordres infinis sans aucune compensation, il la circonscrit

de toutes parts, et ne lui laisse d'issue que par le point où l'exercice de sa liberté concourt à l'accomplissement des desseins de la providence. Ainsi l'homme fait le mal par sa propre détermination, et il ne fait que celui auquel Dieu ne met point obstacle, toujours pour des raisons dignes de sa sagesse infinie.

Dieu s'est réservé à lui seul quelques coups extraordinaires, afin de réveiller la foi des peuples ; il cache ordinairement son action derrière les lois du monde, ou plutôt il opère par ces lois et conformément à ces lois, afin de laisser une place à l'action de l'homme. Mais comme celui-ci est trop faible pour lutter contre la force terrible de la nature et des événements, la providence a établi par la religion un échange de prières et de secours entre le ciel et la terre. Les intérêts de l'éternité n'auraient pas toujours été assez puissants pour assujettir l'homme à la religion, les nécessités de la vie présente ont forcé sa fière liberté de subir ce joug.

La liberté humaine limite le gouvernement de la providence même dans le bien, parce que l'action de Dieu doit s'accommoder à la nôtre, sous peine d'anéantir nos mérites. Le bien s'accomplit en nous par la libre correspondance de notre volonté avec la grâce, et il doit en être ainsi ; pour qu'une œuvre donne droit à une rémunération infinie, deux choses sont nécessaires : l'influence divine, afin que l'acte soit surnaturel ; l'acquiescement libre de la volonté créée, afin que cet acte, restant de quelque manière la propriété de l'homme, puisse devenir le fondement de son mérite. La grâce doit être au commencement, au milieu, à la fin de nos œuvres pour les surnaturaliser intégralement ; mais le concours de la liberté doit pareillement se montrer sur tous les points, car ce qui n'est ni voulu, ni consenti, ne saurait être méritoire. L'homme ne peut rien sans Dieu, Dieu ne peut rien sans l'homme.

On parle de l'efficacité de la grâce et de l'acquiescement infaillible de la volonté, comme si l'anéantissement du libre arbitre en était la conséquence nécessaire; erreur! Dieu illumine l'intelligence, il attire doucement la volonté; il en détruit, si l'on veut, l'opposition, il ne la force point. Certes, s'il y eut jamais une grâce efficace, on doit la trouver dans la conversion de saint Paul sur le chemin de Damas; toutefois la liberté du nouveau converti ne fut pas détruite dans cette circonstance extraordinaire; il en avait la conviction et le sentiment intime, lorsqu'il disait : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » C'est là le langage d'un homme qui est resté maître de ses déterminations; celui qui se sentirait dominé par une puissance invincible ne parlerait point de la sorte. Cependant, pour nous montrer encore mieux que la soumission d'une volonté indépendante a seule du prix à ses yeux, le Seigneur veut donner à cette première émotion du futur apôtre le temps de se calmer : « Levez-vous, lui dit-il, entrez dans la ville; là on vous « dira ce que vous avez à faire (1). » Trois jours entiers se passèrent avant que Saul fût instruit de ce que le Seigneur demandait de lui. C'est ainsi que les droits de la volonté humaine sont conservés, dans les circonstances où la grâce semble commander avec un empire plus irrésistible.

Le gouvernement de Dieu ne porte donc point d'atteinte à la liberté; c'en est assez, il ne nous servirait de rien d'en savoir davantage. Les théologiens ont imaginé divers systèmes pour expliquer l'accord de la grâce avec la liberté: peut-être n'ont-ils pas réussi; car aucune opinion n'a réuni tous les suffrages, et on aurait tort de s'en étonner. Les moyens de la providence sont d'une profondeur, d'une diversité infinies, et elle a une raison particulière de nous dérober le secret de ses voies : si nous les connaissions,

(1) Actes, ch. 9, v. 7.

comment pourrait-elle nous gouverner sans léser notre libre arbitre, puisque, malgré notre ignorance, nous résistons si souvent à son action? Au reste, on se fait une fausse idée des opérations de Dieu, lorsqu'on se le figure agissant toujours sur la volonté d'une manière directe : bien souvent il ne triomphe de la liberté qu'en l'abandonnant à elle-même. Ainsi, l'habile cavalier, n'étant plus maître d'un cheval qui s'emporte, cède à son ardeur, bien sûr de le réduire sans peine lorsqu'il sera rendu de fatigue. Dieu fait de même : tandis qu'il ménage les natures faibles, et leur épargne des tentations auxquelles elles succomberaient sans retour, il laisse des âmes plus énergiques se lancer au milieu des désordres de la vie mondaine, des hasards de l'ambition, les attendant au moment de la lassitude et du dégoût. C'est ordinairement par des chutes que Dieu nous guérit de l'orgueil, de l'immortification, du relâchement, de la plupart des vices auxquels nous ne renonçons qu'après avoir éprouvé combien les fruits en sont amers.

Rien n'est plus simple et plus raisonnable que l'enseignement de l'Église sur la grâce; il se réduit à un petit nombre de points essentiels. D'abord la grâce est nécessaire: que peuvent par eux-mêmes l'ange et l'homme dans l'ordre surnaturel? Absolument rien, c'est évident. La grâce est gratuite; car, si Dieu, nous rendant responsables de nos actes, est tenu par là même de nous accorder un secours dont nous ne pouvons nous passer, rien ne lui fait une loi de nous venir en aide par des moyens surnaturels, à quoi nos bonnes œuvres futures ne sauraient nous donner droit, puisqu'elles sont elles-mêmes le fruit de la grâce. Toutefois le bon usage des grâces reçues en mérite de plus abondantes, on le conçoit aisément; mais si Dieu s'engageait strictement à les accorder, on le comprend encore mieux, il s'ensuivrait qu'ayant une fois fait un pas dans la vertu, l'homme ne pourrait plus en déchoir : ce serait la doctrine

absurde et immorale de l'inamissibilité de la justice, tant reprochée aux protestants. Il est surtout une grâce, celle de la persévérance finale, qui n'est promise à personne, par la raison qu'il importe à tous, même aux plus saints, de ne se relâcher jamais dans la piété, mais de croître tous les jours en mérites. Cependant, pour donner en même temps à l'homme le ressort de l'espérance avec celui de la crainte, et doubler ainsi son élan vers le bien, nos docteurs enseignent unanimement que Dieu veut sincèrement le salut de tous; qu'il donne à tous, quoique dans une mesure inégale, des grâces surabondantes pour l'opérer; qu'il ne nous abandonne jamais, si nous ne l'abandonnons les premiers; qu'enfin le don de la persévérance peut s'obtenir par la prière.

Il existe une grâce efficace : grâce à laquelle l'homme peut véritablement résister, sans quoi les œuvres qu'il accomplit par elle ne seraient point méritoires; grâce à laquelle il ne résiste pas, parce qu'elle est le moyen infaillible dont Dieu se sert pour mener notre liberté où il veut, et accomplir avec notre concours ses grands desseins, inexécutables dans une autre hypothèse. L'expérience et le sens intime nous sont garants que l'Église ne se trompe pas dans son enseignement sur l'existence simultanée de la liberté et de la grâce efficace.

Il existe une grâce suffisante, au moyen de laquelle on peut réellement faire des œuvres surnaturelles, avec laquelle cependant on n'en fait point. Son existence est, comme celle de la grâce efficace, un fait attesté par l'expérience et le sentiment. L'homme céderait à son action, si elle était efficace; il ne serait point coupable de résister, si elle n'était suffisante. S'il n'y avait que des grâces suffisantes, Dieu manquerait son but, le bien qu'il veut ne s'accomplirait pas; s'il n'y avait que des grâces efficaces, il le manquerait encore, l'homme s'endormirait dans une paresseuse sécurité, et son épreuve ne serait pas sérieuse.

Mais, dira-t-on, à quoi bon des grâces suffisantes, puisqu'il est certain que nous n'en profiterons pas, et qu'elles ne peuvent servir qu'à nous rendre plus coupables? Ceci est encore un sophisme fondé sur la confusion des idées. La grâce suffisante prépare les voies à la grâce efficace; bien qu'elle n'atteigne pas le but immédiat pour lequel Dieu nous la donne, son influence n'en est pas moins réelle; elle nous empêche de glisser rapidement sur la pente du vice, elle devient un obstacle à l'endurcissement absolu en nous aiguillonnant par le remords, elle prévient ainsi quelques crimes par contre-coup; si son action était radicalement nulle, les pécheurs deviendraient tous en peu de temps d'abominables scélérats. Elle n'est pas toute-puissante pour le bien, il est vrai; mais elle est du moins comme une digue contre le débordement du mal, et sous ce rapport, on peut le dire, elle est toujours efficace. Que dis-je? la grâce suffisante est encore plus utile aux justes qu'aux pécheurs, car c'est en leur refusant des grâces victorieuses dans certaines circonstances où ils avaient compté sur leurs propres forces, que Dieu enseigne ordinairement à ses amis l'humilité, fondement et racine de toutes les vertus chrétiennes. Il suffit de rappeler l'exemple de David et de saint Pierre.

La grâce est-elle efficace de sa nature? le devient-elle par le consentement de la volonté humaine, par les combinaisons de la Providence, ou enfin de l'une des manières imaginées par nos différentes écoles de théologie? L'Église n'en dit rien; on peut en croire ce que l'on veut. Que signifient donc les objections de nos adversaires, ordinairement fondées sur la confusion des dogmes et des opinions? Vous essayez de démontrer que le système des thomistes est incompatible avec la liberté; que m'importe, si je suis moliniste? et il ne m'est pas défendu de l'être. Mais il n'y a pas de nécessité d'adopter une opinion particulière, quelle qu'elle soit; on

peut se renfermer dans le dogme catholique, et de là, comme d'un fort inexpugnable, foudroyer toutes les doctrines ennemies.

Le gouvernement de Dieu et la liberté de l'homme sont deux vérités aussi certaines que l'action réciproque de l'âme sur le corps, et du corps sur l'âme; la difficulté que l'on éprouve à concilier ces vérités n'en ébranle point la certitude : on ne peut rien conclure de la diversité des systèmes philosophiques sur l'union de l'âme et du corps, non plus que de la contrariété des opinions de nos docteurs sur l'efficacité de la grâce, si ce n'est l'impuissance de l'homme à expliquer les œuvres de Dieu. Nous ne voyons pas le fond des choses, et par là, il nous est impossible de dire le comment des phénomènes; s'ensuit-il que le scepticisme soit raisonnable, et qu'il faille douter de tout? Doutera-t-on en particulier que Dieu puisse conduire la liberté humaine sans la forcer, en voyant avec quelle facilité les hommes s'entraînent les uns les autres?

Mon fils, disait plaisamment un ancien, est le plus puissant personnage de la Grèce; il obtient tout de sa mère, sa mère me gouverne, je commande à ma république, et ma république domine la Grèce. En théorie cela est impossible : comment un enfant, également faible d'esprit et de corps, imposera-t-il ou par ruse ou par force ses volontés à sa mère? Comment un vieux guerrier se laissera-t-il désarmer par une femme? Comment un simple citoyen est-il sûr de faire adopter ses vues par des républicains soupçonneux et jaloux? Comment une petite ville dominera-t-elle des peuples fiers et indépendants? Cela est impossible, et cela est; vous niez le mouvement, et je marche. Non, plus j'y pense, moins je conçois que l'on veuille refuser à Dieu assez de puissance et de sagesse pour nous gouverner en nous laissant libres.

CHAPITRE XIV.

De la prédestination.

Tous les desseins de Dieu tendent à la formation de la société des bienheureux ; c'est là son ouvrage de prédilection, le chef-d'œuvre de ses mains divines, dans lequel il prendra ses complaisances pendant l'éternité. Est-il croyable qu'il en ait abandonné l'ensemble et les détails aux mille hasards, aux capices sans fin qui accompagneraient l'exercice de la liberté humaine, si elle n'était conduite et modérée par une influence supérieure ? On nous représente la Jérusalem du ciel comme une cité dont le contour a été mesuré par le suprême architecte, comme un édifice dont les proportions sont parfaites, où chaque pierre a sa place propre, où l'on ne peut rien déplacer, rien changer, sans troubler aussitôt l'harmonie, sans diminuer la beauté de l'ensemble. Il en est ainsi nécessairement ; Dieu doit avoir fait *à priori* le plan de la cité éternelle, ou plutôt, entre une infinité de plans, il a préféré celui qu'il a voulu, sans autre raison que sa volonté elle-même. Voilà une première sorte de prédestination.

Le plan de la société éternelle étant une fois arrêté, il fallait à Dieu, pour le réaliser, un nombre déterminé d'élus, et à chacun d'eux une certaine mesure de mérites ; un prédestiné de plus ou de moins, une seule circonstance ajoutée ou retranchée à l'épreuve du plus petit d'entre les justes, dérangeait les calculs de la Providence, faisait perdre à son grand ouvrage quelque chose de sa perfection. Pour accomplir ses desseins, Dieu a créé le monde, il a soumis ce monde à des lois qui doivent lui amener successivement tous ses élus avec la mesure exacte de mérites nécessaires à chacun d'eux, eu égard à la place et à la fonction qui leur est réservée dans la cité bienheureuse. Mais n'y a-t-il qu'un monde, n'existe-t-il

qu'un système de lois propres à réaliser la pensée divine? Les élus que Dieu a préférés lui étaient-ils indispensables à l'exécution de son plan? Personne n'oserait le dire. On conçoit, en effet, qu'il était facile à Dieu d'atteindre son but par un autre monde, par d'autres lois, par d'autres intelligences. Prenez tel d'entre les élus qu'il vous plaira, essayez de vous convaincre qu'il ne pouvait être remplacé par aucun autre, vous n'en viendrez pas à bout : si quelque chose au monde est évident, c'est que Dieu était libre de choisir entre une infinité d'équivalents, également propres à son dessein. Pourquoi a-t-il donné la préférence à tel ou tel, à l'exclusion de tous les autres? Uniquement parce qu'il l'a voulu. Il a aimé ses élus d'un amour gratuit dès l'éternité, telle est la seule et véritable raison de son choix; et voilà la prédestination proprement dite.

Cette prédestination gratuite servira à resserrer les nœuds de l'union de Dieu avec ses élus pendant les siècles des siècles. En voyant, à la lumière divine, combien d'intelligences égales ou supérieures auraient pu tenir leur place, les prédestinés tressailleront éternellement de reconnaissance et d'amour, à la pensée que le regard divin est allé les discerner au milieu d'une infinité d'êtres parmi lesquels ils étaient perdus; que ce regard de prédilection une fois attaché sur eux ne s'en est plus séparé, mais les a suivis à travers les tentations, les chutes, les retours, à travers les mille hasards de cette terrible guerre où Dieu et la liberté, Jésus-Christ et le démon, les anges de lumière et les anges de ténèbres, les élus et les réprouvés, le ciel, la terre et l'enfer, sont aux prises pour se disputer la conquête d'une âme; de telle sorte que tous ceux qui ont été marqués du sceau de l'élection arrivent infailliblement au port, en dépit des écueils et des tempêtes. Les combats, les périls, les épreuves entrent dans les décrets divins, loin de les contrarier; Dieu gouverne ses élus par une providence spéciale; les délaissements sont cal-

culés comme les grâces; il semble quelquefois s'éloigner du but, afin de l'atteindre plus sûrement. L'ensemble des conseils de la Providence sur chacun des prédestinés est un chef-d'œuvre de sagesse, de justice, de miséricorde et d'amour; c'est une fécondité infinie de moyens, une diversité incompréhensible de combinaisons, un enchaînement d'effets et de causes, qui de chaque destinée, composée de mille scènes différentes, font une unité parfaite, laquelle vient se fondre dans la grande unité de la société céleste, formée elle-même d'une multitude innombrable de membres dont pas un ne ressemble à l'autre, de même que dans un corps vivant l'assemblage de parties diverses de grandeur, de formes, de fonctions, constitue une organisation complète.

Encore une fois, Dieu ne pouvait s'en rapporter qu'à lui-même dans l'accomplissement de ses desseins sur ses élus. Le monde visible est comme un tableau immense où la variété infinie des détails compose une harmonieuse unité, parce que la conception, l'ordonnance et le dessin de l'ouvrage sont du même auteur. La cité du ciel serait un assemblage monstrueux d'incohérences, de disparates, d'oppositions; un amalgame, un pêle-mêle de parties sans liaison et sans proportion, si le suprême artiste avait abandonné l'exécution de son plan à des ouvriers subalternes, n'ayant pour guide qu'une liberté irrégulière et capricieuse. La difficulté était grande sans doute, puisqu'il s'agissait de concilier la souveraine et universelle influence de Dieu sur son ouvrage avec l'action et la responsabilité de la créature. Mais de même que le poëte sait faire sortir de merveilleuses beautés des entraves de son art, ainsi Dieu, loin d'être lié par les impossibilités apparentes de son entreprise, en a fondé le succès sur ces impossibilités mêmes; la liberté, qui était son obstacle, est devenue entre ses mains l'instrument d'une perfection infinie.

La Providence ne distribue point ses dons au hasard; tou-

tes ses opérations sont dirigées par des vues supérieures, conseillées par la sagesse, la justice, la sainteté, la miséricorde, utiles aux justes et aux pécheurs, dont elles hâtent ou ralentissent le progrès dans le vice ou dans la vertu. Dieu combine ses moyens de manière à produire le plus de bien avec le moins de mal possible, encourageant les bons sans les délivrer de la crainte, intimidant les pervers sans les désespérer. Nul ne peut se livrer à des sentiments de sécurité, Lucifer s'est perdu dans le ciel, Judas dans la compagnie de Jésus-Christ; nul ne doit s'abandonner au désespoir, la pécheresse et le larron ont obtenu miséricorde. Presque tous les hérésiarques furent moines, prêtres ou évêques, et nous voyons tous les jours de grands coupables revenir sincèrement à Dieu; tel scélérat qui meurt sur l'échafaud laisse moins de craintes sur son sort éternel que n'en inspire celui de Salomon et de Tertullien.

Cet état de choses produit des effets admirables : le juste se justifie encore, le saint se sanctifie de plus en plus, afin d'obtenir le don de la persévérance ; le pécheur ne néglige pas entièrement les œuvres de la piété, il en retient certaines pratiques, il fait encore du bien par l'espérance d'en recueillir un jour le fruit; il garde quelque mesure dans le crime, tandis que le fervent chrétien ne se prescrit point de bornes dans la vertu. Les plus grands saints ne méprisent pas les plus grands criminels, ils ne se préfèrent point à eux; ils les aiment au contraire comme des frères, destinés peut-être à partager éternellement leur gloire dans le sein de Dieu, dont la volonté de sauver tous les hommes est très-réelle, puisque sa providence a combiné les choses de telle manière que la porte du ciel est ouverte à tous ceux qui veulent y entrer.

Le décret de la prédestination n'est point anéanti pour cela; car Dieu y a renfermé tous les hommes de bonne volonté. Si parmi eux il s'en trouvait quelqu'un qui ne fût pas l'objet de sa prédilection éternelle, ou il l'aurait laissé dans

le néant, ou il l'aurait fait mourir avant le baptême, ou enfin il aurait pris un parti compatible avec sa justice, sa sagesse, sa miséricorde; toute autre supposition est inadmissible. Dieu avait à choisir entre une infinité de mondes, il n'a certainement pas donné la préférence à celui dont les lois contrarieraient ses principaux attributs. Un décret de prédestination qui découragerait la bonne volonté serait la chose la plus immorale, la plus funeste, la plus inconciliable avec les vues de la Providence; il n'est pas permis de supposer qu'une si lourde méprise ait échappé à la sagesse infinie.

Loin de décourager la bonne volonté, Dieu s'applique ne pas désespérer la mauvaise. Lorsqu'un homme refus d'étudier la théorie et de s'exercer à la pratique d'un art ou d'un métier, on peut le prédire avec assurance, il n'y deviendra jamais habile. Si l'un des concurrents qui se disputent le prix de la course reste immobile à sa place, tandis que ses rivaux parcourent rapidement la carrière, indubitablement il ne sera pas couronné; mais quand je vois un homme se livrer à tous les crimes, éviter les gens de bien ou les persécuter, blasphémer la religion, scandaliser ses frères, puis-je assurer que cet homme sera réprouvé? Non; peut-être la Providence l'attend-elle à quelque catastrophe ou à la mort. Puis-je dire qu'il sera sauvé? Encore moins; car si Dieu ne doit pas une pleine sécurité à la vertu, à plus forte raison ne doit-il pas au vice la certitude de l'impunité. En un mot, toutes les mesures sont prises pour faciliter la persévérance du juste et la conversion du pécheur; et voilà la réponse que Dieu a préparée au trop fameux dilemme que nous entendons répéter si souvent.

Si je suis prédestiné, dites-vous, quelques crimes que je commette, je serai sauvé; si je ne le suis pas, j'aurai beau faire, je serai damné. Et moi je réponds : Si Dieu avait ordonné les choses de telle manière que votre argument eût le sens commun et pût servir de règle à la conduite d'un homme

raisonnable, il ne mériterait pas d'être appelé le roi des intelligences, il se serait visiblement éloigné de son but, il aurait compromis sa gloire par un défaut de prévoyance, incompréhensible dans le législateur le plus incapable. Mais il n'en est pas ainsi : meurt-on dans le péché mortel, on est perdu ; dans la justice, on est sauvé. Cette loi n'admet pas d'exception et ne laisse aucune place à l'arbitraire ; car on ne peut être ni juste ni pécheur contre sa volonté. Une preuve, d'ailleurs, que ce prétendu raisonnement n'est qu'un sophisme misérable, c'est que l'homme qui l'appliquerait à la conduite de ses affaires passerait à bon droit pour un insensé.

Et ne dites pas que cette objection n'en est une que pour le christianisme ; elle existe pour tout le monde, et elle est plus embarrassante pour les autres que pour nous ; les athées, les panthéistes, dont nous n'avons pas à nous occuper ici, sont seuls dispensés d'y répondre. En effet, ceux qui admettent une vie future, où le vice et la vertu reçoivent chacun leur salaire, ne sont-ils pas obligés d'expliquer, aussi bien que nous, pourquoi les uns naissent dans des familles où ils vivront environnés de séductions, tandis que d'autres sont placés dans la situation la plus heureuse pour la vertu ? Pourquoi des âmes ardentes, passionnées, violemment portées à tous les vices, et des caractères doux, paisibles, à qui la vertu ne paraît coûter aucun effort ? Pourquoi les uns sont enlevés de ce monde avant d'avoir offensé Dieu, tandis que la mort semble attendre, pour frapper les autres, qu'ils aient mis le comble à leurs crimes ? Évidemment tous ceux qui croient à l'immortalité de l'âme sont sous le coup de ces difficultés, vraiment insolubles pour eux, parce qu'ils ne sauraient comme nous expliquer le mal, ni surtout le prévenir, le réparer ou le compenser par un plus grand bien.

Ceux mêmes qui, croyant en Dieu, veulent cependant que tout en l'homme meure avec le corps, ne sont pas plus avancés pour cela. Car, s'il n'y a rien à attendre au delà de cette

vie, au moins dans celle-ci les parts devraient être faites avec équité. Mais comment expliqueront-ils tant de destinées si différentes, non-seulement pour les individus, mais pour les familles, les nations et le genre humain lui-même aux diverses époques de son existence ? La domination et la servitude, la richesse et la misère, la santé et la maladie, l'infamie et la gloire, la sagesse et la folie viennent-elles donc de la même main ? L'enfant qui vient de naître dans un palais méritait-il mieux la faveur du ciel que celui qui a vu le jour dans une chaumière? Aux yeux de Dieu, la femme a-t-elle moins de droits que l'homme, les blancs sont-ils d'une autre nature que les noirs, les Européens d'une condition supérieure à celle des autres nations de la terre? Que les philosophes rendent raison de ces différences, avant d'attaquer la doctrine de l'Église. Les lois de la nature sont cent fois plus inexplicables que celles de la grâce; car on vient au monde dans des conditions funestes, sans l'avoir mérité, tandis que le réprouvé n'est condamné aux feux de l'enfer que pour des fautes librement commises et qu'il aurait pu éviter.

Les œuvres de l'homme sont si indissolublement liées au décret de sa prédestination, que saint Pierre ne craint pas de dire : « Efforcez-vous, mes frères, d'assurer votre vocation « et votre élection par les bonnes œuvres; et de cette ma- « nière, Dieu vous donnera une entrée facile dans le royaume « éternel de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ (1). » Mais qu'est-il besoin de citer un texte particulier? nous l'affirmons hardiment, tous les écrivains sacrés, tous les saints pères parlent dans le même sens. Si vous interrogez les théologiens sur les marques de la prédestination, ils ne vous en feront pas connaître d'autres que la crainte du péché, l'amour des pauvres, le pardon des injures, une dévotion filiale envers la mère de Dieu, le zèle pour le salut des âmes. On de-

(1) Ire Épître, ch. 2, v. 10 et 11.

mandait au plus grand de nos docteurs (1) ce qu'il faut faire pour se sauver; il répondit par une sentence digne de lui : « Il faut le vouloir. » Oui, sans doute, il suffit de le vouloir; car Dieu le veut déjà, et il est impossible qu'il ne le veuille pas, lui notre père et notre créateur. « Vous aimez tout ce « qui est, dit l'auteur de la Sagesse parlant à Dieu (2), vous « ne haïssez rien de ce que vous avez fait; car vous n'avez « donné l'être à personne par un sentiment de haine. Mais « vous êtes indulgent pour tous, parce que tout est à vous, « ô Seigneur, qui aimez les âmes! » Quelle est la mère qui, voyant son fils accourir et se jeter dans ses bras, le repousserait sous les griffes de la bête féroce dont il fuyait la poursuite? Quoi! ce qu'une mère dénaturée ne ferait pas, on veut que Dieu le fasse! Il serait dur, impitoyable, lui qui a mis la pitié dans les entrailles de l'homme, qui a formé le cœur de la mère! Non, il est impossible que le malheureux, lancé, dès son entrée dans la vie, au milieu des périls d'une liberté encline au mal, s'il vient se réfugier dans le sein de la miséricorde infinie, en disant à Dieu sincèrement avec le prophète : « Ne livrez point aux bêtes l'âme de votre serviteur, qui dans « son dénûment implore votre compassion (3); » il est impossible que ce malheureux soit délaissé du père commun, et qu'au lieu de se voir tendre une main amie, il se sente repoussé au fond de l'abîme. Êtes-vous en proie à cette crainte terrible des jugements de Dieu, dont les plus grands saints n'ont pas toujours été exempts, remettez votre sort entre ses mains, et, soyez-en sûr, vous ne périrez pas : Dieu se doit à lui-même de ne point trahir la confiance de ses serviteurs. Si vous alliez demander à votre ennemi un asile contre des meurtriers, pour peu qu'il eût l'âme grande, il vous ouvrirait l'entrée de sa maison avec bonheur, et il compterait au

(1) Saint Thomas.
(2) Sagesse, ch. 12.
(3) Ps. 73, v. 19.

nombre des plus beaux jours de sa vie celui où vous auriez été reçu sous son toit hospitalier; et vous voulez que le grand Dieu, votre créateur, votre sauveur, abusant traîtreusement de votre confiance en sa bonté, aille vous livrer de ses propres mains au démon, votre ennemi et le sien, donnant ainsi un juste fondement aux blasphèmes de l'enfer par un acte qu'un homme d'honneur se reprocherait comme un crime! Non, non, encore une fois, c'est impossible; celui qui se confie en Dieu ne peut pas périr, car il est écrit : « L'espérance ne trompe point (1); » et ailleurs : « J'ai espéré en vous, ô Seigneur! je ne serai point confondu dans l'éternité (2). »

Ainsi, deux choses sont également certaines : il existe un décret de prédestination à l'égard des élus, et ce décret ne porte point d'atteinte à la liberté de l'ange et de l'homme; les uns se sauvent, les autres se perdent; mais nul n'entre dans le ciel, ni ne tombe dans l'enfer, si ce n'est par des œuvres volontairement et librement accomplies. La prédestination existe, parce que Dieu n'a pu créer le monde un bandeau sur les yeux; parce qu'étant responsable de la création et de ses suites, il a dû vouloir en connaître, en déterminer à l'avance le résultat final; parce que, se proposant de produire un chef-d'œuvre digne de lui, et d'employer à l'exécution de ses desseins des agents secondaires, il était obligé de garder dans sa main les rênes de leur liberté, sous peine d'enfanter un monstre au lieu de créer un ouvrage régulier. Toutefois le libre arbitre des élus et des réprouvés est resté entier; Dieu n'avait pas besoin de le mutiler pour réussir, car il s'est réservé de choisir, entre une infinité de volontés indépendantes, celles qui s'accordent le mieux avec la sienne, entre une infinité de combinaisons, toutes compatibles avec la spontanéité de la créature, celles qui devaient réaliser plus sûrement sa pensée.

(1) Rom., ch. 5, v. 5.
(2) Ps. 30, v. 1.

CHAPITRE XV.

Comment les philosophes du dix-huitième siècle ont résolu la question du mal.

Tant qu'il ne s'est agi que de manœuvrer contre le christianisme, nos adversaires se sont montrés parfaitement sûrs d'eux-mêmes et de leur cause ; mais rien n'est risible comme leur embarras, à partir du moment où ils sont obligés d'expliquer le mal pour leur propre compte.

Les anciens étaient à leur aise au milieu des ténèbres du paganisme ; les crimes d'une vie antérieure qu'il fallait expier dans celle-ci, ou l'éternité de la matière dont Dieu n'avait pu modifier la nature, leur fournissaient une explication telle quelle, et leur public voulait bien s'en contenter.

Les hérétiques des premiers siècles, forts de l'empire que conservaient encore les vieilles erreurs, n'y mettaient guère plus de façon ; c'est pourquoi ils rendaient raison de l'existence du bien et du mal dans le monde par celle de deux principes coéternels et ennemis, ou par l'impéritie et l'impuissance des agents inférieurs dont le Dieu suprême s'était servi pour ordonner la création.

Tout cela était peu de mise en plein christianisme, et les philosophes du dix-huitième siècle ne pouvaient emprunter à des sectes méprisées des doctrines qui n'étaient pas d'ailleurs dans le goût du temps ; le panthéisme eût été pour eux un merveilleux expédient, mais il n'était pas encore revenu du discrédit mortel où l'avait laissé le dédain du grand siècle.

Aussi, le siècle frivole et corrompu se tourna-t-il vers l'athéisme et le matérialisme : les esprits médiocres, qui avaient peu à perdre et tout à gagner à se rendre fameux par des extravagances, s'y jetèrent à corps perdu ; Voltaire et Rousseau, plus soigneux de leur renommée, montrèrent plus de réserve, quoique au fond ils ne pensassent guère mieux.

Le premier semble avoir été préoccupé toute sa vie de l'idée que la matière peut penser et vouloir, et c'est là le secret de sa prédilection pour Locke, qui a eu le malheur de soutenir une si étrange opinion. On peut voir en cent endroits de ses écrits, tout semés de réflexions amères sur les maux de la vie et le gouvernement de la Providence, de quelle nature était sa foi à l'existence de Dieu.

Cependant il s'emporta de telle sorte dans son poëme sur le désastre de Lisbonne, que J. J. Rousseau se crut obligé de prendre contre lui la défense de la Providence, et lui écrivit à cette occasion une lettre curieuse qui mérite d'être analysée, parce qu'elle montre admirablement ce qu'on peut attendre de ces prétendus sages dans leurs meilleurs moments.

Après un préambule dont je n'ai rien à dire, Rousseau résume ainsi le poëme de Voltaire : « Votre poëme me dit : « Souffre à jamais, malheureux ; s'il est un Dieu qui t'ait « créé, sans doute il est tout-puissant, il pouvait finir tous « tes maux ; n'espère donc jamais qu'ils finissent, car on ne « saurait voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et « mourir. »

Nous ne voulons pas revenir sur ce qui a été dit jusqu'ici, et en particulier dans le seizième chapitre du premier livre ; mais, n'en déplaise à Rousseau, s'il n'existe point de révélation, Voltaire a raison, et l'homme ne vient au monde que pour souffrir et mourir.

Rousseau se débat en vain contre cette conclusion aussi inévitable qu'elle est écrasante pour le déisme. « La doctrine « de votre poëme, dit-il à Voltaire, me paraît plus cruelle « encore que le manichéisme. » Il est vrai, mais ce n'est pas la faute de Voltaire, c'est la conséquence nécessaire de toute philosophie qui repousse la révélation. Rousseau ajoute : « Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer « quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir jus-

« tifier sa puissance aux dépens de sa bonté? S'il faut choisir « entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première » (c'est-à-dire que, si Dieu n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvait mieux faire).

On voit que ces messieurs disposent des attributs divins avec un sang-froid merveilleux. Rousseau abandonne la puissance, Voltaire sacrifie la bonté, parce que ni l'un ni l'autre ne peuvent sortir autrement du labyrinthe dans lequel ils se sont engagés; mais avant d'attaquer le christianisme avec tant de hauteur, il aurait fallu songer que la question du mal regarde les philosophes comme les croyants, qu'on ne peut s'en faire une arme contre nous qu'à la condition de la résoudre mieux, et qu'on la rend plus difficile et plus insoluble, pour peu que l'on touche aux vérités fondamentales.

Rousseau n'a pas l'air de s'en être douté, car il dit un peu plus loin : « Quant à moi, je vous avouerai naïvement « que ni le pour ni le contre ne me paraissent démontrés « sur ce point (l'existence de Dieu) par les lumières de la « raison. » Et à propos de l'âme : « J'ai le bonheur de croire « à l'immortalité de l'âme, sans ignorer que la raison peut « en douter. »

Le dogme de la providence n'est pas mieux défendu. « Il « est à croire, dit l'auteur de la lettre, que les événements « particuliers ne sont rien ici-bas aux yeux du maître de « l'univers, que sa providence est seulement universelle, « qu'il se contente de conserver les genres et les espèces, « et de présider au tout, sans s'inquiéter de la manière dont « chaque individu passe cette courte vie. »

Ainsi il est bien entendu que la raison a le droit de douter de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, et que la providence, s'il y en a une, laisse chacun de nous se débattre comme il peut avec sa destinée, se contentant de veiller à ce que l'espèce des loups et celle des hommes ne

périssent point. Si c'est là une solution, je demande en quoi elle est moins désespérante que la doctrine de Voltaire.

Nous ne sommes pas au bout : dans la même lettre, Rousseau rejette nettement le dogme de l'éternité des peines, autorise le suicide, et proclame la nécessité d'exterminer toutes les religions qui refusent à l'homme le droit de croire ce qu'il veut, comme s'il pouvait exister une religion qui ne lie pas.

Ainsi encore, plus de frein aux passions, plus d'ordre ni de sécurité; mais le chaos et une anarchie sans remède. Voilà comment les philosophes savent expliquer et guérir le mal.

Voyons cependant quelle sorte de raison Rousseau va nous donner de son existence.

« Je ne vois pas, dit-il, qu'on puisse chercher la source « du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfec- « tionné, partant corrompu. »

Il est sûr que, si l'homme n'était pas libre, il n'y aurait point de mal moral : on n'a jamais discuté sur ce point; mais pourquoi est-il libre, et libre d'une liberté si imparfaite? C'est là ce qu'on demande, et Rousseau n'en dit pas un mot. A-t-il donc oublié que Bayle, dont le nom est rappelé avec tant d'honneur dans le poëme sur le désastre de Lisbonne, insiste principalement là-dessus, et que tel est le sujet du débat entre les croyants et lui? Pense-t-on que la controverse eût été si longue et si vive, ni même qu'elle eût jamais existé, si pour expliquer le mal moral il avait suffi de remarquer qu'il a sa source dans la liberté humaine.

Il est vrai que Rousseau cherche la cause du mal moral dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; mais ceci, loin d'être une solution, est un embarras de plus.

Comment Dieu, en rendant l'homme perfectible, a-t-il si mal pris ses mesures, que nous ne puissions nous perfectionner sans nous corrompre? Rousseau dira-t-il que Dieu

ne pouvait mieux faire? Il pouvait au moins nous laisser dans le néant.

On sait que par l'homme perfectionné, partant corrompu, Rousseau entend l'homme vivant en société; mais pourquoi Dieu l'a-t-il fait de telle sorte que la société lui est aussi nécessaire que l'air et la lumière? Pourquoi ne l'a-t-il pas réduit au pur instinct comme les animaux? Pourquoi l'a-t-il créé? Bayle aurait bien ri, si quelque docteur catholique s'était avisé de lui expliquer le mal moral de cette manière.

Rousseau ajoute : « Quant aux maux physiques, si la « matière sensible et impassible est une contradiction, « comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout sys- « tème dont l'homme fait partie. »

Si Rousseau était catholique, on lui dirait : Les corps des bienheureux seront à la fois sensibles et impassibles, votre réponse est donc sans valeur; comme il ne l'est pas, contentons-nous de remarquer que, de ce que l'homme n'est point impassible, il ne s'ensuit pas qu'il doive être en proie à la goutte et à la gravelle, et que Dieu n'ait pu lui épargner ces myriades de maladies et de fléaux qui font de la terre un séjour de deuil et de désolation. Dieu est le maître des lois de la nature, il ne lui en coûtait rien de nous donner une jeunesse et une santé éternelles, sur une terre féconde sans travail et embellie par un printemps perpétuel.

En un mot, il ne tenait qu'à Dieu de rendre l'homme sage et heureux; pourquoi est-il livré à tous les vices et à toutes les douleurs? Voilà la question qui, depuis six mille ans, occupe toutes les têtes pensantes; et Rousseau croit la résoudre en disant : L'homme est libre et sensible. C'est comme le docteur de la comédie : *Opium facit dormire, quia est in eo virtus dormitiva.* Le moyen de garder son sérieux devant de telles pauvretés étalées avec tant d'orgueil!

Rousseau se retourne d'un autre côté, et, en désespoir de cause, il fait le raisonnement que voici :

« Si Dieu existe, il est parfait; s'il est parfait, il est sage, « puissant et juste ; s'il est sage et puissant, tout est bien ; » ou, comme il s'exprime dans un autre endroit : « Le tout est « bien ; » ou encore : « Tout est bien pour le tout. »

Ceci est plus curieux que tout le reste, s'il est possible.

Les croyants ont toujours raisonné de la même manière que Rousseau, et, comme lui, ils ont conclu de la sagesse, de la puissance et de la bonté de Dieu, que le désordre visible du monde cache un ordre supérieur qui sera révélé un jour; on a trouvé qu'ils n'avaient pas le sens commun, et on a bien su le leur dire. Mais un argument pitoyable dans la bouche des catholiques devient péremptoire dans celle des philosophes !

Il est pourtant bon de savoir à qui il appartient de se servir de ce raisonnement si simple et si décisif. Un principe, clair comme le jour, va nous aider à le reconnaître.

Le mal particulier ne peut se justifier qu'autant qu'il est nécessaire à la perfection du tout ; Rousseau en convient, car son mot, « Tout est bien pour le tout, » n'a pas d'autre sens.

Or, au point de vue des catholiques, quels que soient les maux et les crimes de la terre, Dieu a pu créer l'homme, puisque, par Jésus-Christ, le genre humain est indispensable à la déification de la société universelle, dont la perfection suppose l'existence du mal, ainsi que nous l'avons amplement expliqué.

Au contraire, puisque Rousseau croit à l'immortalité de l'âme et à la durée limitée du châtiment, il croit par cela même que les plus criminels des hommes doivent être éternellement heureux dans le monde à venir. D'un autre côté, puisque les plus habiles ne peuvent démontrer que Dieu existe et que l'âme est immortelle, et que cependant Dieu ne nous a donné que la raison pour nous assurer de ces vérités fondamentales, il s'ensuit qu'il attache peu d'impor-

tance à ce que nous pouvons dire ou penser de lui, et à l'usage bon ou mauvais que nous pouvons faire de notre existence sur la terre. Dans ce système, Dieu n'a donc eu aucun motif valable de nous abandonner aux vices et aux douleurs qui nous dévorent; par conséquent, le mal reste sans explication.

On peut donc retourner contre Rousseau son raisonnement, et lui dire : Le mal est inutile; Dieu, qui l'a permis ou qui n'a pu l'empêcher, n'est donc ni bon, ni sage, ni puissant. S'il n'est ni bon, ni sage, ni puissant, il n'est pas.

Et de cela je conclus que le commencement de la bonne philosophie est un profond mépris pour celle du dix-huitième siècle.

CHAPITRE XVI.

Réponse à M. de Lamennais.

Ce serait peu de réfuter les philosophes incrédules des siècles précédents, si nous laissions sans réponse les arguments des écrivains de nos jours. Chaque époque a son point de vue particulier, sa tendance propre, de laquelle les esprits les plus indépendants ne peuvent s'affranchir tout à fait; l'opinion gouverne le monde, et les grands génies sont ses premiers ministres. Au dix-septième siècle, les hautes spéculations de la philosophie et de la théologie occupaient les loisirs des gens du monde; la cour et la ville se partageaient entre des systèmes opposés sur la grâce, la prédestination et la prescience; aussi est-ce de cet ordre d'idées que Bayle a tiré ses principales objections contre le christianisme. Aujourd'hui, dans toutes les classes de la nation, on se préoccupe de nouvelles théories sociales, de systèmes politiques et industriels; il faut bien s'attendre à voir ces objets, au-

trefois secondaires, tenir dans les débats religieux les plus importants une place que nos pères auraient peut-être eu honte de leur donner. Mais Dieu a pourvu à tout; on peut traiter les questions de la veille comme celles du lendemain, sans courir le risque de trouver sa providence en défaut.

Puisqu'il en est ainsi, mieux vaut pour nous avoir en tête des adversaires qui voient le fond des difficultés et savent les poser nettement; la discussion en est moins longue et plus décisive : nous avons ici cet avantage. Un homme a longtemps combattu avec gloire au milieu de nos rangs, penseur profond, écrivain éloquent, supérieur à Bayle, à bien des égards, mais d'un esprit excessif, d'un caractère outré, qui, trompé par sa force même, a toujours dépassé le but. Incapable de mesure dans l'erreur comme dans la vérité, on l'a vu en peu d'années soutenir avec une égale ardeur les causes les plus contraires, et promener dans tous les camps la fougue de son aigre et indisciplinable génie. Un tel homme, initié aux secrets des deux partis, doit connaître le côté vulnérable de notre doctrine et les moyens d'attaque les plus puissants de nos adversaires, dont on peut être sûr qu'il n'affaiblira point la cause par des ménagements politiques; nous allons donc le laisser parler.

Après avoir exposé, à sa manière, la doctrine de l'Église sur la chute et la réhabilitation, M. de Lamennais ajoute : « Ce système, pris dans son ensemble, a certainement de la « grandeur; mais, en premier lieu, il faillit par sa base, « puisqu'il repose sur une conception erronée du mal moral, « de son origine et de ses effets (1). » On comprend à peine comment les catholiques auraient pu se tromper sur l'origine, la nature, les effets du mal moral : il n'y a pas, ce nous semble, deux manières de résoudre ces questions. Le mal

(1) *Esquisse d'une philosophie*, tom. II, page 80.

moral vient de la liberté ; il est un défaut d'ordre, de rectitude dans les actes de l'être libre, qui l'éloigne de Dieu, son centre et sa fin. Jusque-là, nous sommes d'accord avec M. de Lamennais. L'opposition des doctrines commence sur l'explication d'un fait. En considérant l'homme, on s'aperçoit que sa liberté incline vers le mal par un penchant presque irrésistible, auquel en effet presque personne ne résiste. La vraie liberté consisterait dans un parfait équilibre de la volonté entre le bien et le mal ; Dieu pouvait nous créer dans cet état, quoique sa bonté infinie dût naturellement faire pencher la balance vers le bien ; mais le contraire est arrivé, le mal l'emporte d'une manière effrayante. D'où vient cet étrange phénomène ? Est-ce de la dégradation primitive de notre nature, permise par la Providence à cause des grands biens dont elle allait devenir l'occasion, comme le disent les catholiques? Est-ce, comme le prétend M. de Lamennais, du progrès nécessaire de l'humanité, passant de l'ignorance à la science du bien et du mal ? Mais cette dernière réponse n'explique rien, ne résout pas une seule des objections de Bayle. On demandera toujours pourquoi Dieu, qui déteste souverainement le péché, n'a pas arrêté un progrès dont le péché était la suite nécessaire ; pourquoi il a fait la nature humaine de telle manière qu'elle n'ait pu sortir de l'ignorance sans se précipiter dans tous les crimes. C'est à quoi il faut répondre nettement ; M. de Lamennais ne l'a point fait. Non, non, le problème n'est pas aussi facile à résoudre que le célèbre écrivain le suppose.

En vain s'écrie-t-il d'un ton affirmatif : « Les effrayantes « difficultés que la question du mal présente au premier coup « d'œil s'évanouissent, dès qu'on la dégage des systèmes et « des hypothèses, au milieu desquels on l'a comme égarée, « dès qu'on écarte les fantômes de l'imagination, les préju-« gés de toute sorte, pour ne considérer que les faits ; car « ceux-ci n'offrent rien qui ne se conçoive nettement, qui ne

« s'explique de soi-même par les causes et les lois con-
« nues (1). » Les difficultés ne viennent point des hypothèses et des systèmes, lesquels n'existent au contraire que pour les résoudre. Si les auteurs des différentes religions se sont trompés, le problème n'en est pas pour cela devenu plus difficile ; il reste ce qu'il était auparavant. La terre est couverte de crimes et de calamités, tous les hommes sont coupables et malheureux, voilà les faits ; comment ces faits existent-ils sous le gouvernement d'un Dieu dont la bonté, la sagesse, la sainteté sont infinies ? Voilà la question. Le christianisme y répond en trois mots : la déchéance, la rédemption, la vie future avec ses peines et ses récompenses. Vous ne voulez pas de cette solution, vous en êtes le maître ; voyons donc la vôtre : « Les faits, dites-vous, n'offrent rien qui ne se con-
« çoive nettement, qui ne s'explique de soi-même par les
« causes et les lois connues. » Vous éludez la difficulté, vous ne la résolvez pas. Sans doute, la liberté de l'homme et son affreux penchant au mal étant supposés, le règne du crime dans le monde est inévitable; mais pourquoi Dieu nous a-t-il donné cette liberté funeste ? Pourquoi nous a-t-il créés avec un penchant irrésistible vers le mal ? C'est là ce qu'il fallait expliquer. Si les lois existantes devaient produire de tels effets, c'était pour la Providence un motif impérieux d'en établir d'autres.

Mais peut-être ces lois sont-elles nécessaires ; vous le donnez du moins à entendre assez clairement : « Il n'y a point
« de déchéance, s'il faut vous en croire ; la déchéance, c'est
« la création (2). » Je vous comprends : le mal est la privation du bien ; il existe donc à certains égards dans tout être qui ne possède pas le bien absolu, c'est-à-dire dans tout être créé ; il est donc essentiel à la création. Tel est, en somme,

(1) *Esquisse d'une philosophie*, page 66.
(2) *Ibid.*, page 67.

votre raisonnement. Mais gardons-nous de confondre ce qui doit être soigneusement distingué. Dieu ne peut pas faire que le fini soit infini, que le contingent soit nécessaire ; rien de plus certain : la créature est imparfaite, et doit l'être ; cette espèce de mal qui résulte de son imperfection est inévitable. Mais il existe un autre mal qui s'appelle la douleur et le péché ; celui-là est-il nécessaire, oui ou non? Si l'on répond qu'il est nécessaire, c'est-à-dire la conséquence forcée des lois essentielles de la création, nous demanderons pourquoi il constitue un état violent, anormal, contre nature. Dès que le mal physique et le mal moral sont inhérents à notre qualité d'êtres contingents, il n'y a plus de raison de se plaindre et de s'indigner à la vue des crimes et des souffrances de l'humanité ; il vaut bien mieux dire avec le stoïcien : O douleur ! je n'avouerai jamais que tu sois un mal ; et avec l'athée : Le vice et la vertu sont des mots vides de sens. Si la douleur et le péché ne sont pas nécessaires, pourquoi y sommes-nous assujettis? M. de Lamennais croit avoir simplifié la question, en niant les peines de l'autre vie ; il se trompe : le crime impuni est un plus grand mal que le crime puni ; telle est la croyance de tous les peuples de la terre. Nous persistons donc à demander à l'auteur pourquoi la douleur et le péché sous l'empire du Dieu très-saint et très-bon ?

Que nos adversaires ne croient pas nous échapper : ils ont voulu se faire de la question du mal une arme terrible contre le christianisme, nous la retournerons contre eux ; sans autres arguments que ceux de Bayle, nous ruinerons tous leurs systèmes, et, pendant que nous nous dégagerons avec la plus grande facilité, ils resteront pris dans le piége où ils voulaient nous faire tomber : M. de Lamennais ne sera pas plus heureux que ses nouveaux alliés.

« La création, dit-il, qui a pour objet de manifester Dieu « ou de le reproduire extérieurement, étant finie par son es-

« sence, tandis que son éternel exemplaire est infini, a dû « par là même être soumise dans son ensemble, et consé- « quemment aussi dans chacun des êtres particuliers dont « elle se compose, à une loi de progression continue ; sans « quoi, à quelque degré de perfection relative que vous la « supposiez arrêtée, elle ne correspondrait plus à l'objet que « Dieu s'est proposé, et nécessairement proposé en créant. « Mais toute progression et tout développement implique « le passage d'un état inférieur à un état supérieur, sui- « vant un ordre régulier ou déterminé par des lois cons- « tantes (1). »

Ces paroles, qui renferment tout le système de l'auteur, donnent-elles l'explication du mal physique et du mal moral ? En aucune manière. Lui accordât-on ses principes, le problème reste, et le mot de l'énigme est à trouver. Toute progression implique le passage d'un état inférieur à un état supérieur, il est vrai ; mais il faut dire aussi que toute progression, soit ascendante, soit descendante, est nécessairement bornée ; on ne peut supposer une série infinie de degrés actuellement parcourus : le premier terme, le point de départ de toute progression est donc nécessairement arbitraire. Eh bien ! je demande pourquoi Dieu a fait partir l'humanité de si bas, que son existence jusqu'à ce jour soit un long enchaînement de crimes et de malheurs. La question est claire, il faut y répondre nettement.

La théorie de la progression, entendue dans le sens de M. de Lamennais, contredit d'ailleurs l'expérience et la foi de tous les peuples : sans chercher bien loin, nous en trouverions la réfutation éloquente dans les premiers ouvrages du grand écrivain ; car cette théorie attaque par leur base la religion, la morale, l'ordre social, dont il a été dans ses belles et regrettables années l'un des plus glorieux défen-

(1) *Esquisse d'une philosophie*, page 67.

seurs. Si la progression du bien ne doit jamais s'arrêter, et pour l'ensemble de la création, et pour chacun des êtres particuliers dont elle se compose, les hommes les plus endurcis dans le crime verraient, en quittant ce monde, s'ouvrir devant eux une carrière infinie de gloire et de félicité; et voilà le contre-poids que la sagesse éternelle aurait préparé aux passions humaines! Oh! que le christianisme montre plus de connaissance de nos malheureux penchants, lorsqu'il s'efforce d'inspirer au juste même la crainte des jugements de Dieu! La religion peut à peine mettre un frein à notre liberté par les terreurs de l'enfer; ôtez donc au coupable toute crainte, que dis-je? donnez-lui l'assurance de la destinée la plus souhaitable pour l'homme de bien, et ensuite gouvernez le monde, si vous le pouvez.

Mais, funeste ou utile, il faudrait bien accepter cette doctrine, si elle était fondée sur des principes certains. Ceux de M. de Lamennais le sont-ils, et peut-on en faire sortir par une déduction logique la théorie de la progression? Non. Le système philosophique de l'auteur de l'*Esquisse* repose sur le principe fondamental du panthéisme, l'unité de substance. Or, de ce que tous les êtres participeraient à la substance divine, s'ensuit-il qu'ils doivent se rapprocher de Dieu par un progrès éternel? Où en serait la raison? Est-ce qu'en effet, après une progression continuée pendant des myriades de millions de siècles, l'être contingent serait devenu plus voisin de l'être absolu? Ne sait-on pas, au contraire, qu'entre l'infini et le fini à tous les degrés possibles la différence reste à jamais identique, c'est-à-dire infiniment grande? La créature a beau faire des pas, elle se trouve toujours à la même distance de Dieu; où pourrait donc être la nécessité d'une progression qui ne mène à rien? Aussi les panthéistes sont-ils loin d'être d'accord sur les conséquences de l'unité de substance : selon Spinosa, dont on ne peut récuser l'autorité en pareille matière, les êtres particuliers, après la courte

durée de leur existence individuelle, vont se perdre dans l'être infini ; d'après M. de Lamennais, l'absorption en Dieu doit être remplacée par une progression qui commence dans cette vie et se prolonge éternellement dans une vie à venir ; à en croire M. Leroux, le progrès n'a ni commencement ni fin, et il ne sort pas de l'ordre des choses visibles ; d'autres philosophes viendront proposer d'autres systèmes avec autant de raison ; car tout ici est arbitraire : le panthéisme ne peut produire que le chaos.

La théorie de la progression fût-elle renfermée dans le principe de l'unité de substance, on ne serait pas plus avancé, ce principe étant manifestement insoutenable. L'homme, en effet, n'a pas besoin de longues réflexions pour reconnaître qu'il existe en lui deux substances d'une nature opposée. Il sent son corps, et ne saurait le nier quand il le voudrait ; il ne sent pas moins son âme. S'il est quelque chose de démontré en philosophie, c'est la distinction des deux substances dont l'union mystérieuse forme la nature humaine. Ici l'embarras de M. de Lamennais est extrême : il n'ose confondre l'esprit et la matière, il n'a garde de supposer un Dieu qui serait l'un et l'autre en même temps, et avec raison. S'il n'existe qu'une substance, l'esprit est donc matière, ou la matière est esprit ; s'il y a double substance en l'homme, d'après les raisonnements de notre adversaire, il devrait y avoir double substance en Dieu, c'est-à-dire que l'absolu, l'infini, serait en même temps fini et contingent. En un mot, pour défendre logiquement le panthéisme ou l'unité de substance, ce qui revient au même, il faut d'abord nier ou l'esprit, ou la matière, ou Dieu, conçu comme l'être infini et absolu. L'auteur de l'*Esquisse* croit échapper à tant de difficultés, en disant que la matière est une « limite substantielle » nécessaire à la distinction des êtres créés. Mais, on a beau y mettre de l'esprit et de l'invention, les termes de *substance* et de *limite* ne peuvent aller ensemble : l'un est

positif, l'autre négatif : le premier exprime l'être, le second le néant; il faut choisir entre les deux. D'ailleurs, quelle idée bizarre de regarder comme impossible l'existence des purs esprits! Eh! mon Dieu! celle d'un être mixte comme l'homme est cent fois plus étonnante; sans l'Incarnation et ses suites, l'union de la matière et de l'esprit serait un fait aussi inexplicable dans sa cause que dans ses moyens; le pourquoi et le comment de ce fait resteraient à jamais enveloppés des mêmes ténèbres.

Tout le panthéisme, si je ne me trompe, repose sur deux arguments tirés de l'impossibilité d'ajouter à l'infini, et de faire quelque chose de rien. Mais vos raisons, pouvons-nous dire aux panthéistes, prouvent contre vous : dans notre système, tous les êtres créés, étant radicalement étrangers à Dieu, ne lui ajoutent ni ne lui retranchent rien; dans le vôtre, l'être absolu gagne ou perd tous les jours, car tous les accidents de la vie humaine affectent sa substance et modifient son être. On ne comprend pas, dites-vous, comment Dieu a fait quelque chose de rien; cela est vrai : mais on comprend encore moins comment une substance essentiellement simple a pu se morceler en autant de fractions qu'il existe d'êtres contingents, ou plutôt on comprend très-bien que cette division est impossible. Vous devriez donc conclure que Dieu seul existe, ou encore mieux que le moi seul a de la réalité, et que tout le reste est un rêve de notre esprit. S'il se trouve quelque part un homme qui ait le courage d'aller jusque-là, je ne me sens pas celui d'entreprendre de le convaincre. Revenons donc au texte de l'*Esquisse*.

« En second lieu, dit l'auteur (1), le système de la grâce
« implique une contradiction radicale, parce qu'il renferme
« une impossibilité absolue.

(1) *Esquisse d'une philosophie*, tom. II, page 60.

« Qu'appelle-t-on, en effet, ordre surnaturel ? Dieu et la « création, voilà tout ce qui est; hors de là, rien de possible.

« Il n'y a que deux ordres, c'est-à-dire, deux modes généraux d'existence possibles : le mode d'existence de Dieu, « le mode d'existence de la création, également naturels ou « conformes à la nature, à l'essence de Dieu, à la nature, à « l'essence de la création. »

M. de Lamennais ne dit pas tout : il est un troisième mode d'existence, qui consiste dans l'union de la créature à Dieu, union réalisée à divers degrés et de différentes manières par la grâce sur la terre, par la gloire dans le ciel, en Jésus-Christ par l'association hypostatique de la nature divine avec la nature humaine. Si ce troisième mode d'existence était contraire à la nature de Dieu ou à celle de la créature, il deviendrait dès lors impossible; aussi ne disons-nous rien de semblable; nous prétendons seulement qu'il surpasse toute nature créée, de telle manière que, sans l'intervention divine, nul effort ne peut y faire atteindre, nul mérite ne peut y donner droit, et c'est pourquoi nous le nommons surnaturel.

L'incarnation, comme nous l'avons expliqué précédemment, est le fondement de l'ordre surnaturel; si l'on venait à bout de prouver qu'elle est impossible, la question serait jugée; mais Dieu a répondu d'avance à toutes les objections. La possibilité de l'union de deux natures contraires dans une seule personne n'est pas une supposition en l'air, c'est un fait visible, c'est nous-mêmes; nier la possibilité de l'incarnation, c'est nier l'homme. « Vous transportez, nous dit-on, « le fini en Dieu, l'infini dans la création; vous changez l'es- « sence des choses. » Autant vaudrait dire à celui qui reconnaît en même temps dans l'homme l'unité de la personne et la distinction des substances : Vous spiritualisez la matière, vous matérialisez l'esprit. On ne fait ni l'un ni l'autre : la matière reste matière, l'esprit reste esprit; mais la subs-

tance inférieure tire de son union avec la substance supérieure une dignité et des droits qu'elle était par elle-même radicalement incapable de posséder. Le corps humain, sans cesser d'être cendre et poussière, est devenu sacré par son union avec l'âme, un profond respect lui est dû. Ainsi en est-il de la créature unie à Dieu.

« Suivant la doctrine théologique, dit encore M. de La-« mennais, l'homme, par les seuls moyens que lui fournit sa « nature, est impuissant à se relever, à offrir à Dieu une ex-« piation proportionnée à l'offense dont il s'est rendu cou-« pable envers lui, à se réintégrer dans son état primordial. « Pourquoi? Parce que sa nature, ses forces, son action est « finie, et que la réhabilitation, impliquant un terme infini, « implique une action infinie (1). »

Nous arrêtons ici l'auteur de l'*Esquisse*. La réhabilitation implique un terme infini, en ce sens qu'elle suppose parfaitement réparée l'offense faite à une majesté infinie, oui; en ce sens que l'homme réhabilité deviendrait infini, non. A la vérité, le mérite étranger qui nous est imputé doit être sans limites, afin que Dieu reçoive une réparation digne de lui; mais cette réparation deviendrait dérisoire, si l'homme n'y entrait pour rien, si les satisfactions du Sauveur ne lui appartenaient de quelque manière comme son bien personnel, ainsi que nous l'avons expliqué ailleurs. D'un autre côté, les mérites et les actions de Jésus-Christ ne doivent point être mesurés les uns sur les autres, l'infinité du mérite n'étant pas fondée sur l'infinité de l'action, mais sur la dignité infinie de la personne. Poursuivons.

« Or, une action infinie est évidemment impossible à « l'homme : ce sera donc une action exclusivement divine, « ce sera Dieu qui agira immédiatement sur l'homme pour « le transformer. Et comme la cause déterminante de l'ac-

(1) *Esquisse d'une philosophie*, tom. II, page 84.

« tion divine est en Dieu même, le secours divin ou la grâce « aura ce double caractère : elle sera infinie par son essence « et gratuite dans sa distribution, c'est-à-dire indépendante « de toute cause déterminante de la part de l'homme.

« De là deux conséquences :

« Une action essentiellement infinie est, quant à son effet, « irrésistible ou nécessitante ; la grâce agira donc comme une « puissance fatale en ce sens qu'elle a nécessairement son « effet, l'effet voulu de celui qui agit.

« Nécessairement gratuite aussi, donnée et reçue sans au- « cun égard aux dispositions internes de l'homme, à la di- « rection préalable de sa volonté, la grâce agira sur lui à la « manière des forces qui agissent physiquement sur les corps « bruts, de sorte qu'il sera de fait totalement étranger à sa « réhabilitation : d'où l'on devra conclure, ultérieurement, « ou que cette réhabilitation qui ne dépend de l'homme en « aucune façon est certaine pour tous les hommes, ou que, « sans aucun motif tiré de l'homme même, Dieu a primitive- « ment décidé en soi que quelques-uns seraient réhabilités, « et que d'autres ne le seraient pas.

« L'invincible ascendant de la logique a maintes fois ra- « mené ces conséquences, aperçues dès l'origine même du « système dont elles découlent, et admises encore aujour- « d'hui par un grand nombre de croyants. Mais comme elles « répugnent profondément à la conscience et à la raison hu- « maines, on a tâché aussi de s'y soustraire en établissant :

« Que la grâce est essentiellement efficace sans être néces- « sitante ;

« Que Dieu veut sincèrement la réhabilitation ou le salut « de tous les hommes ;

« Et que cependant tous les hommes ne seront pas sau- « vés ou réhabilités.

« Ce qui ne peut se soutenir sans rendre à la volonté hu- « maine une partie du pouvoir dont le système oblige de la

« dépouiller complétement, sans renverser dès lors les bases « premières de ce système, ou sans ajouter aux contradic-« tions radicales qu'il renferme de nouvelles contradictions. « Car, quoi de plus contradictoire que de supposer la né-« cessité d'une action divine essentiellement infinie et indé-« pendante de la volonté humaine, et de supposer en même « temps que cette action infinie pourra ne pas avoir l'effet « en vue duquel Dieu agit, et qu'elle n'aura pas son effet « à cause de cette volonté même dont elle est pleinement « indépendante ? »

M. de Lamennais change les termes de notre doctrine pour s'assurer le facile avantage d'y trouver des contradictions; en effet, nous n'avons jamais supposé que l'action divine sur l'homme fût essentiellement infinie et indépendante de la volonté humaine ; nous disons précisément le contraire. L'action extérieure de Dieu est nécessairement finie; les plus minces philosophes le savent, et les catholiques ne l'ignorent pas; mais fût-elle infinie, il ne s'ensuivrait pas, ce nous semble, que la volonté humaine est annulée : loin de là, plus l'action divine est puissante, plus infailliblement doit-elle atteindre le but que Dieu se propose. Or, quel est le but de Dieu? C'est de rendre le mérite de l'homme égal à la gloire éternelle, par conséquent de conserver à notre volonté son action propre, afin que ses œuvres soient nôtres, et aussi sans doute de transformer ces œuvres par l'influence de la grâce de Jésus-Christ, afin que leur valeur devienne surnaturelle. En un mot, pour l'accomplissement des desseins de la Providence, la grâce et la liberté nous sont également indispensables. Pourquoi parler de puissance fatale, quand il s'agit de la souveraine intelligence? Dieu ne sait-il plus ce qu'il veut? ou bien manque-t-il de moyens d'arriver à ses fins? Prétendrait-on lui refuser le pouvoir de tempérer son action, et de modérer sa force de manière à ne point gêner la liberté humaine?

Nous pouvons ne pas savoir comment la grâce s'accorde avec le libre arbitre ; certes, il est dans le monde bien d'autres problèmes non encore résolus ; mais prétendre que Dieu ne peut agir sur notre liberté sans la détruire, c'est fermer les yeux à l'évidence, c'est refuser à la souveraine puissance la faculté d'accomplir ce que l'homme fait tous les jours sous nos yeux.

La nécessité du concours de la volonté humaine répond à toutes les difficultés tirées du décret de la prédestination ; faut-il donc le répéter? Oui, Dieu veut sincèrement le salut de tous ; mais il le veut conditionnellement et sous la réserve du bon usage de la liberté. La grâce vient en aide à la liberté sans la détruire, et elle n'est refusée à personne ; on a toujours au moins la grâce de la prière, disent les théologiens, et par la prière on peut tout obtenir, même la persévérance finale. Telle est la doctrine de l'Église, doctrine non inventée après coup, pour échapper aux conséquences d'un faux principe, mais fondée sur les textes les plus clairs de l'Écriture et l'enseignement unanime des docteurs de tous les temps.

« La lutte contre le mal, ajoute M. de Lamennais, est donc « entièrement incompréhensible dans cette doctrine. Elle est « de plus à peu près stérile quant à son résultat final ; car, « suivant ce qu'on enseigne encore, la masse des hommes, à « jamais asservie au péché, doit éternellement en subir l'in- « fini châtiment. De sorte que l'intervention surnaturelle de « Dieu dans la lutte de l'homme contre le mal, aboutirait « définitivement à la perte certaine de la presque universa- « lité des hommes. »

La lutte contre le mal est tout le christianisme et c'est en vain qu'on chercherait autre chose dans notre admirable religion ; car le Christ est venu sauver ce qui avait péri (1), et

(1) S. Luc, ch. 19, v. 10.

il ne s'attribue point d'autre mission : comment une doctrine entièrement incompréhensible aurait-elle subjugué les plus hautes intelligences et soumis à ses lois les peuples les plus civilisés de la terre? M. de Lamennais aurait dû s'adresser cette question, avant de conclure d'une manière si péremptoire. Son langage ne manque pas moins d'exactitude dans le reste de ce passage : on n'enseigne nulle part que la masse des hommes doive subir un châtiment infini ; la masse, la presque universalité des hommes! dans quelle décision de l'Église a-t-on rien vu de semblable? Un châtiment infini! C'est une idée extravagante qui n'est jamais venue dans l'esprit d'aucun catholique; le châtiment peut être éternel, il ne saurait être infini.

Nous ne croyons pas être trop sévère envers M. de Lamennais, en affirmant que tout ce qu'il a écrit sur la grâce, au point de vue de la théorie et des principes, est un contre-sens perpétuel, qui suppose dans un aussi grand esprit une préoccupation inconcevable. Nous allons le voir, à l'égard des faits, sous l'empire d'une prévention non moins étrange :

« Dans l'ordre pratique, dit-il, cette même doctrine tend « à produire un fanatisme sombre, une terreur lugubre, si « l'esprit se fixe sur la fatalité du décret divin qui perd ou « sauve suivant une primitive élection, impénétrable dans « ses motifs, infaillible dans son effet, immuable du côté de « Dieu dont la volonté ne saurait varier, immuable du côté « de l'homme, purement passif sous la puissance irrésistible « de cette volonté invariable et primordiale de sauver ou de « perdre. Et si l'esprit s'arrête de préférence à cette autre « pensée, que la grâce agissant surnaturellement et indépen-« damment de la volonté qui ne peut rien sans elle, et sur « laquelle elle peut tout, produit toujours avec certitude « l'effet voulu de Dieu ; que si de plus on se persuade que le « don gratuit de cette grâce est lié à certains signes exté-« rieurs, de telle manière que le signe, par l'efficace que

« Dieu y a miraculeusement attachée, communique infail-
« liblement la grâce : quelques dispositions internes qu'on
« puisse ensuite exiger de l'homme pour qu'elle soit réelle-
« ment reçue de lui, il résultera de cette persuasion, et
« l'expérience le prouve, un relâchement funeste dans le
« travail de l'homme sur lui-même. Il mettra dans le signe
« une confiance d'autant plus exclusive, d'autant plus en-
« tière, qu'on a déclaré ses propres efforts radicalement
« impuissants; et la lutte contre le mal, réduite presque
« à certaines pratiques matérielles, cesserait complétement,
« si le sentiment intime, la conscience, si les lois enfin de
« la nature humaine n'opposaient pas aux conséquences
« dernières et absolues de toutes les théories erronées une
« invincible résistance. »

J'ignore si M. de Lamennais a cru véritablement exposer la doctrine catholique sur la grâce; ceux qui la connaissent n'auront pas eu de peine à s'apercevoir que l'auteur de l'*Esquisse* confond nos dogmes avec les opinions mille fois condamnées de Luther, de Calvin et de Jansénius. Les faits les plus faciles à vérifier auraient dû l'avertir de sa méprise. Certes, on ne remarque point de fanatisme sombre ni de terreur lugubre dans les hommes sans cesse occupés de la méditation des vérités éternelles; ils jouissent au contraire d'un grand calme, d'une profonde paix; ils remettent leur sort entre les mains de Dieu avec une parfaite confiance, car ils l'aiment et le connaissent comme infiniment miséricordieux. Si l'on pénètre dans le désert de la Chartreuse ou de la Trappe, si l'on visite les monastères où l'esprit religieux s'est conservé dans sa ferveur primitive, l'on verra reluire sur le front des heureux habitants de ces lieux bénis du ciel cette joie de l'âme qui fait le bonheur de la vie, et d'autant plus qu'ils se seront pénétrés davantage des maximes de l'Évangile. Faut-il s'en étonner? Sous un Dieu qui est venu sur la terre mourir pour le salut de tous les hommes, quel-

qu'un peut-il se perdre à moins qu'il n'oppose à la grâce une résistance invincible? Est-il permis de désespérer dans une Église fondée sur la primauté de saint Pierre, qui renia son maître, établie par la prédication de saint Paul, qui fut d'abord un persécuteur? Non, la foi ne se conçoit pas sans l'espérance.

Mais la foi et les œuvres de la foi sont soutenues par les sacrements de l'Église ; l'expérience le prouve, quoi qu'en dise M. de Lamennais, qui n'a pas voulu comprendre que l'institution du signe est fondée sur une profonde connaissance du cœur humain. Qui de nous n'a éprouvé qu'on est plus faible contre les passions après une première faute, qu'on le devient davantage à mesure que les chutes se multiplient? A la fin on s'abandonne au crime par le désespoir de remonter vers la vertu. Pour reprendre courage, le coupable a besoin de savoir que son passé ne pèse plus sur lui ; comment le saura-t-il, sinon par le signe? Nier la rémission des péchés ou la vouloir sans conditions, sont deux excès également funestes. Mettre des conditions au pardon, c'est restaurer le signe, car le signe est nécessaire à l'homme même pour penser ; à quoi bon d'ailleurs des conditions qui pourraient être remplies à l'insu de celui de qui on les exige? Du reste, la méthode de l'Église est appliquée depuis assez longtemps, pour qu'il soit aisé de se prononcer en connaissance de cause sur son efficacité ou son impuissance ; or, nous voyons que les hommes vertueux ou ceux qui veulent le devenir recourent aux sacrements, tandis que les pécheurs obstinés s'en éloignent ; ce simple fait répond à des volumes d'objections.

L'Église catholique est la seule société établie pour rendre les hommes meilleurs, et l'on ne peut nier que, dans l'accomplissement de sa mission, elle n'ait obtenu, à toutes les époques de son existence, des succès dont elle seule a le secret. N'est-il pas extraordinaire qu'après dix-huit siècles

de triomphes un homme se présente pour lui dire : Vous n'entendez rien à la direction des consciences, vous avez réussi contre les règles, les moyens employés par vous devaient produire des résultats déplorables? — N'insistons pas ; de nouvelles surprises nous attendent.

« Sous un autre point de vue, ajoute M. de Lamennais, « la doctrine d'un ordre surnaturel, qui présente l'apparence « d'une gigantesque réaction contre le mal moral, détourne « non-seulement d'en combattre les effets, à cause de leur « caractère à la fois pénal et expiatoire, mais, à quelques « égards, de combattre le mal même, et celà de deux façons.

« Les misères de l'homme, ses souffrances, proviennent « d'une double source, la nature et la société.

« Pour forcer la nature de satisfaire à ses besoins, pour « obtenir d'elle les biens qui rendent progressivement meil- « leure sa condition terrestre, il lui faut lutter sans cesse « contre elle. Or, la doctrine que nous discutons détourne « de cette lutte : d'un côté, en enseignant que la souffrance « doit être, selon les décrets de Dieu, l'état de l'homme sur « la terre, qu'elle est même pour lui l'état le plus désirable, « à raison de la vertu expiatrice qu'elle renferme en soi ; « et d'un autre côté, en montrant à l'homme, comme l'unique « but qu'il doive se proposer, le bien surnaturel ou infini, « dont la possession, d'autant plus certaine qu'il aura plus « souffert et volontairement souffert ici-bas, sera dans la « vie future le prix de cette souffrance même.

« Celles qui dérivent de la société, de ses imperfections « et de ses vices ont la plupart pour origine l'abus de la « force, l'abus du pouvoir. Mais, quoiqu'en abusant du « pouvoir et de la force, les puissances établies commettent « un crime réel dont elles devront un jour rendre compte au « juge suprême, elles n'en sont pas moins, même en cela, « les ministres providentiels de la justice divine, les exécu- « teurs de la sentence qui originairement a condamné

« l'homme à l'inévitable châtiment qu'il doit subir pendant « la durée de son existence présente. Résister aux puis- « sances, les combattre, alors même que leur tyrannie « semble le plus intolérable, c'est donc résister à Dieu, com- « battre sa justice, se révolter contre ses décrets.

« Que cette doctrine régnât pleinement, exclusivement ; « que, substituée aux instincts natifs de la conscience et de « la raison, elle fût parvenue à les éteindre, à les détruire « entièrement, tout progrès s'arrêterait soudain : l'homme, « retombé sans retour dans l'esclavage de la nature, lui « disputerait à peine les déplorables restes d'une vie au-des- « sous de la vie sauvage; et dans la société la force domi- « natrice, ne rencontrant aucun obstacle, réaliserait, au « profit de ses passions les plus désordonnées, de ses plus « monstrueux caprices, une servitude telle, que l'idée même « de droit se perdrait bientôt, se perdrait à jamais. La terre, « par l'inertie des bons, serait transformée en un lieu de « misère indicible, d'inénarrable désolation, en une sorte de « demeure infernale. »

L'emphase, l'exagération de ce style suffiraient au besoin pour montrer combien l'auteur est dans le faux ; lui-même aurait dû voir qu'il existe entre ses affirmations et les faits une contradiction manifeste. Si la doctrine évangélique est si funeste, comment se fait-il que les peuples chrétiens soient les plus riches sans contredit, les plus industrieux, les plus libres, les plus heureux de la terre? Comment se fait-il surtout que leur supériorité en tout genre ne puisse s'expliquer que par l'influence de leur religion? car c'est bien le christianisme, première et principale cause des progrès accomplis, qui a fait l'Europe ce qu'elle est. Elle doit tous ses avantages à ses pontifes, à ses moines, à ses conciles, à ses pieux monarques; elle les doit à la législation et encore plus à l'esprit public qui se sont formés sous la direction de l'Église. Les faits réfutent donc péremptoirement les argu-

ments de M. de Lamennais, qui n'ont d'ailleurs une apparence de force que parce qu'ils se fondent sur un exposé infidèle de notre doctrine.

En effet, il ne nous est défendu nulle part de lutter contre la nature, puisque le travail et la lutte sont pour nous, dans les desseins de la Providence, un préservatif et un remède, et que l'Écriture nous détourne de l'oisiveté comme de la source de tout mal. Il est vrai que l'Évangile nous instruit à être patients, résignés et même joyeux dans les souffrances et les humiliations. Mais, premièrement, cette doctrine, inutile à des êtres d'une nature supérieure, convient merveilleusement à des infortunés comme nous, car nul n'est exempt de douleurs ici-bas, et personne ne peut dire : Je n'ai pas besoin de consolation. La religion la mieux appropriée à notre condition actuelle est donc celle qui nous apprend à souffrir. Oui, on a beau faire, le nombre des pauvres, des ignorants, des souffrants sera toujours le plus considérable ; c'est une nécessité qui tient à la constitution même de l'univers ; par conséquent, le premier besoin des peuples est une religion capable de consoler les malheureux. S'il en existe une qui fasse trouver la joie dans la souffrance, il faut la regarder comme le plus grand bienfait du ciel pour la vie présente.

En second lieu, le christianisme, loin de commander l'indifférence pour les maux d'autrui, nous fait un devoir pressant de venir en aide à nos frères, devoir de simple charité pour les uns, de justice rigoureuse pour les autres. Dans la famille, dans la cité, dans la nation, chacun a des obligations diverses de l'accomplissement desquelles résultent l'ordre, la paix, la prospérité, le bonheur ; or, quelle religion plus que le christianisme rend ces obligations respectables et sacrées ? On peut interroger l'expérience et en croire les faits.

Le célèbre écrivain ne se méprend pas moins visiblement

lorsqu'il ajoute : « Dans une société où le christianisme « régnerait pleinement, la force dominatrice pourrait donner « carrière à ses passions les plus désordonnées. » Il fallait dire au contraire : « Dans une société de parfaits chrétiens, « le pouvoir ne trouverait pas d'instrument pour l'accom- « plissement de ses mauvais desseins ; il rencontrerait plutôt « des Ambroise et des Grégoire pour lui barrer le chemin. » Cette manière de résister ne vaut-elle pas l'insurrection ? O'Connell fut-il un ennemi de la liberté, parce qu'il ne cessa d'exhorter ses compatriotes à ne point sortir des voies légales pour briser le joug de l'oppression ? Du reste, que l'insurrection ne soit jamais permise, ce n'est point un dogme, mais une simple opinion soutenue par de graves auteurs, et combattue par d'autres d'une autorité non moins respectable. M. de Lamennais, qui s'est tant occupé de cette question, devrait le savoir mieux que personne.

Mais Dieu nous garde de récriminer : quand on pense à la profondeur de la chute du malheureux écrivain, il ne reste dans l'âme de place qu'à la douleur. Comprenons au moins combien les plus vigoureux génies sont impuissants contre le christianisme, et dans quelles erreurs monstrueuses ils tombent nécessairement, lorsqu'ils cessent d'être soumis à l'autorité de l'Église.

LIVRE TROISIÈME.

De la limitation du mal.

CHAPITRE Ier.

Réflexions générales sur le plan divin considéré relativement à la limitation du mal.

Nous avons dit, dans les deux livres précédents, à quelle hauteur Dieu voulait élever la société des élus ; nous avons vu aussi que la liberté, l'épreuve, le péché, étaient nécessaires à l'accomplissement des desseins de la Providence. Osons maintenant nous mettre à la place de la sagesse suprême, et demandons-nous ce que nous aurions fait pour réaliser la pensée divine. Il s'agit, ne l'oublions pas, de former la famille de Dieu, de lui donner des enfants et à Jésus-Christ des frères. Nous, qui croyons déroger en recevant dans notre intimité des hommes que les conventions sociales ont placés un degré au-dessous de nous, comment composerons-nous l'assemblée des saints ? Sans doute en choisissant, entre les plus grandes âmes, celle que d'héroïques travaux, de généreux sacrifices, de longues souffrances noblement supportées ont distinguées par-dessus toutes les autres, nous voudrions faire entrer dans ce sénat de rois, héritiers de Dieu, les seuls prédestinés du premier ordre, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, à l'exclusion des élus d'un mérite moins relevé. Telle n'a pas été la pensée de Dieu.

Lorsque le divin architecte traça le contour de la cité

éternelle et y marqua les places de ses amis préférés, il en réserva le plus grand nombre à des enfants qui ne devaient jamais atteindre l'âge de l'épreuve ; à des hommes simples que la pauvreté, l'ignorance, la nécessité d'un dur travail, les misères de la vie, plutôt que la bonne volonté, mettraient à l'abri du crime ; à des coupables de tout âge, de tout sexe, de toute condition, amenés presque malgré eux, après une vie de forfaits, à demander grâce, par le dégoût du vice ou par l'impuissance de s'y livrer, par la peur de la mort, par la crainte des tourments de l'enfer ; à des scélérats, prêts à monter sur l'échafaud, apprenant sous les coups de la justice humaine à trembler devant la justice divine ; à des prostituées, contraintes par la police ou le dégoût public de se réfugier dans les asiles ouverts aux malheureux par la religion ; enfin, à de prétendus justes, mille fois amnistiés, mille fois retombant dans les mêmes fautes, encore redevables après une dernière absolution reçue à la mort, et obligés, pour paraître avec quelque décence devant Dieu, d'aller se purifier dans les flammes du purgatoire.

Que dirons-nous des esprits célestes ? Comme il a suffi d'un seul péché pour les perdre, on peut croire que la bonté de Dieu, toujours plus grande à notre égard que sa justice, les a confirmés dans la grâce après un seul acte d'obéissance. Quelques docteurs pensent qu'après les avoir tirés du néant, Dieu, sans leur révéler explicitement le mystère de l'Incarnation, ordonna aux anges de reconnaître Jésus-Christ pour chef ; les uns refusèrent d'obéir, les autres, en plus grand nombre, se soumirent à la volonté divine. On adopterait volontiers cette opinion, s'il était raisonnable d'avoir une opinion arrêtée sur des choses que Dieu n'a point jugé à propos de nous faire connaître. Nous pouvons affirmer du moins que, d'après la croyance commune, l'épreuve des anges n'a été ni aussi longue ni aussi périlleuse que la nôtre.

Ainsi Dieu semble avoir refusé aux anges les occasions

d'acquérir de grands mérites, et ne les avoir données aux hommes que pour faire éclater sa bonté sur un très-grand nombre de ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas en profiter. Certes, il était facile à Dieu de composer sa famille de membres mieux choisis, moins indignes de leurs sublimes destinées ; pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Nous allons essayer de le dire.

Puisque l'épreuve des anges a été assez sérieuse pour occasionner la chute de Lucifer et de ses complices, si elle l'avait été davantage, que serait-il arrivé ? Les anges fidèles auraient acquis plus de mérites, et ce n'est point là ce qui pouvait déplaire à Dieu ; mais le nombre des crimes et des criminels aurait été plus grand, et c'est ce qu'il ne voulait pas. On ne peut dire que Dieu avait besoin, pour la réalisation de son plan, d'un nombre déterminé d'anges fidèles qu'il n'aurait pas obtenus avec une épreuve plus dangereuse ; car, pour arriver à ses fins, il lui suffisait de mesurer la création des purs esprits sur les exigences de ses combinaisons. Peut-être pour ne laisser aucun vide dans les rangs de la sainte milice, aurait-il fallu doubler, tripler, centupler le nombre des anges réprouvés et, de plus, augmenter leur supplice en proportion de leurs crimes, nécessairement multipliés selon la gravité des dangers de l'épreuve. Quoi qu'il en soit, il est évident qu'ici Dieu a limité le bien, afin de limiter le mal.

On peut raisonner de même à l'égard des hommes. Si Dieu l'avait voulu, il aurait pu ne recevoir dans le ciel que les âmes innocentes comme saint Louis de Gonzague, les cœurs héroïques comme saint François Xavier, les illustres pénitents comme saint Augustin. En un sens, le ciel en serait plus beau, la société des élus plus digne de la suprême grandeur de Dieu. Mais que de siècles il aurait fallu pour compléter le nombre des prédestinés ? Que de crimes par conséquent, que de réprouvés ! L'enceinte du ciel serait restée la même, celle de l'enfer aurait dû être immensément élargie ; notre Dieu

paraîtrait plus grand peut-être, il mériterait moins le titre de *bon* que les peuples aiment à lui donner dans leur naïveté sublime : il a préféré que ses amis fussent moins glorieux, afin que le nombre des ennemis qu'il est obligé de punir fût moins considérable et leur châtiment moins horrible.

L'idée primordiale de laquelle découle tout le plan divin semble pouvoir se ramener à ces termes : Non-seulement produire le plus grand bien avec le moindre mal, mais encore retrancher sur le bien autant que possible, afin de diminuer le mal.

Ainsi, pour raisonner encore d'après l'opinion énoncée plus haut, les anges fidèles, en reconnaissant Jésus-Christ pour chef, ont été comme baptisés en lui ; les rebelles, en refusant de se soumettre à son autorité, ont refusé pareillement de participer à ses mérites. Cependant Dieu ne pouvait demander moins ; l'épreuve était aussi légère, aussi raisonnable, ajoutons aussi nécessaire que possible. Comment s'approprier les mérites de Jésus-Christ, si l'on ne veut pas le reconnaître pour chef ? Et si l'on est exclu de la participation à ces mérites infinis, quel droit peut-on avoir à la possession de Dieu comme récompense ?

Dans l'état présent de nos connaissances, l'épreuve de l'homme innocent paraît arbitraire ; elle ne l'était point sans doute, Dieu opérant toujours de la manière la plus naturelle et la plus simple aussi bien que la plus profonde ; on ne peut nier du moins que les inconvénients de cette épreuve, peu redoutable en soi, au lieu d'être aggravés, n'aient été plutôt diminués par le pouvoir donné au démon de tenter nos premiers parents, puisqu'à la tentation était attachée la possibilité d'obtenir le pardon de la faute commise ; concession immense, avantage inappréciable, refusé aux anges rebelles !

L'embarras est plus grand à l'égard de l'homme déchu ; mais nous verrons bientôt que la Providence ne nous a ex-

posés à aucun danger inutile, et qu'elle nous a préparé toutes les ressources imaginables, soit pour nous garantir du péché, soit pour nous aider à en sortir.

On trouve bien clairement ici l'application d'une belle parabole de saint Luc : « Allez, dit le père de famille à son serviteur, allez promptement dans les places et dans les rues « de la ville, et amenez dans ma maison les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : « Seigneur, on a fait ce que vous avez commandé, et il reste « encore de la place. Alors le maître dit au serviteur : Allez « dans les chemins et le long des haies, et faites entrer de « force ceux que vous trouverez, afin que ma maison se « remplisse (1). » Ainsi, Dieu reçoit dans son royaume et admet à son festin éternel des hommes de toute nature qui ne voulaient point de sa gloire, qui n'y pensaient pas, qu'il a fallu amener au ciel, pour ainsi dire, malgré eux ; des hommes dont la réunion formerait une cohue monstrueuse, si la Providence n'avait trouvé le moyen de suppléer à la disette des uns par l'opulence des autres. C'est pourquoi la sagesse divine s'est réservé un certain nombre d'âmes d'élite, des martyrs, des anachorètes, des vierges, dont les mérites surabondants enrichissent le trésor de l'Église, lequel, en vertu de la loi de la communion universelle, appartient à tous les enfants de Dieu.

Ce trésor, renfermant les mérites de Jésus-Christ, ne peut s'épuiser ; cependant Dieu doit le distribuer avec mesure, parce que, dans la supposition contraire, les hommes étant favorisés en toute occasion de grâces victorieuses et ne courant jamais de dangers tant soit peu sérieux, l'épreuve deviendrait dérisoire, et la postérité d'Adam, affranchie des conséquences funestes de la faute originelle, perdrait ses droits sur les mérites du réparateur, si tant est qu'un monde ainsi gouverné comporte un réparateur et que ce réparateur puisse y acquérir

(1) Luc, ch. 14, v. 21-23.

des mérites. D'un autre côté, la Providence cache presque toujours ses opérations derrière l'action des lois du monde physique et du monde moral (1), et la grâce dans les circonstances ordinaires semble se confondre avec la nature, afin que la vie du juste ne devienne pas un miracle perpétuellement visible, qui ôterait à sa foi et à ses œuvres toute leur valeur humaine. Par une raison semblable, et de plus pour rehausser la dignité de son Église comme pour cimenter l'union éternelle de ses membres, Dieu a laissé aux hommes une influence très-grande sur la distribution de la grâce, laquelle est attachée de différentes manières au saint sacrifice, aux sacrements, à la prière, au ministère de la parole, au bon

(1) Il existe des lois générales, on ne peut le nier. On ne niera pas non plus que ces lois ont été établies dans un but d'utilité commune. Cependant il en résulte du mal; mais ce mal tient à la nature, à l'essence de la loi, dont la modification ferait disparaître le bien qu'elle produit. Prenons pour exemple la loi du mérite et celle de la solidarité, combinées ensemble. Pour que nous ayons le droit de nous approprier des mérites étrangers, il faut que nous ayons souffert des crimes d'autrui, ou qu'il existe entre toutes les intelligences faites à l'image de Dieu une sorte de communauté des biens et des maux, dont chacun a sa part suivant certaines conditions. Le Verbe fait chair ayant dû entrer dans cette communauté, c'en était assez pour décider le Créateur à l'établir; mais il en résultait des conséquences funestes, celle-ci entre autres, qu'un père transmet à son fils, avec son sang, une prédisposition aux vices dont il a été l'esclave.

Un enfant vient au monde dans une caverne de voleurs, dans une maison de prostitution; c'est pour lui un immense malheur : le voilà, dès son entrée dans la vie, sur la voie d'une perdition presque certaine. Quoi ! pour dérober cet infortuné à son sort, faut-il bouleverser toutes les lois de la création ? Fallait-il l'empêcher de naître, de vivre, de voir, d'entendre, de comprendre ?

Une tuile tombe sur la tête d'un passant qui vient de commettre un grand crime; se plaindra-t-on de ce que la tuile ne reste pas suspendue en l'air ? Les lois ne sont lois qu'autant qu'elles ont un caractère de permanence et de fixité; s'il y était dérogé toutes les fois qu'un intérêt particulier le demande, que deviendrait le plan de la Providence ?

Tous les maux dont on se plaint dans le monde dérivent des lois universelles, établies dans l'intérêt commun, et auxquelles, dans l'intérêt commun aussi, il ne doit être dérogé que dans les circonstances les plus importantes et les plus rares.

Il ne suit pas de là que l'homme soit soumis à un code de lois inflexibles; une loi domine toutes les autres : c'est celle de la prière, à qui tout est promis.

exemple, etc. Si nul n'est sauvé indépendamment des mérites de Jésus-Christ, on peut dire aussi que personne n'entre dans le ciel, si ce n'est par le ministère ou les suffrages de l'Église, unique épouse du Verbe incarné, unique mère des enfants avoués par le père du siècle futur.

La vie surnaturelle se compose de deux éléments : elle est à la fois divine et humaine, de telle sorte cependant que l'élément divin se mesure sur l'élément humain, parce que l'infini se communique selon la capacité de la créature. Mais que deviendrions-nous, si, pour nous donner sa grâce, Dieu attendait que nous fussions disposés à la recevoir ? Comme il a suppléé à l'insuffisance de nos mérites en nous faisant participer à ceux de Jésus-Christ, il supplée à nos mérites mêmes en nous appliquant ceux de l'Église, dont nous sommes les enfants. C'est pour nous enrichir de son abondance qu'il a fait cette Église si grande, si sainte, si digne de son glorieux titre d'épouse du fils bien-aimé, et que néanmoins il l'a soumise à tant d'opprobres, de calomnies, de persécutions cruelles.

Cependant comme la loi du mérite reste toujours la loi première du monde, et que ceux de l'Église, quelque grands qu'on les suppose, sont limités, la Providence avait deux moyens de les faire fructifier en les distribuant aux hommes. Elle pouvait, ou les partager entre quelques privilégiés, afin de les élever à une sainteté extraordinaire, ou faire la part de chacun plus petite et répartir ces richesses spirituelles de telle sorte qu'elles servent au salut du plus grand nombre d'hommes possible. Ainsi que nous l'avons montré au commencement de ce chapitre, Dieu s'est arrêté au second parti, quoiqu'il fût en un sens le moins glorieux pour lui et pour son Église.

Nous avons parlé ailleurs (1) de l'avenir de la religion et du grand nombre d'élus que pourraient renfermer les géné-

(1) Liv. I, ch. 10.

rations futures ; rien ne nous oblige à revenir en ce moment sur une opinion que l'Église ne condamne pas. Cependant peut-être le plan de Dieu est-il autre que nous ne l'avons supposé ; peut-être, en faisant concourir les événements à la conversion de l'univers au christianisme, la Providence prépare-t-elle un vaste champ aux persécutions de l'Antechrist, afin d'obtenir en un petit nombre d'années autant et plus de martyrs qu'il n'en a existé depuis l'origine du monde ; ainsi tout serait concilié, la dignité et la clémence, la justice et la bonté, le développement du bien et la limitation du mal. Il n'est pas hors de vraisemblance que Dieu ait diminué le nombre des siècles avec celui des élus qui auraient pu entrer dans un autre plan, pour diminuer en même temps la multitude et le malheur des réprouvés. Nous pensons même que cette seconde opinion trouverait dans l'Église plus de partisans que la première.

Les ennemis du christianisme nous reprochent de désirer la fin des temps ; aveugles et ingrats qu'ils sont ! Ils ne veulent pas comprendre que l'Église soupire après la fin de l'épreuve, moins dans son intérêt que dans celui des coupables impénitents, car elle ne cesse de dire à Dieu : Seigneur, avancez la consommation des siècles, parce que l'enfer a dilaté sa bouche béante pour y engloutir toutes les générations ; je n'ai rien à perdre à la durée du monde : à la fin mes enfants en seraient plus nombreux et plus dignes de vous et de moi ; mais cette gloire me paraît trop chèrement achetée ; multipliez plutôt mes souffrances, sauvez ces malheureux qui vous outragent, sauvez-les malgré eux ; avancez l'avénement de votre règne, afin de nous délivrer du mal, quelque dommage que nous puissions éprouver d'une délivrance anticipée. Ainsi parle l'Église ; car tel est le fond de la prière que Jésus-Christ nous a enseignée et que nous répétons tous les jours. Je ne sais si je me trompe, mais je ne trouve rien de plus grand, de plus beau, de plus divin dans notre sublime religion.

CHAPITRE II.

Suite du même sujet. — De la volonté. — De la rémission des péchés.

Nous avons prouvé ailleurs que Dieu a eu des raisons d'une importance décisive pour enfermer notre destinée dans celle du premier homme, et pour permettre la désobéissance de celui-ci.

Qu'est-ce donc que le genre humain depuis la chute? Une masse impure où les regards de Dieu ne rencontrent rien sur quoi ils puissent se reposer. Par notre naissance, nous sommes tous enfants de colère, ainsi que s'exprime saint Paul, et il est vrai de dire que, si la Providence nous avait laissés à nos seules ressources, le mal envahissait sans retour et sans partage toute la postérité d'Adam.

C'est dans cette masse de perdition que Dieu va prendre ses élus, et comme il fait tout pour compléter leur nombre en aussi peu de temps et à aussi peu de frais que possible, il s'ensuit que l'unique objet du gouvernement de la Providence est la limitation du mal, lequel par conséquent est restreint autant qu'il puisse l'être.

On arrive à la même conclusion en remarquant que l'incarnation, qui est le dernier effort de la puissance infinie, a été décrétée pour le salut des hommes ; d'où il résulte que, l'effet se mesurant sur la cause qui le produit, la réparation a dû atteindre l'extrême limite du possible.

Ces raisons générales me paraissent sans réplique, mais le lecteur veut sans doute quelque chose de plus particulier; essayons de le satisfaire.

L'homme ne pèche qu'autant qu'il le veut librement, parce que Dieu a si bien mis notre responsabilité à l'abri de la violence, que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne peuvent nous faire pécher malgré nous. Mais il fallait

surtout nous garantir de nos propres entraînements, car l'homme qui pourrait tout ce qu'il veut deviendrait en peu de temps un monstre exécrable. Les anciens avaient parfaitement compris cette vérité, et ils la mirent en crédit par la fable si connue de l'anneau de Gygès.

Aussi est-ce pour nous défendre de nous-mêmes que la Providence nous a environnés de barrières de toutes parts : la nature, la religion, la loi, l'opinion, la volonté des autres hommes, sont autant d'obstacles qui nous barrent le chemin en mille rencontres. Nous sommes, pour ainsi dire, serrés et emprisonnés par les hommes et par les choses, et il nous reste à peine assez de place pour respirer. Le père dans la famille, le magistrat dans la cité, le roi dans l'État, paraissent seuls conserver la liberté de leurs mouvements, et encore de combien d'entraves sont-ils chargés !

Cependant nous finissons toujours par devenir coupables : ce qui nous importe donc par-dessus tout, c'est que la rémission des péchés puisse s'obtenir aisément et aux conditions les plus favorables. Or, je prétends qu'il en est ainsi, et même que Dieu a fait en faveur des coupables au delà de ce qu'il nous est donné de concevoir.

Pour le prouver, supposons un homme qui a vécu un siècle entier dans l'habitude des crimes les plus énormes. Le dernier jour de sa vie, il enchérit encore sur ses forfaits : la dernière heure de ce dernier jour est plus criminelle que toutes les autres. Enfin arrive l'instant suprême qui sépare la vie de la mort. Je fais de cet instant deux parts, et je suppose que, dans la première, le moribond se livre à un accès de haine contre Dieu, tel que les démons, dans le paroxysme de leur désespoir, doivent quelquefois en éprouver au fond des enfers ; que, dans la seconde, il désire les derniers secours de l'Église et fait un acte de contrition parfaite, ou tout au moins qu'il reçoit l'absolution sacramentelle avec ce sentiment de repentir que les théologiens nomment *con-*

trition imparfaite ou *attrition*. Le juge suprême dira-t-il à ce singulier pénitent : Retirez-vous de moi, je n'accepte pas votre repentir, il est venu trop tard? Non; mais il le recevra au nombre de ses amis pour l'éternité, et le condamnera tout au plus aux expiations temporaires du purgatoire.

Il faut dire maintenant en quoi consiste cette contrition parfaite, qui est la condition nécessaire du pardon en dehors du sacrement.

Qu'on me permette encore une supposition qui aidera à comprendre la doctrine de l'Église.

Un mendiant se présente à la porte d'un homme riche pour lui demander son amitié. Il ne l'a jamais offensé, mais il lui dit : Je vous aime, non à cause de vos qualités personnelles, mais pour l'honneur que j'attends de votre amitié, pour le bien que voulez me faire et le mal dont vous avez l'intention de me préserver. Recevez-moi donc dans votre maison, comme votre ami, votre fils, votre héritier. — Non, en vérité, répondrait l'homme riche; ce que vous demandez est impossible : comment pourrais-je aimer qui ne m'aime pas, et me livrer, cœur et âme, à qui ne me recherche que dans des vues intéressées? Votre langage est une insulte, et il suffirait pour vous faire perdre mon amitié, si vous la possédiez déjà.

Que le mendiant, au lieu de se retirer confus, reprenne la parole et ajoute : Je ne vous ai jamais fait de mal, et, à tout prendre, je vous préfère à ce misérable couvert de haillons comme moi, à ce bandit que l'on évite avec horreur, à cet être dégradé que son propre père désavoue; rien n'empêche donc que vous ne me tendiez la main en signe d'amitié. Cette instance sera regardée comme une injure nouvelle, et le mendiant sera bien heureux si on ne lui fait point porter la peine de son impudence.

Considérons maintenant un impie qui, au bout d'une longue carrière de crimes, vient demander à Dieu d'être

son ami pour l'éternité. Il prétend être aimé, en quelque sorte, d'une manière infinie, puisqu'il aspire à entrer en participation des mérites sans bornes de Jésus-Christ. A quelles conditions Dieu mettra-t-il son alliance? Dira-t-il au pécheur repentant : Si vous voulez obtenir votre pardon, aimez-moi pour mes perfections infinies, mais que votre amour dépasse celui que vous avez pour les créatures de toute la distance qui les sépare de moi? Non, car notre amour ne peut être infini. — Exigera-t-il du moins que le nouveau converti s'attache à lui de toute sa puissance d'aimer? Non encore, parce que la suprême intensité de l'amour n'est point la condition rigoureuse du pardon. Aimons Dieu pour lui-même *par-dessus toutes choses*, il suffit; dépassons, ne fût-ce que d'un espace à peine sensible, la ligne de séparation qui distingue l'amour imparfait de l'amour parfait, à l'instant tous nos crimes nous sont pardonnés. Nos mécaniciens fabriquent des balances qui penchent dans un sens ou dans l'autre par la surcharge de quelques milligrammes : supposez une balance plus sensible encore, puis placez dans un des bassins votre amour pour les êtres créés, et dans l'autre votre amour pour Dieu considéré par rapport à lui-même; si l'amour de Dieu l'emporte, ne fût-ce que du poids d'un cheveu, vous êtes justifié.

On ne conçoit pas que Dieu ait pu mettre à si bas prix son royaume éternel; il a fait plus cependant, et il dit, par tous les organes de son Évangile, aux moins excusables des pécheurs : Confessez vos crimes, détestez-les un peu plus que les autres maux de la vie, à cause des tourments de l'enfer qu'ils méritent et des joies du ciel dont ils vous rendent indignes; quant à moi, c'est assez que vous *commenciez* à m'aimer *un peu*, non pas comme le Dieu infiniment parfait, mais comme le juste juge qui rend à chacun selon ses œuvres; après cela, inclinez-vous sous la main du prê-

tre, afin qu'il vous dégage des liens de votre injustice, et à l'instant même vous entrerez dans la liberté et dans les droits de mes enfants.

Ainsi le roi de l'éternité nous propose à tous ce marché : Aimez-moi pour mes perfections infinies, moi qui suis le Dieu souverainement aimable, aimez-moi un peu plus que les êtres nés d'hier, qui demain ne seront plus, et qui ne possèdent de leur fonds que le péché et le néant. Si vous trouvez que c'est trop demander, craignez au moins l'enfer et usez des remèdes que la religion de mon Fils met à votre disposition ; à ce prix, tout ce que j'ai est à vous, et moi-même je vous appartiens. Voilà ce que Dieu nous offre et ce que nous refusons : ce sont deux mystères incompréhensibles. Lequel l'est davantage ? Je l'ignore.

Mais peut-être Dieu ne nous a-t-il pas donné les moyens d'arriver aisément aux dispositions de cœur qui préviennent ou effacent le péché ; c'est ce que nous allons examiner dans les chapitres suivants.

CHAPITRE III.

Des préservatifs et des remèdes du mal.

A la vue des crimes sans nombre qui se commettent tous les jours et qui font tant de réprouvés, on serait tenté de croire que la Providence n'a pas pris des précautions suffisantes, soit pour prévenir, soit pour guérir le mal. « Tous « les hommes, dit le prophète, se sont détournés de la voie « et se sont rendus inutiles. Il n'y en a point qui fasse le « bien, il n'y en a pas un seul (1). » A la vérité, si le mal était médiocre, il n'aurait pas été besoin, pour le réparer, de la

(1) Ps. 13, v. 4.

mort du Fils de Dieu, laquelle donne à notre monde toute sa valeur. Mais, comme Dieu ne saurait être d'aucune manière l'auteur du mal, même pour faire un bien infini, nous n'aurons pas de peine à prouver que les crimes dont on se plaint dérivent de la nature des choses, et se produisent en dépit des moyens surabondants de préservation que la miséricorde divine nous a préparés.

L'esprit est naturellement libre comme la matière est inerte ; car avoir en soi le principe du mouvement, c'est être libre par le fond de son être. Dieu pouvait enchaîner notre liberté, il ne l'a pas voulu pour les raisons déjà expliquées. Dès lors, la volonté humaine se trouvait placée sous l'influence de l'amour de Dieu et de l'amour de soi, qui l'attirent nécessairement en sens contraire, surtout dans le temps de l'épreuve où la souveraine beauté se cache, afin de mettre en équilibre l'attrait qui nous élève vers le bien suprême et celui qui nous fait descendre vers les biens inférieurs. Avant le péché d'Adam, ces deux attraits étaient d'égale force, ou plutôt il est très-probable que l'homme, doué alors d'un jugement exquis et des plus nobles inclinations, se sentait naturellement porté à préférer le Créateur à la créature. Quoi qu'il en soit, le commandement donné à Adam était d'une observation facile, et sa transgression devait être punie dans ce monde par la mort, dans l'autre par la perte de Dieu et l'asservissement au démon. Avec tant de précautions, le péché semblait impossible, l'état du premier homme était à peine une épreuve.

Mais, après sa chute, il en fut et il devait en être autrement ; l'équilibre étant rompu, l'homme, fait pour posséder Dieu et désormais incapable de remonter vers lui, se précipita nécessairement, avec son immense besoin de jouir, vers les objets sensibles. Les conditions de la nature humaine étaient changées : viciée, corrompue dans le père, elle ne pouvait passer de lui à sa postérité avec son intégrité et sa

pureté primitives. Nous étions tombés d'une chute infinie, il fallait un effort infini pour nous relever. Néanmoins, en nous donnant un rédempteur, Dieu ne pouvait faire disparaître entièrement dès cette vie les effets du péché originel à l'égard des âmes établies dans la grâce, parce que, dès lors, il n'y aurait eu aucun mérite à devenir chrétien et à s'attacher à la justice.

Ainsi, c'est en suivant leur cours naturel que les choses sont arrivées au point où nous les voyons; si notre état n'est pas pire, nous le devons aux soins infinis de la Providence.

Et d'abord, puisqu'elle nous réservait un sort plus doux que celui des anges rebelles, elle a dû nous conserver notre libre arbitre, sinon dans son intégrité première, au moins dans un état où il ne lui fût ni impossible, ni trop difficile de concourir aux desseins de la divine miséricorde. Nous sentons, en effet, que nous sommes libres, et que, si nous faisons le mal, c'est toujours par notre faute.

Pour balancer notre propension au péché, Dieu nous montre d'un côté le ciel, de l'autre l'enfer. Il a conservé dans tous les temps et dans tous les lieux la foi aux peines et aux récompenses de l'autre vie avec une attention si particulière, que, de tous les dogmes appartenant à la révélation primitive, c'est celui-là peut-être qui a subi le moins d'altérations, quoi qu'il fût le plus redouté des passions humaines, toujours habiles à se dégager de leurs entraves. Assurément, Dieu ne pouvait nous porter par de plus puissants motifs à l'observation de sa loi.

La permission donnée aux démons de nous tenter ne saurait être l'objet d'une difficulté sérieuse; car il n'est pas sûr que, si cette permission avait été refusée, le mal fût devenu moins grand. Lucifer, le premier des esprits célestes, s'étant perdu par sa seule malice; il était naturel de s'attendre que la chute de l'homme serait encore plus prompte.

Il faut, d'ailleurs, prendre le mal comme il est sans l'exagérer; la tentation reste souvent sans effet, non-seulement parce que Dieu restreint le pouvoir des esprits infernaux et balance leur action par celle des anges de lumière, mais aussi parce que les passions, renfermées dans un champ très-limité, manquent en quelque sorte d'espace pour se développer.

L'apôtre saint Jean ramène tous les penchants de l'homme à trois principaux, savoir : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil de la vie, c'est-à-dire, la cupidité, la volupté et l'orgueil.

Or, ces passions ont été tellement resserrées par les soins de la Providence, que, si une trop malheureuse expérience ne prouvait le contraire, on serait porté à les regarder comme inoffensives, ou du moins comme incapables de nuire sérieusement à nos intérêts éternels. Qui pourrait croire, en effet, qu'avec tant de misères de toute nature l'homme fût encore susceptible d'orgueil? Être d'un jour, perdu au milieu de la société de laquelle il tient tout, ayant besoin à chaque instant du secours des autres hommes, jouet des événements et du sort, plein de vices et de ténèbres, fallait-il donc, pour le guérir de la présomption, que Dieu le mît encore plus bas? Certes, l'homme a tout ce qui est nécessaire pour devenir humble, il lui suffit d'apprendre à se connaître lui-même.

La cupidité ne se conçoit pas mieux que l'orgueil. En effet, le désir d'amasser s'explique par les besoins réels, présents ou futurs, et ces besoins, dût notre vie égaler les jours des patriarches, peuvent se satisfaire à peu de frais. Que faut-il à l'homme pour vivre? Si peu de chose lui suffit, comment comprendre cette fureur d'avoir sans fin ni mesure? Ce qu'on ne peut consommer, ce dont on n'a que faire, à quoi sert-il? Lorsque je n'ai besoin que d'un verre d'eau, disait le poëte latin, je serais absurde de vouloir le puiser dans un grand

fleuve, plutôt que dans une petite fontaine. Sans doute, les richesses donnent la jouissance de certains agréments de la vie; mais puisque la vie elle-même peut nous échapper à chaque instant, puisque nous n'emportons rien de ce monde où nous passons si rapidement, semblables au voyageur qui s'arrête pour une nuit dans une hôtellerie, convenons-en, le plus simple bon sens devrait nous instruire à les mépriser, ou, si l'on aime mieux, à les désirer sans empressement et à les acquérir sans injustice. Il est vrai encore que l'on laisse après soi des êtres chéris à qui l'on voudrait préparer un avenir heureux; mais le bonheur de ce monde consiste à savoir se contenter de peu, à se vaincre soi-même, à se résigner aux misères de la vie présente dans l'espérance des biens de l'éternité. D'ailleurs l'usure, la fraude, la rapine, sont repoussées par l'intérêt des autres hommes, flétries par l'opinion aussi bien que par la loi, châtiées par la Providence qui laisse rarement prospérer les familles dont l'opulence a sa source dans ces honteux moyens.

Cette même Providence, si attentive à réprimer l'orgueil et la cupidité, prévoyant que tant de précautions ne suffiraient pas pour mettre un frein à ces passions insensées, leur a ouvert une voie honorable qu'elles peuvent suivre sans aboutir à l'écueil de la damnation; car, si Dieu maudit l'orgueil de l'impie et les crimes d'une ambition effrénée, il ne traite pas avec la même rigueur les éblouissements et les défaillances auxquelles donnent lieu le désir de la considération publique et l'amour d'un gain légitime, sentiments honnêtes au fond, et qui, dans l'état présent de la nature humaine, sont le principe nécessaire du mouvement social. Dieu a voulu que la vertu et le travail, qui est la sauvegarde de la vertu, fussent les moyens les plus infaillibles de se distinguer et de s'enrichir; nous le demandons encore, que pouvait-il faire de plus, à moins d'anéantir la liberté et de supprimer l'épreuve?

L'amour du plaisir est la plus dangereuse de nos passions; Dieu devait-il nous donner le plaisir? Oui, car il est indispensable à la conservation de l'homme et de l'humanité. Depuis la chute, l'homme mange son pain à la sueur de son front, la paternité lui impose des charges pesantes; il fallait donc laisser aux sens quelque empire pour le décider à accepter un travail et des soins pénibles. Mais Dieu a fait le plaisir fugitif et rapide, et l'on n'en connaît jamais mieux la vanité que lorsqu'on l'a goûté; d'ailleurs, à tous les vrais besoins correspondent des plaisirs légitimes, que le père indulgent des hommes ne leur dispute point; les excès, les crimes sont seuls défendus, et Dieu a su les rendre assez odieux et assez funestes pour nous en éloigner à jamais, si nous sommes sages. Ainsi, a-t-il donné à l'intempérance je ne sais quoi de hideux qui tient de la bête; l'âme s'en indigne, le corps même s'y refuse; ce vice abrutit l'homme, ruine sa santé et le fait descendre au tombeau avant son heure.

Un autre penchant demandait de plus grandes précautions. L'ignorance, la pudeur, l'opinion, la loi, sont les barrières que la Providence a opposées à ses débordements; le mariage est son but légitime et son remède. Si l'homme désirait comme il possède, la société cesserait d'exister; s'il possédait comme il désire, toute sa vie serait un transport, une folie sans intervalles.

Les combinaisons de la Providence sont faciles à justifier. La solidarité universelle demandait l'unité de race; or, celui qui nourrit l'enfant à l'aide d'un rude travail, qui le protége contre les forces ennemies de la nature ou de la société, ne peut être le même qui le porte d'abord dans son sein, qui soigne ses tendres années, qui lui apprend à former ses premiers pas et ses premières paroles. Il faut que le premier soit fort, hardi, entreprenant, à l'épreuve du danger et de la fatigue; ses bras nerveux sont faits pour manier les instruments du travail et de la guerre; ils froisseraient la frêle organisa-

tion de l'enfant, dont la conservation et le développement exigent des ménagements infinis, une tendresse ingénieuse, des mains délicates, un dévouement sans bornes. Ainsi, le père et la mère sont également nécessaires à l'enfant, et Dieu a bien fait toutes choses.

Par quel art merveilleux se forme et se conserve la famille! L'être faible ne peut refuser un appui qu'il ne doit point trouver toujours dans la maison paternelle; celui qui a reçu la force en partage, fier du rôle de protecteur que la nature lui donne, sent qu'il commence sa véritable carrière d'homme au moment où il s'unit à la compagne de ses bons et de ses mauvais jours; l'un et l'autre, redoutant le délaissement d'une vieillesse solitaire, aiment l'espoir de mourir au milieu de leurs enfants attendris et de revivre dans leur postérité. Une heureuse ignorance qu'il n'est pas impossible de conserver jusqu'au jour où elle cesse d'être utile, la pudeur timide de l'innocence, la crainte du déshonneur, aident à franchir sans trop de danger le temps périlleux de la jeunesse. La sagesse du jeune âge donne aux premiers sentiments du cœur je ne sais quoi de pur, d'élevé, d'enthousiaste qui concilie les instincts de la nature et les lois de la morale; deux familles sont intéressées à surveiller de près des relations dont la trop grande intimité pourrait devenir funeste. Enfin une parole solennelle est donnée et acceptée; bientôt les premières émotions se calment, un sentiment plus fort et aussi tranquille que l'amitié ne tarde pas à remplacer les impressions trop vives du commencement. Si l'antipathie des humeurs vient à se montrer, si le temps et l'habitude relâchent l'union, le nouveau lien qui doit la resserrer est tout prêt; le père et la mère vont se trouver réunis dans leurs enfants, et par leur tendresse, et par la nécessité du concours de leurs efforts. L'un, chargé de défendre la famille, de pourvoir à ses besoins, se dévoue tout entier aux travaux de la paix et de la guerre; c'est lui qui crée les sciences et les arts,

qui forme et exécute de grandes entreprises, qui combat la nature, les hommes, les animaux, lorsqu'ils menacent ce qui lui est cher. L'autre, plus douce, plus timide, renferme son activité dans le détail des soins intérieurs; par elle, l'utile et l'agréable, les attentions délicates, les doux épanchements donnent aux paisibles jouissances du foyer domestique un attrait, un charme qui les met au-dessus de tout. L'un, fait pour se montrer au grand jour, s'endurcit contre la crainte et la douleur, et s'exalte dans ses travaux par la pensée du bonheur des siens; l'autre, retirée et modeste, semble n'avoir pas de vie à elle, et n'exister que pour embellir les succès ou consoler les disgrâces de sa famille. L'un, plus ferme, plus réfléchi, fait céder le sentiment à la raison; l'autre, plus sensible et plus tendre, ne pense, pour ainsi dire, que par le cœur. Enfin, composés de qualités contraires qui s'attirent et se complètent, ils se perfectionnent dans leur société, et chacun gagne à être uni à l'autre.

La femme est plus sobre, plus patiente, plus douce, plus naturellement religieuse; c'est qu'elle doit former les premiers sentiments de l'enfant et faire pencher vers le bien ses inclinations naissantes. Elle est plus modeste, plus timide, et a en partage la pudeur et la fidélité; c'est que la paix et même l'existence de la famille reposent sur sa vertu : l'homme qui se dévoue a besoin de croire qu'il travaille pour ses enfants, et qu'un étranger ne viendra point leur ravir le fruit de ses peines.

La douce mère attire la confiance de l'enfant par la bonté, la gravité paternelle commande le respect. Conduire l'homme par la crainte toute seule, c'est l'abrutir; prétendre le guider uniquement par la raison, c'est méconnaître sa nature, et ne pas comprendre le dessein de Dieu dans les caractères divers qu'il a donnés au père et à la mère. La crainte est le commencement de la sagesse, l'amour en est la perfection.

L'enfant a naturellement de la confiance et du respect pour

ses parents ; ceux-ci, par raison, par sentiment, par intérêt, sont portés à ne lui donner que de bons conseils et de bons exemples. L'enfant, qui est imitateur, se forme sur le langage et les actions de ceux qu'il voit tous les jours, qu'il a pris la douce habitude d'aimer et de respecter, et ses premières impressions ne s'effacent plus. Dieu a donc combiné toutes choses pour faire entrer l'homme de bonne heure dans le sentier de la vertu ; l'homme seul a dérangé ce bel ordre.

Mais Dieu l'attend encore ici ; l'un des plus puissants préservatifs du péché, c'est le péché lui-même. Il produit toujours tôt ou tard, en conséquence des lois établies par la Providence, de tels résultats à l'égard des particuliers, des familles, des corps politiques et religieux, de l'humanité tout entière, que les plus obstinés sont, à la fin, forcés de se rendre aux leçons de l'expérience. Si Dieu n'avait pas donné au péché un cortége effroyable de maux de toute nature, on ne sait dans quels abîmes serait tombé le genre humain ; mais en forçant tous les hommes à s'instruire par leurs fautes, ou par celles d'autrui, la Providence a prévenu bien des catastrophes. Que dis-je? La sagesse infinie se sert du péché pour la sanctification des plus illustres prédestinés, et pour le salut des plus grands coupables : si le chef des apôtres n'avait pas renié son maître, il ne serait pas devenu un si grand saint ; si le larron n'avait pas commis des crimes dignes du dernier supplice, peut-être ne régnerait-il pas aujourd'hui dans le ciel. Lorsqu'un crime est inutile à son auteur, Dieu le fait servir du moins à l'instruction des autres hommes ; dans cette vue et afin que nul ne s'endormît dans une sécurité trompeuse, il a permis la chute de quelques grands personnages, comme David, Salomon, Tertullien, et il a voulu que leur malheur fût célèbre dans tous les siècles. La même leçon avait été donnée aux anges par le crime de Lucifer.

Tous les actes du gouvernement de la Providence ont pour objet de préparer les voies à la grâce : les châtiments et les récompenses, la justice et la miséricorde, la vérité et l'erreur, la paix et la guerre, le bien et le mal, servent, de mille manières différentes, à combattre l'empire du péché. Les événements qui, depuis l'origine du monde, s'ajoutent chaque jour à l'histoire du genre humain, ont tous contribué de près ou de loin à préparer, à fonder, à affermir, à étendre l'Église, dépositaire de la grâce divine qui n'est refusée à personne. Ce n'est pas assez dire ; l'Église n'existe que pour répandre la grâce abondamment et jusqu'aux extrémités de la terre ; elle l'offre avec empressement aux justes et aux pécheurs, aux fidèles et aux infidèles ; sa doctrine, son culte, sa hiérarchie, n'ont d'autre but que de disposer les cœurs à la recevoir.

Certes, lorsqu'on voit un si bel ordre dans l'univers et la libéralité si magnifique de la Providence qui pare le lis des champs avec plus d'éclat que n'en eut jamais Salomon dans toute sa gloire, lorsqu'on la voit si attentive à fournir aux besoins et même aux délices de tous les êtres sensibles, de manière que chacun d'eux est complet et heureux à sa manière, et que nul ne peut lui dire : O Providence, tu m'as oublié ! il est impossible de supposer qu'un Dieu qui donne tant de perfection à ses moindres ouvrages, laisse des défauts essentiels dans le plus grand et le plus merveilleux de tous. C'est pourtant ce qui arriverait, si le moins favorisé des êtres intelligents pouvait se plaindre, non-seulement d'avoir manqué des secours nécessaires à l'accomplissement de sa destinée, mais même de ne pas en avoir été pourvu avec surabondance.

L'homme est environné de la grâce comme de l'air qu'il respire ; quoi qu'il fasse, il ne peut échapper entièrement à son influence, ni se dérober à sa poursuite, mais elle ne fait rien en nous sans notre coopération. Elle assiége, pour ainsi

dire, elle environne un cœur rebelle, comme la lumière du soleil investit une maison fermée ; la grâce comme la lumière a besoin d'ouvertures pour se répandre, ses rayons ne sauraient pénétrer dans l'intérieur de l'âme lorsque les nuages formés par les passions en ferment l'entrée ; que l'obstacle disparaisse, que l'âme s'ouvre à l'effusion des dons célestes, à l'instant la grâce s'y précipite et la remplit tout entière. L'homme tombe toujours par sa faute, jamais par celle de la grâce ; elle était, pour ainsi parler, présente et toute prête à agir ; son action a été enchaînée par les mauvaises dispositions de l'homme.

Nous sommes obligés de nous en tenir à des réflexions générales : l'empire de la grâce est plus vaste, plus beau, plus divin que celui de la nature, et il est presque entièrement voilé à nos yeux ; comment pourrions-nous en dire tous le secrets? Au dernier jour, les voiles seront déchirés ; alors les réprouvés, comprenant enfin de quelles grâces ils ont abusé, combien il leur eût été facile de se sauver, et avec quelle bonté le Dieu qu'ils traitaient en ennemi a veillé sur leur sort, dans l'excès de leur confusion et de leur désespoir s'écrieront : « Montagnes, tombez sur nous ; collines, renversez-vous sur nos têtes (1). »

Mais les réprouvés ne se reprocheront pas seulement leurs péchés ; ils se livreront à une douleur inconsolable pour avoir laissé perdre tant de favorables occasions d'en obtenir le pardon. Le péché commis n'a plus de charmes ; que faut-il cependant pour l'expier? Nous l'avons dit, un seul acte de repentir fondé sur l'amour de Dieu, lorsqu'on ne peut recourir au sacrement institué pour la rémission des péchés. Mais, dira-t-on, cet acte d'amour est impossible aux mauvais chrétiens, encore plus aux infidèles et aux idolâtres. S'il était impossible, Dieu ne le demanderait pas. D'ailleurs,

(1) S. Luc, ch. 23, v. 30.

pour être sauvé, il n'est pas nécessaire d'élever tous les jours son âme à Dieu par la charité ; il suffit de le faire une seule fois au moment de la mort, eût-on commis autant de crimes qu'il y a d'étoiles dans le firmament. Lorsqu'en pleine santé on se représente combien sont vaines les jouissances du pécheur, combien réels les remords, la honte, tous les maux qui accompagnent l'iniquité ; lorsqu'on se rappelle la brièveté de la vie, l'incertitude de la mort, le jugement, l'éternité, le ciel et l'enfer, il est impossible, si l'on veut réfléchir sérieusement, de n'être pas terrassé par ces souvenirs. Les apôtres, tous les prédicateurs de l'Évangile n'ont pas eu d'autre secret pour convertir les hommes que de les rappeler avec force au souvenir de leurs fins dernières. Il n'est pas de passions à l'épreuve de la méditation des vérités éternelles. La crainte, il est vrai, n'est que le commencement de la sagesse, mais de ce sentiment à l'amour il n'y a qu'un pas. Aussi Dieu, voulant nous effrayer à tout prix, a-t-il inventé la mort.

La mort est le chef-d'œuvre de la miséricorde divine ; tout homme la craint ; mais plus il la redoute, plus elle lui est salutaire. Si quelque chose est capable d'ouvrir les yeux à un voluptueux, à un avare, à un ambitieux, c'est la mort sans aucun doute ; lorsque ce remède ne réussit pas, tous les autres seraient impuissants. Comment en effet est-il possible qu'un homme qui a conservé un peu de foi ne se reproche pas ses égarements avec amertume, au moins au dernier moment de la vie, et ne fasse pas tous ses efforts pour revenir à Dieu sincèrement ? Les prétextes de honte, de respect humain, de difficulté, de dégoût, doivent alors disparaître ; on est acculé : impossible de différer encore, il faut à tout prix se réconcilier avec Dieu ; le temps presse, il n'y a pas un seul instant à perdre ; l'accablement de la maladie et de la douleur ne mérite pas d'être compté pour quelque chose dans une conjoncture si décisive. Non, je ne comprends pas

qu'un homme qui n'est point possédé du démon par un juste jugement de Dieu, puisse alors ne pas se convertir sincèrement. Et, remarquons-le bien, le moment où arrive cette mort, en présence de laquelle il est impossible de ne pas tomber à genoux pour demander grâce au souverain juge, est précisément celui qu'il choisit pour décider notre sort éternel. Il me semble voir un adversaire généreux aux prises avec un frénétique qu'il veut sauver à tout prix : il lui montre son épée prête à le percer, il la fait étinceler à ses yeux ; il le menace, il le serre de près, il lui fait sentir la pointe de son arme, afin de le forcer à demander quartier, n'attendant que ce moment pour lui tendre la main et lui rendre son amitié. Telle est la mort ; elle nous vaut mieux que l'immortalité : si celle-ci nous était offerte, notre intérêt nous ferait une loi de la refuser.

On voit clairement quel rôle important la Providence a assigné à la mort, par les précautions qu'elle a prises pour nous la rendre toujours présente. La mort peut nous surprendre dans l'enfance, dans la jeunesse, à tous les âges, à tous les instants ; notre vie ne tient à rien, le moindre accident peut la détruire ; j'ignore si j'aurai le temps de finir la ligne dont je trace en ce moment les premiers mots.

Afin que nous ne perdions jamais de vue le danger qui nous menace, la Providence a soin de nous le remettre en mémoire, en frappant à côté de nous, par des coups soudains, des hommes qui se promettaient encore une longue vie. Les atteintes prématurées que nous éprouvons dans notre personne par les douleurs, les maladies, l'affaiblissement des organes, sont autant de signes avant-coureurs de notre fin prochaine, que la religion nous rappelle de toutes les manières imaginables, avec une persévérance dont nous sommes assez insensés peut-être pour nous plaindre quelquefois. La nature, d'accord avec la religion, nous montre la mort sous mille formes et nous en retrace l'image à chaque pas ; les

hommes, les animaux, les éléments, sans cesse en guerre les uns contre les autres, font ressembler la terre à un vaste champ de bataille couvert de morts et de mourants. Il fallait pourtant s'arrêter dans cette voie, car un degré de terreur de plus, et l'homme n'aurait plus osé se remuer, et la société serait restée sans mouvement et sans vie.

Mais n'avons-nous pas toujours à notre disposition quelque chose qui vaut beaucoup mieux que la peur? la prière! La prière, dis-je, à qui tout est promis : lumière, force, courage, persévérance; la prière, qui donnait aux premiers chrétiens un pouvoir si absolu sur les démons, qui, encore aujourd'hui, peut les refouler au fond des enfers, et faire descendre du ciel, comme disait Jésus-Christ, plus de douze légions d'anges. La prière est le plus beau don que le ciel ait fait à la terre, et sa puissance le fruit le plus précieux de la passion de notre divin Rédempteur. S'il était possible que l'Église vînt à disparaître, que le ministère public de la parole et des sacrements fût supprimé, la prière suffirait pour réparer toutes nos pertes, pour nous préserver des fautes les plus légères et nous faire expier les plus énormes. Elle serait notre sauvegarde à la vie et à la mort. Eh! quelle autre ressource avait donc dans son désert ce patriarche des solitaires, dont la sainteté étonna le grand Antoine lui-même? Depuis quatre-vingt-dix ans, il ne connaissait d'autre entretien que celui de Dieu, d'autre exercice que la prière.

Lorsque Jésus-Christ a dit : « Demandez et vous recevrez, » il a entendu promulguer une loi universelle et irrévocable; une loi établie pour tous, pour les justes et pour les pécheurs, pour les chrétiens et pour les infidèles; une loi sans exception, ni à l'égard des personnes, ni à l'égard des choses. Ce que l'Église ne peut accorder, ce que les sacrements ne donnent point, ce qui n'est pas dû aux œuvres les plus méritoires, demandez-le et vous l'obtiendrez. A l'égard des

adultes, les sacrements (1) n'ont point de valeur sans la prière ; la prière peut les suppléer tous.

Mais qu'est-ce que la prière? Est-ce un discours éloquent, une lumière surnaturelle, une contemplation sublime? Non : Dieu voulait qu'elle fût facile aux plus simples esprits et aux hommes les plus criminels ; il n'exige aucune disposition extraordinaire, et il ne prive personne en aucun temps de la grâce nécessaire pour prier. Tout le monde peut prier ; il ne faut pour cela ni maîtres, ni livres, ni étude ; l'heure et le lieu sont indifférents. Le silence de la honte, les pleurs du repentir, les gémissements de la douleur, le regard suppliant de la misère, le cri de l'amour, les actions les plus communes et les plus naturelles, la vie tout entière devient, quand on le veut, une prière agréable à Dieu et utile à l'homme. La prière est le sacrement universel, sans matière ni forme spéciale, dont tout homme est le ministre, que l'on peut recevoir pour tous ses besoins, autant de fois que l'on respire et en quelque état de conscience que l'on se trouve. Un seul acte de repentir suffit pour effacer tous les crimes d'une longue vie ; la prière peut obtenir infailliblement le repentir, et l'on a toujours la grâce de la prière. Je le demande au ciel et à la terre, Dieu pouvait-il faire davantage pour notre salut? S'il y a tant de réprouvés dans l'enfer, est-ce sa faute?

CHAPITRE IV.

Suite du même sujet. — Des harmonies de la création et du christianisme.

L'ordre surnaturel a été établi pour combattre le mal, personne n'en doute ; l'ordre naturel n'a pas une fin diffé-

(1) Nous ne considérons ici les sacrements que sous le rapport de la rémission des péchés et de l'augmentation de la grâce.

rente. La création et la rédemption appartiennent au même plan ; l'œuvre du Père sert de fondement à celle du Fils : la raison dispose à la foi, la nature prépare les voies à la grâce.

L'âme est naturellement chrétienne, dit avec raison Tertullien ; s'il n'en était pas ainsi, comment l'Évangile aurait-il conquis le monde par les seules armes de la persuasion ? Tous les dogmes, tous les préceptes moraux du christianisme ont leur racine dans l'esprit ou dans le cœur de l'homme ; ils nous sont enseignés, indiqués, représentés par les objets qui nous entourent. Dieu a écrit toutes les vérités dans le monde comme dans un livre où les esprits les plus grossiers savent les reconnaître, et il a fait de l'homme un abrégé de l'univers.

Le premier de tous les dogmes, c'est l'existence d'un Dieu dont la providence gouverne le monde ; aussi le créateur s'est-il manifesté dans ses œuvres assez visiblement pour faire mettre en question la possibilité de l'athéisme. Mais puisque Dieu prend un soin si particulier de faire connaître tous ses divins attributs : sa puissance par la création, sa sagesse par l'admirable combinaison des lois du monde, sa providence par l'ordre constant de l'univers, sa bonté par la profusion des biens dont il nous comble, ses perfections infinies par la grandeur et la beauté de son ouvrage ; puisqu'il se montre grand, puissant, juste, et en même temps bon et aimable, apparemment c'est qu'il veut être connu, aimé et obéi. Or, est-ce le soleil, est-ce la terre ou la mer qui peuvent lui rendre gloire? Est-ce la bête de somme ou l'animal carnassier, l'oiseau qui vole dans les airs ou le poisson muet qui se cache sous les eaux? De qui a-t-il voulu se faire connaître, de qui se faire aimer et obéir, si ce n'est de l'homme qui possède seul la pensée, l'amour et la liberté? Le genre humain a bien compris cette leçon de la nature, car on ne vit jamais sur la terre un peuple sans religion.

Malgré les ténèbres des sens, l'âme se connaît encore elle-

même; elle ne se confond point, à Dieu ne plaise, avec la chair et le sang. Oui, nous en avons la conviction intime, cette partie de nous-mêmes qui veut, qui pense, qui délibère, n'est point matière; ce n'est pas ma main, ce n'est pas mon cœur, ce n'est pas mon cerveau qui réfléchit et qui raisonne; l'organisation, quelque parfaite qu'elle soit, ne produira jamais la pensée, je le sais par intuition et par sentiment. Je sais que la matière n'est pas libre, qu'il n'y a pour elle ni justice, ni vertu, ni devoir; cette vérité, enracinée au fond de mon être, est à l'épreuve de tous les sophismes. Cependant j'ai des devoirs, et ces devoirs je les connais, et rien au monde n'est capable d'en obscurcir l'évidence dans mon esprit. Essayez de prouver à un ignorant qu'il n'y a point de différence entre le juste et l'injuste, qu'il est égal d'outrager son père ou de l'entourer de soins respectueux, de tendre la main au malheureux ou de le repousser avec dureté, que le vice et la vertu sont des termes arbitraires inventés pour tromper les hommes, vous pourrez l'éblouir, le réduire au silence, vous ne le convaincrez jamais.

De l'immatérialité de l'âme dérive son immortalité. D'où pourrait venir le doute à ce sujet? De notre désir violent de vivre toujours? Du spectacle de la société, où nous voyons si souvent le crime impuni et la vertu opprimée? Du respect de l'homme pour les dernières volontés de son père, pour le tombeau où il a renfermé ses dépouilles? Mais ce sont là tout autant de preuves d'une vie à venir.

C'est dans cette vie future qu'il faut placer la fin de l'homme, puisqu'on ne la trouve point ici-bas. Il existe dans la nature une hiérarchie, une dépendance des êtres les uns à l'égard des autres; les êtres inorganiques sont destinés à l'usage des corps organisés : les plantes nourrissent les animaux, les espèces inférieures servent aux supérieures, et toutes à l'homme. Croirai-je que, par un brusque renver-

sement du plan général, l'homme est fait pour les créatures soumises à son empire, ou, ce qui n'est pas moins prodigieux, que les êtres les plus bas placés ayant tous une fin spéciale, lui seul dans le monde reste sans destination? Les travaux auxquels se livrent les hommes tendent à fournir aux besoins ou aux agréments de la vie; mais la vie elle-même, nous le demandons, quel est son objet? Répondre que les hommes vivent pour travailler, c'est dire qu'ils vivent pour vivre, c'est prononcer un mot vide de sens ou injurieux en même temps à Dieu et à nous-mêmes.

Que dirai-je de la déchéance de tous par la faute d'un seul, et de la réparation universelle par la mort de Jésus-Christ? Ce double dogme, expression abrégée de tout le christianisme, est l'application la plus haute d'une loi dont l'expérience de tous les jours manifeste l'existence dans le monde. En bien comme en mal, l'homme n'a guère, dans sa position particulière, que ce qu'il tient de sa famille, de son pays, de son siècle : le père dans la famille, le roi dans la nation, les grands peuples dans l'univers firent presque toujours la bonne ou la mauvaise fortune, le progrès ou la décadence, la civilisation ou la barbarie, la vertu ou le vice. Notre destinée fut entre les mains de nos pères, comme celle de nos successeurs est entre les nôtres; telle est la loi de l'univers. Faut-il s'étonner que la révolte du premier père des hommes ait influé sur le sort de sa postérité, qu'il ait transmis à ses enfants son inclination au mal comme ses traits et sa physionomie, et que, par un effet contraire de la loi de solidarité, la justice, l'obéissance du Fils de Dieu, devenu fils de l'homme, aient servi à la réhabilitation de ses frères?

Examinez l'homme en lui-même, qu'y verrez-vous? D'un côté l'amour de l'ordre, un sentiment profond de la justice, une conscience dont la sensibilité saisit les moindres nuances du bien et du mal, l'enthousiasme de la vertu, une généro-

sité sublime qui met le devoir avant l'intérêt et le plaisir, qui sacrifie tout, même la vie, même l'honneur, à la satisfaction intérieure d'avoir bien fait : d'une autre part, des passions basses, un penchant affreux vers le mal, des instincts ignobles ; un égoïsme insensé et barbare qui voudrait se faire le centre de toutes choses, qui sacrifierait le monde entier à la moindre de ses jouissances ; une ambition forcenée qui compte pour rien les pleurs des malheureux, les familles désolées, la terre ravagée, des ruisseaux de sang répandu ; un amour du plaisir aveugle et brutal, qui n'est réprimé ni par la honte, ni par l'intérêt, ni par la raison, ni par la conscience. Sans doute, ces contrastes étranges n'entrèrent point dans le plan primitif du Créateur : si l'homme avait conservé l'intégrité de sa nature première, on ne lui verrait point des penchants si bas ; s'il était tombé sans retour, il ne lui resterait pas des passions si nobles.

La nature nous tient le même langage ; tout est contraste et opposition dans le monde : on croit y remarquer deux desseins contradictoires, ou plutôt on y reconnaît les vestiges d'une révolution qui a modifié le plan primitif sans le détruire. L'homme est établi sur la terre pour y commander, il est la créature de prédilection, on ne peut le contester ; d'où vient donc qu'il rencontre partout la résistance, la douleur, le danger? Il est roi, sans doute, mais roi en guerre avec ses sujets révoltés. Ce favori du Très-Haut entre dans le monde avec des cris, il en sort au milieu des gémissements ; on n'ose dire l'histoire secrète de sa naissance, on se hâte d'ensevelir dans le tombeau celle de sa décomposition ; son origine et sa fin sont un objet de honte et d'horreur. L'intervalle du premier au dernier instant de sa vie est rempli par une guerre sans relâche. Pour s'établir sur la terre, il lui a fallu en détruire les forêts, en dessécher les marécages, la disputer pied à pied aux animaux féroces qui en avaient pris possession avant lui. La jouissance, la conservation de la

conquête ne coûte pas moins que la conquête elle-même. La terre cède à peine à une culture opiniâtre ; elle veut être arrosée de nos sueurs ; laissez-la à elle-même, elle deviendra en peu de temps votre tombeau. Mais lorsque vous l'aurez domptée par le travail, lorsque vous croirez toucher au moment de recueillir le fruit de vos peines, peut-être tout sera-t-il détruit par les éléments ou les animaux nuisibles. Que dis-je? Votre frère viendra vous disputer, le fer à la main, ce qui vous a tant coûté; il faudra lui percer le sein ou tomber sous ses coups. Vos maisons ressemblent, pour ainsi dire, à des places de guerre, où vous mettez à l'abri vos biens et vos personnes. Vous y faites la garde pendant le jour; à la nuit, des sentinelles vigilantes vous relèvent, et vous allez prendre quelques heures d'un repos interrompu au moindre bruit, après vous être assuré que toutes les avenues de votre demeure sont fermées et barricadées, après avoir visité vos armes et préparé vos moyens de défense contre les attaques nocturnes. Ici encore on ne peut méconnaître les effets de la chute primitive, mais il n'est pas pour cela permis de nier la réhabilitation ; car, malgré tous les obstacles, le progrès social et religieux suit visiblement son cours.

Il n'est point de vérité morale et dogmatique qui ne soit représentée par des analogies, des ressemblances, des symboles, ou qui ne trouve sa preuve et sa confirmation dans l'homme, dans la société et dans la nature ; le détail serait trop long et il n'est pas nécessaire. On sait bien que le plan de Dieu est un, que toutes les parties de son ouvrage sont faites les unes pour les autres. L'univers est un grand livre où Dieu a exprimé toutes les vérités avec une simplicité, une exactitude, une poésie, une éloquence incomparables. Le talent des grands écrivains consiste dans un instinct merveilleux qui leur fait deviner les harmonies cachées de la nature ; l'homme ne crée et n'invente rien, il est le copiste de Dieu,

qui lui fournit non-seulement la matière, mais aussi la forme. Toute la religion est donc d'une certaine manière dans la création ; on peut l'y chercher avec confiance, on la trouvera sans de grands efforts.

Mais la Providence ne se borne pas à nous mettre sur la voie de la vérité, elle s'applique surtout à nous la rendre aimable. L'homme tout entier est fait pour la religion. Si l'enfance est faible et légère, elle est aussi droite, pure, ingénue, sans méfiance, sans artifice ; il faut ressembler aux enfants pour entrer dans le royaume des cieux. La jeunesse, saison d'orages et de passions fougueuses, est en même temps l'âge de la générosité et des nobles sacrifices. La maturité, plus intéressée, plus ambitieuse, a en partage l'action réglée par la raison et le conseil. La vieillesse remplace l'ardeur et la force par la circonspection et la prévoyance. Dans l'enfance naissent les inclinations vertueuses ; la jeunesse les met en œuvre et choisit les sublimes vocations ; l'âge mûr, unissant la sagesse avec la force, accomplit la mission acceptée par la jeunesse ; enfin il manquerait, ce semble, quelque chose à la gloire d'une belle vie, si elle n'était couronnée par une vieillesse respectée, dont l'expérience montre le chemin à ceux qui entrent dans la carrière et leur signale de loin les écueils.

A tous les âges de la vie, nous éprouvons un besoin de bonheur que Dieu seul peut satisfaire. L'enfant se dégoûte de ses jouets, le jeune homme de ses passions, l'homme mûr revient bientôt du monde et des affaires, le vieillard ne tient à la vie que par la peur de la mort. Il faut quelquefois beaucoup de temps et d'expériences pour nous faire perdre la dernière de nos illusions ; le cœur humain recherche avidement l'objet dont il est épris sans le connaître ; il le demande aux plaisirs, à la fortune, à la gloire ; rien ne lui coûte pour l'obtenir, il irait le chercher jusqu'aux enfers ; lorsqu'il pense l'avoir découvert, il le poursuit haletant de désirs et

d'espérance; mais au moment où il croit l'atteindre, il ne saisit qu'un fantôme, une ombre vaine; arrivé au comble de ses vœux, au sein des jouissances les plus vivement désirées, il s'écrie avec douleur : Est-ce donc tout? Les anciens faisaient porter le ciel sur l'Atlas, l'enfant lui donne pour appui le sommet de la montagne voisine. Ainsi l'homme pense-t-il voir le bonheur à sa portée : il croit d'abord n'avoir qu'à étendre la main ou tout au plus à faire quelques pas pour l'atteindre; mais quand il arrive, il se trouve que le bonheur s'est enfui, et qu'il faut reprendre sa course pour le poursuivre encore. Telle est l'histoire de la vie humaine; aussi n'est-il personne qui, malgré les illusions du premier âge, ne finisse par avouer que tout est vanité ici-bas. Dès lors il ne doit pas être difficile de se retourner vers Dieu, pour lui demander un repos vainement cherché ailleurs.

« Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, sera fidèle à ma loi (1). » Or, cette loi, manifestée par la parole, était déjà gravée au fond de nos cœurs; ce qu'elle ordonne, nous l'approuvons; ce qu'elle défend, nous le condamnons. Les émotions les plus pures, les plus douces, les sentiments auxquels l'âme se livre avec plus de bonheur, la joie dont on ne se lasse jamais, c'est celle que donnent la victoire sur les mauvais penchants, la piété tendre, la charité, les injures pardonnées, les malheureux consolés, les méchants ramenés à la justice. Il y a jusque dans notre organisation je ne sais quoi qui nous dispose à la vertu; on ne peut voir souffrir son semblable sans être ému et sans se sentir porté à le secourir. La vue du sang, les cris douloureux, les soupirs étouffés nous font frémir malgré nous; le crime n'ose se montrer, la licence la plus effrénée cherche les ténèbres. Nous éprouvons une répugnance naturelle pour tout ce qui est excès : il semble que les sens mêmes s'y refusent; que, pour s'y livrer, il

(1) S. Jean, ch. 14, v. 23.

faille, en quelque sorte, forcer son tempérament et sortir de sa nature d'homme; ce sont de courts instants de fureur pendant lesquels la raison et la conscience restent comme anéanties. Mais leur réveil est terrible, et le remords se fait quelquefois sentir au coupable de manière à lui rendre la vie odieuse.

Comme l'homme, depuis sa chute, est asservi à l'empire des sens, Dieu, voulant donner au vice et à la vertu une expression extérieure, les a peints d'une manière inimitable, avec leurs caractères divers, dans la physionomie du méchant et de l'homme de bien. Il est impossible de ne pas aimer la candeur, la bonté, la bienfaisance, en voyant la douce expression qu'elles donnent aux regards du juste; de ne pas haïr la dureté, l'orgueil, la jalousie, la haine qui impriment à la physionomie un caractère odieux et repoussant. De quels traits se peignent sur le visage de l'homme la lâcheté et le courage, la force d'âme qui se roidit contre le malheur et la faiblesse qui y succombe, la magnanimité qui pardonne et la vengeance qui enfonce le poignard, la pudeur craintive et la licence effrontée! Quel contraste entre la noble gravité du juge et la bassesse du scélérat, l'assurance modeste du juste et l'inquiétude visible du coupable, le sens rassis de la tempérance et la stupidité de la débauche! L'homme religieux, dans le recueillement de sa prière, semble s'élever jusqu'aux anges; l'esclave d'une passion effrénée devient semblable aux animaux. Ainsi rencontrons-nous à tous les pas des miroirs vivants où la vertu nous apparaît noble, gracieuse, aimable, où le vice se montre à nos regards sous des dehors odieux ou méprisables.

La Providence, attentive à multiplier ces leçons, nous a préparé dans les divers caractères des animaux un spectacle non moins instructif. Les uns nous attirent par des qualités aimables ou utiles, le courage, la patience, la douceur, la fidélité; les autres nous inspirent de l'horreur par la bassesse

de leur instinct, la férocité de leurs mœurs, leur cruauté, leur ingratitude. Que ne trouve-t-on pas dans les animaux? Tous les vices, toutes les vertus y sont représentés d'une manière frappante. Le Spartiate faisait enivrer son esclave pour l'instruction de son fils; la Providence nous met sous les yeux ces vives images du bien et du mal avec une variété infinie de traits et d'expressions, comme pour nous dire dans un langage toujours ancien et toujours nouveau : Voilà ce que tu dois haïr, voilà ce que tu dois aimer. Et afin que les caractères divers soient mieux remarqués, les formes répondent au naturel, les qualités sont exprimées par la physionomie. Ici une taille difforme, une attitude ignoble, une démarche pesante et mal assurée, la tête basse, l'œil stupide, ou bien un regard affreux, une voix horrible, des armes menaçantes, des mouvements impétueux; ailleurs, un port noble, une allure distinguée, de belles formes, une voix douce, plaintive, harmonieuse, ou fière et retentissante.

Ces portraits divers du vice et de la vertu s'impriment fortement dans l'esprit avec le caractère de honte ou d'honneur qui s'y attache; aussi le langage emprunte-t-il tous les jours à la nature animale les expressions les plus énergiques pour peindre, louer ou censurer les qualités estimables ou les défauts, les travers et les ridicules des hommes. L'Écriture sainte elle-même nous fournit mille exemples de cette manière d'exprimer la vérité : le Sage renvoie le paresseux à la fourmi (1), le Précurseur appelle les Juifs une race de vipères (2), le Fils de Dieu recommande à ses disciples la prudence du serpent et la simplicité de la colombe (3); lui-même avait été comparé de loin par le prophète à la brebis (4) que l'on va égorger, et nous l'invoquons tous les jours sous le nom

(1) Prov., ch. 6.
(2) S. Matth., ch. 3.
(3) S. Matth., ch. 10.
(4) Isaïe, ch. 33.

d'agneau de Dieu immolé pour la rémission des péchés du monde. Chez tous les peuples de la terre, un seul mot peut exprimer l'éloge le plus pompeux ou l'injure la plus sanglante ; on ne saurait rien ajouter à la gloire d'un homme, quand on l'a nommé un cygne, un aigle, un lion ; on ne peut le flétrir plus cruellement qu'en l'appelant un tigre, un serpent, je n'oserais dire un chien ou un pourceau.

Dans tous les temps, chez tous les peuples, les sages ont aimé à s'expliquer en similitudes et en paraboles ; le monde est un vaste répertoire d'images et de symboles où l'on peut puiser sans fin, où l'on puise, en effet, tous les jours, car le langage des figures est le seul que les hommes comprennent parfaitement. Comment saurions-nous rendre sensibles des idées immatérielles, si Dieu ne nous en avait mis les images sous les yeux? mais aussi, à l'aide de ces images, la sagesse rend populaires ses maximes, ses sentences, ses proverbes, et elle leur donne une autorité dont personne ne songe à s'affranchir.

Le langage est l'expression des sentiments de l'homme et de la société, traduits à l'aide des images répandues dans la nature. C'est pourquoi la puissance des mots est universelle ; elle atteint à la fois les vices, les défauts, les ridicules, le bien et le mal, les grandes et les petites choses ; nul homme, quelque haut placé qu'il soit, n'échappe à son empire : c'est la plus grande puissance qui soit sur la terre ; Dieu ne saurait renoncer à la diriger, sans abdiquer son domaine souverain. Ni les rois, ni les académies ne font les langues, ils les subissent : si le pouvoir de créer des mots appartenait à un homme, cet homme serait le Dieu du monde.

Ne confondons pas le pouvoir moral et religieux du langage avec l'influence de la conscience ; c'est une puissance à part. Cela est si vrai qu'on a vu des peuples déifier le vol, le parricide, la prostitution, sans pouvoir ôter à ces noms ce qu'ils ont d'infâme et d'odieux.

Changer le sens des mots n'est pas possible ; mais chaque qualité ayant son excès, chaque objet son semblable qui en diffère en bien ou en mal, on peut déplacer l'expression, et par l'analogie du nom faire accepter une nouvelle idée de la chose. Les philosophes du dix-huitième siècle ont excellé dans cette manœuvre. N'osant pas s'attaquer ouvertement aux noms vénérés de Dieu, de religion, de vertu, ils les ont remplacés par ceux de nature, de superstition, de fanatisme; l'indifférence est devenue tolérance, le pouvoir tyrannie, la licence liberté. A l'aide de cinq ou six mots, ils ont fait autant et plus de mal peut-être qu'avec leurs livres et leurs intrigues. Mais la Providence sait marquer des bornes aux succès des ennemis de l'Église. S'il avait été donné aux philosophes de rendre odieux ou ridicules les mots de Dieu et de vertu, de ciel et d'enfer, c'en était fait de la religion.

La langue vaut toujours mieux que les mœurs, non-seulement chez les chrétiens, où certains vices ne doivent point être nommés, mais aussi chez les païens et les infidèles.

En bonne morale, on doit gémir de la manière dont les hommes se traitent les uns les autres dans leurs discours les plus habituels, et on s'étonne de trouver si impitoyables ceux qui ont besoin de tant d'indulgence pour eux-mêmes; mais à considérer les choses sous le rapport de l'intérêt général, on est forcé de convenir que cette justice de l'opinion, quoique ordinairement excessive dans ses arrêts, produit des effets merveilleux, et peut être regardée comme l'un des plus puissants instruments du gouvernement de la Providence.

La nature, toute muette qu'elle paraît, a, elle aussi, un langage qui se fait entendre au cœur de l'homme. Comme nous sommes portés au mal, et par les penchants de notre nature dégradée et par les efforts de l'ennemi de notre salut, à nous voir dans les circonstances ordinaires de la vie, on nous croirait sans foi à la providence, sans amour, sans confiance pour notre Père céleste; mais qu'un accident imprévu, qu'un dan-

ger terrible nous arrachent aux malheureuses distractions des sens, c'est alors que notre âme se montre sensible, soumise, religieuse. A la vue du péril, son premier cri est le saint nom du Dieu qu'elle appelle à son secours; le plus impie, le plus insensible éprouve alors des émotions inconnues; il lève involontairement les yeux et les mains vers le ciel, sa bouche sait retrouver des hommages et son cœur des sentiments pieux. La solitude, la nuit sombre, les astres du ciel, l'immense Océan, tous les grands spectacles de la nature ont une voix qui retentit jusqu'au fond de l'âme : l'obscurité et le silence des forêts, le bruit des eaux, la chute des torrents, l'aspect des hautes montagnes, le roulement du tonnerre, le sifflement de la tempête nous saisissent d'une crainte religieuse; au contraire, la douce clarté de l'aurore, ces teintes suaves dont se peint l'Orient pour annoncer l'apparition de l'astre du jour, ce moment solennel où la nature se réveille fraîche et riante, où les oiseaux de concert semblent entonner un cantique d'actions de grâces au Dieu de la lumière et de la vie, épanouissent notre âme à l'amour, à l'admiration, à la reconnaissance, et la pénètrent de sentiments doux et purs, comme l'air et la rosée du matin. Il faut être dépravé à l'excès, pour ne pas se sentir profondément remué de ces spectacles tour à tour terribles et ravissants que la nature nous présente. Ou Dieu se montre alors plus à découvert, ou l'âme, enlevée au-dessus des sens, se retrouve telle qu'elle est, avec ses penchants sublimes et son élan naturel vers la Divinité. L'homme est fait pour l'infini; tout ce qui en porte le caractère l'attire et le subjugue. Le monde est une des voix de Dieu parlant aux créatures intelligentes ; c'est pour cela qu'il a été fait si grand et si magnifique.

Incomparablement mieux que les poëtes, les saints comprennent le dessein de la Providence dans l'arrangement du monde extérieur; ils découvrent les analogies morales avec une rapidité merveilleuse et comme par intuition; ils savent

se servir de tout pour s'exciter de plus en plus à aimer, à bénir, à remercier la bonté infinie; on les dirait doués d'un sixième sens pour recueillir les leçons qui nous arrivent sans cesse de toutes les parties de l'univers. En effet, il n'est pas un seul être dans le monde, il n'arrive pas un événement qui ne puisse nous devenir une occasion d'admirer la grandeur, la puissance, la sagesse, la bonté, la justice de Dieu. La fin de la loi est la charité; or, toute la nature nous y invite d'une manière pressante et pathétique. Sans doute, l'ouvrier est plus admirable que l'ouvrage, et l'exemplaire éternel que la copie imparfaite placée sous nos yeux. Que sont quelques rayons épars auprès du foyer de la lumière infinie, quelques traits à peine indiqués, répandus çà et là dans le monde, en comparaison de la beauté qui les réunit tous dans une souveraine perfection? Une faible lueur nous étonne, des lignes détachées nous ravissent d'admiration; que produiront donc en nous la vue et la possession de l'objet qui rassemble toutes choses dans son unité infinie? Si nous pouvions voir réuni en un point et embrasser d'une seule vue tout ce qu'il y a de beau, de grand, de majestueux, de terrible, d'harmonieux, de suave dans la nature; si un seul être organisé présentait à nos regards comme un résumé de toutes les forces gracieuses et imposantes, de toutes les attitudes nobles et aimables, de tout ce qui peut plaire aux yeux, émouvoir l'imagination, remuer le cœur; si notre oreille était frappée, comme d'un concert, de toutes les harmonies de l'univers, et nos sens affectés à la fois de toutes les impressions pures et douces que les objets créés peuvent leur faire éprouver, nous serions transportés de surprise, d'admiration, de bonheur, ou, pour mieux dire, nous nous trouverions dans un état de ravissement et d'extase, dont ce que nous connaissons ne peut nous donner une idée, et que nos paroles sont trop faibles pour exprimer.

La nature morale est plus belle que la nature physique, et

même celle-ci ne nous charme que parce qu'elle est une image de la première. Aussi les impressions sont-elles ici plus vives et plus profondes. Que dirai-je des charmes de l'éloquence, de la poésie et des autres arts? de la science, si incomplète, si bornée, qu'il faut encore dépecer et distribuer par fragments aux différents esprits, lesquels se croient assez payés des travaux d'une longue vie, lorsqu'ils peuvent arriver à la découverte d'une vérité nouvelle? Les joies de l'ami, du père, du frère, de l'époux, sont d'un ordre bien supérieur, les jouissances de la vertu sont encore plus hautes. Rassemblez tous ces sentiments, toutes ces joies, toutes ces surprises, toutes ces tendresses pour en composer une impression unique; faites fondre sur l'âme ce torrent, et dites si elle aura assez de force et de vie pour ne pas mourir de saisissement. Cependant, c'est peu de chose encore; car si l'on trouve en Dieu l'archétype de toutes les formes, l'exemplaire de toutes les idées, la raison de toutes les lois, le principe et la source de tous les sentiments et de toutes les vertus, l'océan de vie d'où sont sorties comme de faibles ruisseaux toutes les existences créées, la lumière immense dont les intelligences les plus hautes, les génies les plus sublimes, ne sont qu'un pâle reflet; on y verra de plus ses perfections propres, ses attributs divins, son essence infinie, ce qui n'appartient qu'à lui seul, et ne peut avoir rien de semblable ni d'analogue dans les créatures. Lorsque nous aurons franchi le seuil de l'éternité, et que, toutes les ombres étant dissipées, la majesté du Très-Haut nous apparaîtra dans sa splendeur infinie, qui peut dire, qui peut imaginer ce qui se passera alors en nous? L'esprit et le cœur manquent de termes de comparaison; la pensée toute nue n'a point assez d'essor pour s'élever à cette hauteur : comment le ferait-elle, gênée et appesantie de cet embarras de paroles humaines qui l'aident moins qu'elles ne l'entravent?

On raconte des choses merveilleuses des ravissements des

saints; les faibles s'en étonnent, les incrédules en font un sujet de dérision. Mais lorsque Dieu daigne soulever, en faveur de ses amis, un coin du voile qui le dérobe à nos yeux, peut-il se faire qu'ils ne soient pas transportés hors d'eux-mêmes, et comme perdus et abîmés dans la contemplation de l'éternelle beauté? Dieu nous montre à tous, justes et pécheurs, des signes imparfaits, des expressions affaiblies de ses perfections, puisqu'il s'est peint lui-même dans l'univers : pourquoi s'étonner qu'il découvre des secrets plus hauts à ses serviteurs bien-aimés, et que ceux-ci, dans ces communications ineffables, enlevés au-dessus d'eux-mêmes, éprouvent quelque chose des transports de l'éternité? Pourquoi la vertu n'aurait-elle pas son enthousiasme et son délire aussi bien que le génie, et la contemplation de Dieu, ses ravissements comme la contemplation de la nature ?

Pour nous qui ne devons point prétendre à jouir de ces sublimes manifestations, remercions le Seigneur d'avoir multiplié autour de nous des conseillers qui, nous rappelant à lui et à nous-mêmes, nous redisent tous les jours à leur manière : O hommes! souvenez-vous que vous n'êtes que pour un jour sur la terre ; le temps est court ; encore un moment, et vous serez dans l'éternité. Il n'y a rien d'inutile et d'oisif dans le monde ; tous les êtres ont hâte de remplir leur destinée ; hâtez-vous donc, vous aussi, de remplir la vôtre : ne soyez pas seuls en guerre contre la volonté du père commun. La terre est faite pour vous nourrir, le soleil pour vous éclairer, les animaux pour obéir à vos ordres ; vous, vous êtes au monde pour connaître, aimer et servir Dieu. Ce sublime emploi pourrait être à lui-même sa récompense ; mais un autre salaire vous est destiné. Si le lieu de votre exil est si magnifique ; si cette terre, votre prison plutôt que votre demeure, est si pompeusement parée, que sera-ce de la patrie où vous êtes attendus, et de la maison du Père céleste où vous devez retourner un jour? Soyez donc fidèles jusqu'à la

fin ; lorsque vous sentez votre courage défaillir devant le travail, ranimez-le par l'espoir de la récompense ; et si vous ne voulez pas être justes par sentiment et par reconnaissance, devenez-le du moins par raison et par intérêt.

CHAPITRE V.

Suite du même sujet. — Des biens et des maux physiques et de leur distribution entre le vice et la vertu.

La première obligation de l'homme est d'aimer Dieu ; son penchant le plus fort depuis la chute est de s'aimer soi-même, et de chercher son bonheur dans les créatures. L'amour des biens et des plaisirs de la terre nous mène naturellement par une pente insensible au mépris de Dieu, c'est-à-dire à la réprobation éternelle ; ce qui fortifie notre penchant est donc un mal, ce qui l'affaiblit ou le contrarie est un bien. Telle est la raison des lois du monde, tel est le motif des menaces de l'Évangile contre les riches et les heureux, tel le fondement de ses promesses aux pauvres et aux opprimés.

La vie présente peut être considérée comme le temps de notre éducation sous la discipline de la Providence ; temps précieux, dont il ne faut rien perdre, car de son emploi dépend le bonheur ou le malheur de l'éternité ! Un père qui élève son fils dans la mollesse et les délices, ne l'aime pas, ou a perdu le sens ; voudrait-on que le père infiniment bon et infiniment sage en usât ainsi à l'égard de ses enfants ? Saint Paul pensait bien différemment, lorsque, empruntant les paroles du Sage, il disait : « Mon fils, profitez de la « correction du Seigneur, et ne vous laissez point abattre « lorsqu'il vous reprend : car le Seigneur châtie celui qu'il

« aime, il frappe de sa verge tous ceux qu'il reconnaît « comme ses enfants. Ne vous lassez donc point de rester « sous sa discipline dont la sévérité vous est un témoignage « que Dieu vous considère comme siens ; quel est, en effet, « le père qui ne corrige pas son fils? Si vous n'êtes point « châtiés, comme tous les autres hommes, vous n'apparte- « nez donc point à Dieu, vous êtes les enfants de l'adul- « tère (1). » Langage admirable, qui non-seulement explique et justifie les maux présents, mais doit nous les faire recevoir avec reconnaissance.

On demande pourquoi les bêtes féroces, les insectes dévorants, les reptiles au venin mortel, tant d'animaux immondes, malfaisants, incommodes? Pourquoi les tempêtes, les inondations, les étés brûlants, les hivers rigoureux? Pourquoi tant de maladies et de fléaux, tant de guerres et de calamités? Pourquoi des intérêts contraires, des humeurs antipathiques, de manière que la paix ne se rencontre nulle part? Pourquoi le plaisir le plus légitime nous est vendu si cher? Pourquoi notre pain de chaque jour nous coûte un travail si rude, et le moindre progrès social des efforts désespérés, des luttes sanglantes, des catastrophes effroyables? Pourquoi partout la peine, le travail, la douleur, le combat? C'est que l'homme dans son intérêt devait être soumis à une discipline sévère. Dieu peut à peine le réduire en le gouvernant la verge à la main ; que serait-il arrivé si, sous le règne du péché, les lois du monde étaient encore celles du temps de l'innocence? Le maintien de ces lois primitives perdait l'homme sans retour ; voulant le sauver, la Providence a dû les modifier, comme elle l'a fait.

Entre les remèdes et les préservatifs du mal, la mort, nous l'avons déjà dit, est un des plus merveilleux et des plus puissants. Elle suffirait à elle seule pour convertir tous

1) Hébreux, ch. 12, v. 5-8.

les hommes, s'ils voulaient réfléchir; mais comme ils refusent de songer à leur fin, quoique tout ce qui les entoure la leur rappelle de mille manières différentes, la sagesse divine a suppléé à l'insuffisance de la mort par les misères de la vie.

C'est un langage commun dans tous les temps et chez tous les peuples : le bonheur n'est pas de ce monde; l'homme véritablement heureux sur la terre est encore à trouver. La Providence réserve sans doute à chacun sa part de biens, afin que la vie soit supportable; mais elle nous garde avec une sollicitude non moins grande notre part de maux. Les choses sont ordonnées de manière qu'à la fin les plus fortunés doivent en venir au point d'être désenchantés de la vie et d'en connaître le néant. Telle est la loi universelle, sans exception, dont personne ne peut s'affranchir. Le refus n'est pas libre; nul ne peut dire à Dieu : Je ne veux point du lot que vous m'avez assigné; la *croix*, comme s'expriment les chrétiens, est imposée de force, il faut la subir bon gré mal gré. Allez où vous voudrez : courez la mer, courez la terre, fuyez au bout du monde; la douleur y sera arrivée avant vous et vous attendra au port.

Si ce n'est pas assez des peines générales attachées au séjour maudit que nous habitons, des misères de notre constitution physique et morale, des passions des hommes avec qui nous avons à vivre; si les méchants font défaut, les justes prendront leur place, et sans perdre leur justice, quelquefois sans le vouloir ni le savoir, deviendront la source de nos chagrins les plus amers. L'ignorance, la diversité des humeurs, des vues contraires, quoique également saintes, suffisent pour amener des conflits et des froissements douloureux. La loi de la souffrance ne connaît pas plus d'exceptions que celle de la mort. On voit des hommes impotents, idiots, frénétiques, des hommes qui ne le sont qu'à demi et à qui il manque, soit dans le corps, soit dans l'âme,

une moitié d'eux-mêmes; mais des hommes sans croix et sans douleurs, on n'en vit, on n'en verra jamais, parce que Dieu ne veut exposer personne à une perte infaillible.

Les maux de la vie servent au juste d'expiation et de préservatif, au méchant d'avertissement et de reproche. Un bonheur constant corromprait la vertu même ; on peut toujours espérer le retour de l'homme pervers, tant qu'il est dans la souffrance. Le bonheur de l'impie n'est pas une injustice de la part de Dieu ; c'est la plus formidable justice pour l'ordinaire, un commencement d'abandon et de réprobation.

L'humanité tout entière a été condamnée à la peine, au travail et à la douleur ; mais il n'y en a pas moins une très-grande différence entre le sort d'un homme et celui d'un autre homme. Le pécheur reste sans consolation, tandis que le juste peut être heureux au milieu de tous les maux de la vie. On connaît l'empressement des martyrs à courir au-devant des persécuteurs, et la patience héroïque des saints ou plutôt leur joie céleste dans les plus cruelles maladies. Tous les hommes souffrent et veulent être consolés. Or, Dieu a disposé les choses de telle manière qu'on ne puisse trouver de consolation que dans la vertu et dans les espérances de la religion.

La vie du juste est une fête continuelle ; il remercie Dieu des succès, il le remercie des revers, se réjouissant dans l'une et l'autre fortune de l'accomplissement de la divine volonté. Mais on ne sait pas tout ce qu'il y a d'horreurs dans une âme criminelle ; les suicides, si fréquents de nos jours, disent pourtant assez haut combien sont intolérables ces tourments du cœur que l'on s'obstine à compter pour rien, quand il s'agit de raisonner sur la distribution des biens et des maux de la vie entre les justes et les pécheurs. Cependant tout homme de sens conviendra que Jésus-Christ, en promettant à ses imitateurs la paix de l'âme, leur assu-

rait le seul bien réel de ce monde; le bonheur n'est pas dans les choses extérieures, mais dans le cœur; un pauvre trappiste est plus heureux, au milieu de son désert, qu'un roi entouré des pompes et des plaisirs de sa cour.

Il est vrai qu'en mettant à part la paix du cœur et la joie intérieure de la bonne conscience, les maux de la vie semblent peser indistinctement sur tous les hommes : gardons-nous de croire toutefois que, dans les malheurs publics, l'innocent soit toujours confondu avec le coupable; la Providence, au contraire, s'applique à montrer dans tous les temps, par des exemples fameux, qu'elle sait discerner l'homme de bien de l'impie. Ainsi voyons-nous Noé et les siens sauvés du déluge, Loth et sa famille délivrés de l'embrasement de Sodome, les Hébreux garantis des plaies de l'Égypte, les chrétiens préservés des désastres de Jérusalem et de Rome. Dieu distingue les justes d'une manière encore plus glorieuse en leur accordant la grâce des coupables et en suspendant en leur faveur les coups de sa vengeance. D'un autre côté, dans tous les siècles, les grands criminels et en particulier les ennemis et les persécuteurs de la vraie religion ont fini le plus souvent par quelque accident extraordinaire, où il était difficile de méconnaître la main de Dieu.

Il n'en est pas toujours ainsi, parce que, si chaque acte vertueux ou coupable était constamment et visiblement récompensé ou puni, la liberté humaine n'existerait plus que de nom.

On objecte le grand nombre des martyrs et les persécutions contre l'Église, si fréquentes et si cruelles; mais on ne fait pas attention que nul ne fut jamais martyr malgré lui. Le crime reproché aux fidèles consistait tout entier dans la profession extérieure de la foi évangélique; il leur suffit toujours d'une parole de désaveu pour faire cesser à l'instant les tortures. Les chrétiens pouvaient choisir entre le

supplice et l'apostasie, ils ont choisi le supplice, qui oserait blâmer la Providence de leur avoir ouvert une arène où ils devaient déployer un si sublime courage et mériter une gloire immortelle, d'autant plus que le martyre, toujours librement accepté, devient pour tous les hommes une source d'instruction et de salut? En effet, le spectacle du juste placé entre le crime et la mort, et choisissant la mort, est la leçon de vertu la plus éloquente que Dieu puisse donner à la terre, et cette leçon est rendue efficace par la médiation des martyrs, qui, ayant immolé leur vie à leur maître, ne peuvent jamais éprouver de refus de sa part, encore moins lorsqu'ils lui demandent l'application de la plus importante des lois du monde, c'est-à-dire, l'imputation de leurs mérites à des frères malheureux. Au reste, en tout état de cause, nous ne saurions avoir le droit d'accuser la Providence d'injustice; de l'innocence de qui pouvons-nous répondre? Et qui sait si celui que nous nommons un homme de bien injustement opprimé n'expie pas quelque crime inconnu que Dieu châtie dans ce monde, pour n'avoir pas à le punir éternellement?

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, dit « l'Évangile, et toutes ces choses (c'est-à-dire les biens tem- « porels) vous seront données par surcroît (1). » L'état des nations chrétiennes, comparées à celles de l'antiquité et aux peuples infidèles de notre temps, prouve assez que les paroles de Jésus-Christ, qui expriment une des lois les plus constantes de l'univers, se sont littéralement accomplies. On l'a dit bien souvent, l'esclavage aboli, la femme réhabilitée, l'enfant protégé, le pauvre secouru, les maux de la guerre adoucis, le droit des gens perfectionné, le pouvoir plus humain, les révolutions plus rares : voilà les bienfaits du christianisme, et tellement siens que, s'il venait à disparaître,

(1) S. Matth., ch. 6, v. 33.

tous ces avantages disparaîtraient avec lui, et nous retomberions dans l'antique barbarie dont l'Évangile nous a tirés en nous rendant meilleurs. Rappelons-nous tant de vices corrigés, tant de vertus mises en honneur et rendues communes dans les classes les plus humbles de la société ; l'esprit de l'homme délivré des erreurs les plus grossières, son cœur ennobli, ses sentiments épurés, ses espérances agrandies, la morale reposant sur le dogme d'une vie future, et ce dogme sur une révélation confirmée par les prodiges les plus éclatants : ce sont là les moyens par lesquels le christianisme a changé le monde. Lui seul a pu opérer ce prodige, lui seul peut le maintenir ; il reste la source permanente et nécessaire de notre civilisation ; on détruirait tout en le détruisant, de même que le lit de nos fleuves resterait bientôt à sec, si l'on rasait les montagnes d'où ils tirent leur origine.

Mettez en regard de la civilisation chrétienne les lois, les mœurs, les usages du reste du monde ; comparez et jugez. Voyez les Turcs avec leur incurable faiblesse, les Indiens courbés sous le joug de leurs superstitions et des misères de leur état social, les Chinois immobiles depuis tant de siècles. Que dirai-je des nations païennes, et en particulier des nègres et des sauvages, sinon que l'intérêt le plus pressant de ces peuples infortunés leur commande de devenir chrétiens ?

Mais en attendant qu'ils arrivent à ce terme désiré, la Providence ne les laisse point aller au hasard : ils sont toujours traités selon leurs mérites, et leur bonne ou leur mauvaise fortune est le fruit de leurs vertus ou de leurs vices. Un peuple a été choisi entre tous les autres pour être la preuve perpétuellement visible du gouvernement de la Providence ; autrefois, tour à tour victorieux de ses ennemis et assujetti à leur empire selon qu'il s'était rendu Dieu contraire ou favorable, depuis dix-huit cents ans il est devenu le jouet

des nations; mais il doit recouvrer sa gloire première le jour où il reconnaîtra le Christ renié par ses ancêtres. Les autres nations, quoique soumises en apparence d'une manière moins immédiate au gouvernement divin, ont toutes été conduites par des conseils à peu près semblables : florissantes et heureuses tant que la pureté des mœurs antiques s'est conservée dans leur sein, l'époque de leur corruption a été celle de leur décadence. Les exemples seraient ici superflus ; tout le monde sait comment tombent les empires, quelles causes préparent les grandes catastrophes; l'histoire des temps anciens et modernes est remplie des terribles leçons données aux peuples par la Providence, qui semble élever l'impie bien haut, afin que sa chute retentisse à travers les siècles dans tout l'univers. Ainsi avait-on vu grandir la puissance de Ninive, de Babylone, de Memphis, de Tyr, de Carthage et de tant d'autres villes fameuses dont il ne reste aujourd'hui qu'un nom avec le souvenir des calamités qu'il rappelle.

Les familles sont assujetties à la même loi : on le prouverait, s'il était besoin, par mille exemples tirés de l'Écriture, et en remontant jusqu'à l'origine du monde. On peut ouvrir au hasard nos livres sacrés, on y trouvera partout la bénédiction promise à la postérité des saints patriarches et la malédiction tombant sur les impies ; il est même vrai de dire que tout le gouvernement divin jusqu'à Jésus-Christ semblait se réduire à ces deux choses : la punition visible des coupables, et la récompense de la vertu assurée aux justes dès cette vie. Depuis l'incarnation, Dieu a pu modifier sa conduite sur les hommes, au fond il ne l'a point changée. L'histoire de l'Église nous offre les mêmes enseignements que l'Écriture : on y voit les barbares du nord et du midi servir d'instrument à la justice de Dieu, comme autrefois les Assyriens, les Perses, les Grecs et les Romains ; les superbes abaissés, les humbles glorifiés ; les familles régnantes se succéder rapidement à Rome et à Constantinople ; les dynasties des persé-

cuteurs périr par des catastrophes effroyables; dans des temps plus rapprochés de nous, le protestantisme et la philosophie antichrétienne amener des déchirements, des guerres sanglantes, des révolutions telles qu'on n'en vit jamais.

La fidélité à la religion affermit les dynasties, afin que les rois apprennent de leur intérêt à faire servir leur puissance à la gloire de Dieu et de son Église, mais elle ne les met point à l'abri des vicissitudes humaines, de peur qu'ils ne cherchent leur récompense ici-bas et ne cessent d'aspirer au royaume où l'on ne craint pas d'avoir des concurrents. Qu'est devenue la race de Charles-Quint? Où trouver aujourd'hui la postérité des héros, des conquérants et même des saints dont la couronne était le moindre titre de gloire? Si les descendants de saint Louis, par une exception unique dans l'histoire, sont encore assis sur le trône, ils ont payé cher cet honneur; on parle des infortunes des Stuarts, les Capétiens en ont éprouvé de plus grandes. Sans parler de ce que l'histoire n'a pas daigné rappeler, à peine depuis mille ans trouverait-on quelques princes de cette race qui n'aient pas éprouvé des malheurs publics ou privés capables d'empoisonner tout le bonheur de leur vie.

Il est superflu, après cela, de parler de la noblesse et de la bourgeoisie; la fortune est changeante, on le sait, et l'opulence, qui se conserve à peine quelques générations dans les familles les plus favorisées, loin d'être un remède contre les maux de la vie, ne sert le plus ordinairement qu'à les multiplier et à les rendre plus amers. En effet, le riche tient à son bien, à son rang, à ses plaisirs; il lui faut des égards, des distinctions, des préférences; il est jaloux de sa réputation d'homme d'esprit et de bonnes manières; une indiscrétion, une aventure de société, un mot, un rien suffit pour le rendre malheureux. Sensible, pour ainsi dire, sur une plus grande surface, il lui arrive de toutes parts des coups qu'il ne sait point parer; son bonheur enfin se compose de tant de choses,

qu'il est impossible de les voir toutes réunies. L'homme du peuple au contraire, mesurant ses désirs sur ses besoins, s'estime assez heureux lorsque son travail suffit à donner du pain à sa famille ; le premier, et en quelque sorte l'unique bien pour lui, c'est la santé, dont sa vie frugale et laborieuse lui assure la conservation. Aussi, pendant que le riche se meurt d'ennui dans sa splendide demeure, l'artisan chante-t-il gaiement dans son atelier enfumé. Dieu a sagement ordonné les choses : la richesse est corruptrice de sa nature, il lui fallait un contre-poids ; l'état du peuple est le plus voisin de la vertu, la Providence a pu lui laisser sa joie franche et vraie sans inconvénient.

Examinons sans prévention le cours ordinaire des choses humaines, et nous conviendrons qu'elles sont conduites de manière à rendre le vice amer et la vertu désirable. N'est-il pas vrai d'abord que la société est intéressée à honorer, à récompenser l'homme de bien qui la sert ; à châtier, à flétrir le scélérat qui la trouble ? Voyez plutôt la conduite de tous les peuples du monde. Pour qui sont, je le demande, les récompenses, les honneurs, les distinctions ? Pour qui l'estime, la confiance, la renommée, la gloire ? Malheur au peuple qui décernerait à la bassesse et à la corruption le prix du mérite ! Il en serait infailliblement puni, et la force des choses le ramènerait bientôt aux lois éternelles de la vérité et de la justice. Encore une fois, voyez le monde. Les tribunaux sont-ils établis pour favoriser le crime ou pour le punir ? Les prisons s'ouvrent-elles pour recevoir les innocents ou les coupables ? Les cachots sont-ils creusés pour l'homme vertueux ou pour le méchant ? Est-il un peuple au monde qui épargne le meurtre, le vol, l'adultère, ou qui punisse la chasteté, la bienfaisance, la piété filiale ? Est-ce pour le juste que se dressent les échafauds ? Est-ce contre la vertu que le bourreau s'arme du glaive de la loi ? Et remarquons-le bien, ce que la loi ne veut ou ne peut faire, l'opinion plus juste et plus puissante le fait

toujours. L'opinion réhabilite l'homme de bien injustement condamné, elle prend sa défense contre la violence et la calomnie ; mais elle censure impitoyablement celle qui a violé les saintes lois de la pudeur, et lorsqu'à une première chute viennent se joindre des désordres publics, elle note d'infamie, elle dégrade, elle exclut de la société sans espoir de retour. L'opinion est plus sévère que la religion ; car la religion pardonne toujours au repentir, l'opinion jamais.

S'il n'est pas de vertu qui n'ait l'assurance d'être récompensée, la probité par le crédit, la générosité par l'amour et la reconnaissance, la fidélité conjugale par le bonheur domestique, la loyauté, la franchise par la confiance publique, on peut dire aussi que le vice, sous quelques beaux dehors qu'il se présente et de quelque nom qu'il se nomme, a son châtiment tout prêt et sa peine inévitable. Ainsi, l'orgueil est-il puni par l'humiliation, le luxe par la misère, l'égoïsme par l'indifférence ou la haine, l'hypocrisie par le mépris, l'ambition par la chute, la révolte par l'oppression, les violentes passions par la folie, l'amour exagéré de la vie par la mort, dont l'horreur se fait sentir principalement aux âmes trop vivement éprises des biens de ce monde.

Que ne dirait-on pas si l'on voulait montrer, vis-à-vis l'un de l'autre, le vice et la vertu dans les diverses situations de la vie? Le vice au milieu des anxiétés du remords et de la crainte, abreuvé de dégoûts, assailli de contre-temps, trompé dans tous ses calculs de félicité imaginaire. La vertu embellissant la prospérité par la bienfaisance, consolant l'adversité par les espérances de la religion; goûtant sans remords les joies pures de la famille, qui, à tous les âges et dans toutes les conditions, sont les premières et les plus douces au cœur; heureuse dans la solitude, parce qu'elle sait se suffire à elle-même; heureuse au milieu du monde, dont les passions lui sont inconnues, et où elle n'est appelée que par ses devoirs. Je voudrais pouvoir représenter le juste arrivé au dernier

terme de la vie, envisageant sa fin sans trouble, jetant un regard satisfait sur les années écoulées, et saluant avec transport le moment de la délivrance si longtemps attendu ; tandis que l'impie, morne, abattu, se retenant avec effort à la vie, sent en frémissant que l'heure fatale est venue, dit un triste et dernier adieu aux objets qui lui furent chers, et s'avance tremblant et comme déjà condamné vers un pays inconnu, où le mieux qu'il puisse rencontrer, c'est le néant.

Les choses sont donc ordonnées de manière que, dès ce monde, nous avons tout à gagner en observant les lois de la religion, tout à perdre en les transgressant. Il faut le redire encore une fois : Dieu pouvait-il faire davantage pour notre salut ?

CHAPITRE VI.

Que l'épreuve est partout, et pourquoi. — Limites de l'épreuve.

Il est bien entendu que l'on peut user ou ne pas user des moyens de salut que nous venons d'énumérer ; car ils ne sont moyens de salut qu'à cette condition, par la raison que le mérite est le fondement nécessaire de la gloire, et qu'il n'y a pas de mérite sans la liberté du choix.

Mais non-seulement on peut ne pas user des ressources que la Providence met à notre disposition, on peut aussi en abuser. L'Écriture est l'arsenal où tous les hérétiques sont allés chercher des armes ; la religion, surtout dans les siècles de foi, a été un masque, un moyen ou un prétexte pour les imposteurs, les hypocrites et les scélérats ; la raison sert aussi souvent d'instrument à l'erreur qu'à la vérité ; la beauté des créatures fait trop ordinairement oublier le Créa-

teur; la vie est employée par la plupart des hommes à perdre l'éternité. En un mot, l'abus est possible partout, parce que Dieu veut que partout il y ait du mérite à user et à bien user. Cela veut dire que la Providence a ouvert au mérite, et conséquemment à la récompense, un champ aussi vaste que le monde, où les occasions de glorifier Dieu sont multipliées autant que les créatures, autant que les instants de notre vie et les degrés du bon usage qu'on en peut faire. Mais encore une fois, pour qu'on puisse mériter partout, il faut qu'on puisse démériter partout; l'empire du mérite et celui du démérite ont, en sens inverse, la même étendue; c'est le chêne de Virgile :

> Quæ quantum vertice ad auras
> Æthereas, tantum radice in Tartara tendit.

Il semble qu'il se rencontre ici une nécessité métaphysique à laquelle la puissance même de Dieu doit céder. Cependant la sagesse divine a trouvé le secret de donner au mérite un développement immense par la solidarité, et de renfermer le démérite dans les bornes les plus étroites, par l'ignorance, la mort prématurée, ajoutons la rémission des péchés.

Ce n'est pas tout. Si l'on étudie les voies de la Providence, on découvre bientôt que partout elle s'applique autant à rendre moins inexcusables les prévarications des pécheurs qu'à faire éclater la gloire de la fidélité des justes, autant à diminuer le danger de se perdre qu'à multiplier les occasions de bien faire.

Ainsi, le Dieu sauveur est nommé dans l'Écriture et est en effet le Dieu caché, afin que la foi soit plus méritoire, et l'incrédulité moins digne de châtiment. Par un motif semblable, l'Écriture est pleine d'obscurités et la raison sujette à mille erreurs; les preuves de la religion peuvent être com-

battues par des sophismes spécieux, ou ne produisent jamais un effet proportionné à leur évidence; l'Église est souillée par des scandales qui l'exposent, comme son divin chef, à la risée des impies. Au reste, c'est le fond et l'essence de l'enseignement catholique, que Dieu fait plus pour les coupables que pour les innocents ; et si l'on veut s'en convaincre, on n'a qu'à se rappeler la parabole de la brebis perdue, celle de l'enfant prodigue, et mille traits de l'Évangile. Jésus-Christ se laisse nommer l'ami des pécheurs, et il assure que c'est pour eux qu'il est venu sur la terre.

D'un autre côté, quelques persécuteurs ont fait des milliers de martyrs; le seul imposteur de la Mecque a donné lieu à cent batailles, et, depuis douze siècles, il fournit une ample matière aux dévouements les plus héroïques des nations chrétiennes ; tel hérésiarque a suffi à la gloire de vingt docteurs illustres, au dévouement de mille apôtres, et au salut d'une innombrable multitude de fidèles. Luther, Calvin et Henri VIII ont fait le protestantisme, contre lequel l'Église tout entière lutte depuis trois cents ans avec tant d'efforts et de persévérance ; un petit nombre d'hommes ont donné l'essor à l'esprit irréligieux et révolutionnaire, qui met en action tout ce qui reste de gens de bien dans l'univers.

Admirable conseil de la Providence ! Ce qui expose aux dangers les plus graves, la science, la richesse, l'indépendance, est nécessairement réservé au petit nombre ; ce qui excuse ou justifie pleinement la bonne foi, la facilité à se laisser conduire, la simplicité, l'imprévoyance, est toujours le partage de la multitude. Par là, la responsabilité du mal qui se fait ne regarde que quelques hommes dont le parti compte ordinairement plus de dupes que de complices, et, par les sacrifices et les dévouements qu'il exige, le retour des multitudes séduites devient la source d'un bien immense.

Cependant, c'est un mystère bien effrayant que cette inconcevable puissance du mal, qu'il est impossible de méconnaître, quand on voit un libertin corrompre toute une ville, un impie pervertir une nation entière, un factieux bouleverser un empire, un seul homme enfin causer plus de désastres que cent mille autres ne peuvent en réparer. « Je suis las, « disait Voltaire, d'entendre répéter que douze hommes ont « fondé le christianisme, je veux montrer qu'un seul peut le « détruire. » Il l'aurait détruit, en effet, si une force divine ne l'eût soutenu. Hélas ! il ne reste pas à l'homme assez de larmes pour pleurer une chute qui l'a mis si bas, qu'un furieux a pu se promettre d'anéantir ce que tant de générations ont adoré. Toutefois, ne nous plaignons pas, puisque c'est l'excès de notre misère qui a touché le cœur de Dieu, et nous a valu un Sauveur dont la religion est tellement divine, que les succès mêmes de ses ennemis sont la preuve des dogmes qu'ils contestent.

Mais ici encore il faut remercier la bonté divine du soin qu'elle prend d'arrêter la propagation du mal. Nous avons parlé ailleurs de la séparation des peuples, comme de l'un des moyens les plus efficaces employés par la Providence pour retarder le progrès de la corruption générale ; nous pouvons ajouter ici que cette même Providence a fait beaucoup d'autres séparations également utiles, et nous en trouvons la preuve sans sortir de notre pays : séparation des sexes, car les femmes sont restées chrétiennes, lors même que leurs pères et leurs époux abandonnaient la foi ; séparation des classes, puisque sur une assez grande étendue du territoire on trouve, avec une bourgeoisie incrédule, une noblesse et un peuple religieux ; séparation des provinces, car la plupart de celles de l'Ouest et du Midi n'ont point été infectées de l'esprit révolutionnaire ; séparation des villes et des campagnes, dont les mœurs sont si différentes ; séparation des familles, dont un grand nombre, au milieu des plus mau-

vaises populations, conservent intactes les traditions de l'honneur et de la vertu ; séparation des âges, qui ne permet pas à un homme fait, encore moins à un vieillard, de s'abandonner à des discours et à des actes criminels devant un enfant ou un adolescent ; le dirai-je ? séparation des différentes époques de la vie, de sorte que les goûts et les jugements de la vieillesse n'ont presque rien de commun avec ceux du jeune âge ; et pour généraliser cette observation, j'ajouterai séparation des siècles, afin que l'un puisse guérir le mal qui a été fait par l'autre.

Il est impossible de refuser son admiration à ces merveilleuses combinaisons ; mais nulle part la Providence ne se montre plus admirable que dans le soin qu'elle a pris de faire trouver à chaque homme, en lui-même ou dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, une large place pour le mérite, sans qu'il reste, pour ainsi dire, d'espace au démérite.

Les actes héroïques ne sont exigés de personne, si ce n'est dans les cas fort rares où l'on se trouverait placé entre le péché et la mort, ou quelque autre dommage considérable. Cependant, comme il faut à une société aussi sublime que celle des élus un nombre de héros proportionné à sa dignité, la Providence a mis à la portée de tous les fidèles mille occasions de déployer une force d'âme extraordinaire. Ainsi, on peut, sans sortir de sa maison et de son état, porter jusqu'à l'héroïsme la mortification des sens, le mépris des biens du monde, l'amour de Dieu et du prochain, l'abandon à la volonté divine, l'oubli de soi, la retenue dans les discours, les jugements et les pensées ; on peut s'élever à une haute sainteté par le souvenir toujours présent du néant de l'homme, par la méditation assidue des vérités éternelles, par l'union à Dieu et la prière habituelle ; on arrive au même terme par le bon emploi du temps, le sacrifice de ses goûts, l'application constante à tous ses devoirs. C'est de cette manière que

les grandes vertus fleurissent partout, dans le palais comme dans la chaumière, dans la solitude comme au milieu du monde, dans toutes les positions, dans tous les sexes, dans tous les âges. Oh ! que de héros inconnus, dont la gloire ne paraîtra qu'au dernier jour !

Les palmes les plus glorieuses sont celles de la virginité et du martyre ; mais, ici comme ailleurs, la Providence a été attentive à éloigner le danger en laissant la carrière ouverte au mérite : car, d'un côté, la virginité n'est exigée de personne, et le mariage, permis à tous, est un état saint et honoré dans l'Église ; de l'autre, les persécutions, qui ouvrent également la porte à l'apostasie et au martyre, mais auxquelles on peut ordinairement se dérober par la fuite, sont courtes et rares, et elles ne tombent guère que sur le petit nombre de personnes que leurs fonctions ou leur rang signalent à l'attention des persécuteurs.

On dira peut-être que trop peu de précautions ont été prises pour restreindre le danger des mauvaises mœurs. Nous répondons que la continence absolue est possible et qu'elle n'est pas commandée ; que la fidélité conjugale est facile, et que Dieu ne demande rien de plus ; que la nature a horreur de certains désordres, et que d'affreuses maladies font craindre les autres ; que Dieu a mis la faiblesse au commencement et au déclin de la vie, afin que d'abord on puisse prendre aisément des habitudes de décence et de retenue, puis se défaire sans trop de peine des vices du jeune âge en arrivant à celui des unions légitimes, et enfin en effacer les dernières traces dans le temps du désenchantement et de la caducité ; que la pauvreté, le travail, la simplicité des champs, mettent à l'abri le plus grand nombre des hommes ; qu'une dépendance perpétuelle et la crainte de l'infamie servent de sauvegarde à presque toutes les femmes ; que, dans la vie même de la plupart des plus dissolus, quelques années seulement sont données au vice ; qu'enfin, l'honnêteté publique est

la gardienne des mœurs dans les campagnes, et qu'un petit nombre de victimes déshonorées suffisent à l'immoralité des villes.

Il est donc clair que la Providence a tout fait pour amoindrir l'épreuve ; si néanmoins on persistait à soutenir qu'elle est hors de proportion avec le résultat, il ne nous resterait qu'à renvoyer à ce qui a été dit dans les deux premiers livres et même dans celui-ci.

Cependant, il faut convenir que la question de la limitation du mal donne lieu à des objections plus sérieuses, ce semble, que toutes celles auxquelles nous avons eu à répondre jusqu'ici ; il est temps de les examiner avec l'attention qu'elles demandent.

CHAPITRE VII.

Était-il possible à Dieu de donner au mal moins d'étendue ?

Le mal est la condition du plus grand bien ; mais tout le mal existant est-il nécessaire ? ne peut-on rien y retrancher sans inconvénient ? Puisqu'une épreuve facile et qui n'a duré qu'un instant a suffi aux anges, pourquoi ne pas abréger et atténuer celle de l'homme ? Puisque les enfants sont sauvés sans mérite personnel, pourquoi ne pas étendre à un plus grand nombre le bienfait de l'irresponsabilité ? Puisqu'un seul acte de repentir expie toute une vie de crimes, pourquoi ne point faire participer à l'indulgence la presque universalité des hommes ?

Nous avons déjà répondu en partie à ces difficultés ; il suffira de rappeler brièvement ce que nous avons dit ailleurs.

L'homme est placé au plus bas degré de l'échelle des intelligences ; mais par Jésus-Christ il est devenu le pivot sur lequel roule toute l'économie des desseins de Dieu pour la

glorification des élus ; de sorte que notre petite planète, qui est perdue dans l'immensité du monde, forme la partie la plus essentielle de la création, et que la boue organisée qu'anime une âme humaine sert de fondement à la gloire de l'innombrable multitude des esprits célestes.

Il n'était pas digne de Dieu d'entreprendre une lutte directe contre des créatures mauvaises, ni de les combattre seulement pour les vaincre ; aussi ne s'est-il pas contenté de s'armer d'un peu de limon, ce qu'il y a de plus bas dans le moins noble des êtres intelligents, pour terrasser le plus élevé des esprits devenu l'auteur du mal, mais il s'est servi de ce limon pour donner à tout son ouvrage une grandeur infinie et le rendre digne de lui et de ses élus.

Pour atteindre ce but, le péché d'Adam était nécessaire, comme le chante l'Église, et il devait se transmettre à tout le genre humain ; mais, pour infecter l'homme sans le rendre personnellement coupable, il fallait que le péché fût le principe de son existence, que son être matériel dérivât d'un instinct grossier, ignoble, et en un sens irrésistible comme celui des bêtes ; il fallait aussi que l'être animal fût uni hypostatiquement à l'être spirituel, et de plus qu'il exerçât sur lui une influence prépondérante.

Dès lors, l'épreuve devenait forcément sérieuse ; mais, comme Dieu a fait l'homme guérissable, c'est le mot de l'Écriture, et qu'un instant peut effacer de nombreuses iniquités, en étendant la durée de l'épreuve, la Providence multipliait les chances de retour.

Cependant, pour restreindre le mal qui devait résulter de cette épreuve prolongée, Dieu y a soustrait le plus grand nombre des hommes, soit par l'ignorance, soit par une mort prématurée, et il sauve une bonne part de ce qui reste par un pardon qu'il leur impose, pour ainsi dire de vive force, dans les diverses circonstances de la vie ou à la mort.

Mais, demande-t-on, ne pouvait-il pas faire encore davantage ?

Depuis que la corruption a menacé de devenir générale, c'est-à-dire depuis quatre mille ans, l'ignorance a couvert le monde, et, comme on le verra dans le chapitre suivant, il n'est resté de lumière qu'autant qu'il le fallait pour préparer, établir et développer le christianisme.

Par ce qui a été dit dans ce troisième livre, on a dû être convaincu que Dieu veut tellement la diminution du mal, qu'il n'a pas craint, pour y arriver, non-seulement de rabaisser à quelques égards la grandeur de son ouvrage, d'amoindrir la gloire de ses élus, mais de s'exposer au mépris des ennemis de son Église. Nous avons entendu attribuer à un incrédule une parole brutalement triviale, qui mérite d'être remarquée : « Je ne veux point du paradis, « disait-il, on n'y voit que des maillots. » Qui de nous, en effet, n'a éprouvé je ne sais quel sentiment de surprise à la pensée du grand nombre des enfants que Dieu couronne gratuitement d'une gloire qui coûte à d'autres de si rudes travaux ? L'étonnement, nous allions dire le scandale, n'est pas moindre, quand on songe que Dieu demande si peu aux adultes pour leur remettre les crimes d'une longue vie, et les associer à sa royauté éternelle. Un écrivain célèbre n'accuse-t-il pas notre doctrine sur la rémission des péchés d'amener « un relâchement funeste dans le travail de l'homme sur lui-même (1) ? » Cet auteur se trompe assurément, à considérer les choses dans leur ensemble, puisque l'Église catholique est sans rivale dans l'art de moraliser les peuples ; mais il est certain aussi que l'espérance d'un pardon facile à obtenir, enhardissant un grand nombre d'hommes à se livrer au vice, en fait tomber plusieurs dans l'abîme.

(1) *Esquisse d'une philosophie*, II, p. 88.

Il y avait donc un excès à redouter, et l'on ne peut nier que Dieu ne se soit approché de l'écueil autant que possible, puisque tous les hommes, à part quelques exceptions bien rares, se prévalent de son indulgence pour l'offenser. Que voudrait-on qu'il eût fait de plus? Fallait-il avancer dans cette voie jusqu'au point où la clémence serait devenue plus funeste qu'utile? Certes, Dieu devait balancer les inconvénients et les avantages, et s'arrêter au moment où les seconds allaient être annulés par les premiers.

Admirons les soins de la Providence! Notre organisation est si frêle, les ennemis qui peuvent la briser sont si nombreux, que nous devrions à chaque instant nous étonner de respirer encore et ne perdre jamais la mort de vue; cependant, Dieu, qui enlève par milliers les enfants innocents, a ordonné les choses de telle sorte, que les adultes coupables sont presque toujours avertis de leur dernière heure. Le genre humain aurait peut-être péri tout entier depuis longtemps, si la Providence ne surveillait le jeu des forces de la nature; mais si elle prévenait toujours les effets désastreux de leur puissance, une complète sécurité deviendrait la cause infaillible de notre perte. C'est donc une nécessité douloureuse, imposée au gouvernement divin, de laisser quelquefois les lois du monde amener des catastrophes.

Dira-t-on que les accidents tragiques sont trop multipliés? On aurait plutôt le droit de soutenir qu'ils ne le sont pas assez, puisque, personne ne s'en croyant menacé, la plupart des hommes vivent comme s'ils ne pouvaient être surpris par la mort.

Il en est autrement des traverses de la vie, dont personne n'est exempt; mais elles doivent être ménagées selon les forces de chacun, de peur qu'au lieu de produire la conversion, elles ne jettent dans le désespoir.

La pauvreté est moins générale que les autres épreuves, parce que l'intérêt de la société exige qu'il y ait des riches,

au salut desquels il a du reste été pourvu par les priviléges attachés à l'aumône, qui est la plus facile des bonnes œuvres.

Tout se tient dans le monde, et le mal y est presque toujours à côté du bien : les grandes âmes se signalent au milieu des persécutions et des opprobres, mais les faibles courages y succombent ; un scandale inouï réveillera la vertu des gens de bien et fera craindre les entraînements du vice aux plus vicieux, mais les exemples de perversité trop souvent renouvelés affaiblissent les mœurs publiques, diminuent l'horreur du crime et acheminent à le commettre. La persécution, après avoir offert une belle matière de triomphe à quelques hommes généreux, a détruit le christianisme au Japon, établi l'hérésie en Angleterre et le schisme en Orient ; les excès des impies ont ramené à la foi un certain nombre d'âmes honnêtes et en ont éloigné un plus grand nombre de cœurs corrompus. Il est donc en tout des limites qu'il serait dangereux de franchir, et la Providence doit ménager tous les intérêts.

Quelque opinion que l'on adopte sur la nature de la grâce efficace, on est forcé de convenir que son action doit être plus ou moins puissante, selon les circonstances de temps et de personnes. Pour amener Saül le persécuteur à dire à Jésus-Christ : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? il fallut une grâce extraordinaire, un miracle du premier ordre. Plus tard, pour exciter l'apôtre à redire mille fois cette douce parole au maître qu'il aimait uniquement, il suffisait de la plus faible irradiation de la lumière divine dans son esprit, ou de la plus légère impulsion donnée à sa volonté. La grâce qui aurait converti les habitants de Tyr et de Sidon, laissa dans leur incrédulité ceux de Corozaïm et de Bethsaïda. Vers la fin du dernier siècle, beaucoup d'hommes qui seraient morts dans l'incrédulité furent ramenés à la foi par les horreurs de la révolution ; de nos jours, l'invasion du choléra-morbus a produit un effet semblable

sur quelques âmes égarées. Mais si les fléaux étaient journaliers, l'homme en prendrait à la fin son parti avec une insouciance brutale; il perdrait tout ressort, toute énergie pour le bien, et le corps social, accablé de maux, resterait bientôt immobile comme un cadavre. Les révolutions sont la sanction des lois du monde, des crises nécessaires à la guérison des maux invétérés, le renversement de ce qui est pour préparer la place à ce qui doit être; mais au lieu de servir de leçon, de remède, de préparation, elles amèneraient le chaos, si la Providence n'en étouffait le plus grand nombre dans leur germe, si elle ne dirigeait vers un but les mouvements tumultueux de celles qui peuvent être utiles, enfin si elle ne marquait une limite à leurs excès et à leurs crimes. Les miracles n'ont de l'influence sur la volonté que parce qu'ils sont rares : on le voit par l'exemple de saint Paul, puisque la voix qui se fit entendre à lui est une manifestation moins étonnante de la Divinité que les merveilles de la création, dont le spectacle ne convertit personne. Si le Fils de Dieu, dans l'intérêt des Tyriens et des Sidoniens, eût avancé son avénement de plusieurs siècles, on répéterait aujourd'hui après le docteur Strauss, dans toutes les académies de l'Europe, que Jésus est un mythe, que l'Évangile tout entier est une fiction. Ces exemples, choisis entre mille, prouvent donc deux choses : que Dieu pourrait à toute force convertir les plus grands pécheurs, et que, quand il ne le fait pas, il en est empêché par des raisons d'un ordre supérieur à l'intérêt particulier.

Mais pourquoi, demandera-t-on, Dieu laisse-t-il empirer le mal jusqu'au point de ne pouvoir plus le guérir que par des moyens inconciliables avec l'avantage commun? Nous répondrons hardiment : C'est encore dans l'intérêt de tous. La distribution des grâces entre les hommes se fait d'après un plan général, de telle sorte cependant que chacun reçoive une part beaucoup plus forte que ne le réclament ses besoins et

les circonstances où il doit être placé. Puisque les dons célestes nous sont partagés dans une mesure déterminée, et que tel secours surnaturel, efficace dans une rencontre, restera sans effet dans une autre, on peut donc, non pas mériter la grâce, mais lui préparer indirectement les voies, en aplanissant quelques obstacles, en éloignant quelques occasions périlleuses, ce qui ne demande pas toujours une intervention surhumaine. En effet, par les seules forces de la nature, l'homme peut résister à certaines tentations, s'abstenir de certains crimes, accomplir quelques actes de certaines vertus morales; un père, guidé par son amour pour ses enfants et par un sentiment de pudeur inné dans l'homme, peut cacher ses vices à sa famille, lui donner quelques bons exemples et de sages instructions; le tempérament comme l'éducation éloigne l'âme de certains vices et l'incline vers certaines vertus. Le bon usage des dons naturels étant supposé, la même grâce produira donc des résultats qu'elle n'obtiendrait pas dans une supposition contraire. La Providence, dont le gouvernement est si sage et si paternel, doit donc montrer par des effets sensibles les conséquences diverses du bon et du mauvais exemple, de la bonne et de la mauvaise éducation, de l'oisiveté et du travail, de la réserve et de la témérité, de la sobriété et de l'intempérance, en un mot, du bon usage et de l'abus des dons naturels. Donc, en ôtant à ceux qui se sont servis pour le mal des qualités de l'esprit et du cœur, pour donner à d'autres qui les ont employées d'une manière opposée, Dieu ne se montre pas injuste à l'égard de quelques-uns, mais plutôt miséricordieux envers tous. Ainsi s'accomplit cette parole de l'Évangile : « On donnera à celui qui a « déjà, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, « on retranchera même ce qu'il a (1). » Ainsi se vérifie la maxime des théologiens : La grâce n'est jamais refusée à celui qui fait ce qu'il peut.

(1) Saint Matth., chap. 13, v. 12.

On voit que ce sont toujours des raisons d'ensemble qui déterminent les détails. Prenez successivement chaque démon et chaque réprouvé en particulier, en supprimant toute relation entre eux et le reste du monde, il est sûr que Dieu peut très-aisément les sanctifier et les sauver tous jusqu'au dernier; il ne le peut plus, dès que vous les replacez dans le tout dont ils font partie.

Nos esprits forts font toujours le même sophisme : ils décomposent le plan divin, puis, considérant chaque partie isolément, ils s'écrient : Elle pouvait être autrement et mieux ; donc Dieu a tort! On serait tout aussi raisonnable si, détachant le bras d'un pygmée, on disait : Dieu s'est trompé, il devait faire ce bras grand et fort comme celui d'un géant; ou si, prenant la main du géant, on la voulait délicate et menue comme celle du pygmée.

Toutes les parties du plan divin sont enchaînées et subordonnées les unes aux autres : Dieu a permis, avec leurs conséquences, la chute de quelques anges et celle de l'homme, parce qu'elles étaient nécessaires à la réalisation d'un grand dessein; les réprouvés reçoivent la vie, parce qu'ils appartiennent à la création qui renferme les élus; les pécheurs impénitents sont châtiés, parce que, si Dieu n'osait les punir, il ne resterait bientôt plus de justice sur la terre; un certain mal est permis, mais c'est pour arriver à un plus grand bien ou pour éviter un plus grand mal ; quelques particuliers sont sacrifiés, mais c'est dans l'intérêt de tous. Ainsi, la Providence a toujours raison.

Si l'on voulait dire que Dieu a laissé tomber un trop grand nombre d'anges, que celui des hommes garantis du malheur éternel n'est pas assez considérable, que la liberté pouvait avoir sans inconvénient un moindre penchant vers le mal et les moyens de salut un peu plus d'efficacité, nous demanderions les preuves. Comme on ne peut en donner aucune, nous n'avons rien à répondre.

Ce n'est pas assez; puisque, par tout ce qui est connu des attributs de Dieu, on voit clairement qu'il est souverainement opposé au mal, que par conséquent il ne doit le permettre qu'à la dernière extrémité et pour des raisons d'une importance suprême; puisque, d'autre part, dans ce qu'il est donné à l'homme de comprendre de l'œuvre divine, on aperçoit la volonté manifeste de n'y laisser entrer le mal que par nécessité et de l'y restreindre même aux dépens du bien, il nous est permis de conclure, par une induction très-légitime, qu'il en est de même dans ce que nous ne comprenons pas.

La science n'existe qu'à la condition de pouvoir déduire l'existence d'une loi d'un certain nombre de faits; sans aucun doute, de ceux que nous avons examinés dérive pour nous le droit d'affirmer que Dieu a limité le mal autant que possible. Néanmoins, nous croyons utile de discuter encore quelques questions de détail.

CHAPITRE VIII.

De l'étendue et de la durée des fausses religions.

L'erreur domine, depuis un grand nombre de siècles, dans presque tout l'univers, le genre humain pris en masse est dans les ténèbres; sur dix parts, comme le dit M. Leroux, à peine en reste-t-il une à la religion catholique : voilà les faits, nous ne songeons pas à les contester; il s'agit d'examiner si le règne universel de l'erreur, depuis quatre mille ans, ne contredit pas notre doctrine sur la limitation du mal.

Cette question importante présente de sérieuses difficultés; nous ne voulons pas les éluder; cependant, comme, pour les résoudre autant qu'elles peuvent l'être, il faudrait développer ici la suite des conseils de la Providence sur le genre humain,

sujet immense qui remplirait plusieurs volumes, on nous pardonnera de passer sur des détails qui nous entraîneraient trop loin des limites où nous devons nous renfermer.

Une guerre se poursuit à travers les âges entre la vérité et l'erreur, sous la direction suprême de la Providence, qui veut, nous l'avons prouvé, ménager ses ennemis en assurant le triomphe de ses serviteurs. Le plus grave reproche que l'on puisse faire à un général, c'est d'avoir perdu inutilement du temps et des hommes; qui osera l'adresser à Dieu? Avant tout examen, il doit nous être permis d'affirmer que Dieu a employé les siècles et les générations de la manière la plus utile, et qu'il n'a point laissé passer le moment de la victoire; un autre langage serait absurde autant qu'impie. Mais, pour défendre le gouvernement divin, nous n'avons pas besoin de clore le débat par des raisons préjudicielles, comme des plaideurs qui ne sont point sûrs de la bonté de leur cause; la Providence a pourvu à tout.

« A qui comparerai-je cette génération, disait Jésus-« Christ? Elle est semblable aux enfants qui crient à leurs « compagnons : Nous avons chanté des airs joyeux et vous « n'avez point dansé, nous avons fait entendre des chants « lugubres et vous n'avez point pleuré (1). » Tels sont les philosophes : si on leur présente le tableau de la misère, de la corruption des peuples infidèles, ils disent: La Providence est injuste à l'égard de ces nations infortunées; si on leur parle du libérateur, si on leur raconte l'histoire des bienfaits du christianisme, ils répondent : Qu'avions-nous besoin qu'un Dieu descendît sur la terre? L'homme peut se suffire à lui-même; tout le bien qui existe ici-bas est son ouvrage.

Mais, ajoutait Jésus-Christ, la sagesse a été justifiée par ses enfants (2), et nous pouvons dire : Le gouvernement de

(1) S. Matth., ch. 11, v. 16-17.
(2) S. Matth., ch. 11, v. 19.

la Providence a été justifié par ses ennemis. Avant leur guerre contre le christianisme, il aurait été difficile peut-être de donner une explication nette, claire, directe, du spectacle affligeant d'un monde en proie à l'erreur depuis tant de siècles; aujourd'hui, grâce aux philosophes, ou plutôt grâce à la sagesse divine qui se joue des adversaires de la vérité, nous rendons raison de tout de la manière la plus naturelle, nous répondons à tout le plus aisément du monde.

En Jésus-Christ seul est le salut du genre humain; pour empêcher les philosophes de le faire regarder de tout l'univers comme un imposteur, il fallait établir solidement que l'homme a besoin d'un sauveur, et que ce sauveur lui a été donné dans la personne du fils de Marie. Voici comment la Providence a procédé: elle a laissé les nations suivre leurs voies, et on les a vues toutes, en un temps plus ou moins long, arriver au dernier degré de l'abrutissement et de la dégradation. L'expérience a été faite dans de grandes proportions, pendant un grand nombre de siècles, dans toutes les contrées de l'univers, avec les conditions les plus diverses de mœurs, de coutumes, de croyances, de civilisation, sans que les peuples aient pu se concerter ou influer les uns sur les autres, et le résultat s'est trouvé le même partout. Afin de ne pas laisser perdre le fruit des longues erreurs du genre humain, la Providence non-seulement a conservé par des monuments authentiques la mémoire des prodigieux égarements des plus illustres nations de l'univers: des Egyptiens, dont les gigantesques ouvrages nous attestent encore la puissance et le génie; des Grecs, nos maîtres dans la philosophie, dans l'éloquence, dans la poésie et dans tous les arts; des Romains, dont les sages lois sont le fondement de la jurisprudence moderne; mais, pour arracher à notre orgueil l'aveu de notre impuissance radicale à nous guérir du mal qui nous dévore, elle nous met sous les yeux le spectacle et de l'abjection des races dégradées de l'Afrique et de l'Amérique, et du déperis-

sement contre lequel n'ont pu trouver de remède les nations de l'Asie, les plus anciennes, les plus nobles de la terre; les Arabes, avec leur caractère entreprenant, leur enthousiasme religieux, leur courage indomptable; les Indiens, au génie hardi et créateur; les Chinois, dont la civilisation, qui remonte bien loin au delà de l'origine du christianisme, suffit depuis tant de siècles au gouvernement du plus grand empire qui fut jamais.

Cependant Dieu ne cessait de renouveler la promesse du Libérateur annoncé au monde dès le commencement, et attendu de tous les peuples de la terre. Mais comme le grand nom de Messie devait tenter l'ambition des imposteurs, Dieu a fait prédire longtemps à l'avance, de différentes manières et par une foule de personnages divers, toutes les circonstances de la naissance, de la vie et de la mort de son fils Jésus-Christ, qu'il est impossible de ne pas reconnaître à tant de signes, mais que nous reconnaissons encore mieux par les prodiges inimitables de l'établissement, du développement et de la conservation de son Église.

Ainsi ont été employés les soixante siècles de la durée du monde. Dieu pouvait-il assurer le triomphe de son Église à un moindre prix? J'avoue que je serais porté à le croire, si je n'avais vu les philosophes, en dépit de toutes les précautions de la Providence, ébranler le monde par leurs sophismes et mettre en péril l'existence du christianisme. Non-seulement le mal n'est pas trop grand, il ne l'est pas assez pour fermer la bouche à nos adversaires. Mais Dieu ne pousse pas la démonstration jusqu'au point où il n'y aurait plus de mérite à l'accepter : outre qu'il en coûterait trop cher, les méchants ne se rendraient peut-être pas à l'évidence, et les justes perdraient la récompense de la foi. Comprenons-le donc bien, les progrès toujours croissants de l'incrédulité dont on se fait une arme contre nous, mettent dans le plus grand jour la sagesse des conseils divins, et font évanouir une difficulté

qui nous paraissait d'abord si effrayante. Il ne semble pas qu'on puisse rien répondre à ce simple raisonnement : les moyens employés par la Providence pour établir notre foi sont suffisants, puisque nous croyons ; ils ne sont point excessifs, puisque les philosophes ne croient pas encore.

La démonstration est complète ; cependant, par une de ces combinaisons si simples et si belles qui n'appartiennent qu'à sa sagesse infinie, Dieu a trouvé le moyen de lui donner une force nouvelle, en restreignant, autant que possible, le développement d'un mal dont l'excès semble seul pouvoir imposer silence à nos ennemis.

Le mal pouvait s'aggraver de deux manières : par la multiplication exagérée des hommes avant le triomphe final de la vérité, et par le progrès illimité de l'erreur. Mais la Providence, contrariant visiblement la marche de la nature, a mis jusqu'à ce jour de tels obstacles au développement de la population du globe, que la plus grande partie de la terre est encore un désert : les nations, déjà décimées par des fléaux destructeurs, se sont dévorées les unes les autres ; de sorte qu'à peine reste-t-il quelques-uns des anciens peuples qui, contemporains de l'histoire du monde primitif, ont conservé le souvenir traditionnel des origines du genre humain et peuvent en rendre témoignage à toutes les générations. D'un autre côté, Dieu, qui n'a pas permis que les vérités et les institutions les plus nécessaires périssent en aucun lieu du monde, puisqu'on a retrouvé partout les notions de la morale, la foi à la vie future, un culte public, le mariage, le droit de propriété, l'autorité souveraine, a de plus employé mille moyens différents pour retarder le progrès du vice et de l'erreur : la mort et les misères de la vie infligées à la postérité d'Adam, le déluge, la dispersion des peuples, l'incendie de Sodome, les plaies de l'Égypte, l'extermination des tribus de Chanaan au milieu de tant de prodiges ; les patriarches, Moïse, les prophètes, le peuple juif tout entier dont l'histoire

est un miracle perpétuel; ailleurs les philosophes, les législateurs, les politiques; la barbarie et la civilisation, l'ignorance et la science, la paix et la guerre. Mais rien n'a pu arrêter le cours de la dépravation humaine. Le grand prodige, impossible à toutes les puissances terrestres, refusé aux plus grands, aux plus saints personnages, devait s'accomplir par le ministère de quelques ignorants, disciples d'un homme sans lettres, né comme eux dans les derniers rangs du peuple et crucifié entre deux larrons, afin que tout homme de bonne foi soit amené à reconnaître que la terre avait besoin d'un sauveur, et que ce sauveur c'est Jésus-Christ sans nulle contestation.

Nous pourrions nous borner à cette réponse générale; les philosophes, se réfutant par leurs propres succès, n'ont pas le droit d'insister. Cependant il ne sera pas inutile d'expliquer avec quelque développement les raisons spéciales qui ont déterminé la Providence à permettre la domination de l'erreur dans presque tout l'univers pendant un si grand nombre de siècles.

On demande pourquoi Jésus-Christ est venu si tard sur la terre, pourquoi il a laissé à l'idolâtrie, à la corruption des mœurs le temps de se répandre dans le monde entier et d'y faire tant de victimes. En se montrant à une époque de grande civilisation, après quarante siècles d'expériences et de prophéties, les plus propres à établir la nécessité de la réparation et à faire connaître les caractères distinctifs du réparateur, l'Homme-Dieu a encore rencontré des adversaires qui refusent de croire à sa mission, à ses œuvres divines, et, faut-il le dire? à son existence même; s'il fût venu plus tôt, c'est alors qu'on aurait eu beau champ pour parler de mythes, d'imposture, de superstition aveugle, d'effets naturels transformés par la crédulité populaire en événements miraculeux. D'ailleurs, comme le remède que le Sauveur apportait aux hommes devait leur paraître bien amer, il était néces-

saire d'attendre que l'amertume du vice et de l'erreur fût devenue plus grande encore et comme intolérable, afin que Jésus-Christ pût dire non-seulement avec vérité, mais aussi avec vraisemblance : « Venez à moi, vous tous qui souffrez « et qui êtes chargés, et je vous soulagerai (1). » Il fallait aussi que l'insuffisance de tous les autres remèdes fût amplement démontrée; car si Socrate, Platon, Cicéron, ou d'autres personnages, avaient eu assez de sagesse ou de puissance pour mettre un terme aux maux de l'humanité, on aurait montré peu de sens en venant parler au monde de l'incarnation et de la mort d'un Dieu, pour l'accomplissement d'une œuvre qui ne dépassait point les forces humaines.

Mais l'heure du christianisme étant enfin venue, pourquoi la Providence n'a-t-elle pas favorisé la propagation par toute la terre d'une religion nécessaire au salut des hommes? Nous répondrons en deux mots : Dieu a restreint jusqu'à ce jour le progrès du christianisme, pour éviter un plus grand mal et pour obtenir un bien plus durable. Qu'on ne se hâte pas de crier au paradoxe, avant d'avoir examiné nos raisons.

Dans la paix comme dans la guerre, le succès des grandes affaires dépend ordinairement d'un mélange de réserve et de résolution, qui empêche d'entreprendre au delà de ses forces et de perdre les occasions favorables; la lenteur et la précipitation peuvent devenir également funestes. Ici on reproche à la Providence d'avoir perdu un temps précieux, d'avoir manqué le moment de conquérir l'univers. Examinons.

Le soldat, naturellement hasardeux, est toujours prêt à crier : En avant! voilà l'ennemi! Le sage général, avant d'attaquer, songe d'abord à assurer ses communications avec ses magasins et ses réserves. Afin de bien faire comprendre notre pensée, prenons pour exemple la plus grande des histoires

(1) S. Matth., ch. 11, v. 28.

militaires de l'univers. Les Romains, placés au centre de la Méditerranée, aspiraient à la conquête de toutes les contrées qui l'environnent; ils se montrèrent peu pressés, et avec raison assurément, de commencer cette glorieuse entreprise. L'Italie, fermée d'un côté par les Alpes, de tous les autres par la mer, était une magnifique base d'opérations; mais il fallait d'abord s'y établir solidement, et les Romains en sont à peine venus à bout en cinq ou six cents ans, si du moins il faut en croire Annibal, qui ne cessait de répéter que jamais on ne les vaincrait qu'au centre de leur empire.

La Providence a donné à l'Église catholique pour base d'opérations, s'il est permis de parler ainsi, toute l'étendue de l'empire romain. Avant de pouvoir subjuguer l'univers, il fallait premièrement consolider sa domination dans la vaste enceinte marquée par le doigt de Dieu, et attendre que tous les peuples qu'elle renferme, instruits par la discussion et l'expérience, eussent appris à garder à l'Église une fidélité à l'épreuve de tous les sophismes et de tous les événements.

L'histoire de l'ancienne Rome semble être la figure prophétique de celle de la Rome nouvelle : la Rome païenne, aguerrie par ses longues luttes avec les peuples d'Italie, une fois devenue leur maîtresse, ne trouva plus rien dans l'univers d'assez fort pour lui résister; la Rome chrétienne, après avoir ramené à l'antique foi les schismatiques, les hérétiques et les incrédules, fera en se jouant la conquête du monde entier.

Si, au contraire, la prédication de l'Évangile avait fait disparaître dès les premiers siècles toutes les fausses religions, voici ce qui serait arrivé : non-seulement les hérésies grecques et orientales auraient désolé l'Église, mais chaque pays eût produit ses erreurs propres, conformes à son génie, à son humeur, à ses préjugés; de tous les points de l'univers se serait élevé un mélange de voix discordantes, comme dans

une assemblée sans président, où les questions ne sont point posées, et où tout le monde prend la parole en même temps. Au milieu de ce chaos à quoi servirait la discussion? Que resterait-il des débats les plus animés? Comment le pape, qui n'a pu retenir sous sa juridiction ni l'Orient, ni l'Afrique, ni le nord de l'Europe, aurait-il obtenu la soumission des Églises de l'Inde, de la Tartarie, de la Chine? Comment rassembler des conciles œcuméniques? Comment éclaircir et juger mille questions à la fois? Jamais la lumière n'aurait pu sortir de ce pêle-mêle d'opinions et de systèmes contradictoires; le christianisme se serait divisé dès sa naissance en mille sectes à jamais ennemies, l'anarchie la plus irrémédiable régnerait dans le monde depuis dix-huit siècles.

Supposons cependant qu'il se fût établi un certain ordre dans la discussion entre les hérétiques et les orthodoxes; il serait alors arrivé de deux choses l'une : ou chaque erreur aurait occupé dans le monde un espace relativement restreint, ou elle se serait assez étendue pour devenir un adversaire formidable à l'Église et lui inspirer des craintes sérieuses, comme l'ont fait le schisme grec, l'islamisme et le protestantisme.

Dans le premier cas, celui où l'hérésie se renfermerait dans un pays particulier, comme on ne la craindrait pas, elle serait peu remarquée, et bientôt il n'en resterait plus de souvenir distinct, fût-il intervenu une décision doctrinale : l'erreur, ayant été condamnée sans débats suffisants, pourrait se reproduire peu de temps après dans une autre contrée. L'Église n'en finirait donc jamais avec les hérésies; elle les verrait tomber et se relever pour tomber et se relever encore, ou plutôt elle ne pourrait les empêcher de s'enraciner et de se perpétuer dans le lieu de leur naissance. Ainsi à chaque erreur nouvelle, l'Église perdrait un terrain qu'elle ne recouvrerait plus; tant de pertes successives sans compensation la discréditeraient peu à peu dans l'esprit des peuples, les sectes les

plus misérables, fières de leurs conquêtes récentes et de la vogue qui suit la nouveauté, regarderaient en pitié les défaites perpétuelles de la vraie Église et son appauvrissement toujours croissant. Comment cette Église, toujours vaincue et réduite presqu'à rien, pourrait-elle reprendre son ascendant sur les peuples et redevenir universelle? Par des miracles sans nombre? Soit; mais à quoi bon? Puisque les anathèmes précédents n'étant pas assez motivés et n'ayant pu laisser assez de traces dans la mémoire des hommes, les erreurs déjà condamnées se remontreraient de nouveau, et l'humanité serait réduite à parcourir une seconde fois le même cercle.

Si l'hérésie arrivait à un état de développement considérable et occupait, par exemple, un tiers ou un quart de l'univers, la discussion engagée avec ardeur, si l'on veut, ne tarderait pas à se refroidir, parce qu'elle ne saurait être bien vive ni bien soutenue entre des hommes séparés par trois ou quatre mille lieues de distance, et à qui il serait si facile d'échapper aux arguments les plus pressants en opposant concile à concile, tradition à tradition, autorité à autorité. L'erreur serait ici encore plus indestructible que dans la première supposition, car il suffirait de trois ou quatre hérésies pour envahir tout le terrain de l'Église et la reléguer de nouveau dans les déserts et dans les catacombes. Il y aurait donc alors pour le moins autant d'hérétiques, de schismatiques et d'incrédules, que nous voyons aujourd'hui d'idolâtres et d'infidèles. Mais quelle différence dans leur destinée! un habitant de l'intérieur de l'Asie ou de l'Afrique peut violer la loi naturelle qu'il connaît; il n'a pas abusé des lumières de la vraie foi ni des grâces qui l'accompagnent; il n'a point été l'ennemi de Dieu et de son Église, dont il n'entendit jamais parler; l'hérésie est le plus grand des crimes, le plus désastreux des scandales, il ne s'en est pas rendu coupable, le sang des peuples séduits ne crie point contre lui; Dieu sans doute le traitera avec miséricorde. Mais que dirons-nous des

ennemis de la vraie foi, remplissant le monde de leurs scandales, entravant de tout leur pouvoir l'exécution des desseins de la bonté divine, rendant inutile ou plutôt funeste à la presque universalité des hommes le sang de Jésus-Christ répandu pour leur salut? Ce grand Dieu qui a aimé les âmes plus que sa vie, quel compte terrible n'en demandera-t-il pas aux artisans de leur ruine? On ne peut songer sans frémir à tout le mal qui serait arrivé, si le christianisme, dès son apparition sur la terre, l'avait conquise tout entière de manière à y abolir pour toujours l'idolâtrie; l'Église n'aurait pu s'affermir, le nombre des réprouvés eût été pour le moins aussi grand, et leur jugement cent fois plus rigoureux.

On comprendra encore mieux les inconvénients de la conversion simultanée de tous les peuples au christianisme, dès la prédication des apôtres, par les avantages du plan préféré par la Providence. Notre esprit saisit difficilement les rapports trop compliqués; il faut lui simplifier les questions et ne pas charger les débats d'accessoires, de circonstances propres à faire perdre de vue le sujet principal. C'est pourquoi tous les grands faits du christianisme se sont accomplis sur les rivages de la Méditerranée, en présence de peuples initiés par les Grecs et les Romains à la même civilisation, et assis, pour ainsi dire, comme des spectateurs autour du théâtre des événements qui devaient décider du sort de l'humanité. Pendant les luttes excitées par les hérésies, on n'a point vu tous les peuples du monde aux prises les uns avec les autres, mais un petit nombre d'acteurs occupant la scène; il en a été comme dans les guerres de nation à nation, où des deux parts on confie les destinées de la patrie au courage et à la fortune de quelques milliers d'hommes. Dans le temps que l'Orient discute, l'Occident, envahi par les barbares, garde un profond silence; pendant que l'Église d'Occident livre ses grandes batailles, celle d'Orient gémit dans l'ignorance et la

servitude. Mais la Providence à su entourer toutes les discussions importantes de circonstances assez extraordinaires pour attirer l'attention des contemporains et de la postérité, de manière qu'aucune expérience ne soit perdue. Par cette disposition des choses, les désastres ont été moins grands, la discussion plus nette, plus suivie, et par conséquent plus courte et plus profitable.

Le peu d'étendue de l'arène assignée aux luttes de la vérité contre l'erreur a permis à la Providence d'abréger et de diminuer d'une autre manière les souffrances de l'humanité. En conservant les nestoriens, les eutychiens et les schismatiques grecs, Dieu a rendu inutiles un grand nombre d'hérésies particulières, qui, en l'absence de ces témoins non suspects, seraient devenues nécessaires pour être les monuments de la foi de l'Église primitive et servir de préservatif aux âges postérieurs. Si chaque point de notre croyance avait dû être discuté, de manière que le débat fût assez mémorable pour mériter une place dans l'histoire, combien de siècles de calamités l'Église n'aurait-elle pas eus à traverser, avant de voir luire le jour de sa dernière victoire?

L'arianisme, niant la divinité de Jésus-Christ, attaquait le christianisme dans sa base et en aurait tôt ou tard altéré profondément toutes les parties; Dieu l'a fait disparaître après quelques siècles d'existence. Les nestoriens, les eutychiens et les schismatiques grecs, au contraire, pouvaient subsister sans dénaturer l'ensemble de la doctrine catholique; la Providence les a laissés vivre pour les opposer un jour aux hérétiques modernes. Ils ne sauraient être soupçonnés d'avoir emprunté leur croyance aux catholiques depuis la séparation; ce qu'ils ont de commun avec nous est donc d'une date antérieure à l'origine du schisme et de l'hérésie, et remonte aux premiers siècles de l'Église. Ce résultat est important; l'invasion musulmane, sans parler des autres raisons pour lesquelles Dieu l'a permise, a contribué puis-

samment à nous conserver le précieux témoignage des Orientaux, qui auraient sans doute éprouvé les variations naturelles à l'esprit d'erreur, si la barbarie et la servitude ne les avaient condamnés à une sorte d'immobilité.

Par un conseil semblable et pour confondre l'incrédulité philosophique, la Providence a conservé non-seulement la nation juive, cette gardienne incorruptible de nos livres saints, mais aussi un certain nombre de peuples dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et chez lesquels on a retrouvé les traces, plus ou moins bien conservées, des antiques traditions dont les juifs et les chrétiens ont gardé le dépôt complet. C'est ainsi que les livres, les monuments, l'état présent du genre humain aussi bien que de la nature, rendent hommage à la vérité de nos Écritures, et que le monde entier publie de mille manières différentes la gloire de Jésus-Christ et de son Église.

Ce n'était pas assez pour fermer la bouche aux protestants et aux philosophes. Dans le dessein de les confondre plus sûrement en les réfutant par eux-mêmes, Dieu leur a donné du temps et de l'espace pour faire l'application de leurs doctrines, et montrer au monde par des exemples fameux la vanité et l'impuissance aussi bien que le danger de leurs systèmes. Cependant, l'Église, conservant sa supériorité, reste toujours la plus grande, la plus glorieuse société qui soit sur la terre : si elle perd d'un côté, elle s'agrandit de l'autre ; lorsque l'Orient lui échappe, elle s'étend vers le nord de l'Europe ; lorsque la réforme lui enlève des peuples entiers, elle fait d'immenses conquêtes dans l'Amérique, dans les Indes, dans la Chine, dans le Japon. D'ailleurs, tandis que l'hérésie et la philosophie, dont l'habitude n'est pas d'aller chercher au loin des conquêtes difficiles, séduisent des chrétiens faibles, incertains ou corrompus, et qu'ainsi leurs succès, succès tant vantés, et toutefois si faciles ! se bornent à affaiblir ou à détruire la foi et les mœurs dans des âmes

déjà chancelantes, l'Église, au contraire, toujours animée de cet esprit apostolique dont les effets merveilleux sont la gloire du christianisme, et la preuve invincible de sa céleste origine, subjugue les nations les plus indomptables, civilise les sauvages, fait fleurir l'humanité avec les bonnes mœurs dans les contrées les plus barbares et les plus corrompues.

Voilà de magnifiques témoignages en faveur de l'Église catholique; mais qu'ils ont coûté cher au genre humain! Toutefois, ne nous plaignons pas de la Providence; tant de précautions n'ont pas empêché l'impiété d'étendre ses ravages dans les contrées les plus florissantes de la chrétienté; eh! combien faudra-t-il peut-être encore de temps et de malheurs pour ouvrir les yeux des peuples et les ramener à la vraie foi! Mais, en attendant, que pourrions-nous dire? que pourrions-nous faire pour empêcher le progrès de la séduction, si nos preuves étaient moins fortes et moins nombreuses, si le sophisme pouvait en rendre la solidité problématique, si Dieu, enfin, avait pris des mesures moins sages? En vérité, si, lorsque Luther et Voltaire ont paru, le monde eût été depuis les apôtres ce qu'il sera un jour, soumis tout entier à l'Évangile, à moins de supposer le renversement de toutes les lois morales, je ne crois pas qu'il restât aujourd'hui un seul catholique sur la terre.

CHAPITRE IX.

Suite du même sujet. — De la succession des hérésies.

Pour se faire une idée plus nette des conseils de la Providence, et des motifs de sa conduite dans le gouvernement du monde, il faut étudier la suite des erreurs et essayer de pressentir à quel résultat doivent aboutir les longues luttes de l'Église. On peut diviser la durée de la guerre faite au

christianisme en trois époques bien distinctes. La première commence à la prédication des apôtres, et finit à Constantin; la seconde s'étend depuis ce prince jusqu'à Luther, la troisième depuis Luther jusqu'à nous. En parcourant cette longue histoire, on est frappé de deux choses : les hérésies arrivent les unes à la suite des autres, dans un ordre tellement naturel, et en quelque sorte nécessaire, eu égard aux temps et à la disposition des esprits, que la Providence semble avoir laissé l'initiative aux événements, et soumis son action aux circonstances; d'un autre côté, la succession des erreurs est si visiblement ordonnée dans l'intérêt de l'Église, que les novateurs les plus audacieux ont l'air de s'être dépouillés de leur libre arbitre, pour venir se placer sous la main de Dieu, et lui servir d'instruments dociles. Tel est le spectacle, digne d'une éternelle admiration, que nous avons maintenant à considérer.

Les premiers ennemis du christianisme, espérant l'étouffer dans son berceau, ne songèrent pas d'abord à le combattre, en opposant système à système et doctrine à doctrine; mais lorsque l'Évangile commença à se répandre au loin, les têtes ardentes s'échauffèrent; on vit paraître de faux messies, puis des auteurs d'hérésies sans nombre. Il était dur aux juifs de voir disparaître leur religion tout entière; dépositaires de l'Ancien Testament et des traditions du genre humain, leur autorité ou leurs prétentions étaient grandes dans ces premiers temps; les plus sages, les plus sincèrement convertis à la nouvelle religion, y apportaient toujours quelque chose de leurs vieux préjugés, et s'appliquaient à judaïser le christianisme le plus possible; à quoi ne fallait-il pas s'attendre de la part des esprits inquiets et téméraires, ordinairement nombreux dans les temps de crises, et qui alors n'étaient pas encore dominés par cette majesté que tant de siècles de triomphes ont donnée à l'Église?

Les philosophes n'étaient pas moins à craindre. Jaloux de

voir des hommes de néant, sortis d'une nation méprisée, opérer dans l'univers une révolution admirable, ils voulurent leur disputer la gloire de changer le monde; les systèmes se multiplièrent à l'infini. Le christianisme avait produit un ébranlement immense dans les esprits; les questions les plus intéressantes pour le genre humain, sur lesquelles jusque-là on avait raisonné timidement dans un petit nombre d'écoles, où le maître disait rarement son dernier mot, ces questions se débattaient dans les rues et sur les places publiques. Les passions durent dès lors regarder le christianisme comme leur ennemi le plus redoutable; de là les persécutions, sans doute; mais de là aussi les hérésies, qui ne furent jamais si nombreuses que dans les trois premiers siècles de l'Église. Dieu le permit, pour amener par la contradiction le développement de l'enseignement catholique, et marquer d'une manière illustre les origines de la tradition.

Mais pendant les siècles de persécution, les questions n'avaient pu être débattues avec l'éclat et la solennité nécessaires, pour fixer irrévocablement la foi des peuples sur chaque article de notre symbole. Ainsi vit-on reparaître après Constantin des erreurs déjà réprouvées avant lui; ainsi, quoique plusieurs hérétiques eussent déjà nié la divinité de Jésus-Christ, tellement que l'apôtre saint Jean fut prié par les fidèles d'écrire son Évangile, afin d'établir d'une manière plus authentique ce dogme fondamental, Arius ne laisse pas de l'attaquer de nouveau avec une violence et un succès incroyables. Les grandes idées que le christianisme avait données de Dieu, et la réaction contre les indignes apothéoses du paganisme, menaient tout droit les esprits à refuser de reconnaître la divinité d'un homme mortel. D'un autre côté, la Providence avait des raisons décisives pour permettre un débat éclatant sur ce dogme, duquel notre religion sort tout entière comme une conséquence de son principe. Il fut donné aux ariens de tromper les princes,

soit afin que le dogme essentiel de la divinité du Verbe incarné fût discuté à fond, de telle sorte que la postérité la plus reculée pût connaître par des monuments célèbres la foi primitive et ses fondements; soit afin que l'Église, qui allait avoir le monde à gouverner, apprît par une expérience à jamais mémorable les diverses faces de l'hérésie, ses faux-fuyants, ses mensonges, ses voies iniques, et fît son apprentissage dans l'exercice d'une autorité qui était l'espoir de l'avenir.

Cette expérience ne fut pas perdue : les nestoriens et les eutychiens donnèrent mille fois moins de peine à l'Église que les ariens; il en fut de même de la plupart des hérétiques postérieurs : quelques-uns même des plus subtils furent condamnés irrévocablement, sans qu'il fût nécessaire de réunir de concile œuménique.

Si l'on s'étonne que, de tant d'auteurs d'hérésies, pas un n'ait eu la pensée ou l'audace de nier ouvertement l'autorité de l'Église, nous remarquerons que presque tous les hérétiques orientaux ont joui pendant quelque temps de la faveur impériale, au moyen de laquelle ils pouvaient gagner ou intimider un nombre plus ou moins grand d'évêques, et opposer ainsi concile à concile, comme les ariens en avaient donné l'exemple. Mais le coup mortel à l'hérésie partant toujours de Rome, contre laquelle Constantinople nourrissait une jalousie mal dissimulée, le schisme était inévitable en Orient. Dieu l'a retardé pendant plusieurs siècles, afin de donner à ces peuples infortunés le temps de se reconnaître et de revenir à lui. A la fin, il a laissé les événements suivre leur cours, pour ramener par l'humiliation ceux que l'orgueil avait égarés.

Si Arius et ses partisans, au lieu de vouloir rester dans l'Église malgré l'Église, avaient levé l'étendard de la révolte contre toute autorité en matière de foi, comme les protestants l'ont fait plus tard; s'ils avaient refusé de reconnaître

l'existence et les droits d'un tribunal supérieur établi pour juger les causes de religion et prononcer en dernier ressort sur les doctrines des dissidents, Luther n'aurait pas manqué de s'en prévaloir, et avant lui tous les autres hérétiques. Mais les ariens, bien loin de nier l'autorité infaillible de l'Église, ont toujours paru occupés à sauver les apparences par des professions de foi insidieuses, que la ruse, la corruption, la violence, firent recevoir par un assez grand nombre d'évêques. L'histoire de l'arianisme ne nous laisse voir dans les chefs de cette hérésie que les plus impies, les plus scélérats des hommes; il fallait que le dogme de l'infaillibilité de l'Église fût bien enraciné dans la croyance des peuples, pour que ces audacieux sectaires n'aient pas osé la mettre en question un seul moment.

Une autorité qui prétend à la domination des consciences doit être infaillible et prouver son infaillibilité; car ce privilége est tellement exorbitant, que, de toutes les sociétés humaines, l'Église catholique seule a osé le revendiquer, et il est si nécessaire, que les protestants, après nous l'avoir reproché comme une usurpation, se sont vus obligés d'agir comme s'ils le possédaient. Mais ils ont beau faire, leurs efforts pour ravir ses droits à l'Église en sont la preuve invincible; leur histoire, en effet, plus que toute autre, montre la nécessité d'un tribunal destiné à juger sans appel les questions de foi, et leurs tentatives impuissantes pendant trois cents ans pour découvrir des variations dans l'enseignement catholique, en font voir la parfaite et constante uniformité, laquelle est un miracle perpétuel, et le plus glorieux comme le plus indestructible fondement de nos prétentions; car on ne peut se croire ni être cru longtemps infaillible sans l'être en effet. Tout le monde se trompe, et il arrive toujours un moment où l'erreur devient manifeste, et où la force des choses oblige de se contredire; s'il n'en était pas ainsi, tous les pouvoirs de la terre s'empresseraient de décréter leur

infaillibilité. L'Église seule en a le droit, parce que seule, depuis dix-huit cents ans, ayant à décider les questions les plus difficiles, consultée de mille côtés à la fois, constamment attaquée par des ennemis nombreux, subtils, implacables, elle ne s'est jamais vue forcée de revenir sur ses pas, ni d'annuler aucune de ses décisions dogmatiques.

Les protestants, je le sais, nous reprochent d'avoir dévié de la doctrine des apôtres; mais si on leur demande où, comment, à quelle époque, dans quel siècle, en quelle année, ils répondent par des chicanes, des subtilités, des affirmations en l'air; tandis que nous leur montrons l'enseignement de l'Église toujours immuable, toujours semblable à lui-même, soit par les monuments historiques, les liturgies, les écrits de nos saints docteurs, les décrets des conciles; soit par la croyance actuelle des Arméniens, des Grecs, des Russes, des nestoriens, des jacobites, c'est-à-dire, par des témoins innombrables de l'antique foi, habitant des climats divers, parlant des langues différentes, répandus depuis le fond de l'Éthiopie jusqu'aux extrémités les plus septentrionales de l'Europe. C'est ainsi que la Providence se joue des ennemis de son Église, en les forçant de lui rendre témoignage, et en faisant servir leur haine à son triomphe.

Mais qui ne s'étonnerait de voir avec quelle suite merveilleuse a été conduite la grande discussion chrétienne, qui embrasse dix-huit cents ans, pendant lesquels les hérésies se succèdent à peu près dans l'ordre des articles du symbole catholique? En effet, durant les trois premiers siècles de notre ère, l'Église semble surtout occupée de défendre l'unité du Dieu créateur contre les païens, les manichéens, les gnostiques et une foule d'hérétiques et de philosophes, qui combattaient à outrance les principes fondamentaux que le christianisme a fait recevoir dans le monde romain. Depuis Constantin apparaissent les discussions sur la Trinité, sur l'incarnation, sur la personne de Jésus-Christ, sur la grâce,

sur la rédemption, sur le Saint-Esprit, sur le culte des images et sur quelques autres points que j'oublie ou que j'omets à dessein. Mais le temps approchait où l'autorité de l'Église et celle même de Jésus-Christ devaient être mises en question; pour préluder à ces grands débats, pour fixer les idées des peuples sur la papauté, qui allait devenir plus nécessaire que jamais, la Providence donne au monde chrétien le spectacle des funestes luttes du sacerdoce et de l'empire, et des embarras ou des malheurs qu'entraînèrent à leur suite les schismes d'Orient et d'Occident. Enfin, arrive Luther, qui s'attaque directement à l'infaillibilité de l'Église, et après lui les philosophes, qui nient, avec la mission de Jésus-Christ, les dogmes de la communion des saints, de la rémission des péchés et de la vie à venir. Toute cette longue controverse se poursuit avec une parfaite régularité; les questions, débattues une à une, se succèdent après des éclaircissements suffisants, comme si elles naissaient les unes des autres, en s'étendant de manière que les dernières renferment celles qui ont précédé : par là les protestants et les philosophes étant vaincus, toutes les erreurs tombent du même coup : la défaite de la philosophie force d'être chrétien, celle du protestantisme d'être catholique.

Le protestantisme et la philosophie moderne étant nos ennemis les plus dangereux, la Providence a attendu, pour les laisser descendre dans l'arène, où ils ont paru les derniers, que toutes ses mesures fussent prises pour assurer à jamais le triomphe de l'Église. L'esprit raisonneur et superbe, trouvant dans l'autorité de l'Église un pouvoir ennemi qui anéantissait d'un coup toutes ses inventions, il devait tôt ou tard en venir à nier cette autorité. Ma surprise n'est pas qu'il y ait eu un Luther, mais qu'il n'ait paru qu'au seizième siècle. Le mépris de l'autorité de l'Église menait tout droit à la souveraineté de chaque raison particulière, et de là, par un chemin fort court, à la négation de toute religion révélée.

Les hérétiques et les incrédules de nos jours, fiers de leur affranchissement prétendu, regardent en pitié l'humble soumission des catholiques ; les aveugles ! Ils ne s'aperçoivent pas qu'Arius et tous les anciens hérétiques avaient assez d'esprit, d'opiniâtreté et d'irréligion pour suivre l'erreur jusqu'au bout ; que c'est un miracle de la Providence qui les a retenus à l'entrée de cette funeste carrière ; que si Luther et Voltaire ont franchi les barrières respectées par leurs devanciers, ce n'est point par une supériorité de courage ou de génie, mais simplement parce que Dieu, ayant tout préparé pour faire sortir l'Église victorieuse de ses derniers combats, a enfin laissé les choses suivre leur cours naturel, pour en finir avec l'erreur.

Pour bien comprendre les avantages du plan préféré par la Providence au sujet de la succession des erreurs, il faut se transporter, par la pensée, au moment du triomphe de l'Église sur le dernier et le plus dangereux de ses ennemis, je veux dire l'incrédulité philosophique. Supposons donc que les mécréants sont revenus à la vraie foi, qu'il ne se trouve plus dans l'immense société catholique que des esprits dociles et soumis ; cette heureuse révolution, qui ne saurait être bien éloignée, s'opérera par une suite d'événements dont il nous est impossible de déterminer la nature, mais dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes ; car ils amèneront la fin des trop longues luttes qui désolent le monde depuis tant de siècles. En effet, la Providence a pris des mesures infaillibles pour que la discussion ne revienne point sur elle-même, et que les débats une fois clos ne puissent recommencer. Les ennemis actuels de l'Église, le protestantisme et la philosophie, ne seront pas vaincus par surprise, la discussion est libre et solennelle, la cause s'instruit, elle se jugera en plein soleil ; ni le temps ne leur a manqué pour développer leurs moyens de défense, ni les hommes fameux pour donner de l'éclat à leur cause, ni les nobles

peuples pour la soutenir ; tout leur a été accordé, liberté, talents, gloire, puissance ; nul dans l'avenir ne pourra être assez présomptueux pour espérer de mieux faire que la France, l'Angleterre et l'Allemagne à l'époque la plus brillante de leur civilisation. Il sera aussi impossible de recommencer Luther et Voltaire, que de faire revivre Arius et Nestorius ; la science, trop longtemps hostile à la foi, deviendra son auxiliaire, et l'Église dans sa marche vers l'éternité n'aura plus à craindre que les prodiges fallacieux de l'Antechrist. Si, avant cette dernière épreuve, il s'élevait une erreur nouvelle, ou elle impliquerait la négation de l'infaillibilité de l'Église et de l'inspiration de nos livres saints, ou elle n'attaquerait qu'un point particulier de la doctrine catholique : dans le premier cas, l'Église n'aurait qu'à représenter les pièces d'une cause déjà entendue et jugée ; dans le second, il lui suffirait de manifester sa croyance, et tout serait terminé. Après la victoire finale de l'Église sur le protestantisme et la philosophie, il est impossible, moralement et logiquement, qu'une erreur de quelque importance s'établisse dans le monde chrétien.

C'est alors que l'Église pourra devenir sans péril véritablement universelle. L'erreur a abruti et dégradé tous les peuples de la terre ; jusqu'à ce jour la Providence les a tenus séparés de nous, pour ne point leur donner le spectacle dangereux de nos guerres intestines ; mais lorsque le christianisme aura rassemblé tous ses enfants dans une indissoluble unité, il sera temps de faire briller aux yeux des nations infidèles la lumière qu'elles ne connaissent pas. Ces malheureuses nations ont reculé vers la barbarie pendant que les peuples chrétiens avançaient à grands pas dans les sciences et la civilisation ; il sera facile à l'Église de les gouverner et de les maintenir dans une soumission dont leur infériorité intellectuelle ne leur laissera pas la pensée de s'affranchir. Une grande unité se prépare ; celui qui croit au gouvernement de Dieu ne doutera pas un seul moment de ses desseins en voyant ce qui se passe

sous nos yeux. Les nations infidèles nous étaient restées jusqu'à ce jour presque aussi étrangères que si elles eussent habité un autre monde, on sait pourquoi; maintenant un autre dessein s'annonce. La Russie occupe le nord de l'Asie, la Chine a laissé tomber ses antiques barrières, la puissance anglaise fait tous les jours de nouveaux progrès vers les sources de l'Indus et du Gange, l'empire turc et le royaume de Perse sont aux abois, le drapeau français est déployé sur les rivages de l'Afrique, le nouveau monde est peuplé d'Européens, il n'est pas une île dans l'Océan qui n'ait été visitée par nos navigateurs. Des découvertes inespérées ont rendu les moyens de communication plus faciles que jamais; le commerce et la politique vont rapprocher et mêler les peuples plus qu'ils ne le furent dans aucun des âges précédents; en un mot, la Providence prépare au monde un spectacle sans exemple dans les fastes du genre humain; nous marchons visiblement à l'association universelle des peuples sous l'empire du christianisme. Mais il faut, d'abord, que la vraie foi obtienne un triomphe complet en Europe, et surtout en France. Oh! que le Dieu puissant et miséricordieux hâte cet heureux jour! qu'il abrége les souffrances des peuples, en accélérant les expériences toujours douloureuses qui nous séparent encore de la dernière et de la plus éclatante des victoires de son Église!

CHAPITRE X.

De l'Espagne, de l'Angleterre, de la Russie et de la France.

J'ai peine à quitter ce sujet, car il me semble que l'emploi des siècles et des générations par la Providence forme le nœud de la difficulté dans la question de la limitation du mal. C'est pourquoi je veux faire voir par quelle longue

série d'épreuves ont dû être préparées à l'accomplissement de leur mission les nations prédestinées à un rôle important pour la religion. Afin d'abréger, je ne parlerai que de celles qui, dans ces derniers siècles, ont donné le branle aux affaires de l'Europe, c'est-à-dire, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la Russie et de la France.

Mais avant de considérer l'histoire particulière de chacune de ces nations illustres, il est bon de se souvenir que leur civilisation, qui procède de plusieurs sources, de la religion, des lois, des sciences, des lettres et des arts, se préparait longtemps avant qu'elles eussent paru dans le monde. Nous sommes les héritiers des Juifs, des Grecs et des Romains, et l'on m'accordera sans doute que les siècles n'ont pas été mal employés pour notre instruction, depuis Moïse jusqu'à saint Jean l'évangéliste, depuis Homère jusqu'à Plutarque, depuis les auteurs de la loi des Douze tables jusqu'à Justinien. Pour donner à cette remarque toute sa force, il faut ajouter que Moïse, instruit dans la sagesse de l'Égypte, recueillit toutes les traditions du genre humain; que les Grecs se formèrent à l'école des plus anciens peuples de la terre; et que les Romains, avec un discernement merveilleux, surent s'approprier tout ce qu'ils trouvèrent de bon et d'utile chez les nations vaincues. Dieu en a usé avec les peuples chrétiens comme avec des enfants de haute lignée, qui trouvent, à leur entrée dans la vie, un héritage formé par une longue suite d'ancêtres qui ne les connaissaient pas. Mais ce n'était pas assez de nous préparer une riche succession de traditions et d'exemples, il fallait nous rendre capables d'en profiter pour le bien de l'humanité, et c'est ce qu'a fait la Providence pour les nations dont j'ai à parler.

L'Espagne était destinée à réprimer en Europe les attaques du protestantisme, à repousser les derniers efforts des infidèles et à donner à l'Église un monde nouveau. Ses huit cents ans de guerre contre les Maures l'ont faite ce qu'elle

fut au seizième siècle, assez féconde en héros pour former un empire sur lequel le soleil ne se couchait pas ; assez riche en grands talents et en grandes vertus pour étonner l'Europe par le nombre de ses saints et de ses docteurs, et pour couvrir le monde de ses apôtres ; assez forte et assez dévouée à l'Église pour porter presque seule tout le poids des affaires de la chrétienté.

L'éducation de ce peuple héroïque, qui devait rendre au monde des services si essentiels, non-seulement n'a rien coûté à l'Europe, mais lui a épargné des guerres sanglantes et des désastres incalculables. Charlemagne aurait pu refouler en Afrique les farouches sectateurs de Mahomet ; mais la Providence l'occupait ailleurs, afin de laisser à la nation espagnole tous les dangers d'une lutte qui devait développer ses grandes qualités.

Quand on voit dans l'histoire comment la Providence a su se servir des grands empires dans l'intérêt de la religion, on ne peut guère douter que la Russie et l'Angleterre, qui, sans le vouloir, ont déjà rendu plus d'un service à l'Église romaine, ne soient destinées à contribuer de quelque manière à la propagation de la vraie foi. Mais, de même qu'une grande fortune n'est presque jamais en sûreté qu'entre les mains de l'homme qui l'a créée et que l'héritier est ordinairement un dissipateur, ainsi les États qui arrivent tout d'un coup à une grande puissance, et dont les conquêtes n'ont pas été consolidées par le cours des siècles, sont condamnés à déchoir bientôt de la gloire que leur avaient faite d'heureuses conjonctures ou le génie d'un grand homme. Au contraire, les puissances qui s'élèvent peu à peu et dont la grandeur est l'ouvrage du temps, peuvent se promettre un long avenir.

La Russie et l'Angleterre sont dans ce cas.

La première a eu à soutenir d'effroyables luttes contre les Tartares, les Turcs, les Polonais, les Suédois et les Fran-

çais. La rigueur de son climat, l'énergie de son gouvernement et la barbarie de ses peuples semblent rendre sa puissance indestructible.

Il en est autrement de l'Angleterre, dont les forces sont plus apparentes que solides, qui porte dans son sein un double cancer, l'Irlande et le paupérisme, dont le gouvernement trop vanté repose sur des abus et des inconséquences, enfin, qui, à la première guerre sérieuse, peut être blessée au cœur ou voir ses possessions lointaines lui échapper l'une après l'autre.

Cependant il faut convenir que, de toutes les nations de l'Europe, l'Angleterre seule a été préparée par toute son histoire à faire sentir son influence jusqu'aux extrémités du monde.

Conquise toutes les fois qu'une flotte ennemie a pu débarquer une armée sur ses rivages, elle a compris de bonne heure qu'elle ne vivrait qu'à la condition de devenir la souveraine des mers. Ses longs embarras avec l'Irlande, qui après tant de siècles d'oppression reste une nation distincte, ses guerres en France, où elle eut toujours un pied depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à la prise de Calais, lui ont enseigné à fond une science où elle est sans rivale, celle de dominer de grandes mers et de grandes contrées au moyen de quelques positions fortes, qu'elle sait choisir avec une intelligence admirable, et défendre avec une opiniâtreté qui n'appartient qu'à elle.

Ce serait un beau jour pour l'Église et pour le monde que celui qui verrait la Russie et l'Angleterre revenir à l'unité! On peut prévoir la conversion de l'Angleterre; mais quand viendra le tour de la Russie?

Si l'on juge du rôle à venir de la France par son passé et par les préparations de la Providence, on trouvera, j'ose le dire, quelque chose de plus remarquable encore et de plus digne de l'attention de l'homme religieux.

Une nation est forte en proportion de la cohésion de ses parties; la Providence a mis quatorze cents ans à fonder l'unité de la France.

Clovis avait conquis les Gaules jusqu'aux Pyrénées; mais il partagea le royaume entre ses fils, et cet exemple funeste, suivi dans la première et la seconde race de nos rois, amena des malheurs sans nombre, qui à la fin firent comprendre la nécessité de l'unité du pouvoir, lequel en effet n'a plus été partagé depuis l'avénement de la troisième race.

Mais sous les derniers Carlovingiens, les fiefs étant devenus héréditaires, la France se trouva divisée en une multitude de petits États, souvent en guerre les uns avec les autres, et qui plus d'une fois se coalisèrent contre le suzerain.

Je ne connais pas, dans l'histoire, de spectacle plus digne d'admiration que celui de l'habile persévérance des trente successeurs de Hugues Capet, travaillant, avec une suite et un bonheur qui se sont soutenus pendant huit siècles, à rattacher tant de membres épars au grand corps de la monarchie.

Il est vrai qu'il y eut un moment bien critique : un roi insensé, une femme sans cœur, un vassal rebelle, mirent la France à la merci de l'étranger; il fallait un miracle, Dieu le fit, et il suscita Jeanne d'Arc.

A partir de cette époque, la puissance du souverain grandit à vue d'œil, et les rois, comme disait François Ier, furent mis *hors de pages*. Ce qui restait à faire était peu de chose; Richelieu et Louis XIV, dignes de terminer ce grand ouvrage, y mirent la dernière main.

L'unité était si bien devenue la pensée de la nation, que la révolution, qui semblait n'exister que pour détruire, décréta la république une et indivisible, et que l'accusation de fédéralisme fit couler des flots de sang. C'est ainsi que les régimes les plus opposés ont contribué à cimenter l'union des diverses parties de la France.

L'unité du pouvoir et du territoire produisit peu à peu celle du langage, des lois, des mœurs, des intérêts, et jusqu'à un certain point des opinions.

On ne s'étonne guère des merveilles au milieu desquelles on a passé sa vie; mais si l'on considère l'état de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre, de la Russie, et même de l'Espagne qui n'a jamais pu absorber le Portugal, on trouvera que l'unité de la France est une assez belle chose, et qui valait bien la peine d'être achetée par huit siècles de travaux. Les hommes qui croient qu'une œuvre pareille peut s'accomplir en un tour de main, par un décret, par une victoire ou une révolution, sont des aveugles volontaires qui ne tiennent aucun compte des leçons de l'histoire et des lois de la nature humaine.

Pendant que la Providence préparait l'unité de la France, elle mêlait son histoire à toutes les grandes affaires du monde, tenait son intelligence au niveau des événements importants pour la religion, en lui donnant, depuis saint Irénée jusqu'à Bossuet, une suite presque non interrompue de docteurs illustres, et la mettait à l'abri de la domination des hérésies en ne laissant monter sur le trône que des princes catholiques.

La nation ainsi préparée touchait au plein développement de sa force et de son intelligence, lorsque surgirent les hérésies de Luther et de Calvin.

De même que l'Église universelle a dû préluder à la conquête du monde par ses combats contre les hérésies, lesquels ont produit le double résultat d'affermir son autorité et de développer sa doctrine, ainsi la France, pour être en même temps la voix et le bras du christianisme, devait arriver par de longues luttes aussi bien à l'unité religieuse qu'à l'unité politique.

Pour bien comprendre les voies de la Providence, il faut se souvenir qu'en trois cents ans de temps et dans l'espace

enfermé par les Pyrénées, les Alpes, le Rhin et l'Océan, elle voulait faire paraître successivement quatre erreurs colossales, dont le passage devait mettre la vérité en un péril tel que le souvenir ne s'en perdît jamais parmi les hommes, mais de manière aussi que la France restât toujours la fille aînée de l'Église et la première des nations catholiques.

Depuis mille ans, l'Église orientale reste misérablement accrochée au *filioque* et au *pain azyme*, et ni sa longue dégradation ni le spectacle des gloires de l'Occident ne peuvent la détacher d'un schisme condamné par elle-même à Constantinople, à Lyon et à Florence; l'Angleterre, la Suède, le Danemark, le nord de l'Allemagne, restent depuis trois siècles asservis aux erreurs du protestantisme, en dépit des hontes de son origine et du progrès de jour en jour plus visible de sa décomposition.

L'Église de France a eu à lutter, depuis le seizième siècle, contre le calvinisme, le jansénisme, le schisme constitutionnel, la philosophie rationaliste, la révolution, et elle a traversé une persécution qui tient sa place parmi les plus horribles et les plus désastreuses dont il soit fait mention dans l'histoire; cependant cette même Église, si cruellement éprouvée, reste encore debout, pleine de vie et de jeunesse, et non contente de cicatriser ses plaies, elle vient en aide à toutes les Églises souffrantes et envoie ses missionnaires dans toutes les contrées de l'univers. Par quelle suite de prodiges ce prodige qui les résume tous s'est-il accompli?

Le calvinisme avait fait parmi nous d'assez grands progrès, mais il n'aurait pu compromettre sérieusement le sort de la monarchie et de la France sans la faiblesse des derniers Valois et la défection de la branche de Bourbon. Pour résister au fanatisme des protestants dirigés par des chefs d'une valeur héroïque, ce ne fut pas assez du zèle et du courage des catholiques; il fallut, avec le secours de l'Espagne, les grandes qualités des princes lorrains, et il ne tint à rien

que la loi d'hérédité et l'indépendance de la France ne fussent anéanties.

Une fois Henri IV revenu à l'Église romaine, les grands dangers étaient passés. Mais il fallait déblayer le terrain et faire de la place pour les nouvelles erreurs. Richelieu, Louis XIV et Bossuet furent chargés de ce soin, et ils enlevèrent au calvinisme la puissance du nombre et celle de l'opinion.

Le jansénisme, qui tient à la fois du génie de l'Occident par la profondeur des questions, et du génie grec par les misérables subterfuges dont l'enchaînement forme son histoire, aurait été peu remarqué s'il n'eût eu pour organes des hommes tels qu'Arnauld, Nicole et Pascal, et si, parmi les grands esprits du grand siècle, les uns n'avaient point paru le dédaigner et les autres l'appuyer de leurs suffrages. Il se détache d'ailleurs comme un point sombre au milieu des rayons de la gloire de Louis XIV, et il tient assez de place dans le règne de ce monarque pour ne point échapper aux regards de la postérité.

Dans le siècle suivant, le jansénisme ne sut être que tracassier avec les parlements, et ridicule avec les convulsionnaires; puis il fut entraîné comme l'écume par le torrent de la révolution.

Le schisme procède à la fois du jansénisme, de la philosophie et de la déclaration de 1682, entendue dans le sens des parlements. Ainsi, il avait de profondes racines dans le passé, et en tout autre temps il aurait pu devenir redoutable; mais il ne tarda pas à s'avilir par ses sacriléges complaisances pour la Convention, et à recevoir le coup de grâce des mains de Pie VII et du premier consul.

Le règne de la philosophie, c'est-à-dire la révolution, fut préparé par un homme, par une classe et par une ville : Voltaire, la noblesse et Paris.

La noblesse ouvre les yeux à la lueur de l'incendie, la

bourgeoisie prend sa place; mais bientôt les crimes de la Convention et les infamies du Directoire font accepter avec transport la restauration du pouvoir civil et celle du culte catholique.

Cependant une seule expérience ne suffisait pas pour confondre la philosophie ; la révolution, qui en est la réfutation, devait avoir un flux et un reflux, et se présenter successivement sous toutes les phases possibles ; quelques hommes parurent destinés à la pousser et à la réprimer tour à tour, et il faut convenir que le beau rôle n'appartient pas aux premiers.

La Providence, qui ne voulait pas nous perdre, mais nous instruire, conserva l'esprit de discipline, de dévouement et de sacrifice dans l'armée et dans le clergé; la première nous préserva de l'anarchie et de la conquête, le second de la perte de la religion.

Ajoutez que les progrès de l'incrédulité s'arrêtèrent à certaines limites, car le christianisme fut toujours représenté dans la famille par la femme, dans la nation par les populations du Midi et de l'Ouest.

C'est ainsi qu'à travers tant de crises mortelles nous sommes arrivés à l'état présent des choses. Tout serait sauvé si la bourgeoisie, qui est depuis soixante ans la classe prépondérante, devenait sincèrement chrétienne, et si par son retour la vérité complète était rétablie dans les faits et dans les idées. C'est pour son instruction que la révolution se prolonge et que le socialisme vient de se montrer d'une manière si menaçante.

Mais comment, au milieu de tant de secousses, le clergé, dépouillé et presque détruit par une persécution de dix ans, a-t-il réparé tant de pertes, relevé ou créé tant d'institutions, soutenu et ranimé la foi, et fait remonter l'Église gallicane à la hauteur d'où elle attirait autrefois les regards et les hommages du monde? Je dirai tout en deux mots : Par beaucoup de sagesse et encore plus de dévouement. Si l'histoire de notre temps trouve dans l'avenir un lecteur intelli-

gent, il avouera que la conduite du clergé français depuis soixante ans égale peut-être ce qu'il y a de plus beau dans les annales de l'Église.

Toutefois, il y aurait de l'injustice et de l'ingratitude à ne pas reconnaître que le clergé a été puissamment secondé par quelques illustres laïques, dont les noms resteront chers à jamais à tous les cœurs chrétiens.

Nous ne pouvons dire combien il faut encore de temps et d'expériences pour amener la France à l'intelligence complète des vérités, dont il est dans sa destinée d'être le défenseur et l'apôtre; mais il est clair que nous sommes en bon chemin, et peut-être n'y a-t-il pas de témérité à dire que le terme ne saurait être bien éloigné.

Les crises qui menacent encore la France sont assez redoutables pour qu'elle puisse y périr; mais Dieu, qui l'a protégée jusqu'à ce jour, ne le permettra pas, parce que les préparations de sa providence annoncent des desseins de miséricorde, et qu'à moins d'une série de miracles qui ne sont pas dans l'ordre habituel des opérations du gouvernement divin, la ruine de notre patrie serait un malheur irréparable pour l'Église et pour le monde.

Mais que quelques événements extraordinaires et portant avec eux une conviction irrésistible, arrachent enfin à la bourgeoisie le désaveu complet qui, depuis 1848, a été deux ou trois fois sur le point de lui échapper; que l'unité se fasse dans la foi comme elle existe dans les mœurs et dans le langage; en un mot, que la France, arrivée à la pleine intelligence du christianisme, le proclame par ses trente-six millions de voix, qu'elle mette au service de la foi son ardeur, son courage et son génie, nulle puissance humaine ne sera assez forte pour lui résister, et dans cinquante ans l'univers sera catholique.

C'est vers ce point que convergent, depuis l'origine de la monarchie, tous les événements de notre histoire; il m'est

impossible de ne pas croire que nous arriverons au but, parce que rien ne peut me faire supposer que la Providence opère pendant quatorze siècles pour aboutir à un avortement.

CHAPITRE XI.

Des preuves du christianisme.

L'obligation de croire est de rigueur pour tous les hommes à l'égard desquels l'Évangile a été promulgué : « Celui qui ne croira point, dit Jésus-Christ, sera condamné (1). » Comme notre foi doit être raisonnable, il est nécessaire que la vérité soit environnée d'assez de preuves pour convaincre un esprit sensé ; ces preuves existent-elles ?

Avant ces derniers temps, le christianisme était en possession de dominer les intelligences à tous les degrés depuis le philosophe jusqu'à l'artisan; pendant dix-huit siècles il a exercé un tel empire, inspiré des convictions si fortes, qu'il a pu commander les sacrifices les plus difficiles, même celui de la vie, à des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition. Il est donc clair qu'à l'égard des siècles passés le christianisme avait des preuves au moins suffisantes.

Mais on prétend que ce qui suffisait autrefois, ne suffit pas aujourd'hui; des miracles accomplis depuis tant de siècles font une faible impression sur des philosophes qui les croiraient à peine sur le témoignage de leurs yeux. Cette disposition à l'incrédulité pénètre de plus en plus dans les masses, et menace d'envahir la société tout entière. La foi ne devient-elle pas impossible dans notre siècle ? Si la providence a pourvu aux besoins des âges précédents, n'est-elle pas en défaut pour le nôtre ?

(1) S. Marc, ch. 16, v. 16.

Les philosophes se plaignent de ce qu'ils n'ont point vu de miracle; ils se plaignent à tort. Il existe au milieu de nous un miracle perpétuellement visible, un miracle toujours présent, qui porte avec lui par toute la terre la preuve invincible de la vérité et le moyen de la reconnaître. Ce prodige perpétuellement subsistant, c'est l'Église catholique (1).

La vraie religion a des ennemis de deux sortes; les uns qui nient la divinité de Jésus-Christ, les autres qui la reconnaissent : pour convaincre les premiers comme les seconds, s'ils veulent être de bonne foi, il ne faut pas d'autre miracle que celui de l'existence de l'Église catholique.

Lorsque les apôtres se répandirent dans l'univers pour y prêcher la doctrine de leur maître, ils devaient prouver leur mission par des prodiges ; on ne pouvait les en croire sur leur parole : aujourd'hui l'Église est à elle-même sa preuve ; il est raisonnable de se soumettre, avant tout examen, à son enseignement.

La divinité de Jésus-Christ est le dogme fondamental, duquel découle comme de sa source toute la doctrine chrétienne ; cette vérité première, qui renferme toutes les autres,

(1) La tradition constante, universelle, de l'Église atteste que dans tous les temps il s'est opéré parmi nous des œuvres qui sont une dérogation manifeste aux lois de la nature. Cette prétention, bien facile à confondre si elle était sans fondement, a été soutenue depuis dix-huit siècles, d'abord devant les païens, puis devant les hérétiques, et aujourd'hui devant les philosophes incrédules. L'Église, de nos jours comme dans les âges précédents, ne décerne un culte public qu'aux hommes par l'intercession desquels se sont opérés plusieurs miracles, attestés par les témoignages les plus irrécusables, vérifiés de manière à ne pas donner de prise à la critique la plus sévère. A-t-on jamais ouï dire que les procès-verbaux de canonisation dressés à Rome aient été argués de faux ? C'est une chose grave, qu'on y pense bien, que l'assurance avec laquelle une société de 150 millions d'hommes, la plus savante, la plus vertueuse qui fut jamais, soutient que depuis son établissement il s'est opéré dans son sein des miracles réels, et qu'il s'en opère encore de notre temps. Pour croire que c'est faire assez d'honneur à cette affirmation des catholiques que d'y répondre en ricanant, en haussant les épaules, il fallait toute l'impertinente fatuité des beaux esprits du dix-huitième siècle.

est facile à établir de la manière la plus irrécusable, c'est-à-dire par les faits.

Il s'est trouvé, de nos jours, des hommes qui ont osé soutenir que Jésus-Christ n'a jamais existé; notre réponse est simple : l'action est par excellence le signe de la vie; non-seulement Jésus-Christ a existé, mais il existe, car il agit; non-seulement il agit, mais il agit en Dieu.

Pour connaître certainement l'existence et la nature d'un être agissant, il n'est point nécessaire de le voir : nul homme n'a vu Dieu, dit l'Évangile (1), cependant tous les hommes croient à Dieu, et la possibilité de l'athéisme est encore un problème à résoudre.

Si l'on a raison de croire à la toute-puissance de Dieu, parce qu'il a fait le monde, on doit reconnaître la divinité de Jésus-Christ, parce qu'il a fait l'Église; l'Église est un ouvrage encore plus divin que l'univers.

La puissance de Dieu est inimitable dans la création, dans la constitution et dans la conservation des êtres. Tous les hommes et tous les anges réunis ne pourraient créer un grain de sable, ni avec la matière existante former un être vivant en dehors des lois établies, ni donner au plus vil insecte le principe vital qui le conserve, le répare et le perpétue. Le monde dans son origine, dans ses lois et dans sa durée, rend hommage à l'existence du créateur, de l'ordonnateur, du conservateur de toutes choses.

La formation, la constitution et la conservation de l'Église ne rendent pas un témoignage moins éclatant à la puissance divine de Jésus-Christ.

L'Église existe et elle n'a pas toujours existé, ce sont deux faits également certains : quelques philosophes ont nié la création du monde; nul, que nous sachions, ne songea jamais à attribuer l'éternité au christianisme.

(1) S. Jean, ch. 18, v. 18.

L'établissement de l'empire romain n'est point une création, parce que, avec les hommes tels qu'ils sont, ou naturellement modifiés, il était possible de le fonder. Qu'importe que les hommes qui devaient former la société chrétienne existassent déjà, puisqu'il fallait les créer de nouveau, ou, pour employer le mot reçu dans l'Église, les régénérer, leur donner une seconde naissance, comme s'exprime Jésus-Christ lui-même (1)? L'établissement de l'Église est une véritable création.

Lorsque Dieu créa le monde, il ne trouva du moins aucune résistance dans le néant; Jésus-Christ, au contraire, avait à opérer sur une matière rebelle : il devait résoudre le problème, vraiment digne d'un Dieu, de conduire, sans l'anéantir, la liberté humaine où elle ne veut point aller, d'employer, sans les contraindre, des volontés indépendantes à un ouvrage auquel elles se refusent.

Jésus-Christ n'a point tiré son Église du néant, il est vrai; mais ce qui est bien plus difficile, il l'a tirée de l'opprobre de sa croix, de l'ingratitude de ses compatriotes, de l'ignorance et de la lâcheté de ses disciples, malgré toutes les passions humaines conjurées, en dépit de la puissance romaine et d'une persécution de trois siècles.

La mort est l'écueil des entreprises humaines; aussi les fondateurs d'écoles, de dynasties, de religions, se hâtent-ils d'agir et de mettre la dernière main à leur ouvrage, pendant qu'ils le peuvent. Jésus-Christ renvoie l'exécution de ses desseins après sa mort; en attendant, il n'écrit rien, il tait à ses disciples beaucoup de choses qu'ils ne pourraient porter (2); ce qu'il leur dit, ils ne le comprennent pas; ils apprendront tout, lorsque leur maître ne sera plus sur la terre, par l'effusion du Saint-Esprit, c'est-à-dire d'une manière qui ouvrait

(1) S. Jean, ch. 3, v. 7.
(2) S. Jean, ch. 16, v. 12.

une large porte à l'enthousiasme, au fanatisme, à des divisions intestines, et qui rendait le succès humainement impossible.

Ces ignorants ainsi préparés doivent devenir les docteurs d'un siècle corrompu, matérialiste, incrédule, où l'antique simplicité est un objet de moquerie, où deux augures ne peuvent se regarder sans rire, d'un siècle fécond en grands hommes, et supérieur sous le rapport de la science à tous les âges précédents.

C'est dans ce siècle que quelques pauvres bateliers du lac de Génézareth entreprennent de réformer de fond en comble la société romaine, en lui faisant adorer, non comme un autre Apollon ou un autre Jupiter, mais comme le Dieu suprême, infini, éternel, le fils d'un charpentier, né, de leur aveu, dans une étable, sous l'empire d'Auguste, et trente-trois ans plus tard crucifié entre deux larrons, à la demande des hommes les plus respectés de sa nation ; en le lui faisant adorer, dis-je, sous les apparences d'un pain qui, selon eux, devient, en mille lieux en même temps, le corps du Verbe incarné, toutes les fois que certaines paroles sont prononcées par certains hommes.

Les disciples ne devaient pas être plus heureux que le maître. Jésus-Christ leur avait prédit qu'ils seraient haïs et persécutés à cause de lui ; cette prophétie s'est vérifiée à la lettre. Depuis dix-huit siècles, l'Église n'a pas fait une conquête qui ne lui ait coûté des torrents de sang.

Mais afin que tout soit inexplicable dans l'établissement du christianisme, les obstacles sont convertis en moyens : les persécutions deviennent le premier objet de l'ambition des nouveaux croyants ; la prison, les chaînes, les tortures sont à leurs yeux les plus beaux titres de gloire. Les vides faits par la tyrannie au milieu des rangs des fidèles se remplissent rapidement, les bourreaux prennent la place des victimes, les persécuteurs sont transformés en apôtres, le

sang des martyrs est une semence de chrétiens. Pendant la vie de Jésus-Christ, la nouvelle doctrine se cachait dans le désert et était enseignée tout bas à l'oreille ; après les scènes du Calvaire, on la publie sur les toits, elle court de Jérusalem à Antioche, d'Antioche à Rome, qui verra la croix arborée au sommet de son Capitole, et qui deviendra, elle la maîtresse des nations, la capitale des sciences et des arts, le patrimoine des successeurs d'un homme de la lie du peuple, lequel la première fois qu'il voulut parler en public fut pris pour un homme ivre.

Nos apologistes font ici une remarque pleine de sens : si les apôtres ont fait des miracles, celui qui les a envoyés est Dieu ; s'ils n'en ont pas fait, c'est le plus surnaturel de tous les prodiges qu'une doctrine aussi incroyable que la leur soit devenue la religion universelle.

En niant Jésus-Christ, on ne gagne rien; on déplace tout au plus la question, car il faut bien rattacher à un autre nom la gloire divine de la fondation de l'Église, lorsqu'on la refuse au fils de Marie. Pour en venir là, ce n'est pas la peine de donner un démenti à l'univers.

Malgré la rapide diffusion du christianisme, on peut croire que ses progrès n'ont pas eu lieu par surprise ni par un entraînement irréfléchi. L'accomplissement des prophéties, les miracles et la sainteté des apôtres, la sublimité de leur enseignement, le courage des martyrs, devaient sans doute produire une impression profonde sur une société livrée à toutes les erreurs et à toutes les abominations du paganisme; mais la Providence n'a pas voulu laisser le moindre nuage sur le caractère surnaturel du grand fait de la fondation de l'Église. Les païens voyaient les Juifs donner à leurs livres prophétiques un autre sens que les chrétiens, accuser les disciples d'avoir enlevé le corps de leur maître pour autoriser leur imposture, expliquer les miracles de Jésus et des apôtres par l'intervention des esprits infernaux ;

eux-mêmes opposaient aux prophéties les oracles de leurs faux dieux; les secrets de la magie, les prestiges d'Apollonius de Tyane aux prodiges des chrétiens, Platon à l'Évangile, Socrate, Épictète, tous les sages du paganisme à nos saints et à nos martyrs, dont le courage les étonnait peut-être moins que nous, parce que tous les jours ils voyaient des esclaves méprisés faire avec insouciance le sacrifice de leur vie dans les jeux du cirque. On avait d'ailleurs répandu partout contre les chrétiens d'abominables calomnies contre lesquelles les meilleurs esprits ne se tenaient point en garde, comme on le voit par l'exemple de Tacite, de Trajan et de Marc-Aurèle. C'était assez pour autoriser les préjugés et les passions contre une doctrine qui condamnait ses adversaires à des tourments éternels.

L'établissement du christianisme est donc une œuvre divine.

En second lieu, c'est Dieu qui constitue les êtres, c'est-à-dire, qui établit les lois de leur existence, de sorte que la manière d'exister aussi bien que l'existence même a sa raison unique dans la volonté de Dieu. Il n'est pas plus dans la nature des eaux de s'écouler vers la mer que de remonter vers les montagnes qui les ont vues naître, pas plus dans la nature des corps de peser vers la terre que de s'élever vers le ciel : les choses sont ce qu'elles sont, parce que la volonté ordonnatrice l'a réglé ainsi.

Il en est de même de l'Église : les lois qui la régissent viennent et ne peuvent venir que de l'institution de Jésus-Christ. Mais ici remarquons encore que le Créateur, en modifiant la matière d'une manière plutôt que d'une autre, n'a pu être déterminé par la nature des difficultés, parce que la matière, indifférente à tout, se prête à tout, et reçoit également toutes les formes et tous les mouvements. Jésus-Christ au contraire, agissant sur des volontés libres qu'il voulait laisser libres, semble s'être appliqué, dans la cons-

titution de son Église, à choisir les lois les plus opposées, les plus antipathiques à la nature humaine.

En effet, l'humanité est partagée entre mille opinions, mille systèmes, mille cultes incompatibles ; elle est soumise à l'empire des mauvaises passions partout triomphantes ; enfin, elle se compose de races ennemies, entre lesquelles les intérêts, les mœurs, les préjugés mettent des barrières insurmontables. Or, Jésus-Christ a donné à son Église, comme ses caractères propres, distinctifs, et qui la constituent ce qu'elle est, l'unité, la sainteté, l'universalité.

L'Église est une dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses sacrements, dans sa hiérarchie ; elle est une depuis les apôtres, dont l'ignorance, plus heureuse que toute la science des philosophes et tout le génie des fondateurs de religions, a rencontré du premier coup, sans tâtonnement, un symbole dans lequel on ne peut rien corriger ni rien retrancher, une doctrine complète dont on admire de plus en plus la sagesse et la profondeur à mesure qu'on l'étudie davantage. Nul système philosophique ou religieux n'a pu résister à l'action du temps ; le disciple ne pense bientôt plus comme le maître, le même homme n'est jamais d'accord jusqu'au bout avec les principes de son école. En dehors du christianisme, l'union de doctrine n'existe et ne peut exister nulle part ; l'expérience en a été faite sur une vaste échelle, et de manière à ce qu'il ne soit pas nécessaire d'y revenir. L'Inde, la Grèce, l'Italie, l'Europe moderne nous ont fait voir la philosophie, séparée de la religion, aboutissant à l'anarchie des opinions, à une sorte de chaos des intelligences ; les divers cultes qui couvrent la terre nous présentent un spectacle peu différent. Au milieu des variations sans fin des opinions et des croyances humaines, l'Église seule reste immuable dans sa doctrine et toujours semblable à elle-même.

Ce prodige, humainement inexplicable, paraîtra encore plus extraordinaire, si l'on se souvient que le centre de la

grande communion catholique est dans la foi et l'autorité d'un homme, dont la dignité ne garantit ni la vertu ni les lumières : faillible dans ses opinions, faillible dans ses mœurs, faillible comme docteur particulier, faillible comme homme, il peut être trompé, séduit, corrompu, intimidé ; il peut être exposé à tous les accidents de la condition humaine, devenir le but des attaques de tous les ennemis de notre religion, excités par l'espoir de renverser l'édifice en détruisant le fondement; cependant il n'en reste pas moins le chef de toutes les églises du monde, l'oracle de tous les orthodoxes, le point de réunion de tous les disciples de Jésus-Christ, sans que jamais notre immense société, à travers tant de vicissitudes qui ont signalé les différentes époques de son existence, ait senti le besoin de se créer un autre centre d'unité, ou de revenir sur les décrets dogmatiques de la chaire principale. Ce phénomène éclatant et unique dans le monde comme la lumière du soleil dans les cieux dure depuis dix-huit siècles ; si l'on refuse d'y reconnaître l'influence manifeste de la Providence, c'est qu'on ne veut rien voir.

Le second caractère de l'Église est d'être sainte, non-seulement dans sa doctrine, mais aussi dans un grand nombre de ses enfants, et ce second caractère n'est pas moins merveilleux que le premier (1). En effet, la sainteté, que l'on peut définir l'amour de Dieu et du prochain jusqu'au mépris de

(1) Le christianisme ne se contente pas d'affirmer qu'il possède une grâce surnaturelle; il le démontre par ses œuvres. La nature ne donne à nos actions d'autre principe que l'égoïsme, qui se subdivise en orgueil, cupidité et volupté. Est-ce l'égoïsme qui a fait de l'humilité la première des vertus chrétiennes, qui a rendu si commun parmi nous l'amour de la pauvreté, de la virginité, de la pénitence ? Est-ce l'égoïsme qui inspire les martyrs, les apôtres, ces pauvres volontaires qui se dépouillent de tout, même de leur liberté, pour soulager plus efficacement toutes les misères humaines, ces femmes admirables qui renoncent aux joies de la vie pour devenir les mères adoptives des enfants abandonnés? Si l'humilité, la chasteté, la charité chrétienne, si les œuvres qui émanent de ces vertus ne dépassaient pas les forces de la nature, on trouverait quelque chose de semblable en dehors de notre sainte religion.

soi, n'est point dans la nature humaine. Elle fleurit dans l'Église catholique comme dans le seul terrain où elle puisse naître et se conserver ; là seulement on trouve ces dévouements admirables à Dieu et à l'homme, qui ne sauraient s'expliquer, si ce n'est par l'influence d'une grâce surnaturelle. Renoncer aux plaisirs, aux honneurs, à la fortune, à sa propre volonté pour témoigner un plus parfait amour à Jésus-Christ, pour se rendre plus utiles à l'Église, c'est la première chose que l'on exige de tous les membres des ordres religieux, et l'on sait que nos premiers pasteurs n'ont, pour ainsi dire, qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des légions de ces chrétiens généreux, lorsque les intérêts de la religion le demandent ; on sait aussi que les sectes séparées, loin de pouvoir fonder quelque chose de semblable, ne peuvent pas même soutenir ce qui existe. Disons quelque chose de plus. Dans les siècles les plus mauvais, l'Église a compté parmi ses enfants des hommes héroïques, qu'elle a pu, après l'examen le plus rigoureux, proposer à l'imitation et au culte des fidèles, sans craindre d'être convaincue d'erreur par ses ennemis attentifs. Ceci mérite d'être bien remarqué ; car, ainsi que l'a observé M. J. de Maistre, dès qu'une église s'est séparée de l'Église mère, elle cesse d'avoir des saints. La sainteté ne peut pas plus se contrefaire que l'unité. Les protestants, à défaut d'un symbole qu'ils n'ont jamais pu se donner, ne demanderaient pas mieux que d'avoir des saints ; mais la vérité a ici tant d'empire, que ces hardis novateurs, qui ont tout osé dans la doctrine, ne se sont jamais senti le courage de décerner le titre de saints même aux fondateurs de leur prétendue réforme.

Non-seulement l'Église est une et sainte, elle est de plus catholique ou universelle. Jésus-Christ avait dit : Allez, enseignez toutes les nations ; sa parole n'a pas été vaine. Les ouvriers évangéliques se sont présentés en foule, et, quittant généreusement leur patrie, leur famille, leur bien, ils

sont allés, au péril de leur vie, porter la bonne nouvelle à tous les peuples de la terre. Ils ont cherché, pour ainsi dire, avec un flambeau dans tous les recoins de l'univers, des hommes à convertir à Jésus-Christ; ils ont parcouru les vastes solitudes de l'Amérique, traversé les déserts brûlants de l'Afrique, bravé les glaces du Nord et les ardeurs du Midi; la foi a brillé d'un éclat immortel dans les îles barbares du Japon; la Chine n'a pas eu de grande muraille pour arrêter nos missionnaires. Nommez, si vous le pouvez, un pays où l'Évangile n'ait été annoncé; cherchez, au milieu des mers les plus lointaines, quelque île, à demi noyée dans les flots, où le nom de Jésus-Christ ne soit parvenu (1).

Le christianisme a pris racine partout; partout la prédication évangélique a trouvé des cœurs dociles; mais, chose digne de remarque, les grandes conquêtes sur les nations infidèles ont toujours été faites par les envoyés de l'Église romaine; jamais les hérésies n'eurent de véritables apôtres. Elles se sont recrutées aux dépens de l'Église, s'emparant de ses membres infirmes, de tout ce qui était faible dans la foi ou dans les mœurs; en un mot, elles ont déchiré le christianisme par des guerres et des divisions intestines, et ne lui ont jamais procuré un seul vrai triomphe sur ses ennemis. Voyez à quoi aboutissent tant de sommes énormes dépensées par les sociétés bibliques, et dites si, avec la moitié de ces ressources, nos missionnaires n'obtiendraient pas des résultats cent fois plus considérables.

Les hérétiques rendent un hommage forcé à l'Église en lui

(1) Dieu dit au premier couple humain : « Croissez, multipliez-vous et remplissez la terre. » (Genèse, ch. 1.) Jésus-Christ tient à ses apôtres un langage à peu près semblable. Ces paroles sont restées également fécondes depuis qu'elles furent prononcées, mais c'est tout ce qu'elles ont de commun. Le Dieu créateur a pourvu à la conservation du genre humain de la manière que l'on sait; le Dieu rédempteur a assuré la succession et la multiplication de ses ministres, en leur donnant ce singulier motif d'encouragement : « Vous serez haïs de tous à cause de moi. » (S. Matth., ch. 10.)

laissant ce grand nom de catholique qu'ils n'osent usurper; ils sentent bien que leur secte est renfermée dans des limites qu'elle ne franchira jamais. On aura beau faire, les luthériens ne sortiront point de l'Allemagne, les calvinistes de la France, les anglicans de l'Angleterre; jamais les hérésies orientales n'envahiront l'Occident. Dieu a dit à l'erreur comme aux flots de l'Océan : Tu viendras jusque-là, et tu n'iras pas plus loin! il lui a marqué sa place dans l'espace et dans la durée; la vérité seule est partout et toujours.

Enfin, Dieu ne se montre pas moins puissant dans la conservation que dans la création et la constitution des êtres. S'il est un spectacle digne d'attention, c'est celui que nous présente la terre, toujours jeune, toujours féconde, dont le sein toujours ouvert ne s'épuise jamais. L'hiver paraît donner la mort à la nature, le printemps nous la ramène riante, parée, et comme se réveillant d'un doux sommeil qui lui a rendu sa fraîcheur et sa beauté. Les générations, les races, les peuples disparaissent pour faire place à de nouvelles générations, à de nouveaux peuples; c'est un mouvement jamais interrompu de la vie à la mort et de la mort à la vie; on sent que la nature est mortelle, mais que Dieu ranime sa défaillance et rallume le flambeau au moment où il allait s'éteindre.

Telle est l'Église de Jésus-Christ, composée d'hommes sujets à toutes les erreurs de l'esprit et à tous les égarements du cœur. De sa nature, elle serait, comme tout ce qui tient à l'homme, caduque et périssable; mais, soutenue par une force divine, elle s'avance à travers les siècles, sans cesse attaquée, jamais vaincue, réparant ses pertes par des conquêtes inespérées, et toujours plus grande après ses désastres. Les fils lui apportent le tribut d'obéissance qu'elle a reçu de leurs pères; le siècle qui s'achève voit finir le concert de foi et d'amour que va reprendre et continuer le siècle qui commence. Les systèmes philosophiques, les institutions politiques, les écoles, les empires, les religions, tout change, tout s'use, tout

se détruit; l'Église seule, immobile dans sa foi, invariable dans son enseignement, voit les opinions humaines s'écouler devant elle comme des flots qui se poussent les uns les autres.

Attaquée à sa naissance par les plus cruels tyrans, l'Église pendant trois siècles a nagé dans le sang de ses enfants; mais ces persécutions affreuses n'ont été, si on ose le dire, que comme un régime sévère qui a fortifié le tempérament de ce grand corps. Depuis les apôtres, elle a eu sans cesse à lutter contre le schisme et l'hérésie; mais des défections qui auraient été pour d'autres sociétés des malheurs irréparables ne furent, pour l'Église, que des crises salutaires qui l'ont renouvelée et purifiée. Ainsi un arbre puissant repousse-t-il des branches plus vigoureuses et plus belles à la place de celles qu'on lui a retranchées; ainsi toute organisation vivante s'assimile-t-elle les substances utiles, en expulsant les éléments dangereux.

Bien souvent les ennemis de l'Église ont annoncé sa chute prochaine : toujours elle a survécu aux épreuves les plus redoutables; lorsque, dans le danger, les amis lui ont fait défaut, le secours lui est venu de ses ennemis. L'Église a résisté au temps, qui détruit seul les choses humaines, à la puissance et à la corruption romaines, aux barbares, aux hérétiques, aux impies, aux rois et aux peuples, à tout et à tous; et, après dix-huit siècles d'une existence cruellement agitée, elle est encore jeune, pleine de vie et de force, elle se prépare à de nouvelles conquêtes, et jamais ses espérances ne furent si certaines ni si magnifiques.

L'erreur a pu se perpétuer dans certaines contrées à l'abri de l'ignorance, de la barbarie, ou à l'aide d'autres circonstances favorables; ainsi s'expliquerait facilement la longue durée des religions du grand lama et de Mahomet; mais, afin qu'on ne pût nier l'intervention de la Providence dans la conservation du christianisme, Dieu a fait naître son Église,

il l'a développée et constituée au grand jour de la civilisation ; il ne l'a point placée dans ces contrées immobiles où les croyances ne changent pas plus que les institutions et les mœurs, mais au centre des pays habités par l'audacieuse et turbulente postérité de Japhet, dans cette Europe, théâtre de guerres, de révolutions et de perpétuels changements. Ce n'était pas encore assez. Le siége du pasteur des pasteurs a été établi dans une région où se trouvait d'abord concentrée toute la puissance de l'univers, et qui ensuite semble être devenue une proie assurée à tous ceux qui voudraient en entreprendre la conquête ; comme si, pour faire éclater sa force divine, Jésus-Christ s'était plu à rassembler tous les obstacles qui pouvaient arrêter l'exécution de ses desseins.

L'Église catholique, comme toutes les autres sociétés, a eu à se défendre contre deux sortes d'ennemis qui menaçaient également son existence : les ennemis du dehors, et les ennemis domestiques. Pour se défendre des uns et des autres, la société civile possède deux grandes ressources, ses armées et ses tribunaux ; mais quels sont les moyens de défense de l'Église ?

L'arme avec laquelle le christianisme a conquis le monde, et dont il se sert pour se défendre de ses ennemis, en attendant qu'il les soumette à son joug, c'est la parole, c'est-à-dire l'instrument de la ruine et de la destruction. Citez-moi une doctrine philosophique, une religion, un gouvernement, une institution que la discussion n'ait pas ruinée. Or, voilà le puissant moyen de conquête que Jésus-Christ a indiqué à ses apôtres, lorsqu'il leur a dit : Allez, enseignez toutes les nations. La plus invincible des preuves du christianisme, c'est qu'attaqué par les Juifs, les païens, les hérétiques, les philosophes sur tous les points d'une doctrine où sont résolus les plus difficiles problèmes du présent, du passé et de l'avenir, obligé de défendre comme inspiré de Dieu jusqu'au moindre mot de ses livres sacrés, non-seulement personne

n'ait pu le convaincre d'erreur dans une discussion de dix-huit siècles, mais qu'il ait vu les uns après les autres tous ses ennemis tomber à ses pieds, ou dans un état de dépérissement qui ne leur laisse d'espoir d'un avenir meilleur que dans la soumission à son autorité.

Dira-t-on que c'est aussi par la parole que se sont établies les hérésies? Ce ne sont pas sans doute les hérésies de l'Orient, qui trouvèrent toujours un protecteur armé sur le trône de Constantinople; ce n'est pas la grande hérésie de l'Occident, établie dans le nord de l'Allemagne par la puissance de princes ambitieux, et en Angleterre par l'abominable tyrannie d'Henri VIII et d'Élisabeth. Du reste, contre quelle passion ou quel intérêt un catholique avait-il à se roidir pour devenir protestant? Devait-il en coûter beaucoup à Luther de fouler aux pieds ses vœux monastiques, à Henri VIII de se livrer sans contrôle à ses sanguinaires amours, aux princes et aux grands de s'emparer des biens du clergé? Quoi qu'il en soit, l'hérésie est toujours une négation et une ruine; si elle devait tous ses succès à la discussion, ce serait une preuve de plus que la parole est une puissance essentiellement destructrice, et un nouveau motif de s'étonner qu'elle n'ait pas renversé le christianisme.

La puissance politique ne demande que l'ordre extérieur, et son action ne s'étend pas plus loin que le corps; l'Église a de plus hautes prétentions : elle veut régner sur l'âme; elle ne se contente pas d'un respect apparent, il lui faut l'obéissance du cœur, la soumission de la pensée, l'abnégation de la volonté. Par conséquent, son administration est à la fois et plus vaste et plus difficile que celle des gouvernements temporels. Or, quels sont les moyens d'action dont elle dispose? Elle instruit, elle prie, elle administre les sacrements. Si, retranchant l'influence divine, vous ne laissez que l'action humaine, tout cela a-t-il la moindre valeur? Quel est le roi, si stupide qu'on le suppose, qui, réduit à de tels moyens,

voudrait se charger de gouverner le peuple le plus calme et le plus pacifique? Cependant Jésus-Christ n'en a pas donné d'autres à son Église pour la conduite de la société universelle (1).

Les passions humaines étant naturellement ennemies de l'ordre, toute société a besoin de tribunaux pour les réprimer; l'impunité amènerait bientôt un bouleversement général, la crainte du châtiment est nécessaire au maintien de la paix publique. C'est pourquoi la société civile environne ses juges d'un appareil formidable, elle met à leurs ordres la force armée et le bourreau. L'instruction des causes se fait à grand bruit, les témoins sont appelés, le public est convoqué, tous les moyens imaginables sont employés pour arracher au coupable l'aveu de son crime; la peine suit de près; elle est terrible et toujours inévitable. Toutefois, il faut le dire, le chef suprême de l'État peut faire grâce, et il use de ce beau privilége dans quelques circonstances extraordinaires.

Les choses se passent tout autrement dans les tribunaux de l'Église : nul n'y est amené de force, il n'y a ni enquêtes,

(1) L'Église catholique a toujours regardé la prière comme sa ressource la plus assurée dans ses plus grands besoins; ceux qui connaissent son esprit en conviendront. Est-il possible qu'une société, qui a fait de si grandes choses, se soit trompée sur le principe de sa force et la cause de ses succès? Si elle s'était trompée, par quel prodige l'aurait-on vue se conserver et s'agrandir en employant des moyens absurdes?

Mais, pour devenir un moyen de conservation et d'agrandissement, la prière doit être suivie du secours divin. Non, sans une action particulière de la divine providence, rien ne peut rendre raison des œuvres du christianisme. Si pour faire de grandes choses, il suffisait de s'exalter l'esprit par la méditation, la religion brahmique, avec ses contemplatifs, aurait effacé toutes les religions de l'univers; si la foi à l'inspiration d'un livre, si l'enthousiasme religieux pouvaient par eux-mêmes opérer des changements heureux pour l'humanité, nulle doctrine n'aurait doté le monde de plus de bienfaits que l'islamisme; si une organisation hiérarchique, présidée par un pouvoir respecté comme émanant de l'autorité divine, assurait un succès infaillible, la puissance civilisatrice du bouddhisme, avec son grand lama et ses monastères de bonzes, serait aussi grande que celle du christianisme.

ni témoins, ni public; le coupable s'accuse lui-même, et le juge chargé de recueillir sa déposition est obligé au plus inviolable secret. Ce même juge n'est point établi pour condamner, mais pour absoudre; il exerce un ministère de clémence, non de sévérité; il ne demande au coupable qu'une seule chose, la confession et le repentir, et il ne lui demandera rien de plus jusqu'au dernier moment de sa vie, fût-il retombé mille fois dans les mêmes crimes. Le droit de grâce, si restreint dans la société civile, est universel dans l'Église; il appartient à tous les prêtres en vertu de leur ordination, et ils ne doivent compte qu'à Dieu seul de l'usage qu'ils en font. Voilà comment la justice s'administre parmi nous, et notre société est la plus vaste, la plus paisible et la plus sainte qui ait jamais existé. Avec un tel régime, il serait impossible de maintenir l'ordre dans un village, et il nous suffit pour gouverner le monde et y faire fleurir toutes les vertus.

Telle est l'œuvre de Jésus-Christ, telle est l'Église catholique, bien différente de l'Église grecque, condamnée par ses propres décrets à Constantinople, à Lyon et à Florence, condamnée aussi par les faits accomplis depuis sa séparation, et par l'état de dégradation où elle gémit sous l'empire des sultans et de l'autocrate russe; bien différente du protestantisme divisé en mille sectes contraires, du protestantisme qui n'a jamais rien fait de grand ou de difficile, qui a été vaincu par la pauvre Irlande, que l'inquisition a empêché de pénétrer en Italie et en Espagne, qui en France a été comme anéanti par la révocation de l'édit de Nantes; bien différente enfin de toutes les communions séparées qui ne sont plus depuis l'époque du schisme que des corps sans âme. L'œuvre de Jésus-Christ est inimitable, et ne peut s'expliquer que comme l'effet d'une influence divine; les protestants ont les mêmes écritures que nous; d'où vient qu'ils ne peuvent établir parmi eux l'unité de foi? Les Grecs ont conservé notre symbole et nos sacrements; pourquoi depuis huit cents

ans leur église a-t-elle perdu sa fécondité? N'est-il pas évident que l'esprit de Dieu est avec l'Église catholique, et qu'il s'est retiré des autres communions?

Nous serions en droit de conclure que, s'il y a au monde quelque chose de prouvé, c'est que Jésus-Christ est Dieu, et que l'Église catholique est à la fois son ouvrage et son interprète. Mais ajoutons encore quelques courtes réflexions pour justifier la Providence du reproche qu'on lui fait de n'avoir pas environné le christianisme de preuves assez convaincantes.

Depuis six mille ans, tous les événements sont dirigés vers le même but et tendent visiblement à préparer, à établir, à consolider, à développer l'Église qui prèche la divinité de Jésus-Christ. Sans doute, celui qui gouverne le monde en est aussi le maître et l'auteur, à moins qu'on ne veuille dire que, dépossédé de ses droits par la force, il a cédé l'empire à son vainqueur, lequel dès lors mériterait seul de porter le grand nom de Dieu. Mais il n'en est pas ainsi pour ceux qui reconnaissent la divinité de Jésus-Christ; avec ce dogme fondamental tout devient harmonique et lumineux : on voit avec admiration que les lois du monde, le gouvernement de la Providence et les dogmes de la religion sont dans un accord parfait et procèdent manifestement de la même pensée; au contraire, dès qu'on détruit la foi au Verbe incarné, la création devient un assemblage monstrueux d'incohérences, de disparates, de contre-sens, et l'histoire du genre humain la douloureuse démonstration de la dégradation de l'homme et de la haine de Dieu contre lui, ou de son impuissance à le relever. En dehors du christianisme, la vraie philosophie, c'est-à-dire la science de Dieu, de l'homme et de la nature, n'est qu'une chimère.

Le christianisme remplit tout le passé : il remonte par les pontifes romains, de Pie IX à saint Pierre; de saint Pierre, par le peuple juif, dont toute l'existence est une prophétie

de ce que nous possédons, à Aaron et à Moïse, et de ceux ci, par les patriarches, à Adam, auquel fut promis le Libérateur. Le passé nous répond de l'avenir, et puisque nos oracles sacrés se sont accomplis si littéralement jusqu'à ce jour, nous pouvons compter sur la parole de Jésus-Christ de ne jamais laisser prévaloir les portes de l'enfer contre son Église.

S'il y a une religion vraie, c'est incontestablement le christianisme ou le judaïsme, les seuls cultes qui remontent par une tradition constante jusqu'à l'origine du monde, parce que, si Dieu a voulu être honoré de ses créatures, il a dû le vouloir dès le commencement. Mais le judaïsme, loin de pouvoir lutter avec la religion de Jésus-Christ, ne conserve une ombre d'existence que pour lui rendre hommage.

D'un autre côté, si, pendant que toutes les choses humaines passent avec tant de rapidité, le christianisme, ayant seul le privilége d'une perpétuelle durée, n'était pas cependant une religion d'institution divine, la Providence aurait trompé le monde et placé les hommes dans l'alternative du crime ou de l'erreur.

L'Église catholique nous donne, au sujet de l'Antechrist, une juste idée des précautions que doit prendre le gouvernement de la Providence, lorsqu'il permet au mensonge de se parer des couleurs de la vérité. D'après l'opinion commune, l'Antechrist, dont les prodiges séduiront les élus même, s'il était possible, viendra à la fin des siècles, lorsque l'Église aura conquis l'univers, et il ne régnera qu'un temps fort court. Cependant, quoique le long miracle de l'existence et des progrès du christianisme l'emporte incomparablement sur les prestiges fugitifs de l'ennemi de Dieu, la Providence, pour prémunir les fidèles, a fait prédire longtemps à l'avance ce scandale passager, qui n'arrivera qu'après l'accomplissement des autres prophéties, et au moment où Élie et Hénoch reparaîtront sur la terre, pour y rendre témoignage à la vérité en face de son persécuteur ?

Cette opinion, fût-elle fausse, est pleine de sens; car la Providence doit protection à la vérité, de telle sorte que, si le mensonge en usurpe quelquefois les apparences, le danger d'être trompé soit assez grand pour éprouver la foi des gens de bien, non pour les faire tomber infailliblement dans l'erreur. Or, dans le passé, quelle religion mérite d'être comparée au christianisme? Quelle doctrine, quelle institution peut lui disputer l'avenir?

Nous l'avons déjà remarqué, lorsque l'erreur fut sur le point d'envahir le monde, Dieu confondit les langues et divisa les peuples, afin d'abréger le temps des expériences, en les multipliant, et de les rendre moins funestes en leur assignant des limites; aujourd'hui les nations se rapprochent, un grand travail d'union se fait sous nos yeux, parce que le jour n'est pas loin où la vérité doit régner sur la terre. L'Église catholique, exercée par une lutte de tant de siècles, est désormais assez forte pour conquérir le monde et assez expérimentée pour le gouverner. Est-ce le fétichisme, le bouddhisme ou la religion de Mahomet, qui lui en disputeront l'empire? Personne n'oserait le penser. Les sectes chrétiennes ne doivent pas nourrir l'espérance d'un meilleur destin; sur quoi seraient fondées les prétentions de l'Église grecque, qui est en retard de mille ans, et qui, loin de pouvoir les conduire, n'est pas même capable de comprendre les hommes et les choses de ce siècle? Que peut le protestantisme, qui sera bientôt forcé d'abdiquer comme religion, puisqu'il ne croit plus, ou, ce qui revient au même, puisqu'il ne sait plus ce qu'il doit croire? Notre adversaire vraiment sérieux dans le temps présent, c'est la philosophie, dont le dernier terme est le socialisme. Nous examinerons bientôt si elle peut prévaloir contre la religion de Jésus-Christ.

Mais, avant de passer outre, remarquons qu'il ne reste plus rien à l'Église de ces richesses et de cette puissance qu'on lui a reprochées à tort, parce qu'elle les a conquises à la sueur

de son front, et qu'elle en a toujours tiré peu de profit. Établie par des pauvres, elle a été soutenue et agrandie au moyen âge par les ordres mendiants; et aujourd'hui que de nouvelles destinées semblent sur le point de commencer pour elle, Dieu a permis qu'elle fût dépouillée partout de son patrimoine, afin que jusqu'au bout la merveille de ses progrès soit aussi surnaturelle qu'aux jours de son établissement.

CHAPITRE XII.

De l'enfer.

Si Dieu voulait sérieusement diminuer le mal, diront les philosophes, il ne se montrerait pas si sévère dans sa justice sur les coupables, et il ne punirait point de tels supplices une faiblesse d'un moment.

Les philosophes se trompent, car tous les peuples de la terre proclament la sagesse et la bonté de Dieu, par conséquent la limitation du mal; tous, cependant, croient à l'enfer, et ce dogme sert de fondement aux mille religions qui couvrent le monde.

Mais le temps, qui amène les grandes découvertes, n'aurait-il pas révélé aux sages que l'enfer est une chimère ou un mensonge? Non, parce que, si depuis trois cents ans les sociniens et les philosophes avaient trouvé un seul argument péremptoire contre le dogme des châtiments de l'autre vie, la plus simple femme rougirait d'y croire aujourd'hui.

Les raisonnements qu'on nous oppose ne dépassent point la portée d'un esprit ordinaire; mais, fussent-ils cent fois plus difficiles à saisir, l'Église de Dieu possède assez de lumières pour les apprécier à leur valeur. Les catholiques sont de leur siècle et de leur pays, et les philosophes, simples mor-

tels comme nous, devraient compter notre foi pour quelque chose. En vérité, on ne revient pas de son étonnement quand on voit des hommes comme nous sommes tous, n'ayant à faire valoir que des arguments bien connus, traiter avec une pitié insultante la foi des chrétiens, sans paraître se douter le moins du monde que tant de personnages, aussi éminents par leurs lumières que par leurs vertus, pourraient bien avoir raison, en adoptant la croyance de tous les temps et de tous les pays, repoussée à peine par un petit nombre de contradicteurs, dont la plupart, esclaves du vice, sont trop intéressés dans la question pour en être les juges, et trop peu fermes dans une incrédulité qu'ils renient d'ordinaire à la mort, pour la faire prévaloir sur l'autorité du genre humain.

Sait-on bien, d'ailleurs, où aboutirait l'anéantissement de la foi à un enfer éternel? Comme ce dogme est fondamental dans toutes les religions de l'univers, s'il était reconnu faux, il s'ensuivrait que tous les hommes, de tous les temps et de tous les lieux, peuvent se tromper, même lorsqu'ils jugent contrairement à leurs passions les plus chères; il s'ensuivrait que Dieu n'a donné à l'homme, ni naturellement, ni surnaturellement, aucun moyen de connaître son avenir. De quel droit, dès lors, voudrait-on nous imposer des opinions particulières sur l'existence d'une vie future? On pourrait croire, sans trop de témérité, que le crime n'a rien à craindre au delà du tombeau; et bientôt, les passions humaines n'ayant plus ni frein ni contre-poids, la société tomberait dans une irrémédiable anarchie.

La foi à l'enfer est si nécessaire au monde, que Dieu, qui devait la conserver miraculeusement au milieu des ténèbres du paganisme, semble, par surcroît de précaution, l'avoir gravée au fond de la nature humaine. Des désirs universels d'immortalité on conclut la vie éternelle, et on a raison; pourquoi de la peur générale, immense, d'un mal inconnu,

ne pas conclure l'enfer? Or cette peur existe, et les contes populaires, qui se reproduisent sous mille formes dans tous les lieux du monde, en attestent l'universalité et la puissance. Elle se montre surtout à la mort et à toutes les révélations vraies ou fausses du monde surnaturel. Une surprise, un bruit inattendu, un gémissement dans la nuit, la vue d'un objet extraordinaire, bouleversent l'homme le plus brave; plus d'une fois de simples plaisanteries ont produit des catastrophes. La plupart des fausses religions se soutiennent par la peur du démon, et le poëte sceptique a raison plus qu'il ne pense lorsqu'il dit : « Primus in orbe deos fecit timor. » Chose étonnante, la crainte nous attache plus à la vraie religion elle-même que l'espérance! Si donc l'humanité porte dans ses entrailles une terreur indéfinie, c'est qu'il existe quelque part un mal sans limites, car il est impossible que Dieu ait voulu se jouer de nous et nous tourmenter par une frayeur inutile.

Mais si l'on veut rechercher les raisons directes de l'existence de l'enfer, il ne sera pas difficile de les trouver.

Une loi pénale, quelque sévère qu'on la suppose, est justifiée par sa nécessité et l'importance de son objet. Or la formation de la société des élus est l'objet le plus important que Dieu lui-même ait pu se proposer, et l'enfer est nécessaire à l'exécution de ce dessein, puisque tant d'hommes qui y croient pèchent mortellement tous les jours. Développons ce raisonnement :

S'il y a de la barbarie à condamner à mort le violateur d'un simple règlement de police, il y aurait de la démence à n'oser punir du dernier supplice la transgression des lois nécessaires au salut de la patrie. Tous les codes militaires prononcent une peine terrible contre la sentinelle à qui la frayeur fait déserter son poste en face de l'ennemi; le salut de l'armée l'exige, et personne n'a la pensée de s'en plaindre, ni d'accuser de cruauté le législateur ou les juges. Il est

facile de déclamer pompeusement contre les exigences de l'intérêt général, si souvent fatales aux particuliers; mais, de même que tous les déclamateurs du monde ne sauveraient pas de l'animadversion publique un prince assez ignorant de ses devoirs pour mettre en péril, avec la fortune et la vie des citoyens, l'existence même de l'État, en se refusant, par une pitié imbécile, à frapper les auteurs des conspirations et des révoltes, ainsi Dieu lui-même ne pourrait être justifié, s'il compromettait le succès d'un dessein infiniment grand et l'intérêt capital de l'immense société des êtres libres par une compassion intempestive pour les coupables.

Sans doute l'enfer suppose dans les desseins de la miséricorde divine quelque chose d'incompréhensible et d'infini : les Champs-Élysées, le paradis de Mahomet, les espérances de toutes les religions, hors la nôtre, ne suffisent pas pour expliquer l'enfer, auquel je ne croirais point si je n'étais catholique. Mais, pour qui attend la possession éternelle du bien infini, il doit être difficile de concevoir comment Dieu aurait pu aventurer la destinée de ses élus, par la peur de punir trop sévèrement des actes dont un seul suffit pour ruiner les plans de sa sagesse, ou pour mettre à leur accomplissement des obstacles insurmontables sans la mort de son fils. Les dimensions de l'ouvrage de Dieu ont été calculées avec une précision mathématique : l'incarnation, le sacrifice du Calvaire, le ciel et l'enfer s'expliquent réciproquement.

On prétend que la sagesse, la justice, la bonté de Dieu sont inconciliables avec une peine éternelle, infligée à un crime qui n'a duré qu'un moment : on se trompe. L'énormité du crime se mesure, non sur sa durée, mais sur le bien qu'il empêche et le mal qu'il produit; elle se mesure sur l'importance de la loi violée, et l'importance de la loi sur la grandeur du dessein au succès duquel elle est nécessaire. Si l'on reconnaît à un législateur humain le droit de sanctionner sa loi par une peine proportionnée à l'importance de son des-

sein, on ne le refusera pas sans doute à celui de qui émanent tout droit, toute puissance, toute autorité. Que l'on se fasse, s'il est possible, une juste idée de l'immensité du plan divin, et l'on cessera de trouver de la disproportion entre le but et les moyens, entre les avantages de la loi et la gravité du châtiment qui en punit la transgression, entre la grandeur des intérêts compromis par le péché et l'éternité des peines. En infligeant aux coupables impénitents un supplice éternel, Dieu n'a point dépassé le but; car, quelque grand que soit le châtiment, le dessein de la sagesse infinie l'est encore davantage.

En un mot, pour établir que le dogme catholique de l'enfer contredit les notions de la bonté de Dieu, les philosophes devraient d'abord nous faire voir, ou que la réalisation du plan divin ne produit pas assez de bien pour balancer le malheur des réprouvés, ou qu'une peine temporaire suffisait pour faire réussir les desseins de la Providence. Ils n'en viendront jamais à bout : car, en premier lieu, si nous voulions soutenir que le dogme de l'éternité des peines a fait, soit parmi les anges, soit parmi les hommes, cent millions de fois plus de bienheureux qu'il n'y aura jamais de réprouvés, et que la gloire du moins grand des élus l'emporte immensément sur tous les maux de l'enfer, quel homme vivant sur la terre aurait le droit de nous contredire? En second lieu, si, malgré les terribles menaces de la foi, un grand nombre d'anges et une multitude d'hommes, peut-être beaucoup plus considérable, se sont perdus sans retour, si l'on voit tant de schismes, d'hérésies, de scandales de toute nature, si le juste est à peine sauvé, comme le dit saint Pierre (1), que produirait l'espérance de l'anéantissement après autant de siècles de souffrance que l'on voudra? que résulterait-il, à plus forte raison, de l'attente d'un bon-

(1) Prem. Ep., ch. 4, v. 18.

heur qui, devant être sans fin, absorberait dans son éternité le temps de l'expiation? Le grand nombre des réprouvés, dont on se fait une arme contre Dieu, prouve, plus que tout le reste, la nécessité d'un enfer éternel. Sans la terreur de ses supplices, la société des élus n'aurait pu se former, le ciel serait resté désert.

Les philosophes ne cessent de se récrier contre l'inexorable sévérité de Dieu, et je soutiens, au contraire, que sa miséricorde est encore plus incompréhensible que sa justice.

En effet, s'il ne s'agissait que de pardonner nos iniquités, la difficulté ne serait pas grande pour Dieu, car on oublie aisément un crime dont on n'a point l'auteur sous les yeux; mais lui donner son amitié, son estime, sa confiance, comme s'il n'avait jamais failli, c'est ce qui paraît impossible. Qu'un époux outragé consente à recevoir sous son toit la femme infidèle, il pourra dissimuler, il n'oubliera jamais l'injure qu'il a reçue; qu'un père s'efforce de rendre sa tendresse au fils qui a levé sur lui une main meurtrière, il aura beau faire, la blessure du cœur paternel ne se fermera plus, le bonheur de la famille est empoisonné pour toujours; qu'un criminel flétri par les tribunaux revienne à des sentiments de vertu, son ignominie n'en reste pas moins sur lui, nul homme d'honneur ne voudra l'admettre dans son alliance. Mais l'offensé fût-il capable d'oublier l'offense comme si elle n'avait jamais existé, le coupable ne l'oubliera point; toujours on le verra contraint, embarrassé, confus devant ceux qui ont souffert de son crime ou qui le connaissent. Il ne semble pas qu'il puisse en être autrement, le crime commis doit peser éternellement sur le criminel. Cependant Dieu reçoit dans le sein de son éternelle lumière, pour y jouir à jamais d'un bonheur pur et sans nuage, des hommes qui ont blasphémé son nom, maudit son existence, profané le corps de son fils, persécuté son église; des hommes qui se sont ravalés au-dessous des animaux en se livrant avec fureur à

d'abominables passions. Voilà un prodige que la toute-puissance de notre Dieu rend à peine concevable; l'étonnement redouble quand on songe à quel prix il a mis son amitié pour les plus viles et les plus indignes des créatures.

Tout Dieu qu'il est, il n'a pu ouvrir une voie plus large au salut des hommes, qu'en s'engageant à leur remettre tous leurs crimes, n'importe le nombre ou la gravité, jusqu'au dernier moment de la vie, sur un seul acte de repentir sincère. Mais comme le repentir devient impossible par l'influence irrésistible des passions sur les volontés longtemps asservies à leur empire, comme presque tous les hommes auraient été exposés à ce malheur irréparable, s'ils avaient vu devant eux d'une manière assurée une longue suite de jours à parcourir, il a été nécessaire, dans l'intérêt commun, que le moment de la mort fût incertain pour tous. L'incertitude de la dernière heure est le motif le plus puissant pour le pécheur de se convertir sans délai, pour le juste de persévérer inviolablement et de faire tous les jours de nouveaux progrès dans la justice. S'il était reconnu que Dieu n'ose frapper le coupable au milieu des belles années de sa jeunesse, nous courrions tous le risque de tomber de chute en chute dans un endurcissement irrémédiable; ce n'est pas dire assez : s'il était établi qu'une certaine mesure de bonnes œuvres donne le droit de faillir impunément, les plus justes seraient tentés de pratiquer momentanément la vertu, afin d'acquérir le privilége de s'abandonner au vice sans péril. Il est donc nécessaire, pour grossir le nombre des élus et diminuer celui des réprouvés, pour augmenter le mérite des uns et atténuer les crimes des autres, que tous les hommes sans distinction puissent être surpris au moment le plus défavorable pour eux; et cette loi, fondée manifestement sur la miséricorde de Dieu, pour ne rien dire de ses autres attributs, doit être la plus inviolable et la plus sacrée de toutes les lois.

On aurait tort de dire que les surprises sont trop multipliées, puisque la plupart des hommes se croyant à l'abri des catastrophes soudaines, presque tous vivent comme si la mort devait attendre leur heure et leur moment.

Mais on ne nous tient pas quitte à si peu de frais, et il reste bien des objections que nous allons examiner dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIII.

Réponse aux objections contre le dogme de l'enfer.

Les objections sérieuses contre le dogme de l'enfer peuvent se réduire à trois : le trop grand nombre des réprouvés, l'excès du châtiment et son éternité.

Mais d'abord je voudrais savoir d'où les philosophes ont appris que Dieu a négligé quelques précautions pour limiter le nombre des réprouvés? Pour juger que ce nombre est excessif, il faudrait non-seulement le connaître, mais savoir de quels coupables il se compose, et si un seul pouvait en être retranché sans dommage pour la société des élus. Pourquoi les philosophes assurent-ils ce qu'ils ignorent? Ils affirment en l'air, et nous nions sur les preuves solides qu'on a vues dans cet ouvrage.

On dira sans doute que Dieu pouvait nous donner plus de lumières et une volonté plus ferme pour le bien. Cela est vrai en un sens, puisque les anges ont joui de ce double privilége. Mais, sans parler de l'intérêt général qui exigeait que l'homme fût ce qu'il est, voudrait-on renoncer à la rémission des péchés, incompatible avec la perfection des purs esprits?

— La grâce pouvait être plus abondante?

Qu'en sait-on? La grâce est lumière, mais elle ne doit pas tellement éclairer l'intelligence, qu'il n'y ait plus de place au doute, car dès lors la foi, qui est le fondement de toutes les vertus surnaturelles, n'aurait plus de mérite.

La grâce est un attrait, une impulsion donnée à la volonté; mais cet attrait, cette impulsion ne doivent pas être irrésistibles, parce que l'homme ne serait plus libre; il ne faut pas même qu'ils soient assez puissants pour que le pécheur qui y résiste devienne indigne de pardon.

— La puissance du mal est trop grande.

On dirait, avec plus de raison, qu'elle a été limitée; car Dieu, comme s'exprime l'Écriture, a rendu les nations guérissables, et leur a ouvert le trésor infini des mérites de Jésus-Christ et des saints; la solidarité, ainsi que nous l'avons prouvé ailleurs, a fait incomparablement plus de bien que de mal.

La puissance du mal a été limitée d'une autre manière.

Un seul homme suffit pour égarer les nations, des milliers sont employés à les ramener. Il est nécessaire qu'il y ait des hérésies et des scandales; mais un seul Arius, un seul Pélage, un seul Luther sont responsables de la révolte, tous les fidèles ont droit au prix de la victoire.

Parmi les préservatifs de la damnation, nous avons remarqué l'épreuve facile, la mort prématurée, l'ignorance, la rémission des péchés, la communion des saints; mais ces préservatifs devaient être renfermés dans certaines limites, sous peine de faire du plan de Dieu une puérilité indigne de lui et de ses élus, ou d'en rendre l'exécution impossible.

L'épreuve pouvait être facile, elle ne devait pas être nulle; la conservation et la multiplication du genre humain demandaient que la mort laissât un nombre d'hommes suffisant arriver à l'âge mûr; l'universalité de l'ignorance aurait été un obstacle à la perpétuité des traditions et au développe-

ment de la vérité; la rémission des péchés sans condition devenait un encouragement au crime; enfin la communion des saints devait laisser subsister le mérite personnel, au moins dans une certaine mesure.

On voit, par ces exemples, que, pour assurer le succès de son dessein, la Providence était obligée de ménager une foule d'intérêts contraires : où est le mortel audacieux qui oserait l'accuser de n'avoir pas su trouver le point précis où ils se rencontrent? Pour nous, nous ne craignons pas d'affirmer, avec l'Écriture, que Dieu a fait la part de la miséricorde plus large que celle de la justice.

Cependant on prétend que les tourments de l'enfer sont excessifs; examinons si cette affirmation a quelque fondement.

L'âme criminelle était destinée à vivre éternellement avec Dieu, comme l'épouse avec l'époux, dans l'intimité de l'union la plus tendre; et cette âme, telle que le péché l'a faite, est devenue un objet d'horreur pour la sainteté infinie; nulle société n'est possible entre le pécheur et Dieu; la lumière et les ténèbres ne sont pas plus opposées. Le coupable lui-même, s'il lui était donné de s'introduire dans le ciel, ne pourrait soutenir les regards de Dieu, ni le contraste de la justice suprême avec ses souillures; mais il se hâterait de se cacher dans les abîmes pour se dérober à une intolérable confusion, car le réprouvé se sent au fond des enfers dans un état moins violent que s'il était placé au milieu de l'assemblée des saints, sous les yeux de Dieu.

On peut supposer, avec l'auteur déjà cité dans cet ouvrage (1), que l'homme coupable d'un seul péché emportant l'exclusion de la béatitude surnaturelle, sera relégué, pour ainsi dire, dans un enfer à part, où la tyrannie du démon et l'action des flammes vengeresses ne se font point sentir; mais que d'autres douleurs vont fondre sur lui! La honte et

(1) Liv. I, ch. 6.

la folie d'un péché, pour lequel il a tout sacrifié, resteront éternellement devant ses yeux; il se fera des reproches amers, il s'abandonnera à un inconsolable désespoir d'avoir perdu pour toujours, et par sa faute, le bien souverain. On sait combien s'estiment malheureux les hommes qui se sont vu enlever leur fortune, leurs dignités, leur considération; que dirai-je de l'exil, de la perte d'un royaume, du malheur d'être haï et méprisé de tous, même de ses proches, de vivre avec la certitude de ne rencontrer jamais une âme à qui l'on puisse inspirer un sentiment d'amitié ou seulement de compassion? Voilà des douleurs que les lamentations ne peuvent exprimer, et auxquelles la mort paraîtrait une grâce signalée. Hélas! le pécheur qui a perdu l'infini pour toujours est incomparablement plus à plaindre; il était fait pour Dieu: Dieu est sa lumière, sa joie, son amour, sa vie; l'air est moins nécessaire à la poitrine oppressée, la clarté du jour est moins vivement désirée du prisonnier, le banni ne demande pas avec autant d'ardeur le retour au milieu des siens. Qui voudra se faire une juste idée de la grandeur de Dieu, de la soif qu'une âme dégagée des sens a de le voir et de le posséder, comprendra pourquoi, d'après nos docteurs, la perte éternelle du ciel est un tourment si horrible. Quel qu'il soit, Dieu n'y contribue en rien, si ce n'est en laissant les choses suivre leur cours naturel et nécessaire.

Nous sommes encore, pour ainsi dire, à l'entrée de l'enfer; armons-nous de courage, et ne craignons pas de descendre au fond de ses abîmes. Les juges de la terre sont ordinairement incapables de proportionner la peine au crime; ils condamnent au même supplice l'homme coupable d'un seul meurtre et l'assassin de cent victimes; leur impuissance les excuse. Il n'en est pas ainsi de Dieu: aussi sa conduite à l'égard des coupables ne peut-elle ressembler à la nôtre. Si le plus condamnable des réprouvés était puni comme le moins criminel, de la seule douleur d'avoir perdu les biens éternels,

Dieu encouragerait les méchants à multiplier leurs crimes ; chose évidemment contraire à sa sagesse et à sa sainteté, disons même à sa miséricorde, parce que le grand nombre des péchés produit, non-seulement des habitudes indestructibles, par conséquent la damnation des coupables, mais aussi des séductions et des scandales, cause certaine de la perte d'une multitude d'âmes faibles, incapables de résister à l'entraînement de l'exemple. Au reste, Dieu voulût-il mettre tous les réprouvés sur la même ligne, il ne le pourrait pas. Nécessairement il méprise, il déteste plus le monstre dont la vie a été un long enchaînement de forfaits atroces, que l'infortunée victime de la séduction ou d'un moment de faiblesse; nécessairement aussi le premier de ces coupables éprouve une confusion plus grande et des remords plus cuisants. D'ailleurs, les malheureux qu'il a perdus le poursuivent de toute la puissance de leur haine, et les voûtes infernales retentissent au loin des malédictions dont ils l'accablent. Il ne saurait en être autrement. Dieu peut-il dépouiller la victime du droit de haïr et de maudire son assassin? Lorsque cette victime lui demande justice, peut-il la lui refuser? En nous rendant responsables, il a contracté avec nous l'engagement tacite de punir les scandaleux. L'indulgence pour ces grands coupables serait une barbarie à l'égard des millions d'infortunés qu'ils entraînent dans l'abîme; la loi qui défend la corruption de l'innocence, l'oppression des faibles, les persécutions contre la foi, devrait être regardée comme une absurde dérision, si elle n'avait pour sanction un supplice particulier. Dieu a le droit, sans doute, de pardonner le péché considéré comme désobéissance à son autorité suprême; il ne peut lui faire grâce, lorsque les intérêts de ses créatures en sont lésés, il ne peut promettre l'impunité aux auteurs de la damnation de leurs frères (1) ; il abdiquerait dès lors ses titres de juge et de

(1) Dieu peut pardonner le péché dans ce monde, parce que l'incertitude de

monarque; au désordre du siècle présent, qui ne s'explique que par l'ordre parfait du siècle à venir, succéderaient une confusion, une anarchie éternelles, dont les pécheurs scandaleux seraient les premiers à se plaindre; car, en l'absence de tout gouvernement, chacun rentre dans le droit de se faire justice de ses propres mains; et des êtres méchants, possédés de l'ardeur de la vengeance, sont incapables de rester dans les justes bornes et de mesurer exactement la peine sur le méfait. Donc, il est nécessaire que Dieu exerce son jugement sur les réprouvés, et qu'il rende à chacun selon ses œuvres.

Le principe incontestable de la correspondance du châtiment au nombre et à l'énormité des crimes étant supposé, on va voir qu'il n'y a rien d'exagéré dans les peintures les plus effrayantes de l'enfer.

Prenons pour point de départ le sort d'un réprouvé coupable d'une seule faute, dont la gravité atteint le point précis où le péché véniel finit et où le péché mortel commence; ce malheureux souffrira éternellement d'avoir perdu le ciel par sa faute, et cette souffrance, horrible en elle-même, le deviendra incomparablement plus par sa durée; c'est là cependant le moindre de tous les tourments de l'enfer. A une faute cent fois plus énorme devra répondre une peine cent fois plus grande; un crime mille fois répété devra attirer sur le coupable un châtiment mille fois plus rigoureux. Où cela nous mène-t-il, mon Dieu? Cependant les péchés purement personnels, sans influence sur les actions d'autrui, sont peu de chose en comparaison de ces crimes à jamais déplorables qui, pervertissant des nations entières, précipitent des millions d'âmes dans l'enfer. Un hérésiarque, un persécuteur, l'auteur d'un livre infâme ou impie, les ennemis de la foi et des mœurs

la mort, qui est une menace perpétuelle, empêche qu'il ne soit de connivence avec le pécheur; si l'espérance du pardon s'étendait au delà de cette vie, Dieu serait véritablement le fauteur de l'iniquité.

sont responsables de tous les crimes qu'ils ont fait et qu'ils feront commettre jusqu'à la fin du monde. Qui pourra en dire le nombre? On compterait plus aisément les étoiles du ciel ou les grains de sable qui sont sur le bord de la mer. Eh bien! voilà autant d'enfers mérités par le coupable. Étonnons-nous après cela des flammes, du ver rongeur, du désespoir, des cris, des grincements de dents, de tout le cortége des douleurs qui rempliront à jamais ce lieu de désolation! Hélas! loin d'exagérer le malheur des damnés, notre imagination ne peut pas même y atteindre.

— Mais la raison se révolte contre l'éternité du châtiment.

Nous croyons qu'il en est autrement, et nous allons le prouver par un raisonnement bien simple.

Dieu, qui, en sa qualité de monarque, de juge universel, est obligé de prendre en main la défense de tous les droits, ne peut manquer non-seulement de punir d'un châtiment particulier les pécheurs scandaleux, comme nous l'avons déjà dit, mais encore de proportionner leur peine au dommage qu'ils ont causé. N'est-il pas dès lors évident que leur supplice n'aura pas de fin, puisqu'ils ont fait perdre à leurs frères un bien infini, dont la jouissance devait être éternelle? Ce serait une détestable raillerie que de condamner le ravisseur d'une immense fortune à une amende dont on lui laisserait le droit de se libérer par une seule pièce de monnaie? Toutefois la grande et la petite somme, quelque distance qui les sépare, ont toujours un rapport mathématique que le simple langage suffit pour déterminer rigoureusement; mais entre le crime d'avoir fait perdre Dieu à celui qui était destiné à le posséder éternellement, et un châtiment d'autant de millions de siècles qu'il y a de grains de sable sur le bord de la mer, il n'existe pas plus de proportion qu'entre l'être et le néant. Dieu serait souverainement injuste envers la victime, si la peine du séducteur restait à une distance infinie du dommage dont il fut l'auteur. Voilà donc une classe de cou-

pables, la plus nombreuse sans doute, que la raison condamne à un châtiment éternel.

En est-il de même à l'égard des réprouvés qui n'ont point scandalisé leurs frères ? Oui, et nous en donnerons plusieurs raisons.

Un législateur qui se contenterait de punir le crime, sans vouloir prendre les précautions les plus efficaces pour le prévenir, manquerait de sagesse et de bonté. Or, le péché est contagieux de sa nature, et nul, en s'y livrant, ne peut dire : Je m'arrêterai en deçà du scandale. De plus, par l'effet de la communion universelle entre les êtres libres, un seul péché mortel peut entraîner les plus épouvantables conséquences, et c'est ce qu'ont fait la désobéissance d'Adam et la révolte de Lucifer. Dieu aurait sacrifié le bien général à l'intérêt particulier, s'il n'avait mesuré la peine sur la gravité et l'imminence du danger. C'est dire assez que le châtiment devait être éternel ; car il est évident que, puisque la foi à l'éternité de l'enfer le peut si rarement, une peine temporaire ne saurait inspirer assez de crainte pour commander efficacement la répression d'une passion violente, de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la cupidité. Il en serait ainsi non-seulement dans l'hypothèse d'un châtiment suivi d'un bonheur quelconque, puisque ce qui finit ne mérite pas d'être compté dans l'existence d'un être immortel, mais aussi dans la supposition de l'anéantissement après le supplice. Première raison.

Seconde raison. De l'insuffisance d'un châtiment passager à l'égard de la très-grande majorité des hommes, nous concluons que, si Dieu avait exempté quelques pécheurs de la peine éternelle, la plupart des coupables, aveuglés par leurs passions désordonnées, et se croyant dans l'exception, auraient refusé de se convertir à Dieu et à la vertu, et ainsi une foule de prédestinés ne seraient point arrivés à la gloire.

Troisième raison. La grâce est distribuée avec mesure,

par conséquent la part attribuée à chacun amoindrit celle de tous les autres. Le réprouvé, enrichi aux dépens du trésor commun, n'y a laissé aucun mérite, et il a indignement dissipé le prix de la rançon de ses péchés : il est coupable de la perte des âmes qui avaient besoin d'un supplément de secours qu'auraient formé les grâces dont il a abusé.

Quatrième raison, qui est une extension de la précédente. Le jeune homme que le sort appelle sous les drapeaux, et qui se dérobe par fraude au service militaire, est responsable de la mort du soldat qui le remplace. Le réprouvé se trouve dans un cas semblable. Comme le nombre des élus est déterminé, le pécheur impénitent laisse un vide dans l'assemblée céleste, qui peut-être ne sera comblé que par la création de plusieurs âmes dont une seule échappera à la damnation. Il est sûr au moins que, si tous les hommes avaient mis à profit les grâces de salut que Dieu ne refuse à personne, la durée du monde aurait été abrégée de plusieurs siècles, et des milliers d'infortunés qui ont perdu ou qui doivent perdre à jamais la possession de Dieu seraient restés dans le néant. Le dommage est infini, le châtiment doit être éternel.

Enfin, on ne comprend pas que, dans un monde où la rémunération des œuvres est fondamentale, Dieu soit obligé de retirer l'immortalité à un être immortel, et d'affranchir une âme faite pour jouir éternellement du bien infini de la douleur de l'avoir perdu par sa faute.

CHAPITRE XIV.

De la bonté de Dieu à l'égard des réprouvés.

Personne n'est tenté de contester la miséricorde de Dieu sur les prédestinés, leur vie tout entière fût-elle un long enchaînement de persécutions et de douleurs ; les misères et

les traverses de la vie sont, en effet, un témoignage de la prédilection du père commun, puisque la récompense doit être mesurée sur l'épreuve. Mais quoi! Dieu, dont la sagesse est si féconde en ressources pour procurer à ses élus des occasions de mérite; Dieu, qui tire leur plus grande gloire des fureurs de l'impie, ne fait-il donc rien pour l'impie lui-même? Ou bien lui donne-t-il des grâces, surabondantes, si l'on veut, seulement pour se mettre à l'abri du reproche d'injustice, et ne pas fournir à ses ennemis de trop fortes armes contre sa providence? En un mot, à l'égard des enfants de perdition, Dieu dépouille-t-il la commisération du père, pour s'inspirer uniquement de l'inflexible sévérité du juge?

Notre faiblesse, incapable de comprendre l'unité infinie, la décompose, la fractionne, et, ne pouvant l'embrasser d'un regard, la considère successivement sous divers aspects, afin de s'en former une idée quelconque; il en est de même de la création : son immensité nous écrase, et nous sommes réduits à étudier des détails. Mais Dieu n'opère pas comme nous pensons; il agit toujours en Dieu, c'est-à-dire, avec tous ses attributs; essentiellement bon, autant que saint, sage, juste et puissant, partout où se montre l'un de ses attributs doit donc paraître en même temps sa bonté. La miséricorde domine dans le ciel; cependant, la justice n'y perd aucun de ses droits; la justice règne dans l'enfer, mais elle ne saurait y détrôner la miséricorde. Il est aussi impossible de concevoir Dieu sans pitié que sans justice; un jugement où la clémence n'aurait point de part est indigne de lui. Sa bonté ressemble à la lumière du soleil; il n'existe pas de crime assez monstrueux pour en paralyser tout à fait l'action, comme il n'est pas de nuage assez sombre pour nous dérober tous les rayons du jour.

L'homme, par lassitude ou par mépris, reste souvent dans ses œuvres au-dessous de son mérite; Dieu ne néglige rien,

il ne se rebute d'aucun détail, toujours égal à lui-même dans les grandes et dans les petites choses. Toutefois, on comprend qu'il a dû se montrer encore plus attentif, s'il est possible, dans la conduite de sa providence sur les êtres libres, surtout à l'égard des réprouvés, dont la destinée semble déparer son ouvrage et porter atteinte à sa gloire.

Les desseins de Dieu sont des abîmes; il est téméraire de vouloir les juger sur les apparences, et, pour ainsi dire, à la première vue. Croirait-on que l'on peut se former une idée magnifique de la bonté suprême en l'étudiant dans la destinée de l'impie? Non, certes; et cependant il en est ainsi. Je comprends aisément la sollicitude de la Providence à l'égard des élus, ils doivent aimer et bénir Dieu pendant toute l'éternité; mais quand je vois cette même Providence si attentive à diminuer le nombre et la gravité des fautes, et par conséquent, la rigueur du châtiment des réprouvés, c'est-à-dire d'êtres ingrats, qui non-seulement ne la remercieront pas de ses soins, mais la maudiront à jamais, je l'avoue, rien ne me paraît plus divin, plus digne de l'éternelle admiration des bienheureux. Essayons, pour la gloire de notre Dieu, de mettre la vérité dans tout son jour.

Dans le premier âge du monde, où l'innocence, la simplicité, la foi, s'étaient conservées presque sans altération, la vie de l'homme était longue, il pouvait mériter beaucoup; dès que la corruption des mœurs se répandit sur la terre, la mort ne fut plus si lente à venir, afin que la dette des coupables ne s'aggravât point d'une manière trop considérable. Le raccourcissement de la vie humaine semble, en effet, avoir eu pour principal motif l'intérêt des pécheurs; mais là ne se bornent point les précautions de la Providence. Sur notre vie, maintenant si courte, elle enlève encore au péché le temps de l'enfance, les heures du sommeil, et ordinairement l'âge de la décrépitude, si souvent semblable à une seconde enfance. Dans ce qui reste il faut placer le tra-

vail, les affaires, les maladies, sans parler des chagrins et des peines de tous les jours, dont aucune condition n'est exempte (1).

Nous avons dit combien de préservatifs et de remèdes du péché la miséricorde infinie de Dieu a préparés à l'homme. Les élus n'en profitent pas seuls : « Dieu, dit l'Évangile, fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes (2); » les uns et les autres sont gouvernés par les mêmes lois, et, s'il est permis de le dire, assis à la même table comme les enfants d'un père commun, qui aime quelquefois à choisir ses héritiers parmi les plus criminels. Or, ce qui aide le prédestiné à ne pas tomber ou à se relever rend nécessairement les chutes du pécheur moins lourdes et plus rares. En vain le réprouvé veut-il s'étourdir, il est retenu en mille circonstances par la crainte de l'enfer, par l'expérience du remords, par un sentiment de pudeur naturelle; il s'arrête dans la carrière du crime pour ne pas compromettre sa santé, sa fortune, son honneur, son repos. Il subit malgré lui l'influence du bon exemple et de la religion; il redoute l'opinion, les discours du public, les plaintes, le silence même de sa famille. S'il ne peut réprimer ses passions, il en cache au moins les excès, et il s'épargne ainsi le plus grand de tous les crimes, le scandale.

(1) Nos philosophes s'indignent de ce qu'un grand nombre d'hommes, après avoir souffert les maux de ce monde, tombent dans les maux plus grands de l'éternité; ils semblent croire que Dieu, ne pouvant se dispenser de punir ses ennemis dans le siècle à venir, leur devait dans celui-ci une sorte de dédommagement anticipé. Mais, de bonne foi, que gagnerait le réprouvé à vivre ici-bas sans traverses, sans maladies, sans humiliations, affranchi de toutes les épreuves de notre condition présente? Dans le sein d'une constante prospérité, il deviendrait un monstre d'orgueil, de débauche, de scélératesse ; son exemple serait fatal à plusieurs, et il encourrait pour l'éternité un châtiment proportionné à ses scandales. Quand les précautions plus miséricordieuses que sévères de la Providence ne lui épargneraient qu'un seul crime, il aurait éternellement à se féliciter d'avoir été malheureux pendant sa vie mortelle.

(2) S. Matth., ch. 5, v. 45.

La plupart des pécheurs, agissant par entraînement, par habitude, sans réflexion, sont assez semblables aux bourreaux du Sauveur : ils ne savent ce qu'ils font. Jésus-Christ semble excuser les moins excusables de tous, lorsqu'il dit en parlant à ses apôtres : « Voici le temps où tout homme qui « vous mettra à mort croira se rendre agréable à Dieu (1). » Cette observation s'applique particulièrement aux nations infidèles qui, plongées dans la plus profonde ignorance, arrivent à peine au degré de connaissance nécessaire pour constituer la responsabilité morale. Dans les malheureuses contrées où règnent de fausses religions, le nombre des justes est sans doute bien petit, mais peut-être leurs habitants ne contractent-ils que de légères souillures par des actes qui seraient à nos yeux des fautes énormes. Au reste, si les fausses religions produisent peu de vertus, elles empêchent beaucoup de crimes, parce qu'elles reconnaissent toutes une loi morale plus ou moins sévère, dont l'enfer est toujours la sanction.

Ceux qui connaissent la vraie religion, comme les membres des différentes sectes chrétiennes, vivent néanmoins pour la plupart dans la bonne foi. Jusqu'à l'heure du retour, Dieu permet que des préjugés enracinés, de vieilles calomnies, les tiennent éloignés de nous, et les empêchent d'approfondir la vérité.

Les pécheurs catholiques, à cause des grâces et des lumières plus grandes dont ils sont favorisés, subiront sans doute un châtiment plus rigoureux que les autres réprouvés; mais de tant de sacrements reçus, il est difficile de supposer que pas un ne l'ait été d'une manière utile, et que le coupable ne se trouve ainsi déchargé des iniquités d'une partie de sa vie; la Providence sait toujours préparer quelque heure favorable à la grâce, un revers, une maladie, la

(1) S. Jean, ch. 16, v. 2.

mort d'une personne chérie; que dis-je? la satiété, le dégoût qui suit la jouissance. Dût le pécheur converti momentanément retomber dans ses anciens crimes et y mourir, son retour passager à la vertu serait encore un grand bien pour lui; car il n'aura point à rendre compte des années écoulées jusqu'au jour de sa rechute.

Un pécheur est surpris par la mort dans l'acte du crime; c'est un châtiment épouvantable rendu nécessaire par la malice des hommes, qu'il faut de temps en temps rappeler aux pensées de la foi par ces grands coups de la justice divine. Cependant, on ne peut dire que la miséricorde n'ait ici aucune part; qui sait si la main de Dieu ne frappe pas de préférence celui qu'une vie plus longue aurait rendu plus coupable, et qui n'aurait vieilli que pour multiplier ses crimes?

Après un long abus de la grâce, Dieu laisse tomber un mauvais chrétien dans l'endurcissement; c'est encore un châtiment terrible et une leçon nécessaire aux autres hommes, qui ont besoin de voir par des exemples irrécusables jusqu'où peut conduire l'oubli des lois de la religion. « Les « hommes sanguinaires et les trompeurs, dit le Psalmiste, « n'accompliront pas la moitié de leurs années (1); » et l'expérience a prouvé la vérité de ses paroles. Lorsque, pour l'intérêt commun, Dieu n'arrête point le cours des iniquités d'un réprouvé, en retranchant au nombre de ses jours, il atténue au moins ses torts par la soustraction des grâces dont l'abus lui aurait préparé un plus rigoureux châtiment.

Nous sommes obligé de nous borner à des réflexions générales; s'il nous était donné de pénétrer le secret des destinées particulières, que de mystères d'amour nous découvririons dans la conduite de la Providence sur les plus grands pécheurs! Que de pensées de crime éloignées! Combien de tentations prévenues! Combien d'occasions dange-

(1) Ps. 54, v. 25.

reuses écartées ! Les réprouvés ont un ange gardien comme les élus, et, certes, il faut croire qu'il remplit fidèlement sa mission, et en détournant du péché, et en excitant à des actes de vertu.

On remarque, dans certains ennemis de la foi ou de la morale chrétienne, des qualités louables dont se trouvent dépourvus quelquefois des hommes aimant la religion et en observant les préceptes, ce qui donne lieu bien souvent à des rapprochements peu favorables à l'honneur de l'Église et des gens de bien ; c'est un inconvénient que Dieu néglige, soit à cause des élus cachés parmi les pécheurs, soit en faveur des réprouvés eux-mêmes ; il conserve à ceux-ci quelques sentiments honnêtes ou généreux, il les pousse à quelques bonnes actions dont il leur tiendra compte en diminuant, par divers moyens connus de lui, le nombre et la gravité de leurs fautes.

Dieu fait bien tout ce qu'il fait; le vil insecte est un chef-d'œuvre dans son genre comme le plus bel astre du firmament. Si la Providence veille d'une manière spéciale sur la destinée des réprouvés, comme nous le disons, et comme il n'est pas permis d'en douter, à peine avons-nous pu donner un faible aperçu des merveilleux moyens qu'elle emploie pour préparer une sentence moins dure aux plus criminels des hommes.

Est-ce tout? Le pécheur, une fois entré dans l'éternité, n'a-t-il plus à attendre de son juge qu'une rigueur inflexible? La foi nous défend-elle de penser que Jésus-Christ adoucira un peu la sévérité de sa sentence, qu'il retranchera quelque chose au châtiment mérité? Nullement ; car l'opinion que Dieu récompense au-dessus et punit au-dessous du mérite est assez commune parmi nos théologiens, et elle semble être clairement exprimée par une magnifique parole de saint Jean : « Dieu le Père, dit ce sublime évangéliste, a donné à « son Fils le pouvoir de juger les hommes, parce qu'il est

« lui-même fils de l'homme (1). » N'est-ce pas comme s'il disait : « Le père commun, obligé de punir des coupables, a voulu user d'indulgence à leur égard autant que possible ; c'est pourquoi il leur a donné pour juge un ami, un frère, un sauveur? » Aurions-nous pu faire un meilleur choix?

CHAPITRE XV.

Examen du système de M. Pierre Leroux. — Peut-il tenir lieu de l'enfer ?

S'il est vrai que la foi à l'éternité des peines est nécessaire à l'existence de la société civile, les philosophes qui la combattent, et qui s'efforcent de la détruire dans l'esprit des peuples, doivent être regardés comme les ennemis du genre humain. Cette conséquence est grave, les adversaires de la révélation chrétienne l'ont bien compris; aussi n'ont-ils rien négligé pour montrer que la philosophie peut suppléer aux menaces de la religion. M. P. Leroux, ne se dissimulant pas l'impuissance de tous les systèmes de ses devanciers, en a imaginé un qu'il croit propre à remplacer avantageusement le christianisme, sans laisser peser sur les hommes la crainte d'un formidable avenir (2). Dans la confiance d'avoir résolu ce difficile problème, M. Leroux s'écrie : « La société « temporelle, qui jusqu'à présent n'avait pas de principe « religieux, en a un. L'Église peut cesser d'exister ; ce qu'elle « avait mission de faire est devenu notre propre mission (3). » Ce langage est celui d'un homme qui, plus sensé que les philosophes du dix-huitième siècle, ne veut pas renverser

(1) S. Jean, ch. 5, v. 27.

(2) Les philosophes pensent nous rendre un merveilleux service en nous apprenant à mépriser les menaces de la religion ; ils auraient quelque raison, si nier l'enfer, c'était le détruire.

(3) *De l'Humanité*, p. 220.

une institution nécessaire, avant de pouvoir la remplacer par une meilleure. Il s'agit seulement d'apprécier la valeur des idées de M. Leroux.

Laissons l'auteur caractériser lui-même son système : « Spinosa, dit-il, nomme les âmes particulières des modifi-« cations subites et passagères de l'âme du monde. Voilà le « panthéisme. Mais si Spinosa avait dit : Des modifications « durables d'une certaine façon et véritablement éternelles « de l'âme du monde, il aurait dit la vérité (1). » Tout le système de M. Leroux est dans ce peu de mots.

Si l'âme particulière n'était qu'une modification subite et passagère de l'être universel, comme le prétend Spinosa, elle aurait eu un commencement, et, après la courte durée de son existence individuelle, elle irait se perdre dans le grand tout. M. Leroux l'entend autrement : comme tous les panthéistes, cet auteur admet l'unité de la substance, dont l'âme humaine est une modification, mais, selon lui, « une modification du-« rable d'une certaine façon et véritablement éternelle. » Cette modification est durable d'une certaine façon, parce que, d'après M. Leroux, l'âme, en quittant un corps, passe immédiatement dans un autre corps de même nature ; cette modification est véritablement éternelle, parce que l'âme n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. En un mot, l'âme est une modification éternelle de l'être infini, vivant dans l'humanité et toujours subsistante sous une forme visible.

Cette doctrine renferme tous les inconvénients du panthéisme, de la métempsycose et des systèmes fondés sur l'éternité du monde. Or, le panthéisme répugne profondément à la conscience humaine, la métempsycose est un système en l'air et sans une ombre de preuve, l'éternité du monde est métaphysiquement impossible. Mais il ne s'agit pas ici de ré-

(1) *De l'Humanité*, p. 457.

futer M. Leroux; tout notre dessein est d'examiner si sa théorie, en la supposant acceptée comme vraie, pourrait être de quelque utilité au maintien de l'ordre social et des bonnes mœurs.

Lorsque M. Leroux conçut le dessein de formuler un nouveau système destiné à remplacer le christianisme, la première pensée qui dut se présenter à son esprit, c'est qu'ayant affaire à un peuple civilisé, travaillé pendant plus d'un siècle par des doctrines sceptiques, il ne lui était pas possible de procéder comme les fondateurs des anciennes religions. Ce n'étaient plus des Romains crédules, à qui un nouveau Numa pouvait présenter ses lois comme écrites sous la dictée d'une autre Égérie, ni des Arabes ignorants et enthousiastes, révérant dans Mahomet l'envoyé de Dieu et le confident de l'archange Gabriel. M. Leroux, trop honnête homme pour jouer le rôle d'imposteur, n'avait d'ailleurs aucun des avantages de Numa et de Mahomet. Parler de mission surnaturelle, c'est supposer une révélation dont il faut à l'instant exhiber les preuves; et où les prendre, après avoir rejeté comme insuffisantes celles du christianisme? Depuis que la religion de Jésus-Christ est attaquée, il n'a pu être question que de lui substituer une religion naturelle; c'est le mot dont se servaient les philosophes du dix-huitième siècle.

Il n'était pas difficile de décider cette première question; mais là commençaient les grands et sérieux embarras. Que fera l'auteur du nouveau système? Bornera-t-il les destinées humaines à la vie présente? C'est ôter à la morale sa sanction, laisser les mauvais penchants sans contre-poids, et préparer à la société d'épouvantables catastrophes. Admettra-t-il l'existence d'une autre vie? C'est retomber dans l'ordre surnaturel, c'est tenter de résoudre le problème social à la manière du christianisme, sans posséder aucune des ressources dont il dispose. La difficulté est réelle; car enfin il faut, avec la seule raison, trouver un préservatif du mal, un motif de

bien agir en dépit des passions contraires. Les philosophes matérialistes du dix-huitième siècle ont cru donner à la morale un appui solide dans la doctrine de l'intérêt bien entendu; c'est une erreur, on le verra bientôt par l'inanité manifeste du système de M. Leroux, qui s'est efforcé d'élever la pensée de ses devanciers à son plus haut degré de puissance.

Cet écrivain, pour compléter la théorie du dix-huitième siècle, reconnue par lui-même insuffisante, ne pouvait ni adopter tout le système de Spinosa, évidemment inconciliable avec la morale et l'ordre public, ni le rejeter entièrement; il devait en prendre le fond pour deux raisons décisives. D'abord, il existe dans le cœur de l'homme un profond besoin de religion, trop méconnu par la philosophie voltairienne, et auquel, avec le parti pris de ne rien demander à l'ordre surnaturel, il était impossible de satisfaire, si ce n'est en reliant radicalement la nature et l'humanité à Dieu par la communauté de substance. En second lieu, comme dans le système de la transmigration éternelle des âmes, on ne peut plus faire naître les hommes d'un seul couple, il devenait nécessaire de remplacer l'ancienne fraternité par l'union substantielle de tous à l'unité divine, de sorte que l'homme, en aimant l'homme, aime plus que son frère, il s'aime lui-même; car il appartient par le fond de sa nature à un être collectif, nommé humanité, animé d'une vie propre, une et identique. L'individu change de forme à la vérité, mais il reste éternellement au sein de l'humanité, dont la vie se développe par un progrès sans fin. S'il accélère ce progrès, il ne peut manquer d'en recueillir tôt ou tard le fruit; s'il le retarde ou l'arrête, il en portera nécessairement la peine (1).

(1) Il ne faut pas croire que M. Leroux ait adopté de gaieté de cœur l'amour de soi, l'égoïsme comme le principe légitime de nos affections et comme le ressort unique de nos entreprises; il y a été forcé par une invincible nécessité. Une doctrine, une institution religieuse n'est rien par elle-même, si

Qu'on ne se récrie pas sur l'absurdité visible de ce système ; nous prétendons qu'en se plaçant en dehors de la révélation chrétienne, M. Leroux ne pouvait rien trouver de plus logique et de plus raisonnable, et nous portons aux ennemis de notre religion le défi de faire mieux, en restant fidèles à leurs principes. Examinons donc si la théorie de la vie éternelle dans l'humanité peut être de quelque secours à la société dans sa guerre contre le mal, bien convaincus que, si elle est insuffisante, tous les systèmes tirés de l'ordre naturel le seront également.

Mais, d'abord, qu'est-ce que le mal pour M. Leroux ? Attache-t-il à ce terme le même sens que nous? Est-il préoccupé au même degré du mal moral, du péché? A-t-il fait entrer dans son système, comme en devant être la partie la plus essentielle, un préservatif et un remède de cette sorte de mal? Nullement. Le péché, en tant que péché, est un fait interne, un fait de la conscience qui relève de Dieu seul ; or, Dieu, selon les idées de l'auteur, se manifestant seulement dans la nature et l'humanité, et ces agents extérieurs, par lesquels il opère toujours, ne pouvant atteindre ce qui ne paraît point au dehors, ce qui demeure caché au fond de la conscience, il s'ensuit que l'âme humaine reste l'unique juge, l'arbitre souverain de ses pensées, de ses désirs et de ses sentiments. Voilà un premier et immense désavantage dans le système de M. Leroux ; car la volonté est la source de tout mal ; du cœur, comme parle l'Évangile, s'élèvent les mau-

elle ne possède une force vitale, une énergie intime, principe de son action et de son développement. Le chrétien regarde la grâce divine comme l'agent nécessaire du bien ; M. Leroux, qui ne croit pas à l'action surnaturelle de Dieu, s'est vu forcé de chercher dans l'ordre naturel le moteur de la vie morale, la force vive qui doit donner une direction raisonnable aux pensées et aux affections de l'homme ; il n'a trouvé que l'égoïsme. Ne soyons plus surpris des conceptions extraordinaires et des hypothèses monstrueuses de cet écrivain ; il s'agissait de faire de l'égoïsme, ce dissolvant universel, le principe des sentiments religieux, le régulateur de la morale et le lien de la société.

vaises pensées et naissent les mauvais desseins. C'est en s'établissant dans la partie la plus intime de l'âme, et en se plaçant à l'origine des déterminations humaines, que le christianisme a opéré de si grandes choses dans le monde. Cette méthode est la seule raisonnable, n'eût-on en vue que l'amélioration de l'ordre social. Pour rendre l'homme plus heureux, il faut d'abord le rendre meilleur; et l'on n'y réussira jamais, si l'on n'étend le règne de la morale jusque sur ses désirs et sur ses pensées les plus secrètes, chose manifestement impossible à celui qui s'enferme systématiquement dans le cercle des choses visibles (1).

En restreignant le mal aux actes extérieurs et directement nuisibles à la société, et en refusant de l'attaquer dans sa source, on devrait au moins, pour l'empêcher d'éclater au dehors, pour le refouler au fond de la conscience, se réserver des ressources extraordinaires. Le christianisme impose aux hommes de grands devoirs, mais c'est en leur montrant d'une main le paradis, de l'autre l'enfer. Il faut voir ce que M. Leroux met à la place de ces dogmes.

« Le despotisme, dit-il, s'étant introduit dans la famille, « dans la patrie, dans la propriété, le mal a corrompu toute « chose. Pour employer la langue théologique, c'est vraiment là le péché originel (2). » Ceci renverse déjà bien des idées reçues; si la mauvaise organisation de la famille, l'imperfection des institutions politiques, la distribution irrégu-

(1) M. Leroux a eu la prétention de corriger la charité chrétienne, dans laquelle il trouve trois grands défauts, l'amour de Dieu étant selon nous le fondement, le centre et la règle des autres amours, de sorte que le chrétien doit dire : « J'aime Dieu par-dessus toutes choses, et mon prochain comme moi-« même pour l'amour de Dieu. » M. Leroux rejette bien loin la formule de la charité chrétienne; voici celle qu'il présente comme plus raisonnable et plus utile : « Aimez les autres par Dieu en vous, » ce qui, traduit en termes clairs, veut dire : « Aimez-vous par-dessus tout, aimez Dieu et vos semblables par « rapport à vous. » O philosophes!!!

(2) *De l'Humanité*, p. 180.

lière de la propriété sont tout le mal, assurément une meilleure organisation de la famille, des institutions politiques plus parfaites, une distribution plus convenable de la propriété, seraient tout le bien. Voilà la morale bien matérialisée et les idées de vice et de vertu singulièrement transformées. On n'a pas de peine à reconnaître ici les souvenirs du saint-simonisme, et l'on devine aisément ce que seraient les lois nouvelles destinées à régir la famille, la patrie et la propriété. Mais ces lois, quelles qu'elles soient, il faut les établir et les maintenir, et ce n'est pas une petite affaire ; car ceux qui profitent du despotisme introduit dans la famille, dans la patrie, dans la propriété, sont évidemment les plus forts, et ils ne se dessaisiront pas facilement de ce qu'ils nomment leurs droits. Pour les décider à ce sacrifice, il faudra que les raisons de M. Leroux soient bien convaincantes ; examinons-les avec attention.

« Une seconde forme du mal, dit cet écrivain, relative « cette fois au méchant et à l'oppresseur, résulte de la viola- « tion de la loi de l'unité et de la communion générale des « hommes. Le méchant est atteint lui-même par le mal qu'il « fait ; il est atteint, dis-je, en vertu du principe même de la « vie, qui, par l'objectivité nécessaire, lie indivisiblement sa « subjectivité à celle des autres. On se demande ce que c'est « que le mal moral ; ce n'est pas autre chose que le blesse- « ment de la loi dont nous parlons. La loi de la vie emportant « l'objectivité unie à la subjectivité, le mal moral, c'est- « à-dire le mal dans le méchant, est le résultat de la subjec- « tivité qui s'est blessée elle-même en se blessant dans son « objet nécessaire. Vous rejetez, vous persécutez vos sem- « blables : c'est donc que vous n'aimez pas vos semblables, « c'est donc que vous n'aimez pas. Vous voilà donc atteint « par le défaut d'aimer. Que devient donc votre vie ? Que « devient en vous la subjectivité? Elle souffre, non-seule- « ment faute d'objet, mais faute d'être capable d'avoir un

« objet, et le défaut d'aimer devient son supplice. Vous voilà « qui, par degrés, ressemblez à ce Satan dont sainte Thérèse « disait si admirablement : « Le malheureux ! il n'aime pas. » « Ou plutôt, c'est là Satan lui-même ; il n'y a pas d'autre « Satan.

« Il en est ainsi de tous les vices, de toutes les corruptions « de notre âme. Cette seconde forme du mal est donc en-« core, au fond, la privation, la souffrance, et en ce sens l'es-« clavage. Oui, le despote, en se faisant despote, devient es-« clave ; le cupide, en dépouillant ses frères, s'appauvrit ; le « cruel, en tourmentant ses frères, se déchire lui-même. En « sorte que le christianisme a encore eu raison d'appeler es-« clavage et loi de l'esclavage aussi bien le mal de l'oppres-« seur que le mal de l'opprimé.

« Que ce mal de l'oppresseur, qui au fond est esclavage et « privation, prenne néanmoins relativement au mal de l'op-« primé un aspect différent, cela est certain. Extérieurement « ce mal de l'oppresseur ressemble à la puissance et à l'abon-« dance. Mais la réparation se fait, et l'équilibre se rétablit « à l'intérieur et dans la virtualité invisible des choses.

« C'est encore la vie, et la loi de la vie, qui amène cette ré-« paration et rétablit cet équilibre. Le mal fait à l'opprimé « passe du même coup à l'oppresseur. L'oppresseur, en effet, « est comme l'opprimé, sensation, sentiment, connaissance, « c'est-à-dire, homme : qu'il fasse donc du mal à son sem-« blable, et, en blessant l'homme hors de lui, il blesse « l'homme en lui. Car son semblable est en lui, pour ainsi « dire, son semblable est lui, et il ne peut blesser l'homme « sans se blesser lui-même. Vous voilà entouré de richesses « arrachées par vous à vos frères ; vous êtes riche, dites-vous. « Non, vous êtes pauvre. Vous avez appauvri vos frères, vous « vous êtes appauvri vous-même. Vous n'êtes riche qu'exté-« rieurement, vous êtes pauvre intérieurement et dans votre « âme. Vous étiez fait pour aimer vos semblables, et voilà

« que vous avez préféré n'aimer que les choses. Vous étiez « sensation, sentiment, connaissance, et voilà que vous avez « renoncé au sentiment et à la connaissance, pour vous attacher à la sensation. Croyez-vous que l'être en vous ne « souffre pas de cette privation de sentiment et de connaissance? Vous ne vous sentez pas souffrir, dites-vous. Tout « entier à la sensation, vous accomplissez la même métamorphose que les compagnons d'Ulysse sous la baguette de « Circé. Mais êtes-vous sûr de ne pas souffrir? Poussez la « métamorphose jusqu'au bout, et, devenant tout à fait stupide et complétement insensible, vous voilà le plus pauvre « des hommes; car vous manquez de ce que la nature a donné « à tous les hommes et vous avait donné, le sentiment et l'intelligence. Donc, par le fait même de la vie, en outrageant « la nature humaine hors de vous, il se trouve que vous avez « outragé la nature humaine en vous, et qu'en appauvrissant « les autres sous le rapport de la sensation, vous avez, par « une correspondance mystérieuse, mais nécessaire et infaillible, appauvri l'homme en vous, sous le rapport du sentiment et de l'intelligence (1). »

Le penchant au mal est en nous véritablement effroyable; il est plus fort que les lois et que tous les sentiments de la nature et de la religion; la justice de Dieu, la justice des hommes, le christianisme, avec les moyens surnaturels dont il dispose, avec ses terreurs et ses promesses, peuvent à peine suffire à assouplir notre fière liberté; et M. Leroux espère enchaîner ce lion avec un fil d'araignée! Son système, avec toutes ses garanties prétendues, est à peine cela. Il est bon, sans doute, de faire attendre dès ce monde à la vertu une première récompense et au vice un premier châtiment; mais ce n'est pas assez, l'expérience le prouve tous les jours; les craintes et les espérances de l'éternité égalent seules l'incon-

(1) *De l'Humanité*, p. 184.

cevable énergie de notre volonté. Comment un homme d'un esprit aussi distingué que M. Leroux a-t-il pu s'aveugler au point de ne pas voir l'impuissance de son système? Quel est le superbe, l'ambitieux, le tyran qui ne sourirait pas de dédain, si l'on essayait de le détourner de ses desseins par des considérations comme celles-ci : « Vous rejetez, vous persécu-« tez vos semblables, c'est donc que vous n'aimez pas vos sem-« blables, c'est donc que vous n'aimez pas? Vous voilà atteint « par le défaut d'aimer; que devient donc votre vie? Que « devient en vous la subjectivité? etc., etc. » Réussira-t-on mieux en disant au despote, au cupide, au cruel : « Le des-« pote, en se faisant despote, devient esclave; le cupide, en « dépouillant ses frères, s'appauvrit; le cruel, en tourmentant « ses frères, se déchire lui-même? » Espère-t-on imposer silence aux passions déchaînées par un raisonnement de la force de celui-ci : « Vous étiez fait pour aimer vos semblables, et « voilà que vous avez préféré n'aimer que les choses? Vous « étiez sensation, sentiment, connaissance, et voilà que vous « avez renoncé au sentiment et à la connaissance, pour vous « attacher à la sensation. *Croyez-vous que l'être en vous ne « souffre pas* de cette privation de sentiment et de connais-« sance? Vous ne vous sentez pas souffrir, dites-vous; mais « êtes-vous *sûr de ne pas souffrir?* »

Comment, à ces inconcevables paroles que la force de la vérité lui arrache sans doute, M. Leroux n'a-t-il pas compris toute la vanité de son système? Quel est l'homme passionné qu'on arrêtera avec de telles pauvretés? Quoi! la crainte de l'enfer ne suffit pas pour réprimer les passions violentes, et vous espérez réussir en venant dire flegmatiquement à un homme hors de lui-même : Êtes-vous bien sûr de ne pas vous faire du mal en cédant à votre transport? Et je parle ici d'un philosophe, capable de comprendre et d'apprécier le système de M. Leroux. Mais le peuple ignorant, qui formera toujours la masse du genre humain, vous voulez le réprimer et le con-

duire en lui disant : « Par le fait même de la vie, en outra-
« geant la nature humaine hors de vous, il se trouve que vous
« avez outragé la nature humaine en vous ; et qu'en appau-
« vrissant les autres sous le rapport de la sensation, vous
« avez, par une correspondance mystérieuse, mais nécessaire
« et infaillible, appauvri l'homme en vous, sous le rapport
« du sentiment et de l'intelligence ! » Parlez ainsi au peuple, il ne daignera pas vous écouter ; vos beaux discours, qu'il ne comprendra pas, ne seront jamais un frein pour lui, et n'empêcheront pas un seul acte de brutalité et de violence.

Cependant M. Leroux triomphe. « Que deviennent, s'écrie-
« t-il, tous les sophismes de l'égoïsme devant cette loi de la
« vie que nous venons de démontrer ? Puisque notre vie est
« liée à ce point à celle de nos semblables, puisque nous
« sommes unis à l'humanité, puisque nos semblables au fond
« c'est nous, encore une fois que devient l'égoïsme, et que
« deviennent les fausses doctrines fondées sur l'intérêt indi-
« viduel et égoïste de chacun (1) ? »

Est-on curieux de connaître la démonstration dont M. Leroux paraît si satisfait et qui lui inspire une confiance si extraordinaire, pour ne rien dire de plus ? On va l'entendre lui-même.

« Faut-il donc, dit-il, répéter à cet égard ma démonstra-
« tion ? Elle est évidente, ce me semble, et irrécusable. La
« voici dans toute sa rigueur métaphysique (2) :

« La vie de l'individu, à chaque moment de son existence,
« est à la fois subjective et objective. Or, qui lui fournit la
« partie objective de sa vie, c'est-à-dire, quel est son objet ?
« C'est l'homme et la nature extérieure, toujours l'homme et
« la nature extérieure, et rien que cela. Donc, l'homme objet
« recèle en lui une partie de l'homme sujet ; donc le perfec-

(1) *De l'Humanité*, p. 193.
(2) *Ibid.*, p. 181.

« tionnement de l'homme importe à l'homme ; donc le genre « humain est solidaire ; donc aussi toutes les barrières qui « séparent d'une façon absolue les hommes, soit dans le temps, « soit dans l'espace, et qui s'opposent ainsi à leur communi- « cation mutuelle et à leur perfectionnement, appauvrissent, « amoindrissent la vie de l'individu. Vous ne pouvez pas obli- « térer la portion objective de ma vie sans me blesser dans « ma vie subjective.

« Du principe qui fait l'homme objet de l'homme, surgit « une conséquence qui va détruire le mal par lui-même. Voici « cette conséquence, c'est que vous ne pouvez faire le mal « sans vous faire du mal à vous-même. Puisque je suis votre « objet comme vous êtes le mien, puisque votre vie a besoin « objectivement de la mienne, comme la mienne a besoin « objectivement de la vôtre, je vous défie de me rendre mal- « heureux sans vous nuire à vous-même. Si vous me faites « esclave, vous voilà despote. C'est un malheur d'être es- « clave, mais c'est un malheur d'être despote. »

Voilà les invincibles raisonnements devant lesquels doivent disparaître tous les sophismes de l'égoïsme. Ils disparaîtront en effet, parce que les passions ne daigneront pas y recourir, pour se donner pleine licence. Mais, s'il le fallait, serait-il donc si difficile d'échapper aux arguments de M. Leroux? Il suffit de ses propres armes pour le vaincre. En effet, pourrait-on lui dire, cette vie objective dont vous faites tant de bruit n'empêche pas que votre vie subjective ne vous touche de bien plus près. En réduisant vos semblables en servitude, vous amoindrissez votre vie objective, soit; mais vous agrandissez d'autant votre vie subjective, et, pour continuer à parler votre langage, comme vous êtes incomparablement plus sensible dans votre subjectivité que dans votre objectivité, il s'ensuit qu'en asservissant les autres hommes vous gagnez beaucoup plus que vous ne perdez. Ainsi, d'après vos principes, pourvu que je sois assuré du succès ou de l'impunité, je ne

cours aucun risque sérieux en faisant du mal aux autres hommes, et je puis gagner beaucoup.

Si je considère ma subjectivité en elle-même et à part de son objet, je ne serai pas plus embarrassé. Lorsque je donne trop à la sensation, dites-vous, j'amoindris en moi le sentiment et la connaissance; eh bien! quel mal me fais-je en cela? Je perds d'un côté, je gagne de l'autre; j'ai des sentiments moins délicats, des connaissances moins étendues, à la bonne heure, mais je me dédommage par les sensations. Il y a donc encore ici une compensation plus que suffisante, si du moins il faut en juger par l'opinion de la plupart des hommes.

Est-il bien certain d'ailleurs qu'en lésant les droits d'autrui, qu'en aimant les choses au lieu d'aimer les hommes, qu'en se livrant quelquefois avec excès à la sensation, on se prive toujours soi-même du sentiment et de la connaissance? Ce César que l'on appelait le mari de toutes les femmes et la femme de tous les maris, s'était, comme vous voyez, attaché à la sensation d'une abominable manière; il avait en outre fort peu de respect pour les lois de sa république et les droits de ses concitoyens; ce qui ne l'a point empêché d'acquérir des connaissances très-étendues, de faire preuve de sentiments très-élevés, de devenir le plus glorieux capitaine de l'antiquité et l'un des plus grands écrivains de Rome. Quoi qu'il en soit, chacun fait son bonheur comme il l'entend; si je ne mets aucun prix au sentiment et à la connaissance, et que j'en attache un très-grand à la sensation, je serais absurde de me priver de ce qui me plaît pour conserver ce qui ne m'importe guère.

En vérité, tout cela est bien misérable, bien digne de pitié! le christianisme est bien vengé des insultes de ses ennemis! Que deviendrait la société, mon Dieu, si ces funestes doctrines pouvaient jamais s'y établir? M. Leroux a cru vaincre l'égoïsme par lui-même, il n'a fait que l'exalter et le rendre plus absolu en le faisant le centre universel, la raison pre-

mière des choses, l'arbitre suprême du bien et du mal; toute idée de devoir est anéantie dans ce système. L'homme aime Dieu, en tant que manifesté dans l'humanité et dans la nature, comme sa vie objective; il aime les hommes de la même manière, car il est le motif unique de ses déterminations et de ses sentiments, il ne doit rien faire que par rapport à lui-même; se rendre heureux est sa fin, sa destinée, son devoir. Mais, encore une fois, le bonheur est une affaire de goût; je veux être heureux à ma mode, non à celle d'un autre. Si je trouve mon plaisir à sacrifier ma vie objective, dont je me soucie fort peu, à ma vie subjective qui m'est tout autrement chère, que pourra me reprocher M. Leroux? Il me dira sans doute que je me fais du mal dans mes semblables; je lui répondrai que ce mal me touche médiocrement, et que je ne le mets pas en balance avec le moindre de mes plaisirs. S'il insiste, je lui ferai remarquer qu'en vertu de la loi de la vie, je fais du bien aux autres en moi-même, et que mon objectivité doit accepter, comme dédommagement de ses privations, les jouissances que je procure à ma subjectivité. Voilà notre réponse; si elle ne paraît pas assez sérieuse, on ne doit pas s'en prendre à nous, mais au système dont nous venons de donner un aperçu.

CHAPITRE XVI.

Du socialisme. — Ses principes sont faux.

On peut nous dire qu'en discutant le système de M. P. Leroux, nous avons raisonné dans l'hypothèse du maintien de l'ordre social actuel, mais que l'avenir amènera un état de choses où le despotisme dans la famille, dans la patrie, dans la propriété, étant détruit, les occasions de conflit entre les passions seront supprimées, de sorte que la loi mo-

rale n'aura plus besoin de sanction. Telle est, en effet, l'espérance ou la prétention du socialisme.

Telle est aussi sa première illusion, produite par l'erreur fondamentale qui nie la perversité originelle de l'homme et fait dériver le mal des institutions sociales.

Il est évident, au contraire, que les lois n'ont été établies que pour réprimer les mauvais instincts de la nature; car les passions sont des bêtes féroces qu'il faut parquer et museler, et c'est par la plus étrange des aberrations que l'on compte les apaiser en abattant les barrières qui les captivent : on ne serait pas plus insensé en coupant les barreaux à travers lesquels le tigre a déchiré la main de son maître.

Où donc a-t-on étudié le cœur humain pour en être venu à croire qu'une liberté sans frein est la condition nécessaire du bonheur et du progrès? Quoi, dès que le mariage sera aboli, les convoitises rivales ne se porteront plus sur le même objet, et les jalousies meurtrières ne feront plus couler le sang! Il faudra détruire l'autorité paternelle pour améliorer l'éducation des enfants! La force de la loi devra être énervée pour assurer la sécurité publique! Le travail deviendra plus actif et la production plus abondante, lorsque le droit de propriété sera méconnu! On croit rêver.

Mais, ce droit de propriété, il faudra bien le rétablir au moins dans certaines limites, car la part attribuée à chaque individu devra lui appartenir; il faudra des lois pour lui en assurer la jouissance, des magistrats pour faire respecter ces lois; pour préparer de bons citoyens à la république démocratique et sociale une éducation plus forte que la nôtre, pour présider à cette éducation des maîtres armés d'une puissante autorité, et surtout irréprochables dans leurs mœurs, partant fidèles à leurs affections. Voilà donc le despotisme qui revient de toutes parts.

Quand les socialistes assurent que les passions ne sont anarchiques que parce qu'elles manquent d'espace pour se

développer librement; ils se mettent en contradiction flagrante avec l'expérience des siècles. Néron et les autres monstres couronnés qui ont régné avant ou après lui sur l'univers, n'avaient-ils pas, pour satisfaire leurs penchants, mille fois plus de ressources que les rêves des novateurs les plus enthousiastes ne peuvent en faire espérer à leurs crédules disciples? En sont-ils moins devenus l'effroi de leurs contemporains et l'horreur de la postérité? Qu'on en dise ce qu'on voudra, la nature humaine est faite de telle manière qu'une prospérité constante ébranle les âmes les plus fortes, et que la meilleure école de vertu est celle de la souffrance et du malheur.

Les socialistes ne se trompent pas moins grossièrement lorsqu'ils placent le bonheur de l'homme dans la satisfaction de ses appétits sensuels.

L'homme, a dit un poëte, *est un ange tombé qui se souvient des cieux;* le socialisme en ferait une bête de la pire espèce; car la bête, en même temps poussée et retenue par son instinct, s'arrête toujours à la limite posée par la nature; tandis que l'homme, fait pour un bonheur infini, dès l'instant qu'il le cherche dans les convoitises de la chair, manque de point d'arrêt et se précipite nécessairement dans les désordres les plus monstrueux.

Le socialisme, qui traite l'homme, tantôt comme s'il n'était pas tombé, tantôt comme s'il ne devait jamais se relever, ne croit ni à la chute et à ses effets, ni à la réhabilitation et à ses conditions; de là ses inconcevables méprises.

Il ne croit pas davantage à la vie éternelle qui accomplira notre destinée, et c'est pourquoi il soutient qu'à tout prix l'homme doit se rendre heureux dans celle-ci.

Les chrétiens disent, au contraire, que la vie présente est un temps d'épreuve, et que la récompense est réservée à la vie à venir. Il est clair que les faits contredisent la théorie socialiste et confirment la doctrine catholique.

Si Dieu nous a faits pour être heureux dans ce monde, il a dû ordonner toutes choses pour que le bonheur fût à la portée de tous. C'est le contraire qui arrive.

En effet, la première condition du bonheur, c'est de vivre; or, la moitié des hommes meurent avant d'avoir vécu.

La seconde, c'est de vivre avec sécurité ; or, personne n'est assuré d'une heure de vie.

La troisième est de vivre sans souffrir; or, tout homme souffre dans son corps, dans son cœur, dans son imagination, dans ses espérances trompées, dans des pertes cruelles, dans des travaux aussi pénibles que nécessaires.

La quatrième est de posséder ce que l'on désire, car le bonheur est une équation entre le désir et la jouissance; or, le moins ambitieux a des désirs plus vastes que le monde et la nature.

On l'a remarqué avec raison, la vie serait intolérable aux trois quarts des hommes, si l'espérance ne leur faisait attendre un avenir meilleur, et si le sommeil ne venait tous les jours les délasser de la fatigue d'avoir vécu quelques heures.

Le socialisme n'a donc pas compris la vie présente, dont il fait le dernier terme des desseins de la Providence.

Il n'a pas compris l'homme, à qui il donne pour fin le plaisir.

Il n'a pas compris la société, dont le sacrifice est le fondement nécessaire.

Il n'a pas compris la nature, dont les lois inflexibles ne se plieront jamais à ses utopies.

Erreur partout, erreur sur tout.

On veut multiplier la production, et on rend le travail impossible en supprimant tout motif d'émulation.

On veut inaugurer le règne de la liberté, et on décrète l'anarchie.

On veut établir la paix, et on arme les classes de citoyens les unes contre les autres.

On veut enrichir le pauvre, et on appauvrit tout le monde.

On veut affranchir l'enfant, et on le livre à des mains mercenaires.

On veut réhabiliter la femme, et on relègue la pudeur au rang des préjugés.

On veut accélérer le progrès, et on nous conduit à l'état sauvage.

On promet au monde un nouvel âge d'or, et on est l'effroi de tous les gens honnêtes et sensés.

En un mot, les socialistes se proclament les plus moraux, les plus éclairés, les plus humains entre les sages, et ils préconisent des systèmes où l'infamie le dispute au ridicule et à l'horreur.

Tels sont les hommes qui accusent le christianisme d'avoir mal pourvu au bonheur du genre humain, et qui se présentent à l'univers pour accomplir l'œuvre que la religion de Jésus-Christ n'a pas su mener à bonne fin !

CHAPITRE XVII.

Du socialisme. — Ses formules sont inapplicables. — Suite.

Il n'est pas vrai que le christianisme ait mis en oubli le bonheur de la vie présente, car il a régénéré la famille, créé les vertus sociales, et uni les peuples par le lien de la vraie fraternité.

Puisqu'on parle de formules, voici celle de l'Évangile, qui est assez justifiée par une expérience de dix-huit siècles : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout « le reste vous sera donné par surcroît. » (S. Matth., 6-33.) Paroles saintes, que, pour le bonheur de la France, nous voudrions voir gravées sur le fronton de tous nos édifices publics et encore plus dans le cœur de tous les Français !

Nous ne ferons point au christianisme l'injure de comparer sa formule à celles des socialistes, qu'il suffit d'énoncer pour en montrer la fausseté.

La première qui se présente est celle de M. Proudhon : « Pas de pouvoir, ni au ciel, ni sur la terre ; anarchie par-« tout. »

Est-ce un jeu d'esprit ou un accès du délire, de l'orgueil ? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que la nature a mis un chef dans la famille, la religion un pontife suprême dans l'Église, le bon sens et l'expérience un premier magistrat dans la cité et dans la nation, la nécessité un général à la tête des armées ; que nulle assemblée, nul tribunal, nul concile sans président, nulle école sans maître, nul navire sans pilote, nulle construction sans architecte ; que la subordination se trouve partout, et que l'unité de direction, indispensable à toute entreprise, existe dans les conspirations mêmes et jusque dans les cavernes de brigands. Si nous rebattons des lieux communs, il faut s'en prendre à M. Proudhon, qui va à l'encontre de toutes les idées reçues ; bon moyen peut-être quand on ne veut que faire parler de soi, mais sûrement détestable quand on recherche uniquement la vérité ; car il est impossible d'avoir raison contre tout le monde.

Fourier, qui avait des prétentions à la science de l'homme, se place à l'autre bout du diamètre ; il repousse l'anarchie et promet à la société l'harmonie des passions et des intérêts.

Le système de Fourier, rempli de détails où l'immoralité et l'extravagance se touchent, effraye moins que le communisme, parce que ses dangers ne sont pas aussi immédiats et qu'il est très-probablement destiné à rester à l'état de théorie, son application n'étant pas appelée par les mêmes convoitises et présentant des difficultés non moins insurmontables. On rit des visions de Fourier, et ce n'est pas à tort sans doute ; mais on ne sent peut-être pas assez que cet écri-

vain avait besoin de compter sur une transformation complète de la création, et en particulier de la nature humaine, pour entreprendre sérieusement de former le plan d'une association ayant pour objet de mettre les passions en harmonie, de manière que les hommes puissent s'y livrer librement, sans se nuire les uns aux autres et sans mettre obstacle à leurs jouissances mutuelles. J'ignore si ce projet eût été réalisable avant le péché originel ; depuis, il ne l'est certainement plus ; essayons de le démontrer.

L'idée de s'unir pour rendre le travail plus facile et plus productif est ancienne comme le monde ; rien n'est si commun et si connu que l'association : on la trouve partout. L'homme est obligé de recourir à ses semblables dans ses moindres entreprises, pour satisfaire à ses premiers besoins : sa vie, sa pensée, sa religion lui viennent de la société ; seul il ne peut rien ni dans les arts, ni dans les sciences, ni dans les plus vils métiers. Or, nulle association n'est possible sans des sacrifices réciproques, c'est une vérité d'expérience et de sens commun, et ces sacrifices coûtent quelquefois immensément à l'égoïsme, toujours prêt à rejeter les charges en acceptant les profits, toujours peu touché des intérêts de l'ordre et du bonheur public lorsqu'ils commandent des privations personnelles. Évidemment, plus il y a d'abnégation, de dévouement dans les membres d'une société, plus elle doit être forte, prospère, florissante ; plus les passions particulières sont vigoureusement réprimées, plus il y a d'ordre, de sécurité et de repos. Les passions sont essentiellement anarchiques ; comment un homme de sens a-t-il pu s'arrêter à la pensée d'en faire le fondement d'un nouvel ordre social ?

Les disciples de Fourier, nous le savons, comptent sur les ingénieuses combinaisons de leur maître pour prévenir le conflit des passions ; mais les fondateurs d'ordres monastiques, hommes habiles, eux aussi, et ayant une profonde connaissance du cœur humain, n'ont pas regardé comme une

entreprise aisée de faire vivre des hommes en paix sous le même toit. Saint Ignace fut assurément doué d'une haute intelligence, les ennemis de son ordre en conviennent, et les plus injustes d'entre eux, ne pouvant nier une vérité trop claire, se retranchent à dire que saint Ignace est le seul homme, et ses constitutions le seul ouvrage de génie, dont puisse se glorifier la compagnie de Jésus. Eh bien! comparons l'association fondée par saint Ignace à celle qu'a rêvée Fourier, et voyons si les précautions jugées nécessaires pour la compagnie de Jésus seraient tout à fait inutiles dans le phalanstère.

Ou l'harmonie des passions ne peut se rencontrer nulle part, ou elle doit exister, ce me semble, dans l'illustre corporation des jésuites; car on n'y est reçu qu'après de longues épreuves, et lorsque des hommes expérimentés ont reconnu dans le postulant une aptitude marquée et un attrait bien prononcé pour l'œuvre de l'association. Afin d'éviter les conflits, les collisions, les tiraillements en sens contraire, non-seulement les membres de la société se vouent à la vie du célibat comme les autres prêtres catholiques, mais ils renoncent à toute propriété particulière, et promettent une obéissance inviolable à leurs supérieurs, qui peuvent toujours au besoin les faire passer d'une maison dans une autre, et même les exclure de la compagnie, lorsqu'ils n'en ont pas l'esprit ou qu'ils en violent les règles. Ce n'est pas assez: les religieux doivent veiller exactement sur eux-mêmes, consacrer chaque jour plusieurs heures à la prière, à la méditation, à l'examen de leur conscience, confesser leurs fautes chaque semaine, et plus souvent, s'il est besoin, rendre compte de temps en temps au supérieur des sentiments les plus intimes de leur âme et de ses pensées les plus cachées. De plus, ils s'observent les uns les autres, afin de s'avertir fraternellement des plus légers manquements à la règle commune; le supérieur veille sur tous pour maintenir la disci-

pline, la ferveur et la bonne harmonie ; le provincial a les yeux ouverts sur les supérieurs des maisons de sa province, et le général sur l'ordre tout entier.

Au reste, tous les ordres religieux sont constitués d'après les mêmes principes et sur les mêmes bases que la compagnie de Jésus. Cependant l'homme est tellement anarchique par sa nature, et la pente vers le mal est si forte en lui, que de tous les anciens ordres monastiques, à part celui de saint Bruno, exception unique et glorieuse, il n'en est aucun qui au bout de quelque temps n'ait eu besoin d'être réformé. Si les jésuites ont échappé à cette nécessité inévitable, ils le doivent peut-être aux persécutions que leur société a eues à souffrir depuis son origine. Quoi qu'il en soit, on voit comment le christianisme, ce sublime instituteur des peuples, a conçu l'association, et l'a crue possible et utile.

Fourier a d'autres pensées : il veut réunir sous un même toit dix-huit cents personnes, hommes, femmes et enfants, en leur donnant pour unique loi morale la liberté de tout penser, de tout dire et de tout faire, sous la seule réserve de fournir une pâture plus abondante à leurs passions, qu'il déclare dès lors très-légitimes et très-inoffensives, comme si la passion disait jamais : C'est assez ! comme si, en flattant nos convoitises, on ne les rendait pas plus exigeantes et plus intraitables. Non, non, l'orgueil, l'ambition, la cupidité, l'amour sensuel, ne cesseront pas d'être des passions anarchiques et meurtrières, parce qu'on ouvrira un champ plus vaste à leurs jouissances.

La nature et l'expérience condamnent Fourier ; jusqu'à ce que nous ayons vu de nos yeux manœuvrer une phalange, une seule, nous persisterons à regarder la théorie de l'harmonie des passions comme un roman qui n'a pas même le mérite d'être fondé sur la connaissance du cœur humain.

Il est superflu de parler ici des saint-simoniens, dont le bon sens de la nation a fait une justice si exemplaire ; nous

aurons d'ailleurs l'occasion de dire un mot de leur formule dans le chapitre suivant.

M. Louis Blanc, séduit sans doute par la facilité merveilleuse avec laquelle la France a réparé ses pertes après les révolutions les plus désastreuses, a cru que tout serait possible dès que le gouvernement se ferait le metteur en œuvre des idées socialistes. C'est pourquoi il a profité de son passage au pouvoir pour établir les ateliers nationaux, d'après le principe du droit au travail et de l'égalité des salaires.

L'expérience a promptement montré la sottise de traiter de la même manière l'activité et la paresse, et l'on n'a pas tardé à comprendre que, pour tirer quelque profit des sacrifices de l'État, il fallait faire travailler à la tâche en renvoyant bien loin la chimère de l'égalité des salaires. Et en vérité ce n'était pas la peine d'en venir à l'essai; il est par trop évident que l'ouvrier, qui n'a pas d'intérêt à faire beaucoup et bien, fera peu et mal, ou ne fera rien du tout.

Le droit au travail a eu l'honneur, qu'il ne méritait guère, d'être discuté à la tribune de l'Assemblée nationale; il était mieux à sa place sur le théâtre, où, en compagnie d'une autre niaiserie qui avait nom, je crois, La liberté des échanges, il a eu au moins le mérite de divertir les Parisiens pendant quelques jours.

Il est aisé d'écrire dans la loi : Droit au travail ! Mais si le travail manque ? — Le gouvernement y pourvoira. — Où prendra-t-il les fonds ?

La vraie formule de M. Louis Blanc, mais dont il renvoyait l'application à des temps plus favorables, est celle-ci : A chacun selon ses besoins.

Il est vrai que, dans la famille et dans le monastère, chacun reçoit selon ses besoins, autant que possible, et que l'enfant malade et le religieux infirme y sont entourés de plus de soins que l'homme valide qui travaille sans relâche pour le profit commun. Sont-ce ces exemples qui ont inspiré

M. Louis Blanc, et espère-t-il faire de la France une famille ou un couvent? A-t-il un secret pour opérer avec un immense développement ce que les sentiments les plus puissants de la nature et de la religion ne peuvent pas toujours accomplir dans de petites proportions? Si ce secret a été découvert, on ferait bien de le divulguer, car jusqu'ici on l'a cru introuvable, et, certes, l'inventeur mériterait des statues à plus juste titre que les plus grands hommes des siècles passés.

On attend des merveilles de l'instruction gratuite et obligatoire, et on espère que par elle l'admissibilité de tous les Français aux emplois publics ne sera plus un vain mot; mais l'instruction généralisée profitera-t-elle à tous les esprits? Augmentera-t-elle le nombre des charges en multipliant celui des prétendants? Et à quoi servira une éducation libérale, à l'homme obligé de travailler pour vivre, sinon à lui inspirer des désirs qui ne seront jamais satisfaits? C'est donc un nouveau ferment de révolutions que l'on déposerait dans le sein de notre malheureuse société.

Allons au fond des choses et disons le vrai mot, le communisme est la fin de tout ceci, et l'homme qui a dit : La propriété, c'est le vol! a exprimé brutalement la pensée ou la tendance secrète du socialisme.

Que veut-on? L'égalité des biens? Qu'on l'établisse aujourd'hui, demain elle n'existera plus. Recommencera-t-on le partage au bout de quelque temps? On découragera le travail en décrétant la confiscation de la propriété qui en est le fruit. Se contentera-t-on de supprimer le droit de succession? Le père de famille mobilisera sa fortune pour frauder la loi, et bientôt il faudra détruire la famille.

Mais du moins, dira-t-on, l'association, qui est le fond du socialisme et qui lui a donné son nom, peut produire des résultats inespérés. Qui le conteste? Pourquoi les socialistes voudraient-ils s'approprier une idée qui appartient à tout le

monde? Oui, sans doute, l'association peut faire de grandes choses; mais il ne faut rien exagérer. Car, premièrement, c'est peu de dire aux hommes : Associez-vous; il faut leur donner les moyens de le faire utilement, en leur apprenant d'abord l'obéissance, la justice, le dévouement. Celui qui a dit : Aimez Dieu par-dessus toutes choses et votre prochain comme vous-même! a seul trouvé le secret d'une association assez vaste et assez puissante pour influer d'une manière décisive sur les destinées du genre humain. L'expérience nous apprend que, là où n'est pas l'amour de Dieu, ne peut exister l'amour de l'homme.

En second lieu, les inventions les plus admirées, loin de soulager le peuple, ont jusqu'à présent augmenté sa misère, en enrichissant un petit nombre de capitalistes; c'est le vice de notre civilisation, mais un vice qui tient à ses entrailles. — Les machines dérobent à l'ouvrier le travail dont il a besoin pour vivre; si l'on voulait le lui conserver, il faudrait centupler les produits; mais où trouver des consommateurs? L'Angleterre fait un commerce fabuleux, et son peuple meurt de faim, parce qu'elle ne possède pas le monopole universel. Quoi! le genre humain doit-il être sacrifié à un seul peuple, ou plutôt à un petit nombre d'industriels vainqueurs de leurs rivaux? Au moyen des nouvelles inventions et de celles qui viendront plus tard, huit ou dix villes manufacturières pourraient approvisionner le monde.

En un mot, l'association est surtout un puissant moyen de production, et la production est déjà surabondante.

Qu'on se fie au christianisme : il a fondé, selon les exigences des temps, des ordres contemplatifs, des ordres agriculteurs, des ordres savants, des ordres militaires, des ordres hospitaliers, des ordres pour la construction des édifices publics, pour la rédemption des captifs, pour l'instruction et la conversion des infidèles, pour l'éducation de la jeunesse; si les besoins de l'avenir réclament des associations indus-

trielles et agricoles, il saura les fonder ; car il abonde de charité, d'abnégation, de dévouement, et c'est à l'aide de ces vertus que s'établissent et se conservent les institutions vraiment utiles au genre humain.

CHAPITRE XVIII.

La philosophie antichrétienne conduit nécessairement au socialisme. — Résultats probables du triomphe final de la philosophie et de celui du christianisme.

La philosophie mène au socialisme par les doctrines et par les faits.

Lorsqu'on a appris au peuple à mépriser Dieu et sa loi, on ne doit plus compter qu'il respecte aucune autorité et aucun droit ; quand on lui a enseigné que l'homme n'a rien à attendre après cette vie, on a tort de s'étonner qu'à défaut de l'avenir il veuille, coûte que coûte, saisir, dans le présent, le bonheur où il le trouve.

L'enseignement des faits n'est pas moins pernicieux. La philosophie a usurpé les biens de l'Église ; pourquoi ceux des riches seraient-ils respectés? Elle s'attribue une autorité souveraine sur les monarchies et les empires ; par quel privilége la légitimité du propriétaire serait-elle supérieure à celle des rois ?

Je sais tout ce qu'on peut dire à cet égard ; mais le peuple, qui n'entend pas les subtilités, se lasse de renverser des trônes pour l'avantage d'autrui ; il veut désormais faire les révolutions à son profit, et il ne voit plus d'autre sceptre à briser que celui du propriétaire.

Oui, on a beau parler du progrès des lumières et du développement de la raison publique, le peuple restera peuple ; il n'aura jamais d'autre philosophie que le socialisme, et dans

le socialisme, il ne peut comprendre que le partage ou la communauté des biens.

Il est inutile de répéter ici tout ce qui a été dit et écrit sur ce sujet ; nous aimons mieux considérer d'un autre point de vue les conséquences fatales de la philosophie, afin de montrer que par tous les chemins elle arrive au socialisme.

L'ordre social repose sur la vertu de la femme, on l'a senti partout ; lorsque l'influence de la religion n'est pas assez puissante pour qu'il soit possible, comme parmi nous, de laisser à l'épouse une liberté presque absolue, on ne peut guère prévenir le crime que par une sorte de séquestration, par le despotisme du chef de la famille, par des précautions qui sont un outrage à la nature, enfin par la terreur du supplice.

Si la propagation des doctrines antichrétiennes n'a pas fait plus de mal parmi nous, c'est que la femme est restée religieuse ; mais si le christianisme venait à périr en France, qu'arriverait-il ? La foi suffit à peine à retenir dans le devoir les consciences qu'elle a subjuguées ; que fera la raison pour régler cette indomptable liberté humaine que la crainte de l'enfer ne peut enchaîner ? Quelle barrière arrêtera le débordement des mœurs ? Bientôt, il n'est pas permis d'en douter, le mal serait à son comble, et des réformes radicales dans la législation deviendraient indispensables.

Les mesures préventives ne sont pas dans nos mœurs, et le mouvement des esprits en éloigne de plus en plus ; nous ne rétrograderons jamais jusqu'aux usages de l'Orient, personne en France ne veut retourner en arrière ; une répression rigoureuse ne répugne pas moins aux habitudes de notre civilisation. Que ferait-on pour guérir le mal ? Comme remède, les modérés proposeraient le divorce ; les logiciens, l'abolition du mariage. Peu importe à quel parti l'on s'arrête. En l'absence de toute religion, pour prévenir les attentats, le divorce devrait être si facile, que le contrat d'union se réduirait

à rien, et n'imposerait aucune obligation sérieuse; autant vaudrait l'abolition immédiate de tout engagement légal entre l'homme et la femme.

Dans cet état de choses, quel homme voudra garder les charges de la paternité? Quelle femme consentira à subir les peines et les embarras de la maternité, dont il lui sera si aisé de s'affranchir? Si l'on veut empêcher la nation de s'éteindre, il faudra tôt ou tard encourager par des primes les misérables qui consentiront à devenir mères par métier, proclamer que les enfants appartiennent à l'État, et que lui seul doit être chargé de leur éducation.

L'invincible logique mène là si directement, que déjà certaines écoles philosophiques ont aperçu ce résultat au bout de leurs théories, et l'ont accepté d'autant plus volontiers, qu'il favorise singulièrement les idées d'égalité, si chères à la génération présente. Lorsque la famille sera détruite, il ne restera qu'un titre : celui de Français ; les distinctions de naissance et de race ayant disparu, l'égalité sera aussi parfaite que le comporte la nature humaine.

Ce serait un faible avantage pour compenser l'irréparable malheur de l'abolition des noms de père, de mère et d'époux. En effet, l'émulation détruite, la décence des mœurs foulée aux pieds, l'enfance de l'homme livrée à des mains mercenaires, un libertinage effréné qui flétrirait la nature humaine dans sa source; le dépérissement des esprits aussi bien que des corps, l'extinction du sens moral, le mépris de l'humanité, un matérialisme hideux, une dégradation pire que celle de l'état sauvage, car la fidélité conjugale est encore connue dans les bois de l'Amérique; un abîme de corruption, de perversité, dont personne ne connaît le fond : voilà sans aucun doute ce que produirait l'abolition des lois sacrées sur lesquelles repose l'existence de la famille.

Ce n'est pas tout. Point de famille, point de propriété;

lorsqu'il n'y a plus ni pères, ni enfants, il ne saurait y avoir d'héritiers. L'État deviendra donc le seul propriétaire du territoire, l'héritier de tous les citoyens. D'après quel principe se fera le partage de la propriété, ou, si l'on aime mieux, la répartition des produits du sol et de l'industrie? D'après celui d'une égalité absolue? Impossible; car le travail n'aurait plus de motif. Il faudra en venir à la maxime des saint-simoniens : A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres.

Il n'est pas si facile d'appliquer cette théorie que de l'énoncer. Qui sera juge de la capacité? Qui appréciera la valeur des œuvres? Dans notre ordre social, où la naissance et l'éducation mettent tant de distance entre les hommes, il ne serait pas possible de former un tribunal assez respecté pour imposer la soumission à des décisions de cette nature; comment les choses se passeraient-elles dans une société où une naissance également ignoble donnerait à tous le droit de se mépriser réciproquement? La capacité tiendrait-elle lieu de tout, même de la vertu et de cet ascendant moral sans lequel l'autorité est impuissante? Les incapables, qui formeront toujours le grand nombre, consentiraient-ils longtemps à se voir gouverner, juger, apprécier par une faible minorité, dont il leur faudrait dépendre dans ce qui touche l'homme le plus sensiblement, la position sociale, la fortune, la considération? Le classement des mérites est une tâche au-dessus des forces de tous les gouvernements de la terre; Dieu seul peut y suffire, et encore ne le juge-t-il pas utile dans un monde d'épreuve, qui se rattache à un avenir de peines et de récompenses, où toutes les destinées, à peine ébauchées ici-bas, recevront leur accomplissement.

Nous n'avons encore rien dit des plus grandes difficultés. Le mariage étant aboli, il faut suivre les saint-simoniens jusqu'au bout, et accepter la théorie de la femme libre et égale à l'homme; car, dès l'instant qu'elle n'a plus ni père,

ni époux, elle doit jouir de tous les droits, partager toutes les fonctions de la cité, sous peine de descendre à un état de servitude mille fois pire que l'esclavage antique. Pour n'être pas opprimée, il faut qu'elle ait sa place dans les conseils du gouvernement, dans les assemblées délibérantes, dans les tribunaux, j'allais dire dans les armées; pourquoi non? N'a-t-on pas vu les Sémiramis et les Jeanne d'Arc étonner les plus braves par leur courage? Cela nous mènerait loin; nous laissons le lecteur rêver à loisir sur les conséquences inévitables d'un tel ordre de choses.

Nous le répétons : la vertu de la femme est la clef de voûte de l'ordre social; mais encore une fois que deviendra cette vertu lorsque le christianisme et avec lui toute foi religieuse aura disparu de la terre? Lorsque le moment présent sera tout pour l'homme, comment l'esprit résistera-t-il à la chair? Le plaisir deviendra la loi suprême, l'homme ne se croira au monde que pour jouir, sa grande affaire sera de mettre à profit pour la volupté les courts moments de son rapide passage dans la vie.

On peut juger, par les livres publiés depuis vingt ans, de ce que deviendrait la littérature en l'absence de toute religion, à quelles monstrueuses inventions elle serait obligée de recourir pour réveiller la sensibilité d'êtres abrutis. L'action réciproque des mœurs publiques sur la littérature et de la littérature sur les mœurs publiques donnerait au monde un spectacle aussi nouveau qu'effrayant. Mon Dieu! quel chaos, quelle corruption horrible! Que d'intrigues, que de violences, que de rivalités meurtrières! Qui défendrait d'une hideuse oppression la plus faible moitié du genre humain? Qui empêcherait les hommes de se dévorer les uns les autres? La vie de la société deviendrait une orgie furieuse, et le suicide le remède facile de tous les maux.

On ne sent pas assez quel service notre divine religion a rendu au monde, en épurant les mœurs par la sanctification

du mariage et la consécration du célibat religieux. La légèreté du siècle, pour qui la séduction est un jeu et un passe-temps, ses plaintes éternelles contre le rigorisme chrétien sont profondément dignes de pitié ; il faut être aveugle à ne rien voir en plein soleil pour ne pas comprendre que les mœurs sont le pivot sur lequel roulent les choses humaines, et que la société doit périr le jour où il ne restera plus de pudeur sur la terre. Oui, les mœurs sont ce qu'il y a de plus important au monde, car elles ont une influence décisive sur la constitution physique et morale, sur l'éducation et le développement de l'homme, sur le bonheur et l'existence de la famille et de la société.

Que peut la philosophie pour les empêcher de se corrompre ? Qu'a-t-elle fait de notre France depuis un siècle, malgré les efforts de l'Église pour combattre sa pernicieuse influence ? N'est-il pas évident que le mal dont nous nous plaignons vient de l'affaiblissement de la foi et de la propagation des doctrines antichrétiennes ?

N'en doutons pas, les mœurs se pervertiront à mesure que la philosophie étendra son empire, parce qu'en ôtant le frein de la religion, elle ne sait rien mettre à la place. Tous les mauvais penchants se donneront une libre carrière, et la raison, trop faible pour les réprimer, deviendra bientôt la complice de la corruption générale. N'insistons pas davantage sur des choses si claires ; mais concluons que la chute du christianisme ferait disparaître de notre patrie toutes les conditions de sécurité, d'ordre, de paix et de prospérité intérieure.

Mais le nouvel ordre de choses ne donnerait-il pas à la France d'amples dédommagements à l'extérieur ? Examinons.

Dans un pays aussi profondément religieux que le nôtre, le christianisme ne pourrait être aboli sans des déchirements, des guerres civiles suivies probablement de l'émigration d'un grand nombre de familles pour qui la conservation de la foi

est le premier de tous les intérêts. La lutte serait horrible : le souvenir du passé animant tous les courages, les gens de bien aimeraient mieux mourir les armes à la main que sur l'échafaud, et le gouvernement, fort des terribles moyens de défense dont il s'est environné, ferait acheter bien cher la victoire à ses ennemis. Épuisés par leur triomphe, les vainqueurs deviendraient aisément la proie de l'étranger, qui n'aurait qu'à les laisser se dévorer les uns les autres. Pour échapper à une ruine imminente, il ne nous reste qu'un moyen : c'est de revenir promptement, sincèrement et complétement aux principes, et, à l'exemple du premier de nos rois, de brûler ce que nous avons adoré et d'adorer ce que nous avons brûlé.

Sans doute on compte sur la sympathie des peuples ; mais s'il y avait des soulèvements dans les autres contrées de l'Europe, très-probablement ils seraient réprimés, car en France même l'immense majorité des citoyens se lèverait en faveur de la religion. Parmi les adversaires du christianisme, il s'en trouve certainement un grand nombre qui ne voudraient sa destruction, ni comme pères, ni comme époux, ni comme propriétaires, ni même comme citoyens. S'il en est ainsi dans un pays où la philosophie irréligieuse a régné si longtemps, que ne verrait-on pas dans les contrées où les systèmes antichrétiens n'ont pu se propager en liberté? Le résultat infaillible de l'insurrection serait donc, pour des siècles peut-être, des lois plus sévères, des armées plus nombreuses, des impôts plus lourds, c'est-à-dire, une plus grande oppression pour les peuples qu'on aurait voulu affranchir.

Cependant supposons contre toute vérité, et en oubliant les promesses de Jésus-Christ, que le christianisme cède partout la place aux systèmes philosophiques, qu'y gagnerait l'Europe, qu'y gagnerait le monde? Peut-il sortir de ces doctrines subversives autre chose que le désordre et l'anarchie?

Les peuples civilisés en souffriraient les premiers, et loin de pouvoir faire naître chez les nations barbares le désir du progrès, ils en deviendraient le mépris et l'horreur, parce que dans tous les pays du monde rien ne paraît odieux comme l'homme sans religion. L'Asie et l'Afrique resteraient ce qu'elles sont, l'Amérique continuerait à être le théâtre de révolutions absurdes, l'Europe tomberait dans une corruption mille fois pire que celle de l'empire romain, en attendant qu'un nouveau déluge de Tartares vînt tout ravager et tout détruire dans nos climats. Voilà le résultat le plus probable du triomphe de la philosophie.

Celui du christianisme produirait des effets bien différents. Jusqu'à ce jour, il n'a pu montrer qu'une faible partie de sa puissance civilisatrice; car, à peine était-il établi dans l'empire romain, après trois siècles de persécutions sanglantes, qu'il a vu son ouvrage presque renversé par l'inondation des barbares, dont la conversion lui a coûté des travaux incroyables, pendant que d'un autre côté il avait à se défendre contre les attaques des infidèles et les hérésies sans cesse renaissantes de l'Orient. En sortant du moyen âge, nous arrivons au siècle de Luther, suivi bientôt de celui de Voltaire et de Rousseau. Le christianisme, ayant donc eu à combattre sans cesse pour son existence, on conçoit que cet intérêt, le premier de tous, a dû absorber la plus grande partie de ses forces, et que l'Église n'a jamais eu sa liberté d'action tout entière. Cependant, que de bien elle a fait! de combien d'admirables institutions elle a doté le monde! Que ne verrait-on pas si, triomphant enfin de ses nombreux ennemis, elle présidait seule aux destinées du genre humain, et pouvait appliquer toute sa puissance aux améliorations que réclame la société?

C'est surtout dans notre généreuse France que le christianisme, après une dernière victoire sur le protestantisme et la philosophie, exercerait son influence d'une manière admi-

rable. En réunissant les esprits dans les mêmes croyances, en faisant cesser la lutte des opinions, dont la division date du jour où les doctrines anticatholiques commencèrent à avoir du crédit parmi nous, il mettrait fin à nos longues révolutions, encore plus religieuses que politiques, et accomplies sous l'empire de cette idée funeste, qu'on peut se passer de la foi pour gouverner les peuples et assurer leur bonheur. Il donnerait l'ordre, car il est essentiellement une doctrine d'ordre ; il donnerait la liberté, qui est le respect des droits de tous, c'est-à-dire, qui est encore l'ordre ; il donnerait le progrès, qui est l'augmentation du bien et la diminution du mal ; il améliorerait, autant qu'il peut l'être, le sort des classes laborieuses ; car la charité dont il abonde vaut mieux, pour atteindre ce but, que les combinaisons les plus savantes et les systèmes les plus vantés ; il étendrait le cercle de la civilisation par la conversion des peuples infidèles, nous ferait voir le siècle fortuné où il ne doit plus y avoir qu'un bercail et qu'un pasteur, où le genre humain tout entier ne formera qu'une seule famille. Ainsi se trouveraient accomplis les vœux de tous les partis, et la France jouirait enfin de sa puissante unité, le chef-d'œuvre de la Providence et le plus beau présent qu'elle ait jamais fait à une nation.

Comme notre exemple ne serait plus l'effroi des gouvernements, nous trouverions partout des alliés ; alors malheur au peuple qui voudrait nous disputer la prééminence et nous empêcher d'accomplir la mission que Dieu nous a donnée !

Nous en avons trop dit peut-être, il est temps de s'arrêter ; le champ des conjectures est vaste, on s'y égare aisément. Nous n'ajouterons qu'un mot. La crainte de révolutions nouvelles fait désirer à beaucoup de gens le maintien de l'état présent des choses, où philosophes et catholiques vivent pêle-mêle dans la même société. Comme on croit facilement ce qu'on désire, on se persuade que ni la vérité ni l'erreur ne peuvent plus désormais remporter de ces grandes victoires

qui changent la face du monde. On se trompe. Il ne peut y avoir de paix entre le christianisme et la philosophie voltairienne; en France surtout, le pays de la logique par excellence, on ira jusqu'au bout dans quelque voie que l'on s'engage : il faudra bien qu'à la fin le champ de bataille reste à l'un des deux adversaires; pour nous, nous ne doutons pas que l'Évangile ne doive un jour régner sur notre patrie et par elle gouverner le monde.

CONCLUSION.

En arrivant au terme de notre travail, nous sentons le besoin de prier le lecteur de ne point juger des œuvres de Dieu par le tableau que nous avons pu en faire, ni de la force de la vérité par celle des preuves dont nous avons essayé de l'entourer. — L'ouvrage de Dieu sera l'éternel objet de l'admiration des élus, et la vérité resplendira d'un tel éclat dans le monde à venir, que le désespoir de l'avoir méconnue sera peut-être pour ses ennemis le plus grand tourment de l'enfer. Nous n'avons donc pas peur que Dieu ait trop raison dans notre livre, lui qui, dans tout ce qu'il fait, a toujours infiniment raison; nous craignons bien plutôt de nous être montré un trop faible interprète de la sainte doctrine et de n'avoir pas assez mis en lumière la bonté de Dieu et la justice de sa cause : nous n'avons pas tout vu ni su dire tout ce que nous avons vu.

Même dans ce que nous avons vu et dit, il nous a été impossible d'échapper à un inconvénient qui tient également à l'œuvre de Dieu et à la nature de l'esprit humain. L'œuvre divine est aussi simple et une qu'elle est immense; qui pourrait l'embrasser d'un seul regard éprouverait quelque chose des transports de l'éternité; mais notre esprit qui est si borné, et qui d'ailleurs ne pense qu'à l'aide d'un amas de paroles,

est obligé de décomposer le plan général de la Providence pour l'étudier dans quelques-unes de ses parties, et de fractionner cette grande unité en en détachant quelques parcelles, dont la réunion nous paraît ensuite former l'ouvrage tout entier.

Il est d'autant plus impossible d'arriver de cette manière à l'intelligence parfaite de l'ouvrage de Dieu, qu'il se compose d'une multitude de parties qui paraissent s'exclure les unes les autres. Quand on parle de la liberté, disait saint Augustin, on semble nier la grâce ; quand on parle de la grâce, on semble nier la liberté. On peut ajouter qu'il en est ainsi de la prédestination et du mérite, de la solidarité et de la responsabilité, de la justice et de la bonté de Dieu, de la mort de Jésus-Christ pour les coupables et de leur condamnation aux feux éternels, de la Providence et des maux de la vie. On peut bien rendre raison de chacune de ces choses en particulier, mais les fondre ensemble et les concentrer en un point, de manière qu'elles ne présentent plus à l'esprit qu'une idée unique, c'est ce que nul homme vivant ne fera jamais, et c'est cependant ce qu'il faudrait faire pour voir le plan divin comme il est.

Une autre chose encore qui passe les forces humaines, c'est de trouver une réponse spéciale à toutes les objections qui se présentent à l'esprit de chaque individu. On prend un fait dans l'histoire ou un homme dans la société, puis on se demande pourquoi ce fait particulier, pourquoi la destinée bonne ou mauvaise, les vertus ou les vices de cet homme.

A l'égard des faits particuliers, je dirai qu'il en est de l'histoire comme d'un fleuve. Il me sera facile de compter les affluents de celui qui coule sous ma fenêtre et de le suivre depuis sa source jusqu'à son embouchure ; mais il ne viendra dans l'esprit à personne de prendre une goutte d'eau dans le lit du fleuve et de demander comment elle s'y trouve et d'où elle y est venue. De même, il est possible de rendre

compte des principales évolutions du genre humain, mais nul homme ne sera capable de marquer l'influence ou d'assigner la raison providentielle de chaque fait particulier.

Il est encore plus difficile de rendre raison de la destinée d'un homme. Quel rôle la Providence lui a-t-elle assigné et pour ce monde et pour l'autre? Par quelles épreuves doit-il passer pour expier ses fautes, surmonter ses penchants, acquérir la mesure de mérites qui correspond à la place que Dieu lui réserve dans le ciel? Dieu seul le sait, et nous ne l'apprendrons que dans l'éternité.

Il serait bien déraisonnable l'ouvrier qui, pour tailler une pierre, s'écarterait des dessins de l'architecte, lequel connaît seul la place qu'elle doit occuper dans l'édifice? C'est pourtant ce qui nous arrive, lorsque nous censurons la conduite de la Providence ou sur nous ou sur les autres.

Voltaire se plaint quelque part de ce que, d'après les principes de l'Église, Ravaillac est sauvé et Turenne réprouvé; où a-t-il vu cette belle décision? Ravaillac et quelques autres grands criminels ont eu le temps de se reconnaître, afin que personne ne désespère; Turenne et quelques hommes illustres ont été surpris, afin que nul ne soit présomptueux. N'y eût-il pas d'autre raison à donner des destinées opposées de Ravaillac et de Turenne, celle-là suffirait. Mais, pour juger en pleine connaissance de cause, il faudrait savoir comment Dieu a décidé du sort éternel de ces deux hommes. Voltaire est plaisant de prétendre savoir ce que l'Église ignore.

Toutes les objections particulières sont donc simplement absurdes et ne méritent aucune réponse.

Ce qu'on était en droit de nous demander, c'est-à-dire la justification des principaux actes du gouvernement de la Providence et l'explication des grandes phases de l'existence du genre humain, nous l'avons fait.

Nous avons démontré que le bien l'emporte immensément

sur le mal : si l'on se récrie, si l'on prétend que nous avons exagéré, nous répondrons que, puisque la miséricorde surpasse la justice, d'après la sainte Écriture, de ce qu'un enfer éternel révolte les incrédules, il suit que l'excès de la bonté divine doit effaroucher les croyants eux-mêmes.

Nous avons prouvé que le plus grand bien ne pouvait se réaliser que par le mal.

Enfin, on vient de voir que ce mal nécessaire a été restreint dans les plus étroites limites.

Mais il a été bien compris que tout cela n'est vrai qu'avec le christianisme, et que la philosophie, au lieu d'expliquer et de guérir, n'a fait qu'embrouiller la question et envenimer le mal.

S'il est vrai, et on ne saurait en douter, qu'une religion et une philosophie doivent être jugées par la comparaison du bien qu'elles font et du mal qu'elles empêchent, il est aisé maintenant d'apprécier le christianisme et le rationalisme, dont nous venons de mettre le bilan sous les yeux du lecteur. C'est l'infini, d'un côté, et le néant de l'autre. Si l'on se laisse éblouir par le talent, l'opinion et la puissance, la philosophie paraîtra quelque chose de considérable; pour qui sait voir le fond des doctrines et leurs résultats, le christianisme a sa tête dans les cieux, et la philosophie rampe à ses pieds dans la poussière.

Encore une fois, que l'on ne juge point des œuvres de notre Dieu par ce que nous en avons dit; que chacun les étudie avec simplicité et droiture, sans contention, sans esprit de système, mais seulement pour voir la vérité dans sa source et apprendre à aimer uniquement celui en qui elle réside. Lorsque Colomb cherchait de nouvelles terres à travers l'immensité de l'Océan, il ne pouvait avoir qu'un vague pressentiment du succès; l'homme qui veut sincèrement connaître la vérité, la trouvera indubitablement sans aller bien loin; car Dieu l'a mise partout, et elle est devant nos

yeux comme pour attendre que nous les ouvrions. Quel moment que celui où, le rayon de lumière perçant la nue, l'âme, auparavant plongée dans les ténèbres, voit tout d'un coup se développer à ses regards un monde nouveau qu'elle habitait sans le savoir ! Quel transport ! quel ravissement ! ce sont là les plus belles heures de la vie, et l'on ne s'en rappelle point le souvenir sans tressaillir de bonheur.

O vous, qui avez cru sur la foi de Bayle, de Voltaire et de leurs successeurs que l'existence du mal sur la terre forme contre le christianisme une démonstration décisive, qu'il nous soit permis de vous le dire : Vous avez été séduits par une apparence trompeuse et par l'art perfide des ennemis de toute religion. Ouvrez les yeux, et comprenez que les philosophes, impuissants à rien fonder, ne sont habiles que pour entasser des sophismes, obscurcir les vérités les plus claires et saper les antiques fondements de la foi des peuples ; que notre religion ne se montre nulle part plus grande, plus belle, plus divine que dans la solution qu'elle donne à cette question du mal où l'on voulait lui creuser un tombeau. Il s'agit ici des plus grands intérêts de l'homme ; rien au monde n'est plus digne de notre attention. Le ciel, l'enfer, l'éternité ne seront point détruits par les arguments captieux des philosophes ; fussent-ils mille fois plus séduisants, ils ne prévaudront point contre la révélation divine. Dieu habite une lumière inaccessible, ses pensées sont d'une profondeur infinie où notre esprit se perd ; une seule de ses paroles anéantit tous les raisonnements humains. Mais l'autorité de la révélation n'est pas le seul fondement de notre foi ; Dieu a environné la vérité de preuves invincibles et à la portée de toutes les intelligences. Réfléchissez donc, ô vous que le malheur des temps a éloignés de la religion de vos pères ; cherchez la vérité de bonne foi, et vous la trouverez. Notre Dieu ne refuse point son secours à ceux qui désirent sincèrement de le connaître. Oui, mettez à l'épreuve cette vertu

secrète, cette puissance mystérieuse que possède notre divine religion; invoquez Jésus-Christ le Sauveur des hommes, invoquez Celle que, du haut de sa croix, il nous a donnée pour mère; vous saurez alors par expérience que le christianisme peut seul expliquer et, surtout, réparer le mal!

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

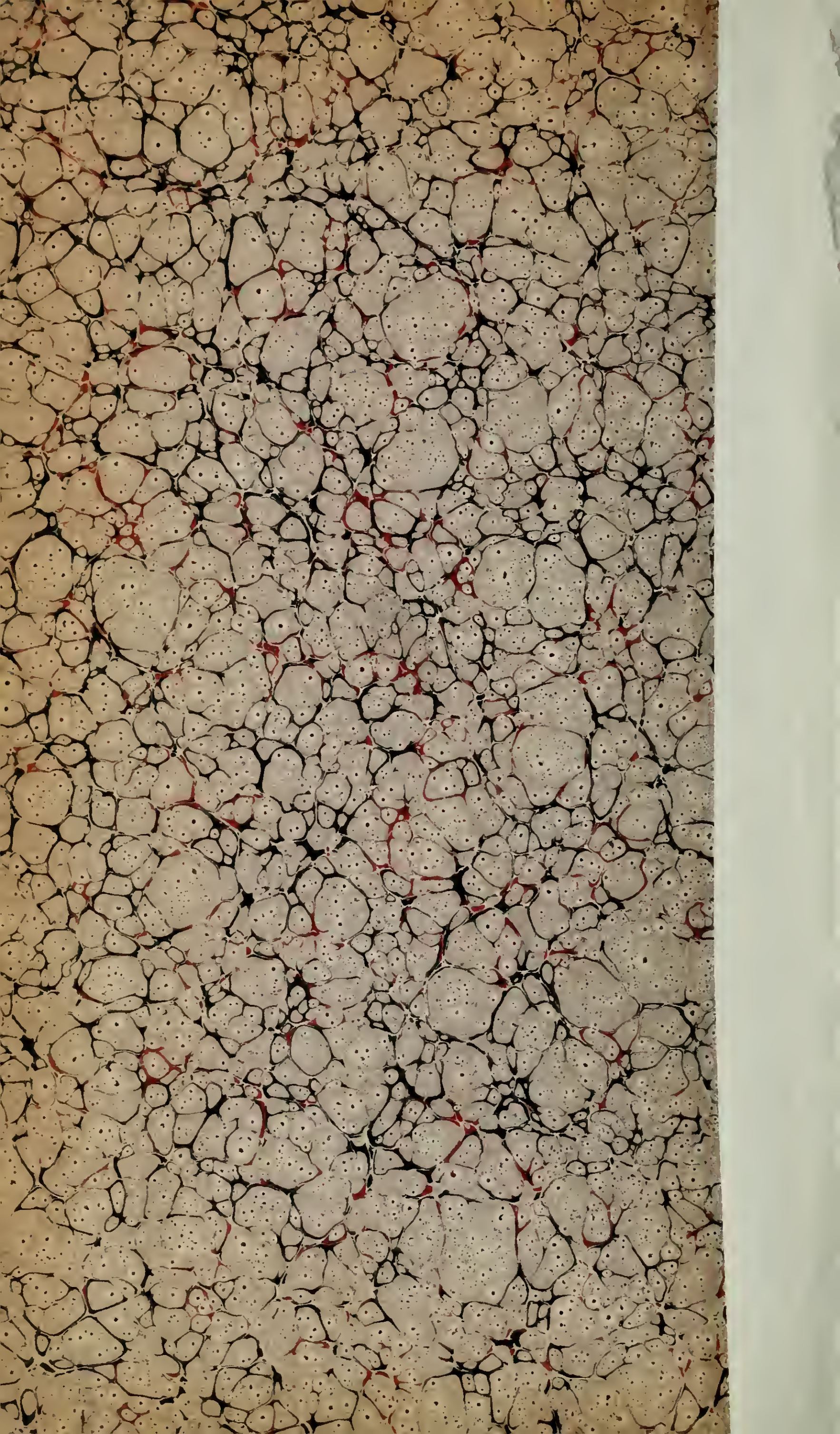
LIVRE SECOND.

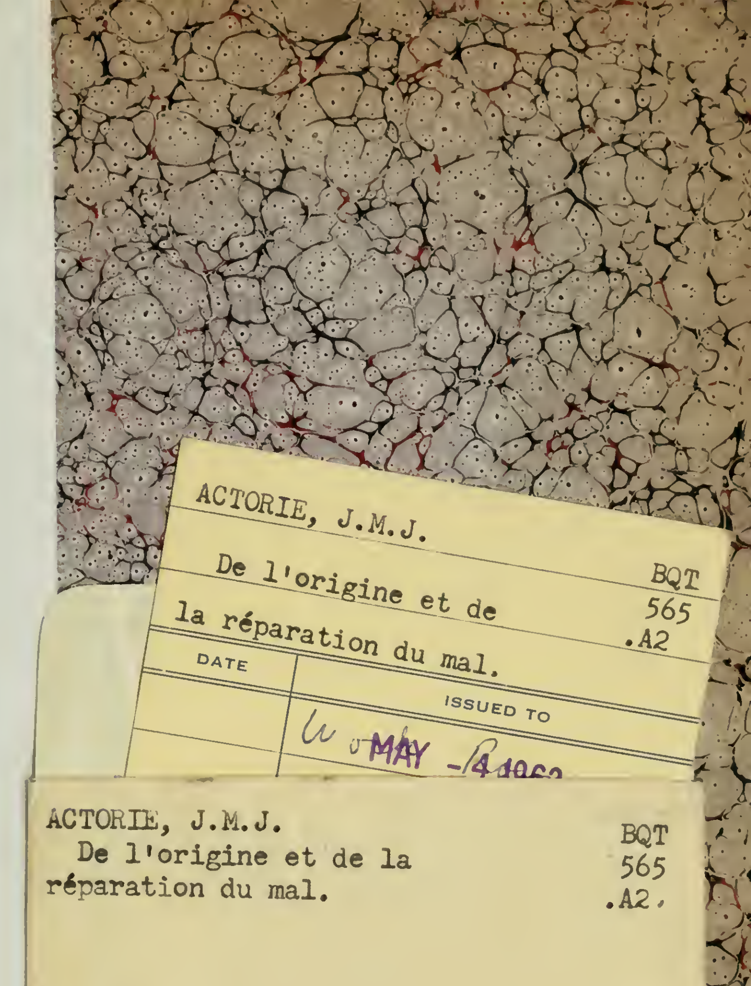
DE LA NÉCESSITÉ DU MAL.

LIVRE TROISIÈME.

DE LA LIMITATION DU MAL.

2




ACTORIE, J.M.J.
De l'origine et de
la réparation du mal.
BQT
565
.A2
DATE
ISSUED TO
MAY -4 1962

